



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







.

•

1



NOUVELLE

THÉORIE-PRACTIQUE

POUR

ABRÉGER ET FACILITER L'INSTRUCTION

DES

OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS

DE LA GARDE NATIONALE

Et de la Ligne;

OU PRINCIPES DES MANŒUVRES DE GUERRE MIS A LA PORTÉE DE CHAQUE BATAILLON :
LES MAXIMES ET PRÉCEPTES DE L'ART MILITAIRE MIS EN PRATIQUE POUR L'ATTAQUE
ET POUR LA DÉFENSE.

OUVRAGE INDISPENSABLE

A MM les Officiers et Capitaines-Commandans de la Garde nationale, pour bien diriger l'emploi du temps consacré aux exercices, ainsi qu'à tous les Officiers et Sous-Officiers de cette arme, jaloux de justifier le choix de leurs concitoyens par une instruction aussi prompte que complète dans l'art militaire.

PAR M. COPPIER,

OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, CAPITAINE EN RETRAITE.

ORNÉ DE 16 PLANCHES EN TAILLE-DOUCE.

PRIX : 6 FRANCS.

PARIS,

L'AUTEUR, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, N° 16.

—
1831.

Wat. 138.31

Les formalités exigées par la loi ayant été remplies, l'Auteur poursuivra comme contrefacteur tout vendeur ou distributeur d'exemplaires de cet ouvrage qui ne seraient pas revêtus de sa signature.

J. C. L. Leg. & Co.

PRÉFACE.

QUELS sont les moyens de préserver la France d'une troisième invasion?... Telle a été la pensée de l'auteur, après les journées de juillet.

Enumérant la population des puissances étrangères, nous remarquons cent soixante millions d'âmes, non compris l'Angleterre, aujourd'hui notre alliée d'outre-mer, et dans tous les temps notre ennemie naturelle, ces masses cernant de tous côtés les trente à trente-trois millions que représente la France.

Les cabinets de l'Europe peuvent donc nous assaillir avec des forces cinq fois plus nombreuses que celles que nous avons à leur opposer...

S'ils voient la possibilité de nous accabler en haine de la démocratie, ils réuniront tous leurs efforts pour le faire. Ils se garderont bien de petits moyens, de demi-mesures, ils connaissent trop le géant qu'ils ont à combattre, dont ils voudraient se partager les dépouilles, pour ne pas employer des moyens proportionnés à la terreur qu'il leur inspire.

Ces réflexions m'ont porté à rechercher comment la Grèce antique, si souvent attaquée par des populations entières, arrachées d'Europe et d'Asie, a pu résister avec ses petites armées aux forces immenses qui devaient l'écraser; j'ai reconnu que c'est par l'amour de la patrie, la discipline, la supériorité de sa tactique.

Jetant les yeux sur Rome naissante, on voit encore que son excellente tactique, sa discipline parfaite (891), sa politique, lui valurent la conquête de l'univers.

Amour de la patrie, discipline, tactique, tel fut donc leur secret; éminemment inspirés par le premier, il doit enfanter en nous les deux autres.

Ce sont, en effet, les moyens uniques et certains de nous faire triompher. La valeur avec eux peut tout, sans eux rien, parce que la victoire ne se fixe que du côté de l'armée la mieux disciplinée, la mieux exercée; ceci est sans restriction : l'histoire nous en est garant, et les dernières guerres des Russes contre les Turcs, et des

Français contre les Africains viennent encore le confirmer.

Pendant que les souverains de l'Europe , inquiets des dispositions de leurs peuples, dissimulent, sous des protestations amicales, la haine qu'ils nous portent, hâtons-nous de perfectionner notre instruction militaire , paladium de notre indépendance.

Que nos gardes nationaux, que nos soldats apprennent que les deux millions de troupes que l'on peut lancer contre nous sont des mêmes nations, des mêmes familles que celles que leurs pères ont vaincues si souvent; mais qu'ils songent que ces hommes, instruits par leurs propres défaites, exercés aux manœuvres, soumis à la discipline, et enhardis même par la chute du grand capitaine, dont le nom seul les glaçait d'effroi, seront plus difficiles à vaincre, si la discipline, la stratégie ne seconde la valeur française.

Scipion l'Africain pensait avec raison que c'est de l'habileté des officiers particuliers que dépend le succès des campagnes. J'ajouterai à cette grande vérité, que l'instruction dans les sous-officiers et caporaux n'est pas moins nécessaire pour former d'excellens soldats, qui eux-mêmes ne contribuent pas moins à cet heureux résultat, que les qualités dans les officiers supérieurs, les talens dans les généraux, et l'habileté du général en chef.

C'est donc dans un concours mutuel et réciproque d'instruction et de talens, que nous trouverons la garantie de l'intégrité du sol sacré. C'est en poursuivant sans relâche les études qui doivent nous préparer et nous assurer des succès à la guerre, que nous conserverons une paix honorable et solide.

La Grèce, qui perfectionna tous les arts, ouvrait des écoles où les principes de la tactique étaient enseignés. Alexandre y puisa le sublime de cet art qui, presque au sortir de l'enfance, lui valut la conquête d'un vaste empire. Pourquoi ne suivrions-nous pas une marche qui procurera à nos défenseurs les connaissances les plus approfondies de l'art militaire, en prenant le moins de temps possible? qui développera, par le désir constant de se rendre utiles et d'acquérir de la gloire, les génies qui, n'ayant pas cette ressource,

restent engourdis dans l'oisiveté? Pourquoi ne recherchons-nous pas un enseignement qui, par une méthode simple, la moins onéreuse possible, nous fera obtenir les plus grands résultats?

Cet enseignement que je désire pour mon pays, j'ai osé l'entreprendre. On pardonnera, à un vétéran, une entreprise peut-être au-dessus de ses forces, puisqu'elle a pour objet le salut et la gloire de sa patrie: lorsqu'il est notoire que le peu de goût qu'ont les officiers pour la lecture des ouvrages didactiques, et le peu d'empressement que mettent les gouvernemens à récompenser les auteurs militaires, ne sont pas faits pour porter des officiers plus instruits à s'en occuper. La nécessité de produire un ouvrage facile à consulter n'est-elle pas patente?

Peu de mois suffisent pour former un fantassin. Tâchons, dans le plus court espace de temps possible, de procurer aux officiers et sous-officiers les connaissances de petite tactique, sans lesquelles point d'évolutions de ligne, point de fermeté dans l'attaque non plus que dans la défense, connaissances qui une fois acquises, le Français, commandé par des généraux tacticiens, un chef entendu, peut tout entreprendre et tout exécuter.

Les fréquens exercices, tout en fatiguant le soldat, ne donnent aux cadres qu'une connaissance imparfaite de ce qu'ils doivent bien posséder, parce qu'on ne leur fait pas pratiquer le commandement, seul moyen de le bien graver en peu de temps dans la mémoire, et parce qu'on ne leur donne aucune notion de l'art militaire.

Je m'appuierai sur ce que, même après plusieurs années de paix, on aurait peine à trouver un corps d'officiers et sous-officiers sachant parfaitement expliquer et faire exécuter les quatre écoles, et encore moins à même de répondre aux questions que l'on pourrait leur adresser sur les principes de la stratégie; à plus forte raison, combien faudra-t-il de temps, combien sera-t-il difficile d'obtenir ces connaissances dans la garde nationale, qui ne peut consacrer à son

instruction que le temps du repos, et de très-courts instans pris sur son travail?

Pour obvier à ces graves inconvéniens, pour abréger et faciliter l'étude de la petite et de la grande tactique, je joins à la théorie la pratique du commandement. Je fournis, pour l'étude de la petite tactique comme pour celle de la stratégie, cet avantage à la petite compagnie aussi bien qu'à la plus forte division, à la faible garnison comme au plus grand camp de paix, la petite commune comme à la cité la plus populeuse.

J'obtiens ces heureux résultats au moyen de cadres de bataillon de corde (*voyez ce mot*). Chaque officier et sous-officier, chaque caporal commande, et joint ainsi l'explication aux préceptes, en expliquant et faisant exécuter d'abord l'école de peloton, ensuite celle de bataillon, puis les évolutions de ligne, en suivant les leçons telles qu'elles sont indiquées dans le règlement des manœuvres.

Pour acquérir facilement, et en peu de temps, les autres connaissances, suites de la petite tactique (*Voy. Tirailleurs, Découvreurs, Marches, Détachemens*), qui renferment la grande tactique, je joins à ma méthode, et sous la forme d'un dictionnaire, un abrégé des maximes et préceptes de l'art militaire, dont on fera également l'application, selon les lieux et les circonstances. (*Voy. Camp de paix, 1811.*)

Véritable répertoire, chacun, depuis le caporal jusqu'à un général en chef, trouvera dans mon ouvrage ce qu'il voudra connaître (*v. la Table.*); vade-mecum de l'officier particulier, il lui facilitera le moyen de s'instruire à toute bonne heure pour parvenir au dernier échelon, et mériter, en s'illustrant, les applaudissemens de ses contemporains et les hommages de la postérité (*Voy. Caporal, Capitaine, Colonel, Général.*)

La propagation, dans nos armées et la garde nationale, des connaissances militaires, sera la conséquence de cette méthode; et par un travail moins difficile, à la portée de toutes les intelligences, par un moyen plus économique, nous parviendrons à des résultats moins aussi favorables pour la petite et la grande tactique, que ceux que le système actuel des Prussiens

procure à cette nation (*). Tout ce qui est relatif à l'art sera de son domaine. La paix sera aussi laborieuse que la guerre; elle fournira un magasin immense d'observations, de mémoires, fruits du génie, au moyen de questions ou sujets soumis au concours des officiers.

Ces mémoires renfermeront, dans le détail le plus grand et le plus exact, tous les problèmes militaires proposés et résolus; tous les plans d'attaque qui peuvent être exécutés sur le sol national; tous les plans de défense dont il est susceptible; les diversions qu'on peut faire et celles que l'ennemi peut tenter; les dif-

(*) Pour que l'amour-propre national l'emporte enfin sur notre légèreté, et nous pousse à faire quelques efforts pour notre instruction, jetons un coup-d'œil sur les connaissances que doit rigoureusement posséder tout sujet prussien qui veut être officier.

Les prétendans doivent d'abord se faire examiner, et admettre comme enseignes, grade intermédiaire entre les sergens-majors et les sous-officiers. Leur examen a lieu sur l'orthographe, l'arithmétique, y compris les proportions et les fractions; les élémens de géométrie, de dessin topographique, de géographie. Ils doivent posséder, en outre, quelques connaissances de l'histoire universelle, de celle du pays, et une écriture lisible.

Les conditions de l'examen, pour être officier, sont: de savoir rédiger facilement, d'avoir assez de connaissance de la langue française pour être en état de traduire en allemand; de résoudre les équations du deuxième degré; de savoir la géométrie et la trigonométrie, les élémens de fortifications permanentes et de campagne, les principes d'artillerie, le dessin de la carte, le tracé d'ouvrages de campagne, et l'évaluation des travaux qui y appartiennent: la levée du terrain. Les candidats doivent avoir des connaissances plus étendues sur la géographie et la statistique; connaître l'histoire universelle et celle du pays; enfin, le service intérieur et celui de campagne.

Des ordres très-formels du roi imposent aux examinateurs la plus stricte observation des réglemens. Personne n'est exempt de ces dispositions; le fils du maréchal, du prince même, ne jouit pas de plus de faveur que ce lui du simple particulier: et la décision du roi n'est jamais moins, mais souvent plus sévère que celle de la commission.

Enfin, une école, dite Ecole centrale de guerre, a été créée à Berlin pour donner à ceux qui sont doués de plus de dispositions, des connaissances d'un ordre plus élevé.

La durée des cours est de trois ans: ils comprennent les parties les plus importantes des sciences militaires, mathématiques, fortifications, artillerie, topographie, etc. On y enseigne les mathématiques transcendentes, le calcul intégral et différentiel, la tactique, la stratégie. Enfin, toutes les connaissances militaires y sont approfondies. C'est par cette école que passent les officiers qui veulent parvenir aux emplois élevés de l'armée. Ils subissent des examens, reçoivent, à la fin des cours, un titre attestant qu'ils les ont suivis avec soin.

férentes marches qui peuvent être faites pour cet objet; les camps, les postes à saisir pour dominer les provinces étrangères; la disposition des quartiers, les inondations naturelles, celles que l'on peut former; les passages permanens et accidentels des rivières; la nature des montagnes, des bois, des marais, des ruisseaux; l'état des places, des forts, des camps qui peuvent défendre le pays; les postes, les défilés qu'on pourrait défendre; la meilleure manière de les fortifier; les chemins, ceux qu'on peut ouvrir; les endroits où l'on peut former des magasins; les productions du pays, etc., etc.

On rassemblera un grand nombre d'observations, de mémoires, pour former des combinaisons sur toutes les espèces d'opérations. On pesera, on comparera les opinions des plus habiles tacticiens, et on formera un code qui sera une base sur laquelle on élèvera un système complet d'opérations. On marchera dans la pratique, appuyé sur une théorie assurée; et le flambeau de l'expérience éclairant la variété infinie des circonstances, il en résultera des remarques qui serviront à perfectionner le système. Continuellement et à perpétuité, de grands hommes surgiront plus savans encore par le secours des lumières de leurs prédécesseurs.

Une distinction offerte à la supériorité des connaissances excitera une foule de citoyens aux exercices qui peuvent la mériter. Le goût du travail et de l'application remplacera celui des occupations frivoles. Convaincus que la guerre est une science difficile, qu'elle a des règles, des principes qu'il faut approfondir pour être digne de commander, et que personne ne naît général, les officiers et sous-officiers travailleront davantage, et le gouvernement connaîtra plus tôt et plus facilement leurs talens. (V. Développement.)

Après avoir fait ressortir tous les avantages du bataillon de corde dans son application à la petite tactique, ceux non moins importans pour la grande tactique (1859, 60, 61), je présente, pour la garde nationale et la ligne, un nouvel ordre de bataille (1579) qui paraît le plus propre à passer instantanément de

l'attaque à la défense ; il offre la mobilité, la célérité, la vivacité de l'attaque complète pour l'offensive, la plus grande facilité pour le passage de ligne, par une simple marche en avant ou en arrière, sans aucune autre manœuvre ; une force de cohésion puissante contre la cavalerie ; enfin une retraite calme, terrible pour le vainqueur le plus audacieux, qui ne peut y porter le moindre désordre. Cet ordre de bataille est le développement, dans toute son énergie, de ce principe de fortification : *Le feu ne détruit que par sa quantité et sa durée.*

On subvient au manque de fusils (*voy. ce mot*) pour les gardes nationaux non armés, qui n'éprouveront par ce moyen aucun retard dans leur instruction, et apprendront également les charges et les feux.

Résumons. Donner dans le plus court espace de temps possible, aux cadres d'officiers, sous-officiers et caporaux de la garde nationale et de la ligne, une instruction solide, qui procure en peu de mois au gouvernement une vaste pépinière de sujets aptes à commander. (*V. Développement.*)

Offrir à messieurs les officiers supérieurs et généraux une école pratique pour l'étude de la grande tactique et de la stratégie ; suppléant en tout et sans frais aux camps de paix et d'exercice partout où il y aura un bataillon de six cents hommes. (*V. Camp de paix et d'exercice, 1811.*)

Indiquer à MM. les officiers supérieurs et particuliers les moyens de tripler la force physique du soldat dans le combat, et de se garantir des désastres en trempant vigoureusement la force morale (*voy. 1758 et suivans ; 726, 1560 et suivans*) en temps de paix. Exercer les officiers et sous-officiers à tracer les ouvrages de campagne, les sous-officiers et caporaux à les diriger, et les soldats à les exécuter.

Suppléer au manque d'expérience par l'étude facile et prompte des connaissances militaires.

Suppléer au manque d'aplomb dans la petite tactique, qui ne s'acquiert que par de fréquens exercices, auxquels la garde nationale ne peut se livrer comme la ligne, par un ordre de bataille qui oppose à l'ennemi

le complément de la destruction, soit dans l'attaque, la défense, la retraite, ou la disposition contre la cavalerie par une simple marche en avant, en arrière, ou une rectification d'alignement, sans aucune autre manœuvre. (*Page 410.*)

Envahir incessamment le champ de bataille en se couvrant d'un feu qui accable l'ennemi d'une grêle de projectiles. (*Voy. 1602.*)

Résister victorieusement, par le même ordre de bataille, avec un régiment de trois mille hommes et trente-six pièces de canon, à une percée tentée par une colonne de trente à quarante bataillons en masse, qui voudraient enfoncer une ligne, déborder une armée, forcer un retranchement ou un passage. (*Voy. 1699.*)

Offrir toute la latitude possible pour le mélange d'armes, en donnant la faculté de placer en seconde ligne, pour se porter rapidement, et sur un grand front de bataille, en avant de la première, tel nombre d'escadrons que l'on voudra, sur quelque point que l'on puisse désirer, et même sur toute la ligne de bataille, si l'on veut. (*Voy. 1597, 98.*)

Donner l'avantage de faire jouer sur toute la ligne de bataille telle quantité d'artillerie qu'on voudra, sans diminuer le feu de la mousqueterie, et sans discontinuer d'envahir le champ de bataille. (*Voy. 1600.*)

Utiliser les gardes nationaux non armés dans les lignes de bataille, en les faisant charger à l'arme blanche, résister à la cavalerie, la charger, enfoncer l'infanterie, quoique armée de baïonnettes, et employer, en cas d'invasion, toute la population en état de porter les armes. (*Voy. 2235.*)

Rassurer l'autorité sur ses appréhensions contre l'organisation militaire de toute la France, en lui insinuant que la liberté sous l'habit de garde national, soumise à un conseil de discipline, loin de dégénérer en licence, est l'unique moyen de nous préserver de toute anarchie; que l'ordre public et le gouvernement trouveront chez le propriétaire, chez celui sur lequel pèsent toutes les charges de l'Etat, la meilleure garantie possible de leur stabilité, en le rendant, comme dans la représentation nationale, le dépositaire de ses plus chers intérêts.

Prouver qu'une bonne organisation de la garde nationale procurera à l'État la facilité, 1° de diminuer l'armée, et de borner enfin une branche de dépense qui jusqu'ici a fait la ruine de tous les peuples; car tout le monde sait qu'autant de cent mille hommes sous les armes, autant de cent millions d'annuellement absorbés....; 2° de reconstituer fortement notre état militaire, en conciliant ce qui est dû à l'économie de nos finances, aux intérêts de l'agriculture et de l'industrie, au droit du citoyen de ne donner à l'État que le temps absolument nécessaire. En effet, le cultivateur, l'artisan, sans perdre de vue son champ, son industrie, pourra accomplir dans la garde nationale son service actif. Un exercice ou deux par semaine, dans sa commune, dans son hameau, suffiront pour le tenir en haleine; et ces exercices, en comprenant la petite et la grande tactique, donneront en même temps aux cadres de sous-officiers et officiers, aux officiers supérieurs, toutes les connaissances militaires par le concours de cette méthode. On m'objectera peut-être l'impossibilité de former en peu de temps un soldat, en ne l'exerçant qu'une fois par semaine? Ayez dans chaque commune une école de détail où la recrue, qui doit un certain nombre d'années de service actif à sa patrie, sera exercée tous les deux jours, tous les jours même, jusqu'à ce qu'on l'ait fait passer à l'école de bataillon: elle se hâtera de s'instruire pour être libre plus tôt. Et pourquoi ne soumettrions-nous pas notre jeunesse à commencer son éducation militaire dès l'âge de dix-sept ans? Faire l'exercice dans son repos, ses récréations, sera pour elle des momens de fête; et, tout en s'amusant, le jeune Français aura acquis à vingt ans l'aplomb du soldat formé.

Ne pourrait-on pas encore renouveler tous les ans, par moitié, l'armée de paix réduite des deux tiers, en conservant les cadres d'officiers? Deux ans d'école de régiment feront un bon fantassin. Dans une si courte absence, le cultivateur n'aura pas perdu l'habitude du travail, et l'artisan oublié son état. Trois ans donneront au cavalier toutes les connaissances d'équitation et de manœuvre qu'on peut désirer. Tous deux appor-

teront dans la garde nationale les connaissances, les habitudes militaires, et seront des types de discipline

Provoquer et entretenir un zèle, une émulation nationale par des récompenses, des ovations patriotiques (*Voy. Développement.*) (63 et suivans.)

Préparer le guerrier aux devoirs philanthropiques, et lui prescrivant de faire survivre l'humanité à la paix ; et au général en chef d'être avare du sang de ses soldats de ne le répandre que pour l'utilité avérée de la patrie et jamais pour sa propre gloire. (*V. Humanité, Caporal*

Préparer à l'avance le soldat à se conduire, dans toutes les conjonctures de la guerre, avec cette intelligence, ce calme, ce sang-froid, cet ordre et cette audace qui assurent le succès des campagnes. (*V. p. 160*

Enfin, créer une vaste école de guerre où toute population active, sans nuire à ses intérêts, prend part aux instructions militaires ; et sans l'accumuler sans la réunir, sans la fatiguer, on lui donnera dans chaque canton, dans chaque bataillon, toute l'instruction que peuvent offrir les camps de paix et d'exercices. (1650, 1662, 1860, 1862.)

En voilà assez pour faire crier à l'utopie celui qui pour régler son jugement, ne voudra pas attendre l'essai de l'expérience. Quant à moi, vivement pénétré de son efficacité, et avec la confiance que donne la conviction je présente ma méthode comme la plus simple, plus infaillible et la moins onéreuse que l'on puisse trouver, pour donner à la France, devenue inexpugnable, la plus grande prépondérance européenne, et la faculté qu'elle aura de lancer en quinze jours sur l'étranger quinze cents mille hommes exercés, disciplinés, commandés par des cadres instruits, des généraux tacticiens, et soutenus sur nos frontières par un million d'autres non moins habiles.

Alors, seulement alors, nous serons certains de pouvoir jurer l'orage qui nous menace de toutes parts ; alors notre gauchisme pourra, à l'ombre de ses gros bataillons braver avec sécurité le regard perçant des vautours du Nord, et l'épée de Brennus pèsera de tout son poids dans la balance européenne. Tel est le but de mon livre ; le patriotisme l'a inspiré, l'a dicté, le soldat l'a écrit.

DÉVELOPPEMENT.

1. La garde nationale étant sous la dépendance administrative, son instruction sera sous celle du ministre la guerre.
2. Chaque chef de division militaire la surveillera, conjointement avec les préfets de la division. Ces chefs-préfets seront les intermédiaires entre le gouvernement, les maires et commandans de bataillon ou de division.
3. Afin que l'instruction soit générale et uniformément suivie dans toute la France en même temps, chaque maire, chaque commandant de la garde nationale surveillera l'application de cette méthode dans chaque commune.
4. Le gouvernement, pour en activer la mise en pratique, exigera de chaque préfet, de chaque chef de division, un rapport mensuel sur ses progrès par commune et par bataillon.
5. Nous ne saurions trop, ni trop tôt prendre toutes les mesures qui peuvent nous assurer la paix par une attitude toute guerrière ; par des préparatifs aussi puissans que faciles et peu onéreux, qui enfin peuvent, en quelques mois, nous faire respecter et craindre, lorsque l'on contempera, avec autant d'étonnement et d'admiration, jusqu'au plus petit hameau transformé en une caserne de soldats exercés et d'officiers instruits.
6. L'exercice du garde national n'aura lieu que le dimanche, ou deux fois par semaine, s'il y a urgence. Lorsque les travaux de la campagne le permettront, il sera plus fréquent.
7. Les officiers, sous-officiers et caporaux à qui leur

moyens le permettent davantage, seront exercés au moins deux fois par semaine, à l'école de peloton et de bataillon, jusqu'à ce qu'ils soient instruits, ce qui ne sera pas long par le secours des cadres de bataillons de cordes (1158).

8. La théorie, pour les grades subalternes, aura lieu une fois par semaine chez le capitaine, et le soir, pour ne pas nuire aux travaux.

9. Il y aura, si faire se peut, autant de pelotons de corde que de sous-officiers, parce qu'on ne saurait trop multiplier le commandement, et appliquer la pratique à la théorie.

10. Ils alterneront, pour le commandement, avec les caporaux, si on ne peut donner à chacun de ceux-ci un peloton ou une section à commander.

10 bis. Chaque commandement sera toujours précédé d'une explication brève, claire, précise, des principes. L'exécution sera entremêlée de mouvemens d'armes.

11. Lorsque les gardes nationaux connaîtront l'école de peloton, on leur apprendra le service de tirailleurs. (Voy. 3038.) On simulera ensuite les marches, pour apprendre celui des avant et arrière-gardes (voy. ce mot), des découvreurs; la manière d'établir un camp, de placer les grandes et les petites gardes; l'art de choisir un poste. (Voyez Poste.)

12. Messieurs les officiers et sous-officiers apprendront ensuite, de mémoire, les principes de l'attaque et de la défense; les moyens d'exécuter ou rompre le passage d'un défilé, d'un gué, d'une rivière; l'art de fortifier un poste, un village, une maison; la connaissance des précautions, de la poursuite, de la retraite, des suites de la victoire et de la défaite. (V. ces mots.)

13. Pour que l'instruction marche avec plus d'activité et d'uniformité, on formera, dans chaque canton, une commission d'instruction, composée de quatre à cinq officiers en retraite, de toute arme, dont l'instruction et la position locale présenteront des avantages. Elle sera présidée par le grade le plus élevé.

14. Cette commission, sous la direction du chef de la division militaire, surveillera l'enseignement des communes.

15. Elle recueillera tout ce qui a rapport aux connaissances militaires, et s'occupera essentiellement de leur développement, et du soin de les répandre dans la garde nationale.

16. Elle soumettra aux officiers et sous-officiers des communes, deux à trois fois par an, des questions ou sujets de discussions à leur portée, recevra leurs mémoires, et fera part au chef de division de ceux qu'il jugera dignes de lui être communiqués.

17. Un prix par canton sera annuellement décerné au caporal, au sous-officier et à l'officier qui aura excellé en connaissances militaires. Ce sera un titre qui mettra le candidat sur les rangs pour être appelé, par la suite, à un grade plus élevé.

18. Le gouvernement récompensera par des places ceux qui, par leur conduite et leur application, s'en seront rendus dignes (963 et suivans).

19. La commission, dans l'instruction de la garde nationale, n'aura qu'un seul but, celui de l'entretenir continuellement dans l'habitude de ce qui se passe à la guerre.

20. Les troupes seront exercées aux seules manœuvres des champs de bataille; tout ce qui est inutile doit être banni. On doit les habituer à exécuter très-vivement et avec ordre les mouvemens d'attaque et de défense, à acquérir de l'aplomb dans les marches; à se disperser et combattre avec intelligence en tirailleurs.

21. Il ne faut rien négliger pour leur rendre familières toutes les circonstances de la guerre et des combats.

22. On fera exécuter dans chaque bataillon, au moyen des cadres de bataillons de cordes, tout ce qui a lieu aux camps de paix et d'exercice. (*Voy. ce mot.*)

23. Une cinquantaine d'hommes par bataillon seront exercés à la manœuvre du canon. À cet effet, chaque bataillon aura deux canons en bois, montés sur deux roues et une espèce d'affût, qui représenteront, pour les communes éloignées des places, une pièce de quatre.

24. Des artilleurs retraités en dirigeront l'instruction, sous la surveillance de la commission du canton.

25. On manœvrera ces pièces au moyen d'une pro-

longe fixée à un crochet, à la tête des flasques dans le feu en avançant, et aux crosses en retraite.

26. La cavalerie doit fixer l'attention du gouvernement; son défaut contribua à la chute de Napoléon; on ne saurait donc prendre trop de précautions pour s'en assurer une formidable que l'on puisse facilement alimenter.

27. Il est donc très-important d'exercer par commune autant de cavaliers qu'il s'y trouvera de chevaux.

28. Les officiers, les maréchaux-des-logis, les brigadiers en retraite, les instruiront sous la surveillance de la commission; et nos propriétaires n'hésiteront pas à imiter ceux de la Prusse, qui prêtent leurs chevaux pour cet objet.

29. Dans l'application de ce système à la troupe de ligne, on s'attachera à multiplier le plus possible la pratique du commandement; chaque compagnie aura des bataillons de corde pour l'instruction de ses sous-officiers et caporaux; et en peu de mois, par cette véritable école mutuelle, les cadres auront acquis l'instruction et la fermeté de commandement qu'on peut désirer; et quelle que soit la perte d'officiers qu'on puisse faire dans une guerre, on trouvera dans les sous-officiers et caporaux des sujets propres à commander même un bataillon.

30. On suivra la même marche pour les officiers, ayant toujours soin, pour les uns comme pour les autres, de faire précéder le commandement de l'explication des principes. (*Voyez 10 bis.*)

31. Enfin un comité, composé de nos talens les plus transcendans, dirigera, sous la présidence du ministre de la guerre, les comités cantonnaux, par l'entremise des chefs de divisions militaires.

32. Ce comité donnera directement aux officiers généraux et supérieurs, des questions ou sujets de discussions renfermant ce qui est énoncé dans notre préface, et tout ce qui compose la stratégie; il recevra les mémoires de ces messieurs, et ne soumettra au Roi que ceux qui en seront dignes.

33. Ces messieurs s'exerceront dans la haute tactique, chacun dans leur résidence, soit au moyen de

troupes de ligne, soit par celui de la garde nationale, et toujours par l'application de ce système (1811).

34. Des programmes de manœuvres raisonnés prescriront les principaux mouvemens pour combattre. Lorsque des corps opposés devront agir l'un contre l'autre, alors l'idée générale seule sera donnée, et les dispositions d'attaque ou de défense seront laissées à l'intelligence des chefs.

35. Les fautes commises, ou la nature des mouvemens, décideront du succès ou de la retraite des corps. (*Voyez 172 : et principes des manœuvres de guerre, mis à la portée de chaque bataillon de la garde nationale.*)

36. Quand on connaîtra les ordres de marche de front et de flanc, suivis des ordres de bataille parallèle et oblique, de principes et de circonstances, le comité de Paris enverra d'autres programmes de manœuvres raisonnées, qui seront exécutés par un ou deux cantons réunis, contre un ou deux autres limitrophes.

37. On s'exercera alors sur les principes de la stratégie de Napoléon : celle qui, en me servant des expressions d'un vieil officier hongrois prisonnier à Lodi, *viole tous les usages*, en attaquant tantôt devant, tantôt derrière, tantôt sur les flancs ; de manière qu'on ne sait jamais comment il faut se placer.

38. C'est ici où le génie de nos officiers supérieurs se développera ; et ce sera dans la relation des mouvemens pour combattre, que le gouvernement distinguera l'homme à talents, les capacités étant alors constatées par les faits. Telle sera la prompte et infaillible conséquence de ce nouveau système, fondé sur la bonne direction et le bon emploi du temps consacré aux exercices.

RÉFLEXIONS

SUR L'IMPORTANCE DES CONNAISSANCES QUE DOIT AVOIR UN
OFFICIER AVANT D'ENTRER EN CAMPAGNE.

39. Le salut d'une armée entière dépend fréquemment de la manière dont un officier particulier se conduit dans un poste avancé.

40. Combien de fois un camp n'a-t-il pas été surpris, une ville n'a-t-elle pas été forcée, et une armée mise en déroute, parce qu'un officier, chargé de garder un poste, un pont ou un défilé, n'avait pas appris la manière de le garder, de le défendre!

41. Il se présente, dans les camps, mille circonstances où l'officier est obligé d'agir d'après lui-même. Quelle conduite tiendra-t-il si, par l'étude de l'art de la guerre, et par des réflexions profondes sur la conduite des militaires qui l'ont précédé, il ne s'est pas mis à portée de prendre le parti le plus avantageux?

42. Tranquille sur son sort, l'officier croit n'avoir plus rien à espérer que du temps. N'écoutant que la voix du plaisir ou de la paresse, il met son éloignement pour l'étude et pour le travail, sur le compte des devoirs actifs qui lui sont imposés; il vit dans une ignorance profonde....

43. Cependant la trompette guerrière sonne; l'armée est rassemblée: l'officier est détaché pour la garde d'un point important... qui osera répondre que son impéritie ne fera pas évanouir, dès le premier instant, l'espoir d'une campagne entière?...

44. L'officier doit donc être instruit avant d'entrer en campagne; non-seulement, outre la tactique, il doit parfaitement connaître les ordonnances ou code mili-

taire, mais il faut encore qu'il sache quels sont les ouvrages qu'il doit employer dans telle ou telle circonstance ; les tracer et les faire exécuter. (V. Retranchement.)

45. Il doit connaître les moyens d'augmenter la force d'un poste, en faisant usage des eaux, des fascines, des palissades, des fraises, des abatis, des chevaux de frise, des puits, des chausse-trappes, etc., etc. Il doit avoir appris à mettre en état de défense une ville ouverte, un bourg, un village, une maison, une église, un cimetière, une ferme, un moulin, un chemin, un défilé, une digue, un ravin, un passage de rivière, un gué, etc., etc. Il compromettrait sa vie, sa gloire, son honneur, s'il ignorait la manière de garder et de défendre tous les objets que je viens de nommer, et de les arracher à l'ennemi par force ou par stratagème.

46. Il en serait de même s'il ne connaissait pas l'art de faire une reconnaissance militaire, et de dresser un mémoire des objets qu'il a observés. Il saura diriger la marche ou la retraite de sa troupe, former des embuscades, découvrir celles de ses adversaires et les éviter ; conduire, attaquer et défendre un convoi, etc., etc.

47. Pour acquérir ces connaissances, l'officier doit recourir à l'étude. D'abord le travail ne sera pour lui qu'un ennui diversifié ; mais bientôt il se changera en plaisir.

48. Il lira avec soin et réflexion les ouvrages didactiques des meilleurs auteurs militaires français et étrangers, anciens et modernes, sans craindre de puiser dans un trop grand nombre de sources (1068).

49. Il y apprendra que l'ambition, l'amour de la gloire, passions si funestes à l'humanité dans un chef d'état, ne sont pas de même quand elles sont allumées dans l'âme des défenseurs de la patrie ; dans ce cas, elles sont aussi utiles que fatales dans l'autre. L'officier qui ne sera pas sensible à la gloire, que l'ambition des honneurs et des grades n'animerait point, en qui les récompenses ne produiront pas un violent enthousiasme, ne sera qu'un immobile automate, qu'un être apathique, incapable de concevoir et d'exécuter de grandes actions.

50. J'ajouterai que l'état militaire est celui qui impose les privations les plus grandes, qui nous expose aux dangers les plus imminens, qui nous soumet aux travaux les plus pénibles : pourquoi donc immoler inconsidérément à la paresse, au plaisir d'un moment, le fruit si chèrement acquis de ses services, et dont l'instruction, au contraire, nous fera tirer tout le parti possible (502)?

NOUVELLE THÉORIE-PRACTIQUE,

POUR

ABBÉGER ET FACILITER L'INSTRUCTION

DANS

OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS.



51. **ABANDON.** Chez tous les peuples de l'antiquité on punissait de mort ou d'infamie tout militaire qui *abandonnait*, devant l'ennemi, son poste, son rang, sa troupe, son chef, ses armes, ses drapeaux, livrait la place qu'il commandait, pouvant en prolonger la défense.

52. Chez les Romains, le corps de troupe qui fuyait dans le combat était décimé, et ne recevait que de l'orge au lieu de froment, jusqu'à ce qu'il eût effacé sa honte. C'est à leur excellente discipline qu'ils durent cet empire colossal, qu'ils perdirent sitôt qu'elle fut relâchée.

53. Les Germains étouffaient les poltrons ; honte. Chez les Français, la mort et l'infamie de tout temps le salaire des lâches.

54. Le crime d'abandon peut avoir des suites si funestes, qu'on ne doit pas être étonné si tous les peuples l'ont puni de mort ou d'infamie.

55. **ABATIS.** Ce retranchement offrait autrefois un grand avantage que l'artillerie lui a fait perdre. Pour l'utiliser de nos jours, il faut le garantir du boulet, (qui le rompt en peu de temps, et couvre la troupe d'éclats de branches) en élevant sur son front un retranchement en terre.

56. Ce sont des arbres avec leurs branches dont on entasse les troncs, le pied en dedans, parallèlement, ou perpendiculairement au front; on les fixe à des piquets fortement plantés en terre, et on les lie les uns aux autres avec des harts, cordes ou chaînes de char-rue; on arrange et l'on entasse les branches; souvent on creuse derrière une tranchée dont on peut répandre la terre sur les troncs, pour mieux les assujétir.

57. On les emploie dans les lieux inaccessibles au canon, tels que les escarpemens, les gorges élevées des hautes montagnes, quelques parties rentrantes de retranchemens garnis d'artillerie; pour rompre un gué, barricader un pont, rompre un défilé, etc., etc. (*Voy. arbre.*)

• 58. — *Attaque de l'Abatis.* Après avoir employé les principes généraux de l'attaque (*voy. ce mot*) on emploiera les trois moyens suivans :

59. Avec l'artillerie, on fera sur les points les plus faibles une brèche de quinze à vingt toises; le boulet culbutera et déshabillera les troncs, brisera les grosses branches. La trouée suffisamment éclaircie, les assaillans s'y porteront vivement en colonne, tandis que l'artillerie et la mousqueterie continueront à feu très-vif sur tous les points. On peut y mettre le feu avec des boulets rouges, des obus.

60. Si on n'a pas de canon, on se procurera des fascines bien sèches et goudronnées, s'il se peut : les soldats les porteront, allumées par un bout, devant eux, pour s'en couvrir contre les balles, et iront à la course les jeter sur l'abatis; ils ouvriront aussitôt la fusillade la plus vive et la mieux ajustée.

61. Si on ne peut employer ni la force du canon, ni celle du feu, il faut mettre sa confiance dans son courage : on doit être bien convaincu qu'il ôte la

moitié du danger. Il faut alors bien persuader aux soldats que le feu de l'ennemi, dirigé par des hommes obligés de chercher un passage à travers des branches, devient de plus en plus incertain par le trouble et la précipitation, et qu'il y a plus de balles reçues par les branches que par l'assaillant : c'est ce dont il les faut bien convaincre, afin qu'ils s'y portent avec cette ardeur qui franchit tout.

62. — *Défense de l'Abatis.* Une colonne derrière un abatis doit le défendre par un feu bien nourri, bien ajusté. Sitôt que la trouée sera faite, elle doit charger elle-même avant d'être attaquée; elle tentera de sortir pour aborder brusquement l'ennemi, qu'elle trouvera en désordre, et qu'elle culbutera facilement.

63. Si l'ennemi tente le feu, des travailleurs munis de pelles l'éteindront avec de la terre, pendant que la fusillade se soutiendra.

64. Si l'abatis est embrasé, tout n'est pas perdu, à moins que vos forces ne soient trop inférieures. Jusqu'à ce que tous les arbres soient incendiés, il y a une barrière insurmontable entre tous deux. L'incendie terminé, celui qui franchira le premier ne le fera pas sans désordre; l'autre doit en profiter pour le charger, après avoir pris de bonnes dispositions relativement au terrain et à l'espèce de troupe. Dirigez sur la trouée votre artillerie, secondée d'un bon feu d'infanterie. Si vous n'avez pas de canon, opposez colonne à colonne, après avoir placé des troupes à droite et à gauche de la trouée, pour charger en flanc pendant que vous chargerez de front.

65. Si vous êtes trop inférieurs en nombre, ou que d'autres raisons vous forcent à la retraite, le brasier qui vous sépare vous donne de l'avance.

66. ACCESSIBLE. Un chef d'armée doit se faire une loi d'être accessible à toute heure et à tout le monde. Cet officier subalterne, ce soldat qui demande à être introduit auprès de lui, a fait peut-être une découverte importante, qu'il ne veut, qu'il ne doit communiquer qu'au chef de l'armée; cet homme simplement vêtu, ou même

couvert de grossiers haillons , a vu ou peut-être imaginé des choses dont le salut de l'armée dépend , et que dans un quart-d'heure il ne sera plus temps d'apprendre.

67. Le salut public ne dépendit-il point de l'audience que l'on demande au général , il n'en devrait pas moins être accessible à tous les instans. Le chef de l'armée peut-il espérer de captiver l'amour de ses soldats et de ses officiers , si , semblable aux despotes de l'Asie , il ne se montre jamais que du haut de sa gloire ?

68. C'est jusqu'au milieu de Paris et de la cour que les militaires doivent être accessibles à toute heure , à tout le monde. Ils sont toujours généraux , colonels , ils doivent donc toujours remplir les fonctions de ces emplois. Avec combien d'aigreur et de raison les officiers ne déclament-ils point contre ceux de leurs chefs qui ne rougissent pas de se faire céler pour eux , ou de les laisser confondus dans une antichambre avec des laquais !

69. ACTION. C'est l'effet réciproque de deux corps de troupes qui se choquent.

70. On ne doit chercher à engager une action que lorsqu'elle peut donner un avantage positif ou l'ôter à l'ennemi. Ainsi , si deux corps ennemis doivent se joindre , il faut marcher au plus proche avant leur jonction (*voyez ce mot*). Si vous croyez qu'une puissance neutre se déclare contre vous , en se joignant à vos ennemis , ou en vous attaquant sur un autre point , il faut alors chercher le combat.

71. Il faut aussi attaquer l'ennemi quand il a trop divisé ses troupes.

72. Vous devez encore livrer bataille , quand vous avez un grand nombre de troupes alliées qui doivent se retirer ; leur retraite vous mettrait hors d'état de résister , si vous ne vous empariez de la supériorité par un grand avantage , dont les alliés auront supporté une partie des dangers..

73. Il faut aussi chercher à combattre , si on a des alliés inconstans ou peu attachés.

74. Vous devez chercher l'action quand vous craignez de manquer de vivres.

75. Cherchez le combat, lorsque la défaite de l'ennemi peut déterminer ses alliés à l'abandonner, ou les puissances neutres à se déclarer pour vous.

76. Combattez lorsqu'il est probable que vous le ferez avec avantage.

77. — *Moyens d'engager l'Action.* S'il vous est avantageux de combattre, l'ennemi doit l'éviter. Vous pourrez l'y forcer en assiégeant une place qui renferme ses vivres, son trésor, et couvre ses convois, etc., ou bien en ravageant son pays, resserrant ses fourrages; en prenant un poste mauvais en apparence, et qu'en vous retirant vous pouvez changer contre une position avantageuse; ou bien en feignant la crainte, une diminution de force, sous le prétexte d'un fort détachement ou renfort que vous envoyez sur un autre point.

78. — *Raison d'éviter une action.* La loi de l'humanité devant être la loi suprême, que l'action soit évitée lorsque la victoire ne peut donner qu'un léger avantage, ou qu'on peut affaiblir l'ennemi par tous les autres moyens que fournit l'art de la guerre.

79. On évitera l'action par le choix des postes, les retranchemens; les stratagèmes, l'épuisement du pays par où l'ennemi peut suivre, et la division. (*Voyez Défense.*) C'est à l'étude de l'histoire qu'il faut recourir, pour s'instruire par l'exemple.

80. **ACTIVITÉ.** C'est la qualité la plus nécessaire à tous les militaires.

81. **ADMONITION** (*Punition militaire*). L'admonition est une punition qui consiste en une réprimande que le juge fait publiquement à un coupable, en l'avertissant de ne plus commettre la faute, à peine d'être plus sévèrement puni.

82. C'est principalement pour les officiers subalternes et les sous-officiers que nous devons établir cette punition; il n'est aucun d'eux qui ne se regarde comme sévèrement puni, s'il était admonété publiquement par un conseil de guerre, par un conseil de régiment, ou même par un conseil de camarades; je

plus : il n'est aucun officier français qui ne fît de profondes réflexions , et ne prît des résolutions aussi fermes qu'heureuses , s'il entendait le président d'un conseil que nous venons de nommer , dire publiquement à un de ses compagnons d'armes : « Le Conseil vous avertit d'être à l'avenir plus circonspect dans vos propos , ou plus mesuré dans vos démarches , ou plus régulier dans vos mœurs , ou plus exact dans l'exécution de vos devoirs , ou plus réglé dans l'administration de votre fortune : si vous retombez dans la même faute , vous serez plus sévèrement puni. »

83. En admettant l'admonition , il faut aussi admettre la louange ; par ces deux aiguillons on doit stimuler la garde nationale à l'accomplissement de ses devoirs.

84. ADRESSE. Il est deux espèces d'adresse : celle d'esprit et celle de corps.

85. L'adresse d'esprit est l'art de conduire les entreprises qu'on médite , de manière à les faire réussir , et de tirer des hommes et des événemens tout le parti possible.

86. L'adresse de corps est l'art de faire avec vitesse et précision tous les mouvemens du corps nécessaires à l'objet qu'on a en vue.

87. D'après cette définition , on voit que l'adresse d'esprit est plus nécessaire aux chefs qu'aux soldats , et l'adresse du corps , aux soldats qu'à leurs chefs.

88. L'adresse d'esprit doit être considérée sous deux aspects : adresse avec les ennemis , adresse avec ses subordonnés.

89. L'adresse d'esprit avec les ennemis n'est autre chose que l'art de la guerre lui-même : l'homme le plus habile est toujours le plus adroit.

90. L'adresse avec les subordonnés est cet art que le général Lloyd appelle *philosophie de la guerre*.

91. Elle consiste dans l'art de faire désirer aux hommes ce qu'on veut qu'ils souhaitent ; redouter ce qu'on veut qu'ils craignent , sentir ce qu'on veut qu'ils sentent , exécuter ce qu'on veut qu'ils fassent. Cette adresse diffère de la souplesse , en ce qu'elle ne flatte point les passions basses qu'elle veut maîtriser ; elle ne parle

qu'aux passions nobles : de la finesse , en ce qu'elle n'affecte ni de se montrer , ni de se cacher ; c'est par son intelligence et sa franchise qu'elle agit : de la ruse ; ne trompant point , car elle ne tromperait qu'une fois ; de l'artifice ; en ce qu'elle est libre et naturelle , noble et généreuse. Elle peut avouer tous les moyens qu'elle emploie ; ils sont fondés sur la connaissance du cœur humain , des pensées qui l'affectent , et des mobiles qui le remuent.

92. Il est des hommes qui blâment cette adresse : La vérité , la vérité , disent-ils , doit être montrée aux militaires sans art et sans voile : « *Faites cela , parce que c'est votre devoir de le faire ;* » voilà tout ce qu'ils permettent.

93. Si tous les militaires étaient instruits , l'adresse serait aussi inutile dans les armées que l'éloquence au barreau ; mais , jusqu'au moment où les guerriers et les juges seront des stoïciens éclairés , les chefs militaires devront recourir à l'adresse , et les orateurs aux élans de la véritable éloquence.

94. Il serait aussi dangereux , sans doute , de faire , pendant la paix , un fréquent usage de l'adresse , que ridicule de recourir , pour de petits objets , aux grands mouvemens de l'art oratoire ; on ôterait à ces ressorts toute leur énergie. Mais il ne peut y avoir d'inconvénient à recourir à l'adresse dans les momens décisifs : c'est l'instant de la péroraison.

95. Il y a aussi deux espèces d'adresse de corps : l'une , que j'appellerai civile , qui convient au paisible citoyen , à l'artisan et à presque tous les artistes ; l'autre , que je nommerai militaire , et que Montesquieu a sans doute voulu définir par ces mots : *l'adresse n'est que la juste dispensation des forces qu'on a* ; celle-là ne peut être acquise que par des hommes forts. Depuis que , dans les batailles , on ne combat plus corps à corps , elle est devenue presque ridicule ; et on la regarde , avec raison , comme la science des querelleurs et des poltrons. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est utile à nos soldats ; celui qui en est dépourvu ne la guerre de coups assurés , et ne pare que difficilement ceux qu'on lui lance ; celui qui en manque ne peut souvent remplir qu'imparfaitement les devoirs

lui sont imposés. Par la danse, l'escrime, le jeu de barres, on peut rendre nos soldats adroits, agiles.

96. **AFFABILITÉ.** L'affabilité est une qualité qui fait qu'un homme reçoit et écoute d'une manière gracieuse ceux qui ont quelque affaire à traiter avec lui.

97. Le général et tous les chefs militaires doivent se faire une loi d'être affables; c'est le moyen d'ouvrir jusqu'à soi un chemin facile à la vérité, de se concilier tous les esprits, de gagner tous les cœurs. Celui qui ne prend le masque de l'affabilité que pour se faire des partisans, n'arrache, comme le vil histrion, que des applaudissemens passagers, et finit toujours par être couvert d'un mépris universel.

98. Qu'une petite vanité, qu'un sot orgueil, que la crainte de compromettre sa dignité n'empêche donc jamais le général d'être *affable* et bon avec le soldat et tous ses subordonnés; on ne méprise l'affabilité que lorsqu'elle est jointe à la bassesse, à l'ignorance et au manque de mœurs : alors même ce n'est point l'homme affable qu'on méprise, mais l'homme ignorant, l'homme sans mœurs, en un mot, l'homme vil. (*Voy. Accessible, Amour du soldat.*)

99. **AGILITÉ.** L'agilité est évidemment utile au soldat et au reste des militaires; on doit la leur faire acquérir, soit en jouant aux barres, soit en franchissant des fossés, en sautant tout armé en croupe; il ne faut pas faire de ces exercices une instruction sérieuse, mais un plaisir que l'on réussit à faire désirer et aimer du soldat, par des prix peu considérables, mais distribués avec un certain appareil. Il vaut mieux que nos soldats s'amuse à voltiger qu'à courir les rues, qu'à hanter les cabarets, ou qu'à périr d'ennui dans leurs casernes.

100. **AGUERRIR.** C'est accoutumer le militaire à entendre le sifflement des balles sans étonnement, le bruissement du boulet sans frayeur; à voir l'ennemi sans crainte, des blessés, des mourans et des morts sans horreur.

101. Pour y parvenir, il faut agir avec précaution et avec lenteur ; ne donner rien au hasard ; commencer par montrer de loin l'ennemi à ses soldats ; faire ensuite de légères escarmouches (*voyez ce mot*) ; livrer de petits combats ; faire de petits sièges, et surtout combiner toutes ces opérations avec assez de sagesse pour qu'elles soient toujours heureuses. Après ces préliminaires, on peut former les entreprises les plus périlleuses, et espérer de les voir couronnées par la victoire.

102. Pour entretenir un nombre assez considérable d'hommes aguerris, pour entraîner les autres par l'exemple, il faut, en temps de paix, les envoyer dans les guerres étrangères. Ils entretiendront toute une nation dans une émulation de gloire, dit Mentor à Idoménée (*voy. Télémaque*), dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire. Ce sont ceux en qui on a remarqué le génie de la guerre, et qui sont les plus propres à profiter de l'expérience, qu'on enverra de préférence. Quoique vous ayez la paix chez vous, ne laissez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre ; car le vrai moyen de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, d'honorer les hommes qui excellent dans cette profession.

103. Les hommes ne sont point les seuls êtres qu'il faut aguerrir ; il importe encore d'acoutumer les chevaux à l'explosion des armes à feu, aux cris des soldats, à l'odeur de la poudre, au brillant et au cliquetis des armes de main. Pour aguerrir les chevaux pendant la paix, il faut faire manœuvrer la cavalerie pendant l'exercice du canon, et lui faire essuyer des décharges de mousqueterie à des distances peu considérables : c'est ainsi qu'on peut former des chevaux propres à la guerre.

104. AGRESSEUR. Démosthènes disait aux Athéniens : « Celui qui prépare et dresse les pièges fait déjà la guerre, quoiqu'il n'emploie encore ni épée, ni traits. *L'agresseur est donc celui qui prépare l'attaque, et l'homme qui, informé des desseins de son ennemi*

prévient et rompt ses projets. Celui-ci est le premier attaquant, et l'autre l'agresseur. Mais l'offensé devient agresseur lui-même, s'il refuse les satisfactions justes et raisonnables qui lui sont offertes, et veut opiniâtrément se venger par les armes, c'est-à-dire par une autre injure. Il pourrait prendre ce parti, s'il était animal entièrement animal, entièrement brute; mais dans l'état civil, où la réparation suffisante doit être acceptée, il ne peut agir de cette manière sans être coupable d'une véritable agression.

105. **AGRESSION; *Attentat à la propriété.*** L'agression la plus criminelle est celle qui attente à l'honneur. Comme c'est le bien le plus précieux, et le seul qui ne souffre aucune diminution, mais qui se conserve ou se perd en entier, le plus cruel de tous les ennemis est celui qui cherche à l'enlever. Dans la guerre particulière, qui n'existe que trop au sein des sociétés, cette espèce d'agression est d'autant plus dangereuse, que le plus souvent elle est secrète, et que la malignité la foment. La médisance est écoutée avec avidité; on s'empresse autour du méchant qui la répand; on l'approuve, on abuse de la raison pour faire accroire que c'est une justice particulière contre les actions qui échapperaient à la justice publique. On encourage ainsi la délation, et on autorise la calomnie. La société, au lieu d'être dans un état de paix et d'harmonie, comme elle l'est de sa nature, se trouve dans état de guerre secrète, plus dangereux que l'attaque à force ouverte.

106. La première de toutes les lois que dicte la justice y est violée : le délateur est caché, l'accusé condamné sans être entendu. L'homme d'honneur et l'homme juste abhorrent cette agression. S'ils croient se devoir une guerre privée, nécessité rare dans la société civile, ils la font directement, seuls et sans alliés, et ne s'abaissent pas au vil rôle de l'histrion qui gagne sa vie en excitant le rire coupable d'une populace corrompue.

107. **AIDE-DE-CAMP.** Son devoir, en général, est *de recevoir et porter les ordres du chef auquel il est attaché.*

re dans l'expression des ordres qu'il commu-
l'est comme la voix de son général ; mais il ne
s'entend qu'à celui à qui il est envoyé. La
mission dont il est chargé peut être si importante ,
en donnant connaissance, il causerait à son
perte considérable. Il doit se faire du secret
inviolable dans tous les cas.

Si, quand il porte des ordres un jour d'action ,
venu dans l'état respectif des deux armées de
combats, que leur exécution en soit devenue
et même dangereuse : par exemple, un mou-
vement des troupes ennemies, la fuite d'un corps,
la chute d'un poste dont le général, qui ne peut pas
s'en rendre compte, ne connaît pas les détails, et ne peut prévoir
les conséquences ; dans ce cas, l'aide-de-camp, après avoir
transmis les ordres au général, doit écouter atten-
tivement les raisons que ce dernier lui expose, pour
suspendre l'exécution jusqu'à nouvel ordre ; il doit
promptement rendre à son général un compte
de ces raisons, et même de l'état des choses qu'il
a vues ; mais il doit aussi être prudent, modeste,
avoir une défiance honnête de ses lumières, de ses
connaissances, et craindre d'altérer les ordres qu'il

Il ne faut pas qu'il s'égare de sa mission.

lue, l'ordre dont il est chargé, forcer pour ainsi dire l'officier qui le reçoit à l'exécuter. Il doit avoir compris l'esprit dans lequel le général l'a donné, et s'en rapporter au jugement de l'officier à qui il le transmet, sans en presser l'exécution.

112. Pour que rien n'empêche les aides-de-camp de porter à leur destination les ordres dont ils ont été chargés, ils doivent être d'une valeur à toute épreuve; cependant ils doivent sentir assez vivement, qu'étant chargés seuls de porter des ordres importants, ils sont des têtes précieuses, et que, par cette raison, ils doivent éviter de s'approcher trop du combat, pour n'être pas exposés aux coups de l'ennemi.

113. C'est parmi les militaires qui joignent l'expérience aux connaissances acquises par l'étude, parmi les officiers du corps du génie, qu'il faut choisir les aides-de-camp, pour trouver les connaissances si nécessaires à cet emploi important, et éviter de nuire au succès d'une affaire, par quelque acte d'étourderie. Un officier de dix-huit à vingt ans, fût-il aussi iustruit qu'il est possible de l'être dans un âge si tendre et si peu fait pour des connaissances aussi élevées, par son inexpérience, ne gagnera pas la confiance d'un officier-général, et les ordres dont il sera porteur perdront de leur poids, s'ils contrarient la manière de voir de celui à qui ils sont adressés. Il sera, ce me semble, bien tenté de croire que l'organe des volontés du général ne les a pas bien rendus; alors il obéira négligemment, ou désobéira; et, à la guerre, on sait qu'un instant de délai décide souvent des plus grands intérêts.

114. AILES. Les ailes sont les parties les plus faibles d'une troupe, parce qu'elles ne peuvent s'entre-secourir que difficilement, et sont, par conséquent, exposées à être attaquées, débordées, tournées, enveloppées.

115. Il faut donc suppléer à cette faiblesse naturelle, en les appuyant (*voyez Flanc*) à un village dont la position soit avantageuse, dont l'enceinte soit bien retranchée, défendue par du canon qui puisse faire taire celui de l'ennemi; par des marais, ravins, ou en

couvrant , faute de meilleures défenses , par des abais , des retranchemens , ou des troupes.

116. Ce qui est un appui suffisant pour un corps nombreux , ne l'est pas pour une grande armée telle que les nôtres. La faiblesse des ailes augmente en raison de leur éloignement. Un bois bien fourré , bien garni de troupes , sera un bon appui pour un corps de sept à huit mille hommes , et un appui très-faible pour une armée de quatre-vingt mille. (*Voyez* *Ordre de bataille.*)

117. ALARME. Comme les précautions à prendre dans les cas d'alarme appartiennent particulièrement à la défense , et sont relatives à l'espèce de poste , on les exposera détaillées aux articles *Camp , Place , Poste.*

118. ALERTE. Un général , un gouverneur de place , commandant d'un poste , quelque petit qu'il soit , doivent donner quelquefois de fausses alertes aux corps qu'ils commandent. Les fausses alertes habituent les troupes à se porter avec ordre , avec promptitude et surtout avec silence , aux endroits qu'on leur a désignés ; elles donnent aux chefs la facilité de juger de la bonté de la disposition qu'ils ont faite , et de calculer avec précision le temps nécessaire aux troupes pour se mettre en bataille , border le parapet , etc. On ne doit pas en donner trop souvent ; elles finissent par rendre l'officier et le soldat moins actifs , et par exposer le poste à être enlevé , si on lui donne une alerte réelle.

119. AMITIÉ. Il est nécessaire que l'amitié règne entre les généraux des différentes armées d'un même camp ; elle doit aussi régner entre le général d'une armée et ses subordonnés. « Eh ! qui a plus besoin , dit de Servan , de trouver des amis parmi ses compagnons , que le citoyen qui a pris les armes pour défendre sa patrie ? Transporté dans des camps , au milieu de pays étrangers , éloigné de sa province , de sa ville , de son hameau , de sa chaumière , de ses voisins , de ses parens ; exposé à toutes les misères de la vie , à toutes les angoisses de la mort ; n'ayant devant les yeux que des privations , des malencontres , des blessures , comment résistera-t-il à tant de peines , qui semblent

lue, l'ordre dont il est chargé, forcer pour ainsi dire l'officier qui le reçoit à l'exécuter. Il doit avoir compris l'esprit dans lequel le général l'a donné, et s'en rapporter au jugement de l'officier à qui il le transmet, sans en presser l'exécution.

112. Pour que rien n'empêche les aides-de-camp de porter à leur destination les ordres dont ils ont été chargés, ils doivent être d'une valeur à toute épreuve; cependant ils doivent sentir assez vivement, qu'étant chargés seuls de porter des ordres importants, ils sont des têtes précieuses, et que, par cette raison, ils doivent éviter de s'approcher trop du combat, pour n'être pas exposés aux coups de l'ennemi.

113. C'est parmi les militaires qui joignent l'expérience aux connaissances acquises par l'étude, parmi les officiers du corps du génie, qu'il faut choisir les aides-de-camp, pour trouver les connaissances si nécessaires à cet emploi important, et éviter de nuire au succès d'une affaire, par quelque acte d'étourderie. Un officier de dix-huit à vingt ans, fût-il aussi iustruit qu'il est possible de l'être dans un âge si tendre et si peu fait pour des connaissances aussi élevées, par son inexpérience, ne gagnera pas la confiance d'un officier-général, et les ordres dont il sera porteur perdront de leur poids, s'ils contrarient la manière de voir de celui à qui ils sont adressés. Il sera, ce me semble, bien tenté de croire que l'organe des volontés du général ne les a pas bien rendus; alors il obéira négligemment, ou désobéira; et, à la guerre, on sait qu'un instant de délai décide souvent des plus grands intérêts.

114. AILES. Les ailes sont les parties les plus faibles d'une troupe, parce qu'elles ne peuvent s'entre-secourir que difficilement, et sont, par conséquent, exposées à être attaquées, débordées, tournées, enveloppées.

115. Il faut donc suppléer à cette faiblesse naturelle, en les appuyant (voyez Flanc) à un village dont la position soit avantageuse, dont l'enceinte soit bien retranchée, défendue par du canon qui puisse faire taire celui de l'ennemi; par des marais, ravins, ou en

les couvrant , faute de meilleures défenses , par des abatis , des retranchemens , ou des troupes.

116. Ce qui est un appui suffisant pour un corps nombreux , ne l'est pas pour une grande armée telle que les nôtres. La faiblesse des ailes augmente en raison de leur éloignement. Un bois bien fourré , bien garni de troupes , sera un bon appui pour un corps de sept à huit mille hommes , et un appui très-faible pour une armée de quatre-vingt mille. (*Voyez* Ordre de bataille.)

117. ALARME. Comme les précautions à prendre en cas d'alarme appartiennent particulièrement à la défense , et sont relatives à l'espèce de poste , on les trouvera détaillées aux articles *Camp* , *Place* , *Poste*.

118. ALERTE. Un général , un gouverneur de place , le commandant d'un poste , quelque petit qu'il soit , doivent donner quelquefois de fausses alertes aux corps qu'ils commandent. Les fausses alertes habituent les troupes à se porter avec ordre , avec promptitude et surtout avec silence , aux endroits qu'on leur a désignés ; elles donnent aux chefs la facilité de juger de la bonté de la disposition qu'ils ont faite , et de calculer avec précision le temps nécessaire aux troupes pour se mettre en bataille , border le parapet , etc. On ne doit pas en donner trop souvent ; elles finissent par rendre l'officier et le soldat moins actifs , et par exposer le poste à être enlevé , si on lui donne une alerte réelle.

119. AMITIÉ. Il est nécessaire que l'amitié règne entre les généraux des différentes armées d'un même peuple ; elle doit aussi régner entre le général d'une armée et ses subordonnés. « Eh ! qui a plus besoin , dit M. de Servan , de trouver des amis parmi ses compagnons , que le citoyen qui a pris les armes pour défendre sa patrie ? Transporté dans des camps , au milieu des pays étrangers , éloigné de sa province , de sa ville , de son hameau , de sa chaumière , de ses voisins , de ses parens ; exposé à toutes les misères de la vie , à toutes les angoisses de la mort ; n'ayant devant les yeux que des privations , des malencontres , des blessures , comment résistera-t-il à tant de peines , qui semblent

être au-dessus du peu de forces réparties à la faible humanité? L'amitié seule pourra le soutenir. En effet, voyez cet homme, il vient de se faire un frère d'armes; ils viennent de se jurer mutuellement intérêt, secours, conseil, défense, amitié enfin, et déjà l'univers s'est agrandi pour eux; l'un et l'autre ont senti augmenter leur courage et leur sécurité. Ils combattent à côté l'un de l'autre; ils seront chacun plus fort du secours de chacun d'eux; malheur à l'ennemi qui osera les combattre, il recevra deux coups au lieu d'un, et la mort seule pourra arrêter les actes réitérés de bravoure, de sensibilité et d'humanité de ces deux individus, dont l'amitié n'a fait qu'un seul homme. »

120. C'est à ce noble et tendre sentiment, si bien et si véridiquement décrit, que l'auteur doit la vie. Privé d'une cuisse, sa plaie ouverte, couché sur son lit de douleur, lorsqu'en 1812, la débâcle de Russie passa à Covenno, il y serait certainement resté, il y aurait indubitablement perdu la vie, si son ami, le lieutenant-colonel Locqueneux, du Quesnoi, alors capitaine de grenadiers au 17^e de ligne, ne l'eût sauvé en lui procurant les moyens de s'échapper : trait d'autant plus remarquable, qu'accablé sous le poids des souffrances (le froid était à trente degrés), des privations de tous genres, l'homme n'avait conservé de l'homme que l'instinct animal de sa propre conservation.

121. Puisse cet exemple décider enfin chaque militaire à se faire un ami : leur bonheur réciproque et le service de l'État en recueilleront des avantages aussi grands que nombreux.

122. APPEL. Ce moyen de discipline étant très-sûr, en ce qu'il fait connaître les soldats qui manquent à leur devoir, on ne saurait trop recommander aux officiers de tout grade d'en surveiller l'exactitude, et d'en faire de temps en temps eux-mêmes pour rendre les sous-officiers plus exacts.

123. APPROVISIONNEMENT. Un des points les *plus importants* de l'état militaire, c'est la connaissance *exacte* de l'approvisionnement dans toutes ses parties.

Proportionner la quantité à la grandeur des places , des fortifications , et au nombre de troupes.

124. En campagne , la provision de biscuit est la meilleure que l'on puisse avoir pour les grandes marches.

125. Vauban estimait le nombre de troupes nécessaire à la défense d'une place, à six cents hommes d'infanterie et soixante hommes de cavalerie par bastion , sans compter les officiers d'état-major , ingénieurs , mineurs , etc. Il fixa la ration à deux livres de pain , demi-livre de bœuf , non compris le mouton , veau , etc.

126. ARBRE. On peut , avec des tronc d'arbres , former un ouvrage des plus forts , contre lequel l'ennemi sera obligé d'employer du canon de gros calibre.

127. On choisira d'abord une position heureuse ; on en disposera les environs comme si on voulait construire une redoute ordinaire ; on tracera , sur cet emplacement la figure la plus convenable à l'objet qu'on aura en vue . au terrain sur lequel on devra opérer , aux hommes et aux armes dont on pourra disposer.

128. On fera coucher , perpendiculairement aux lignes qu'on aura tracées et en dehors , une rangée d'arbres dont on aiguïsera et entrelacera les branches (voyez Abatis) ; on placera ensuite en travers sur ces arbres , et selon les lignes tracées , une rangée de troncs que l'on considérera comme de grosses fascines ; on remplira les interstices avec d'autres troncs ou de la terre. Sur cette première assise on en fera placer une autre , sur celle-ci une troisième , jusqu'à ce que les troncs entassés couvrent parfaitement l'intérieur du poste.

129. Pour que les arbres restent ainsi entassés , on placera ceux de la seconde assise dans l'intervalle de ceux de la première , etc. Ainsi chaque assise diminuera d'un arbre , en observant que la dernière soit au moins composée de deux troncs , et que celui placé extérieurement soit un peu moins gros que celui de l'intérieur ; on mettra extérieurement entre chaque rang d'arbres ; des ronces , des épines et des branches d'arbres dont on aiguïsera la partie saillante.

130. On observera de mettre les plus gros arbres dans la partie inférieure, et de placer dans la même couche, les arbres qui seront à peu près de la même grosseur.

131. Quand les soldats voudront tirer sur l'ennemi, ils monteront sur les arbres des premières rangées, qui leur serviront de banquettes. Le nombre des couches d'arbres ne peut être déterminé que par la grosseur des troncs ; on pourra encore, en les plaçant, se ménager quelques embrasures.

132. ARMÉE. C'est un corps de troupes avoué par un état, et envoyé par lui pour faire la guerre. Il est composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, le tout réglé d'après la nature topographique du pays où l'on porte la guerre.

133. Dans aucun cas une armée ne doit être commandée par plusieurs chefs, et jamais on ne doit la mettre en campagne sans avoir assuré ses moyens de subsistance.

134. ARME. Par ce mot on désigne les différentes espèces de troupes dont une armée est composée. Dans quelle arme servez-vous ?

135. La première des règles de l'art de disposer les troupes pour les faire combattre, c'est de mettre chaque armée sur le terrain qui lui sera le plus favorable.

136. Les militaires les plus sensés ne peuvent concevoir comment, pendant des siècles entiers, on s'est constamment obstiné à placer la cavalerie aux extrémités. (*Voyez planche XII. — 1597.*)

137. L'expérience des meilleurs généraux confirme la nécessité d'entremêler les armes, pour qu'elles se soutiennent réciproquement.

138. Le maréchal de Saxe pensait que toute troupe qui n'est pas soutenue est une troupe battue. Il est donc nécessaire de placer l'infanterie et la cavalerie à portée de s'appuyer et de se flanquer réciproquement ; de combiner leurs efforts, et de les diriger contre les mêmes points. Voilà en quoi consiste la perfection d'un ordre de bataille : c'est l'unité d'action qui peut seule assurer la victoire.

139. ARMEMENT. C'est tout ce qui compose une armée. Un prince prudent et sage , qui veut maintenir la paix , sera toujours prêt à faire un puissant armement. (*Voyez préface , développement de cet ouvrage.*)

140. ARRIÈRE-GARDE. Corps détaché qui marche derrière le corps principal pour le protéger.

141. Toute troupe , depuis le détachement de cinquante hommes jusqu'à l'armée de cent mille hommes , doit avoir son arrière-garde.

142. Lorsqu'on n'est pas certain que tout sera tranquille à l'arrière-garde , il faut se préparer aux événements , et la composer d'une partie de ses meilleures troupes. Aucune précaution ne doit être négligée devant un ennemi ; il y a de l'imprudence à le tenter , le braver ou le mépriser , quel qu'il soit.

143. La force de l'arrière-garde se règle sur celle du corps qu'elle doit couvrir. Si elle est peu nombreuse , elle marche à peu de distance et toujours en vue du corps principal , parce qu'il faut peu de temps pour battre , disperser ou enlever un détachement faible , et qu'il est aussi plus facile de le surprendre. Mais lorsque l'arrière-garde est assez nombreuse pour résister quelque temps par ses propres forces , et soutenir l'attaque d'un ennemi même supérieur , elle peut suivre à une distance un peu plus grande , telle cependant qu'elle puisse recevoir et donner promptement les avis et secours nécessaires. Dans tous les cas , excepté ceux où elle est trop faible , elle doit avoir elle-même son arrière-garde , et prendre toutes les précautions requises dans les marches.

144. Si elle est attaquée , elle fera les dispositions que l'art de la guerre prescrit pour remplir son objet , qui est de couvrir et de protéger la colonne qu'elle suit. Si la colonne est de bagages , de vivres ou de munitions , l'objet principal est de lui donner le temps de continuer sa route sans danger ; cependant elle feint instruire le commandant de l'escorte du parti qu'elle a pris et des forces de l'ennemi. Si , par une bonne disposition et une contenance hardie , elle im

aux troupes qui sont en présence, elle se retirera en bon ordre vers la colonne. Attaquée faiblement, elle combattrà en retraite, en prenant les positions avantageuses que lui offrira la nature des lieux.

145. Si l'attaque est vive, elle la soutiendra en attendant du secours. Lorsqu'elle sera parvenue à la ralentir, elle fera sa retraite; et, si elle avait l'avantage le plus décidé, elle doit se ressouvenir que son objet n'est pas de poursuivre l'ennemi vaincu, mais de protéger la colonne contre de nouveaux ennemis, s'il s'en présente.

146. Lorsque cette colonne est composée de troupes, le danger est moindre, parce que le secours peut être grand, plus prompt, et que la colonne a sa défense en elle-même.

147. On réglera sur la nature du terrain qu'elles doivent traverser, l'espèce des troupes dont seront composées les arrière-gardes : infanterie dans les montagnes, cavalerie en plaine; l'une et l'autre dans les pays mêlés de plaines, de hauteurs, de défilés. Dans le cas de retraite, les précautions deviennent bien plus nombreuses; l'ennemi étant alors bien plus ardent à poursuivre, il faut employer tous les moyens possibles pour retarder sa marche, et lui opposer tous les obstacles.

148. L'arrière-garde fera couper les ponts qu'elle aura passés; détruire, brûler ou couler bas les bateaux sur les grandes rivières; gêner les gués, rompre les défilés. Si on a le temps, on mine les ponts pour les faire sauter quand les troupes sont en-deçà. On peut les abattre aussi avec du canon, et s'ils sont de bois, on y met le feu. On rompt les défilés en abattant sur la route les arbres qui la bordent; si c'est sur le roc, en le rompant ou en le comblant avec de la terre, ce qui retardera la marche de l'ennemi : il faut plusieurs heures pour ouvrir un nouveau passage, et quelques minutes pour couper un chemin en divers endroits.

149. Si on traverse un bois, des broussailles, on y mettra le feu, ce qui retardera encore l'ennemi. Si on *passé par un bois où il n'y ait que certains chemins absolument nécessaires, on fait marcher en queue de l'arrière-garde une centaine d'hommes armés de grandes*

coignées qui abattront et feront tomber sur les chemins étroits les arbres qui en sont les plus proches. Par cette précaution on arrêtera sûrement la marche de l'ennemi, et principalement celle de la cavalerie et de l'artillerie. Si plusieurs défilés se succèdent, on fait faire volte-face à un détachement de bons soldats qui arrêteront l'ennemi par leur feu, jusqu'à ce que l'arrière-garde ait passé le défilé suivant, ainsi de suite de l'un à l'autre.

150. On se sert d'artillerie, traînée par un double train de chevaux, pour tirer avant que l'ennemi ne s'approche à distance de reconnaître l'armée; on pourra l'induire à croire que c'est le gros, et non un détachement, ce qui fera faire halte à l'avant-garde ennemie pour attendre le reste de l'armée.

151. S'il n'y a pas une grande distance entre le détachement et l'armée, les ennemis n'oseront pas faire avancer de troupes pour le couper, afin de ne pas les mettre entre deux feux. Mais si, au contraire, il se trouve à une certaine distance de l'armée, il faut se couvrir le flanc par de petits détachemens, pour éclairer et prévenir si quelque troupe supérieure de l'ennemi vient pour le couper, afin d'avoir le temps de se retirer.

152. On peut encore retarder la marche de l'ennemi, en faisant de gros tas de bois dans le défilé, auxquels on met le feu; en laissant dans les passages étroits et profonds des chevaux ou mulets auxquels on aura coupé le jarret, un ou deux chariots chargés, dont on aura brisé les roues, etc., etc.

153. Pendant la nuit, le détachement doit mettre en embuscade, sur les flancs de la marche des ennemis, de petits partis d'infanterie, dans les terrains coupés et difficiles, et de cavalerie dans les plaines, avec un tambour et un trompette à chaque parti, afin de donner l'alarme à l'ennemi, qui vraisemblablement suspendra sa marche, jusqu'à ce qu'il ait reconnu si ce n'est point là quelque forte embuscade.

154. Lorsque l'arrière-garde s'arrêtera pendant le jour, on la formera sur un rang, afin de faire croire par son front, qu'elle est beaucoup plus considérable.

155. Si l'on fait retraite de jour par un terrain propre à dresser des embuscades, le détachement étendra sur ses flancs quelques soldats qui se laisseront voir, comme par mégarde, entre les arbres ou au-dessus des montagnes, afin que les ennemis, qui soupçonneront quelque embuscade, perdent du moins le temps nécessaire à leurs batteurs d'estrade pour aller jusqu'à ce poste, et rapporter qu'ils n'y ont point trouvé d'embuscade.

Le commandant d'un détachement ne doit pas poursuivre l'ennemi battu, ce qui serait contraire à l'intention de ne pas retarder la retraite, et pourrait encore l'exposer à être battu à son tour, s'il le suivait trop loin.

156. Si, pendant une longue retraite, l'arrière-garde est obligée de combattre, on change de temps en temps les troupes qui, prévenues qu'elles n'ont que quelques heures de danger à essuyer, s'y exposeront avec plus de courage. On formera d'avance ces deux ou trois détachemens qui doivent se succéder, afin de ne pas retarder la marche. Ce changement de troupes doit se faire à la sortie d'un défilé, ce qui imposera encore à l'ennemi, en les voyant rangées en bataille.

157. Si ce détachement est inférieur en nombre, on couvre ses flancs et son arrière-garde avec les caissons d'artillerie, des vivres et des équipages : surtout si sa supériorité consiste en cavalerie ; le moindre embarras qu'on lui oppose est une véritable défense contre elle.

158. Il y aurait encore moins d'embarras à entourer l'arrière-garde de chevaux de frise, dont chacun serait porté par deux soldats, au moyen de deux anses adaptées aux extrémités. Il est aisé de régler la marche d'un soldat ou de le remplacer quand il a été tué.

159. Si l'avant-garde de l'ennemi qui vous poursuit est fort supérieure en cavalerie, on place la sienne au centre, quand on se forme en bataille ; on dispose son infanterie avantageusement, ainsi que son artillerie, de manière que le front de la cavalerie soit croisé par les *feux*, et l'on couvre ses ailes soit par des escarpemens, *des haies, fossés*, et chevaux de frise. Dans les marches, *on dispose ses troupes dans l'ordre que l'on veut pren-*

si on est obligé de se former en bataille : et si, dans des pays de plaines et de défilés, on a assez de cavalerie lorsqu'on passe d'un défilé dans une plaine, on la laisse de sorte qu'au moment où l'infanterie quittera le défilé, la cavalerie présente une ligne prête à charger; si l'on présume que l'ennemi a pu faire passer quelques escadrons dans la plaine par un autre endroit, on garde aussi quelques-uns avec son infanterie; et si elle sera assez avancée pour n'avoir plus rien à craindre, on le fait savoir à la cavalerie, pour qu'elle se retire.

o. Pour faire croire à l'ennemi dont la colonne est partie, que l'armée est toute réunie pour camper, on rassemble sa cavalerie sur un front étendu; on lui fait marcher à pied à terre pour donner de l'avoine et soulager les chevaux; on fait dresser un rang de tentes, et tirer quelques volées de canon contre les découvreurs ennemis pour leur faire connaître que l'on a de l'artillerie; on tend sur les ailes quelques détachemens de cavalerie pour empêcher d'observer ses flancs et ce qui se passe derrière soi. La colonne continuera sa retraite et s'éloignera; la cavalerie pliera ses tentes en un instant, rassemble le piquet; fera doubler le pas aux chevaux d'arrière, et viendra rejoindre l'infanterie; et, si elle marchait avec elle, elle pourrait la mettre en croupe. Pour mieux réussir, il faudrait que ce fût après un ruisseau, un défilé. Dans d'autres circonstances, l'ennemi ne s'y prendra point, et fera sans doute charger toute sa cavalerie pour enlever la vôtre; dans le cas où cette cavalerie serait contenue par l'armée, l'ennemi se retirerait vers son gros.

ii. Si l'on a de pressans motifs pour éviter d'être surpris par l'avant-garde de l'ennemi, et que les moyens employés ici ne suffisent pas, il ne reste d'autre ressource que d'abandonner des chariots ou mulets chargés de bagages, en divers endroits un peu éloignés les uns des autres, afin que les premières troupes ennemies qui bandent et s'arrêtent pour enlever les chevaux et les équipages. Dans ce désordre, l'exemple des premières troupes sera bientôt suivi par les autres.

Quelques vigoureuses que soient les défenses, les officiers ne seront plus les maîtres de retenir les soldats, qui voulant tous avoir part au butin, retarderont leur marche, et vous donneront peut-être le temps de leur échapper.

162. Les règles générales pour l'attaque et la défense doivent être employées pour l'arrière-garde; mais il est très-difficile de les appliquer, parce que le terrain change à chaque instant, et demande des dispositions différentes, des mouvemens subtils: ce sont des défilés, des plaines, des villages, des bois, des marais qu'il faut traverser, des surprises auxquelles il faut remédier, une attaque continuelle à supporter, des troupes ennemies à contenir, tromper, fuir, attaquer tour-à-tour, suivant le changement de scène. Le général doit donc avoir une connaissance profonde des principes, une grande habitude de leur application, l'esprit fécond en ressources; il doit être toujours attentif, toujours présent, rapide en ses combinaisons, clair en ses ordres: ses troupes doivent exécuter avec assurance, promptitude et régularité, et tout cela doit exister à la fois dans tous les instans, pendant une longue marche. C'est cette succession, cette continuité et cette exécution rapide, qui font de la conduite d'une arrière-garde une des parties les plus difficiles de la guerre. Ce ne sont pas les règles qui manquent, mais la présence d'esprit nécessaire pour appliquer ces règles à une scène toujours variée.

163. Tout dépend de l'excellence de la marche en ordre, de l'administration de ses colonnes, afin que d'un seul temps et d'une même manœuvre l'armée se trouve en bataille. Dans ces sortes d'affaires, l'avant-garde qui veut attaquer une arrière-garde, doit être suivie de près par toute l'armée, ou de la plus grande partie; sans cette précaution, elle peut se trouver en déroute avant qu'on puisse la secourir. Quand il s'agit de se retirer par un défilé au sortir de la plaine, ces sortes d'entreprises sont les plus aisées et les plus sûres dans l'exécution.

164. La connaissance du pays par où l'ennemi se retire est la chose du monde la plus importante pour rendre ou éviter les pièges. Il faut, après avoir attaqué

une arrière-garde, avoir une exacte connaissance des lieux du défilé où l'on s'engage : car, dans ces sortes de situations, il est aisé à un général habile de semer ou de préparer des pièges ou des embuscades doubles et triples ; et quelquefois l'ennemi qui connaît les lieux où il marche, et où le gros de l'armée a déjà défilé, vous attire dans de mauvais pas par des fuites simulées, ou se poste avantageusement. Voilà bien des choses à observer, à prévoir, et par conséquent, que l'on doit apprendre d'avance plutôt qu'après l'événement, et au dépend de son honneur et de sa patrie.

165. Lorsqu'on a la résolution d'attaquer une arrière-garde, on doit garder le plus profond secret, couvrir son dessein de manière à ce que l'ennemi n'en puisse rien soupçonner, et faire diligence lorsqu'il est en marche.

166. S'il passe un défilé, il faut attendre que sa colonne y soit bien engagée avant d'attaquer son arrière-garde, qu'il ne peut pas secourir promptement. Enfin, différer le moment de l'exécution, pour laisser les colonnes de l'armée s'étendre et s'éloigner ; attaquer à la fois le centre, les ailes, et vivement, pour prévenir l'arrivée des secours. Après la victoire, éviter le danger d'une poursuite inconsidérée ; faire sa retraite en ordre et assez diligemment pour n'être pas joint par des forces supérieures. Mais si on veut engager une action générale avec l'armée, qui la craint et qui se retire, il faut au contraire attaquer l'arrière-garde avant que le gros de l'armée se soit éloigné, qu'il ait eu le temps de passer le défilé ou une rivière qui le mettrait à couvert. Attaquez promptement, afin qu'il ne fasse pas sa retraite derrière le front qu'il présente ; mais ne pas presser vivement, afin de donner le temps à l'armée d'envoyer des secours. Si elle est forcée de combattre, elle doit employer les principes généraux de la défense. (*Voyez ce mot*).

167. ASSEMBLÉE. Le choix du lieu où l'on assemble une armée, soit pour la défensive, soit pour l'offensive, est très-important, et fixe assez ordinairement les résultats de la campagne. Si la guerre est offensive il faut calculer ses distances de manière que toute

troupes puissent arriver le même jour au rendez-vous, et se porter brusquement sur le point le plus avantageux au but qu'on se propose, soit qu'on veuille investir une place, etc. Ce grand mouvement, fait tout d'un coup, prévient l'ennemi et lui donne de la terreur, sentiment qu'il est important de lui inspirer fortement à l'ouverture d'une campagne.

168. Tout chef dont la troupe est dispersée, depuis le chef d'escouade jusqu'au général, doit prescrire un lieu d'assemblée ou de rendez-vous.

169. ASSURANCE. L'assurance est l'effet de la valeur, de la confiance en ses forces et de l'espoir dans la victoire.

170. Tous ceux qui commandent, doivent montrer de l'assurance dans leurs propos, dans leurs regards et dans leur contenance. L'assurance des chefs augmente celle des soldats qui ont de la bravoure, et l'exemple de ceux-ci se communiquant aux autres, tous acquièrent de l'assurance.

171. ASTRONOMIE. Le militaire doit connaître l'heure du lever et du coucher de la lune. (voyez Surprise); il doit aussi connaître la saison où les fleuves du pays où il fait la guerre, croissent et décroissent beaucoup. Il serait aussi avantageux de savoir pronostiquer le temps qu'il fera le lendemain, ce qui peut influer sur la réussite de ce qu'il médite.

172. ATTAQUE. Le principe général de l'attaque est de la faire en même temps par le front et par les deux flancs; c'est ce qu'on appelle attaque complète. (1630). Il y a peu de guerriers qui aient conçu toute la généralité de ce principe, et qui en aient fait de grandes applications. Il n'y a guère qu'Alexandre, Gustave-Adolphe et le grand homme moderne qui en aient donné des exemples (37).

173. On doit attaquer de cette manière une troupe de cinquante hommes et une armée de cent mille, une petite province et un grand empire, une redoute et une plus grande place : c'est en appliquant à l'attaque

des places ce principe général , que Vauban l'a porté soudain à sa perfection.

174. On peut nommer *complète* l'attaque faite en pressant le front et les deux flancs en même temps; et *incomplète* celle qui presse le front seul, ou une partie et un des deux flancs. L'attaque par le centre, ou tout autre point du front, rentre dans celle-ci, parce qu'on ne tente de percer la ligne que pour charger ensuite par leurs flancs les deux parties désunies.

175. L'attaque incomplète peut être mise en usage contre de petits objets, comme un poste, une troupe. Qu'on pénètre dans une redoute par un seul de ses angles, qu'on gagne le flanc d'une troupe, tandis qu'on en occupe le front, le succès peut être très-grand, mais pas aussi complet que lorsqu'on suit le principe en son entier.

176. Quant à l'attaque des grands objets, comme une place considérable, une province, un royaume, comme ce n'est pas l'affaire d'un jour, et que le temps joint à l'habileté de l'ennemi peut y apporter de grands changemens et de puissans obstacles, il faut, dans ce cas, remplir le principe dans toute son étendue. Un général qui a l'ignorance ou la témérité d'attaquer par le centre un pays vaste, c'est-à-dire d'y faire ce que l'on appelle une *pointe*, s'expose à une défaite presque assurée, à moins qu'il n'ait le rare bonheur de trouver un adversaire plus ignorant que lui.

177. Toute attaque doit être faite comme d'un seul et même effort, en y mettant le plus grand ordre et le plus parfait ensemble : c'est ce qui manque surtout aux nations peu versées et peu exercées dans l'art de la guerre, et c'est ce défaut qui les rend si peu à craindre. Elles mettent en campagne des armées innombrables, mais elles ne les emploient que par petites parties.

Par la même raison, l'attaque successive est toujours blo et rarement suivie d'un heureux succès.

178. Il faut que l'attaque soit faite avec vivacité, sans précipitation et sans désordre. Plus un peuple est instruit, exercé, savant dans l'art de la guerre, plus

son impétuosité sera contenue par la prudence, son courage conduit et appliqué par le jugement.

179. S'il est nécessaire de régler l'ardeur du soldat en le menant à l'attaque, il ne faut pas apporter moins d'attention à ne la point ralentir : son effort doit être modéré et continu. La suspension du mouvement donne au soldat le temps de s'occuper du danger, et la crainte augmente toujours.

180. Il ne faut pas courir à perdre haleine, mais marcher vivement tant qu'il reste quelques pas à faire, et aborder avec impétuosité.

181. Une cause de désordre très-dangereuse, c'est le mépris de son ennemi, effet ordinaire d'une sottise présomption, en ce qu'il fait négliger toutes les mesures de précaution que l'on doit prendre dans une attaque.

182. Ici, comme en toute autre chose, il faut garder un juste milieu, également éloigné de la confiance téméraire et de la pusillanimité. On ne doit dire au soldat ni qu'il doit redouter son ennemi, ni qu'il va combattre des lâches : l'un abattrait son courage, l'autre lui inspirerait une négligence dangereuse, qui se change bientôt en épouvante et en fuite, quand il trouve de l'erreur et du mécompte. Ce qu'on peut faire de plus utile, c'est de le persuader intimement que la victoire ne sera pas moins l'effet de son obéissance et de l'observation de l'ordre, que de son courage, quelque supérieur qu'il puisse être.

183. On ne doit pas tenter une attaque trop difficile ; et, quand une valeur téméraire a entraîné dans cette faute, il ne faut pas s'y opiniâtrer. Le sang des hommes est précieux ; la guerre fait trop de maux par elle-même, il faut se garder de les augmenter par son imprudence : on doit donner le signal de la retraite, et chercher un autre moyen de franchir l'obstacle.

184. AVANT-GARDE. Détachement qui marche en avant d'une troupe en route.

185. Son objet est de garantir de toute surprise ; et, comme à la guerre on doit toujours craindre la surprise, toute troupe quelconque, depuis celle de douze hommes jusqu'au corps d'armée, doit être précédée

par ce détachement. L'avant-garde d'un corps d'armée ou d'une division considérable, détachée de l'armée, doit-elle-même avoir son avant-garde.

186. L'avant-garde du corps d'armée ou d'un gros corps détaché sera composée d'infanterie, cavalerie et troupes légères en quantité relative à la nature du terrain qu'elle doit traverser, visiter, fouiller, et dans lequel elle peut avoir à combattre. Celui qui la conduit doit être prudent, habile, courageux. On y joindra de l'artillerie.

187. Le chef de l'avant-garde détachera de petits partis de cavalerie dans les plaines, d'infanterie dans les montagnes, pour visiter en avant et sur les flancs de sa marche, les villages hameaux, bois, ravins, digues, enfoncemens de plaine, lieux coupés de haies, bords de rivières, ruisseaux couverts, et autres endroits propres à cacher des troupes (voy. Découvreurs); il fera mettre tout le soin possible à cette reconnaissance, se rappelant que les lieux les moins suspects ont toujours été ceux où l'ennemi s'est le plus sûrement embusqué, parce qu'on s'en défiait le moins, et qu'il est arrivé que des digues et quelques haies ont couvert toute une armée.

188. Sa marche doit être lente et circonspecte. Il s'arrêtera de distance en distance pour donner à ses partis le temps de faire avec soin la reconnaissance dont ils sont chargés. Il interrogera les paysans qui viennent du côté de l'ennemi, afin d'en tirer quelques lumières. S'il découvre des partis ennemis, il tâchera dans la même vue de faire des prisonniers; et lorsqu'il apprendra quelque circonstance importante, il en fera donner avis aussitôt à son général, par des cavaliers bien montés, ou par un signal convenu, qui peut être un certain nombre de coups de canon.

189. Il observera de ne pas trop s'écarter du gros de l'armée, afin d'en recevoir des secours à temps, s'il est attaqué par des forces supérieures.

190. Quand une troupe ennemie se présente et se retire précipitamment, il faut se garder de la poursuivre. Ici, comme en toute autre circonstance, *chef doit exactement s'en tenir à ce dont il est cha*

il se trouve peu d'occasions où il puisse et doive aller au-delà. Si , oubliant les fonctions et l'objet d'une avant-garde, il l'emploie à poursuivre un corps ennemi , il peut tomber dans une embuscade , être enveloppé et défait avant que l'armée puisse le secourir ; ou être détourné de la route qu'il doit suivre , et livrer le passage à un autre corps qui viendra attaquer l'armée inopinément et avec avantage.

191. Si l'ennemi se présente en force , on doit faire halte , choisir un poste , y disposer ses troupes , et informer le général de ce qui se passe. S'il l'on s'aperçoit que c'est une partie de l'armée ennemie , que le reste suit , et qu'une affaire générale est inévitable , on soutiendra l'attaque aussi long-temps qu'on le pourra pour donner au général le temps de faire ses dispositions. Si ce n'est au contraire qu'une forte arrière-garde qui veut l'arrêter , à dessein de gagner de l'avance aux siens , qui font retraite , il doit la charger avec tous les avantages qu'il pourra prendre , soit avant qu'elle se soit formée , soit dans un terrain assez serré pour qu'il combatte à front égal et sans crainte pour ses ailes ; et lorsque l'objet est important , lorsqu'un avantage sur ce corps et sur l'armée qui se retire , peut en produire de très-grands , il faut alors employer l'audace et même la témérité ; mais cependant la seconder par tout ce que l'art peut fournir de ressources pour imposer à l'ennemi. Celui qui se retire a toujours moins d'assurance : on tentera de la diminuer encore par un appareil de forces supérieures , par celui d'un prompt renfort , par des démonstrations qui fassent craindre à la troupe qu'on attaque d'être enveloppée. Si on la contraint à fuir , il faut la poursuivre avec la plus grande vivacité , l'empêcher de se rallier , et tâcher de joindre le gros de l'armée ennemie , de l'attaquer , de l'arrêter , et de donner le temps d'arriver à l'armée qui la poursuit.

192. Quand l'avant-garde , au contraire , est contrainte de plier , si elle n'est attaquée que par un fort détachement , elle fera sa retraite vers le gros de son armée ; mais si l'ennemi vient avec toutes ses forces , *pour engager une action* , elle peut , en se retirant par *une route différente de celle qu'elle a tenue* , et que son

armée suit, lui donner plus de temps pour se former, en attirant loin d'elle une partie des troupes ennemies.

193. Outre l'avant-garde de toute l'armée, chaque colonne de troupes doit avoir son avant-garde particulière, et les distances de ces avant-gardes, tant de leurs colonnes respectives que de l'avant-garde générale, doivent être réglées de sorte qu'elles puissent toutes recevoir et donner du secours, et que toutes les parties du corps entier se soutiennent et se protègent.

194. AUDACE (*Hardiesse excessive*). Dans les cas extrêmes, les objets changent de face, et on ne doit pas s'attacher à l'exactitude des règles que prescrit la prudence, il faut, au contraire, pousser la résolution au-delà des bornes de la hardiesse, la seule ressource du vaincu est souvent dans le désespoir : *Una salus victis, nullam sperare salutem.* (V. En.) Une grande audace, dans ces sortes de cas, est ce qui devient le plus nécessaire. Il faut donner beaucoup à la fortune, se résoudre à tout ce qui peut arriver, quand on n'a rien de mieux à faire, et qu'il n'y a qu'un point entre le mieux et le pire. Dans les entreprises nécessaires, indispensables, on ne conseille pas, on prend sa résolution de la chose même; on sait le vieil adage : *Audaces fortuna juvat*, et on avise ensuite aux moyens de l'exécuter; car, si l'on veut s'arrêter à tous les obstacles qui se présentent, on ne fait ou on n'exécute rien.

195. AVIS. Il arrive souvent à la guerre des faits dont il faut donner avis; plus ils sont importants, plus il faut les exprimer avec exactitude, précision, clarté, et qu'ils soient rendus avec sûreté. Il est donc important que tous les officiers acquièrent le talent d'en donner de pareils, parce qu'il n'y en a point qui ne puisse se trouver dans la nécessité d'en faire passer. S'ils les envoient verbalement, ils choisiront l'homme le plus capable de les rendre aussi précis, aussi clairs qu'ils les aura reçus, et avec autant de célérité que de sûreté.

197. Lorsqu'ils prévoient que celui qui en est chargé peut être arrêté, ils doivent en faire partir plusieurs divers chemins.

197. Il est quelquefois impossible de les faire porter par des hommes , alors il faut user de stratagème.

198. Les anciens se servaient de flèches , de balles de plomb lancées avec une fronde ; ne pourrions-nous pas nous servir d'obus , de bombes pour cet objet , en déterminant un lieu pour cet effet ?

199. Lorsqu'on envoie un avis par écrit , il est bon de se servir de caractères inconnus à l'ennemi , ou même d'employer une langue qu'il ignore. On peut imaginer une infinité d'alphabets occultes.

200. On se sert aussi d'un papier découpé , qui , étant appliqué sur celui où l'on veut écrire , n'en laisse découvrir que certaines parties très-distantes entre elles. On écrit sur celles-ci l'avis qu'on veut faire passer , ensuite , levant le papier découpé , on a sur l'autre des mots et des lettres éparses entre lesquelles on a écrit des choses indifférentes. Celui qui reçoit l'avis a un papier découpé tout semblable , qui , étant appliqué sur la lettre , ne lui laisse voir que l'avis qu'on a voulu lui transmettre.

201. Il ne faut pas négliger l'avis que l'on reçoit , mais il faut se bien assurer de sa sincérité : il y a eu , depuis le siège de Troie , plus d'un Sinon dont l'imposture a été fatale à plusieurs villes et à plusieurs armées.

202. Ceux que l'on charge de porter un avis doivent être des hommes sûrs , et du pays où l'on est , afin qu'ils paraissent moins suspects. On peut envoyer des paysans , qui cachent les lettres dans leurs vêtements , leurs boutons , la semelle de leurs souliers , dans un bâton qui a été creusé , et auquel on a remis un bout ferré ; dans un pain , une bougie , une chandelle , etc. , etc.

203. **AUTORITÉ.** — *Ses causes et ses effets.* Le pouvoir ordonne , commande , impose ses lois ; l'autorité conseille , prie , conjure , et l'on sait que les hommes redoutent jusqu'à l'air de la contrainte.

204. Le pouvoir semble s'adresser à des esclaves , l'autorité à des égaux ; et l'on sait que l'homme fuit la servitude autant qu'il aime l'égalité.

205. Le pouvoir n'emploie que la force ; il n'agit ,

pour ainsi dire , que sur le corps. L'autorité attaque le cœur, l'esprit; elle a recours à la séduction; et l'on sait que les hommes veulent être entraînés et séduits, qu'ils se laissent aller facilement à un penchant insensible, et qu'on ne peut guère les maîtriser que par le cœur.

206. Aussi l'obéissance à l'autorité étant toujours volontaire, est universelle et constante, tandis que l'obéissance au pouvoir n'est presque jamais générale ni durable; on se ferait un reproche, un crime de manquer, même secrètement, de respect, de déférence pour les ordres transmis par l'autorité; au lieu qu'on viole les ordres du pouvoir toutes les fois qu'on espère l'impunité.

207. Le chef qui voudra faire de grandes choses, s'attachera avec soin à réunir en sa personne l'empire que donne l'autorité, à la puissance que donne le pouvoir.

208. Mais qui lui conférera cette autorité? Ce ne sont point les lois; elles la supposent, mais ne la donnent pas, elles ne peuvent même la donner: on ne l'obtient que des hommes à qui l'on commande: les qualités physiques du chef, ses richesses, l'aideront sans doute à se la concilier; mais il ne l'obtiendra d'une manière durable que de ses talens et de ses vertus.

209. Les hommes n'accordent sur eux une autorité constante qu'à ceux de leurs chefs auxquels, malgré les séductions de l'amour-propre, ils ne peuvent refuser une supériorité de qualités aimables, estimables, et surtout respectables; qu'à ceux en qui ils reconnaissent des lumières plus étendues que les leurs, un jugement plus sûr; qu'à ceux qui ont une grande capacité pour découvrir, dans chaque cas, le véritable état des choses, et une sagesse qui, ne se laissant point éblouir par les apparences, prend toujours le parti le meilleur.

210. Ces vérités donnent le mot d'un grand nombre d'énigmes politiques et militaires. Pourquoi l'ordre de tel général, de tel chef de corps, tel capitaine, a-t-il été plus ponctuellement suivi que celui de tel autre? *C'est que l'on estime l'un et que l'on a de la confiance en ses lumières, au lieu qu'on méprise et qu'on n'estime pas l'autre.*

211. Nous concluerons que le chef doit, pour obtenir de ses subordonnés une entière confiance, réunir au pouvoir très-étendu qu'il tient de la nation ou de son chef, une souveraine sagesse qui dirige le pouvoir, et une souveraine bonté qui l'anime.

B

212. **BAGAGES.** Ce qui les compose étant destiné à satisfaire les besoins de la vie, il faut en supporter l'embarras, et le diminuer autant qu'on le peut, en se bornant au strict nécessaire; en retranchant sévèrement tout ce que le luxe, le faste, la mollesse, tentent sans cesse d'y ajouter, et en faisant observer le plus grand ordre dans la marche de ce qui reste.

213. Un jour d'action, on doit se débarrasser des bagages et les envoyer sur les derrières; il faut agir de même, quand on veut faire une marche forcée et secrète; quand on veut opérer une retraite en présence ou à portée de l'ennemi. Si, dans cette circonstance, on ne peut emmener ses bagages avec soi, il vaut mieux les brûler que d'en laisser profiter l'ennemi.

214. Il faut combiner leur marche de manière qu'ils ne puissent jamais nuire à celle des troupes.

215. Si, avant une bataille, on n'a pas eu le temps de s'en débarrasser, il faut, pour ne pas être obligé de leur laisser une garde trop nombreuse, les placer dans un endroit fort de sa nature, et rendu plus fort par l'art.

216. Il est souvent utile, dans une bataille, d'envoyer attaquer ou insulter les équipages de l'ennemi: cette attaque produit presque toujours une diversion heureuse.

217. **BARRES (JEU DES).** Il est utile de rendre le soldat agile et léger à la course; ce jeu est le plus propre à remplir cet objet, et à le désennuyer.

218. **BARRICADES.** Retranchement fait avec des

matériaux de toute espèce , comme tonneaux , paniers , sacs remplis de terre , arbres , palissades , solives , poutres , débris de maison , etc. Lorsqu'on défend une maison , on en barricade les portes ; dans la défense d'un village , on en barricade les rues , les maisons , etc. , etc. (*Voyez 1319.*)

219. BASTINGAGE. Espèce de retranchement ou d'abri fait avec des toiles garnies de bourre , de paille , d'herbage , de linge. On peut se mettre à l'abri de la mousqueterie , par un bon bastingage fait avec les hardes des soldats , leurs sacs de toile , que l'on remplit de paille bien fourrée , de feuilles , de foin , d'herbe , ou de terre ; des matelas peuvent encore atteindre ce but.

220. BASTION DE CAMPAGNE. Une des manières les plus sûres de mettre en état de défense un poste , une maison , un village , consiste à l'entourer d'un parapet tournant ; et pour le flanquer , on construit en avant des lignes qu'il forme , des saillans qui lui procurent des feux de flancs et des feux croisés. On nomme ce retranchement bastion de campagne.

221. On les construit en avant de tous les angles saillans ou morts , ainsi appelés , parce que ces angles sont dépourvus de toute défense ; et en avant des lignes droites qui sont assez longues pour que ces bastions élevés à leurs extrémités ne puissent les défendre dans toute leur longueur.

222. Tous les bastions de campagne doivent fournir des feux directs pour leur propre défense , et des feux de flanc pour celle des courtines et des bastions voisins.

223. Ces bastions sont composés de deux faces et de deux flancs (*voy. planche XVI, fig. 2*). Ils peuvent aussi n'avoir que des flancs , et à la place de l'angle flanqué , un ou deux angles rentrans.

224. Ou bien leurs faces sont remplacées par une ligne circulaire. Pour tracer la ligne circulaire , on prend un cordeau dont la longueur est égale aux deux tiers de celle du flanc du bastion ; on porte l'un des bouts de ce cordeau sur l'extrémité extérieure de

des flancs, et de ce point, on trace un arc de cercle vers l'intérieur du bastion : on répète ensuite la même opération sur l'autre flanc ; du point où ces deux arcs se coupent, et de la même ouverture de compas, on trace un arc de cercle qui joint les deux extrémités des flancs ; cet arc est la ligne circulaire demandée.

225. Les flancs de tous les bastions de campagne formeront un angle droit avec la ligne sur laquelle ils seront placés ; ils comprendront entre eux une gorge de trente pieds d'ouverture, et ils seront proportionnés, quant à leur longueur, au nombre d'hommes et à l'espèce des armes destinées à les défendre : ils auront donc trente-deux pieds de longueur quand on voudra y placer deux pièces de canon, vingt-six pour une, et vingt quand on n'aura point d'artillerie.

226. La distance des flancs au sommet de l'angle peut varier depuis soixante jusqu'à trente pieds. (3030.)

227. BATAILLE, action d'une armée ou d'une de ses parties contre une autre, avec intention de la défaire.

228. Un général doit employer tout ce qu'il peut réunir de lumières, de connaissances, de réflexions, de ressources, d'études et de travaux pour réduire l'ennemi à livrer ou accepter une bataille dans une position si désavantageuse, que la défaite la plus complète doive en résulter presque nécessairement, et en tirer tous les avantages possibles.

229. — *Dispositions avant une bataille. Reconnaissance.* Le chef de l'armée, ainsi que les autres généraux, doivent, autant que l'ennemi le permettra, reconnaître le terrain où se doit donner la bataille, afin que, durant l'action, il ne se rencontre aucun obstacle qui rende inutile son premier projet, et l'oblige à faire quelque mouvement considérable, toujours dangereux en présence de l'ennemi. Un fossé que M. de Nemours ne reconnut qu'après que la bataille de Cérignole eut commencé, fut cause de la déroute de l'armée française.

230. Il faut aussi reconnaître si, à certaine distance de l'endroit où l'on a dessein de former sa réserve et ses ailes, il n'y a point quelques troupes ennemies

en embuscade qui puissent venir charger quand l'action sera engagée. Minutius, maître de la cavalerie romaine, fut battu pour ne pas avoir pris cette précaution. Annibal, ayant caché, la nuit, dix mille hommes dans les gorges d'une montagne et dans les bois voisins, présenta, le lendemain, le combat à son adversaire. Celui-ci l'ayant accepté sans avoir reconnu le champ de bataille, se vit attaqué par l'endroit où il s'y attendait le moins.

231. Il est important d'avoir reconnu, quelques jours avant le combat, tous les chemins et sentiers que l'on a en tête, sur ses derrières et à ses flancs, afin de pouvoir prendre de justes mesures, soit pour suivre l'ennemi vaincu, soit pour faire retraite. (*Voy. Guides.*)

232. Il faut corriger ce que le terrain a de désavantageux en jetant des ponts sur les fossés; en un mot, en ôtant tous les obstacles qui peuvent empêcher la communication des lignes et de chacune des troupes, suivant le plan de bataille.

233. On doit approprier chaque arme à la nature du terrain : infanterie pour les hauteurs, bois, et plaines coupées de fossés et de haies; cavalerie pour la plaine.

234. Il faudra se faire donner par des espions, le plus promptement possible, l'ordre de bataille de l'ennemi, et aller, en évitant de s'exposer, le reconnaître soi-même, si faire se peut, afin de s'y conformer. Le haut d'un monticule, d'une tour, d'un clocher, avec une bonne lunette, peut faire découvrir toute la ligne de l'ennemi, l'ordre et la nature de ses troupes, sur lesquelles on doit régler l'étendue de sa ligne, ses ailes, et la position que doit occuper l'infanterie et la cavalerie, d'après les principes.

235. — *Conseil, Ordres.* La veille ou le jour de la bataille, le chef communiquera à ses généraux les moyens qu'il veut mettre en œuvre. Après avoir rectifié son projet, il donnera par écrit à chaque général les ordres qu'il doit faire exécuter, afin qu'ils agissent tous ensemble, et soient prévenus de certains mouvemens qui pourraient les étonner et causer de la confusion.

236. Il ne doit pas se contenter d'énoncer ses ordres clairement; il doit s'assurer que chacun les a bi

compris, et donner à tous, avant de rompre l'assemblée, des éclaircissemens sur toutes les difficultés de l'entreprise, et sur celles qui pourraient survenir, en leur laissant, comme faisait le grand Turenne, la faculté de les modifier d'après les circonstances.

237. Il indiquera ensuite à ses généraux le lieu vers lequel les troupes sous leurs ordres doivent se rallier. En cas de retraite, il les avertira de se diriger de préférence vers un certain lieu plutôt qu'en deux ou trois autres qu'il désignera. (*Voy. Retraite.*)

238. Un jour de combat, il est nécessaire de choisir un officier de chaque corps, qui, bien monté, se tiendra près du chef, pour porter ses ordres.

239. Afin qu'on ne fasse aucune difficulté d'exécuter les ordres qu'ils porteront, les colonels, lieutenants-colonels et officiers d'artillerie auront un mot que ces aides-de-camp leur donneront en même temps que l'ordre. On donnera ce mot le plus tard que l'on pourra; les officiers le tiendront secret; ils ne le recevront pas par des sergens, mais par des majors, et ceux-ci le prendront du major-général. Par là on évitera que quelque personne des ennemis ne s'introduise dans l'armée pour y distribuer des ordres contraires à ceux donnés, en se faisant passer pour aides-de-camp.

240. Afin que les ordres puissent arriver sûrement, il faut envoyer plusieurs aides-de-camp (*voy. ce mot*), de telle sorte que si l'un est tué, l'autre parvienne.

241. Chacun d'eux s'informera de l'état de la troupe à laquelle il a été envoyé, et retournera au plus tôt en porter avis, de cette manière le général aura de fréquens renseignemens; et c'est pour cela qu'un grand nombre d'aides-de-camp est nécessaire.

242. Quelque habiles que soient les aides-de-camp, il est bon de ne rien changer, durant le combat, aux dispositions prises avant de le commencer, à moins que ce changement ne soit indispensable; non-seulement parce qu'il est dangereux de faire des mouvemens considérables devant l'ennemi, mais encore parce que la moindre différence entre l'énoncé d'un aide-de-camp et celui d'un autre, jette l'officier qui reçoit l'ordre dans la plus grande perplexité. Si les événemens de la ba-

taille obligent à quelques changemens , le chef doit s'assurer si , pour ne pas déranger les lignes , il ne suffirait pas de faire agir les réserves , ou quelques régimens détachés de la seconde ligne.

243. — *Retraite ôtée aux troupes.* Il est nécessaire d'ôter aux troupes l'espérance d'une retraite , lorsque l'on est certain que la perte d'une bataille mettra le prince dans l'impossibilité de continuer la guerre , ou lorsqu'on est assuré que la nouvelle de la bataille perdue fera soulever le pays ; ou lorsque , n'étant maître d'aucune place , on désespère de sauver les restes de l'armée.

244. Il faut encore ôter à l'armée l'espece de retraite qui n'en peut mettre en sûreté qu'une tres-petite partie : telle , par exemple , que serait un pont ; parce que l'avantage qu'on en peut retirer , c'est-à-dire celui de sauver un petit nombre de troupes battues , n'est pas comparable au mal qu'il peut causer à toute l'armée , lorsque les soldats regarderont en même temps l'ennemi et la retraite.

245. Afin d'éviter que les troupes ne soient irritées de ce qu'en leur ôtant toute sorte de retraite , on leur a imposé l'obligation de vaincre , on fait en sorte qu'elles attribuent ce défaut de retraite à un effet du hasard : on répand le bruit que les ponts ont été rompus par les eaux , que les ennemis se sont emparés des défilés , que les gouverneurs n'ouvriront pas les portes aux fuyards , faute de vivres ; ou que les provinces qui sont derrière eux prendront les armes contre l'armée , si elle est battue. Il faut persuader au soldat qu'il n'y a point de retraite à espérer ; mais on ne doit pas se priver des moyens qui pourront la faciliter , parce que , toute mauvaise qu'elle puisse être , on sauvera toujours quelques corps qui , sans cela , auraient été massacrés ou prisonniers.

246. Concluons enfin qu'il est imprudent de rendre la retraite impossible aux troupes , sur l'espérance d'un courage qui peut manquer ou n'être pas suffisant pour vaincre , parce que les ennemis peuvent montrer un courage égal , accompagné d'un plus grand bonlu

247. — *Présence du prince.* Quand le prince a

de craindre que , s'il vient à perdre la bataille , il puisse conserver ni son armée , ni ses états , il doit se montrer dans le combat à la tête de ses troupes , les y animer par ses discours et par son exemple.

248. Lorsque l'événement du combat doit décider d'un grand intérêt , on tire les garnisons des places pour renforcer l'armée , en supposant que les habitants de ces places sont fideles et assez forts pour se défendre contre quelques coups de main ; autrement , les ennemis , au lieu d'en venir à une bataille , iraient prendre ces places.

249. — *Dispositions des Troupes et des Généraux.* On met son armée en bataille avant que celle de l'ennemi approche , on aura le temps , sans rien précipiter de rectifier , dans l'ordonnance générale , quelques erreurs commises par des corps qui auraient mal entendu les ordres ; et d'exhorter les soldats à combattre avec valeur ; on aura encore l'avantage d'éviter le danger des mouvemens considérables en vue de l'ennemi.

250. Pour remédier à l'inconvénient de faciliter l'ennemi à connaître plus tôt son ordre de bataille , et d'en tirer parti , on se réserve , jusqu'à un certain temps quelque chose d'important et de facile à exécuter : par exemple , de mettre en troisième ligne des régimens qui doivent ensuite être portés ailleurs , et qui peuvent aller occuper en un instant les postes qui leur étaient destinés ; par ce moyen , on pourra forcer l'ennemi à changer , à votre vue , son ordre de bataille , et charger dans ce mouvement.

251. Sitôt que les troupes sont en bataille , si on en a le temps , on les fait manger et boire sans quitter le rang , et se reposer sur leur sac , leur fusil entre les jambes. Donnant moins de prise aux balles et aux bolets , elles sont délassées et plus disposées à recevoir et charger l'ennemi.

252. Il sera avantageux d'avoir tenu l'ennemi en alarme la nuit précédente , parce qu'étant fatigué , on aura moins de peine à le vaincre.

253. Il faut mettre les meilleures troupes et les généraux les plus expérimentés dans les postes où il y a le plus à craindre , et où l'ennemi veut faire son point d'appui.

principal effort, sans avoir égard à l'ancienneté. De même, il faut placer les officiers généraux à la tête de leurs armes respectives.

254. Il faut attaquer vivement, avec ses meilleures troupes, le plus faible de l'ennemi, tandis qu'on l'amuse sur les autres points; quoiqu'il s'avance, il n'arrivera à l'aile où sont vos plus faibles troupes qu'après que vos meilleures auront combattu. Si celles-ci mettent l'ennemi en déroute, et le prennent en flanc, elles ne lui donneront pas le temps de s'approcher de vos troupes les plus faibles.

255. Sur cet ordre de bataille, il faut observer ce qui suit : commencer de loin à incliner la marche sur l'aile où l'on a ses meilleures troupes, afin de déborder l'aile ennemie.

256. Si vous prévoyez que l'ennemi ait le même but, faites marcher entre vos lignes quelques régimens détachés, qui les prolongeront lorsque l'ennemi n'aura plus le temps de s'y opposer sans renverser son ordre de bataille.

257. Il faut choisir le terrain le plus avantageux pour l'aile qui doit attaquer, et couvrir l'autre, s'il est possible, par un ravin, un canal, un bois, une montagne, afin que ces difficultés détournent l'ennemi de vous attaquer avec avantage; ou couvrir cette aile de chevaux de frise, de tranchées, de charrettes, de beaucoup d'artillerie.

258. Défense sera faite aux soldats de quitter les rangs pour emporter les blessés.

259. — *Choix du terrain.* (V. 2065.) Si l'on est inférieur en cavalerie et supérieur en infanterie, il faut choisir un terrain qui ait des montagnes, des bois, des chaussées, des fossés, des haies, des vignes, ou beaucoup de pierres, afin que la cavalerie n'y puisse agir qu'avec embarras et fatigue.

260. Il faut remarquer que ces avantages de terrain doivent être situés entre les deux armes; car il faut au contraire, applanir et faire disparaître les embarras qui se trouvent entre l'une et l'autre de vos ailes entre votre première et votre seconde ligne. (V. *Barricades.*)

261. Si vous êtes supérieur en cavalerie et campé près de l'ennemi, il faut l'attaquer après une grande pluie, et quand elle dure encore, l'eau rendra inutiles les armes à feu de l'ennemi, et votre cavalerie se servira plus avantageusement du sabre. Choisissez encore un jour de pluie pour le combat, lorsque votre infanterie est meilleure pour l'arme blanche, et inférieure pour le feu.

262. — *Supériorité du nombre.* Lorsqu'une armée est supérieure en nombre, on choisit un terrain vaste; on donne à ses lignes la hauteur qu'elles doivent avoir, et on étend son front de manière à déborder l'ennemi, envelopper ses ailes, et le charger par les flancs.

263. Si l'ennemi est plus en force, il vous est alors très-important de le charger en flanc, en plaçant entre les lignes les troupes destinées à prolonger votre front, afin qu'en commençant le combat, elles s'étendent tout à-coup sur les ailes pour charger en flanc celles de l'ennemi qui sera d'autant plus surpris de ce mouvement, qu'il aurait eu moins de raison de s'y attendre, et que votre dernier ordre de bataille lui aura donné moins de sujet de le soupçonner et de se précautionner.

264. Lorsqu'on détache quelques troupes pour suivre un ennemi en déroute et l'empêcher de se rallier, on fait remplacer ce vide par le corps le plus à portée, de crainte que quelque petite troupe ennemie ne pénètre par l'ouverture, et, par un mouvement de conversion, moitié à gauche et moitié à droite, ne mette le désordre et la confusion dans la ligne.

265. Lorsque l'ennemi aura rompu votre première ligne, remplacez-la par la seconde. Indubitablement, celle-ci, abordant un ennemi en désordre et affaibli, le mettra en fuite; mais il faut avoir grand soin que ce passage de ligne se fasse avec beaucoup d'ordre, et se hâter de rallier cette première ligne, de la former et la préparer à un second passage de ligne, que peut nécessiter la seconde ligne ennemie, abordant et faisant ployer à son tour la vôtre. Calme, sang-froid, ordre et opiniâtreté, et la victoire passera de votre côté.

266. — *Embuscade.* Tâchez de cacher un parti de cavalerie qui, au moment où le combat sera le mieux

engagé, viendra fondre avec grand bruit sur les flancs ou le derrière de l'ennemi; s'il y a plusieurs lignes, ce parti ne doit s'engager que contre le flanc de la ligne que vous attaquez de front.

267. Il faut choisir, pour ces embuscades, les soldats et les officiers les plus intrépides.

268. Si le terrain ne permet pas une embuscade, on peut, pendant la nuit, faire prendre un circuit à un détachement, pour venir tomber le lendemain matin sur les flancs de l'ennemi, au moment où votre armée devra charger.

269. On peut encore poster ce détachement sur le derrière de ses ailes, et, lorsque le combat est bien engagé, à la faveur d'un bois, d'une colline, d'un chemin couvert et profond, de la poussière, il avance vers le flanc pour fondre sur les ennemis, uniquement attentifs à la défense de leur front, et qui, à la faveur de la poussière ou d'un brouillard, ne l'apercevront que quand il sera fort proche.

270. Comme il est très-avantageux de rompre la ligne des ennemis sans rompre la sienne, on peut se servir de bataillons de grenadiers en colonne d'attaque, qui peuvent remplacer le coin des anciens, et charger par le flanc les ennemis rompus.

271. — *Inferiorité en troupes.* Si vous êtes inférieur en troupes, choisissez pour le combat un terrain étroit, où les ennemis ne puissent pas trop étendre leur front et envelopper vos ailes.

272. Si l'on ne rencontre pas ce terrain, on assurera une de ses ailes par un obstacle insurmontable par sa nature ou par l'art; on couvrira l'autre par de l'artillerie, des chevaux de frise, une ligne de chariots chargés de pierres, de fumier, etc., et soutenue d'une bonne artillerie et mousqueterie. Si l'on attend de pied ferme on peut faire, depuis le flanc de la première ligne jusqu'à celui de la seconde, un abatis ou un fossé avec son parapet.

273. Si la situation du terrain et les principes de l'art ne vous permettent de couvrir qu'une de vos ailes, il faut mettre à l'autre vos meilleures troupes et vo-

cavalerie , on diminue le front de votre seconde ligne , pour assurer vos ailes , et prendre toutes vos mesures pour renforcer et protéger la première ligne ; car l'expérience nous apprend que la première ligne vaincue ou victorieuse décide du succès.

274. Il faut encore, quand on est inférieur, assurer ses derrières, de crainte qu'un corps de troupes ne vienne fondre sur ce point pendant le combat. Enfin, lorsqu'on est extrêmement inférieur, on doit se couvrir sur tous les points avec tout ce qui, dans une occasion soudaine, peut faire obstacle à l'ennemi, surtout lorsque la supériorité consiste en cavalerie. Pour couvrir votre armée inférieure en nombre, formez toute votre infanterie sur deux lignes, à l'exception de quelques corps que vous mettrez entre ces deux lignes, pour soutenir celle des deux qui pourrait plier. La première fera toujours face à l'avant, et la seconde aura l'ordre de faire face à l'arrière, supposé que l'ennemi y paraisse. On replie aussi sa cavalerie sur deux lignes, depuis le flanc de la première, jusqu'à ceux de la seconde. Les angles du carré long seront couverts avec de l'artillerie et des pelotons de soldats d'élite.

275. On ne doit pas mettre en bataille une armée inférieure, sur un terrain d'où elle puisse découvrir la supériorité de l'ennemi ; on ne doit la ranger en bataille, que lorsque, prête à engager le combat, elle n'a pas le temps de penser à son infériorité. On se couvre pour cela de petits partis avancés jusqu'à ce que le combat commence, ayant soin toutefois d'éviter les ravins et autres postes défavorables.

276. Mettez entre vos lignes assez de distance pour que les balles ennemies n'atteignent pas la seconde, et que les réserves puissent manœuvrer avec facilité, la première ligne venir se rallier, sans être obligées de défilier par les vides.

277. Il ne faut pas non plus que la distance soit trop grande, car la première ligne ne combattrait pas avec autant de courage, et si elle était battue, elle perdrait trop de monde avant de pouvoir se réfugier derrière la seconde.

278. D'après ces observations, on estime à deux cents

ingt cinq pas , la distance d'une ligne à l'autre quand il n'y a point de réserve entre les lignes ; et du double la cette distance , quand il en a un bon nombre. Cette distance ne doit pas paraître excessive ; on observera qu'en peu de temps on la dissipera , lorsque la première ligne se retirera , et que la seconde s'avance vers elle. (Voyez 1893).

279. — *Avantages de l'attaque.* Il vaut mieux d'être chargé ; c'est augmenter le nombre des soldats et diminuer celui de l'ennemi ; vous venez l'attaque avec plus de force en nombre quand

280. Lorsque vos soldats en mouvement dissipent les rangs de l'ennemi et le laissent derrière eux

281. Il ne faut attendre que vous occupiez le terrain que vous ne pouvez pas lui ; ou qu'il se trouve posé

282. Si vous attendez l'ennemi , vous lui laissez usurper vos ailes , et d'augmenter les avantages du terrain par tout ce que l'art peut vous fournir. (Voyez Redoute , Abatis , Chausse-trappe , Trou-de-loup , Chevaux de frise , Défensive).

283. Avant de livrer bataille vous ferez prévenir votre armée que , sous peine de la vie , il est défendu aux soldats et aux officiers de faire courir la voix pour une nouvelle évolution , ou pour quelque autre mouvement de troupe ; sous la même peine , de quitter les rangs pour piller. Si les troupes se débandaient pour piller , elles s'exposeraient à être battues par l'ennemi rallié et qui viendrait les attaquer.

284. — *Exhortations des officiers.* (726—1560.). Il faut que les officiers conseillent ce que le général ordonne , qu'ils tâchent d'insinuer à leurs soldats qu'il y a moins de péril pour eux en faisant face à l'ennemi , qu'en lui tournant le dos ; parce qu'en cessant de combattre , on est exposé à toute la fureur de ses coups. Qu'ils leur persuadent bien qu'outre le déshonneur de leurs rangs il n'y a point de salut pour

nd on
beau-
la se-
première.

à charger
ge de vos
ici voyant
les supé-
riez pas.
l'ennemi,
à crainte;
pié.

lorsque le
rand avan-
marchant
eusement.
toin de bien

Si les troupes ennemies ne font point de quartier, ou si dans un autre cas elles n'en ont point fait, prévenez-en vos soldats, pour les exciter à se bien battre.

285. — *Superstition, Présage.* Si avant la bataille, il survient quelque accident dont le soldat pourrait se former un funeste augure, donnez-y promptement une favorable interprétation qui puisse relever son courage.

286. — *Harangue.* (1230). Après avoir pris toutes les dispositions convenables, parlez aux troupes avant le combat, par un ordre du jour que vous faites lire devant le front de chaque compagnie. Rappelez aux soldats le souvenir de leurs victoires et principalement de celles qu'ils ont remportées contre la nation qu'ils vont combattre, afin que, remplis de cette idée flatteuse, ils marchent à l'ennemi avec cette confiance qui fait vaincre.

287. Si, à pareil jour, ou si sur le même terrain où vous allez combattre, vos troupes ont été précédemment victorieuses des mêmes ennemis ou de tout autre, n'oubliez pas cette circonstance.

288. Si, par des prisonniers faits auparavant, vous savez que les troupes, les armes, ou les chevaux de vos ennemis ne sont pas en bon état, instruisez-en vos soldats.

289. Si les généraux ennemis sont peu habiles, leurs troupes peu aguerries, si cette armée-ci a été battue quelque part; si votre armée est supérieure en nombre à celle de votre ennemi, faites-en part à vos soldats.

290. On tâchera d'exciter une noble émulation entre les différentes armes.

291. On représentera aux troupes que leur gloire, leurs biens, le salut de leur famille et le terme de leurs fatigues sont le prix de la victoire.

292. On doit prévenir les soldats qu'il se peut faire que l'ennemi ait dans nos rangs quelques personnes de son parti, qui, pour y jeter la confusion et le désordre, crieront peut-être : *Sauve qui peut !* ou *Nous sommes coupés*; mais que ces cris ne doivent pas faire quitter les rangs. Quand même ils verraient des corps se retirer ou fuir, ils ne doivent qu'exécuter les ordres de leurs chefs.

293. On doit ordonner aux officiers et serre-files

d'observer avec grand soin ceux qui montreront le plus de valeur, afin de leur obtenir des récompenses proportionnées à leur mérite.

294. On ne doit pas haranguer une armée pour des choses de peu d'importance. (*Voyez Harangue.*)

295. — *Dispositions pendant le combat.* Le général doit se placer sur le point d'où il pourra le mieux observer ce qui se passe dans les deux armées, afin de donner plus à propos les ordres convenables.

296. Il doit éviter soigneusement le danger; car le sort de l'affaire, et souvent de son armée, dépend de sa vie ou de ses blessures, ou de sa captivité.

297. Une armée défaite, si le général survit, la fortune peut lui fournir plusieurs moyens de réparer ses pertes; mais s'il est tué, quand même elle serait victorieuse, la victoire sera inutile, parce que lui seul savait ce qu'il avait concerté pour en profiter.

298. Tous les officiers-généraux et colonels seront instruits du poste où le chef aura résolu de se maintenir, afin que les avis lui arrivent promptement.

299. Si le chef quitte ce poste, il y laissera un officier général pour recevoir les avis et ordonner ce qu'il croira convenable, s'il craint qu'il soit dangereux d'attendre ses ordres.

300. Si, de son poste, le général voit que ses troupes ont besoin de sa présence, soit pour attaquer avec plus de vigueur, soit pour se soutenir avec plus de fermeté, il doit aller se mettre à leur tête pour les animer par son exemple et par ses paroles. Il ne doit veiller à sa sûreté, et éviter les périls ordinaires, que pour s'exposer aux plus grands, lorsque le bien de son armée le demande, c'est le moment de penser que la mort arrive tôt ou tard, et qu'une fin glorieuse est ce qu'il y a de plus désirable. Cependant il ne faut pas se faire un faux et dangereux point d'honneur de périr uniquement pour ne pas survivre à une défaite: il n'y aurait dans cette conduite ni jugement, ni héroïsme. On montrera plus de fermeté, de courage et d'amour pour sa patrie, si, après avoir perdu une bataille, on se conserve pour diminuer la perte de l'armée et le massacre des soldats dans la retraite.

301. Immédiatement avant le combat, le général doit changer de cheval et d'habit; que les officiers-généraux gardent le secret sur le poste qu'il occupe, et dont ils doivent seuls être instruits. De cette manière l'ennemi ne pourra profiter de l'avis de ses espions pour le faire enlever ou tuer. (*V. Mouvement, Ordres.*)

302. — *Feu d'artillerie, bruit de guerre.* Jusqu'à ce qu'on en vienne à l'arme blanche, l'artillerie doit chercher à démonter celle de l'ennemi; quand on a grande perte d'artilleurs, on fait venir des soldats de la ligne pour les remplacer et empêcher les bouches à feu de se taire.

303. Sitôt que les armées se joignent pour se battre à l'arme blanche, c'est alors qu'elle doit foudroyer les colonnes.

304. Lorsque les troupes marchent à grands pas pour la charge, les officiers doivent avoir le plus grand soin de faire observer le silence et de maintenir l'alignement, en se réglant sur les autres, en faisant avancer la portion de troupes qui se trouve en arrière de l'alignement, et retenir ceux qui avancent trop. C'est le moment où les serre-files doivent faire tous leurs efforts pour bien maintenir leurs compagnies.

305. — *Remplacement de troupes pliées.* Le passage de ligne est la manœuvre que l'on emploie pour remplacer les troupes fatiguées, les officiers et serre-files ne sauraient trop mettre de soins pour que cette manœuvre s'exécute avec silence, calme, ordre et sang-froid. Chaque peloton de la première ligne doit se diriger, perpendiculairement et par le flanc, sur l'intervalle qu'on lui a destiné à la seconde ligne et qui marche en avant à sa rencontre, sitôt que la première ligne est passée. Les chefs doivent s'occuper sur-le-champ de sa formation en bataille, réorganiser les pelotons et les sections, leur donner des chefs de pelotons et de sections, et marquer celles-ci, afin qu'au besoin, elles puissent recevoir à leur tour la seconde ligne pliée, et la remplacer. Le silence, le calme, le sang-froid, voilà ce que doivent avoir, dans cette circonstance, le bon officier, l'excellent sous-officier ou soldat.

Le premier rang croise la baïonnette, les
troisième rangs tirent sur les cavaliers, et les
à la retraite. Les pelotons de la première
marche par le flanc, quand ils sont chargés
cavalerie, doivent s'arrêter aussitôt, former le
demi-tour et croiser la baïonnette.

Si, dans cette conjoncture, la deuxième ligne
marche à la rencontre de la première, elle fera
exécuter ce qui est dit ci-dessus la concer-

La première ligne n'est poursuivie que par de
l'infanterie, sitôt le passage terminé, la deuxième
amène ses pelotons pour boucher ses intervalles :
à cette circonstance, un feu de bataillon de quinze
pas et une charge à la baïonnette fixent le

Si, dans le combat, vous vous apercevez que
l'ennemi dégarnisse un point de sa ligne pour secourir
un point, attaquez promptement ce point dès que les
vôtres en seront loin ; par là, vous les rendrez inu-
tiles, étant en mouvement, elles ne servent ni
ici ni dans l'autre endroit.

— *Moyens d'intimider l'ennemi et d'encourager
les siens.* Faites partir pendant la nuit, un corps de
cavalerie qui par un circuit, se porte sur les flancs de
l'ennemi, et les charge au moment du combat ;
les siens prévenus redoubleront d'efforts.

Si vous rompez la ligne ennemie sur un point,
faites rapidement porter la nouvelle sur toute la
ligne de même, si vous apprenez la mort d'un
officier, ou l'arrivée d'un renfort.

Rassemblez quelques paysans avec des vivandiers,
commandés par des officiers sûrs et intelligents ; faites-
les monter sur une hauteur en vue des deux armées,
armés sur le flanc ou le derrière de l'armée enne-
mie, le premier rang armé de fusils brillant au soleil,
les ennemis les voient reluire ; ils porteront.

aussi des morceaux d'étoffes en guise de drapeau et d'étendard ; quelques-uns seront à cheval , pour représenter de la cavalerie , et les autres à pied. On fera traîner des branches d'arbre pour faire de la poussière ; ils auront plusieurs tambours et trompettes. Ceux du premier rang et de côté auront l'habit de soldat, faites-les couvrir par quelques partis de cavalerie , afin d'empêcher l'ennemi de les reconnaître de pres ; sitôt que vous les apercevez , publiez que c'est là le secours que vous attendiez. Il est important que les officiers chargés de conduire cette troupe gardent le plus grand secret , et qu'ils en soient les seuls instruits. Engagez aussitôt le combat.

313. Si vos troupes aperçoivent du renfort arriver à l'ennemi , dites que ce sont des troupes que vous avez envoyées pour les prendre en flanc , et faites attaquer avec plus de vigueur.

314. — *Précautions dans la victoire.* Si l'armée ennemie ou une partie plie tout d'un coup , et , sans quelque raison visible , se retire vers un lieu couvert coupé par des défilés , ou qui ne vous est pas connu , ne poursuivez qu'avec beaucoup de circonspection , pour éviter de tomber dans une embuscade , ou d'être attiré sur un terrain désavantageux pour vous , et qui peut décider du succès de la journée.

315. Si le pays par où l'ennemi fait retraite pendant que le combat paraît encore indécis , est un pays uni et découvert , vous devez présumer qu'il manque de munitions , ou qu'il a un avis vrai ou faux que la bataille va mal pour lui sur un autre point de sa ligne. Profitez de sa première frayeur pour le charger avec impétuosité du côté qui plie , avant qu'il puisse être dérompé ou rétablir le combat. Dans l'une ou dans l'autre circonstance , instruisez vos troupes des conjonctures favorables sur lesquelles vous fondez son découragement.

316. Si , pendant le combat , quelques troupes de l'ennemi prennent la fuite , sans leur donner le temps de se rallier et se retirer , faites-les charger par de la cavalerie en plus petit nombre que les fuyards , afin de ne pas vous priver de vos forces.

317. Tandis que l'on poursuit ces fuyards , on fait occuper de suite le point qu'ils ont dégarni , et charger en flanc , par les troupes de réserves , ceux qui tiennent bon , pendant qu'on les presse de front.

318. Il faut faire porter de suite les troupes qui ont vaincu et mis l'ennemi en fuite , sur les points peu éloignés où le succès est douteux.

319. On doit désarmer les prisonniers , et les traiter avec beaucoup de douceur , faire accompagner par des personnes sûres , incapables de se laisser corrompre , les officiers généraux prisonniers. Il est quelquefois plus avantageux de faire prisonnier un officier général , que de conquérir une province.

320. — *Ressources dans les désavantages.* Le chef d'une troupe battue doit donner avis au général du parti qu'il prend , en recommandant au porteur de ne le communiquer qu'à lui seul , dans la crainte d'intimider les troupes qui l'ignorent encore.

321. Si les ennemis mettent en déroute une de vos ailes , faites que l'autre et le centre redoublent leurs efforts dans l'attaque , et soient victorieux avant de l'apprendre. Lorsque c'est votre centre , hâtez-vous de faire agir vigoureusement vos ailes.

322. Si quelques corps , pendant le combat , veulent enfoncer votre centre , il faut leur ouvrir un passage , et les attaquer par derrière , comme si c'étaient des fuyards , sitôt qu'ils auront passé l'ouverture ; on les défera facilement en employant les réserves. C'est dans ces momens critiques que les réserves doivent donner de très-grandes espérances de rétablir le combat. (*Voyez Retraite.*)

323. — *Général tué ou blessé.* Si un général vient à être blessé , il doit , autant que possible , n'en rien faire connaître ; et , s'il était forcé de se retirer , feindre que c'est pour aller donner des ordres sur un autre point. Il fera ensorte que ce mouvement soit ignoré , dans la crainte de donner l'alarme et d'intimider les soldats ; si ces derniers viennent à connaître la vérité , on leur ~~aura~~ *annoncera* que la blessure est légère , et qu'au lieu de s'en attrister , on espère qu'ils vengeront leur chef en braves et valeureux soldats.

324. Si vous êtes forcé de vous retirer , prévenez de suite le général qui doit vous remplacer , en choisissant celui qui en est le plus à même , lequel donnera ses ordres en votre nom , s'il n'était pas le plus ancien.

325. Enfin , des que le général aura été tué ou qu'il se sera retiré , ses aides-de-camp se rendront de suite auprès de son successeur , à qui ils apprendront en secret la disgrâce du premier , et ils prévientront les troupes qu'ils ont eu ordre de venir l'attendre à ce poste. Le nouveau chef donnera ses ordres au nom de son prédécesseur.

326. — *Succès douteux , Précautions.* Le succès de la bataille pourrait avoir été incertain : faites valoir toutes les circonstances qui sont en votre faveur , pour publier que la victoire est à vous , afin de soutenir le courage de vos troupes.

327. Gagner une bataille , ce n'est pas perdre moins de monde que l'ennemi. Les preuves de la victoire, c'est garder son champ de bataille , enlever les bagages ou l'artillerie ennemie ; enlever les dépouilles du champ de bataille , enterrer ses morts et ceux des ennemis ; c'est présenter la bataille que les ennemis refésent.

328. S'il ne vous reste pas assez de troupes , or qu'elles soient intimidées , au lieu de vous éloigner du champ de bataille , hâtez - vous de vous fortifier dans l'endroit même ou aux environs , des que la nuit aura séparé les deux armées.

329. — *Dispositions après la victoire.* — Si , pendant la nuit , on voit plus de feux qu'à l'ordinaire dans le camp ennemi , ou qu'on entende beaucoup de bruit à ses patrouilles ou à ses gardes avancées , c'est une preuve qu'il se retire. Disposez vos espions et vos partis , pour observer la marche qu'il tient , pendant que vous vous préparerez à le suivre.

330. Si le pays vous met à l'abri des embuscades et qu'au jour vous vous aperceviez de son départ faites-le suivre par toute votre cavalerie , pour retarder sa marche aux défilés , pendant que le reste de votre armée le suit en bon ordre..

331. Que votre cavalerie porte en croupe de l'infanterie , pour lui servir au besoin.

332. Si l'ennemi , se voyant pressé, s'arrête dans une position avantageuse , mais peu commode pour les convois , l'eau et le bois , il est à présumer que la première ou la seconde nuit, il continuera secrètement sa retraite , et même le jour , s'il y a des ravins ou des vallons qui cachent sa marche ; dans ce cas , vous devez prendre toutes vos mesures pour la poursuite.

333. Pendant la nuit , votre cavalerie doit tenir ses chevaux sellés. Vous devez recommander à vos espions et à vos partis de redoubler de vigilance pour vous prévenir des mouvemens et de la direction de l'ennemi ; qu'ils ne se laissent point tromper par la vue des tentes , etc. Pour mieux cacher leur marche , les ennemis en feront paraître un grand nombre sur leur front , tandis que leur infanterie se retirera par les derrières ou par les côtés.

334. Il faut détacher et étendre vos partis sur leurs derrières , sur leurs flancs , et les faire charger sans relâche , surtout si votre armée suit immédiatement.

335. Après la bataille, débarrassez-vous de tout ce qui peut ralentir votre marche ; harcelez les ennemis sans relâche ; poussez , s'il est possible , des partis devant eux , pour les priver de subsistances , en faisant emmener , à plusieurs lieues de la route qu'ils doivent suivre , les bestiaux , vivres et voitures ; faites brûler et détruire tout ce qu'on ne pourrait pas leur soustraire , promettant aux habitans de les indemniser , et les menaçant de l'incendie et de la perte de leurs biens , s'ils ne veulent pas vous seconder. Donnez à votre armée pour plusieurs jours de vivres , et faites-vous suivre par des convois , afin de ne pas vous trouver au dépourvu.

336. Si l'ennemi se retire sur plusieurs colonnes , tâchez d'en connaître la force , et faites-les poursuivre chacune par un détachement plus fort ; tâchez de leur couper la retraite. Les fuyards , se voyant poursuivis de tous côtés , croiront que chacun de vos détachemens est toute votre armée , et ne feront aucune résistance quand vous les joindrez.

337. Les troupes qui poursuivront l'ennemi durant la nuit doivent aller à petit bruit , n'avoir ni pipe ni

mèche allumée, et ne point battre la caisse. Par vos espions doubles, tâchez de faire croire à l'ennemi que vous tenez une autre route, afin qu'il ne prenne pas un chemin différent, ou qu'il ne vous attende pas en bataille.

438. Si un corps ennemi qui se retire, et que votre cavalerie a joint, tient ferme sur une montagne forte par sa position, emparez-vous des issues par où il pourrait continuer sa retraite, et donnez-en promptement avis, afin qu'en y envoyant de l'artillerie et des forces, on puisse le contraindre à se rendre.

439. — *Vigilance nécessaire après la victoire.* Quoique vous soyez victorieux, craignez d'être battu, si votre armée se débande pour le pillage, surtout si vos ennemis ne sont pas éloignés, et conservent quelques troupes en bataille. Quelle que soit leur confusion dans la fuite, poursuivez-les avec le plus grand ordre; car ils peuvent se rallier, et vous battre d'autant plus facilement qu'ils sont près de leur corps de bataille et que vous en êtes plus éloigné. Vous pouvez cependant détacher à la débandade quelques escadrons de cavalerie légère, afin de ne pas donner à l'ennemi le temps de se rallier; mais, en soutenant ces escadrons de quelques autres en bon ordre, qui seront suivis par de l'infanterie. (*Voyez Marche.*)

440. Prenez de bonnes mesures pour que vos soldats ne s'enivrent pas; faites veiller à ce que les gardes avancées soient vigilantes, et vous fassent prévenir au plus tôt de ce qu'elles pourraient apprendre; craignez d'être attaqué pendant la nuit.

441. Si vous craignez que les alimens trouvés chez l'ennemi soient empoisonnés, faites-en l'essai sur quelques animaux.

442. Afin que toutes ces précautions et cette vigilance soient mieux observées par les troupes victorieuses, dites aux colonels, qui le persuaderont aux soldats, qu'il y a du danger à ne pas prendre toutes ces sûretés. Si un bon général doit ranimer le courage de ses soldats abatus par une trop grande crainte, il doit aussi réprimer une trop grande confiance, afin qu'une appréhension modérée fasse naître en eux la vigilance nécessaire.

343. — *Récompenses.* Dès que les troupes victorieuses sont rassemblées, témoignez leur votre reconnaissance, et donnez-leur la plus flatteuse des récompenses, les louanges et les applaudissemens qu'elles méritent. Il faut les remercier, les exhorter à continuer avec le même courage une guerre qui ne peut plus présenter rien de difficile.

344. Vous récompenserez d'une manière particulière ceux qui se seront distingués dans le combat, et vous flétrirez, par quelques marques ignominieuses ceux qui se seront comportés en lâches.

345. — *Sépulture. Nouvelles de la victoire.* Il faut faire ensevelir par les paysans des villages les plus proches, les cadavres, les chevaux, etc, qui ont été tués, afin d'éviter que l'air ne s'infecte. Il faut faire aussi donner la sépulture aux morts de l'ennemi, autant pour la même raison, que pour se distinguer par l'humanité. Il faut ne s'arrêter sur le champ de bataille et dans les environs, que le temps nécessaire pour s'assurer de la victoire.

346. Sitôt que la bataille est gagnée, on fait partir un officier, avec tous les détails, pour en faire part au souverain, ayant soin de bien circonstancier toute chose; vingt ou trente heures après, lorsqu'on est mieux informé, on en dépêche un second, qui porte la nouvelle plus détaillée, avec les étendards et drapeaux enlevés à l'ennemi. Dès que l'action paraît consommée, le général en envoie un troisième pour annoncer les suites de la victoire. Il est bon que le général charge de cette commission des officiers de mérite et de capacité, qui doivent aussi être de ses amis, et qui lui seront utiles près du souverain ou des ministres. Ces officiers doivent être munis des copies des lettres qui auront été écrites aux princes voisins, pour éviter qu'ils ne concluent quelque traité dont ils auraient commencé les négociations avec les ennemis, et qu'ils ne refusent les secours que l'on sera peut-être obligé de leur demander.

347. Il faut employer tout son génie pour tirer de la victoire tout le parti possible, en ne permettant pas à son ennemi de se rallier, et ne lui accorder une

trêve que lorsqu'on n'ait plus rien à espérer. Encore faut-il qu'elle soit si courte qu'il n'ait pas le temps de réunir ses corps disséminés, ou faire rejoindre ses renforts.

348. — *Entreprises sur les places. Paix.* Il est quelquefois inutile et même dangereux de continuer la poursuite, parce que l'ennemi a passé une rivière dont il a coupé les ponts, ou pour toute autre raison. Il faut alors, si on est en force, envoyer par le chemin le plus court se saisir des avenues des places sur lesquelles on a dessein d'entreprendre, afin que l'ennemi n'ait pas le temps de les ravitailler et d'y envoyer de l'artillerie et des munitions de guerre.

349. Le meilleur fruit que l'on puisse tirer de la victoire est une paix utile et honorable, parce qu'on n'expose plus au sort des armes et aux événements douloureux de la guerre, les avantages qu'on a remportés.

350. Les prétentions du vainqueur doivent être proportionnées à la victoire et aux suites que l'ennemi doit craindre. Cependant il ne doit pas oublier que c'est dans la guerre surtout qu'on éprouve l'inconstance de la fortune; et qu'imposer aux vaincus les conditions les plus dures, c'est les réduire à la nécessité de combattre en désespérés. La valeur que le danger et la nécessité rendent furieuse, peut nous enlever la victoire. Tout ce qui est violent ne peut durer, l'ennemi forcé d'accepter des conditions trop désavantageuses rompra le traité sitôt qu'il le pourra, et si le vainqueur use modérément de la victoire, s'il consent adoucir la douleur de la défaite, le vaincu observe fidèlement ses traités.

351. Faites la paix avec ceux que vous avez défait dans une bataille, si vous avez besoin de vos troupes contre de nouveaux ennemis. Après avoir vaincu vos derniers vous pourrez de nouveau faire la guerre à d'autres.

352. Pendant que l'on traite de la paix, continuez vos préparatifs de guerre; si vous les suspendez, les ennemis pourront employer ces momens de repos à établir leurs forces, à rendre le courage à leurs troupes et à prendre des avantages qui pourraient les mettre en état de se faire craindre à leur tour.

353. S'il doit se passer assez de temps depuis la conclusion du traité jusqu'à l'exécution, faites-vous donner quelques places qui puissent vous servir de sûreté pour l'accomplissement du traité.

354. Il faut plutôt user de clémence envers ceux de qui l'on peut espérer obéissance et fidélité, que de ceux qui, en demandant pardon, conservent une disposition hostile. Avec de tels peuples il est bon de démanteler les places. (*Voy. Suites de la victoire et de la défaite. Surprises, Escarmouches, Embuscades, Aides-de-Camp, Espions, et tout ce qui a rapport à la guerre contenu dans cet ouvrage*). (1811).

355. — *Description d'une bataille. Par Lloyd.* «Après bien des marches et des contremarches, qui souvent entraînent la meilleure partie de la campagne, on se détermine à donner bataille. On emploie plusieurs jours à examiner la position de l'ennemi, ce qui devrait être fait en peu de minutes; car quiconque ne sait pas juger d'un coup d'œil la nature d'un camp et la manière de l'attaquer, doit à jamais renoncer au commandement. Pendant toutes ces longueurs, l'ennemi se prépare à vous recevoir; il fortifie sa position, ou la change; souvent il fait sa retraite, de sorte que vous rencontrez des obstacles nouveaux et imprévus ou peut-être toutes vos peines sont perdues, et il faut suivre l'ennemi pour trouver de nouvelles occasions que vous ne rencontrerez peut-être pas dans toute une campagne, surtout si le général ennemi est habile, et qu'il veuille éviter le combat.

356. « Enfin on détermine la manière de former les attaques, et dix fois pour une, il faut apporter des changemens, parce que l'ennemi a fait des dispositions essentiellement différentes pendant que vous perdiez votre temps en préparatifs. Si vous n'êtes pas instruit à temps de ses démarches, et que vous alliez inconsidérément à lui, votre premier plan ne vaut plus rien, et vous n'êtes pas à même d'en former un autre qui soit propre aux circonstances actuelles, car il faudrait déplacer entièrement votre infanterie et votre cavalerie. Cela ne se peut faire devant l'ennemi sans prêter le flanc, et ainsi s'exposer à une entière défaite. Si l'on

vent faire quelques changemens dans la disposition de l'armée, il faut que cela soit fait un jour ou deux avant de quitter le camp, autrement il se met tant de confusion dans l'armée qu'il n'y a plus de remède.

357. « Ordinairement les brigades d'artillerie cedent les colonnes pour en favoriser le développement, et empêcher l'ennemi de s'opposer à la formation de la ligne. Le général et le soldat sont également persuadés qu'on ne peut rien faire sans cela; et de vrai cependant, rien n'est plus inutile : il n'en résulte que du bruit; et l'inconvénient réel, c'est que ce prodigieux train d'artillerie avec tout son attirail se dérange lentement, s'arrête à tout moment, retarde la marche des troupes par mille accidens, de façon qu'il est difficile de se former, et même on pourrait dire presque sans exemple qu'elles n'arrivent ensemble sur le terrain où elles doivent combattre.

358. « Voilà le moment critique à saisir pour un ennemi intelligent. S'il connaît parfaitement le pays, et si son camp est entre son camp et le vôtre, il saura toutes les routes par lesquelles vous marchez, et, par conséquent, il peut aller à vous en bataille, attaquer vos têtes de colonnes et les battre en détail, sans leur donner le temps de se former en ligne, de la même manière qu'on attaque une arrière-garde mais heureusement pour lui, il a confiance dans sa position, et vous laissez faire vos dispositions comme il vous plaît.

359. « On dirait que cette armée est de porcelaine, comme ces garnitures de cheminées qu'on n'ose toucher de peur de les casser. Après trois ou quatre heures de canonnade et d'escarmouches, l'armée se forme et s'avance à l'ennemi, précédée de son artillerie, ce qui retarde la marche excessivement, cause la perte de beaucoup d'hommes, que l'on épargnerait si l'on avait rapidement traversé l'espace qui sépare de l'ennemi.

360. « Supposons maintenant que votre armée compte cinquante mille hommes. Elle occupe un front de dix lieues. Dans une telle étendue de pays, l'artillerie peut opposer mille obstacles qui retardent nécessairement votre marche, parce qu'il faut

toute la ligne avance en même temps; si quelque partie se séparait le moins du monde, un ennemi actif se jetterait vivement dans cet intervalle, et, coupant ainsi votre armée, vous prendrait en flanc et vous déferait totalement.

361. « Pour éviter ce désastre et se tenir ensemble, on avance sur une ligne parallèle à celle de l'ennemi, et on met quelquefois des heures à gagner un quart de lieu de terrain qu'on aurait dû traverser en peu de minutes. Si la fermeté de vos troupes et l'activité de l'ennemi vous le permettent, à lui et vous réussissez, je suppose qu'il y a des points d'attaque seulement; c'est le cas, quoique souvent vous n'ayez que des batailles. Si vous manquez la plus importante, vous êtes perdus; cela s'appelle à

366. « Dans le premier cas, aucune ressource dans sa première ligne; on peut marcher qu'en avant ou en arrière, que si vous avez pu maintenir les positions, vous êtes resté maître de tout, et votre parti n'a plus d'autre parti à prendre que de se retirer par échelons, et de s'en aller. C'était cependant encore un moment critique pour vous, si l'ennemi avait su se conduire.

332. « En effet, au lieu de vouloir regagner les points perdus, s'il eût fait avancer une partie de sa seconde ligne pour vous arrêter seulement, et vous obliger d'employer la plus grande partie de vos forces à maintenir les postes occupés, comme on le fait communément, et si en même temps, avec le reste de son armée, il eût fait un effort considérable sur votre ligne, il est vraisemblable qu'il vous aurait forcé de lâcher vos premiers avantages, pour empêcher votre ligne d'être coupée; ce qui serait certainement arrivé s'il y en avait eu une partie de renversée et mise en déroute. Le mouvement que j'indique se fait quelquefois, mais c'est toujours pour favoriser la retraite, et rarement, ou même jamais, dans la vue de gagner la bataille.

364. « Comme vous n'attaquez que successivement, vous réussirez de même, et vos avantages ne se gagnent,

ou plutôt ne vous sont abandonnés par l'ennemi, qu'un peu à peu; vous ne pouvez faire aucun effort général en attaquant ou en poursuivant l'ennemi, qui se retire à son aise.

365. Votre armée, qui a peut-être été vingt-quatre heures sous les armes, est si harrassée qu'elle ne peut plus ni marcher, ni agir, encore moins poursuivre ses avantages avec vigueur.

366. On envoie des troupes légères donner chasse à l'ennemi, mais c'est avec peu de succès, parce qu'en général elles ne s'attachent qu'au pillage, et qu'un bataillon jeté dans un bois, ou dans un village, les arrête tout-à-fait. L'ennemi, qui n'a perdu que quelques canons et quelques prisonniers, va occuper un poste avantageux sur les hauteurs voisines, et il ne vous reste de votre victoire qu'un champ de bataille. »

Enfin, par la lecture réfléchie des relations détaillées des batailles et actions qui ont eu lieu jusqu'à nous, on finira par acquérir ce tact qui fait l'habile général.

367. BATARDEAU. Digue construite en gazon, terre ou maçonnerie, pour retenir ou détourner les eaux. Au milieu de cette digue, on laisse une ouverture qui se ferme par une vanne. Pour qu'un batardeau soit bien fait et solide, il doit avoir depuis quinze jusqu'à dix-huit pieds d'épaisseur.

368. On s'en sert pour retenir l'eau, inonder des places, faire disparaître des gués, rendre inaccessible ou noyer les assiégeans, détourner des courans, et dans les fortifications passagères, pour rejeter les eaux autour d'un poste, et en inonder les approches.

369. BISCUIT. Dix-huit onces de biscuit contiennent plus de parties nutritives que vingt-quatre onces de pain de munition. Ainsi les soldats à qui on donnera pour six jours de pain de munition, seront bien moins nourris et cependant beaucoup plus chargés qu'ils ne le seraient si on leur donnait pour huit jours de biscuit. Dix-huit onces de biscuit n'occupent pas plus de place que six onces de pain. Le biscuit est donc préférable au pain.

pour la guerre, et surtout pour des marches rapides et de longue durée.

370. **BLINDE.** Châssis composé de quatre pièces de bois rondes ou carrées, dont deux ont cinq ou six pieds de long, et les deux autres environ trois pieds, les unes et les autres de trois à quatre pouces de diamètre; les plus longues sont pointues par leurs deux bouts, et ont quinze pouces de pointe.

On plante ces châssis des deux côtés de la tranchée, ou de tout autre endroit qu'on veut couvrir; on pose dessus des claies ou fascines que l'on recouvre de terre.

371. **BOIS.** Avant de se déterminer pour la position d'un camp, on doit considérer si les environs offrent le bois nécessaire à la consommation.

Il ne faut jamais placer un camp proche d'un bois sans être assuré que l'ennemi ne peut pas venir à couvert surprendre l'armée.

372. Il faut faire fouiller, et garder avec soin, un bois pres d'un camp; couper tout ce qui est à portée du canon, et se servir des arbres pour en former des abatis.

173. Il faut faire fouiller avec soin et au loin, les bois que l'on rencontre sur le front et sur le flanc de sa marche.

374. Il faut garnir avec soin l'entrée et la sortie d'un défilé formé par des bois, les bois favorisent les marches en retraite. Il faut couper des arbres qu'on jette en travers dans le chemin qu'on a suivi.

375. **BROUILLARD.** On doit se garder avec autant de soin et marcher avec autant de précautions, pendant les jours de brouillard que pendant une nuit épaisse. Les ennemis peuvent en profiter pour surprendre un poste, une ville, un camp. Pour passer une rivière, pour former une grande embuscade, les brouillards sont utiles aux petites armées.

376. **BRUSQUER.** Brusquer une place c'est l'attaquer d'emblée: ou du moins ne pas suivre, dans la

manière d'en faire le siège, les règles prescrites par l'art.

377. Brusquer une place digne d'un siège en forme, c'est une entreprise que l'épithète de folle ne caractérise que faiblement; brusquer une place médiocre est une témérité : on perd beaucoup de monde, et on donne à une place peu importante les moyens de se défendre comme une bonne. Brusquer une place mauvaise, c'est encore compromettre la vie de beaucoup de monde pour être maître, quelques heures plus tôt, d'une bicoque que la plus petite tranchée, le plus petit appareil d'un siège en forme eût forcée de se rendre. Comme les circonstances peuvent obliger à brusquer une place, voici les règles à suivre en pareil cas.

378. Ces sortes d'entreprise ne peuvent réussir que lorsque la garnison est très-faible; que les défenses de la place sont en mauvais état, que le front attaqué est fort étroit, que les dehors, s'il y en a, sont à fossés secs; qu'il s'en trouve qui sont commencés et non encore achevés, que les glacis ne sont pas rases de la place, qu'il n'y a point de palissades, ou qu'elles sont mal plantées; enfin qu'il y a au-delà du glacis quelque haie, quelque rideau, ravin, enfoncement, maison, jardin, fossés, etc., qui peuvent faciliter les travaux et les communications aux logemens du glacis.

379. Telles sont les conditions les plus essentielles qui déterminent les cas où l'on peut brusquer une place.

380. Il y a encore d'autres circonstances dans lesquelles on ne doit point balancer; par exemple, si entre une place et une avenue extrêmement étroite il se trouve quelque large espace de terrain rempli de travaux de terre, qu'il s'agisse de franchir pour abréger un chemin également long et pénible. Cependant il ne faudrait pas négliger de bien s'établir au-delà de l'avenue; car si l'ennemi revenait sur ses pas, il y aurait grand risque de payer l'attaque au double.

381. Après avoir reconnu ces défauts en tout ou en partie dans une place, si l'on juge à propos de l'attaquer brusquement, on réunit de grands approvisionnemens d'outils et de matériaux parmi lesquels on met

grand nombre de fagots d'un pied de diamètre et quatre de hauteur, ayant chacun un bout de pique aux deux extrémités, afin de pouvoir le planter facilement à terre et en couvrir les troupes qui auront donc jusqu'à ce que les logemens soient établis.

2. On fait aussi des échelles pour franchir les fossés des ouvrages que l'on veut insulter; en même temps on règle le nombre de travailleurs à employer pour préparer les logemens dans les ouvrages et dans les glacis, que pour tracer la parallèle et établir les communications, et aussi pour préparer les logemens des troupes destinées, les unes à attaquer le chemin couvert et les dehors, et les autres à soutenir les travailleurs dont elles doivent occuper les ouvrages dès qu'ils seront terminés; et enfin celui de la cavalerie, sera employée à porter les facines au lieu marqué sur la parallèle, ou placée sur la gauche et sur la droite, pour repousser les sorties de la garnison.

3. Tous ces préparatifs étant achevés, dès que l'ennemi approche, et que l'ennemi ne peut découvrir la position de l'assiégeant, celui-ci fait avancer les troupes et les travailleurs, en faisant halte de temps en temps pour ne les pas fatiguer. A cent toises environ du glacis on fait halte pour la dernière fois.

Peu après on donne le signal par un battement de tambour ou un coup de sifflet, et chaque corps s'avance le plus vite et avec le moins de bruit qu'il peut, vers l'endroit qu'il veut insulter. On a soin de tomber à la fois sur les angles saillans du chemin couvert, on chasse l'ennemi qu'on poursuit jusqu'aux antrons, pour tâcher de le couper et de l'empêcher de se réfugier dans la place.

Si il y a quelque demi-lune, quelque ouvrage à l'abri ou autre dehors de simple terre, de gazon, et de paille les attaquer, il faut en même temps y employer les échelles, et tâcher d'y entrer aussi par là pour s'en rendre maître plutôt, et y faire ses logemens avec beaucoup de promptitude.

Pendant les ingénieurs font avancer les travailleurs dans son poste, et leur distribuent les munitions. Il doit être fait avec beaucoup de diligence.

manière d'en faire le siège, les règles prescrites par l'art.

377. Brusquer une place digne d'un siège en forme, c'est une entreprise que l'épithète de folle ne caractérise que faiblement; brusquer une place médiocre est une témérité : on perd beaucoup de monde, et on donne à une place peu importante les moyens de se défendre comme une bonne. Brusquer une place mauvaise, c'est encore compromettre la vie de beaucoup de monde pour être maître, quelques heures plus tôt, d'une bicoque que la plus petite tranchée, le plus petit appareil d'un siège en forme eût forcée de se rendre. Comme les circonstances peuvent obliger à brusquer une place, voici les règles à suivre en pareil cas.

378. Ces sortes d'entreprise ne peuvent réussir que lorsque la garnison est très-faible; que les défenses de la place sont en mauvais état, que le front attaqué est fort étroit, que les dehors, s'il y en a, sont à fossés secs, qu'il s'en trouve qui sont commencés et non encore achevés; que les glacis ne sont pas rases de la place, qu'il n'y a point de palissades, ou qu'elles sont mal plantées; enfin qu'il y a au-delà du glacis quelque haie, quelque rideau, ravin, enfoncement, maison, jardin, fossés, etc., qui peuvent faciliter les travaux et les communications aux logemens du glacis.

379. Telles sont les conditions les plus essentielles qui déterminent les cas où l'on peut brusquer une place.

380. Il y a encore d'autres circonstances dans lesquelles on ne doit point balancer; par exemple, si entre une place et une avenue extrêmement étroite il se trouve quelque large espace de terrain rempli de travaux de terre, qu'il s'agisse de franchir pour abréger un chemin également long et pénible. Cependant il ne faudrait pas négliger de bien s'établir au-delà de l'avenue; car si l'ennemi revenait sur ses pas, il y aurait grand risque de payer l'attaque au double.

381. Après avoir reconnu ces défauts en tout ou en partie dans une place, si l'on juge à propos de l'attaquer brusquement, on réunit de grands approvisionnemens d'outils et de matériaux parmi lesquels on met

n fait aussi des échelles pour franchir les ouvrages que l'on veut insulter; en même règle le nombre de travailleurs à employer pour préparer les logemens dans les ouvrages et dans que pour tracer la parallèle et établir les positions, et aussi pour préparer les logemens destinées, les unes à attaquer le chemin : les dehors, et les autres à soutenir les troupes dont elles doivent occuper les ouvrages dès qu'ils sont terminés; et enfin celui de la cavalerie, employée à porter les facines au lieu marqué par la parallèle, ou placée sur la gauche et sur la droite pour repousser les sorties de la garnison.

Dès que ces préparatifs étant achevés, dès que la nuit est venue, et que l'ennemi ne peut découvrir la position de l'assiégeant, celui-ci fait avancer les troupes par file, en faisant halte de temps en temps pour ne pas fatiguer. A cent toises environ du glacis, il fait halte pour la dernière fois.

Après on donne le signal par un battement de tambour ou un coup de sifflet, et chaque corps s'avance plus vite et avec le moins de bruit qu'il peut, pour ne point trahir qu'il veut insulter. On a soin de tomber d'abord sur les angles saillans du chemin couvert, pour empêcher l'ennemi qu'on ne puisse entrer dans le fort.

maniere d'en faire le siège, les règles prescrites par l'art.

377. Brusquer une place digne d'un siège en forme c'est une entreprise que l'épithète de folle ne caractérise que faiblement; brusquer une place médiocre une témérité : on perd beaucoup de monde, et on donne à une place peu importante les moyens de défendre comme une bonne. Brusquer une place mauvaise, c'est encore compromettre la vie de beaucoup de monde pour être maître, quelques heures plus tôt d'une bicoque que la plus petite tranchée, le plus petit appareil d'un siège en forme eût forcée de se rendre. Comme les circonstances peuvent obliger à brusquer une place, voici les règles à suivre en pareil cas.

378. Ces sortes d'entreprise ne peuvent réussir lorsque la garnison est très-faible; que les défenses de la place sont en mauvais état, que le front attaqué est fort étroit, que les dehors, s'il y en a, sont à sec, qu'il s'en trouve qui sont commencés et non encore achevés; que les glacis ne sont pas rasés; que la place, qu'il n'y a point de palissades, ou qu'elles sont mal plantées, enfin qu'il y a au-delà du glacis quelque haie, quelque rideau, ravin, enfoncement, son, jardin, fossés, etc., qui peuvent faciliter les travaux et les communications aux logemens du garnison.

379. Telles sont les conditions les plus essentielles qui déterminent les cas où l'on peut brusquer une place.

380. Il y a encore d'autres circonstances dans lesquelles on ne doit point balancer, par exemple entre une place et une avenue extrêmement étroite se trouve quelque large espace de terrain rempli de travaux de terre, qu'il s'agisse de franchir pour gagner un chemin également long et pénible. Cependant il ne faudrait pas négliger de bien s'établir au-delà de l'avenue, car si l'ennemi revenait sur ses pas, il y a grand risque de payer l'attaque au double.

381. Après avoir reconnu ces défauts en toute la partie dans une place, si l'on juge à propos de brusquer brusquement, on reunit de grands approvisionemens d'outils et de matériaux parmi lesquels on

Le fagots d'un pied de diam
teurs extrémités, ayant chacun un bout de
à terre et en couvrir les troupes qui auront
usqu'à ce que les logemens soient établis.
2. On fait aussi des échelles pour franchir
des ouvrages que l'on veut insulter, en mé
se ou règle le nombre de travailleurs à employer
pour préparer les logemens dans les ouvrages et da
vis, que pour tracer la parallèle et établir le
unications, et aussi pour préparer les logemen
rpes destinées, les unes à attaquer le chemin
et les dehors, et les autres à soutenir les tra
s dont elles doivent occuper les ouvrages des
ront terminés; et enfin celui de la cavalerie,
employée à porter les facines au lieu marqué
parallèle, ou placée sur la gauche et sur la
pour repousser les sorties de la garnison.
lous ces préparatifs étant achevés, dès que la
roche, et que l'ennemi ne peut découvrir la
le l'assiégeant, celui-ci fait avancer les troupes
raillleurs, en faisant halte de temps en temps
es pas fatiguer. A cent toises environ du gla
nit halte pour la dernière fois.
ra après on donne le signal par un battement
ou un coup de sifflet, et chaque corps s'a
plus vite et avec le moins de bruit qu'il peut,
roit qu'il veut insulter. On a soin de tomber
is sur les angles saillans du chemin couvert,
asse l'ennemi qu'on poursuit jusqu'aux an
ns, pour tâcher de le couper et de l'empê
réfugier dans la place.
y a quelque demi-lune, quelque ouvrage à
autre dehors de simple terre, de gazon, et
le les attaquer, il faut en même temps y
échelles, et tâcher d'y entrer aussi par la
s'en rendre maître plutôt, et y faire ses
s beaucoup de promptitude.
idant les ingénieurs font avancer les tra
au dans son poste, et leur distribuent
loit être fait avec beaucoup de diligence.

manière d'en faire le siège, les règles prescrites par l'art.

377. Brusquer une place digne d'un siège en forme, c'est une entreprise que l'épithète de folle ne caractérise que faiblement; brusquer une place médiocre est une témérité : on perd beaucoup de monde, et on donne à une place peu importante les moyens de se défendre comme une bonne. Brusquer une place mauvaise, c'est encore compromettre la vie de beaucoup de monde pour être maître, quelques heures plus tôt, d'une bicoque que la plus petite tranchée, le plus petit appareil d'un siège en forme eût forcée de se rendre. Comme les circonstances peuvent obliger à brusquer une place, voici les règles à suivre en pareil cas.

378. Ces sortes d'entreprise ne peuvent réussir que lorsque la garnison est très-faible; que les défenses de la place sont en mauvais état, que le front attaqué est fort étroit, que les dehors, s'il y en a, sont à fossés secs; qu'il s'en trouve qui sont commencés et non encore achevés; que les glacis ne sont pas rases de la place, qu'il n'y a point de palissades, ou qu'elles sont mal plantées; enfin qu'il y a au-delà du glacis quelque haie, quelque rideau, ravin, enfoncement, maison, jardin, fossés, etc., qui peuvent faciliter les travaux et les communications aux logemens du glacis.

379. Telles sont les conditions les plus essentielles qui déterminent les cas où l'on peut brusquer une place.

380. Il y a encore d'autres circonstances dans lesquelles on ne doit point balancer; par exemple, si entre une place et une avenue extrêmement étroite il se trouve quelque large espace de terrain rempli de travaux de terre, qu'il s'agisse de franchir pour abréger un chemin également long et pénible. Cependant il ne faudrait pas négliger de bien s'établir au-delà de l'avenue; car si l'ennemi revenait sur ses pas, il y aurait grand risque de payer l'attaque au double.

381. Après avoir reconnu ces défauts en tout ou en partie dans une place, si l'on juge à propos de l'attaquer brusquement, on réunit de grands approvisionnemens d'outils et de matériaux parmi lesquels on met

rand nombre de fagots d'un pied de diamètre
nature de hauteur, ayant chacun un bout de piqu
eux extrémités, afin de pouvoir le planter facile
t à terre et en couvrir les troupes

2. On fait aussi des échelles p
es des ouvrages que l'on veut ins
is on règle le nombre de travail
pour préparer les logemens dans les
tacles, que pour tracer la parallél
munications, et aussi pour présen
troupes destinées, les unes
ert et les dehors, et les
urs dont elles doivent

seront terminés; et
era employée à porter
la parallèle, ou plac
te, pour repousser les

3. Tous ces préparatifs
approche, et que l'e
de de l'assiégeant, cel
travailleurs, en faisant halte de temps en temps
ne les pas fatiguer. A cent toises environ du gla
n fait halte pour la dernière fois.

Peu après on donne le signal par un battement
ins ou un coup de sifflet, et chaque corps s'a
le plus vite et avec le moins de bruit qu'il peut,
ndroit qu'il veut insulter. On a soin de tomber
fois sur les angles saillans du chemin couvert,
chasse l'ennemi qu'on poursuit jusqu'aux an
rans, pour tâcher de le couper et de l'empê
e réfugier dans la place.

il y a quelque demi-lune, quelque ouvrage à
autre dehors de simple terre, de gazon, et
ille les attaquer, il faut en même temps y
échelles, et tâcher d'y entrer aussi par la
s'en rendre maître plutôt, et y faire ses
ec beaucoup de promptitude.

endant les ingénieurs font avancer les tra
can dans son poste, et leur distribuent
doit être fait avec beaucoup de diligence.

auront don
blis.

franchir les

en même

à employer

roges et dans

et établir les

es logemens

le chemin

enir les tra

ouvrages des

la cavalerie,

en marqué

sur la

que la

recouvrir la

ter les troupes

er les troupes

er les troupes

er les troupes

er les troupes

les troupes destinées à protéger l'attaque se couchent ventre à terre auprès d'eux, et celles qui ont chassé l'ennemi se mettent à couvert des traversées, s'il y en a, en se retirant derrière la palissade, et en se faisant une espèce de parapet avec des fagots.

387. Ces troupes doivent faire feu le reste de la nuit contre les défenses de l'assiégé, pour l'empêcher de paraître et de tirer sur les travailleurs, en quoi il y a de l'avantage, parce que la lueur du ciel fait découvrir facilement le sommet des parapets, au lieu que l'ennemi, tirant du haut en bas et dans l'obscurité, ne peut le faire qu'à coups perdus.

388. En même temps que l'on travaille aux logemens, à la parallèle et aux communications, il faut aussi faire pousser vers la campagne un ou deux bouts de tranchée pour communiquer au camp avec moins de danger. Tous ces ouvrages doivent être en état de défense au point du jour, ce qui peut se faire aisément, parce que le front de l'attaque n'est pas ordinairement fort large dans ces occasions, et qu'il se trouve toujours quelque couvert, chemin creux, haie, etc., qui facilitent les travaux.

389. Dès que le jour paraît, on fait retirer les troupes dans les logemens et la place d'armes, que l'on perfectionne le jour et la nuit suivante. On amène en même temps du canon pour établir les batteries sur le chemin couvert, et achever le reste du siège à l'ordinaire.

390. Ces sortes d'entreprises doivent se faire avec beaucoup d'ordre et de diligence, et les troupes qu'on y envoie doivent être plus nombreuses que la garnison, pour se trouver en état de la repousser facilement, sans qu'elle puisse endommager les travaux, toutes les fois qu'elle s'aviserait de faire des sorties.



391. CADRE DE BATAILLON EN CORDE. (*Voy. pour sa formation, Camp de paix.*) Au moyen de ce cadre, les officiers et sous-officiers de la garde nationale apprendront en peu de temps l'école de bataillon.

le règlement concernant l'exercice et les de l'infanterie, pour la formation d'un ré-ordre de bataille. Ils commanderont et feront, chacun à leur tour, les différentes leçons école, en s'y conformant littéralement.

MP. Pour apprendre à bien asscoir un camp, chaque terrain, et demandez à des hommes expérimentés dans l'art du campement, combien de poste pourrait contenir, quel avantage ou commodité on y trouverait; par cette fréquente manœuvre, vous réussirez à acquérir le coup d'œil, pour faire choix en un instant du terrain le plus convenable.

Qualités d'un camp. Un camp doit être placé de manière à fournir les moyens d'empêcher les courses et de résister sur votre pays, et offrir les chemins qui sont indispensables pour recevoir des vivres. Si vous êtes supérieur en cavalerie, campez sur un pays plat et découvert; si c'est en infanterie, choisissez un terrain où il y ait des haies, jardins, vignes, petits bois, ravins. Faites toutes les dispositions de manière à pouvoir changer promptement de position dans le cas où l'ennemi viendrait à vous surprendre par derrière ou par le flanc. Applanir les obstacles qui pourraient arrêter la formation et assurer la communication facile de vos troupes, doit être le premier soin.

Le camp doit être assis dans un local sain et fertile, lui offrir de bonnes eaux, des légumes, des provisions et qui soit à portée des magasins. Il doit être à l'abri des inondations et des surprises, sur un point en rapport avec le but que l'on se propose.

Le camp doit être, soit par une rivière, un ravin, à l'abri de toute insulte.

399. CAMP OFFENSIF. Il faut prendre pour règle, dans les précautions nécessaires à la sûreté des camps, les moyens d'éviter ou de surmonter les obstacles qui peuvent empêcher de joindre l'ennemi.

400. Il faut assurer les devants et les derrières par des détachemens ; se faire éclairer par de petits partis de préférence ; ceux-ci , se glissant et se cachant partout , sont-ils découverts , ils s'échappent et reviennent par un autre chemin. C'est à eux seuls qu'il faut se fier pour avoir des nouvelles.

401. Il est important d'occuper et de retrancher les villages qui sont sur la tête ou sur les ailes.

402. Si les maisons qu'on a autour de soi sont de bois ou mal bâties , il faut en retirer les troupes un jour d'action , parce qu'elles seraient perdues , si l'ennemi y mettait le feu. S'il y a des maisons en pierre , ou quelque cimetière qui ne touche point aux maisons en bois , il faut en faire des postes et les garnir de troupes.

403. S'il y a des bois peu éloignés du camp , il faut y placer de l'infanterie ; s'il y a entre deux bois une plaine d'où l'on puisse découvrir loin , il faut y établir des postes de cavalerie , et dans les bois de droite et de gauche , des postes d'infanterie pour protéger les premiers.

404. Il faut prendre toutes vos précautions pour que les rivières et les ruisseaux qui vous abreuvent ne soient pas interrompus dans leur cours , pour qu'on n'y jette rien qui gâte ou corrompe les eaux , et avoir une grande attention à rendre les abreuvoirs aisés. S'il est de la dernière importance de se maintenir dans un camp où il n'y ait point d'eau , il faut creuser des puits dans les endroits bas et humides.

405. CAMP DÉFENSIF. Toute situation dont le front et les flancs sont d'égale force , et dont les derrières sont libres , est propre au camp de cette espèce.

406. Lorsque ces camps ont une rivière devant leur front , il faut avoir soin de laisser entre la rivière et le front un espace suffisant pour former l'armée en ba-

et pour que les gardes puissent être placées en du front sans courir de danger.

Si vous êtes inférieur en nombre, postez-vous quelque terrain resserré, fortifié par la nature, vous n'avez point à craindre d'être enveloppé ; si ne rencontrez pas ces avantages, et si l'armée ennemie est beaucoup plus nombreuse et voisine, garnissez vos flancs et votre parc d'artillerie, de caisses, d'affûts de réserve, de sacs de farine pour la provision, de chevaux de frise, d'abatis d'artillerie, quand même vous n'auriez à passer la nuit dans ce camp.

Lorsque vous aurez lieu de craindre qu'on ne vienne insulter subitement votre cavalerie, ordonnez-lui de ne pas desseller, ou faites-la camper au centre, dans l'endroit le moins exposé aux premiers coups de l'ennemi.

Il faut camper selon l'ordre qui s'observe dans les marches, et marcher selon l'ordre dans lequel on combat. Campez toujours de la même manière, et accoutumez le soldat, qui comprendra plus facilement ce qu'il faudra faire pour camper et décamper.

En choisissant un camp, observez si vous pouvez aller le lendemain à un autre endroit propre à camper assez bonne heure pour avoir le temps de retirer les postes convenables aux gardes avancées, et de se reposer, sans prendre sur le repos et le sommeil du soldat, tout ce qui est nécessaire en pareil cas. (*Voyez* l'art. 10.)

Lorsqu'il y aura des bois fort près de votre camp, vous en ferez couper la partie que vous jugerez nécessaire, de crainte que si l'ennemi y met le feu, le camp ne soit embrasé.

Le lieu qu'on a choisi pour camper doit avoir des retraites, afin que, si les ennemis en occupent une, on puisse en prendre une autre.

Garnissez les défilés et les issues du camp qui paraîtront les plus nécessaires et les plus faciles à défendre.

Vous devez régler l'étendue de votre camp su

le nombre de vos soldats , qui seront d'autant plus couvert qu'il n'y aura point d'endroit où il ne se puisse trouver assez de troupes pour le défendre , sans dénigrer un autre poste.

429. Il faut que le lieu où vous voulez camper lors temps soit aisé à fortifier , ou fort par sa situation.

430. Un camp est fort quand son enceinte est entourée de quelque rivière ou de marais impraticables parce qu'alors , pour défendre la tête du camp , vous pouvez employer plus de troupes , il est fort lorsqu'il garnissant un petit nombre d'avenues , vous fermez le passage à l'ennemi , ce qui arrive dans les vallées où ne peut descendre que par quelques petits sentiers , pour la même raison , sur les montagnes ; il faut surtout , être parfaitement sûr de la retraite.

431. Il faut bien accueillir et protéger ceux qui portent des vivres au camp , les bien payer. Accordez des sauve-gardes aux habitans qui sont à une demi-lieue ou plus loin du camp , et défendez , sous peine de mort de passer ces maisons , d'aller désoler et piller le pays.

432. Evitez de camper dans un champ ensemencé si vous pouvez faire autrement ; et défendez de couper les arbres fruitiers , si vous pouvez vous en procurer d'autres.

— 433. *Espions.* Il faut assigner , hors du camp , un lieu pour les vivandiers et paysans qui apportent des vivres au camp , afin que les officiers ennemis , travestis en paysans , ne viennent pas le reconnaître.

434. Outre cet expédient , placez des gardes autour du camp , consignez tout le monde , et faites faire appel ; tout ce qui sera inconnu devra être arrêté comme espion , ayant eu , auparavant , soin de défendre à l'étranger de mettre le pied dans le camp , sous peine d'être arrêté et jugé comme tel. Ce moyen est bon pour se garantir des espions , en le renouvelant à certaines heures qui ne sont pas celles des appels ordinaires.

435. Il sera défendu à toute personne d'entrer ou de sortir par-dessus les retranchemens. Il faut également ordonner aux troupes , et particulièrement aux sentinelles , d'arrêter toutes personnes inconnues qui viendront se promener le long de la ligne , ou s'en

pour considérer avec une attention particulière les dispositions du camp.

436. On arrêtera de même tout étranger qui s'informera avec curiosité du nombre des troupes, de la disposition des gardes, du jour que l'on doit se mettre en marche, aller au fourrage, recevoir un convoi.

437. **CAMP RETRANCHE.** Une armée bien retranchée dans un camp éprouve beaucoup moins de fatigue, il ne lui faut pas un vingtième des postes nécessaires à la garde d'un camp non retranché; elle est à l'abri de toute surprise. Les anciens suivirent toujours l'excellente coutume de se retrancher, même quand ils ne craignaient rien. C'est pour cette raison que, chez les Romains, outre leurs armes, leurs munitions de guerre et de bouche, les soldats portaient encore chacun six, huit, dix, douze palis, pour se retrancher chaque jour dans leur nouvelle position. Aussi étaient-ils moins exposés aux surprises que les modernes.

438. Les camps retranchés doivent être choisis dans un terrain qui ne soit pas dominé, et où les troupes puissent être à couvert du canon ennemi, de manière que son artillerie ne puisse en enfilér aucune partie.

439. Il n'est avantageux de retrancher un camp qu'autant que l'ennemi ne peut entrer dans le pays qu'après l'avoir forcé, que les derrières en sont libres et que la position qu'il occupe ne peut être tournée.

440. Les règles principales d'un camp retranché sont de bien choisir la situation, de profiter des hauteurs, marais et rivières, de former des inondations, de faire des abatis; enfin de rendre l'abord difficile sur toute son étendue, qui ne doit être ni trop grande ni trop petite, parce que ce ne sont pas les retranchemens qui arrêtent l'ennemi, mais les troupes qui les défendent.

441. Il est encore plus important qu'un camp soit bien flanqué, c'est-à-dire qu'il n'y ait aucun point que l'ennemi puisse attaquer sans être exposé à plusieurs feux qui se croisent; que les fossés soient larges et profonds, le parapet assez haut pour résister et mettre les troupes à l'abri du boulet.

442. Il faut creuser des puits dans les endroits

plus exposés en avant des fossés, et placer des chevaux de frise aux barrières. Il faut bien appuyer les retranchemens : s'ils joignent une rivière, on y conduira le fossé fort avant, et on lui donnera la profondeur nécessaire pour empêcher qu'on ne puisse le passer à gué.

443. S'ils viennent à s'appuyer à un bois, il faut les fermer à cette extrémité par une redoute, et faire dans le bois de bons et grands abatis.

444. Un bois n'est un appui que parce qu'il est facile de le fortifier par un abatis; une rivière n'est un appui que lorsque l'ennemi n'est pas maître de l'autre bord. Il n'y a d'appui sûr qu'un précipice, une montagne ou un marais impraticable.

445. Les retranchemens les plus faciles à défendre et les plus difficiles à forcer, sont ceux que la situation du terrain permet de couvrir en entier de redoutes élevées sur tout le front de la première ligne.

446. Ces redoutes doivent être construites avec soin, et assez grandes pour contenir un bataillon avec son artillerie; elles doivent être placées à quatre-vingts toises de distance l'une de l'autre, et présenter un angle dans la campagne, afin de pouvoir se protéger mutuellement. Elles doivent être fraisées, avec un chemin couvert palissadé, et un fossé aussi large et aussi profond qu'il est nécessaire. On doit creuser des puits sur toute l'étendue de leur glacis, avec un pieu pointu au milieu. Cette méthode demande un grand travail.

447. Un pays de bois entremêlé de petites plaines, forme la situation la plus heureuse pour un retranchement de cette espèce. On construit alors des redoutes dans la plaine, et, dans le bois, des redoutes distantes de cent à cent vingt toises l'une de l'autre, et jointes par des abatis ou par des lignes dont le parapet est fraisé et le fossé palissadé.

448. Derrière la ligne, on fait des abatis et on laisse des ouvertures, afin que les troupes qui gardent les lignes aient des passages pour se retirer au besoin. Ces abatis doivent être à quarante toises derrière les lignes; c'est un obstacle de plus auquel l'ennemi ne s'attend pas : on place du canon vis-à-vis des ouvertures. Le reste de l'armée, qui n'est pas employé aux retranche-

mens, doit être placé à cent cinquante toises derrière les abatis.

449. Il faut bien se garder de faire des retranchemens ou des abatis qu'on ne puisse garder par une chaîne de bataillons soutenue d'une bonne réserve d'infanterie. Les abatis surtout ne sont bons que quand ils sont défendus par beaucoup d'infanterie et d'artillerie. Ils ne peuvent être détruits que par du canon, et cette opération en demande beaucoup.

450. Les retranchemens qui défendent les passages et les gorges exigent beaucoup de soins; le plus essentiel est d'en bien appuyer les flancs, en y établissant des redoutes, en adoptant les dispositions au terrain. Employez les paysans à vos retranchemens. (*Voyez ce mot.*)

451. Si vous vous retranchez en présence de l'ennemi, prenez vos mesures contre ses attaques et ses surprises, et que la portion de l'armée qui ne travaille pas soit toujours sous les armes. L'avantage d'un camp est qu'une armée combat quand il lui plaît, et non quand les ennemis veulent.

452. — *Attaque des Camps.* Pour bien juger d'un camp, il faut tirer une ligne imaginaire d'une aile à l'autre, en la prolongeant d'un quart de lieue de chaque côté, ce qui donnera le front du camp, et présentera d'un seul coup d'œil tous ses avantages, tous ses inconvéniens, et les points qui le commandent.

453. Si l'on peut occuper un seul de ces points, on obligera l'ennemi de se retirer, et on s'assurera de la victoire.

454. Il faut ensuite abaisser à cette ligne trois perpendiculaires qui donnent le front du camp, l'une au centre, et les deux autres aux ailes; par là on aura le profil du terrain qui est en avant du camp: c'est en considérant ces quatre lignes qu'on jugera le mieux sur quels points on doit la conduire, et quelle espèce de troupes on y doit employer.

455. Il arrive souvent qu'une armée n'est pas campée sur une ligne droite, mais qu'elle forme une figure irrégulière. Il est évident que ce sont les points saillans que l'on doit attaquer, parce qu'on peut les envelopper.

per, au lieu que si on avance dans les retranchemens, on sera enveloppé soi-même et attaqué par les flancs. Cette règle appartient à toute ligne mobile ou à demeure, elle est de principe dans la tactique comme dans la fortification. Il faut commencer par attaquer les bastions; quand ils sont enlevés, les courtines tombent d'elles-mêmes; il en est ainsi de toute ligne courbée en angle.

456. Le plus difficile et le plus dangereux est sans doute le comblement du fossé, pour lequel on se sert de fascines. Chaque soldat en porte une devant soi, ce qui lui sauve bien des coups de balle, quand elles sont bien faites et composées de menu bois.

457. Lorsqu'on est parvenu au bord du fossé, les soldats se passent ordinairement les fascines de main en main pendant qu'on les fusille. Cette méthode est trop meurtrière, le soldat, en prise aux bordées de feux de toute espèce qui l'accablent s'impatiente. Pour s'en garantir, il se jette en confusion dans le fossé, et tâche de monter de là dans le retranchement, aimant mieux combattre avec un extrême désavantage, que de se livrer de sang froid à un ouvrage aussi long et aussi périlleux.

458. Cette audace, ou pour mieux dire cette folle témérité, dont l'ennemi pourrait profiter pour la victoire, produit sa défaite et sa honte. Il perd sa résolution pour en trouver trop dans son adversaire; il ne connaît pas sa force et le peu d'avantage de celui qui l'attaque; il le voit déjà sur le parapet, quoi qu'il soit très-aisé de le repousser. Il n'en faut pas davantage à la guerre pour faire perdre tout courage. Lorsqu'il paraît la moindre ouverture, quelque peu de monde qu'il soit entré, ou qui paraisse vouloir percer, l'épouvante gagne bientôt à cet endroit là; il est rare que l'assaillant soit repoussé. On croit le mal sans remède, lorsqu'il n'y a rien de plus aisé que d'en apporter, que de chasser ceux qui sont entrés, et de les culbuter dans le fossé, sans danger et sans risque contre des gens qui ne sont jamais en ordre et bien assurés, et qui de plus, sont toujours sans avoir un seul coup à tirer. On ne fait rien de ce qu'on est en état de faire, l'ennemi entre en foule et se forme; la troupe se retire; et la

terreur courant le long de la ligne, tout s'en va, tout se débande, et sans savoir même où l'on a percé. Lorsque les deux partis se trouvent de sang-froid, le vainqueur admire son bonheur avec raison; et l'autre n'est pas moins étonné d'avoir été battu, ayant sur son ennemi tant d'avantages dont il n'a pas su profiter : ce qui fait voir sa lâcheté dans toute son étendue.

459. Si, en considérant ses quatre lignes qui représentent le front et le profil du camp ennemi, on le trouve trop fort pour l'emporter de vive force, il faut en abandonner l'idée, mais se porter sur un de ses flancs et étendre sa ligne, de manière à pouvoir entreprendre sur la communication de l'ennemi; il se verra bientôt forcé à quitter sa position et à se retirer. Le moindre retard, la moindre négligence de sa part, donnera le temps de l'attaquer avec avantage, et si on agit avec vigueur on pourra le défaire entièrement, surtout s'il a pris cette précaution, qu'on regarde ordinairement comme si sûre, et qu'on pose comme un principe, d'appuyer ses flancs à une rivière, à un marais ou à un précipice. Cette méthode, selon un bon général, est très-dangereuse, parce que, si l'ennemi vient à se poster sur l'autre aile, il oblige son adversaire à lui faire face, en laissant le précipice derrière lui; et s'il attaque vivement, on ne peut éviter une perte totale. Ainsi les flancs doivent s'appuyer d'eux-mêmes et tirer leur force de leur propre constitution et de l'arrangement des troupes : et il est plus facile encore de leur donner cette consistance, que de trouver ces positions si précaires et si dangereuses.

460. Si, au lieu d'attaquer l'ennemi sur son flanc et sur sa ligne d'opération, on se présente sur son front, il est clair qu'au cas que le pays soit couvert et avantageux pour lui, quelque supériorité qu'on ait d'ailleurs, on ne trouvera dans toute la campagne aucune occasion de l'attaquer avec avantage, et ainsi on ne peut avoir aucune action générale décisive; ce qui doit être le but de la guerre offensive, comme celui de la guerre défensive est de l'éviter. On doit attaquer un camp deux heures avant le jour.

461. — *Défense des Camps retranchés.* Toutes les fo

qu'on sera en danger d'être attaqué dans un camp, on reconnaîtra le terrain avec un bon ingénieur, pour proportionner le nombre des troupes à l'étendue des lignes, et aux endroits qui sont plus ou moins forts.

462. On désignera à chaque régiment le poste où il doit se rendre et combattre, en cas d'alarme subite, afin d'éviter toute confusion. On exercera ces troupes à se rendre à leur poste le plus promptement possible; tout dépend de leur faire connaître la force des retranchemens et la difficulté de les franchir; on fera descendre un nombre de soldats dans les fossés en présence des autres; on leur ordonnera de les passer et de tâcher de monter sur le parapet: ils verront par expérience la difficulté, la lâcheté et la honte éternelle dont ils se couvriraient en se laissant forcer.

463. On postera l'infanterie aux flancs, aux angles saillans et aux faces des redans.

464. Sitôt que l'ennemi sera à portée, on fera un feu continu de canon, puis de mitraille et de mousqueterie, le mieux nourri possible et le mieux ajusté. S'il comble le fossé de fascines, on fera en sorte d'y mettre le feu; s'il s'opiniâtre à passer et à monter sur le parapet, on l'attaquera à la baïonnette; si on craint d'être emporté, on fera avancer les réserves.

465. Si l'on s'aperçoit que les troupes se rebutent, et que l'affaire devient fâcheuse, une sortie prompte et subite, par l'endroit où l'on n'est pas attaqué, peut changer la face du combat.

466. Il faut, pendant l'action, avoir une attention particulière à la droite et à la gauche, aux endroits enfin qui paraissent les plus impraticables, pour éviter toute surprise, et y porter aussitôt des réserves.

467. Il n'y a pas de meilleur moyen, pour éviter ces sortes de surprises, que de mettre parmi le peu de troupes et les cavaliers démontés, de faux drapeaux, pour faire croire à l'ennemi qu'il y a beaucoup de monde, et qu'on a été averti de ses projets.

468. Des que les partis avancés donnent l'alarme pendant la nuit, il faut éclairer de suite son front par des pots-à-feu qu'on lance devant la ligne, pour, à la faveur de cette lumière, se servir de ses canons. Il faut

aussi placer, de distance en distance, des fascines ardentes et autres feux.

469. Si on se détermine à poursuivre avec toutes ses forces un ennemi repoussé, parce qu'on remarque que son armée est entièrement en désordre, on doit commencer par détacher, le plus qu'il se pourra, des partis de cavalerie, pour ne pas lui donner le temps de se remettre de sa frayeur, et de se rallier. Il faut ensuite faire marcher en bon ordre quelques escadrons pour soutenir ces partis, pendant que le gros de la cavalerie et l'artillerie légère sortiront par les brèches, et que l'infanterie passera par-dessus les parapets.

470. La principale attention du général qui voit l'ennemi disposé à l'insulter dans ses retranchemens, est d'observer avec soin l'ordre dans lequel il marche, pour juger quelles peuvent être ses fausses et ses véritables attaques, et de se régler en un moment sur ce qu'il voit. Si, sur quelques points, l'ennemi attaque en colonnes, on doit s'y fortifier plus qu'aux autres endroits, vu la pesanteur et l'impétuosité de ce corps difficile à rompre, et auquel il n'est pas facile de résister. S'il pénètre dans cet ordre, l'unique remède est de l'attaquer dans un ordre semblable, sans délibérer et à l'instant qu'il a percé.

471. Les compagnies de grenadiers formeront un corps à la queue de chaque brigade, et ne seront employées qu'à la dernière extrémité, ainsi que les autres réserves.

472. On doit avoir attention de bien imprimer dans l'esprit du soldat, de ne point s'étonner s'il arrivait que l'ennemi pénétrât par quelqu'une de ses attaques; mais de marcher tout aussitôt, et tomber brusquement sur lui, sans tirer un seul coup, pour ne pas lui donner le temps de se former et de profiter d'un avantage qu'il est aisé de lui enlever par ce coup de résolution. Il suffit quelquefois de trente ou quarante hommes pour jeter l'épouvante, et faire croire qu'il en a passé un grand nombre.

473. Un chef d'armée qui s'est porté sur le sommet des montagnes pour en défendre les gorges et les entrées, doit, avant toute chose, examiner très-atten-

vement le terrain et les endroits très-difficiles, comme les plus aisés, de même que les postes de revers, dont l'ennemi pourrait s'emparer. Il doit aussi, avant que de se fixer au poste qu'il veut occuper, consulter les gens du pays, et particulièrement les préposés des douanes et les contrebandiers, si c'est sur la frontière. Ensuite il reconnaîtra lui-même sa ligne de communication avec les autres vallées, tâchant de mettre derrière lui celles qui versent dans celles qu'il veut défendre. Son parti pris et son camp formé, il se retranchera sur les hauteurs qu'il veut garder, et tirera une ligne qu'il fera passer sur les endroits les plus avantageux d'une montagne à l'autre, passant au travers de la vallée. Il fera abattre les arbres et couper les haies, pour ne rien laisser devant lui qui puisse servir à l'ennemi. En un mot, il rasera toute la montagne jusque dans la plaine. Il fera en même temps rompre les chemins par où l'ennemi pourrait se glisser, et fermer par des abatis, ou par de bonnes redoutes, les vallons d'un accès facile. Il n'oubliera rien de ce que l'art peut lui suggérer pour rendre tout son front impraticable et pour se bien retrancher, profitant de tous les avantages que le terrain pourra lui offrir, observant, sur toutes choses, de pratiquer, à trente ou quarante pas de ses retranchemens, et d'espace en espace, des redoutes ou des flèches avancées, avec des communications pratiquées entre deux, bien palissadées de tous côtés, et où il puisse passer quatre hommes de front entre les deux banquettes; car il faut nécessairement que l'ennemi attaque ces ouvrages avant d'aborder les retranchemens, ce qui n'est pas la chose la plus facile à exécuter, si ces flèches se trouvent soutenues et flanquées de tout le feu de la ligne. Si l'ennemi les laisse derrière lui, il s'expose à une tempête de feux qui le foudroient de la tête aux pieds, de flanc et à dos, pour peu qu'il s'engage dans ces coupo-gorges.

474. On placera ensuite chaque arme au poste qui lui convient, en faisant soutenir l'une par l'autre. Que les chefs, sans réfléchir au petit nombre de troupes qu'ils ont à opposer à un ennemi très-supérieur, apprécient les avantages qui suppléent à leur faiblesse.

défendant à couvert d'un bon retranchement, il nécessairement leur faire surmonter les efforts ennemi, pour peu qu'ils montrent du courage et d'endurance.

— *Camp de paix. Bataillon de cordes appliqué aux évolutions de ligne, pour l'instruction des officiers supérieurs.* Les camps de paix ont pour but l'instruction des officiers généraux et supérieurs : car l'instruction du régiment suffit à celle des officiers, officiers et soldats.

On ne saurait donc trop multiplier et répéter les camps pour ces messieurs, qui, la plupart, oublient en temps de paix ce qu'ils ont appris en campagne, ou ne se donnent souvent pas la peine de s'instruire dans cette partie la plus difficile de l'art militaire, la grande tactique. Marche des armées à un jour de bataille ; développement des colonnes, formation en ligne, connaissance et choix du terrain ; placement des grandes et petites gardes, pour la sûreté des flancs et des derrières de l'armée ; l'art de choisir les camps ; de marcher ; de faire des dispositions pour l'attaque et la défense ; passer des défenses des rivières ; passage de ligne en avant, en arrière ; déborder l'ennemi ; prendre tantôt l'offensive, tantôt la défensive ; pratiquer enfin toute la partie pratique de l'art qui donne ou ôte les couronnes, voilà l'usage d'un camp de paix, divisé en deux armées, offre une instruction.

Sa formation, très-onéreuse à l'État, ne peut être multipliée pour procurer cette instruction à

dix toises deux pieds environ , y compris le chef de peloton , représentant l'étendue de trente-six files ou quatre-vingt-dix-huit hommes. Comptant à peu près vingt pouces par homme d'un coude à l'autre , les huit compagnies donneront un bataillon de quatre-vingts toises et quelques pieds de front : la corde de la compagnie du drapeau doit avoir en moins la longueur du front des trois files. (*Voyez planche I^{re}.*) Y compris les sous-officiers de remplacement , les guides de gauche et généraux , chefs de section , la formation de ce bataillon s'effectuera avec cinquante-huit hommes , sans comprendre les six hommes du drapeau ; total : soixante-quatre hommes.

479. Ainsi , avec cent quatre-vingt-douze hommes , vous formez un régiment de trois bataillons , chacun de huit pelotons divisés par sections.

480. Chaque officier , chaque sous-officier occupe le rang prescrit pour la formation d'un régiment en ordre de bataille.

481. Le chef de bataillon exécutera et fera exécuter à chacun des officiers et sous-officiers , les divers feux de pied ferme , ainsi que les quatre autres parties de l'école de bataillon , en se conformant littéralement à ce qu'elle prescrit , s'attachant à faire exécuter tous les mouvemens avec le plus grand calme , sang-froid et régularité.

482. Dans les demi-tours , chaque soldat changera sa corde de bras , ce qui est très-facile , au moyen du nœud coulant.

483. Quand il s'agira d'un passage de défilé ou d'obstacle , le soldat du côté opposé au guide diminuera sa corde de la quantité nécessaire , *et vice versa*.

484. Depuis la garnison composée d'une compagnie jusqu'à celle formée par un régiment , le gouvernement aura l'important avantage de faire instruire sur tous les points de la France , dans la petite commune comme dans la grande ville , la totalité de ses officiers géné-

cheville de bois dur au point où le nœud est assez serré sans gêner l'homme. Au moyen du nœud coulant , on ôte et remet facilement ces cordes.

raux , supérieurs , subalternes et de ses sous-officiers.

485. Le soldat même , non distrait par la multitude , et à qui on fait exécuter le maniement des armes et les divers feux , apprend , par la pratique , toutes les évolutions.

486. Avec douze cents quatre-vingts soldats ou caporaux , vous formez vingt bataillons , que vous divisez en deux armées opposées , chacune de dix bataillons sur deux lignes de quatre , et un bataillon sur chaque aile , pour l'appuyer.

487. Chaque ligne formera une division de deux brigades.

488. Un demi-régiment suffira donc pour procurer la pratique de la grande tactique à deux généraux en chef , deux généraux de division , sept colonels , vingt chefs de bataillons ; cent soixante capitaines , et ainsi de suite , jusqu'au caporal et à l'appointé.

489. Tous les jours de l'année , quand le temps et le terrain le permettront , et sur tous les points , sans aucuns frais pour le gouvernement , ces messieurs pourront pratiquer toutes les parties de la grande tactique , acquérir le coup d'œil , exercer l'imagination , régler , approprier leurs manœuvres aux diverses positions du sol , telles que plaines unes , coupées de haies , fossés , etc. , vallées , montagnes , côteaux , défilés , etc.

490. Cette nouvelle méthode offrira donc à l'armée une instruction appropriée à toute espèce de terrain.

491. On adjoindra à chaque bataillon une compagnie complète pour former les grandes et petites gardes , les découvreurs , les tirailleurs , etc.

492. Avec trente-deux bataillons , on formera quatre lignes de sept cent trois toises de front.

493. C'est donc le moyen le plus prompt et le plus sûr de former partout , en même temps et sans frais , les officiers de tous les grades qui , toujours novices dans les premières campagnes , n'apprennent leur métier qu'aux dépens de l'État , et ne parviennent à connaître quelque chose qu'à la fin d'une guerre. (*Voyez Principes des manœuvres de guerre , etc.*)

494. **CAMPAGNE.** Le plan d'une campagne doit

être mûri dans le conseil, s'accorder avec la politique, et se régler sur les conjonctures.

495. On examine si on peut agir offensivement partout ou sur un seul point, pour y frapper des coups plus forts, tandis qu'on garde la défensive ailleurs.

496. Il faut s'assurer des puissances qui peuvent prendre de la jalousie et s'opposer à la conquête qu'on médite.

497. La prudence demande qu'on prévoie et qu'on suppose tout ce qui peut arriver, pour en profiter; si c'est avantageux, si ce ne l'est pas, y porter de prompts remèdes.

498. Ce qu'on peut faire de mieux, c'est de porter la guerre sur le pays ennemi.

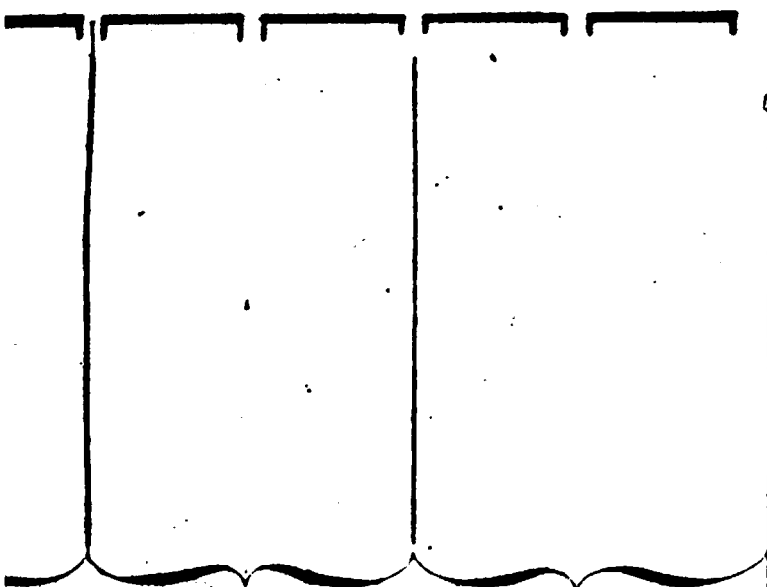
499. Si un État soutient une guerre défensive, à cause de son infériorité, il doit éviter de partager ses forces, mais les réunir autant qu'il le peut sur les points où il a le plus à craindre, afin de combattre, s'il est nécessaire, avec tout l'effort dont il est capable,

500. On ne doit pas secourir un allié avant de s'être fait remettre quelques places de sûreté, pour qu'il ne puisse conclure une paix séparée, ou pour s'assurer un passage en cas de retraite.

501. Il est nécessaire d'avoir une idée complètement exacte de ses forces; il faut les comparer scrupuleusement à celles de l'ennemi, ayant égard à l'espèce d'hommes qui composent votre armée, surtout à l'habileté et aux talents du général, au plus ou moins d'expérience des troupes et au caractère de leurs chefs supérieurs.

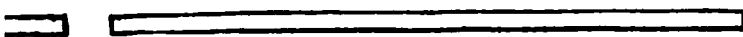
502. Il faut considérer la nature du pays où l'on veut faire la guerre; si c'est un pays de plaine, on emploiera une cavalerie nombreuse; si, au contraire, le pays est coupé par des défilés, des montagnes, des bois, la principale force de l'armée doit consister en infanterie.

503. Il ne faut confier le commandement supérieur de l'armée qu'à un seul chef, qui doit saisir les occasions favorables de prévenir les ennemis et de les attaquer avant qu'ils aient fini leurs préparatifs.



2

1



1^{re}



mi - bataillon .

504. Une ou plusieurs diversions, préparées à l'avance, peuvent produire de bons effets.

505. Il faut tout disposer le plus secrètement possible, et faire toujours en sorte d'ouvrir la campagne par quelque coup d'éclat. C'était la tactique de Napoléon.

506. Le général, chargé de l'offensive, doit connaître avec toute l'exactitude possible la situation, l'état et la nature de la frontière et du pays où il doit porter la guerre; ne négliger aucun moyen pour venir à bout de son entreprise le plus promptement et le plus heureusement possible.

507. Il en est de même de celui qui est chargé de la défensive, ce n'est que par la connaissance parfaite de la topographie du pays où il doit agir, qu'il pourra parvenir à suivre de positions en positions avantageuses la marche de l'ennemi, et le contraindre par des combats heureux à renoncer à ses projets.

508. C'est aux généraux de premier ordre à régler un plan de campagne sur des bases fixes et sûres, et c'est à l'habileté du général commandant de le modifier selon les circonstances.

509. — *Maximes générales pour une campagne offensive.* 1^o Le conseil est la base des actions. Il faut toujours délibérer avant d'agir, et ne consulter que ceux qui ont le plus d'expérience, de capacité, d'intelligence, et ensuite agir par soi-même.

510. 2^o Les meilleurs desseins sont ceux qui sont absolument ignorés de l'ennemi. Observez le plus grand secret dans ce qui a été arrêté, en un mot, concevez rapidement et exécutez de même. si on apprend que l'ennemi ait connaissance des projets qu'on a formés, on doit les changer aussitôt.

511. 3^o La célérité est la vertu particulière des héros. Se précipiter à l'improviste sur l'ennemi qui n'est pas sur ses gardes, le surprendre, le frapper de la foudre avant qu'il ait vu l'éclair, voilà un des plus puissans moyens de succès. L'interposition d'un obstacle difficile, l'éloignement, servant à rendre l'attaqué négligent dans la fausse confiance qu'il n'a rien à craindre.

512. Débarrassez-vous de tout ce qui peut entra-

voire marche, faites transporter, s'il est possible, l'infanterie en voiture; marchez vivement la nuit par des chemins secrets et peu fréquentés.

513. Lorsque les ennemis rassemblent les forces de plusieurs provinces pour en faire une armée, il ne faut point attendre qu'elles soient réunies pour les combattre. Si les corps sont dispersés et qu'on les surprenne dans leur marche, on est sûr de les défaire entièrement.

514. 4° Tout ce qui se fait avec précipitation et témérité réussit rarement. Il faut donc que toutes les démarches soient mesurées, combinées, et les accidents prévus.

515. 5° La prudence pèse tous les moyens, voit tous les obstacles, et y compare les chances de succès. Mais il y a des bornes à la prudence : on ne doit pas se laisser arrêter par mille petites probabilités. Concevez donc rapidement et exécutez avec audace et promptitude. L'excès de circonspection rend timide et fait manquer, par la lenteur, les plus belles occasions. La hardiesse et la prudence doivent toujours aller de concert; mais il est des cas où la prudence consiste à supprimer des précautions nécessaires en d'autres cas.

516. 6° Un général, un officier, doivent joindre à la capacité cette audace que donne le désir de la gloire, et cette philosophie qui résigne à tout événement.

517. 7° Il faut, avant de rien entreprendre, former ses magasins en plusieurs endroits voisins de l'armée, et se procurer les moyens de transport nécessaires, avoir des guides qui aient une connaissance exacte du pays, qui s'accordent sur les chemins, passages, débouchés, etc. Il faut les distribuer partout où ils sont nécessaires, et les faire garder soigneusement. Il faut avoir des espions qui soient tous gens de confiance, et qui ne se connaissent point les uns et les autres pour ce qu'ils sont.

518. 8° Quand on porte la guerre chez l'ennemi, la règle est de s'emparer des premières forteresses, pour ne rien laisser derrière soi. Néanmoins on a vu, pour ne pas perdre de temps, ni se consumer à l'attaque de plusieurs places, aller droit à la capitale : cette

marche hardie demande une armée puissante, et si l'ennemi a des forces en campagne, on risque d'échouer, à cause de la difficulté de garder ses communications.

519. 9° Une armée ne doit jamais se porter en avant sans avoir ses communications assurées avec les places d'où elle tire ses convois. Il est très-avantageux d'avoir une rivière navigable pour le transport des munitions et des subsistances.

520. 10° Lorsqu'on entre dans un pays, on doit faire en sorte d'y répandre la terreur, en donnant une opinion même exagérée des forces dont on dispose, en entreprenant plusieurs choses à la fois, lorsqu'on peut le faire sans risque, surtout après une bataille.

521. 11° Un général doit s'étudier à connaître le degré de courage et de talent des officiers et soldats de son armée, pour les employer où ils peuvent rendre le plus de services : un officier vif, impétueux, plein d'ambition, est excellent pour un coup de main, une attaque de vive force ; mais si on l'emploie pour une occasion où il faut beaucoup de prudence et de retenue, il ne pourra se modérer, il passera les bornes qui lui sont prescrites, et déconcertera les projets du général.

522. 12° Il est essentiel de donner ses ordres le plus clairement et le plus succinctement possible, toujours par écrit, à moins que l'occasion et le temps ne le permettent pas.

523. 13° Il faut que les soldats soient contents, qu'ils remplissent leurs devoirs avec gaieté, qu'ils aient de la patience dans les travaux. Ces dispositions sont l'augure le plus certain des bons succès. La présence du général, son air gai, quelques mots flatteurs et persuasifs prononcés à propos, inspirent de l'ardeur aux officiers et aux soldats, et ce sont des moyens admirables que les généraux ne sauraient trop souvent employer, et qu'ils n'emploient pas toujours. Combien y en a-t-il, qui appesantissent inutilement le joug, et rendent le service dur et fâcheux.

524. 14° On fera cependant observer la discipline la plus exacte et la plus sévère, sans la rendre insup-

portable ; mais on maintiendra les troupes dans un exercice continuel : une armée se fortifie par le travail , et s'énerve par désœuvrement.

525. 15° Quand on a des troupes nouvelles, le moyen de les aguerrir est de ne faire avec elles que des marches sûres, et de les accoutumer peu à peu à voir l'ennemi. Cependant, bien exercées et mêlées avec des vieux soldats, elles prennent de la confiance, elles sont plus dociles aux commandemens, et se conduisent bien enfin ; mais il faut prendre garde de les faire battre dans une première affaire : un échec les jetterait dans l'abattement.

526. 16° Il est bon de tâter son ennemi pour connaître son caractère : s'il est audacieux, il faut faire en sorte de l'irriter et de l'engager à quelque mouvement hasardeux dont on le punira ; s'il est timide et craintif, l'étonner par des attaques vives et inopinées.

527. 17° Il ne faut jamais faire de mouvement avec une armée pour obliger l'ennemi d'en faire aussi. Ce n'est pas le mouvement seul qui l'y forcera, mais l'objet de ce mouvement et la manière dont il sera opéré. Des mouvemens spécieux ne feront pas prendre le change à un ennemi savant. Il faut prendre des positions solides qui lui donnent lieu de réfléchir, et le réduisent à la nécessité de quitter son poste : il faut, par exemple, se camper sur un de ses flancs, s'approcher de la province d'où il tire ses vivres, se mettre entre lui et ses places, menacer sa capitale, lui retrancher ses subsistances, etc., ou faire quelque diversion importante qui le force de marcher avec toute son armée. On ne doit jamais faire de mouvement sans avoir en vue un but utile et glorieux.

528. 18° Il ne faut jamais confier la sûreté de l'armée à la seule vigilance des gardes. Les partis et les patrouilles qu'on envoie en reconnaissance, ne doivent même être regardées que comme des précautions accessoires. Il faut acquérir toutes les connaissances que l'on peut par soi-même, par ses espions, par des déserteurs, des prisonniers, par quelqu'un d'adroit et d'intelligent, qui, à la faveur du terrain, s'est glissé dans un lieu d'où il a pu découvrir et observer ce qui se

passé chez l'ennemi. On ne saurait trop, surtout, se méfier des transfuges : souvent ils sont envoyés exprès pour tromper par leurs rapports, ou pour préparer quelque projet dangereux.

529. 19° On jugera du nombre d'ennemis, non par l'étendue de leur armée, mais en considérant avec attention sa profondeur.

530. 2° Un général expérimenté prévoit les desseins et les stratagèmes de son adversaire ; il le juge d'après ce que lui-même aurait imaginé, s'il eût été à sa place.

Il faut varier son jeu pour embarrasser son adversaire, et le tenir toujours dans l'incertitude ; une conduite uniforme est bientôt connue, et peut donner occasion à l'ennemi de tendre des pièges où l'on sera pris.

531. 21° Vouloir tout faire par soi-même est d'un homme mal habile ; on consomme tout son temps dans des détails : il ne faut donc pas se mêler des fonctions de ceux qui sont en sous-ordre, mais veiller à ce qu'ils les remplissent exactement.

532. 22° Celui qui pense à tout ne consomme rien ; celui qui pense à trop peu de chose est souvent trompé. On doit tenir le milieu entre le trop et le peu ; s'occuper des choses les plus essentielles, des moyens à employer, et des obstacles à vaincre pour en venir à bout.

533. 23° Il faut dormir comme le lion, sans fermer les yeux, et prévoir, de nuit comme de jour, les inconvénients qui peuvent arriver.

524. 24. Il faut toujours aller en avant, par des sièges ou par des batailles, couper les vivres à l'ennemi ; enlever ses magasins ou par surprise, ou par force ; lui faire tête de près et le resserrer, se mettre entre lui et ses places de communication, jeter des garnisons dans les lieux d'alentour, l'enfermer dans des fortifications, le détruire peu à peu en battant ses partis, ses fourrageurs, ses convois, brûler son camp et ses munitions, ruiner les campagnes autour des villes, abattre les moulins ; semer des divisions entre ses gens, lever des contributions, prendre des otages dans les endroits qu'on ne peut garder ; bien traiter ceux qui se rendent ; être sévère avec ceux qui résistent ; enlever

les principaux du pays qui peuvent être suspects ; usant avec eux des meilleurs procédés ; ne perdant ni négliger aucune occasion favorable ; donner que chose au hasard , mais , en tout se faire loi du salut de l'armée.

535. 25^e Il vaut mieux réduire l'ennemi par la fi par les ruses , par des terreurs , que par des batailles où la fortune a souvent plus de part que la valeur. Les téméraires qui réussissent par des coups de main ont que l'admiration du vulgaire ; ceux qui ne doivent leurs succès qu'à leur habileté méritent seuls d'être loués.

536. Un général d'armée ne donnera jamais bataille , s'il n'a pas quelque dessein important. Et qu'il y sera contraint par l'ennemi , ce sera certainement parce qu'il aura commis quelques fautes qui obligent de recevoir la loi de son adversaire. Les meilleures batailles sont celles que l'on force l'ennemi à recevoir. C'est une règle constante , qu'il faut obliger l'ennemi à ce qu'il n'avait pas envie de faire ; comme votre intérêt est diamétralement opposé au sien , il vous faut vouloir ce que l'ennemi ne veut pas. Il faut tout essayer , tout imaginer , tout calculer avant d'entreprendre une affaire générale. C'est dans ces grandes circonstances que les généraux doivent prendre d'autant plus de mesures qu'une plus grande gloire est attachée à leur bonne conduite , et un grand danger à leurs fautes. C'est le moment où le talent , l'expérience , l'art de combattre , et la prudence triomphent au grand jour.

537. 27^e Il est essentiel de cacher le plus qu'on peut à l'ennemi , la disposition avec laquelle on veut combattre , pour qu'il ne puisse en faire perdre les avantages par des dispositions contraires.

538. 28^e Dès qu'on a bien pris ses mesures , qu'on a tout les règles de l'art , qu'on est convaincu qu'on n'a rien oublié de ce qui peut contribuer à l'heureux succès d'une entreprise , et qu'on a préparé sa retraite en cas de non réussite , il faut être tranquille sur ce qui peut arriver ; user de tous ses talens et de toutes ses ressources pour se procurer la victoire.

il arrive quelque chose de fâcheux, il faut se
 ler de le faire connaître : il est de la prudence
 général de cacher aux troupes ce qui peut abattre
 courage.

39. 29° Un jour d'action, on encourage les troupes
 leur inspirant du mépris pour leurs ennemis; en
 pelant leurs victoires précédentes; en les intéressant
 les motifs de l'honneur, du salut de la patrie; en
 faisant envisager la victoire comme le terme de
 travaux. Souvent une plaisanterie, un bon mot
 l'un air de gaité enflamment le courage. Il y a des
 ps où les troupes sont an- les motifs de
 jeance ou par un resse- mal: il est im-
 ant alors de profiter de haleur des
 its qui ne manquent p N'engagez
 nis une affaire générale iez les sol-
 se promettre la victoire.

40. 30° Quand une troupe est par la ter-
 r, c'est en vain qu'on veut l- es soldats
 outent, dans ce premier instant, n- proches, ni
 mces. Il vaut mieux les suivre, tâcher de leur per-
 ler de se retirer plus en ordre, les rallier insens-
 nent; et des qu'on les voit un peu calmés, réveiller
 ux l'honneur militaire et les ramener au combat.

41. 31° Lorsque les troupes ont été battues; il ne
 pas les avilir par des reproches qui leur donnent
 mépris d'elles-mêmes. S'il y a de leur faute, on punit
 plus coupables, et l'on exhorte les autres à rétablir
 honneur,

Quand le général est aimé, les troupes sont jalou-
 de regagner son estime; elles en demandent avec
 eur les occasions; mais s'il a perdu leur confiance,
 harangues les plus persuasives ne les ramèneront
 it. César n'imputait jamais aux troupes ses mauvais
 s; s'il leur faisait des reproches, il ne les accusait
 de trop de vivacité, et de n'avoir pas bien suivi
 ordres. Il punissait seulement quelques chefs des
 coupables.

42. 32° Quoi qu'il puisse arriver, il faut être ferme
 onstant, garder toujours une grande égalité d'âme,
 r avec soin de s'enfler dans la prospérité, et de

s'abattre dans les revers, parce que les bons et les mauvais succès se suivent de fort près, et sont un flux et reflux continuel : c'est pourquoi on ne doit ni se repentir, ni s'affliger d'une entreprise qui a mal réussi, lorsqu'après avoir bien examiné et pesé toute chose, il était vraisemblable qu'elle devait avoir un succès heureux ; surtout quand il est vrai que, si elle était encore à faire, et que toutes les circonstances fussent les mêmes, on agirait comme on a fait.

543. 33° S'il arrive qu'on tienne l'ennemi renfermé dans une gorge, et qu'il ne puisse échapper que par des ruses, il faut se méfier de toutes celles qu'il peut employer. Il se sert quelquefois de la négociation pour gagner du temps. En pareil cas, on doit donner ses conditions avec un temps très-court pour les accepter. si la réponse ne convient pas, on n'écoute plus rien.

544. 34° Les suspensions d'armes ou les traités qu'on peut faire, ne doivent pas porter un général à la négligence : il doit au contraire redoubler de vigilance et se garder avec soin. S'il n'est pas capable de manquer à ses engagements, l'ennemi peut être perfide. Il est honteux en pareil cas de dire : Je ne l'aurais pas cru.

545. 35° Le devoir d'un général, comme de tout autre chef, est de faire valoir les actions de ceux qui se sont distingués sous ses ordres, ou qui lui ont donné des avis utiles. Mais comme il y a des âmes basses et fausses dans toutes les professions, on trouve des militaires qui osent cacher la lumière qui les a guidés et étouffer le mérite, en faisant servir le talent des autres à leur propre avancement : ils oublient tout, excepté eux.

546. — *Maximes générales pour une campagne de défense.* Outre les maximes d'attaque, un général doit connaître les maximes suivantes de défense.

547. On peut juger de la partie de la frontière où l'ennemi doit s'assembler, et du but qu'il se propose, en observant les lieux, le nombre et la force de ses dépôts, on se mettra en état de s'opposer à ses desseins, et de les faire échouer, en approvisionnant de son côté les places les plus exposées et les plus importantes, en reconnaissant d'excellentes positions, et en prenant

toutes les mesures possibles pour n'être point prévenu en campagne.

538. 2° Un général qui est sur la défensive doit éviter toute occasion de combattre sur les terrains où la supériorité du nombre peut beaucoup. Il doit chercher à harceler l'ennemi, à l'affamer, à ruiner son armée en détail, en se tenant toujours à portée de profiter de ses fautes, en occupant des postes sûrs et avantageux; en l'attirant dans quelque défilé ou lieu resserré, où il puisse se ranger sur un front égal au sien, où le nombre perde son utilité, et où la victoire dépende des bonnes dispositions qu'il fera, et de la valeur de ses troupes.

549. 3° Il faut qu'il soit actif, hardi, entreprenant, que jamais il ne se règle sur la conduite de l'ennemi, pour agir ou ne pas agir; mais uniquement sur ce qui intéresse essentiellement son pays: car on commence à agir contre soi-même des qu'on imite une démarche que l'ennemi a faite pour son avantage.

550. 4° Il y en a qui laissent avancer l'ennemi dans le pays, afin que son armée étant affaiblie par les garnisons qu'il est obligé de mettre de côté et d'autre, ils puissent ensuite le combattre avec plus d'avantage; d'autres feignent de la crainte, pour rendre l'ennemi plus assuré et plus négligent, et, en se retirant, ils le conduisent vers des lieux désavantageux, et vers leurs secours qui avancent; puis ils tournent tête tout d'un coup, et combattent. Les autres marchent continuellement, ou pour tirer l'ennemi de ses postes et l'assaillir, ou pour le ruiner par des marches auxquelles il n'est pas accoutumé.

551. 5° Quand on est sans armée, quand on a des troupes peu nombreuses, ou enfin quand on n'aura que de la cavalerie, il faut:

1° Sauver tout ce qu'on peut dans les places; ruiner le reste, et particulièrement les lieux où l'ennemi pourrait se poster.

2° S'étendre avec des retranchemens, quand on s'aperçoit que l'ennemi veut vous renfermer. Il ne faut pas rester dans les lieux où l'on peut être enveloppé sans pouvoir ni combattre, ni se retirer.

3^o Empêcher les desseins de son ennemi , en de main en main , du secours dans les places s'approche ; distribuant la cavalerie en des lieux réels , pour l'incommoder sans cesse ; se saisir des passages , rompre les ponts et les moulins , faire en eux ; couper les forêts pour s'en faire des barr

On ne garde que les places les plus importantes on abandonne les autres ; on consume par les fourrages qu'on ne peut mettre en lieu de sûreté envoie au loin les bestiaux , à couvert des rivières , où ils soient en sûreté ; enfin en inquiétant son ennemi de toute manière , on empêche tout que ses partis s'écartent trop de l'armée , tent la terreur dans le pays

552. 6^o L'ennemi a quelquefois espéré de finir tôt une expédition ; mais , si l'on parvient à traîner en longueur , la disette le consume , dépit de ne rien faire de considérable le re l'oblige à se retirer , les soldats désertent , et sont malades et périssent , et une armée qui étouffée en entrant en campagne , se fond insensiblement elle-même.

553. 7^o Lorsqu'on a agi offensivement , et qu'on a fait des conquêtes , il faut songer aux moyens de les maintenir , et , pour cela , considérer les places qu'on doit conserver ou démolir ; les postes qu'il faut fortifier ; les passages et les rivières dont il faut s'assurer. Si on ne peut pas conserver ses conquêtes on doit tirer de grosses contributions , appauvrir le pays de manière à ne laisser que peu de ressources à l'ennemi. Si on est sur la défensive , il faut s'occuper de tout ce qui peut assurer sa tranquillité ; et si il n'y a aucun moyen pour repousser l'ennemi , céder un armistice , et traiter de la paix.

554. 8^o Lorsque le temps ou la mauvaise saison séparent les armées , on fait une trêve de plusieurs mois , pendant laquelle on répare ses pertes en hommes et munitions. On ne saurait prendre trop de précautions pour que l'ennemi ne puisse rassembler ses forces , et vous attaquer avant que vous ayez réparé les vôtres.

555. — *Campagne d'hiver.* Il est des circonstances qui les rendent nécessaires, et d'autres où elles présentent tant d'avantages qu'on n'hésite point à les entreprendre.

556. Dans les campagnes d'hiver, on fait toujours marcher les troupes en des cantonnemens bien serrés ; on loge dans un village deux ou trois régimens de cavalerie mêlés d'infanterie, s'il peut les recevoir ; on fait quelquefois entrer toute l'infanterie dans une ville.

557. Lorsqu'on s'approche de l'ennemi, on assigne des rendez-vous aux troupes, et on marche sur plusieurs colonnes comme à l'ordinaire. Quand vient le mouvement décisif de la campagne, c'est-à-dire, quand on est à portée de forcer les quartiers de l'ennemi, ou de marcher à lui pour le combattre, on met les troupes en bataille. Si le jour n'est plus assez long pour entamer l'affaire, on passe la nuit en cet ordre ; mais, alors, chaque compagnie doit avoir de grands feux.

558. Le soldat ne pouvant, à la longue, résister à de telles fatigues, il est nécessaire d'employer, dans ces sortes d'entreprises, toute la célérité possible ; il ne faut point envisager le danger, ni balancer, mais prendre une vive résolution, et la soutenir avec fermeté.

559. CAPITAINE. Après des journées célèbres, la renommée ne proclame ordinairement que les noms des officiers supérieurs ; ce n'est donc que lorsqu'il est détaché, et qu'il commande en chef une troupe, que l'officier particulier, à même de faire une attaque vigoureuse, une défense opiniâtre, une retraite savante, peut fixer sur lui les yeux de l'armée, mériter les éloges de ses chefs, les grâces de son prince, et les applaudissemens de ses concitoyens.

560. Dans ces momens, la bravoure ne lui suffit pas : il doit encore combiner son plan avec sagesse, juger sainement, exécuter avec suite, découvrir du premier coup d'œil les desseins de l'ennemi, et la meilleure manière de les faire échouer. Il doit vaincre, et

est incapable, s'il ne joint la réflexion à la valeur, la théorie à la pratique, et l'étude aux observations. Le militaire qui ne réunit pas tous ces objets compromet sa gloire, sa fortune, sa vie; d'ailleurs, sans ces connaissances, comment parvenir aux honneurs et aux grades?...

561. Ainsi, le capitaine doit connaître les ordonnances ou code militaire, pour les observer littéralement, et ne pas s'exposer à commettre à chaque instant des fautes très-préjudiciables au bien du service. Il doit avoir acquis la science militaire, en lisant et relisant avec soin et réflexion tous les articles de grande et de petite tactique contenus dans cet abrégé de stratégie, et en suppléant à sa concision par les ouvrages didactiques anciens et modernes.

562. Il doit apprendre l'histoire, pour suivre pied à pied les guerriers anciens, et surtout les modernes, et tirer une moralité de chacune de leurs actions; il doit classer et rassembler sous un même point de vue les objets qui peuvent naturellement s'éclairer les uns par les autres. Voilà, pour lui, le moyen d'acquérir chaque jour des idées grandes, nouvelles, heureuses, qu'il sera heureux de retrouver quand se présentera l'occasion de les développer. Voici les sciences que nous lui commandons :

564. — *Topographie*. Celle qui est le plus nécessaire à un capitaine est l'art de deviner la forme que doit avoir une montagne dont il ne voit qu'une partie; la profondeur d'une rivière dont il ne découvre que les bords; les détours et débouchés d'un vallon dont il ne connaît que l'entrée; les petites variétés d'un pays qui paraît uni et de plaine; la distance d'un point à un autre, le temps que la cavalerie peut mettre à la franchir, et l'infanterie à la parcourir.

565. On se rend habile dans cet art conjectural, en faisant pendant la paix de fréquentes observations, en s'assurant de la vérité de chacun des jugemens qu'on a portés; en se formant un coup d'œil assez juste et assez sûr, pour estimer de loin la force d'une troupe, la direction qu'elle prend; pour savoir utiliser la pente

de reconnaissance immédiate, avec quelle facilité
devinera-t-il pas quels sont les endroits les plus
propres à former une embuscade, à attaquer un con-
etc., etc !

2. — *Langues*. Il est heureux pour un capitaine de
parler plusieurs langues, s'il veut prendre, auprès des
habitants du pays, des informations relatives à une
situation qu'il médite; interroger des prisonniers,
espions; tromper par une réponse adroite une
troupe ennemie, une garde; conférer avec des
officiers. Combien dans toutes ces occasions ne
peut-il pas employer d'art, pour n'être pas la dupe de
ses interprètes, ou pour ne pas divulguer ce qu'il
sait. Se trouve-t-il, après un combat sanglant,
au milieu du champ de bataille, quelques mots,
adresse au soldat le plus farouche, le touchent
plus que les signes les plus énergiques.

3. Ainsi, parler la langue de son pays avec con-
naissance et pureté; l'allemand, parce que long-temps
nous aurons la guerre avec l'Allemagne; l'anglais, parce
que ce peuple, selon sa politique, est notre ennemi
naturel, l'italien et l'espagnol : voilà à quoi doit s'ap-
puyer un capitaine.

4. — *Droit de la guerre*. Le capitaine doit con-
naître quels sont les droits que donne la victoire pour

Nous devons posséder, non seulement les connaissances nécessaires à notre rang, mais encore toutes celles qui sont exigées des grades supérieurs : souvenons-nous toujours que nous manquons plus souvent à l'occasion de parvenir, que l'occasion ne nous manque.

573. Loin de nous l'idée qu'un capitaine ne doit s'occuper que de l'art militaire. Il peut, il doit même, pour donner du ressort, de l'activité et de l'agrément à son esprit, chercher dans la littérature, dans les beaux-arts ou dans les sciences, des délassemens agréables.

Mais fut-il occupé de résoudre un problème important, sa palette fut-elle chargée des couleurs les plus fraîches, se trouvât-il dans l'access d'un enthousiasme heureux, si le tambour l'appelle au quartier, il doit jeter plume, compas, pinceaux, et aller commander avec plaisir quelques temps de l'exercice, visiter les effets de ses soldats, calculer les dépenses des chefs de chambrées pendant la durée d'un prêt; en un mot, subordonner l'agréable à l'utile.

574. — *Connaissance du cœur humain.* Les capitaines doivent aussi acquérir la connaissance du cœur humain. Ceux qui la posséderont sauront la manière de tirer un parti avantageux des passions qui dominent les hommes. (Voyez Général, 1560.)

575. — *Connaissance de soi-même.* Ils doivent aussi se connaître eux-mêmes. Qui ne se connaît pas est sans cesse exposé à commettre des fautes grossières, à se laisser emporter par ses goûts, conduire par la prévention et aveugler par l'amour-propre.

576. — *Connaissance de sa nation.* Le Français diffère autant de l'Allemand que ce dernier de l'Italien, et que celui-ci diffère de l'Anglais : chacun de ces peuples a son caractère et sa valeur. Le capitaine qui n'aura pas acquis sur tous ces objets des connaissances étendues, tombera dans des erreurs préjudiciables au service de sa patrie.

577. — *Connaissance de sa compagnie.* Le capitaine s'attachera à connaître à fond l'esprit général de sa compagnie, et quand il l'aura saisi, il étudiera en détail celui de tous les hommes qui la composent.

578. Il commencera son cours d'observations par

son sergent-major : il verra s'il est plus sensible aux récompenses qu'aux punitions ; s'il a besoin d'être excité ou retenu : il examinera quels sont ses goûts, ses talens , ses mœurs , ses passions , son génie et son genre de courage. Il descendra ensuite de sergent à sergent , de caporal à caporal , de soldat à soldat. Cette étude demande des soins continus , de la patience, de la sagesse ; mais que ne peut le zèle soutenu ? Un capitaine qui possèdera bien sa compagnie pourra , dans les plus grands dangers , en tirer tout le parti qu'il voudra. (*V. 1566.*)

579. — *Qualités morales , Sentimens et Passions auxquelles un capitaine doit être sensible.* Pour être compté au rang des guerriers respectables , pour obtenir des jours heureux , jouir d'une réputation flatteuse , et laisser après soi un nom glorieux , il faut que le capitaine aime sa patrie : c'est le premier des sentimens qui doivent l'animer. S'il aime sa patrie comme elle doit être aimée , il obéit avec soumission aux ordres qu'elle donne , accomplit à la lettre ce que commandent ses lois , est prêt à lui sacrifier non seulement sa vie , mais à lui consacrer tout le cours de ses années , à lui soumettre sa volonté , ses goûts , ses passions et ses passions.

580. Celui qui aime sa patrie d'un amour réel , sincère et persévérant , ne fait rien qui puisse nuire à son pays , et n'omet aucun des devoirs que le service de l'état impose ; il prévient , il cherche , il prévoit ce qui peut être utile à sa nation ; et , pour l'exécuter , il surmonte les difficultés les plus grandes , il supporte les fatigues les plus pénibles , il brave les dangers les plus imminens , et ne demande pour récompense que l'occasion de rendre des services plus grands encore. Ce sentiment énergique , à qui la sage antiquité a attribué les hommes célèbres qui l'ont illustrée , peut produire toutes les vertus , et ne peut être remplacé par aucune d'elles , pas même par l'honneur.

581. — *De l'Honneur.* Le véritable honneur apprend au capitaine à ne rougir que de ce qui est véritablement honteux , à ne chérir que ses devoirs , à distinguer la vertu d'avec ses apparences ; à priser

contentement intérieur plus que les louanges de la multitude. (*Voyez Général.*)

582. — *Estime publique.* On doit développer de bonne heure dans l'âme des militaires, cette passion précieuse de l'estime public; si nous y parvenons, nous les verrons remplir leurs devoirs dans toute leur étendue, et réunir toutes ces vertus qui constituent l'honnête homme, le bon citoyen et le guerrier respectable.

583. — *Estime de ses chefs.* On doit animer ce désir dans l'âme des militaires. (*Voyez 1558.*)

584. — *Amitié de ses égaux.* Le capitaine doit priser l'amitié de ses compagnons d'armes, et s'étudier à la mériter; elle le dédommagera de tous les sacrifices que son état lui impose, et bannira loin de lui l'ennui qui poursuit ordinairement avec tant de constance le militaire.

585. — *Amour du soldat.* Non, les soldats n'accordent leur amour ni à l'officier ignorant, ni au capitaine dont les mœurs sont dépravées, ni au chef qui laisse flotter les rênes de la discipline, ni à celui qui montre peu de goût pour son métier, ni à celui dont la parure annonce plutôt un Sybarite qu'un Spartiate. Ils n'accordent ce sentiment précieux qu'au capitaine qui sait les punir avec justice et fermeté, quand ils ont mal fait, et leur donner des louanges quand ils se sont conduits en gens de cœur; qui leur parle avec dignité, avec politesse et avec bonté; qui cherche à les élever à leurs propres yeux; qui leur prodigue les soins les plus tendres quand ils sont malades; qui allège leurs travaux quand ils sont faibles; qui est leur protecteur, leur défenseur, leur père, qui, toujours calme et réfléchi, ne se laisse ni emporter à la colère, ni séduire par la prévention; en un mot, ils n'accordent leur amour qu'au capitaine qui remplit ses devoirs dans toute leur étendue.

586. Ils peuvent bien prendre un air de gaieté, de familiarité avec un capitaine qui ne ressemble en rien à celui que nous venons de peindre, mais l'observateur attentif reconnaît que l'ironie tient sur leurs lèvres la place d'une sincère approbation, et au lieu de la sérénité que donne le vrai contentement, il découvre un

leurs fronts les indices d'un mépris, qui, pour être masqué, n'en a pas une existence moins réelle et moins profonde.

— *Esprit de corps.* (*Voyez ce mot.*)

587. — *Bravoure.* La bravoure dépourvue de lumières peut être quelquefois utile, mais les connaissances et les talens que la bravoure n'accompagne pas sont toujours stériles. Il faut donc que le capitaine soit brave ; il faut plus encore, il faut que ses soldats soient convaincus de sa valeur. Si la bravoure du capitaine était soupçonnée, le mépris le plus grand l'accablerait bientôt, et ses ordres perdraient, même en temps de paix, une grande partie de leur poids. La valeur du capitaine, pour être grande, ne doit cependant pas être emportée ; si elle l'empêche de réfléchir et de raisonner sa conduite, si elle lui ôte la liberté d'esprit et le sang-froid qui sont nécessaires pour donner des ordres sages et pour profiter des occasions favorables, elle n'est plus une qualité précieuse. Celui qui la possède pourrait être un bon soldat ; mais il ne sera jamais un bon capitaine la valeur du soldat et celle de son chef différent beaucoup.

588. — *Du Courage.* On peut être valeureux et n'avoir point le courage qui fait supporter sans broncher les coups de la fortune, les intemperies des saisons, la disette des vivres. On peut être valeureux et n'avoir point cette fermeté d'âme qui fait qu'on se roidit contre les sollicitations des femmes, qu'on brave les menaces des grands, qu'on s'oppose à toutes les injustices, et qu'on s'élève au-dessus de toutes les considérations personnelles. On peut être très-valeureux, et n'avoir point ce courage qui règle les goûts, asservit les plaisirs et dompte les passions. On peut être très-brave, et ne savoir pas supporter une disgrâce sans s'avilir, une défaite sans tomber dans l'abattement, et remporter une victoire sans s'enorgueillir. Le capitaine s'exercera de bonne heure à fortifier son âme contre les divers coups qui peuvent l'atteindre ; plus il sera affermi contre eux, plus il sera maître de lui-même, et plus il approchera de la perfection.

589. — *De la Justice.* Un code qui infligera à

peines proportionnées à la gravité des délits, facilitera la justice au capitaine, en bannissant tous les abus que produit le pouvoir arbitraire.

Le peuple qui décernerait une récompense nationale à chaque action utile, et qui réglerait si bien la manière de parvenir aux grades élevés, que la prévention et les considérations particulières ne puissent jamais influencer sur la nomination des officiers, et empêcher le mérite dépourvu de protecteurs, méconnu par la fortune, et traité peu favorablement par la nature à l'égard des qualités du corps, d'être élevé à ces places plus importantes qu'on ne le croit communément, procurerait sans peine le titre d'équitable au capitaine.

590. Un capitaine, enfin, serait juste plus facilement dans un corps militaire composé de sous-officiers instruits et éclairés, parce qu'il ne serait jamais induit en erreur par les comptes qu'ils lui rendent dans des instans où ils sont égarés par leurs animosités particulières, et aveuglés par leurs petits intérêts. Mais, en attendant ce bienfait, exigeons qu'un capitaine soit juste, et nous lui imposerons les plus grands travaux, nous le soumettrons à une vigilance perpétuelle; il faudra qu'il voie tout par lui-même, qu'il vérifie un rapport par un autre, et malgré tous ses soins, il sera encore exposé fort souvent à commettre des injustices. Si, en interrogeant sur le même fait plusieurs personnes, il parvient à découvrir la vérité, il courra le risque de transformer la vigilance en espionnage, et de faire naître la méfiance, la haine et plusieurs autres fléaux aussi cruels. En attendant un bon code militaire, le capitaine veillera sans cesse sur lui-même, pour tenir un juste milieu entre les deux extrêmes. Il pesera au poids de l'équité toutes les peines qu'il infligera; il recevra toutes les plaintes que ses soldats lui porteront; il forcera ses subordonnés à réparer les torts qu'ils auront eus; mais il punira doublement le soldat qui aura joint le mensonge à une faute. Il écouterà tous les rapports que ses sous-officiers lui feront; mais il les vérifiera avec soin, sans cependant compromettre l'autorité et la réputation de ceux qui les auront faits.

Il les éclairera quand ils se seront laissés emporter par un zèle trop grand, par une sévérité outrée, ou par quelque intérêt particulier : la grande justice, dans un capitaine, consiste à obliger ses sous-officiers à être justes et vrais.

591. Nous recommandons à un capitaine de rendre justice à ceux de ses subalternes auxquels il devra des conseils ; à ceux qui auront exécuté, sous ses ordres, quelque opération difficile , qui auront fait quelque action d'éclat. Cette conduite généreuse lui vaudra les loges les plus flatteurs de la part de son prince , de la nation et de la postérité.

592. — *Obéissance.* On trouve dans les armées bien peu d'officiers qui refusent formellement d'obéir aux ordres de leurs chefs ; mais on en trouve souvent qui se permettent de blâmer hautement la conduite militaire de leurs supérieurs, de faire la critique de leurs opinions, et de censurer les actions ordinaires de leur vie. Les Français tombent plus souvent que tous les autres peuples dans cette espèce d'insubordination , plus dangereuse que la révolte ouverte.

593. Un chef à qui on désobéit avec éclat fait aisément rentrer dans les bornes de l'obéissance et de la discipline ceux que leurs passions en ont fait sortir ; il prévient avec facilité les désordres que peuvent causer ces frondeurs publics, qui croient se faire un nom en blâmant tout ce qui émane de l'autorité. Mais il est presque impossible à celui qui commande de parer les coups que lui portent ces détracteurs hypocrites, qui, obéissant eux-mêmes servilement, veulent éloigner les autres d'une obéissance noble et généreuse ; qui flattent leur chef en sa présence, et le dénigrent quand il est absent, qui ont l'art de donner à la noire calomnie les dehors d'une médisance légère ; qui font naître des soupçons dangereux, en ayant l'air de faire des observations triviales ou des questions innocentes, qui accablent un chef sous le poids du ridicule, en employant une plaisanterie fine et agréable en apparence, mais mordante et cruelle en réalité ; qui finissent enfin par détruire les ressorts de la discipline, après

les avoir affaiblis par leurs insinuations dans leur ironie piquante.

594. Le capitaine sage fuira loin de ces honneurs, et tiendra une conduite entièrement simple. Quel que soit le chef que son prince lui ait donné, lui obéira avec la soumission qu'il doit aux lois de la loi. S'il est forcé de donner dans son cœur au mépris, il ne permettra jamais qu'il en croit que son chef, par impéritie, peut compromettre les intérêts de l'Etat, ou faire souffrir quelques-uns de son administration, il l'avertira, modestement, des suites que sa conduite peut avoir ; il parlera avec franchise, mais cependant avec mesure. La vérité, quand nous l'offrons aux hommes à ceux qui sont plus élevés que nous, a presque toujours besoin d'un voile.

595. — *Désintéressement.* L'éducation que les soldats ont reçue, les exemples qu'ils ont sous les yeux, qu'ils servent, leur ont suffisamment prouvé qu'ils doivent non-seulement conserver leurs maîtres, mais même se mettre à l'abri du soupçon de les trahir. Nous dirons seulement que le capitaine est responsable de la probité de ses sous-officiers et caporaux. Il est coupable toutes les fois que ses sergents ou caporaux commettent des erreurs dans leurs comptes, pour lesquels ils sont assurés qu'on ne les vérifiera pas, tout cela parce que leur chef ne veille pas avec assez de soin sur les marchands et fournisseurs qui traitent avec eux, et à faire venir les marchandises de la première main, et les avoir à meilleur marché. Il doit veiller à la confection des effets à l'usage de ses soldats, et y porter plus d'attention encore qu'il ne pourrait en porter pour lui-même.

596. — *Fidélité à sa parole.* Le militaire délicat ne se permettra jamais de violer la parole qu'il aura donnée à qui que ce soit. Il ne fera jamais de promesses et aux autres des promesses qu'il lui semblerait difficile de tenir.

597. Les promesses agréables que le capitaine fait à ses soldats ne doivent jamais être vaines ; et leur font entrevoir des punitions sévères

pas non plus être frivoles. Avec un capitaine irrésolu, et qui se laisse gagner par de belles promesses, le soldat est inexact et quelquefois sans discipline, mais avec un commandant ferme, et qui tient exactement toutes les paroles qu'il a données, le soldat ne s'éloigne jamais des règles du devoir, et fait souvent mieux qu'on aurait osé l'espérer.

597. — *Humanité.* Que ce mot vienne souvent, surtout en temps de guerre, se présenter à l'esprit du capitaine. Là, le soldat furieux ne respire que le sang et le carnage; chacun bannit loin de lui la pitié pour les maux d'autrui; l'humanité gémissante ne peut espérer d'être puissamment secourue que par les capitaines. Quoi qu'il arrive, qu'ils s'empressent de la soulager. Si l'amour de la patrie nous force, dans le champ de Mars, d'être prodigues de sang, que l'amour des hommes nous en rende avares, sitôt que nous avons déposé les armes; que notre conscience ne nous dise jamais : *Barbare, tu as pu conserver la vie à un homme, à un soldat, à un de tes compagnons, et tu ne l'as pas fait !....*

598. Le soldat à qui, pendant sa maladie, nous aurons montré un tendre intérêt, à qui nous aurons donné des soins empressés, s'exposera, dans le combat, avec la plus grande ardeur pour notre gloire, et sacrifiera la vie avec plaisir pour conserver la nôtre.

599. Montrons une tendre compassion pour les maux de nos compagnons d'armes; soyons économes de leurs forces; ménageons leur sang dans toutes les occasions; mais veillons avec plus de soin encore sur leurs jours, lorsque nous avons quitté le champ de bataille, que sur ce théâtre du tumulte et de l'horreur. S'ils perdent ici la vie, leur mort est du moins utile à la patrie, et partout ailleurs, nous perdons et leur vie et leur mort.

600. Le capitaine doit aller au secours de celui de ses soldats dont l'estomac très-actif ne trouve pas une nourriture suffisante dans sa ration. Il doit diminuer les travaux de celui à qui l'âge n'a pas donné les forces dont il aurait besoin, ou à qui une maladie longue et cruelle les a enlevées.

601. Il doit être tour-à-tour compatissant, généreux

honnête, facile, bon, mais jamais faible. (pour les prisonniers qu'il aura faits toutes les actions compatibles avec le besoin de s'assurer personnes.

601. — *De la Modestie et de la Politesse.* Il aux guerriers d'être modestes dans les succès, avec leurs soldats; d'avoir un caractère doux, humeur égale; d'éviter avec un soin extrême l'orgueil dans le ton, la fierté dans les manières, l'épigramme et la dureté dans les propos; d'en tirer jamais vanité ni de leur naissance ni de leur fortune.

602. Il ne reste plus qu'à assurer au capitaine réunira les traits divers que nous venons de décrire, qu'il parviendra certainement et avec rapidité aux premiers grades. Les injustices militaires se plaignent quelquefois sont nombreuses qu'on ne fait semblant de le croire. la conduite de ceux qui prétendent avoir éprouvé des injustices : vous verrez qu'ils ont moins de protecteurs que de mérite; que la jalousie des autres les ont moins desservis que leur ignorance des mœurs, et qu'en ne leur accordant pas le grade supérieur, on leur a rendu service. Dans l'élevé où on les aurait placés, ils auraient attiré sur eux les regards du public, et ils ne peuvent être élevés de près sans y perdre.

603. CAPITALE. Ligne droite comprise entre le point de réunion des deux demi-gorges d'une fortification, et l'angle saillant de cette pièce. le soldat tire devant lui, il y a, devant chaque carré, un secteur de cercle de 90 degrés sans lequel ce qui est un très-grand défaut.

604. CAPITULATION. Les articles de la capitulation d'une place sont proposés par l'assiégé, et les articles de la capitulation sont proposés par l'assiégeant, des otages pour la sûreté de ceux qu'il envoie au général ennemi. Ordinairement, ces otages se donnent réciproquement et de dignité égale.

605. La stipulation des articles proposés,

lication ou le refus de quelques-uns, se règlent sur un grand nombre de considérations dépendant des vœux, et des connaissances du général qui fait le siège.

606. Les articles étant signés, les assiégeans prennent possession d'un poste ou d'un front attaqué, selon ce dont on est convenu.

607. Le temps où la garnison doit sortir étant arrivé, on introduit, dans la place, ordinairement par honneur, le plus ancien corps de l'armée, qui prend les postes pour la garde de la place; et, après que les troupes ennemies sont sorties, on y fait entrer celles qu'on y destine pour garnison.

608. La visite de ce qui doit rester dans la place, suivant la capitulation, précède la sortie de la garnison, et se fait toujours de concert avec les officiers d'artillerie et les préposés pour les vivres, qui s'en donnent réciproquement des états signés et des décharges, sur lesquels états le général donne des ordres afin de pourvoir la place de ce qui lui manque.

609. On donne aux troupes qui sortent une escorte suffisante pour les conduire sûrement au lieu marqué par la capitulation, de laquelle sur toute chose on doit être religieux observateur.

610. Les premiers soins qui doivent suivre la sortie de la garnison, sont la destruction de tous les ouvrages extérieurs qu'on a faits pour l'attaque, et la réparation de ce qui a été endommagé par le siège.

611. Un gouverneur ne doit rendre sa place qu'après avoir épuisé tous les moyens de défense que l'art et son génie peuvent lui fournir, et que lorsqu'il ne lui reste plus aucun moyen d'éviter d'être forcé.

612. Les capitulations sont relatives aux circonstances. Souvent celui qui assiège, ne voulant pas être arrêté par une longue défense, accorde sans condition les honneurs militaires aux garnisons qui se rendent. D'autrefois les places ne manquant de rien, si les gouverneurs sont incapables, les habitans effrayés les forcent à se rendre.

613. Cette facilité à prendre les places est quelquefois un stratagème de l'ennemi, pour diminuer ses forces et tomber sur vous avec avantage.

614. Lorsqu'on écoute les propositions d'un général assiégé, on doit, pour régler les articles de la capitulation, avoir autant d'attention à la constitution générale de la guerre qu'à l'état de l'armée et de la place assiégée.

615. Pour capituler, on arbore, par l'ordre du commandant de la place, sur la muraille, un pavillon blanc; ou, ce qui est la même chose, un tambour vient sur le rempart, bat la chamade, et crie à haute voix que ceux de la place demandent à traiter.

616. Dès ce moment, le gouverneur fait cesser la réparation des brèches et les autres travaux, et fait défense de tirer sous peine de la vie.

617. Dès la chamade battue, le général des assiégés fait sortir de la tranchée l'officier qui la commande. Cet officier va seul, et ne porte point d'autre arme que son épée; il ne passe pas le lieu que le tambour lui marque. Le général de l'armée assemble son conseil de guerre pour délibérer si l'on traitera; et, pour l'ordinaire, l'on conclut à attendre les propositions du commandant. Le général, pour ne point laisser aux assiégés le temps de reprendre haleine ou de recevoir du secours, lui envoie des députés.

618. Le gouverneur de la place n'est jamais du nombre de ceux qui viennent pour traiter; c'est une chose établie, qu'il ne sort jamais de sa place tant qu'elle est assiégée, non-seulement pour capituler, mais encore à la tête de ses sorties. Quant à la députation, elle sort par un des guichets d'une porte, ou quelquefois par la brèche; en certain cas, on l'a fait descendre par les remparts avec des cordes.

619. Le général envoie en même temps un ou deux officiers dans la ville, en otage pour la sûreté des députés. Ceux-ci font les propositions et les mettent par écrit.

620. Le général les examine dans le conseil, accorde les unes, refuse les autres; on dispute de part et d'autre, chacun pour ses avantages, enfin, on conclut, ou, les députés étant renvoyés et les otages rendus, on recommence à attaquer et à se défendre. On est fort exact à peser tous les termes d'une capitulation, pour

n'y laisser aucune équivoque qui puisse donner lieu au général et au gouvernement de chicaner sur l'exécution. Dans l'article où l'on marque le lieu où la garnison devra se rendre, on ne doit pas oublier que ce sera par le chemin le plus court.

621. Quand le général est assuré que la place ne peut lui échapper, il prescrit les conditions telles qu'il lui plaît. Pour l'ordinaire, il accorde des marques d'estime au gouverneur qui s'est bien défendu; et, si les ennemis en ont mal usé en pareille rencontre, il les traite de même.

622. Voici les conditions que demande ordinairement le gouverneur qui ne peut plus se défendre.

1^o Que la garnison sortira par la brèche avec armes et bagages, chevaux, tambours battant, mèche allumée par les deux bouts, balle en bouche, drapeaux déployés, un certain nombre de canons et mortiers, avec leurs armes et affûts de rechange, des munitions de guerre pour tirer un certain nombre de coups; pour être conduits, par le chemin le plus court, au lieu indiqué. Si la garnison doit être plusieurs jours en marche, on demande les provisions de bouche nécessaires.

623. 2^o Que les assiégeans fourniront un certain nombre de chariots couverts, c'est-à-dire qui ne seront pas visités, et, en outre, des chariots pour conduire les malades et les blessés en état d'être transportés, et en général toutes les voitures nécessaires pour emporter les bagages de la garnison.

624. 3^o Que les malades et blessés obligés de rester dans la ville pourront en sortir avec tout ce qui leur appartient, lorsqu'ils seront en état de le faire, et qu'en attendant, il leur sera fourni gratis, ou autrement, logement et nourriture.

625. 4^o Qu'il ne sera réclamé aucune indemnité contre les assiégés pour chevaux pris chez le bourgeois, et pour les maisons qui ont été brûlées et démolies pendant le siège.

626. 5^o Que le gouverneur, tous les officiers de l'état-major et de troupes, et les troupes elles-mêmes et tout ce qui est au service du roi, sortiront de la place

sans être sujets à aucun acte de représailles, de quelle nature que ce puisse être, et sous quelque prétexte que soit.

627. 6° Que les habitans seront maintenus dans leurs droits et prérogatives.

7° Qu'il sera libre à ceux qui voudront sortir de la ville, de s'établir dans les lieux qu'ils jugeront convenables. Qu'ils ne seront ni inquiétés, ni recherchés pour aucune des choses qu'ils auront pu faire avant ou pendant le siège.

628. 8° Que les prisonniers faits de part et d'autre seront rendus. Observez que, pour qu'une place soit reçue à composition, il faut qu'elle ait encore des vivres et des munitions de guerre pour trois jours; sans quoi la garnison se trouverait obligée de se rendre prisonnière de guerre.

629. Quand l'ennemi ne veut point accorder la capitulation, et qu'on est forcé de subir la loi, on doit chercher de l'adoucir et d'obtenir ce qui suit :

630. 1° Que le gouverneur et les principaux officiers garderont leurs épées, pistolets et bagages, etc.

2°. Que les officiers subalternes garderont leurs chevaux et leurs bagages.

3° Que les soldats ne seront ni dépouillés, ni maltraités.

4° Que la garnison sera conduite à tel endroit où elle pourra demeurer prisonnière de guerre.

5° Que les officiers principaux auront la faculté de aller vaquer à leurs affaires pendant un certain nombre de jours.

631. Lorsqu'on prévoit la nécessité de se rendre, que l'on a de grands magasins de munitions de guerre, etc., on gâte et détruit tout ce qu'on peut, avant de capituler, pour que l'ennemi n'en profite pas.

632. **CAPONNIÈRE casematée.** On ne peut construire une caponnière casematée que dans les places qui ont au moins douze pieds de largeur. Elle est dite générale, ce qui signifie qu'elle règne tout autour du poste; ou partielle, c'est-à-dire qu'elle n'occupe

seul point. Elle peut être à un ou deux étages ; le second peut être ou non couvert.

633. Toute caponnière doit avoir une poterne de quatre à cinq pieds de largeur, placée sur le côté qui ne doit point éprouver les efforts de l'ennemi, et qui est destinée à ouvrir une communication de l'intérieur du poste dans le fossé.

634. On doit avoir préparé, dans l'intérieur de l'ouvrage, des arbres taillés en abatis, ou quelques autres objets capables de boucher la poterne, afin d'empêcher l'ennemi qui aurait gagné le fond du fossé, d'entrer dans l'ouvrage en passant par cette poterne.

635. Pour construire une caponnière casematée à deux étages, il faut rassembler des arbres, des poutres et des solives qui aient au moins six pouces d'équarrissage, et au plus un pied ; et longs d'au moins trois pieds de plus que le fossé n'a de profondeur, y compris la hauteur du glacis.

636. Il faut diviser par deux tiers le nombre de pieds du pourtour du poste, et le quotient indique le nombre d'arbres, de poutres ou solives nécessaires à la construction d'une caponnière, en les supposant de six pouces d'équarrissage, pour les placer à deux pouces les uns des autres.

637. Pour une caponnière à deux étages couverts, il faut aussi se procurer des solives de quatre à cinq pieds de longueur ; il en faut autant que de palissades. On doit encore rassembler un grand nombre de planches ou madriers, pour plancheier les deux étages.

638. Quand on ne veut construire qu'une caponnière à un seul étage, on n'emploie que des arbres de huit pieds de longueur.

639. — *Construction.* On fait aiguïser les palissades par un de leurs bouts, de manière qu'elles puissent entrer de deux pieds en terre.

On trace à trois pieds de l'escarpe une rigole dans laquelle la pointe de la palissade doit être placée. On plante les palis le plus perpendiculairement possible à deux pouces les uns des autres. On place les solives portant par un bout sur la palissade, et de l'autre sur le parapet. On recouvre les solives de planches,

lesquelles on met des fascines que l'on charge d'un pied de terre. On cloue ensuite sur les palissades les planches qui doivent empêcher l'ennemi de voir l'intérieur de cette galerie. De deux en deux planches, on laisse un intervalle de deux pouces, qui, avec celui qui se trouve entre les palissades, un créneau, par lequel les soldats passent le fusil et le feu.

640. Quand la caponnière a deux étages, on construit contre les palissades perpendiculaires, et à six pieds de terre, une poutre de six à huit pouces d'équarrissage : c'est sur cette poutre et sur les terres du parapet que portent les solives sur lesquelles on établit le plancher du premier étage. Le toit se construit également dans celles qui n'en ont qu'un ; et pour communiquer du premier étage au second, on laisse dans le plancher des trous assez grands pour qu'un homme puisse y passer commodément au moyen d'une petite échelle. Les soldats du second étage peuvent tirer sur l'ennemi lorsqu'il commence à s'approcher de la crête du parapet.

641. Le second étage, ne dépassant le glacis d'un pied tout au plus, ne peut être vu par le soldat de l'ennemi que lorsqu'il a été conduit sur le bord de la contre-escarpe.

642. Quoique l'ennemi parvienne à gagner le bord du fossé, il n'est pas maître de l'ouvrage. Il faut qu'il coupe des solives de six pouces d'équarrissage, ou qu'il gravisse contre les palissades plantées perpendiculairement, et cela sous un feu à bout portant.

643. Une caponnière casematée, bien faite, et l'assaillant l'obstacle le plus difficile qu'il ait à monter. Ce n'est pas en l'attaquant qu'on la vainc, mais en éludant les difficultés qu'elle oppose.

644. On peut s'en servir sur une élévation, sans ouvrage intérieur, pour former un poste bon pour résister à un ennemi qui n'aurait point de canon.

645. On ne peut enlever une caponnière casematée qu'en comblant le fossé avec les gros sacs à terre, la paille, les fascines, etc., après avoir éteint les feux du parapet, et ceux du second étage de la caponnière.

646. **CAPORAL.** Qu'on ne s'abuse pas : c'est le bon caporal qui fait l'excellent soldat. Messieurs les officiers ne sauraient donc trop s'attacher à lui procurer toutes les connaissances et les qualités que réclame si impérieusement l'importance de ses fonctions. Un chef de corps, s'il est porté pour le bien du service, et jaloux de la gloire de sa patrie, ne saurait trop, non plus, y tenir la main.

647. C'est en effet des caporaux que dépendent principalement l'exactitude de la discipline, la bonté de l'instruction, la solidité de la tenue, et la précision des manœuvres.

648. Ce sont eux qui rendent adroit le laboureur vigoureux, qui font acquérir de la force à l'artisan efféminé, et qui donnent de la docilité au citadin indépendant. Ils animent du même esprit tous ces êtres différens; ils rendent leurs âmes accessibles aux impressions de la gloire, ils leur inspirent un courage qui peut tout entreprendre, et une constance qui peut tout exécuter; ils leur rendent l'obéissance facile et le joug léger; ils leur font aimer leurs chefs et obéir leurs devoirs : en un mot, d'un assemblage confus d'hommes, pour la plupart, mercenaires, libertins, lâches ou téméraires, ils font une troupe brave, vigoureuse, bien disciplinée et bien exercée.

649. Le caporal, n'ayant à surveiller qu'un petit nombre d'hommes qu'il ne perd jamais de vue, parce qu'ils couchent dans la même chambrée et vivent au même ordinaire, a beaucoup d'avantage sur l'officier, pour communiquer aux soldats les impressions que nous voulons leur donner. Il peut prévenir les fautes légères, en donnant à celui qui pourrait les commettre, des conseils sages et des exemples salutaires; remédier aux abus les moins considérables, en reprenant ou en punissant ceux qui en sont les auteurs; distinguer celui qui a manqué à ses devoirs, parce qu'il n'était pas instruit, d'avec celui qui a péché par défaut d'attention ou de volonté; animer celui-ci, retenir celui-là, soutenir un autre. Et qui ne sait que ce sont ces soins qui entretiennent l'ordre et l'harmonie dans l

les corps , et que toutes ces petites causes produisent les grands effets qui étonnent quiconque ne voit pas les détails militaires ?

650. Je n'hésite pas à le dire , un régiment qui est dépourvu de bons officiers particuliers et de sous-officiers , mais dont les caporaux répondraient à l'idée qu'il doit en concevoir , serait mieux tenu , mieux discipliné que celui dont les officiers et sous-officiers sont excellents , mais dont les caporaux seraient nuls. Pour nous en convaincre , parcourons les devoirs qui sont imposés au caporal.

651. — *Devoirs des Caporaux.* Les devoirs du caporal commencent avec le jour , et ne finissent qu'au matin. Dès qu'il est levé , a-t-il donné quelques soins à sa personne , qu'il doit obliger tous ses soldats à se lever avec lui , à répondre à l'appel , et rendre compte à son sergent. Il fait alors ouvrir les fenêtres pour renouveler l'air de la chambre , faire les lits , balayer , et remettre tout en bon ordre. Il veille ensuite à ce que les soldats se peignent et s'habillent. Les anciens soldats ne donnent pas de peine , mais les recrues nouvelles arrivées exigent de sa part une surveillance constante. Ils ne savent , pour la plupart , ni se peigner , ni chausser , ni s'habiller. Il faut donc qu'il examine personnellement chacune des différentes parties de leur habillement , pour s'assurer qu'ils les ont mises en ordre ; qu'ils en ont secoué la poussière , enlevé les taches , réparé les trous et les déchirures.

652. Il va au râtelier des armes ; il examine si elles sont en bon état ; s'il y a quelques réparations à faire , il en rend compte à son sergent.

653. Il apprend à ses hommes à monter et à démonter leurs armes , les nettoyer , pour prévenir la rouille ; à blanchir leur buffleterie , à graisser la giberne , et réparer les différentes parties de leur équipement. Pendant ces leçons , il leur parle de la sainteté de leur engagement , de l'amour qu'ils doivent à la patrie et son chef , de l'obéissance qu'ils doivent à leurs officiers et sous-officiers , et qu'ils doivent à leurs camarades ont droit d'attendre d'eux.

Il leur indique la conduite qui leur est ordonnée dans les différentes circonstances de l'état qu'ils ont embrassé, et leur fait connaître les punitions auxquelles ils s'exposent en manquant à la discipline. Il leur apprend les devoirs du soldat, quand il est de garde, et ceux de la faction. Combien de détails, tous intéressans, tous indispensables !

654. Quand il a touché le prêt, il va, avec un homme de son escouade, chercher les denrées qui lui sont nécessaires; il choisit les vivres avec discernement; il les achète avec économie. Il varie, autant qu'il le peut, les mets destinés à ses hommes, pour prévenir le dégoût. Il ne mène jamais deux fois de suite le même homme avec lui, afin qu'on ne puisse pas le soupçonner de détourner à son profit la plus légère partie de la subsistance de ses subordonnés. Il inscrit sur un livre destiné à cet objet, en présence du soldat qui l'accompagne, la quantité et le prix des denrées qu'il a achetées, et, pour que ses officiers puissent aisément vérifier si son état est juste, il met aussi par écrit le nom du soldat témoin des achats. Cela fait, il lui reste encore à veiller à ce que celui qui, à son tour, est chargé de préparer les alimens, y apporte le soin nécessaire, et la propreté, si essentielle à la santé.

Les hommes de son escouade, qui doivent ce jour-là être de service, fixent ensuite son attention; il veille à ce que leur armement et leur habillement soient dans le plus grand ordre, ce dont il s'assure par une inspection rigoureuse.

655. Le repas militaire fini, il oblige celui qui est de cuisine à faire disparaître jusqu'à la trace la plus légère de l'espèce de désordre que ce repas a occasionné.

656. A la descente de la garde, il oblige les soldats à remettre en bon ordre leurs personnes, leurs habits et leurs armes. Après le second repas, il fait porter à ceux qui sont de service les vivres qu'il leur a conservés; il leur envoie aussi les objets dont ils peuvent avoir besoin.

657. La nuit arrive, la retraite sonne, il fait l'appel de son escouade, en rend compte, et oblige ses sold

de se coucher , éteint la chandelle , et se livra au repos quand il croit tout tranquille. Cependant il a l'œil et l'oreille au guet ; au moindre bruit il devine ce qui se passe dans sa chambre. Aux approches du soldat qui va sortir , il devine les projets qu'il a ; il entend les hommes de son escouade parler ; il redouble d'attention , et , s'il parvient à surprendre la confidence de quelque projet dangereux , il prévient l'exécution. Est-ce une action que l'on médite , il exerce une surveillance plus que de coutume ; il épie toutes les démarches qu'il soupçonne ; il visite souvent son sac , les sociétés qu'il fréquente , et fait part de ses observations à son sergent , et , de concert , il prend les mesures les plus propres à rompre les projets dant il se défie.

658. Il n'est jamais oisif : aujourd'hui il vérifie les effets du petit équipement , en constate le nombre et la qualité ; il donne , sur leur durée , et sur le lieu où ils auront besoin d'être remplacés , des conseils que l'expérience lui a appris à former , et il désigne quels sont ceux qui ont besoin d'être remplacés à l'instant.

659. Pendant cette visite , il apprend à ses soldats comment ils peuvent empêcher la détérioration des objets de première nécessité , et dont le remplacement consume une somme considérable pour eux ; il leur fournit , par une sage distribution , des corvées ; leur fait faire pour les hommes absens , ou qui n'ont obtenu la permission de travailler , une manière simple et facile de se procurer les effets qui leur manquent ; il en paie le prix , et il fait faire tout de suite les réparations qui sont nécessaires.

660. Le caporal s'aperçoit-il qu'un soldat ne mange peu , que sa gaieté a disparu , que son visage se flétrit , il l'interroge , et rend compte de son état ; avant que la maladie ait fait des progrès , il le fait conduire au chirurgien-major et de là à l'hôpital.

651. Il étudie le caractère de ses soldats , et distingue *celui qui , par paresse , feint d'être malade* de *celui qui l'est réellement* : l'un veut reprendre

de ses devoirs quand sa santé n'est pas encore affermie ; il l'en empêche ; l'autre veut prolonger sa convalescence , pour faire durer son oisiveté ; il l'en empêche aussi.

662. Si un de ses jeunes soldats nouvellement arrivés , s'abandonne à une mélancolie funeste , et se dégoûte de son nouveau métier , le caporal , loin d'appesantir sur lui le joug de la discipline , si pesant quand on n'y est pas façonné , l'allège autant qu'il le peut : il cherche à lui faire oublier tout ce qu'il a quitté ; il veut , par les soins qu'il lui prodigue , lui faire perdre le souvenir de sa mère et de sa famille ; il cherche à gagner sa confiance , à devenir le dépositaire de ses peines , il lui tend une main secourable : il le retire de l'accablement où ses chagrins le plongent ; il verse un baume adoucissant sur ses maux , et il le met pour jamais à l'abri d'une situation aussi cruelle.

663. Il peut prévenir les disputes , par une attention empressée à terminer les plus petites discussions qui s'élèvent dans la chambrée , et en empêchant ses soldats de jouer à des jeux animés par un intérêt plus vif que la gloire de vaincre , et la peine d'être vaincu. Il peut prévoir les voies de fait , par une vigilance active. C'est du défaut d'attention des officiers et sous-officiers que naissent la plupart des combats singuliers que se livrent les soldats.

664. Le caporal conserve la discipline dans toute sa vigueur , empêche les progrès de la corruption , en réprimant les propos licencieux , qui pourraient donner aux nouveaux soldats des idées d'indiscipline ou de libertinage , et en inspirant à ces derniers de la méfiance pour ceux de leurs camarades dont les conseils et les exemples pourraient être dangereux.

665. Un caporal doit redoubler de vigilance la veille qui précède un grand exercice ou une revue. Ce n'est qu'après avoir fait subir à chaque soldat une inspection plus sévère qu'à l'ordinaire , qu'il peut leur donner quelques instans de loisir. Il visite de nouveau , le jour de la revue , les armes et les habits. Après l'exercice il fait remettre les uns et les autres dans l'état de pr

prété où ils étaient avant. Pendant la marche à ce que les soldats exécutent les ordres qu'ils ont. Arrivé au logement, il distribue les billets que mis le fourrier, ayant soin de loger avec lui qu'il croit devoir surveiller avec le plus d'attention à cause de son inexpérience, soit parce qu'il connoît de projets dangereux. Il continue ainsi son logement, de manière à ce que les sujets méritent le plus de confiance soient avec ceux méritent le moins. Il visite, pendant la journée, les logements de son escouade, et veille à ce que les soldats réparent les dégradations que leurs habits, ou leur équipement ont pu éprouver.

666. Les devoirs du caporal de service, tant pendant la guerre, que pendant la paix, sont aussi au moins que ceux qu'il doit remplir dans la paix. C'est de sa vigilance, c'est de son adresse à les sentinelles, et de son attention à les instruire. Ils dépendent la tranquillité et la sûreté d'un poste.

Le caporal, dans toutes les occasions, doit donner à son escouade l'exemple de la perfection; s'il se laisse souvent dans le cas de recevoir des réprimandes ou de subir des punitions, il perdrait la confiance de ses soldats. Il doit, avant de monter la garde, procurer tout ce dont ils pourraient avoir besoin pendant son absence.

667. Lorsqu'il est arrivé au poste, il doit se rendre au corps-de-garde avec le caporal de la garde d'attente, et examiner si tous les objets qu'on lui a remis sont en bon ordre. Si quelques-uns ont subi des dégradations, il en rend compte au chef de poste pour ne pas s'exposer de remplacer ceux qui manquent. Il numérote son poste, retire les sentinelles; examine, dans la guérite et aux environs, si les précédentes n'ont pas porté des pierres sur les bancs pour s'asseoir, si elles n'ont pas bouché les fenêtres des guérites, si elles n'ont pas commis de dégradations aux environs du poste. Il place chaque soldat à l'endroit qui est désigné par son commandant, et d'après les instructions établies au mot *Sentinelle*.

668. Dès que la pose est finie, le caporal son poste, et rend compte à son commandant ce qu'il a observé. Quand la garde est rentree le service avec les autres caporaux, et justice celui des soldats, les fait tirer au soir quels seront ceux qui iront chercher la chandelle, etc., et qui feront les autres corvées. Pendant la durée de la garde, il veille à ce que les soldats ne s'écartent du poste; il maintient l'ordre et la discipline, sort souvent du corps pour observer ce qui se passe dans les environs, les sentinelles, leur fait répéter leur consigne, donne toutes les instructions qu'il croit nécessaires.

669. Après la descente de sa garde, il remet toutes les parties de son habillement, de son armement, de son équipement, et reprend ensuite l'exercice de ses devoirs journaliers.

670. D'après cet exposé succinct des devoirs du caporal, on ne sera pas étonné qu'on ait regardé le caporal comme la base sur laquelle repose le bâtiment de la discipline militaire, et conséquemment qu'il ait été expressément recommandé aux officiers supérieurs et subalternes de fixer sur eux toute leur attention, tous leurs soins, et d'apporter dans le choix de ces hommes si essentiels, tout le discernement qu'exige son importance, sans avoir égard ni à la taille, ni à la figure, ni à l'ancienneté de service, ni aux services des capitaines. L'ancienneté, le désir d'une figure heureuse, ne doivent influencer sur le choix qu'autant qu'ils sont accompagnés du mérite voulu.

671. Il est indispensable que les caporaux sachent lire et écrire, pour tenir avec exactitude le livre-prêt, rendre un compte fidèle des effets à l'usage de leur escouade, rendre compte, après une reconnaissance des découvertes importantes, pour les ordres qui ont reçus par écrit et qu'ils doivent tenir secrets,

672. — *Qualités morales nécessaires aux Caporaux et Sous-Officiers.* La bravoure, la probité, l'obéissance, l'amour de la gloire, de la patrie, du chef de section, l'attachement, de ses drapeaux, de ses chefs,

qualités morales indispensables aux soldats. Il faut sans doute que le caporal réunisse toutes ces vertus, il y a de plus que l'ambition des grades plus élevés qu'il s'agit d'obtenir, et le désir des distinctions l'animent.

673. S'il n'est pas enflammé par ces passions, et si, condescendant en effets heureux, il languira dans une stérilité apathie.

674. Le caporal doit être actif, discret, prévoyant. Sans ces vertus, il commettra chaque jour des fautes qui pourront avoir de funestes conséquences.

676. Sans une justice impartiale, mais tempérée par la douceur, l'affabilité et une sorte de politesse; sans une grande patience, le caporal dégoûtera les jeunes soldats qu'il est chargé d'habituer au service.

676. S'il ne sait réprimer les mouvemens de la colère et vaincre sa prévention, il punira mal à propos avec humeur, et les punitions qu'il infligera révolteront au lieu de corriger.

677. Si le caporal ignore l'art de se faire aimer sans descendre cependant à cette familiarité qui relâche ou brise même les liens de la discipline, il est méprisé, ou haï des soldats; et ces deux manières d'être sont également dangereuses. S'il est dominé par l'amour du vin, qui osera lui confier la commission la plus importante? Ses mœurs sont-elles relâchées? celles de ses soldats seront dissolues. Est-il sans humanité? ses soldats seront barbares; ils voudront toujours se baigner dans le sang, ils ne se plairont qu'à détruire; les incendies et la dévastation seront pour eux les spectacles les plus agréables. En un mot, comme les exemples des caporaux sont tout-puissans sur leur escouade, nous devons faire germer dans leurs âmes toutes les vertus que nous voulons propager dans nos armées, en arrachant tous les vices que nous voulons déraciner du cœur des soldats.

678. C'est encore par leurs discours, par leurs conseils qu'ils parviennent à éclairer le soldat sur ses devoirs et sur les véritables intérêts de sa conservation en temps de guerre. Les caporaux et les sous-officiers seuls peuvent persuader à leur escouade cette vérité aussi frappante qu'utile : qu'en quittant leurs

dans le combat, qu'en abandonnant leur drapeau, leurs chefs, qu'en prenant la fuite enfin, ils donnent à leur ennemi toute la facilité qu'il peut désirer de les exterminer avec le moins de danger possible pour lui, et que par cette pusillanimité ils impriment sur leurs fronts une honte éternelle; tandis que combattre avec audace et sang-froid, soutenir avec fermeté un choc violent, rendre balle pour balle, coup de baïonnette pour coup de baïonnette, sans jamais abandonner son rang dans aucun cas, ne cédant à la force qu'avec l'ordre le plus parfait, est de tous les moyen le plus certain de perdre le moins de monde, de se faire redouter des ennemis et de se couvrir de gloire. (V. 1127.)

679. CAVALERIE. Je voudrais que le sabre du garde national à cheval fût droit, très-long, tranchant des deux côtés, et contenant dans sa poignée un petit pistolet qu'il déchargerait à bout portant, en pointant son ennemi.

680 Je voudrais encore qu'on l'exercât à arriver sur un carré d'infanterie en masquant plusieurs pièces d'artillerie chargées à mitraille, à les démasquer à portée, et à charger au galop aussitôt après le feu du canon.

681. CÉLÉRITÉ. C'est une des principales qualités d'un homme de guerre; elle assure les succès. Sans elle il n'y a point de grand général; c'est par elle qu'on prévient son ennemi en tous lieux, qu'on entre le premier en campagne, qu'on s'empare le premier d'un poste important, qu'on prend, avant l'armée ennemie, une position avantageuse, qu'on est plus tôt qu'elle en bataille un jour d'action, qu'on prend l'attaque, qu'on coupe la retraite aux fuyards, qu'on les poursuit vivement, et qu'on tire d'une victoire tous les avantages qu'elle peut donner.

682. Dès que la célérité devenait nécessaire à César, il bravait toutes les intempéries du ciel et des saisons, toute la fureur des mers et des tempêtes : aucun obstacle, aucune fatigue ne pouvaient l'arrêter.

683. Tous les grands hommes ont donné l'exemple de cette vertu guerrière, et plusieurs généraux se so-

perdus, parce qu'ils ne la possédaient pas. La célérité de Charlemagne, de Bonaparte, sont aussi célèbres que celle d'Alexandre, de César. On les voit se transporter sans cesse d'une extrémité de l'Europe à l'autre, avec une promptitude étonnante pour tous les hommes, et foudroyante pour leurs ennemis. Les difficultés des chemins, celles du ciel, les monts, les rivières ne semblaient pas ralentir leur course : les obstacles insidieux que faisait naître sur leurs pas un ennemi faible ou surpris, n'avaient aucune puissance ; ils allaient toujours droit à leur but, sans perdre un instant.

684. **CENTRE d'une Troupe**: Le centre d'une ligne, en général, est sa partie la plus forte. C'est pourquoi, dans l'attaque, il faut assaillir vivement l'une ou l'autre aile, ou toutes les deux ; contenir seulement le centre, et le presser à mesure que l'attaque des ailes réussit.

685. **CHAUSSETRAPE**, arme défensive, composée de quatre pointes de fer d'environ quatre pouces de longueur, dont l'une se présente en l'air, tandis que les trois autres portent à terre. On en sème sur les brèches, dans les gués, dans les défilés où doivent passer les troupes et surtout la cavalerie. (1321.)

686. **CHEMIN**. Un général sage doit connaître lui-même, et de la manière la plus détaillée, les chemins qui conduisent au but de son expédition ; ou, s'il est obligé de s'en rapporter à d'autres, il doit consulter des personnes d'une fidélité éprouvée, et particulièrement des gens du pays.

687. Avant de se déterminer pour un champ de bataille, il faut avoir bien reconnu les chemins et même les sentiers qu'on a en tête, en queue, en flanc ; il en est de même pour le choix du camp. On doit se rappeler qu'ils ne sont pas tous propres à tel ou tel objet particulier.

688. Il faut, dans une guerre défensive, rompre les chemins par où l'ennemi peut arriver ; y faire des coupures de distance en distance ; y creuser des trous, des fossés ; les embarrasser par des abatis, par des

chariots dont on a enfoncé les roues, et qu'on a liés fortement ensemble.

689. C'est surtout pour les marches de nuit que les chemins doivent être bien reconnus et bien ouverts; on doit barrer avec des arbres ceux qui aboutissent à la route que les colonnes auront à tenir. Quand on ne peut pas barrer ainsi les chemins, il faut y laisser des marques de convention, ou plutôt des hommes chargés d'empêcher les traîneurs de s'égarer.

690. On doit, quand on fait une retraite, prendre, autant qu'il est possible, un chemin contraire à celui que l'ennemi croit que vous suivez.

691. Le meilleur chemin, pour une retraite, n'est pas toujours le plus facile, mais celui où l'ennemi peut craindre une embuscade, et qui est, par conséquent, couvert ou coupé.

692. Il faut, dans une retraite, multiplier le nombre des chemins et des colonnes; laisser des gardes aux passages et aux défilés; fermer les entrées et les issues avec des charrettes et des arbres; choisir le chemin le plus court; envoyer devant soi des pionniers pour le raccommorder.

694. Quand on est inférieur à l'ennemi, il faut encore choisir des chemins détournés et inconnus. On doit gâter le plus qu'on le peut ceux par lesquels on se retire.

695. Le meilleur moyen pour surprendre l'ennemi est celui qui paraît le moins propre à cet objet. Chaque fois qu'on est résolu de marcher en avant, il faut envoyer des détachemens s'emparer du chemin que doit suivre l'armée, et des pionniers pour le faire réparer: en général, il faut avoir des pionniers à la tête de chaque colonne. (1814.)

696. Il faut, dans un projet de marche, calculer le nombre d'hommes, de chevaux, de chariots qui peuvent passer de front par les chemins qu'on doit tenir.

697. CHEVAL DE FRISE, arme défensive. C'est une pièce de bois de douze à quinze pieds, de six à dix pouces de diamètre, taillée à pans, et traversée de chevilles de bois longues de cinq à six pieds, aiguës

en pointe, et quelquefois garnies de fer. Cette arme sert à fermer des passages étroits, comme chemins creux, ravins, gorges de montagnes, brèches, etc. On peut même en rouler du haut en bas d'une brèche sur les troupes qui montent à l'assaut. Mais sa principale utilité consiste à mettre l'infanterie à l'abri du choc de la cavalerie. Lorsqu'une armée est très-inférieure en cavalerie, soit pour la qualité, soit pour le nombre, il faut la pourvoir de chevaux de frise portatifs, qu'ils puissent être joints solidement ensemble, et former partout un retranchement devant l'infanterie.

698. CHEVALET, assemblage de plusieurs pièces de bois, qui sert à porter un pont. On en fait usage en campagne pour jeter, sur une petite rivière, des ponts de madriers ou de fascines.

699. CLAIE, tissu de branches d'arbre entrelacées sur des bâtons. On s'en sert dans les endroits marécageux, pour y marcher sans enfoncer.

700. CLÉMENCE. La clémence envers les ennemis vaincus est la vertu des grands hommes. Elle doit engager les militaires à modérer, sans que le bien du service en puisse souffrir, les châtimens que leurs inférieurs ont mérités.

701. COLÈRE. Les guerriers que la contradiction la plus légère irrite, que les plus petits obstacles rendent furieux, qui ne savent point commander à leur colère, ne sont point faits pour commander à d'autres hommes.

702. COLONEL. C'est le chef immédiat d'un régiment, celui d'où émanent ou du moins par lequel doivent passer tous les ordres. Il est le canal par où doivent arriver les récompenses d'un régiment; il en est le solliciteur et le médiateur né, et décide presque toujours de la longueur et de la sévérité des punitions. Il est chargé de l'instruction, de la discipline, de la police du corps.

703. C'est enfin à lui qu'est spécialement confié le soin de faire observer à chacun des membres de

régiment, les lois militaires, les lois civiles, et les conventions sociales non écrites.

704. Aux qualités réunies du capitaine et du général (*voyez ces deux mots*), il doit joindre les suivantes :

705. Un colonel, pour réussir dans les choses les plus difficiles, doit mériter l'amour de son régiment ; car celui qui ne le possède pas a de grandes difficultés à atteindre aux plus aisées.

706. Il faut qu'il ait pour ses officiers supérieurs la déférence la plus grande, pour ses anciens capitaines, des égards marqués. Il doit leur témoigner de l'amitié et de la confiance ; il doit être le soutien, l'ami, le père des jeunes officiers. Il doit aimer ses sous-officiers et ses soldats, leur parler souvent, et avec bonté ; cette espèce de popularité est toujours avantageuse à un chef.

707. Il doit étudier et connaître à fond tous les officiers de son régiment, pour ne pas confondre la modestie avec un manque de talens, la confiance qu'inspire la connaissance de ses forces, avec une vaine suffisance ; le désir du bon ordre avec une critique maligne ; l'amour de la justice et du bien avec la délation ; la modération avec l'apathie ou l'indifférence, et la sévérité avec la raideur : pour éviter de prendre des conseils donnés par l'intérêt ou la flatterie, pour ceux que dicte la vérité ; de croire verser des récompenses sur la vertu, lorsqu'elles tombent sur l'intrigue ; de croire protéger des talens réels, lorsqu'il ne protège que des connaissances apparentes et factices.

708. Quand le colonel connaît parfaitement son régiment, il se peut choisir, parmi les plus anciens, deux amis particuliers en qui il aura rencontré de la vertu, des connaissances, de l'amour pour la vérité et le bon ordre ; il se les attachera intimement, leur confiera l'emploi important de lui parler de ses défauts avec franchise, et de lui montrer ses fautes toutes nues. Il les écoutera avec attention et docilité, en gardant cependant d'accorder à ses deux amis une confiance ou exclusive ou aveugle, et de faire connu au reste du corps la préférence qu'il donne.

officiers : cette connaissance pourrait devenir la source d'inimitiés funestes.

710. Qu'il n'emploie jamais avec ses soldats des expressions dures, des épithètes flétrissantes et des propos ignobles ou bas, pour ne pas s'avilir lui-même. qu'il ne les adresse pas à des officiers, sous peine de se compromettre de la manière la plus évidente.

711. Qu'il n'oublie pas de prendre un ton poli, et de n'employer que des expressions convenables avec ses officiers, qui sont des personnes dont l'honneur est le mobile.

712. Quand il punit, on doit lire sur sa figure la peine qu'il éprouve d'en venir à cette extrémité. Il ne doit jamais laisser échapper l'occasion de rendre de petits services aux officiers de son corps. Comme ce sont les petites précautions qui conservent les vertus, ce sont les petits services qui gagnent les cœurs.

713. Qu'il sollicite avec autant de suite que d'ardeur, toutes les grâces qu'auront méritées les officiers, sous-officiers et soldats; son régiment l'en aimera davantage.

714. Qu'il ne fasse jamais concevoir à aucun de ses subordonnés des espérances qu'il ne sera pas assuré de réaliser : les personnes qui les auraient conçues, et qui les verraient détruites, pourraient l'accuser d'avoir négligé leurs intérêts.

715. Pour pouvoir bien juger des talens de ses caporaux, sous-officiers et officiers (voyez ces mots), il faut qu'il connaisse parfaitement lui-même les fonctions de chacun de ces grades; il pourra alors forcer les titulaires à s'acquitter de leurs devoirs.

716. S'il y a, dans le régiment quelque abus, il faut l'abolir avec prudence et sagesse. Un colonel doit être brave, mais sa bravoure être subordonnée à la prudence.

717. Il doit bannir avec soin, de son régiment, le jeu, qui perd la plupart des militaires.

718. Sa table doit être bonne, mais jamais délicate; il doit y admettre alternativement ses officiers.

719. Si jamais il commet des fautes, il doit se hâter *l'en convenir*, et surtout de les réparer.

20. Il doit aimer et distinguer les lettres et annoncer quelque talent pour la science, la poésie ou les arts, sans négliger leurs devoirs, s'adonnant à l'étude des lettres ou des beaux-arts.

721. Il doit s'occuper beaucoup des jeunes officiers , veiller lui-même à leur conduite , à leur instruction , à leurs mœurs. Il doit faire en sorte que les vieux officiers conçoivent pour les jeunes l'affection et la pitié , comme un père pour ses enfans , ou du moins qu'un aîné s'intéresse à son élève , et que les jeunes aient pour les anciens les égards , la condescendance et le respect que les enfans bien élevés ont pour leur père.

722. Il n'aura un bon régiment qu'autant que ses officiers seront instruits, que la bonne discipline sera constante entre eux ; et que leur relation au service ne se démentira jamais.

723. Hâtez-vous d'étouffer les divisions vaines
de déraciner les inimitiés. ou de briser les
effets destructeurs. C'est la une des plus
essentielle obligations imposées aux chrétiens.

724. Que le chef supérieur sache tout ce qui se passe dans son régiment, mais sans jamais en parler à personne. Celui qui fait le métier de dénoncer un d'espion de ses camarades, est un traître et ne mérite aucune confiance. Que le chef supérieur ne se fie à d'autres yeux, à d'autres bras, à d'autres oreilles. Il est impossible de tout voir de tout faire par soi-même.

735. Qu'il descende dans tous les bureaux, qu'il
fait bien les choses que quand on se trouve à la
la dernière, toutes les particularités de la vie des
colonels à voir en grand : qu'il se souvienne de
point à attirer à eux les attributions, qu'il se
confie à leurs subordonnés, mais qu'il se souvienne
de les surveiller tout, et de faire remplir à temps
devoirs.

726. Qu'il se mette de tout son cœur à pénétrer ses officiers de la haute importance de leurs devoirs, pour s'occuper sérieusement, en temps de paix, à préparer, développer et accroître incessamment la force morale du régiment. Surveiller de près les sous-officiers et caporaux qui ont une influence

rés , soit par des paroles persuasives des supérieurs et subalternes , un colonel doit employer tous les moyens possibles pour élever l'âme des soldats , leur inspirer l'amour de la gloire , du chef du régiment , pour rehausser leur patriotisme , gagner leur confiance. (V. 1057.) Rien de plus et de plus important à obtenir que ces résultats : le colonel doit être bien convaincu que , du moment qu'il sera parvenu à agrandir la force morale de son régiment , il en aura triplé la force physique sur le champ de bataille.

727. Enfin qu'il se pénètre bien qu'il n'a été formé que pour le bien du service , l'avantage du régiment , la gloire de l'Etat , et le bonheur de ses subordonnés. S'il réussit à prouver à son régiment que ce sont ces motifs qui l'animent , chacun des hommes qui composent le régiment se fera un devoir , un plaisir de concourir à sa gloire ; alors toutes les difficultés disparaîtront , et le régiment tiendra une gloire pure , parce qu'il l'aura méritée ; il jouira de l'estime publique et des faveurs de son chef.

728. COLONNE. Dans les plaines , dans les vallées , dans les lieux ouverts , il faut multiplier les colonnes autant qu'on le peut. Plus elles sont nombreuses , moins elles sont longues , plus les officiers généraux qui les commandent ont de facilité à prévenir les désordres et à les réparer ; plus la marche est rapide et régulière , et plus la bataille est en faveur de son armée. Tout cela est vrai , mais il faut aussi que plus les colonnes sont multipliées , plus on ouvre de marches , plus on détruit de pays , plus on gâte un pays , plus on donne de pertes aux ennemis. Il résulte de ces observations , qu'il y a des avantages et des inconvéniens partout : c'est au chef à en juger ; nous croyons cependant que c'est presque toujours avantageux de multiplier les colonnes.

729. Plus le front des colonnes de marche sera considérable , moins leur profondeur sera grande ; plus il faudra de temps pour ouvrir les chemins , plus il sera difficile de combler les fossés , de jeter les ponts ; ainsi le nombre et le

*dans son intérieur, ou par le canon de l'enne
d'autres causes que l'on ne peut prévoir, parce
de l'ordre qui règne dans son intérieur que du
salut. (Voyez 1641 et suivans.)*

732. L'auteur propose aux tacticiens, connaissant toutes les qualités sus-énoncées, la hexagone sur cinq rangs, par division, applique le bataillon comme à plusieurs. On l'exécute commandemens suivans.

733. 1^o Dispositions contre la cavalerie; formation hexagone sur cinq rangs par bataillon, direction que la ligne; 3^o commencez le mouvement

734. Au deuxième commandement, chaque major compte les files de son peloton, et pose rapidement la quantité nécessaire à la formation quatrième et cinquième rangs; il divise le nombre d'homme par 5, et multiplie le quotient par 2, lui donne le nombre des files qui doivent être derrière le troisième rang. Par exemple, je suppose un peloton de 35 files ou 95. hommes divisés par 5, le quotient multiplié par 2, donne 12 files et 2 hommes. Ainsi, le chef de bataillon sait qu'en faisant 12 files par peloton en arrière, il formera ses colonnes ce qui s'exécutera en même temps que le peloton de la colonne par division, à distance de peloton des divisions de droite, de gauche, ou du centre sera désignée, ou, ce qui vaut encore mieux, en maintenant la colonne d'attaque. On verra qu'après l'expérience, cette formation sur cinq rangs fera d'abord de pied ferme, ensuite en marche en avant et se rompt avec toute la rapidité possible en ployant, soit en déployant.

735. Au troisième commandement, chaque chef de bataillon, après avoir répété le commandement général, commandera: 1^o Colonne d'attaque (ou divisions à distance de pelotons); 2^o par peloton de droite et de gauche sur le centre en colonne; 3^o à gauche et à droite; 4^o pas accéléré, marche; 5^o cinq rangs formez le peloton; 6^o par peloton de droite, 12 files de droite; de gauche, 12 files de gauche, par deux :

et la gauche en arrière en bataille, 7^e pas reculant - marche.

736. Le quatrième commandement s'exécute comme il est prescrit à l'école de bataillon.

737. Au cinquième commandement, les sous-officiers en serre-files les plus anciens, comptant ceux des pelotons de droite, 12 files à droite, et ceux des pelotons de gauche, 12 files à gauche, que l'on précède et fait déboîter en arrière.

738. Au sixième commandement, chacune des files désignées se porte rapidement et sans confusion en arrière de leur peloton, de manière à ce que chaque file de trois hommes forme une file et demi, savoir : l'homme de la première file, débité de troisième rang, couvre la troisième homme de la file de droite ou de gauche; l'homme du second rang se place derrière lui, ainsi de suite. Les sous-files surveillent et dirigent ce mouvement.

739. Dans les pelotons qui marchent, les files de droite et de gauche se portent rapidement sur deux rangs et coude à coude du troisième, de manière que cette formation soit terminée avant d'arriver en colonne. Ce qui paraît, au premier coup d'œil, confusion, devient une opération très-simple et très-rapide après quelques jours d'expérience.

740. La colonne d'attaque étant formée, ainsi que les pelotons, sur cinq rangs, pour se disposer contre la cavalerie, le chef de bataillon commandera.

741. 1^o Formation hexagone. 2^e à droite et à gauche en bataille; 3^o marche.

742. Au premier commandement l'adjudant-major se portera à six pas sur la droite et sera le pivotement de la ligne formée par la deuxième division à distance de peloton de l'adjudant du troisième corps de la droite de cette division. L'adjudant sous-officier à pareille distance, sur la gauche de la même division c'est sur ces deux points et les lignes des divisions de tête et de la gauche que s'aligneront les pelotons centre, en se mettant à droite et à gauche de la

La dernière division se porte en avant pour fermer l'hexagone.

743. Des six faces de l'hexagone, trois battent la ligne de bataille par des feux perpendiculaires et d'écharpe, et trois sur les derrières de la même ligne.

744. La capitale de chaque angle des façades de flanc, se trouvant parallèle à la ligne de bataille, les hexagones de plusieurs régimens sont flanqués sans crainte de tirer les uns sur les autres, sans être obligés de se mettre en échiquier, ou, enfin, sans prendre la défectueuse position de présenter un angle à l'ennemi (Voyez 603), et des baionnettes placées obliquement à son front.

745. Ainsi, chaque bataillon se flanquera mutuellement par le feu d'écharpe des pelotons de flanc, et chaque bataillon recevra en même temps l'ennemi par un feu perpendiculaire et une baionnette perpendiculaire à son front de bataille. (planche 2.)

746. L'hexagone sera divisé en façades de tête et façades de gauche. Le chef de bataillon voulant faire exécuter ces feux, commandera :

747. 1° Feu de bataillon ; 2° bataillon, arme ; 3° trois premiers rangs des façades de la tête : joue, feu. 4° fraisez, 5° feu par rang.

748. 6° Cinquième rang de la tête, joue, feu. Puis au quatrième, ensuite au troisième, et, revenant au cinquième, il continuera, ayant soin d'attendre que le rang qui a tiré ait passé l'arme à gauche avant de faire exécuter le feu au rang suivant.

749. Au deuxième commandement, le bataillon apprêtera les armes, le premier rang genou à terre, le troisième et cinquième rang déboîteront.

750. Au troisième commandement, les façades de la tête feront feu des trois premiers rangs seulement, les deux autres resteront dans la position d'apprêter les armes.

751. Au quatrième commandement, l'homme du premier rang restera dans cette position, appuyant sa crosse en terre vis-à-vis son genou, la baionnette penchée vers la cavalerie. Celui du deuxième rang prendra aussi la position du premier rang, en mettant la crosse

en terre, la crosse vis-à-vis, et la bouche de la pièce en avant entre les deux tourelles du premier rang. L'homme du troisième rang reprendra la place. Chaque façade sera donc défendue par une batterie fraise qui présentera de deux à trois canons par cheval, soutenues par un jet continu de mitraille. L'artillerie se placera près et dans le prolongement de la capitale de chaque angle de façade. Les troupes vont à entrer dans l'hexagone par l'intervalle des tourelles de flanc, qui retiennent chaque fois deux ou trois hommes pour laisser entrer les autres.

752. Si la charge s'effectue à l'ennemi en trois divisions, qui restent debout se battent sur les pentes, et les autres seront la baïonnette en arriere et une en avant, et les rangs, dont les autres seront en arriere, et les autres en avant portant. Le commandant sera en arriere, et les autres de gauche, qui tirent en arriere et une en avant, et la cavalerie l'entend.

753. Cette machine se peut faire résister avec une espèce de choc : le commandant. Hier le 10. On peut les faire exécuter par un seul ou plusieurs. A propos : les feux de cette machine sont de quelle que soit la position de la machine. On peut sans crainte le faire fonctionner pour la destruction sûrement de la machine. On peut aussi la faire fonctionner deux balles et de la faire fonctionner.

754. On se déploie en deux colonnes, la première par le flanc gauche, le second par le flanc droit, et l'on se reforme au commandement : *Revenez à votre peloton*; 2° quatrième colonne par le flanc droit et le flanc gauche à la fois, le commandement : *Revenez à votre peloton*, doublé, marche.

755. Au troisième tour de manège, les chevaux formaient le premier peloton et pouvaient aller au numéro ou faire le tour de l'hippodrome, au même rang de peloton, au tour de l'hippodrome, en file. On ne distinguait plus de différence de rang à la course et pendant le tour de l'hippodrome.

756. Les perpendiculaires abaissées d'un point sur une droite se coupent en un seul point, et ce point est le pied de la perpendiculaire.

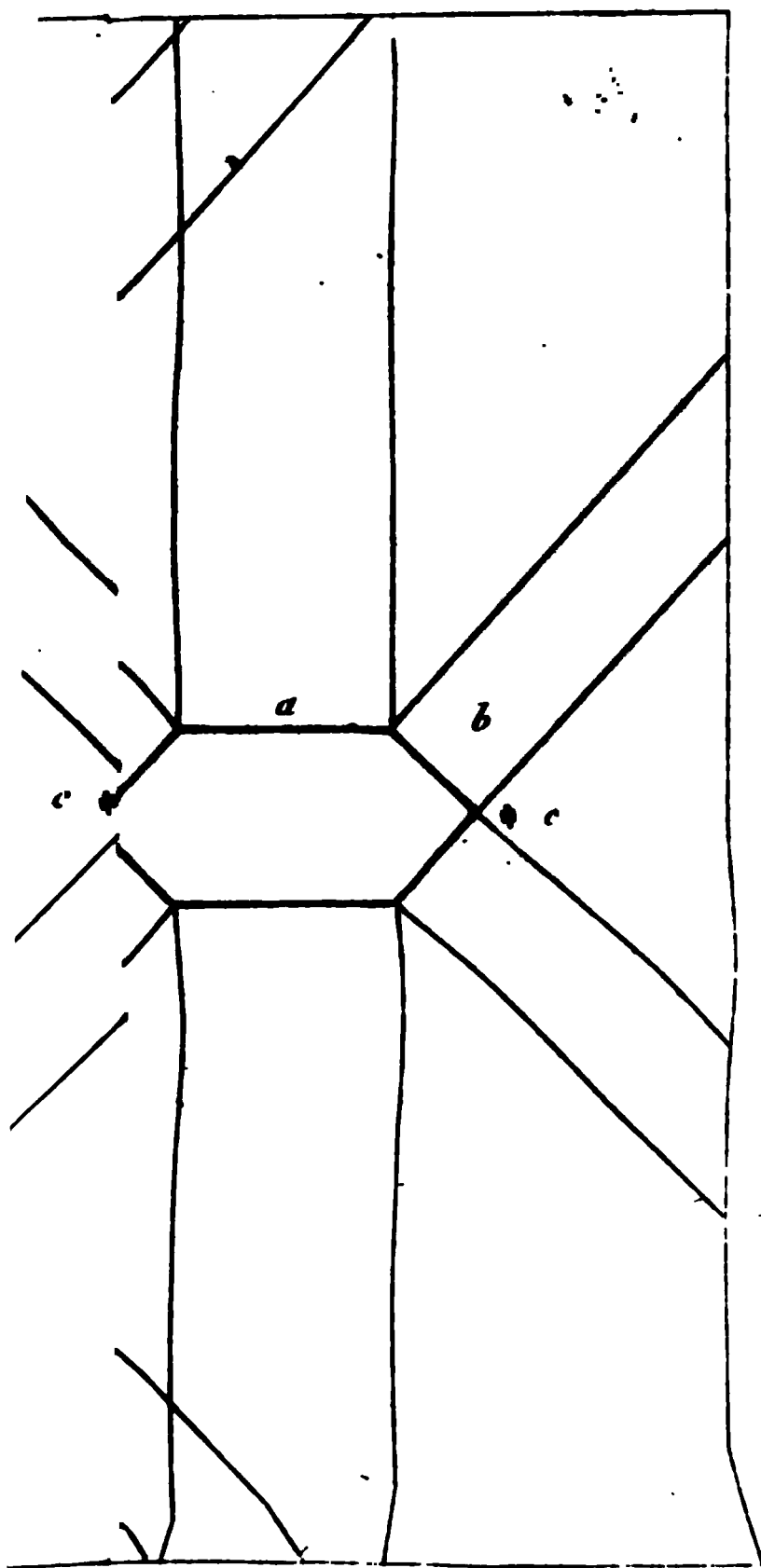
qui marquera le pas pendant que la division parcourra la distance nécessaire au redoublement des divisions de flanc, et lorsqu'on s'arrêtera à la cavalerie; les adjudans-majors et sous-judans porteront, comme il a été dit, à six pas l'intervalle des pelotons de flanc, qui s'alignent sur eux et le flanc des divisions de la gauche (Voyez 742.), cette dernière s'avance avant de faire demi-tour. Ces mouvements se font au commandement de rectifiez fait par le chef de bataillon. Les adjudans de tracer un angle d'autant plus ou moins que les autres bataillons, placés dans le prolongement de leur capitale, se seront plus ou moins éloignés de la ligne; ce qui s'effectue facilement en augmentant ou diminuant le nombre de pas.

EXPLICATION DE LA PLANCHE 10

On voit que chaque hexagone reçoit la direction d'un feu perpendiculaire A, et deux feux qui se croisent en D et en E, flanquant ainsi chaque bataillon; que l'artillerie, placée à l'arrière, peut continuer son feu jusqu'au dernier bataillon, les canonniers pouvant se réfugier en un clin d'œil dans l'hexagone, par l'intervalle C des deux feux de flanc.

757. COMMUNICATION. On établit la communication entre l'armée et le pays d'où viennent les munitions de guerre et les vivres; il faut faire grande attention à ne la jamais laisser interrompre; comme il faut tenter tous les moyens possibles pour inquiéter et attaquer son ennemi sur la sienne, lui inspirant de la crainte à cet égard, et à lui faire quitter un poste avantageux, à découvrir des provinces qu'il avait intérêt à garder.

758. CONFIANCE. Un chef sage ne néglige rien pour inspirer à ses troupes une grande confiance. Des soldats qui ont accordé à leur gé-



officiers : cette connaissance pourrait devenir la source d'inimitiés funestes.

710. Qu'il n'emploie jamais avec ses soldats des expressions dures, des épithètes flétrissantes et des propos ignobles ou bas, pour ne pas s'avilir lui-même : qu'il ne les adresse pas à des officiers, sous peine de se compromettre de la manière la plus évidente.

711. Qu'il n'oublie pas de prendre un ton poli, et de n'employer que des expressions convenables avec ses officiers, qui sont des personnes dont l'honneur est le mobile.

712. Quand il punit, on doit lire sur sa figure la peine qu'il éprouve d'en venir à cette extrémité. Il ne doit jamais laisser échapper l'occasion de rendre de petits services aux officiers de son corps. Comme ce sont les petites précautions qui conservent les vertus, ce sont les petits services qui gagnent les cœurs.

713. Qu'il sollicite avec autant de suite que d'ardeur toutes les grâces qu'auront méritées les officiers, sous-officiers et soldats ; son régiment l'en aimera davantage.

714. Qu'il ne fasse jamais concevoir à aucun de ses subordonnés des espérances qu'il ne sera pas assuré de réaliser : les personnes qui les auraient conçues, et qui les verraient détruites, pourraient l'accuser d'avoir négligé leurs intérêts.

715. Pour pouvoir bien juger des talents de ses caporaux, sous-officiers et officiers (*voyez ces mots*), il faut qu'il connaisse parfaitement lui-même les fonctions de chacun de ces grades ; il pourra alors forcer les titulaires à s'acquitter de leurs devoirs.

716. S'il y a, dans le régiment quelque abus, il faut l'abolir avec prudence et sagesse. Un colonel doit être brave, mais sa bravoure être subordonnée à la prudence.

717. Il doit bannir avec soin, de son régiment, le jeu, qui perd la plupart des militaires.

718. Sa table doit être bonne, mais jamais délicate ; il doit y admettre alternativement ses officiers.

719. Si jamais il commet des fautes, il doit se hâter d'en convenir, et surtout de les réparer.

720. Il doit aimer et distinguer les officiers qui annonceront quelque talent pour la guerre, ou qui, sans négliger leurs devoirs, s'adonneraient à la culture des lettres ou des beaux-arts.

721. Il doit s'occuper beaucoup des jeunes officiers, veiller lui-même à leur conduite, à leur instruction, à leurs mœurs. Il doit faire ensorte que les vieux officiers conçoivent pour les jeunes l'affection qu'un père a pour ses enfans, ou du moins qu'un mentor porte à son élève, et que les jeunes aient pour les anciens les égards, la condescendance et le respect que des enfans bien élevés ont pour leur père.

722. Il n'aura un bon régiment qu'autant que ses officiers seront instruits, que la bonne intelligence sera constante entre eux, et que leur zèle pour le service ne se démentira jamais.

723. Hâtez-vous d'étouffer les divisions naissantes, de déraciner les inimitiés, ou du moins d'en prévenir les effets destructeurs. C'est là une des premières et des plus essentielles obligations imposées aux colonels.

724. Que le chef supérieur sache tout ce qui se passe dans son régiment, mais sans jamais employer le vil espionnage. Celui qui fait le métier de délateur ou d'espion de ses camarades, est un malhonnête homme, et ne mérite aucune confiance. Que le colonel recoure à d'autres yeux, à d'autres bras, lorsqu'il lui sera impossible de tout voir de tout faire par lui-même.

725. Qu'il descende dans tous les détails. On ne fait bien les choses que quand on en connaît jusqu'à la dernière, toutes les particularités; ce n'est pas aux colonels à voir en grand; qu'ils ne cherchent cependant point à attirer à eux les attributions que la loi confie à leurs subordonnés, mais qu'ils se contentent de les surveiller tous, et de faire remplir à chacun ses devoirs.

726. Qu'il se serve de tout son ascendant pour bien pénétrer ses officiers de la très-haute importance de leurs devoirs, pour s'occuper soigneusement, en temps de paix, à préparer, développer et tremper vigoureusement la force morale du soldat. Soit avec le concours des sous-officiers et caporaux qui y auront été prépa-

rés, soit par des paroles persuasives des officiers supérieurs et subalternes, un colonel doit employer tous les moyens possibles pour élever l'âme de ses soldats, leur inspirer l'amour de la gloire, de l'honneur du régiment, pour rehausser leur patriotisme et gagner leur confiance. (V. 1057.) Rien de plus facile et de plus important à obtenir que ces résultats. Un colonel doit être bien convaincu que, du moment où il sera parvenu à agrandir la force morale de son régiment, il en aura triplé la force physique sur le champ de bataille.

727. Enfin qu'il se pénètre bien qu'il n'a été fait colonel que pour le bien du service, l'avantage du régiment, la gloire de l'État, et le bonheur de ses subordonnés. S'il réussit à prouver à son régiment que ce sont ces motifs qui l'animent, chacun des hommes qui le composent se fera un devoir, un plaisir de concourir à ses vues; alors toutes les difficultés disparaîtront; il obtiendra une gloire pure, parce qu'il l'aura méritée; il jouira de l'estime publique et des faveurs de l'État.

728. COLONNE. Dans les plaines, dans les pays ouverts, il faut multiplier les colonnes autant qu'on le peut. Plus elles sont nombreuses, moins elles sont longues, plus les officiers généraux qui les conduisent ont de facilité à prévenir les désordres et à les réparer; plus la marche est rapide et régulière, et plus tôt l'armée est en bataille. Tout cela est vrai, mais il est vrai aussi que plus les colonnes sont multipliées, plus il faut ouvrir de marches, plus on détruit de grains, plus on gâte un pays, plus on donne de peine aux pionniers. Il résulte de ces observations, qu'il y a des avantages et des inconvéniens partout: c'est aux généraux à en juger; nous croyons cependant qu'il est presque toujours avantageux de multiplier le nombre des colonnes.

729. Plus le front des colonnes de marche sera considérable, moins leur profondeur sera grande, mais plus il faudra de temps pour ouvrir les chemins des colonnes, et plus il sera difficile de combler les ravins, de jeter les ponts; ainsi le nombre et le front des

nes ne peuvent être déterminés que par la nature des lieux et les combinaisons que les circonstances ont de faire.

. L'infanterie, pour résister et vaincre de l'infanterie, doit se former en colonnes et prendre un front plus profond qu'étendu; pour résister à un corps de cavalerie, il lui faut aussi se ployer en colonne; il faut qu'elle soit en colonne dans l'intervalle de deux bataillons d'une armée en bataille; en colonne pour couvrir les flancs de la cavalerie; il faut encore qu'elle soit en colonne pour attaquer des retranchemens, pour un défilé, etc., etc.

. Une colonne doit, pour être parfaite contre l'infanterie, 1° se former avec une grande promptitude et avec une extrême facilité. Avec une grande promptitude, car les ennemis marchent rapidement contre elle; avec une extrême facilité, car ceux qui doivent résister sont quelquefois ou peu habiles, ou troublés par la vue d'un danger imminent. 2° Elle doit avoir la faculté de faire face partout, car elle peut être investie.

3° Elle doit marcher sur toute espèce de terrain et par toutes les directions, car elle a presque toujours besoin d'avancer, et d'être obligée de suivre tous les rayons du cercle dont elle est comme le centre. 4° Elle doit n'avoir que des points de vue pourtour et aucun côté faible: plus son périmètre est considérable, plus elle offre de points d'attaque; on sait qu'un seul endroit faible la rendrait la proie de l'ennemi. 5° Elle doit pouvoir se couvrir de tout côté par le feu; car ce n'est que par des armes de feu qu'elle peut espérer de tenir son ennemi éloigné.

6° Elle doit être facilement formée par un corps de son canon et de ses équipages, par un corps composé de l'un et de l'autre de ces objets, par un corps composé de plusieurs bataillons ou d'un seul, et par un détachement de deux ou trois cents hommes. L'infanterie peut se trouver en effet dans ces diverses circonstances. 7° Elle doit pouvoir se remettre en ordre avec facilité, ou former avec promptitude une ligne d'attaque; car elle peut être obligée de faire un feu, ou d'attaquer de l'infanterie. 8° Elle doit pouvoir réparer aisément les désordres occasionnés

dans son intérieur, ou par le canon de l'ennemi, ou par d'autres causes que l'on ne peut prévoir, parce que c'est de l'ordre qui regne dans son intérieur que dépend son salut. (Voyez 1641 et suivans.)

732. L'auteur propose aux tacticiens, comme réunissant toutes les qualités sus-énoncées, la formation hexagone sur cinq rangs, par division, applicable à un bataillon comme à plusieurs. On l'exécutera par les commandemens suivans.

733. 1^o Dispositions contre la cavalerie; 2^o formation hexagone sur cinq rangs par bataillon, même direction que la ligne; 3^o commencez le mouvement.

734. Au deuxième commandement, chaque sergent-major compte les files de son peloton, et pour trouver rapidement la quantité nécessaire à la formation des quatrième et cinquième rangs; il divise le nombre d'homme par 5, et multiplie le quotient par 2, ce qui lui donne le nombre des files qui doivent se porter derrière le troisième rang. Par exemple, je suppose le peloton de 35 files ou 95 hommes divisés par 5; le quotient multiplié par 2, donne 12 files et 2 hommes. Ainsi, le chef de bataillon sait qu'en faisant passer 12 files par peloton en arrière, il formera ses cinq rangs; ce qui s'exécutera en même temps que le ploiement en colonne par division, à distance de peloton, sur celle des divisions de droite, de gauche, ou du centre qui sera désignée, ou, ce qui vaut encore mieux, en formant la colonne d'attaque. On verra qu'après un peu d'expérience, cette formation sur cinq rangs, que l'on fera d'abord de pied ferme, ensuite en marchant s'exécute et se rompt avec toute la rapidité possible, soit en ployant, soit en déployant.

735. Au troisième commandement, chaque chef de bataillon, après avoir répété le commandement général, commandera: 1^o Colonne d'attaque (ou par divisions à distance de pelotons), 2^o par pelotons de droite et de gauche sur le centre en colonne; 3^o bataillon, à gauche et à droite, 4^o pas accéléré, marche; 5^o sur cinq rangs formez le peloton; 6^o par peloton, demi bataillon de droite, 12 files de droite; demi bataillon de gauche, 12 files de gauche, par deux sur la droite

et la gauche en arrière en bataille , 7° pas redoubt marche.

736. Le quatrième commandement s'exécute comme il est prescrit à l'école de bataillon.

737. Au cinquième commandement, les sous-officiers en serre-files les plus anciens, comptent ceux des pelotons de droite, 12 files à droite, et ceux des pelotons de gauche, 12 files à gauche, que l'on prévient et fait déboîter en arrière.

738. Au sixième commandement, chacune des files désignées se porte rapidement et sans confusion en arrière de leur peloton, de manière à ce que chaque file de trois hommes forme une file et demie, savoir : l'homme de la première file, déboîté du troisième rang, couvre le troisième homme de la file de droite ou de gauche; l'homme du second rang de la même file se place derrière cet homme; enfin, l'homme du premier rang de la seconde file, déboîté, se place derrière lui, ainsi de suite. Les serre-files surveillent et dirigent ce mouvement.

739. Dans les pelotons qui marchent, les files de droite et de gauche se portent rapidement sur deux rangs et coudé à coudé du troisième, de manière à ce que cette formation soit terminée avant d'arriver en colonne. Ce qui paraît, au premier coup d'œil, confusion, devient une opération très-simple et très-rapide après quelques jours d'expérience.

740. La colonne d'attaque étant formée, ainsi que les pelotons, sur cinq rangs, pour se disposer contre la cavalerie, le chef de bataillon commandera.

741. 1° Formation hexagone; 2° à droite et à gauche en bataille; 3° marche.

742. Au premier commandement, l'adjutant-major se portera à six pas sur la droite et dans le prolongement de la ligne formée par la deuxième division, et à distance de peloton de l'homme du troisième rang de la droite de cette division; l'adjutant sous-officier à pareille distance, sur la gauche de la même division c'est sur ces messieurs et les flancs des divisions de tête et de la gauche que s'aligneront les pelotons centre, en se mettant à droite et à gauche en bat

La dernière division se porte en avant pour l'hexagone.

743. Des six faces de l'hexagone, trois bat ligne de bataille par des feux perpendiculaires charpe, et trois sur les derrières de la même ligne.

744. La capitale de chaque angle des faces flanc, se trouvant parallèle à la ligne de bataille hexagone de plusieurs régimens sont flanqué crainte de tirer les uns sur les autres, sans être de se mettre en échiquier, ou, enfin, sans prendre une position de présenter un angle, nemi (Voyez 603), et des baionnettes placées obliquement à son front.

745. Ainsi, chaque bataillon se flanquera mutuellement par le feu d'écharpe des pelotons de flanc. Chaque bataillon recevra en même temps l'ennemi un feu perpendiculaire et une baionnette perpendiculaire à son front de bataille. (planche 2.)

746. L'hexagone sera divisé en façades de gauche. Le chef de bataillon voudra exécuter ces feux, commandera.

747. 1^o Feu de bataillon; 2^o bataillon, arme; 3^o premiers rangs des façades de la tête: joue 4^o fraisez, 5^o feu par rang.

748. 6^o Cinquième rang de la tête, joue, feu au quatrième, ensuite au troisième, et, revenant au cinquième, il continuera, ayant soin d'attendre le rang qui a tiré ait passé l'arme à gauche avant d'exécuter le feu au rang suivant.

749. Au deuxième commandement, le bataillon prêter les armes, le premier rang genou à terre, le troisième et cinquième rang déboîteront.

750. Au troisième commandement, les façades de tête feront feu des trois premiers rangs seulement, les deux autres resteront dans la position d'apprêt les armes.

751. Au quatrième commandement, l'homme du premier rang restera dans cette position, appuyant sa tête en terre vis-à-vis son genou, la baionnette placée vers la cavalerie. Celui du deuxième rang y prendra aussi la position du premier rang, en mettant la

en terre, la crosse vis-à-vis, et la baïonnette penchée en avant entre les deux hommes du premier rang, l'homme du troisième rang reprendra sa position. Chaque façade sera donc défendue par une double frise qui présentera de deux à trois baïonnettes par cheval, soutenues par un feu continu de rang. L'artillerie se placera pres et dans le prolongement de la capitale de chaque angle de flanc; les canonniers prêts à entrer dans l'hexagone par l'intervalle des pelotons de flanc, qui mettront chacun deux files en arrière pour laisser entrer les chevaux.

752. Si la charge s'exécute à fond, les trois hommes qui restent debout se serreront sur les premiers, croiseront la baïonnette en avançant le haut du corps, et les rangs, dont les armes seront chargées, tireront à bout portant. Le commandant fera friser les façades de gauche, qui tireront également à bout portant, si la cavalerie l'enveloppe.

753. Cette muraille de fer doit résister contre toute espèce de choc; le commandant, maître de ses feux, peut les faire exécuter par celles des façades qu'il jugera à propos; les feux par rang ne discontinueront pas, quelle que soit la proximité de l'ennemi, et l'on peut sans crainte le laisser approcher pour l'accabler plus sûrement de projectiles. On aura soin de charger à deux balles et d'ajuster les chevaux.

754. On se déploiera, comme il est prescrit dans le règlement, et l'on se reformera sur trois rangs, par les commandemens suivans : 1° Sur trois rangs formez le peloton; 2° quatrième et cinquième rangs par le flanc droit et le flanc gauche à vos chefs de file; 3° pas redoublé, marche.

755. Au troisième commandement, les hommes qui formaient le premier rang se porteront lestement à leur numéro ou rang de taille; ceux du deuxième et troisième rang se placeront immédiatement à leur chef de file. On ne doit pas craindre d'exécuter cette manœuvre à la course et pendant le déploiement.

756. Les pelotons de flanc, pour marcher, se remettront, pendant le mouvement, dans une direction perpendiculaire à la division de la tête et de la gauche.

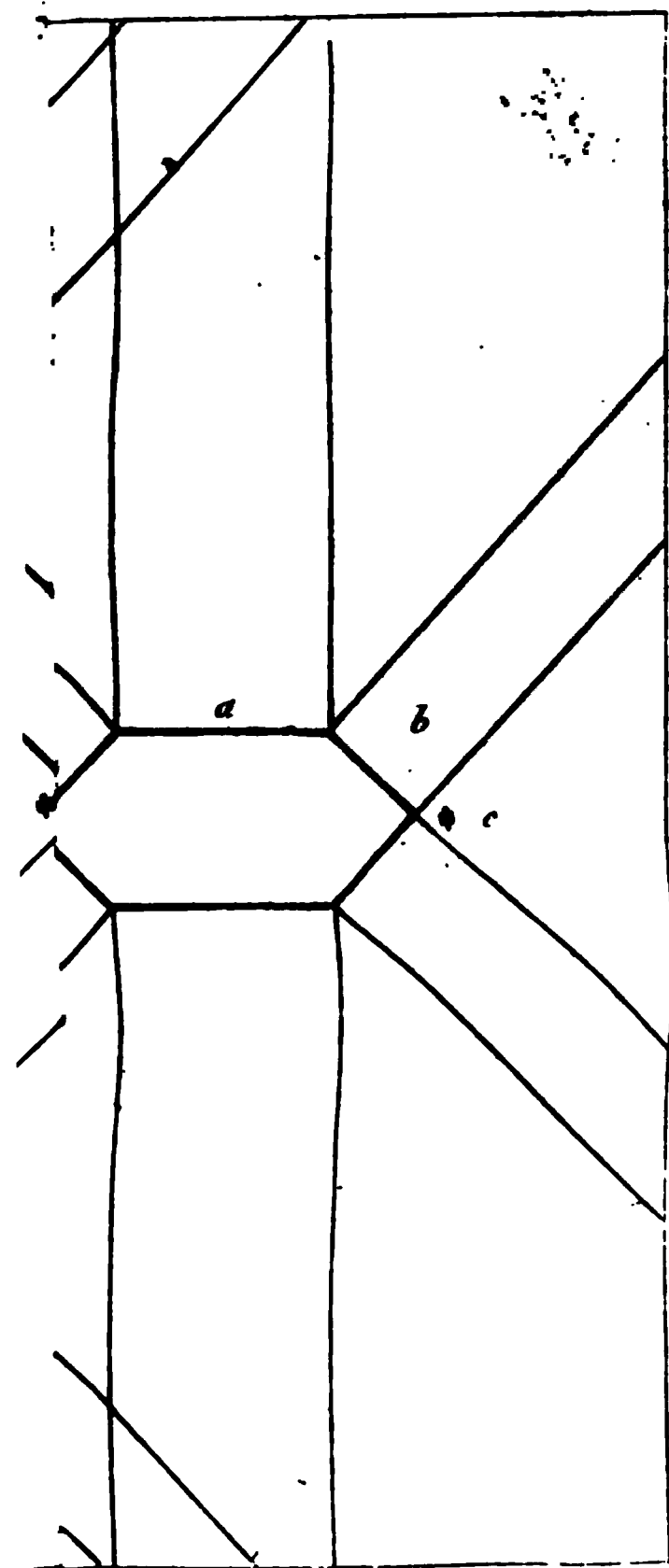
qui marquera le pas pendant que la division de la tête parcourra la distance nécessaire au redressement des divisions de flanc, et lorsqu'on s'arrêtera pour résister à la cavalerie; les adjudans-majors et sous-officiers se porteront, comme il a été dit, à six pas vis-à-vis l'intervalle des pelotons de flanc, qui s'aligneront aussitôt sur eux et le flanc des divisions de la tête et de la gauche (*Voyez 742.*), cette dernière servant à la distance avant de faire demi-tour. Ces mouvemens s'exécuteront au commandement de rectifiez l'alignement fait par le chef de bataillon. Les adjudans ayant soin de tracer un angle d'autant plus ou moins ouvert que les autres bataillons, placés dans le prolongement de leur capitale, se seront plus ou moins éloignés de la ligne; ce qui s'effectue facilement en augmentant ou diminuant le nombre de pas.

EXPLICATION DE LA PLANCHE IX

On voit que chaque hexagone reçoit la cavalerie par un feu perpendiculaire A, et deux feux d'écharpe, qui se croisent en D et en E, flanquant mutuellement chaque bataillon; que l'artillerie, placée aux angles C, peut continuer son feu jusqu'au dernier moment, les canonniers pouvant se réfugier en un clin d'œil dans l'hexagone, par l'intervalle C des deux pelotons de flanc.

757. **COMMUNICATION.** On établit une communication entre l'armée et le pays d'où l'on tire les munitions de guerre et les vivres; il faut porter une grande attention à ne la jamais laisser à découvert, comme il faut tenter tous les moyens possibles pour inquiéter et attaquer son ennemi sur la sienne. C'est en lui inspirant de la crainte à cet égard, qu'on parvient à lui faire quitter un poste avantageux, à se retirer et à découvrir des provinces qu'il avait intérêt de protéger.

758. **CONFIANCE.** Un chef sage ne doit rien négliger pour inspirer à ses troupes une grande confiance. Des soldats qui ont accordé à leur général une con-





fiance méritée, n'entrevoient point de danger que le chef ne puisse leur faire surmonter, ils les bravent tous, et voient presque toujours le succès couronner leurs efforts, tandis que, sous un chef qui n'a pu l'obtenir, il leur semble que chacun de leurs mouvements doit les conduire à la mort ou à la honte, et comme cette image est la seule que leur imagination troublée leur présente, ils marchent avec crainte, combattent avec répugnance, et voient presque toujours leurs pressentimens se vérifier.

759. CONQUÊTE. L'art militaire fait les conquêtes, mais il n'est pas suffisant pour atteindre à ce but : on n'y parvient que par la prudence, la justice et toutes les autres vertus. C'est pour cette raison qu'il est plus facile de les faire que de les garder. Un conquérant doit conserver la faveur du peuple qui l'a secondé, et, ce qui est plus difficile, de celui qu'il a soumis.

760. CORDEAU. Comme il est difficile de tracer l'ouvrage même le plus simple sans employer un cordeau, tout officier particulier qui va en détachement doit en porter un avec lui. Ce cordeau doit avoir au moins six toises de longueur ; chaque toise doit être distinguée par un nœud, ou mieux encore par un petit morceau d'étoffe de couleur saillante. La première toise de chaque extrémité du cordeau doit être divisée en pieds, et le premier pied en pouces.

761. COUP D'ŒIL. Nous avons tous le coup d'œil plus ou moins rapide, plus ou moins juste, selon la portion d'esprit et de bon sens dont nous avons été dotés : il naît de l'un et de l'autre, mais l'usage le perfectionne et l'expérience l'assure.

762. Le coup d'œil militaire n'est autre chose que l'art de connaître la nature et les différentes positions d'un pays où l'on fait et où l'on veut porter la guerre, deviner les avantages ou les inconvéniens de camps, et des postes que l'on veut occuper, de reconnaître ceux qui peuvent être favorables ou désavantageux à l'ennemi, eu égard à la position des nôtres.

Par la conséquence que nous tirons de nos observations nous jugerons sûrement des desseins présents et de ceux que nous pourrions former dans la suite.

763. C'est uniquement par la connaissance de tout le pays où l'on porte la guerre, qu'un grand capitaine peut prévoir les événemens de toute une campagne, et s'en rendre pour ainsi dire le maître; car jugeant par ce qu'il fait, de ce que l'ennemi doit nécessairement faire, et obligé, par la nature des lieux, à se régler sur ses mouvemens, pour s'opposer à ses desseins, il le conduit ainsi de camp en camp et de poste en poste sur le terrain où il s'est proposé de le vaincre.

764. Voilà en peu de mots ce que c'est que le coup d'œil militaire, sans lequel il est impossible qu'un général, même instruit, puisse éviter une infinité de fautes d'une extrême conséquence, en un mot, il n'y a rien à espérer pour la victoire, si l'on est dépourvu de ce qu'on appelle coup d'œil à la guerre; et comme la science militaire, de même que toute les autres, demande l'usage pour être bien possédée dans les différentes parties qui la composent, elle exige la pratique la plus attentive et la plus longue.

765. Il y a plusieurs choses nécessaires pour parvenir à acquérir le coup d'œil: une très-grande application à son métier en est la base. Il est urgent d'étudier la guerre avant que de la faire, et de s'appliquer toujours lorsqu'on la fait.

766. Avec les secours de l'esprit et de l'imagination, on se perfectionne le jugement et la vue. On apprend à la chasse mille ruses et mille finesses qui ont rapport à la guerre; mais dont la principale est la connaissance des lieux qui forme le coup d'œil, sans qu'on y prenne garde; si l'on s'y exerce dans cette intention, pour peu de réflexions qu'on y ajoute, on pourra acquérir la plus grande et la plus importante des qualités d'un général d'armée.

767. Pour se former et s'avancer dans cette connaissance, il faut que l'imagination travaille toujours à la guerre, à la chasse, en voyage ou dans des promenades à pied ou à cheval. Dès qu'on est arrivé dans un camp, on doit examiner avec beaucoup d'atten-

tion, en repos, et dans sa tente, la carte du pays où l'on est, et le poste que l'on occupe; considérer aussi où l'ennemi est campé, si l'une ou l'autre des armées couvre ses places, si la ligne de communication est bien observée, pour la suivre et couler sur la même parallèle, selon les mouvemens que chacun peut faire, et si l'on peut se saisir d'un poste important plutôt que d'un autre; si les deux armées sont assurées à leurs ailes, et sur quoi; si l'une doit entreprendre sur l'autre, le chemin qu'elle a à faire, les obstacles qu'elle peut rencontrer dans sa marche, le temps qu'il lui faut pour venir à nous, ou à nous pour aller à elle; d'où chacun tire ses vivres, si nous pouvons intercepter ses convois, ou si elle peut nous couper les nôtres. Si nous faisons tel ou tel mouvement sur notre droite ou sur notre gauche, où cela nous mènera, où nous irons nous-mêmes, si l'ennemi s'en avise plus tôt que nous, ou s'il remue son camp d'une toute autre manière. Rien de plus instructif que ces réflexions, et rien qui forme davantage l'esprit et le jugement : c'est la logique militaire, au moins le commencement de cette science importante.

768. On doit d'abord commencer par bien reconnaître la position du camp, et tout le terrain que l'armée occupe, et en étudier les avantages et les défauts. On passe de là au champ de bataille; on le parcourt en gros, ensuite on l'examine en détail et par parties : on observe d'abord si les ailes sont appuyées, les moyens de retraite, si l'on était attaqué par les flancs, on observe le terrain qui est au-delà, s'il est couvert ou pelé; s'il y a des hauteurs qui commandent le camp, et s'il est nécessaire de s'y établir pour se couvrir de ce côté, ou si l'on peut s'en prévaloir contre l'ennemi. Si c'est un marais qui couvre cette aile, on doit examiner si le fond est de bonne tenue; on doit le sonder, et s'informer des gens du pays, si l'on peut en faire gonfler les eaux pour le rendre moins praticable. On écrit tout ce que l'on remarque, pour y méditer à loisir, et en tirer des conséquences par l'inspection du terrain.

769. On passera de là à la gauche : si elle se trouve fermée par un village, on en fera le tour pour la

reconnaître avec toute l'exactitude militaire ; on minera les maisons qui le bordent , si elles sont lèges , ou de bois , ou de chaume , s'il y en a qui se trouvent éloignées , et dont l'ennemi puisse se servir ; s'il est important de fortifier le village , ou de faire des fossés dans les rues ; si l'église est bonne , si le village n'est pas commandé par quelque hauteur ; et , s'il faut être tourné , on l'attaquera par imagination , on défendra de même. Rien ne me paraît plus capable de former le coup d'œil et le jugement que cette méthode. Après avoir mûrement examiné et écrit ce qu'on a remarqué et observé du côté des ailes , on doit parcourir tout le front du champ de bataille d'une aile à l'autre.

Si l'armée est campée selon la coutume ordinaire , la cavalerie sur les ailes et l'infanterie au centre , doit examiner le terrain que la première a devant elle , et s'il est propre à cette arme , s'il est ouvert , et si c'est une plaine assez spacieuse pour contenir cette aile de cavalerie , celui qui l'examinera ne doit pas se reposer là-dessus ; il doit observer le terrain qui est au-delà , que l'ennemi doit occuper , car le poste de l'un doit servir de règle à l'autre pour la disposition des armes. En effet , si l'ennemi qu'on vient combattre , ou qui cherche à nous attaquer , a derrière ou devant lui un terrain tout différent et favorable à l'infanterie , il est aisé de comprendre , par le raisonnement et les règles de la guerre , que s'il est poussé jusqu'à l'endroit où aura derrière lui la cavalerie devient alors inutile , elle ne pourra pousser plus loin son avantage , elle sera chassée par l'infanterie que l'ennemi , plus habile et plus sensé , aura logée dans ces lieux couverts pour soutenir sa cavalerie.

770. Cette observation doit faire connaître la nécessité de soutenir cette aile par de l'infanterie placée en seconde ligne ; car , si la cavalerie de la première aile est poussée jusqu'à l'infanterie ennemie logée dans ces endroits couverts , il ne faut pas douter qu'elle ne soit ralliée sous le feu de cette infanterie ; qu'elle ne vienne ensuite à la charge , et que l'infanterie ne se introduise dans les escadrons : on juge de ce qui

ver, si l'on n'a pas d'infanterie à lui opposer ; rien qu'en faisant soutenir une aile de cavalerie une aile d'infanterie à la seconde ligne, et des escadrons entrelacés et embottés dans les escadrons, s'il se trouve en état, après avoir battu l'ennemi, de culbuter sur son infanterie, et de l'attaquer instant par les fusiliers que l'on peut faire passer rapidement entre les distances des escadrons. Ces fautes naissent aisément de l'inspection du terrain. On juge qu'une aile de cavalerie soutenue elle seule ne vaut rien, et que le général aurait dû camper de l'infanterie où il a mis de la cavalerie. On remarque cette faute pour en faire usage, et en tirer le général, s'il est capable de recevoir un avis de cette importance. Qu'on ne nous dise pas qu'on ne se trompe rarement dans ces sortes de fautes ; nous répondons qu'on les remarque tous les jours dans les campagnes, et qu'on est obligé, quand on se trouve engagé, de faire devant l'ennemi une infinité de manœuvres toujours dangereuses, en changeant une arme, et en remplaçant par une autre.

1. Tout le terrain du front de cette aile étant bien observé, on passe vers l'infanterie que nous supposons en avant ; on jette les yeux sur le terrain, on s'aperçoit qu'il est varié et mêlé en certains endroits de plaines et d'obstacles très-propres pour l'infanterie, qu'il est quelques points où la cavalerie peut être d'un très-grand effet, soutenue par l'autre.

2. Après avoir examiné le terrain de la droite de l'infanterie, si l'on trouve qu'il est aussi avantageux de ce côté que de l'autre, ou du moins propre à cette arme, on avancera plus avant sur le champ de bataille, ou sur le terrain que les armées doivent occuper des deux côtés. Supposons qu'il est différent de celui qu'on vient d'observer ; supposons une petite élévation de terre qui va se perdre en pente douce vers l'ennemi : on doit l'observer avec soin. Si le terrain qui leur est opposé est une plaine, on juge que ce terrain est propre à recevoir une batterie que l'ennemi n'aura garde de laisser en repos, de peur d'en être long-temps incommodé, et que, pour s'en déli-

vrer par un grand effort de ce côté-là , il l'attaque s'en rendra maître , pour séparer les deux ailes l'un des autres ; il ne pourra faire le coup que par l'infanterie , soutenue d'autant d'escadrons que la plaine pourra en contenir. On jugera alors qu'il faut poster sur cette petite éminence de l'infanterie nue par de la cavalerie , pour opposer des armes blables.

773. S'il se présente ensuite des terrains variés , mêlés de petites plaines , des champs clos , de ruisseaux , tant d'un côté que de l'autre , sur tout le front de l'infanterie , on les observera avec attention , on a qui paraissent difficiles à forcer du côté du ennemi , on jugera bien que ce dernier s'y postera , n'abandonnera pas un tel avantage , et qu'il y a trop de témérité à l'y attaquer.

774. On doit donc , en imagination , fortifier ces endroits moins que les autres , c'est-à-dire qu'il faut les tenir un peu moins garnis d'infanterie que ceux qui paraissent plus faibles , où on doit approcher des réserves , et observer les emplacements les plus commodes et les plus avantageux pour y établir des batteries.

775. Si , en s'avancant plus avant jusqu'à la plaine et au ruisseau qui la couvre , on voit que le pays est ras et ouvert , et propre aux manœuvres de cavalerie , on trouvera que la cavalerie est bien placée , selon la méthode ordinaire , observant pourtant si les bords du ruisseau sont bordés de haies et d'arbres touffus.

776. Si les bords de l'autre côté ne sont pas comme ceux d'en-deça , on jugera alors que l'ennemi pourra y loger de l'infanterie , y établir un feu de flanc de cette aile , et la prendre même à revers. On pensera alors à lui enlever cet avantage , non-seulement en proposant de raser et de couper ces haies , ces ruisseaux ou ces arbres , mais en portant de l'infanterie et des dragons sur les flancs des deux ailes de la cavalerie.

777. Par ces observations , on comprendra bien que qu'on s'est campé en bien des endroits d'une manière toute contraire à celle qu'on doit pratiquer selon les règles de la guerre ; qu'une partie de la cavalerie

se trouve portée à une aile aurait dû être placée ou à l'autre ou vers le centre, et l'infanterie occuper son terrain.

778. C'est la nature des lieux qui doit régler le campement et l'emplacement de chaque armée. On ne peut pas camper partout et dans toutes sortes de situations, selon l'ordre ordinaire de bataille; car lorsqu'on se trouve l'ennemi sur les bras, on se voit obligé de changer tout l'ordre; et un tel remuement d'armes est très-dangereux: on fait tout à la hâte.

779. Un champ de bataille, quelque bon et quelque avantageux qu'il soit, perd tout le mérite de sa situation, si chaque arme n'est pas à sa place, c'est-à-dire postée sur le terrain qui lui convient.

780. Les généraux qui élèvent un peu la tête au-dessus du commun, contents de suivre ces règles, croient avoir avancé de beaucoup; mais ceux qui excellent dans le coup d'œil, qui l'ont fin et prompt, vont fort au-delà. ils s'aperçoivent bientôt, par les observations qu'ils font sur la nature des lieux, qu'il faut qu'une arme soit soutenue par l'autre, et cela partout et dans toutes sortes de terrains. (Voyez planche XII.)

781. Ce serait ne faire les choses qu'à demi, que de s'en tenir à ce que je viens de dire. On doit se retirer dans sa tente, méditer très-profondément sur ce qu'on aura remarqué, former un projet et un ordre de bataille selon la nature du terrain: c'est la première journée; on ne s'instruit pas moins la seconde. On monte à cheval pour reconnaître le pays jusqu'aux grandes gardes; on s'informe des noms de villages, des hameaux, des maisons; on remarque les chemins, les ruisseaux, les bois, les marais, les hauteurs; enfin, on ne laisse rien échapper, et l'on médite sur tout ce qui peut être favorable ou désavantageux à l'ennemi, s'il marchait à nous, ou si nous avions dessein d'aller à lui. On examine si l'on n'aurait pas mieux fait de se poster ailleurs; ce qui n'est pas difficile à remarquer: car il y a certains camps où l'on va quelquefois plutôt par coutume que par raison, parce qu'un grand capitaine les a occupés, sans savoir que ce qui était bon dans un temps ne vaut rien dans un autre.

782. Si l'armée décampe et se met en place, on doit examiner l'ordre des colonnes, les y traversent, et à peu près l'espace qu'il y a l'autre. On se demande si l'ennemi, par secrète et accélérée, venant tout-à-coup à la tête de nos colonnes, quel parti prendrait, ou quelle résolution prendrais-je me j'étais à sa place? Voilà une colonne engagée dans un pays brouillé et parsemé de rochers, elle ne saurait agir, si l'ennemi lui opposait une artillerie : que ferais-je? comment m'y prendrais-je pour la tirer d'un tel coupe-gorge et d'un pays si étroit pour la transporter dans un autre lieu où elle puisse être d'un quelquel usage.

783. De l'autre côté, je n'aperçois qu'une colonne d'infanterie marcher tranquillement à travers le pays où elle aura peut-être en tête de la cavalerie. Ce n'est pas la faute du général, le pays est tel à tout moment. Peut-être ferait-on mieux, d'ailleurs, de partager les deux armes dans le pays, c'est-à-dire mêler l'infanterie avec la cavalerie, que l'une ne marchât jamais sans l'autre, et que les deux puissent s'appuyer et être préparées à tout événement.

Cela me semble dans les règles; sans cette disposition tout est perdu. (1596 et suivans.)

784. Si l'ennemi profite d'une marche pour surprendre une affaire, on est d'autant plus surpris que les coups de main sont très-rare et toujours inopinés, il faut se ranger, se mettre en bataille. La situation des lieux doit me régler l'officier appliqué et méditatif; cette situation me dit de l'ordre à adopter pour placer les troupes sur le sol qui lui convient. Comment s'y prendre pour que la cavalerie est engagée dans un terrain propre qu'à l'infanterie, comment faire qu'on dira dans le cours de cet ouvrage.

685. Si on n'est pas chasseur, on s'exerce à tout. On examine tout le pays qui se trouve de la vue, toute la ligne du terrain le plus convenable comme toute l'étendue de celui où l'on est.

786. On campe par imagination une armée sur le terrain qui se découvre le plus et qu'on voit en face ; on en considère les avantages et les défauts : on voit ce qui peut être favorable à la cavalerie , ce qui n'est propre qu'à l'infanterie. Je fais la même chose dans le pays qui est en-deçà ; je forme imaginativement les deux ordres de bataille , et je mets en œuvre tout ce que je sais de tactique et de ruses de guerre. Par ce moyen , on s'assure le coup d'œil , on se rend le pays familier , on se fortifie dans l'art de saisir promptement les avantages des lieux.

787. Le coup d'œil proprement dit se divise en deux points : le premier est d'avoir le talent de juger combien un terrain peut contenir d'hommes. C'est une habitude qui ne s'acquiert que par la pratique ; après avoir marqué plusieurs camps , l'œil s'accoutume à la fin à une dimension si précise , qu'on ne manquera que de peu de chose dans les estimations.

788. L'autre talent , beaucoup supérieur à celui-ci , est de savoir distinguer au premier moment tous les avantages que l'on peut obtenir du terrain. On peut acquérir ce talent et le perfectionner , pour peu qu'on soit né avec un génie heureux pour la guerre. La base de ce coup d'œil est sans contredit la fortification des positions d'une armée. Un guerrier habile saura profiter de la moindre hauteur , d'un défilé , d'un chemin creux , d'un marais , etc.

789. Dans l'espace d'un carré de deux lieues , on peut quelquefois prendre deux cents positions. Un général , à la première vue , saura choisir la plus avantageuse ; il se sera prudemment porté sur les moindres éminences , pour découvrir le terrain et le reconnaître ; les mêmes règles de la fortification lui feront voir le fort et le faible de l'ordre de bataille de l'ennemi. Il est encore d'une très-grande importance , à un général , s'il en a le temps , de compter les pas de son terrain , lorsqu'il a pris la position générale.

790. On peut tirer beaucoup d'avantages des règles de la fortification ; par exemple , pour occuper les hauteurs et les choisir de façon qu'elles ne soient pas commandées par d'autres , pour prendre des dispositions

qui soient susceptibles de défense, et d'éviter à un homme de réputation ne pourrait se maintenir risquer de se perdre. Selon les mêmes règles, on choisit des endroits faibles de l'ennemi, soit par la situation désavantageuse qu'il aura prise, soit par la mauvaise distribution de ses troupes, ou par le peu de secours que la situation lui procure.

791. COUPURE, retranchement fait dans l'épaisseur d'un lieu que l'on veut défendre. C'est quelquefois un simple fossé : on y fait le plus souvent un parapet en terre, et l'on y construit un revêtement en maçonnerie. On pratique des coupures dans l'intérieur d'une place de fortification, pour en prolonger la défense sur le front attaqué ; dans les rues d'une ville, dans les vallées d'un village, pour disputer le terrain.

792. COURAGE. (Voyez Capitaine.) La plus courieuse est celle où la valeur est la plus compensée, et la lâcheté la plus sévèrement punie. C'est donc à des causes morales, et non à la nature de certains climats, que l'on peut attribuer la supériorité de certaines nations sur d'autres.

793. COURSE. Il serait utile d'exercer les troupes à prendre le pas de course, en conservant le possible leurs rangs. Cette marche peut servir à se porter avant l'ennemi un poste, un passage, une position favorable ; à attaquer un retranchement, une place, un poste ; à être moins long-temps exposé au feu qu'il devient plus dangereux ; à charger une colonne ébranlée ou en désordre, et la déterminer à la fuite ; à fuir méthodiquement pour se reformer promptitude sur un point avantageux, afin d'éviter de grandes pertes qu'une retraite lente ferait éprouver. On envoie quelquefois, dans ce cas, les dragons guides généraux, conduits par des officiers d'état-major, tracer une nouvelle ligne sur la position que l'on occupe, et, un instant après, on renvoie les bataillons à la course s'encadrer dans cette ligne. On peut aussi se former à la course sur un des flancs de l'en-

dans l'ordre inverse : il est évident que ces manœuvres ne peuvent être employées quand on redoute la cavalerie ; il faut alors accélérer le pas , en conservant un ordre respectable. .

794. CRÉNEAU, ouverture pratiquée dans un mur pour y passer le fusil et tirer au dehors. Elle doit avoir, à la partie extérieure de la muraille, deux à trois pouces de largeur, et beaucoup plus à la partie intérieure, proportionnellement à l'épaisseur du mur, de sorte qu'on puisse découvrir au dehors autant d'étendue qu'il est possible.

D

795. DÉBORDER, *dépasser*. Le débordement est si dangereux pour le général qui l'éprouve, qu'il se regarde presque comme vaincu quand il se voit déborder. Toute armée dont les ailes ne sont pas bien appuyées, et qui se trouvent dépassées, doit nécessairement avoir le dessous. Une armée est tournée dès que ses troupes ennemies se trouvent sur son flanc, même une très-grande distance. La lenteur avec laquelle ses troupes postées, et qui se battent, changent leur donnee, fait que l'ennemi peut parcourir un grand espace avant qu'elles l'aient changée. Si, pendant ce laps-là, il a pu s'approcher à portée du feu, la chose devient impossible. Voilà pourquoi une armée, sitôt qu'elle reçoit la nouvelle qu'un corps détaché s'est égaré ainsi sur son flanc, ne songe d'abord qu'à la repousser, parce qu'elle ne voit pas de moyen de parer à l'inconvénient avant que l'ennemi ne tombe sur elle. Le bon principe, c'est qu'on peut compter qu'un ennemi posté, et attendant l'attaque, ne pourra tomber sur l'armée, ni sur le corps détaché, pour peu que leurs mouvemens soient combinés avec réflexion. On doit toujours se rejoindre avant qu'il ait exécuté son mouvement, ou, ce qui vaut bien mieux, tomber sur le corps qu'il laisserait au repos pour accabler son mouvement, et le prendre en flanc.

tandis qu'il l'exécuterait, ce qui ne pourrait manquer de causer sa perte totale.

796. Il y a deux causes, entièrement relatives à nos armes, qui facilitent à un point extrême une telle entreprise contre une armée dont le flanc n'est pas à l'abri de toute insulte. Des corps, qui forment un crochet, peuvent s'étendre, se séparer même à la très-grande portée du fusil, sans rien craindre, parce que les feux croisés de l'artillerie et de la mousqueterie couvrent la trouée tellement, que l'ennemi ne serait tenter d'y entrer.

797. Une armée qui se place en potence, et qui forme quelque grand saillant dans son ordre de bataille, offre, par là même, un endroit très-faible. Les troupes placées ainsi ne sauraient résister aux feux croisés, à ceux d'enfilade, d'écharpe et de revers, dont un ennemi qui sait profiter de ses avantages peut les accabler dans cette situation. Voilà pourquoi une armée tournée ainsi par l'ennemi n'a pas même la ressource de lui faire face en jetant des troupes en potence sur son flanc. Il faut qu'elle cherche une position en arrière. Il est douteux qu'elle en trouve tout de suite une aussi avantageuse que celle qu'on l'a forcée ainsi d'abandonner, mais, quand il y en aurait une à portée, ce serait toujours un mouvement rétrograde qui, par son impression, peut avoir de mauvaises suites. Tout cela ne serait pourtant que peu de chose : le principal est d'avoir le temps d'exécuter ce mouvement rétrograde, sans être au moins entamé, et même sans recevoir un échec considérable, et c'est ce qui devient presque impossible avec la pesanteur de nos armées, d'autant plus que la promptitude, qui est excellente pour un mouvement en avant, est ce qu'il y a de plus dangereux pour un mouvement rétrograde, qui peut avoir de funestes conséquences, et se changer en fuite. Il faudrait donc exécuter son changement de position en arrière avec lenteur, tandis que l'ennemi mettrait dans sa marche toute la célérité possible. Qu'on songe donc à l'avance qu'il faudrait avoir sur lui pour avoir achevé son mouvement, et s'il est prudent de s'exposer à une pareille nécessité,

798. Je conclus qu'il est d'une haute importance de bien couvrir les flancs.

799. DÉCAMPER. C'est une chose aisée , quand on est éloigné de l'ennemi : quand on en est proche , mais séparé par quelque grand obstacle , ce n'est point non plus une opération difficile ; elle est même aisée quand on est supérieur en force ; mais quand on est en face de l'ennemi , quand on est plus faible , et qu'aucun obstacle ne sépare les deux armées , c'est sans doute une opération des plus difficiles et des plus périlleuses.

800. Celui qui , dans cette circonstance , ne recourt pas à la ruse , aux stratagèmes , qui ne s'enveloppe pas des ombres du secret et de la nuit , est un imprudent qu'une défaite complète punit presque toujours.

Le général que des circonstances forceront à décamper emploiera donc , pour cacher son projet , des précautions plus grandes encore que celles qu'il prendrait , s'il voulait aller surprendre son adversaire. (*Voyez Camp , Surprise , Secret*). C'est pendant la nuit que l'on doit décamper : celui-là est indigne de la place qu'il occupe , qui , par vanité , entreprend de faire cette opération pendant le jour devant un adversaire plus fort que lui.

801. Il faut essayer de retenir l'ennemi dans son camp , en lui faisant donner une chaude alarme par un corps de troupes légères conduites par un chef plein de valeur et de sang-froid.

802. Il faut que dans votre camp rien n'annonce que vous ayez le projet de changer de position ; vos gardes , vos feux , vos signaux militaires , tout , en un mot , doit cette nuit-là paraître à l'ennemi tel que la veille.

803. Il faut bien se garder de donner à son décampeement l'air d'une fuite : du calme , de l'ordre , du silence et de la fermeté , avec ces précautions , on décampe en présence de l'ennemi comme on changerait de position loin de lui.

804. Les maximes que nous venons d'établir doivent être suivies , soit qu'on évite un ennemi en campagne , soit qu'on lève un siège. Quant à la manière dont on

doit disposer ses troupes pour un décampement, (voy. Retraite.)

805. DÉCOUVREURS , hommes chargés de faire une découverte.

806. Les découvreurs qui sortent d'une place ou d'un fort , pour s'assurer que l'ennemi n'est point embusqué dans les environs , ont des devoirs à remplir qui ne sont pas si difficiles que ceux qui sont confiés aux découvreurs chargés d'éclairer la marche d'une troupe, fouiller les maisons, visiter les chemins creux et tous les objets qui entourent la place de très-près , car voilà à quoi s'étendent leurs fonctions.

807. Celles des derniers , surtout d'un corps peu nombreux , sont bien plus difficiles : de nouveaux objets se présentent à chaque instant à leurs yeux, et chaque objet exige d'eux une conduite différente.

808. Les découvreurs seront composés de cavalerie et d'infanterie , suivant la nature du pays qu'on devra parcourir.

809. Quand un officier particulier n'aura point de cavalerie , ses découvreurs seront choisis parmi ce qu'il aura de plus sûr , de plus brave , de plus intelligent et de plus leste dans son détachement. On doit toujours mettre parmi les découvreurs des hommes qui connaissent à fond le pays où l'on fait la guerre , et qui en sachent le langage.

810. Comme il ne suffit pas de fouiller le terrain qu'on a devant soi , et qu'il faut encore s'assurer de ses flancs , les découvreurs seront divisés en trois parties : une éclairera le front de la marche , la seconde le flanc droit , et la troisième le flanc gauche. On se réglera , pour l'espèce d'arme , sur la nature du terrain.

811. Comme les découvreurs doivent toujours être au moins deux ensemble , le plus petit détachement en aura au moins six : ainsi , la plus petite avant-garde sera composée de douze hommes.

Une nécessité absolue peut seule contraindre de se borner à n'avoir que six découvreurs. Quand la force du détachement le permettra , on en multipliera le nom-

le manière à ce qu'ils forment une espèce de
autour du corps de bataille. Tous les découvreurs
eront à cent cinquante ou deux cents pas de
de l'avant-garde ; ils observeront continuellement
ce qui se passera en avant d'eux ; ils ne perdront
de vue ni les autres découvreurs , ni le corps
t-garde ; ils obéiront à tous les ordres que ce corps
onnera , à tous les signaux qu'il leur fera ; ils se
meront à tous ses mouvemens , ils s'arrêteront
il fera halte ; ils changeront de direction quand il
gera de point de vue , et ils se retireront quand
retraite.

Les découvreurs marcheront toujours à couvert
quelques haies ou autres objets , s'il est possible ,
l'arbres , broussailles , éminences , etc. , en une
e manière , à voir sans être vus. Les découvreurs
al se pencheront sur le cou de leurs chevaux .
l'être point aperçus de loin.

Aussitôt que les découvreurs verront une troupe
ux viendra en avertir le chef de l'avant-garde.
ils auront découvert la force et la qualité de la
aperçue , il feront donner un nouvel avis au
indant de l'avant-garde : ils resteront cependant
rs à leurs postes pour continuer à observer l'ennemi
ils donneront ces divers avis sans bruit , et sans
en se couchant avec soin.

Si les découvreurs ne sont que deux à chaque
verte , le chef de l'avant-garde recevra tout d'abord
près son arrivée celui qui sera venu lui donner
nier avis , ou bien il le fera remplacer par quel-
tre soldat moins fatigué.

Les découvreurs se rappelleront sans cesse qu'ils
t pas destinés à combattre , mais à chercher les
es de l'ennemi ; qu'ils ne doivent faire usage de
rmes à feu que lorsqu'ils tombent dans une
cade , que lorsqu'ils ne peuvent donner aucune
l'alarme à l'avant-garde et au corps de bataille.
n que lorsqu'une troupe de cavaliers , qu'ils ont
ancer trop tard , marche sur le détachement avec
oup de rapidité.

Quand les découvreurs rencontreront un lieu

ils le fouilleront avec le plus grand soin , et n'avanceront qu'après s'être bien assurés qu'il ne renferme ni parti ennemi , ni embuscade. Ils fouilleront les fossés , les ravins , les chemins creux , les revers des chaussées très-élevées et des fossés , des haies très-fourrées , les champs clos de murs , ceux qui seront couverts d'une haute moisson , en un mot , tous les objets qui se présenteront devant eux ou sur les flancs , et qui pourraient servir à cacher , ne fût-ce même que quatre hommes.

817. Quand les découvreurs rencontreront des maisons éparses , des moulins , ou d'autres édifices , ils les fouilleront avec le plus grand soin ; s'ils ne sont que deux à chaque découverte , un d'eux entrera dans le bâtiment , pendant que l'autre restera éloigné de la portée de fusil. Si le découvreur entré dans la maison ne revient pas après le temps nécessaire pour la fouiller , on prendra pour une preuve , ou du moins pour une présomption , que la maison recèle des ennemis ; en conséquence , le second découvreur ira avertir le commandant de l'avant-garde , celui-ci se conduira d'après les circonstances et les ordres qu'il aura reçus. Quoique les découvreurs soient plus de deux ensemble , ils n'entreront jamais tous en même temps dans les bois , les ravins , les maisons , etc.

818. S'il rencontre un village , et s'ils ne sont que deux à chaque division , une entrera dans le village tandis que l'autre restera en dehors ; celui qui sera entré s'arrêtera aux premières maisons ; il prendra auprès des premiers paysans qu'il rencontrera , les informations suivantes ; il demandera. L'ennemi est-il dans le village ? a-t-il paru dans les environs ? quelle espèce de troupes s'est montrées ; quelle était sa force ? qu'en est elle devenue ? etc. S'il apprend que l'ennemi n'est pas dans le village , et qu'il peut y entrer en sûreté , il fouillera en grand , c'est-à-dire qu'il parcourra les places et les principales rues ; il ira chez le premier magistrat , et lui fera les mêmes questions qu'il aura déjà faites aux premiers paysans qu'il aura rencontrés ; il emploiera ensuite les menaces et les promesses pour en obtenir des ôtages , des guides , et tous les rense-

gnemens dont il aura besoin. Aussitôt qu'il sera assuré des bonnes dispositions des habitans, et qu'il aura obtenu d'eux ce qu'il désirait, il rejoindra son camarade ; celui-ci entrera à son tour dans le village, le traversera, ira se placer en dehors, du côté de l'ennemi ; le découvreur qui aura pris les informations, les ôtages et les guides, ira rendre compte au chef de l'avant-garde de ce qu'il aura remarqué, et lui amènera les ôtages et tous les habitans dont il aura cru pouvoir tirer quelques renseignemens.

819. Les découvreurs qui entrent dans une maison ou dans un village doivent se garder d'y commettre aucune violence envers les habitans, et de s'y amuser à boire : par l'une et l'autre conduite, ils retarderaient la marche du détachement, et s'exposeraient à être pris ou tués ou par les troupes ennemies, ou par les paysans du lieu.

820. S'ils aperçoivent des hauteurs d'où ils pourraient voir une grande étendue de pays, ils s'en approcheront avec précaution, y monteront avec prudence, examineront ensuite tous les penchans de la montagne, et en feront le tour, pour s'assurer que l'ennemi n'a point dressé d'embuscade dans cet endroit. Quelques découvreurs resteront sur le sommet de la hauteur, jusqu'à ce que l'avant-garde les ait rejoint ; alors ils se remettront en marche.

821. Quand ils rencontrent un défilé formé par deux montagnes, ils se conduisent comme dans la supposition précédente. S'ils trouvent sur leurs pas un marais non traversé par un chemin frayé, et dont le fond ne soit pas connu, ils chercheront à savoir, par le moyen de quelques paysans des environs, quel est l'endroit où le fond est meilleur ; ils le sonderont ensuite eux-mêmes, pour s'assurer de la vérité des rapports ; ils planteront des jalons ou quelques branches d'arbres sur les deux côtés du chemin qu'ils auront parcouru, et qui serviront à diriger la marche du détachement.

822. Ils en agiront de même sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau que le détachement devra passer à gué, ayant bien soin d'observer leurs revers.

823. Toutes les fois que les découvreurs rencontreront dans la campagne des paysans et des voyageurs, ils leur feront beaucoup de questions pour en obtenir des éclaircissemens sur le compte des ennemis, mettant cependant assez d'art dans leurs demandes pour ne pas faire deviner quel est l'objet de la marche du détachement; ils arrêteront toutes les personnes qui suivront la même route qu'eux ou qui voudront les dépasser.

824. Les découvreurs observeront avec attention la direction que les partis ennemis prendront, et ils en rendront compte au chef de l'avant-garde; celui-ci, d'après leurs rapports, formera des conjectures vraisemblables sur la position qu'occupe le corps dont ces partis sont détachés.

825. Les découvreurs doivent être exercés à reconnaître, comme les sentinelles, à la poussière qui s'élève, l'espèce de troupe qui marche, et à juger de la direction et de la force des colonnes par la direction et la quantité de la poussière; ils doivent examiner les traces qu'ont laissées les chevaux et gens de pieds, ils peuvent connaître, à peu de chose près, par la façon dont le terrain est battu et dont l'herbe est foulée, quelle est la force et la qualité de la troupe qui a passé. (*Voyez Indices.*)

826. Pour que les découvreurs puissent rendre de très-grands services, il faut qu'ils soient travestis en gardes-chasse, ou autrement, afin de pouvoir éclairer de très-loin le détachement.

827. Il est quelquefois utile de donner des chiens aux découvreurs, surtout pendant la nuit; leurs aboiemens pourront faire découvrir les ambuscades. Pendant la nuit, ils redoubleront de soins et d'attentions, tant pour n'être point découverts que pour arrêter les paysans ou autres personnes qui voudraient les dépasser; ils ne s'éloigneront pas de l'avant-garde au-delà de la portée ordinaire de la voix; ils marcheront tous lentement, s'arrêteront de cinquante à cinquante pas, mettront de temps en temps l'oreille contre terre, garderont le plus profond silence, observeront avec

tention les signaux qu'ou leur fera, et leur obéiront avec promptitude.

828. Quand ils passeront près d'une maison, un d'eux se placera auprès de la porte pour empêcher les habitans d'en sortir; ils tueront à coup d'arme blanche les chiens qui pourraient les faire découvrir.

829. Quand le détachement voudra découvrir un village, une partie des découvreurs ira, comme pendant le jour, s'emparer de l'issue pour empêcher les habitans d'en sortir et d'aller avertir l'ennemi. Si quelques habitans cherchaient à s'évader, le plus leste des éclaireurs courrait après lui, l'engagerait à s'arrêter, et l'y forcerait par un coup d'arme blanche.

830. Quand les découvreurs rencontreront une patrouille ennemie, il se blotiront dans un sillon ou dans un fossé; ils se tapiront derrière un arbre, une haie ou des broussailles, et ils attendront là que la patrouille les ait dépassés; alors ils iront avertir le chef d'avant-garde. Lorsqu'ils apercevront une troupe considérable, ils feront le signal convenu, et le donneront assez à temps pour que l'avant-garde puisse se mettre en état de défense (*Voyez 1577 et suivans.*)

831. Quand une patrouille ennemie, après avoir aperçu les découvreurs, criera sur eux, ils répondront : *Déserteurs*, et marcheront comme pour se rendre à la patrouille; s'ils voient jour à pouvoir être vainqueurs, ils profiteront de sa sécurité pour l'en punir à coup d'arme blanche; s'ils sont moins forts que la patrouille, ils se rendront à elle, et tâcheront de retarder sa marche jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde.

832. Dans toutes les autres circonstances, les découvreurs se conduiront pendant la nuit comme pendant le jour.

833. D'après tout ce que nous venons de dire, on voit aisément combien le rôle de découvreur est important, et combien il est difficile de le bien jouer; aussi est-il très-nécessaire d'y bien exercer les soldats les plus intelligens.

834. DÉFENSE. Le principe général de la défense est le contraire de celui de l'attaque : il consiste à

maintenir ses flancs : il ne faut pas les laisser embrasser, presser, déplacer. Ce principe s'applique à la défense d'une armée, d'un royaume, d'une province car une province, un royaume et une armée, ont les flancs, que l'attaquant tente d'embrasser quand il connaît le secret de l'art.

835. Ainsi, un général doit assurer les flancs d'une armée, comme on l'a dit ailleurs; mais on n'a pas encore étendu ce principe à la protection d'un pays et cependant il est le même. Il faut, soit par des places fortes, ou par des troupes, empêcher que l'attaquant ne l'embrasse, et prendre, surtout, devant lui, une telle position que l'on puisse toujours être plutôt qu'il lui sur les points du front qu'il a à défendre.

836. C'est en cela que consiste tout l'art de la défense. (*Voyez Guerre défensive.*)

837. La défense d'un poste fermé diffère de celle d'une ligne, en ce que celui-là peut toujours être embrassé de toutes parts. Voilà pourquoi l'art de la défense y est et sera toujours très-inférieur à celui de l'attaque.

838. On peut dire, en général, que tout poste fermé soit ville, citadelle, château, bourg, obligé de subsister par lui-même devant un attaquant, est un poste pris.

839. On nomme défense de front le feu dirigé perpendiculairement au poste défendu; défense de flanc celle qu'une partie du poste tire des flancs qui la voient.

840. La défense de flanc est infiniment préférable à celle de front, en ce qu'elle défend tous les points que celle-ci ne peut protéger.

841. La défense directe est de deux espèces, directe ou oblique. Elle est directe quand elle est perpendiculaire aux parties défendues, et oblique quand ces parties sont dans une situation inclinée ou oblique.

842. La défense oblique ne doit être employée que quand on ne peut pas faire autrement ou que le point est peu exposé à l'ennemi.

843. DÉFILÉ. Passage resserré entre des bois

des coteaux , qui ne peut recevoir qu'un front de troupes peu étendu.

844. Défendre un défilé se réduit à fermer à l'ennemi le chemin qu'il veut suivre.

845. Pour fermer militairement un passage , il faut élever des ouvrages qui , par leur disposition , les couvrent de feux croisés et rasans , il faut creuser des fossés qui empêchent l'ennemi d'approcher ; il faut multiplier les obstacles qui peuvent retarder sa marche ; il faut enfin couvrir ses propres flancs de manière que l'assaillant , en se plaçant sur la droite et sur la gauche du défilé , ne puisse obliger les défenseurs à abandonner leur poste.

846. Un officier chargé de garder un défilé se portera sur le chemin qu'on lui aura nommé , et vers le point qu'on lui aura indiqué ; il reconnaîtra quelle est la position la plus propre à être mise en état de défense ; il se déterminera pour celle où le chemin passera entre deux montagnes , au milieu d'un bois , d'un marais , sur le bord d'une rivière ; objets dont la rencontre forme des défilés.

847. S'il a à choisir entre plusieurs situations également importantes , il donnera la préférence à celle qui ne sera point dominée , ou dont il sera aisé de garder le commandement , qui ne pourra être tournée en flanc , qui lui procurera le plus de feux croisés sur les points qu'il veut défendre ; à celle enfin dont il pourra embarrasser les avenues avec plus de facilité.

848. Si l'on est chargé de garder un défilé entre deux montagnes qui ne sont pas à plus de quatre-vingt-dix toises l'une de l'autre , le commandant de la troupe , après avoir bien reconnu les environs de ces montagnes , après avoir examiné avec soin les endroits d'un accès très-facile , et après s'être assuré qu'on ne peut les tourner sans faire un grand circuit , s'emparera du sommet des deux montagnes ; il y établira quelques hommes qui s'y couvriront d'un abatis ou d'un simple fossé , il tracera ensuite au milieu du défilé une redoute à crémaillère , ou une redoute à saillans perpendiculaires.

849. Une de ces deux redoutes étant construite

(Voyez ce mot). Le défilé sera déjà en état que défense; pour le rendre plus difficile, fera élever au pied de chaque montagne ouverte à côtés brisés, qu'on adossera au gîteur; les flancs intérieurs de ces redoutes, étant prolongés, doivent former une et la redoute à crémaillère ou à saillans de de manière que l'angle diamétralement qu'elle présente à l'ennemi, se trouve fort loignement des côtes des redoutes latérales.

850. Si les montagnes sont à plus de quatre-vingt-dix toises de distance, au lieu d'une seule dans le milieu du défilé, on en construit et on les place de manière qu'il n'y ait quatre-vingt-dix toises d'une redoute à l'autre.

851. Quand l'endroit par lequel l'ennemi verser le défilé est plus rapproché d'un de l'autre, on construit toujours une redoute au milieu du passage, le reste de la position sans aucun changement.

852. Quand on a le temps, on élève des redoutes qui doivent lier ensemble les différentes positions; on ne l'a pas, on se contente de creuser devant chaque redoute un large fossé de six pieds; on jette les terres qui proviennent dans l'intérieur du défilé: on peut placer ce fossé par un fort abatis de la rampe du fossé. On augmentera la force des redoutes par les moyens de l'art.

853. On rend ensuite l'accès des montagnes en entaillant le roc autant à pic qu'on peut, plantant des palissades et des piquets dans les endroits où la rampe est douce, et des arbres dans ceux où elle est le plus accessible; on pare au-dessus des redoutes ouvertes d'un faible parapet, d'un blindage ou d'un rempart (V. ces mots.) Ces coupures sont disposées de manière qu'on ne puisse y entrer que du sommet, ou qu'en suivant des sentiers très étroits, on place des tirailleurs dans ces coupures; des amas de pierres et de gros quartier

se propose de faire rouler sur les assaillans ; on a le soin de multiplier ce genre de défense dans la partie de la montagne qui commande le défilé.

854. Si l'on a plusieurs pièces de canon, on les place de manière à ce qu'elles procurent des feux croisés sur le défilé. Si l'on n'a pas une assez grande quantité d'artillerie pour en armer les redoutes latérales, on la met dans la redoute qui occupe le milieu du défilé, et on la dispose de manière que le feu en soit rasant.

855. Quand le défilé sera formé par des bois, on fera couper les arbres à deux pieds de hauteur, jusqu'à la hauteur du canon ; les arbres ainsi coupés font une espèce d'abatis : il en est de même des haies, des buissons. On forme encore un abatis des plus épais autour des ouvrages qu'on a élevés.

856. Un marais au milieu duquel passe un chemin forme encore un défilé : il peut être impraticable ou ne l'être pas ; il peut être assez large pour que l'ennemi ne puisse pas incommoder l'ouvrage, ou il peut ne pas le mettre à l'abri du canon de l'ennemi. Avant d'agir comme si le marais était impraticable, vous prendrez la précaution de le sonder vous-même dans toutes ses parties, et si vous reconnaissez qu'il est absolument impossible de le traverser, vous pourrez vous borner à couvrir vos flancs par un parapet léger ou par un éventail. Vous construirez vis-à-vis le débouché du défilé un fort parapet auquel vous donnerez la forme la plus propre à multiplier votre feu. En avant de ce parapet, vous creuserez autant de fossés que vous le pourrez, et vous prodiguerez les moyens d'augmenter la force de votre ouvrage.

857. Quand le marais sera praticable en quelques endroits, on construira vis-à-vis des avenues un parapet semblable à celui dont nous venons de parler : dans tous les cas, on prendra la précaution d'augmenter autant qu'on le pourra le volume des eaux.

858. Quand on gardera, pendant l'hiver et dans un pays froid, un défilé formé par un marais, on construira des ouvrages, comme si l'on était sûr que l'ennemi pourrait, à la faveur d'une forte gelée, arriver aisément aux pieds des retranchemens.

859. Quand le marais sera peu large, praticable, on se mettra à l'abri du canon en creusant un bon parapet.

860. Un chemin qui côtoie une rivière peut être considéré comme un défilé. Si l'ennemi incommoder avec son canon, vous élevez un parapet; si c'est uniquement avec de la mousqueterie qu'il peut vous forcer à abandonner vos ouvrages, vous construirez un évantail ou un léger parapet.

861. Si le défilé est formé d'un côté par un bois ou une montagne, et de l'autre par un bois ou une montagne, on emploie pour défendre chaque côté les moyens convenables.

862. Un chemin qui traverse une vaste plaine peut être considéré comme un défilé toutes les fois qu'il est très-avantageux à l'ennemi de le suivre; dans ce cas, on ne favorise le défenseur du défilé, on le force d'art qu'il peut sauver son honneur et son existence. S'il n'a que le temps et les bras nécessaires pour construire un ouvrage, et les soldats qu'il faut pour le défendre, il tracera au milieu du chemin une redoute à crémaillère, à côtés brisés ou à saillans. S'il a le temps et les moyens nécessaires pour constituer, garder et défendre deux redoutes à droite et à gauche du chemin, à environ cinquante toises de son milieu, et sur la même ligne, il construira une redoute à côtés brisés ou à saillans; il liera ces ouvrages par un parapet, un abatis ou un sautoir; il en élèvera une à crémaillère dans le milieu du chemin, et deux à côtés brisés ou à saillans sur les flancs, à quatre-vingt-dix toises de celui-ci.

863. Pour défendre la sortie d'un défilé, on ne doit pas laisser l'ennemi déboucher dans une plaine, et dans une gorge étroite de l'entrée de laquelle il se présente. On construira en dehors du défilé, et vis-à-vis de son milieu, hors de la portée du mousquet, une redoute à crémaillère ou saillante; cette redoute, ainsi que les ouvrages qui la couvrent, se battent avec son artillerie les troupes qui viennent déboucher, et avec sa mousqueterie celles qui restent dans la plaine. On tâchera d'embarrasser le chemin avec des abatis, et de le couper avec de la mousqueterie. Si l'on a beaucoup de temps et de grande res-

construira, en avant et de chaque côté de la redoute à crémaillère ou à saillans, un autre ouvrage du même genre qui, par son feu, puisse empêcher l'ennemi de se former dans la plaine, afin de venir attaquer la redoute du milieu. On liera tout qu'on le pourra ces trois redoutes avec des fossés ou des abatis, ou des lignes.

864. Les principes pour garder, défendre, attaquer un défilé, sont les mêmes que ceux indiqués à marches, *stratagèmes, attaques, défenses, etc.*

865. DEMI-LUNE. Pièce de fortification composée de deux faces et quelquefois d'un ou deux flancs. (Planche XVI).

866. DERRIÈRES. Il n'y a de bon poste ni de bon champ de bataille que celui dont les flancs et les derrières sont couverts, et dont les communications ne peuvent être coupées : or elles peuvent être coupées, et les derrières découverts, toutes les fois que l'on a sur ses flancs et sur ses derrières une ville forte et un corps ennemi considérable. Donc celui qui s'avancera en laissant derrière lui ou une ville ou un corps de troupes, est un imprudent presque toujours puni par la défaite. Les écrivains militaires conviennent de cette vérité, et conseillent aux généraux d'attaquer pendant un combat, toutes les fois qu'il le peuvent, l'ennemi sur ses derrières; ils ajoutent encore, avec raison, que c'est lorsque la mêlée est bien engagée que les corps détachés doivent se montrer; ils disent enfin : C'est la cavalerie qui est la plus propre à ce genre de combat.

867. DESCENTE. Pour l'exécuter, il faut avoir une connaissance exacte de la côte où l'on prend terre, y faire choix d'un point où l'on puisse promptement développer les troupes débarquées, et trouver une position avantageuse. Cela fait, il faut mettre à terre les troupes les plus résolues, les protéger par l'artillerie d'une flotte; marcher avec assurance aux premiers ennemis qui se présentent, les surprendre s'il se peut, les étonner par l'audace, leur ôter, par la vivacité de l'attaque, le temps de se reconnaître; aller sans aucun délai au point principal, et employer le genre

d'attaque le plus expédient. En général, les doivent être brusques; il ne faut en charger officiers actifs et entreprenans, des troupes et formées.

868. Le général doit, avec un soin scrupuleux ses communications, ses derrières. (*Plan d'opération.*) Il amassera autant de munitions que le pays peut lui en fournir, ne tolérant ni fraude ni vol; il doit se hâter sans violer les règles. Un retard dans cette position, plus critique que le pourrait compromettre son armée.

869. Les descentes faites dans un grand peu de force, pour piller ou incendier quel que village, coûtent toujours plus à celui qui les fait qu'à celui qui les supporte.

870. — *Exécution.* Aussitôt que les chaloupes arrivées aussi près du rivage qu'elles le peuvent, le signal est donné, l'officier qui commande donne l'exemple du chef peut tout sur les soldats le premier à terre; son détachement l'imite, forme en colonne serrée, la baïonnette au canon; il marche avec vivacité et sans retard; quoique les troupes opposées soient nombreuses et braves, sa résolution leur en imposera; elles ne feront d'abord et prendront bientôt la fuite; elles ne feront qu'une résistance molle et sans suite; sur la rive un ennemi très-supérieur, couvert avec des chevaux de frise qu'il a approchés des abatis, ou il supplée à sa faiblesse par une position avantageuse.

871. Les principales attentions que l'on doit dans un débarquement sont d'empêcher les soldats de sauter à terre avant le moment ordonné, et de tenir la tourbe; un silence profond, un grand ordre, une valeur calme, assurent le succès des débarquemens; les radeaux sont beaucoup plus favorables pour l'attaque que les bateaux ordinaires, et même les bateaux plats.

872. — *Fortifier un endroit propre à un débarquement.* On commencera par couper la plage qu'on se propose; on creusera sur le rivage,

dans le lit des eaux, des fossés larges et profonds ; on cachera autant que possible l'endroit où ces fossés seront creusés : (Vigné). On embarrassera avec des arbres taillés en abatis , des piquets, des pieux , etc., l'endroit le plus favorable à la descente des troupes ; on élèvera sur la rive des ouvrages qui , en fournissant beaucoup de feux directs , croisés et rassans, puissent causer beaucoup de mal à l'ennemi. On restera derrière ces retranchemens, d'où l'on tirera sur les bateaux et les conducteurs, jusqu'au moment où quelques troupes ennemies auront gagné le rivage, et mis par-là les bateaux ou les vaisseaux chargés de protéger la descente dans l'impossibilité de faire feu ; on fondra sur l'ennemi avec vivacité, et à l'arme blanche. Quand on agit avec ordre et avec vigueur, quand on ne permet pas à un trop grand nombre de troupes de gagner la terre, on réussit à repousser l'ennemi.

873. La meilleure manière d'empêcher un débarquement sur le bord d'une rivière dont on défend le passage (*voyez ce mot*), consiste à prévenir les embarquemens, en enlevant, sur l'une et l'autre rive, tous les bateaux, barques et bacs, les poutres, planches et madriers qui peuvent servir à construire des radeaux.

874. DÉSESPOIR. *C'est rendre à un ennemi affaibli une partie de sa force, que de le réduire au désespoir.* Le général sage se gardera donc de mettre l'ennemi dans la cruelle nécessité de vaincre ou de mourir ; il se gardera encore de ne lui laisser de choix qu'entre la honte et la victoire, car la honte paraît à quelques hommes plus cruelle que la mort.

875. DESSIN *Militaire*. Un militaire qui ne connaît pas le dessin pour retracer les objets que la nature lui présente, peut s'y prendre de la manière qui suit :

876. Quand il est en marche, il commence à tirer sur le papier une ligne qui indique le chemin qu'il tient.

877. Il fait une clé, par des marques différentes, tels que points, croix, lettres, etc., pour désigner tout

ce qu'il peut rencontrer dans un pays , comme ville , bourg , hameau , chapelle , croix , rivières praticable ou impraticable , bois , prés , tertres , enfin tout ce qu'on remarque en voyage.

878. Lorsqu'il passe un village , il le note par une croix convenue de sa clé , et y ajoute le nom ; si il y a des rivières ou de grands chemins à gauche , et , quand cela a lieu , tire une ligne qui indique , en remarquant l'endroit où les chemins se croisent. Quand on en a le temps , on fait des notes. Il est même bien d'indiquer sur son papier les marques de la clé , les endroits où l'on pourra rassembler la troupe , les chemins par où l'ennemi passera , les endroits où il y a des fourrages , ceux où il y a du bois.

879. C'est de cette manière que l'on peut avoir des mesures justes , que l'on obtiendra l'estime du général , en lui faisant des rapports exacts et lurs.

880. DÉTACHEMENT. Un officier chargé d'un détachement , pour quelque objet que ce soit , doit apporter trop de soin à prévenir les surprises de l'ennemi (1777) , et à se trouver toujours en état de recevoir. Il faut qu'il sache choisir un terrain où il peut se défendre avantageusement , et se ménager de besoin , une retraite assurée. (Voyez doc. 1777). C'est à lui à se régler d'après ses instructions ; mais il faut qu'il se replie contre des forces supérieures , qu'il profite des siennes lorsque celles de l'ennemi sont inférieures.

881. Quelquefois il se retirera dans la nuit , pour échapper à l'ennemi , et lorsqu'il aura assez mal trompé l'ennemi , lui donner une fausse idée de ses desseins , et négliger les précautions que l'on cesse de prendre , que l'on croit l'ennemi éloigné , il viendra tout à coup le charger et le repousser.

882. Il s'attachera à former des entreprises sur l'ennemi , à l'inquiéter , le harceler de toutes les manières , afin de l'obliger à se tenir sur la défensive , et à ne pas procurer du repos soi-même.

883. Un général ne saurait être trop attentif

confier des détachemens qu'à des officiers bien capables. (*Voyez 1468 et suivans.*)

884. Il est des objets qu'un officier particulier doit porter avec lui toutes les fois qu'il va en détachement : une demi-toise, ou un objet qui puisse la remplacer, tel que chaîne ou cordeau, papier, crayon, encre. (*Voyez Dessin militaire, Pays, Marches, Avant-Garde, Arrière-Garde, Retraite, Guide, etc.*)

885. DISCIPLINE. La discipline militaire doit descendre dans tous les détails relatifs à l'éducation, à l'institution et à l'instruction des gens de guerre ; elle doit régler leur conduite, fixer leurs opinions, et modifier leurs préjugés.

886. Aucune des actions des gens de guerre n'est indifférente : la discipline doit les peser toutes avec soin, et placer conséquemment leurs auteurs dans la liste de ceux qui doivent être récompensés ou qui méritent d'être punis.

887. La plus importante des leçons que donne la discipline est celle-ci : obéissez ! c'est la première que l'on doit donner à tout militaire ; elle serait la seule, ce qu'elle commande pouvait s'exécuter sans apprentissage (1550).

888. On dit qu'une armée sans discipline ne peut point remporter de victoires ; n'aurait-on pas dû dire : sans discipline point d'armée.

889. Il n'est pas très-difficile de discipliner un corps naturellement formé ; mais il l'est infiniment de faire entrer sous le joug de l'obéissance un corps qui l'a vue.

90. Voyez une armée bien disciplinée, elle vous paraît entièrement composée d'hommes vertueux et braves ; voyez au contraire une armée indisciplinée, croyez être au milieu de lâches brigands.

91. Voulez-vous avoir une idée juste de la discipline ? Rappelez-vous qu'une armée romaine avait, l'enceinte de son camp, un arbre chargé de fruits, que le propriétaire retrouva intact quand elle se campa. Souvenez-vous encore qu'un légionnaire ne pouvait un effet, quel qu'il fût, ne se l'appropriait

pas, et qu'il le portait à son tribun avant qu'on l'eût réclamé. (1551 et suivans).

892. Le nombre et la valeur ne peuvent remplacer la discipline. Quel peuple devrait en être plus persuadé que le Français? Les funestes résultats de l'absence de discipline sont tracés en caractères sanglans dans plus d'une page de ses annales. On ne citera, pour ne point rouvrir un trop grand nombre de plaies, que Crécy, Poitiers et Azincourt.

893. Un jour ne suffit point pour créer une bonne discipline, un jour ne suffit point pour l'établir : ces deux opérations sont l'œuvre du temps ; on ne peut les exécuter sans quelques erreurs, mais ces erreurs mêmes sont utiles : elles rendent les chefs et les subordonnés moins confians, plus actifs et plus soigneux.

894. C'est beaucoup que d'avoir discipliné le soldat, mais il est bien plus essentiel de discipliner les officiers. Il ne suffit pas que l'officier subalterne observe les lois de la discipline, il faut encore qu'il se garde de leur porter atteinte par des murmures indiscrets. Le soldat ne brise, en effet, les liens qu'il doit toujours respecter, que lorsque les officiers lui en ont donné l'exemple, et lorsqu'ils l'y ont engagé par des propos peu mesurés.

895. Une bonne discipline descend du général au soldat par des degrés égaux ; elle est toujours la même.

896. Une armée sans discipline pourra peut-être remporter une victoire, mais elle ne peut en profiter.

897. Une armée disciplinée peut être battue, mais elle n'est jamais défaite, ou au moins prendra-t-elle bientôt sa revanche.

898. Une armée disciplinée peut être surprise, mais pour cela elle n'est pas battue ; une armée sans discipline qui est surprise est ordinairement détruite.

899. Une armée sans discipline, disait le maréchal de Saxe, est plus dangereuse à l'Etat qu'à l'ennemi.

900. Un régiment bien discipliné est aguerri dès le premier coup de canon, celui qui ne l'est pas ne s'aguerrit jamais, ou se conduit comme s'il ne l'était pas.

901. Voulez-vous savoir si un régiment est bien discipliné? voyez-le quand les compagnies se forment ;

rivez les détachemens qui montent et descendent la garde : si le silence et l'ordre n'y règnent pas, assurez-vous d'abord que la discipline est mauvaise.

902. Voulez-vous rétablir la discipline ? punissez les chefs, et jamais les subordonnés. Un officier fait-il quelque faute, que le colonel l'exécute ; un soldat manque-t-il à ses devoirs, que son capitaine en porte la peine : que l'âge, le rang, la naissance, ne mettent personne à l'abri des punitions méritées, et la discipline acquerra chaque jour de nouvelles forces. La gravité et la durée des peines sont toujours en raison inverse de l'élevation ; elles devraient être, au contraire, en raison composée.

903. Quelque utile que soit la discipline militaire, les guerriers qui n'auraient que ce frein seraient encore bien loin de la supériorité que l'on doit désirer en eux ; par elle, ils seraient valeureux et obéissans, mais elle ne leur rappellerait pas qu'ils sont hommes, qu'ils sont citoyens, et qu'à ces deux titres ils doivent avoir des vertus sociales : c'est à la morale à leur donner ces vertus essentielles à leur félicité, à leur gloire et à celle du peuple qu'ils servent.

904. DISPOSITIONS DE GUERRE. L'art militaire n'a aucune partie plus étendue, plus importante, et qui exige plus de connaissances profondes et générales, et dont ceux qui veulent parvenir au commandement des armées doivent le plus s'occuper. (*Voyez Plan de campagne.*)

905. Les meilleures dispositions de guerre ne sont pas tant celles qui nous mettent en état de battre l'ennemi, que celles qui l'affament et le ruinent à la longue.

906. Il ne faut pas hasarder de braves soldats, ni se mettre au pouvoir de la fortune, quand on peut aussi sûrement vaincre son ennemi par adresse que par force.

907. DIVERSION, attaque faite dans un point pour empêcher l'ennemi d'agir dans un autre avec des forces supérieures.

908. Dans l'attaque d'une armée ou d'une place, on

fait diversion en menaçant plusieurs points par de attaques, soit feintes, soit réelles. Lorsque l'ennemi assiège une ville, on fait diversion en attaquant un de ses places, lorsqu'il est plus avantageux pour lui de la conserver que de prendre celle qu'il environne. Si a pénétré dans une province, on fait diversion en entrant dans son propre pays, et le rappelant à sa défense.

909. ÉCHARPE (*Feu d'*), feu qui bat par un angle moindre que de vingt degrés. Le feu d'écharpe et nasant est le plus meurtrier.

EMB

910. EMBUSCADE, poste ignoré où l'on a caché des troupes, à dessein de surprendre l'ennemi.

911. — *Des embuscades en general.* Les principales précautions à prendre, pour dresser une embuscade sont d'en bien reconnaître le lieu, d'y arriver par l'es droit qui peut être le moins aperçu, d'avoir plusieurs sorties, soit pour attaquer, soit pour se retirer.

912. Si l'on est découvert, il faut changer le lieu d'embuscades, avoir beaucoup de sentinelles, qu'il fa visiter et faire visiter souvent, partager les troupes r chaque avenue ou sortie; laisser engager l'ennemi de l'embuscade avant de l'attaquer; le charger vigoureusement; l'exécution faite, se retirer promptement, s'éloignant le plus possible du chemin par où l'ennemi peut venir au secours, mettre les prisonniers et le tin à la tête; les faire marcher diligemment, et le gros de la troupe à la queue, afin de soutenir premiers efforts de l'ennemi, qui presque toujours rive en désordre, et ne songe d'abord qu'à arrêter retraite, pour donner le temps d'arriver aux troupes qui marchent ensemble.

913. Lorsqu'il n'est pas aisé de faire à-la-fois plusieurs embuscades, dont chacune soit aussi forte que la des ennemis qui peuvent survenir, il suffit de le poser de petits partis de cavalerie, et de donner à tous les commandans de faire retraite jusqu'à un tain endroit désigné où le gros de vos troupes est caché, ce qui vaut une seconde embuscade.

914. Formez une embuscade lorsque , par de bons espions , vous aurez avis du jour que doit être en marche et du chemin que doit tenir un convoi de chevaux de remonte , de munitions , d'armes , de soldats , de recrues , escorté de moins de troupes que celles que vous pouvez détacher d'un des corps principaux.

915. Vos intelligences peuvent vous donner la facilité d'enlever dans une embuscade un général ou un prince ennemi qui se détache de son armée pour reconnaître quelque terrain ou quelque place , pour aller se faire traiter de quelque blessure ou recevoir un personnage de distinction ; pour chasser , etc. , enlever des fourrages.

916. Lorsque l'ennemi va prendre ses quartiers , ou lorsque les troupes en sortent pour aller au printemps former l'armée , on détache quelquefois à l'avanture de petits partis , pour faire des prisonniers , enlever de petits convois entre l'armée et les villes.

917. Il faut pour ces expéditions qu'il y ait avec ces partis de très-bons guides qui connaissent tous les petits ponts , tous les ruisseaux , les passages de marais et les sentiers des bois , afin de pouvoir se retirer par des voies inconnues à l'ennemi.

918. Si vous ne fondez pas la sûreté de votre retraite sur la force de vos combattans , mais uniquement sur leur adresse et leur vitesse , composez votre embuscade de la cavalerie la plus légère , et du nombre seulement que vous croirez suffisant pour défaire la troupe ennemie contre laquelle l'embuscade est formée ; mais si vous êtes supérieur en cavalerie , et s'il ne se rencontre point de défilé sur votre retraite , alors , quoique le gros de l'armée opposée soit plus considérable , vous devez former l'embuscade de toute votre cavalerie , pour battre celle de l'ennemi qui peut venir au secours , car l'infanterie ne pourra faire obstacle à la retraite de votre cavalerie ou de vos dragons.

919. Quand la retraite peut être courte et par un chemin rude , l'embuscade se compose de plus d'infanterie que de cavalerie ; mais si la retraite doit être longue et par un chemin plat et découvert , on y emploie d'autre infanterie que celle que la sûreté de la retraite

rie peut porter en croupe, tandis que l'autre non chargée de ce poids couvre l'arrière-garde.

920. Si vous faites de petites mais fréquentes buscades pour incommoder l'ennemi, formez-temps en temps une grosse, afin qu'il craigne des détachemens contre vos partis.

921. La marche pour les embuscades se fait tement et ordinairement de nuit. (*Voyez Supr*) Vous ne permettrez pas que, dans cette marche, ait des chevaux qui hennissent, ni des jumens, ni chevaux hongres, parce qu'ils feraient hennir tous les chevaux entiers. (3076 et suivans.)

922. Vous préviendrez vos troupes que, si, à l'issue de l'embuscade, il part quelque gibier, personne doit courir après ni tirer dessus, afin de ne pas se découvrir. Vous préviendrez également de ne laisser aucun cheval détaché, parce que s'il vient à s'égarer, il se met à courir et peut être rencontré par quelques paysans, qui donneraient probablement aux partis ennemis.

923. Si vous avez à passer un petit terrain nouveau, afin que l'ennemi ne découvre pas votre embuscade par la trace des hommes ou des chevaux, devez mettre des fantassins à l'arrière-garde, qui marchent en traînant par derrière des rameaux de sorte de rouleau, qui effaceront l'empreinte même sur la boue.

924. Tâchez d'entrer dans l'embuscade par un endroit où il ne reste aucune trace. Lorsque vous quitterez le chemin, faites continuer la trace par un homme qui marchera sur un plus grand front que les autres, qui vont se mettre en embuscade, et se retirent ensuite d'un autre côté. S'il est nécessaire que quelqu'un revienne à l'embuscade, il commencera sa marche de quelque endroit où le terrain se trouve dur, et la continuera avec moins de front que qu'il a tenu en assaut. Quelquefois les anciens ont ferré à revers les chevaux qui composaient l'arrière-garde.

925. — *De l'heure et des lieux propres aux embuscades.* N'arrivez pas à l'embuscade beaucoup

ne les ennemis y viendront donner, parce qu'ins d'heures il peut survenir moins d'accidens la fasse découvrir.

es grandes embuscades, faute de bois, se forment dans les vallons, ayant soin d'en mettre de très-haut sur les éminences voisines, pour arrêter les ennemis ou autres passans qui, de ces hauteurs, pourrout découvrir vos troupes et en donner avis à vos ennemis.

Evitez de mettre des embuscades près des chemins fréquentés et dans le voisinage des champs où les ennemis travaillent.

Ne vous fiez pas sur ce que les bois et les rivières gardent bien vos troupes; car elles ne garderont pas le silence que vous souhaiteriez. Les chiens ennemis découvriront l'embuscade, si elle n'est très-loin que le point où les chiens ont coutume d'aller du chemin pour chasser.

En forme très-commodément les petites embuscades dans les grottes des montagnes et dans les enfilures des murailles, les ruches à miel qui, dans plusieurs lieux, se trouvent dans des endroits déserts.

Les maisons de campagne, quoique habitées, les villages, les cours, les jardins fermés de murailles, sont si propres aux embuscades, pourvu que des ennemis voisins et fréquentés on ne puisse pas venir qui s'y passe. Vous ne permettrez pas qu'aucun ennemi s'en aille sans sorte.

Prévoyez-vous des passages, pour empêcher que l'ennemi ne s'échappe? Pour réussir dans cette entreprise, avancez de nuit un parti qui investisse le lieu, que des soldats, vêtus en paysans, marchent peu loin les uns des autres, et qu'ils s'appuient l'un sur l'autre, tant qu'il faut pour occuper toutes les avenues, tant que de ce lieu on découvre votre détachement.

Pendant que ce détachement se tient caché, placez des sentinelles tout autour, avec défense de ne pas se laisser de la vie, de passer au-delà.

Sur le clocher ou la tour la plus haute du lieu, placez en sentinelle un officier qui, avec de

bonnes lunettes d'approche, observera et vous se connaître par quel chemin et en quel nombre les ennemis viennent, afin que vous commenciez vos dispositions de manière à ce que vos troupes ne soient ni dominées ni enfilées.

934. Si le commandant ennemi connaît son route, il ne passera pas auprès de ce lieu sans faire avant un parti pour prendre langue. Dans ce cas, si votre sentinelle du clocher vous avertit, faites retirer vos troupes dans les rues opposées, et postez seulement dans celles par où le parti entre, quelques soldats à vestis, pour empêcher qu'aucun habitant n'avertisse l'ennemi de ce qui se passe.

935. Les plaines couvertes de glands, bleds, ou bois-taillis, sont très-commodes pour les embuscades d'infanterie seule, parce que l'on voit de loin de quelle manière et en quel nombre les ennemis viennent parce qu'on peut sortir en ordre de bataille pour attaquer, et si l'on a reconnu qu'ils soient trop faibles on a une retraite libre de tous côtés, d'ailleurs, les ennemis se défieront beaucoup moins en marchant par les plaines, que par des terrains coupés ou couverts de grands bois.

936. Lorsque l'ennemi doit marcher, surtout dans une saison chaude, par un chemin où l'on trouve rarement de l'eau, si le terrain vous permet de dresser une embuscade auprès de quelque fontaine ou d'un ruisseau, vous pouvez en attendre un heureux succès quand même vous vous trouveriez inférieur en troupes car les soldats ennemis, fatigués par la marche, manqueront pas de se débander, comme nous voyons arriver tous les jours en semblable occasion sans que les officiers le puissent empêcher.

937. Si vous devez vous tenir plus d'un jour en embuscade, choisissez un endroit où il y ait de l'eau, pour qu'on découvre vos soldats qui sortiront pour aller chercher. S'il n'y en avait point, faites en creuser pour le temps que vous devez rester en embuscade.

938. Placez votre embuscade à une distance qui soit pas trop grande du chemin, de manière à tomber sur l'ennemi, avant qu'il ait le temps de se for

939. Plus l'embuscade sera loin de vos places ou de tre armée , moins les ennemis se défieront , surtout , après avoir divisé vos troupes, vous savez les rassembler secrètement.

940. — *Dispositions des embuscades.* Avant d'entrer ans l'embuscade, il est important de bien fouiller les environs pour s'assurer s'il n'y a point d'embuscade des ennemis. On doit ensuite distribuer les troupes sans confusion , de manière qu'elles puissent sortir en ordre sans se pousser les unes les autres.

941. Dès qu'on arrive à l'embuscade, le chef de chaque troupe doit faire l'appel ; s'il manque quelqu'un, il en donne de suite avis au chef de l'expédition, qui examine quel parti on doit prendre; de temps à temps on renouvelle cet appel pour éviter la désertion ou empêcher les maraudeurs d'aller dans la campagne. Vous défendez, sous peine de vie, de passer les sentinelles que vous placez près les unes des autres, et ne vous avez choisies dans les soldats en qui vous avez une grande confiance.

942. Vous faites attacher ou tuer les chiens ; quant aux chevaux qui hennissent, on leur met une balle de plomb dans l'oreille.

943. Placez les sentinelles destinées à découvrir loin travers les feuillages et les arbrisseaux, de l'éminence sur laquelle elles sont postées; car un homme sur une colline, à la faveur de la clarté de l'horizon, se voit de plus d'un quart de lieue. A défaut d'un terrain élevé, vous pouvez placer les sentinelles au haut des arbres bien touffus, ou derrière un peu de broussailles que vous fait apporter pour les cacher : et, afin qu'on ne reconnaisse pas les sentinelles à leur uniforme à boutons de métal, on les déguise en paysan du lieu, ayant aussi soin de faire poser leurs armes à terre, pour que leur éclat ne les fasse pas reconnaître.

944. Si ces sentinelles sont beaucoup trop éloignées de l'embuscade pour être entendues, ou que les ennemis puissent y être apportés sans qu'il faille traverser une campagne découverte, et être aperçus, mettez d'autres sentinelles, à une moindre distance, d'autres sentinelles bien cachées; et, pour éviter la confusion ou l'incertitude.

titude dans les avis, choisissez, pour ces sortes de sentinelles, des officiers ou sous-officiers et caporaux intelligens.

945. Les sentinelles laisseront passer toutes les personnes par qui elles croiront qu'elles et les embuscades n'auront pas été découvertes, et arrêteront toutes celles qu'elles pourraient soupçonner de s'être aperçues de quelque chose; si elles n'y peuvent parvenir, elles donneront avis, afin qu'on détache à leur poursuite des trois petits partis de cavalerie que l'on aura à droite, à la gauche et au centre de l'embuscade, pour, sur l'avis des sentinelles, ils soient prêts à courir sur les déserteurs et sur ceux qui auraient pu découvrir l'embuscade.

946. On aura soin de travestir les soldats de ces petits partis, afin que, de loin, on les prenne pour des paysans, des chasseurs ou des bergers.

947. Tenez de nuit les soldats éveillés, et le jour, sitôt que les sentinelles vous auront annoncé l'approche de l'ennemi.

948. Vous pouvez affaiblir le gros des troupes ennemies, en dispersant sur les montagnes ou coteaux en vue de l'embuscade, quelques troupeaux gardés par des soldats déguisés en bergers. Le désir qui prendra l'ennemi de s'en emparer, vous facilitera une attaque avec moins de risque. (*Voyez Espions.*)

949. — *Moyens de faire donner l'ennemi dans l'embuscade.* Pour éviter que l'embuscade ne soit découverte avant le temps, exigez de vos troupes la plus grande tranquillité; qu'elles restent cachées jusqu'au signal convenu, lequel sera donné par des personnes intelligentes, placées en vue de l'embuscade, au moment où le gros de l'ennemi sera en présence. Ces signaux peuvent être un certain nombre de coups de sifflet, ou un feu de paille, ou un étendard qu'on arborera.

950. Si vous êtes assez nombreux pour faire deux embuscades, n'attaquez l'ennemi que lorsqu'il se trouve entre elles deux.

951. Laissez toujours dans l'embuscade une petite réserve destinée à attaquer l'arrière-garde ennemie,

venait au secours du gros, ou l'avant-garde, s'il y avait,

2. Choisissez un certain nombre de bons tireurs seront chargés de tirer sur ceux qu'ils reconnaîtront officiers ; car vous trouverez peu de résistance de part de l'ennemi, si au désordre et à la confusion ont la porte de ses officiers.

3. Si les officiers placés en sentinelles vous annoncent plus de monde que vous n'en attendiez, et si vous pouvez le battre, allez vous-même le reconnaître, avec de bonnes lunettes vous l'apercevez ; hâtez-vous de faire retraite, car vous devez présumer que l'ennemi, averti, vient en force pour vous surprendre.

4. Vous devez aussi vous retirer au plus tôt, si l'ennemi a des troupes supérieures aux vôtres à portée de tirer sur vous, et lorsque, malgré vos précautions, vous aurez été aperçu, ou qu'il vous sera déserté quelque chose. Si malgré votre promptitude à faire retraite vous êtes atteint par des troupes supérieures, prenez les précautions indiquées à l'art. Retraite de Troupes. (Voyez l'art.)

5. Afin de ne pas perdre vos partis, vous détachez quelqu'un pour les prévenir de votre retraite et du lieu où ils devront vous rejoindre, en leur indiquant les chemins qu'ils auront à tenir. Les paysans qui courent tous les sentiers, tous les endroits où ils peuvent se cacher dans les ravins et les bois, échappent ordinairement, quoiqu'ils découvrent de loin une troupe ennemie d'ennemis. Les paysans, à moins qu'ils ne s'aperçoivent qu'on fait des détachemens, pour les couper, ont l'habitude de se tenir cachés dans l'embuscade, et de laisser passer l'ennemi, pour ensuite prendre les ennemis ou maraudeurs.

. — *Des embuscades contre une garnison, un camp, une armée.* Pour faire donner dans une embuscade une partie de la garnison d'une place, cachez-vous à l'écart de cette embuscade, plus près de la place, un parti de cavalerie qui, un matin, prendra les chevaux de la ville, les chevaux des officiers qui vont à la messe, et qui, le soir, à l'heure ordinaire de la pro-

menade, tâchera d'enlever le gouverneur, des officiers ou principaux citoyens ou dames. On peut choisir, pour ce dernier cas, un jour de fête ou de foire. Plus le parti enlèvera de personnes de distinction, plus les parens et amis feront d'instances auprès du gouverneur pour l'obliger à envoyer un détachement contre ce parti. Si la garnison sort pour le charger, il se retire sur le lieu où vos troupes sont en embuscade.

957. Le parti ne doit pas se retirer précipitamment, pour ne pas faire abandonner la résolution de le poursuivre. Il doit envoyer au plus tôt les prises vers l'embuscade, pour empêcher l'ennemi de les recouvrer. L'embuscade ne doit pas être trop près de la place, afin que la retraite soit plus difficile aux ennemis qu'elle aura mis en déroute.

958. Embusquez un corps de cavalerie pour couvrir le chemin à la garnison battue.

959. Si vous avez assez de troupes, et que vous présumiez que le gouverneur soit assez mal avisé pour dégarnir sa place par une forte sortie, vous pouvez mettre plus près, de l'autre côté de la place, une seconde embuscade, qui portera les préparatifs nécessaires à une surprise, soit pour donner une escalade, soit pour appliquer le pétard à une des portes, tandis que les ennemis se sont éloignés pour aller charger un parti plus considérable de vos troupes qui a paru plus loin. Il est bon, quelques jours avant la grande embuscade d'en avoir formé de peu considérables, ou d'avoir fait de petites courses pour que le gouverneur, se persuadant toujours qu'il n'y a que peu de monde et se déterminant plus facilement à détacher une partie de sa garnison. Il faut cependant que ces courses soient un peu éloignées; car si elles étaient fort proches, l'ennemi par ses fréquentes patrouilles et ses gardes avancées vous empêcherait de faire le coup qui est le plus capable de porter le gouverneur à détacher les troupes de la place.

960. Afin que l'armée ennemie, ou du moins un détachement de cette armée donne dans votre embuscade, marchez avec votre armée vers les ennemis qu'au point où vous n'aurez pas lieu de craindre

cri par leurs pertes de par tout. Ils ont
à, faites l'acte avec tout le monde. Ils ont
une belle parole de tout le monde.
r, en face de tout le monde. Ils ont
cade, et qu'ils ont tout le monde. Ils ont
ans donner et l'acte. Ils ont tout le monde.
top de tropes. Ils ont tout le monde.
mée, pour que. Ils ont tout le monde.
la suite. Ils ont tout le monde.

Afin que le public puisse en profiter, le
up de presse de la ville de ...
crainte d'un ...
otépide, ...
e: faites ...
rant l'exposition ...
ver si le ...
e de son ...
létachement ...

Sitôt la relation à une élucidation parvenue, s que l'enquête se soit en partie terminée, il y avez profité de la situation et un peu de précaution de prudence.

ÉMULATION. L'émulation est le désir d'être
 à certains points supérieurs à son prochain
 dans les connaissances, les qualités morales, les
 arts et les sciences. L'émulation est une passion
 et est le plus grand des motifs d'activité
 du citoyen d'un État libre. Elle est le plus
 grand des motifs d'activité du citoyen d'un
 État libre. Elle est le plus grand des motifs
 d'activité du citoyen d'un État libre. Elle est
 le plus grand des motifs d'activité du citoyen
 d'un État libre.

[illegible]

C'est pendant la période de la guerre que les États-Unis ont pu mettre au point des moyens de transport et de communication qui leur ont permis de faire passer de l'autre côté de l'océan des millions de soldats et de matériel.

966. La nature n'est point avare d'hon pour devenir illustres. Les grands guerriers riers estimables paraissent partout où les la gloire et les récompenses leur sont réserv ou l'on sait exciter l'émulation, en honorap et les vertus. Mais les talens s'enfuiront pe ne seront pas une source d'avantages réels du génie s'éteindra là où les honneurs ne li point d'aliment.

967. Pendant la guerre, l'amour de la crainte de la honte, l'exemple, le préjug d'enthousiasme, tout cela agite le cœur des et supplée à l'émulation. Pendant la paix, pas de même, il n'y a point de gloire à ac livrant obscurément à des détails subalter point de honte à craindre en n'étudiant p litaire; les préjugés se taisent, les exempl vers, et l'enthousiasme ne se montre point. si les militaires ne se sont pas instruits paix, ils ne peuvent être que braves pendar et la bravoure ne suffit point.

968. Il est donc de l'intérêt bien enten vernement de s'occuper avec soin des moy ter l'émulation dans nos armées, pendant la que dans la garde nationale, qui doit gar sol de toute invasion.

969 **ENCOURAGEMENT.** Les moyens ral habile peut employer pour encourager sont en grand nombre.

970. L'amour de la patrie, de la liberté de la cause, peuvent être considérés com puissans.

971. Les soins qu'on prodigue aux bles cours qu'on accorde aux veuves et aux enf qui ont succombé sous les coups de l'ennemi moyens assurés d'encourager une armée.

972. Si l'on a montré de loin des distinc rables à celui qui en est avide, des éloges vain, des grades à l'ambitieux, du butir tous combattent avec ardeur

973. Que la crainte des peines ne soit employée qu'à la dernière extrémité : elle ne peut être mise au nombre des moyens d'encouragemens ; elle peut tout au plus empêcher la lâcheté de se montrer.

974. Que le général fasse voir sur son front, dans ses yeux, dans son maintien, par ses propos, qu'il regarde la victoire comme assurée ; il doublera le courage de ses soldats.

975. Inspirer du mépris pour la composition de l'armée qu'on va combattre ; faire remarquer des prisonniers faibles, alarmés ; montrer les horreurs d'une longue prison, sont des moyens pour donner du courage aux plus timides.

976. Parler à une armée de la supériorité de sa discipline, de son instruction ; avoir l'air d'agir offensivement, quoiqu'on soit résolu de garder la défensive ; présenter la bataille à l'ennemi, faire des retraites qui aient l'apparence d'une marche en avant ; annoncer un secours prochain ; jeter dans les retranchemens ennemis un enseigne, un bâton de commandement, ou quelques marques de distinction : tous les soldats, encouragés par le désir de le reprendre, se précipitent aveuglément dans le danger. Faites paraître pendant la mêlée un détachement qu'on a fait soi-même, et que l'on annonce comme secours considérable, ayez l'air d'avoir placé plus de confiance dans un corps que dans un autre, sans cependant paraître vous défier de ce dernier, vous les encouragerez tous.

977. Généraux, faites-vous aimer de vos soldats ; gagnez leur confiance, et il vous sera facile de les enflammer de quelque passion violente.

978. L'exemple est cependant le moyen le plus actif auquel un général puisse recourir pour encourager ses troupes ; mais il ne doit en faire usage qu'à la dernière extrémité, et lorsque tous les autres ont été vains : il perdrait de sa force s'il était trop fréquemment employé.

979. ENFILADE. Feu de l'ennemi qui parcourt dans toute sa longueur le terrain, la tranchée, le chemin, le passage, etc., que vous occupez.

980. **ENSEIGNE.** Les anciens Gaulois avoient enseigné des figures d'animaux, et principalement le taureau, le lion et l'ours.

981. **ENTÊTEMENT,** constance, opiniâtreté beaucoup de circonstances, donnent la victoire.

982. **ENTHOUSIASME.** L'éducation est le vrai moyen de rendre les hommes braves, c'est-à-dire, de leur faire mépriser la douleur et la mort; mais pour rendre les hommes que l'éducation n'a pas faits tels, il faut allumer en eux les passions les plus capables de produire un enthousiasme aussi violent que durable. (Voilà le choix de ces passions : Philosophie de la guerre, le courage, la patrie, etc.)

983. **ENTREPRENEURS et Fournisseurs** (Les gens qui prennent les entreprises des fonds de l'armée, ne font rien que des officiers militaires ne puissent faire beaucoup mieux.

984. Je réformerais ces gens de finances par trois motifs.

1°. Ils font, aux dépens de l'État, des fortunes énormes, lorsqu'il est bon d'économiser;

2°. Ils détruisent les armées, hommes et chevaux, et font plus périr de soldats dans les hôpitaux qu'en meurt sur les champs de bataille, en faisant toujours ce qu'il y a de pire dans chaque espèce.

3°. Il est toujours au pouvoir de ces gens de retarder ou de faire manquer absolument les opérations.

985. Enfin, des hommes si avides, si intéressés à bien prendre de l'argent de l'ennemi, ne peuvent pas dire le secret des mouvemens, ou le lui indiquer la disposition des magasins, ou enfin pour faciliter les fournitures au moment.

986. On trouvera toujours dans les armées, des hommes d'honneur qui auront du zèle et de l'activité, et qui remplaceront avec avantage les entrepreneurs dans toutes leurs fonctions : en les employant, on épargnera bien des millions et bien des hommes; voilà ce qu'il se faut servir, et ce sont les seuls.

987. **ENTREPRISE**, résolution d'une attaque. Il est important que les officiers et soldats même ignorent le pour et le contre d'une entreprise; car il y en a toujours un grand nombre qui comptent les voix plutôt qu'ils ne les pèsent.

988. Souvent, dans un conseil, ce ne sont pas les sages qui sont les plus écoutés et qui décident, mais ceux à qui il est permis de dire et de faire ce qui leur plaît; en outre, on a de l'éloignement, dans ces sortes d'assemblées, pour tout ce qui tend à éviter ou retarder le combat, de peur de faire douter de son courage. Il est donc important que ceux qui ont été d'un sentiment contraire, paraissent approuver ce qui s'y est déterminé; quelque mauvais qu'il puisse être, il faut qu'il le maintienne publiquement; ce qui fait que le général ou celui qui en est l'auteur, perd cette crainte que cause ordinairement le doute où l'on est de ne pas réussir, et qui est toujours dangereuse.

989. **ENVELOPPE**, retranchement ayant bastion, courtine, demi-lune, et redans, dont on couvre un poste. (*Voyez 3030.*)...

990. **EPAULEMENT**, ouvrage construit en terre et fascines pour mettre une troupe ou une batterie à l'abri du canon ennemi.

991. **EQUIPAGE**. Les équipages de guerre des officiers doivent être les moins nombreux et les plus simples possibles.

992. Les enlèvements de bagages sont d'éclat et d'utilité, parce qu'ils jettent les officiers qui les ont perdus dans de grandes nécessités, et leur ôtent la confiance en leur général, qui ne peut jamais tomber dans cet inconvénient que par sa faute et le manque de précaution dans les marches.

993. Ces enlèvements se font ou loin, ou proche de l'armée ennemie.

994. Dans le premier cas, il suffit d'enlever les chevaux et les mulets des chariots qui, abandonnés, se-

titude dans les avis, choisissez, pour ces sortes de sentinelles, des officiers ou sous-officiers et caporaux intelligens.

945. Les sentinelles laisseront passer toutes les personnes par qui elles croiront qu'elles et les embuscades n'auront pas été découvertes, et arrêteront toutes celles qu'elles pourraient soupçonner de s'être aperçu de quelque chose; si elles n'y peuvent parvenir, elles en donneront avis, afin qu'on détache à leur poursuite un des trois petits partis de cavalerie que l'on aura à la droite, à la gauche et au centre de l'embuscade, pour que, sur l'avis des sentinelles, ils soient prêts à courir sur les déserteurs et sur ceux qui auraient pu découvrir l'embuscade.

946. On aura soin de travestir les soldats de ces partis, afin que, de loin, on les prenne pour des paysans, des chasseurs ou des bergers.

947. Tenez de nuit les soldats éveillés, et le jour, sitôt que les sentinelles vous auront annoncé l'approche de l'ennemi.

948. Vous pouvez affaiblir le gros des troupes ennemies, en dispersant sur les montagnes ou coteaux en vue de l'embuscade, quelques troupesaux gardés par des soldats déguisés en bergers. Le désir qui prendra à l'ennemi de s'en emparer, vous facilitera une attaque avec moins de risque. (Voyez Espions.)

949. — *Moyens de faire donner l'ennemi dans une Embuscade.* Pour éviter que l'embuscade ne soit découverte avant le temps, exigez de vos troupes la plus grande tranquillité; qu'elles restent cachées jusqu'au signal convenu, lequel sera donné par des personnes intelligentes, placées en vue de l'embuscade, au moment où le gros de l'ennemi sera en présence. Ces signaux peuvent être un certain nombre de coups de fusils, ou un feu de paille, ou un étendard qu'on arborera.

950. Si vous êtes assez nombreux pour faire deux embuscades, n'attaquez l'ennemi que lorsqu'il se trouvera entre elles deux.

951. Laissez toujours dans l'embuscade une petite réserve destinée à attaquer l'arrière-garde ennemie, si

elle venait au secours du gros, ou l'avant-garde, s'il y en avait,

952. Choisissez un certain nombre de bons tireurs qui seront chargés de tirer sur ceux qu'ils reconnaîtront pour officiers ; car vous trouverez peu de résistance de la part de l'ennemi, si au désordre et à la confusion se joint la perte de ses officiers.

953. Si les officiers placés en sentinelles vous annoncent plus de monde que vous n'en attendiez, et si vous ne pouvez le battre, allez vous-même le reconnaître, et si avec de bonnes lunettes vous l'apercevez ; hâtez-vous de faire retraite, car vous devez présumer que l'ennemi, averti, vient en force pour vous surprendre.

954. Vous devez aussi vous retirer au plus tôt, si l'ennemi a des troupes supérieures aux vôtres à portée de tomber sur vous, et lorsque, malgré vos précautions, vous aurez été aperçu, ou qu'il vous sera déserté quelqu'un. Si malgré votre promptitude à faire retraite vous êtes atteint par des troupes supérieures, prenez les précautions indiquées à l'art. Retraite de Troupes. (*Voyez ce mot.*)

955. Afin de ne pas perdre vos partis, vous détacherez quelqu'un pour les prévenir de votre retraite et du lieu où ils devront vous rejoindre, en leur indiquant les chemins qu'ils auront à tenir. Les paysans qui connaissent tous les sentiers, tous les endroits où ils peuvent se cacher dans les ravins et les bois, échappent ordinairement, quoiqu'ils découvrent de loin une troupe supérieure d'ennemis. Les paysans, à moins qu'ils ne voient qu'on fait des détachemens, pour les couper, ont contume de se tenir cachés dans l'embuscade, et de laisser passer l'ennemi, pour ensuite prendre les traîneurs ou maraudeurs.

956. — *Des embuscades contre une garnison, un camp volant, une armée.* Pour faire donner dans une embuscade une partie de la garnison d'une place, cachez au-delà de cette embuscade, plus près de la place, un petit parti de cavalerie qui, un matin, prendra les troupeaux de la ville, les chevaux des officiers qui vont paître, et qui, le soir, à l'heure ordinaire de la pro-

suivre. Il doit envoyer au plus tôt les prises
buscade, pour empêcher l'ennemi de les
L'embuscade ne doit pas être trop près d
afin que la retraite soit plus difficile aux enne
aura mis en déroute.

958. Embusquez un corps de cavalerie p
e chemin à la garnison battue.

959. Si vous avez assez de troupes, et qu
sumiez que le gouverneur soit assez mal
dégarnir sa place par une forte sortie, v
mettre plus près, de l'autre côté de la plac
conde embuscade, qui portera les préparatifs
à une surprise, soit pour donner une esc
pour appliquer le pétard à une des portes,
les ennemis se sont éloignés pour aller char
plus considérable de vos troupes qui a par
Il est bon, quelques jours avant la grande e
d'en avoir formé de peu considérables, ou
de petites courses pour que le gouverneur
dant toujours qu'il n'y a que peu de monde
mine plus facilement à détacher une parti
nison. Il faut cependant que ces courses so

découvert par leurs partis ou par leurs gardes avancées : là , faites halte avec tout le silence possible , et détachez une bonne partie de votre cavalerie , qui , sans s'arrêter , enfonce le flanc ennemi qui regarde votre embuscade , et qu'après le premier carnage qu'elle aura fait , sans donner le temps à l'ennemi de la charger avec trop de troupes , elle se retire vers le gros de votre armée , pour que , si l'ennemi vient inconsidérément à la suivre , il tombe dans votre embuscade.

961. Afin que le général ennemi ne prenne pas beaucoup de précautions contre les embuscades , feignez la crainte dans diverses occasions ; s'il est arrogant , intrépide , vindicatif , affectez de mépriser sa conduite ; faites surtout paraître ce mépris quelques jours avant l'expédition que je viens de proposer , afin d'éprouver si le ressentiment qu'il aura d'avoir surpris une aile de son armée , ne le portera pas à poursuivre votre détachement sans beaucoup de précautions.

962. Sitôt la réussite d'une embuscade , retirez-vous , à moins que l'ennemi ne soit en pleine déroute ; alors vous devez profiter de la victoire , en ne négligeant aucune précaution de prudence.

963. ÉMULATION. L'amour de la patrie peut , jusqu'à un certain point , suppléer à l'émulation ; mais même dans les gouvernemens les plus heureux , dont les sujets sont le plus animés par l'esprit public , où tout bon citoyen doit , au nom de la patrie , se sentir transporté par un vif enthousiasme , il serait imprudent de ne point employer ce ressort tout-puissant.

964. Tous les hommes dont une nation , une armée sont composées , sont-ils susceptibles de ces passions nobles , de ces sentimens généreux ? Non , certes ; et c'est pourquoi les Grecs et les Romains , ces peuples qui avaient porté l'amour de la patrie aussi loin qu'il pouvait aller , ont multiplié presque à l'excès les moyens d'exciter l'émulation parmi leurs défenseurs.

965. C'est pendant la paix que le gouvernement doit s'occuper des moyens d'entretenir l'émulation , en évitant de faire naître la vanité , l'orgueil , la jalousie et l'envie.

966. La nature n'est point avare d'honneur pour devenir illustres. Les grands guerriers riers estimables paraissent partout où les honneurs et les récompenses leur sont réservés où l'on sait exciter l'émulation, en honorant et les vertus. Mais les talens s'enfuient parce qu'ils ne seront pas une source d'avantages réels du génie s'éteindra là où les honneurs ne lui sont point d'aliment:

967. Pendant la guerre, l'amour de la patrie, la crainte de la honte, l'exemple, le préjugé d'enthousiasme, tout cela agite le cœur des soldats et supplée à l'émulation. Pendant la paix, tout est calme; il n'y a point de gloire à acquiescer, à livrer obscurément à des détails subalternes, point de honte à craindre en n'étudiant pas militaire; les préjugés se taisent, les exemples s'effacent, et l'enthousiasme ne se montre point. Mais les militaires ne se sont pas instruits pendant la guerre, ils ne peuvent être que braves pendant la guerre et la bravoure ne suffit point.

968. Il est donc de l'intérêt bien entendu de l'État de s'occuper avec soin des moyens de faire revivre l'émulation dans nos armées, pendant la guerre comme dans la garde nationale, qui doit garantir le sol de toute invasion.

969. ENCOURAGEMENT. Les moyens de faire revivre l'émulation sont en grand nombre.

970. L'amour de la patrie, de la liberté, de la cause, peuvent être considérés comme des moyens puissants.

971. Les soins qu'on prodigue aux blessés, les secours qu'on accorde aux veuves et aux enfants qui ont succombé sous les coups de l'ennemi, sont des moyens assurés d'encourager une armée.

972. Si l'on a montré de loin des distinctions à celui qui en est avide, des éloges à celui qui en est vain, des grades à l'ambitieux, du butin à celui qui tous combattent avec ardeur.

973. Que la crainte des peines ne soit employée qu'à la dernière extrémité : elle ne peut être mise au nombre des moyens d'encouragemens ; elle peut tout au plus empêcher la lâcheté de se montrer.

974. Que le général fasse voir sur son front, dans ses yeux, dans son maintien, par ses propos, qu'il regarde la victoire comme assurée ; il doublera le courage de ses soldats.

975. Inspirer du mépris pour la composition de l'armée qu'on va combattre ; faire remarquer des prisonniers faibles, alarmés ; montrer les horreurs d'une longue prison, sont des moyens pour donner du courage aux plus timides.

976. Parler à une armée de la supériorité de sa discipline, de son instruction ; avoir l'air d'agir offensivement, quoiqu'on soit résolu de garder la défensive ; présenter la bataille à l'ennemi, faire des retraites qui aient l'apparence d'une marche en avant ; annoncer un secours prochain ; jeter dans les retranchemens ennemis un enseigne, un bâton de commandement, ou quelques marques de distinction : tous les soldats, encouragés par le désir de le reprendre, se précipitent aveuglément dans le danger. Faites paraître pendant la mêlée un détachement qu'on a fait soi-même, et que l'on annonce comme secours considérable, ayez l'air d'avoir placé plus de confiance dans un corps que dans un autre, sans cependant paraître vous défier de ce dernier, vous les encouragerez tous.

977. Généraux, faites-vous aimer de vos soldats ; gagnez leur confiance, et il vous sera facile de les enflammer de quelque passion violente.

978. L'exemple est cependant le moyen le plus actif auquel un général puisse recourir pour encourager ses troupes ; mais il ne doit en faire usage qu'à la dernière extrémité, et lorsque tous les autres ont été vains : il perdrait de sa force s'il était trop fréquemment employé.

979. ENFILADE. Feu de l'ennemi qui parcourt dans toute sa longueur le terrain, la tranchée, le chemin, le passage, etc., que vous occupez.

980. **ENSEIGNE.** Les anciens Gaulois avaient pour enseigne des figures d'animaux, et principalement le taureau, le lion et l'ours.

981. **ENTÊTEMENT**, constance, opiniâtreté, dans beaucoup de circonstances, donnent la victoire.

982. **ENTHOUSIASME.** L'éducation est le vrai moyen de rendre les hommes braves, c'est-à-dire, de leur faire mépriser la douleur et la mort; mais pour rendre braves des hommes que l'éducation n'a pas faits tels, il faut allumer en eux les passions les plus capables d'exciter un enthousiasme aussi violent que durable. (*Voy. pour le choix de ces passions : Philosophie de la guerre, Encouragement, patrie, etc.*)

983. **ENTREPRENEURS et Fournisseurs (Lloyd).** Les gens qui prennent les entreprises des fournitures de l'armée, ne font rien que des officiers intelligens ne puissent faire beaucoup mieux.

984. Je réformerais ces gens de finances pour trois motifs :

1°. Ils font, aux dépens de l'État, des fortunes scandaleuses qu'il est bon d'économiser;

2°. Ils détruisent les armées, hommes et chevaux, et font plus périr de soldats dans les hôpitaux qu'il n'en meurt sur les champs de bataille, en fournissant toujours ce qu'il y a de pire dans chaque espèce;

3°. Il est toujours au pouvoir de ces gens-là d'arrêter ou de faire manquer absolument les opérations.

985. Enfin, des hommes si avides, si intéressés peuvent bien prendre de l'argent de l'ennemi pour lui dire le secret des mouvemens, ou le lui indiquer par la disposition des magasins, ou enfin pour faire manquer les fournitures au moment.

986. On trouvera toujours dans les armées des gens d'honneur qui auront du zèle et de l'activité, et qui remplaceront avec avantage les entrepreneurs dans toutes leurs fonctions : en les employant, on épargnera bien des millions et bien des hommes; voilà ceux dont il se faut servir, et ce sont les seuls.

987. ENTREPRISE, résolution d'une attaque. Il est important que les officiers et soldats même ignorent le pour et le contre d'une entreprise; car il y en a toujours un grand nombre qui comptent les voix plutôt qu'ils ne les pèsent.

988. Souvent, dans un conseil, ce ne sont pas les sages qui sont les plus écoutés et qui décident, mais ceux à qui il est permis de dire et de faire ce qui leur plaît; en outre, on a de l'éloignement, dans ces sortes d'assemblées, pour tout ce qui tend à éviter ou retarder le combat, de peur de faire douter de son courage. Il est donc important que ceux qui ont été d'un sentiment contraire, paraissent approuver ce qui s'y est déterminé; quelque mauvais qu'il puisse être, il faut qu'il le maintienne publiquement; ce qui fait que le général ou celui qui en est l'auteur, perd cette crainte que cause ordinairement le doute où l'on est de ne pas réussir, et qui est toujours dangereuse.

989. ENVELOPPE, retranchement ayant bastion, courtine, demi-lune, et redans, dont on couvre un poste. (*Voyez 3030.*)...

990. EPAULEMENT, ouvrage construit en terre et fascines pour mettre une troupe ou une batterie à l'abri du canon ennemi.

991. EQUIPAGE. Les équipages de guerre des officiers doivent être les moins nombreux et les plus simples possibles.

992. Les enlèvements de bagages sont d'éclat et d'utilité, parce qu'ils jettent les officiers qui les ont perdus dans de grandes nécessités, et leur ôtent la confiance en leur général, qui ne peut jamais tomber dans cet inconvénient que par sa faute et le manque de précaution dans les marches.

993. Ces enlèvements se font ou loin, ou proche de l'armée ennemie.

994. Dans le premier cas, il suffit d'enlever les chevaux et les mulets des chariots qui, abandonnés, re-

ront très-sûrement pillés, et leurs charges sont portées pour les ennemis.

995. Dans le second cas, lorsqu'une armée a une marche longue et vive à faire, qu'elle s'est débarrassée de ses gros bagages, qu'elle croit assez couvrir par sa marche, on prend la colonne de bagages par la tête, on en détourne la direction; on garnit ses flancs de petits détachemens, pour empêcher les conducteurs de dételier et emmener les chevaux en abandonnant les chariots, ce qui causerait beaucoup d'embarras dans la marche pour s'éloigner de l'ennemi; tenir à la queue des bagages tout le gros du corps, et défendre le pillage.

996. ESCALADE, attaque d'une place, d'un poste, qu'on exécute en gagnant le haut des murs et des remparts par le moyen d'échelles. Ces sortes d'entreprises ne réussissent que quand les garnisons sont faibles et ne peuvent bien garnir et défendre leurs postes. Le peu d'élevation des remparts, leur largeur, le peu de profondeur des fossés, le peu d'usage que l'on fait de ce genre d'attaque, qui rend les garnisons peu attentives à cet égard, me persuadent que l'on pourrait se rendre maître d'une place en moins de temps, avec moins de dépenses et moins de sang, en les escaladant en cinq à six endroits différens, qu'en l'attaquant en forme. C'est pour ces raisons qu'on va exposer les règles militaires de l'escalade.

997. Il faut commencer par se procurer toutes les connaissances nécessaires aux surprises et reconnaissances (*voyez ces mots*), et prendre tous les moyens pour éviter d'être induit en erreur.

998. Il faut ensuite faire construire, le plus secrètement possible, les échelles dans des endroits clos où les ouvriers seuls entreront; on prendra les plus grandes précautions pour qu'ils ne puissent pas éveiller le secret. On peut choisir des lieux éloignés et séparés les uns des autres.

999. Les montans des échelles doivent être d'un bois léger, mais solide, avoir environ six pouces d'é-

quarrissage; les plus longs doivent être de quinze à dix-huit pieds.

1000. Les échelons doivent être d'un bois dur et fort; ils auront au moins dix-huit lignes de diamètre et la partie supérieure sera plate.

1001. On doit connaître parfaitement la hauteur des remparts, afin de ne faire les échelles ni trop courtes ni trop longues; dans le premier cas, elles seraient inutiles et l'escalade manquée; dans le second, elles sont dangereuses en donnant à l'ennemi la facilité de les renverser; cependant, il vaut mieux pécher par cet excès.

1002. Pour juger de la hauteur des remparts, on emploie les moyens géométriques dont on se sert pour trouver la hauteur d'un mur dont on ne peut approcher. À défaut, on s'en tient aux rapports des déserteurs et des espions, et à celui-ci : on multiplie le nombre de pieds et de pouces de l'épaisseur d'une assise de pierres des remparts par le nombre total des assises. Le produit est égal à la hauteur du mur; il en est de même pour les briques. On donne à l'échelle un huitième de plus que le mur n'a de hauteur.

1003. Cette connaissance acquise, vous joignez deux échelles, dont l'une est plus étroite par un bout que l'autre, pour se marier avec elle au moyen de deux cercles en fer larges de deux pouces, par montant et de deux chevilles en fer à tête d'un bout et à clavettes de l'autre, que l'on entre dans les trous percés à égale distance des autres échelons. Ces chevilles en fer et les clavettes sont suspendues aux bouts des échelles par une corde.

1004. On porte ces échelles séparées jusqu'au pied de la muraille; et, quand on veut les joindre, on n'a qu'à faire entrer la partie inférieure de la seconde échelle dans les collets en fer fixés à la partie supérieure de la première, et à placer l'échelon dans les trous. On peut encore consolider cette échelle par un arc-boutant dont l'une des extrémités pose à terre et l'autre, au moyen d'un trou du diamètre de l'échelon en fer, qui est fixé par cet échelon au point de la jonction des deux échelles.

1005. Les échelles construites, ou les dirigées, en toutes les précautions capables de déguiser leur transport, sur le point dont l'on veut partir.

1006. Il faut ensuite s'occuper des moyens de détourner l'attention de l'ennemi, ou d'endormir sa vigilance; s'occuper du choix de la saison (voy. Surprise), du temps et du moment le plus favorable aux escalades. On fixera ensuite le nombre et l'espèce d'hommes que l'on doit mener avec soi, les chemins que l'on doit suivre, etc., etc.

1007. Pourvu de tous ces objets, on divisera ses troupes en autant de corps séparés qu'on voudra donner d'escalades différentes. On doit se rappeler que c'est en multipliant les points d'attaque qu'on peut parvenir à détourner l'attention de l'ennemi et à gagner le haut du rempart. (Pour la marche, voyez Surprise.)

1008. Arrivé à une petite distance de la place, on fait halte, on distribue les échelles, et chaque détachement se dirige vers l'endroit qu'il doit escalader.

1009. Le choix de cet endroit est important : c'est toujours vers les points qui ne sont pas flanqués, ou qui le sont moins, qu'il faut se diriger. On doit, tout écarté d'ailleurs, choisir les endroits les plus éloignés de quartiers, des gardes, des sentinelles. On fait précéder chaque détachement par une très-petite avant-garde qui essaie de se glisser dans les fossés par le moyen de cordes ou d'échelles.

1010. Dès que cet avant-garde en a gagné le fond on lui tend les échelles que les hommes dressent à long de la contrescarpe, et dont ils sautent à pied. Les échelles placées, la portion de la troupe qui doit monter dans la place descend en silence dans le fossé. Si les soldats peuvent sauter dans le fossé, on leur recommande de le faire à petit bruit, de ne pas se blesser, ni blesser leurs camarades.

1011. On dresse les échelles contre le parapet de qu'une partie du détachement qui doit escalader est dans le fossé. Les officiers veillent à ce qu'on ne place pas les échelles ni trop loin, ni trop près du mur.

1012. On les dresse à deux pieds de distance les uns des autres; c'est par cet intervalle qu'on fait descendre

soldats mis hors de combat. Les officiers et sous-officiers, qui doivent se tenir au bas des échelles, ont soin de ne laisser monter sur chacune que le nombre d'hommes qu'elle est capable de porter. On laisse trois échelons d'intervalle entre chaque soldat. Ceux qui sont montés à l'escalade doivent prendre garde de n'être pas entraînés par ceux qui sont tués en renversés.

1013. Pendant que cette première portion de chaque détachement monte à l'escalade, la seconde reste sur la crête du glacis pour faire feu, si l'ennemi s'approche pour disputer le haut du parapet.

1014. Dès l'instant où quelques hommes sont entrés dans la place, l'escalade est terminée, et l'on se conduit après les maximes de guerre relatives à l'art. Sur-
126.

1015. Pour prévenir une escalade, on recourra aux moyens indiqués pour prévenir une surprise. On y joindra les suivans : creuser une cunette profonde (assé) à l'endroit où les pieds des échelles doivent être appuyés ; planter des palissades dans le milieu de l'assé au pied du mur ; fraiser le parapet ; placer des chevaux de frise à la hauteur du cordon, des abatis surplongés ; semer des chausse-trapes dans le fossé ; y creuser des puits ; y planter des piquets, des lignes militaires ; porter, sur les endroits les plus propres aux escalades, des troncs d'arbres, des poutres, des quartiers de pierre ; faire dans les environs des provisions d'armes de longueur, de faux emmanchées à l'envers ; de grenades, de fascines goudronnées ou bien seches ; faire faire la glace pendant les fortes gelées ; faire faire beaucoup de rondes ; placer beaucoup d'artillerie sur les flancs des bastions, dont les courtines doivent, selon les apparences, être escaladées : et enfin armer ses troupes à repousser les escalades : tels sont les moyens à employer. Si, malgré toutes ces précautions, l'ennemi tente une escalade, et s'il parvient à repousser ses échelles, on borde le parapet, on lance sur les assaillans tous les objets qu'on a rassemblés ; on fait un grand feu d'artillerie et de mousqueterie, on essaie de renverser les échelles ; et si, malgré tous ces efforts, il parvient à entrer dans la place, on se retire

duit d'après les principes de surprise. (*Voyez* *Ces* *mot.*)

1016. **ESCARMOUCHE**, combat irrégulier et sans ordre entre de petits corps de troupes qui se détachent du principal.

1017. Il faut faire cesser avec le plus de diligence possible celles qui s'engagent mal à propos, attendu qu'elles peuvent attirer des affaires désagréables, et qu'elles n'aboutissent à rien qu'à faire malheureusement tuer des hommes qu'on regrette en vain.

1018. Celles qu'on engage à dessein sont pour reconnaître un terrain, pour amuser l'ennemi, lui cacher un travail, pour lui ôter la connaissance d'un mouvement, l'arrêter dans sa marche, et donner le temps au gros de la troupe d'arriver, ou simplement pour faire des prisonniers et avoir des nouvelles.

1019. La maxime générale des escarmouches est de les faire engager par peu de troupes, de les soutenir avec beaucoup, parce qu'il est d'une grande conséquence de ne point accoutumer l'ennemi à ramener impunément ceux par qui on a fait engager l'escarmouche, qu'il faut toujours soutenir par un corps plus considérable que celui de l'ennemi.

C'est la nature du terrain qui décide de celle des troupes que l'on fait escarmoucher.

1020. **ESCORTE**, troupe qui accompagne un convoi ou un officier, pour les empêcher d'être pris par l'ennemi.

1021. Les escortes doivent être proportionnées aux différens corps de troupes qu'elles peuvent avoir à combattre. (*Voyez* *Convoi.*)

1022. **ESCOUADE**. (*Voyez* *Caporal.*)

1023. **ESCRIME**. L'art de l'escrime fortifie le soldat, lui donne de la légèreté, de l'adresse, de la grâce; lui fait concevoir une opinion avantageuse de lui-même, et peut lui faciliter les moyens de vaincre son ennemi; peut-être même augmente-t-il son courage; mais il faut multiplier les précautions contre les inconvéniens dont il peut être suivi.

ESPÉRANCE. Tous les genres d'espérance briller aux yeux du guerrier, excepté celle de , qui rabaisse, rapetisse l'âme. On ne doit mettre borne aux espérances des militaires , en n'ex-pas même le maréchal de France. Il faudrait : encore au-delà de son titre celui de maréchal- , de connétable , de généralissime, et qu'il lire , en redoublant de talens et d'efforts , j'y drai.

ESPION , personne envoyée par un chef mi-our examiner les mouvemens de l'ennemi, pé-es projets et en rendre compte.

Les espions sont de plusieurs espèces : ils s'en-lans les conseils du prince , dans les bu-es ministres , parmi les officiers des armées , cabinets des généraux , dans les villes onne-lans le plat pays , et même dans les monas-

Les uns s'offrent d'eux-mêmes, les autres se for-r les soins du ministre , du général, ou de ceux chargés des affaires en détail. C'est au géné- ceux qui concourent avec lui au bien des af- corrompre ou à former des espions ; au prince ; ministres , à corrompre le conseil de son en- En général , il faut toujours tirer des instruc- es espions , et ne jamais s'ouvrir à eux. Il faut, ; mêmes renseignemens, en employer plusieurs e connaissent point ; ne communiquer avec eux 'cret ; les entretenir souvent de choses sur les- on ne se soucie pas d'être éclairci ; les faire eaucoup et leur dire peu de choses , afin de e le genre et la portée de leur esprit ; les faire er eux-mêmes, après qu'on s'en sera séparé, voir s'ils ne servent pas l'ennemi, ce qui arrive . Lorsque , sur les rapports séparés de plusieurs , on se croira certain qu'ils ont dit la vérité , il core les faire garder séparément , et si on a t une entreprise, il faut les y mener tous sé- at , les questionner souvent , et voir s'ils se rap- sur les mêmes faits.

1028. Il y a encore une autre espèce d'espions, et au moins de gens de qui on tire des connaissances certaines par les conversations qu'on a avec eux : ce sont les hommes du pays et les prisonniers.

1029. Il faut les entretenir ou les faire entretenir par les gens d'esprit qui, sans affecter de curiosité, leur font assez parler sur des sujets différens, pour tirer d'eux ce qu'on veut savoir.

1030. On peut questionner les prisonniers un peu plus ou un peu moins durement, mais toujours séparément, et il faut toujours arriver à la connaissance de ce qu'on veut savoir par de longs détours, afin qu'ils ne prennent point garde eux-mêmes à ce qu'ils ont dit et qu'après être renvoyés, ils ne puissent instruire leur général des projets que l'on peut avoir. En ce cas le général ennemi ne manquera pas de lâcher des espions doubles ou des transjuges, pour donner des notions différentes sur ce qu'on a voulu pénétrer, et ainsi prendre de fausses mesures.

1031. Il est des pays où les espions que l'on peut avoir dans les monastères sont les meilleurs et les plus sûrs. On se sert aussi de femmes, parce qu'elles sont moins soupçonnées que les hommes.

1032. On ne saurait trop avoir d'espions de toutes espèces et pour toutes sortes d'usages.

1033. — *Moyens d'éviter que les Espions ne soient arrêtés ou découverts.* La première maxime pour entretenir des espions, est que peu de personnes sache quels sont ceux dont vous vous servez, parce que l'ennemi les connaîtrait bientôt, et les ferait pendre.

1034. Ne leur témoignez pas en public de l'affection que leur faites pas des dons qui puissent être connus, ne leur parlez que dans un lieu secret : si cela vous paraît trop embarrassant, un officier de confiance peut aller prendre leurs rapports dans un endroit écarté, vous les rapporter.

1035. Défiez-vous de vos propres domestiques, et ne sont peut-être entrés à votre service que pour vous espionner.

Ne faites pas connaître que vous êtes fréquemment et ponctuellement informé des desseins et des mou-

mens de l'ennemi, afin qu'il ne tâche pas de découvrir d'où vous viennent les avis que vous recevez.

1036. — *De l'espèce des Espions.* Les espions qui peuvent parcourir le pays ennemi avec le plus de sûreté, sont ceux qui ont des biens et des parens chez les deux puissances. Ils peuvent, par des chemins inconnus, passer d'une frontière à l'autre., être cachés par des parens, et, s'ils sont pris, dire qu'ils ne se mêlent pas de la guerre, et qu'ils ne sont restés quelque temps chez l'ennemi, que pour vaquer à leurs affaires.

1037. — *Des précautions que doivent prendre les Espions.* Dans les matières dont le secret et la réussite sont d'une extrême importance, il faudrait que l'espion fût assez intelligent pour pouvoir s'acquitter de vive voix de sa commission. On lui donne un mot du guet qui lui sert de lettre de créance auprès de la personne avec qui on est d'intelligence : alors, quand même l'espion tomberait entre les mains des ennemis, le projet ne serait pas découvert; au lieu qu'avec un espion qui porte une lettre, outre le danger qu'on ne la lui enlève, il y a encore à craindre qu'il ne la perde ou qu'il ne la déchire, sitôt qu'il apercevra quelqu'un des ennemis; et, s'il ne sait pas ce qu'elle contient, comment pourra-t-il instruire celui à qui elle est adressée ?

1038. Choisissez des espions qui aient de la présence d'esprit, qui soient instruits, et sachent répondre promptement aux demandes que pourrait leur faire un parti ennemi, afin que leur trouble n'augmente pas le soupçon qu'on pourrait avoir sur leur compte.

1039. Vous défendrez à vos espions de communiquer à nul autre qu'à vous les nouvelles qu'ils apprennent par eux-mêmes ou autrement, parce qu'il est à propos, dans certains cas, de cacher celles qui pourraient diminuer le courage des troupes, l'obéissance des sujets. Souvent même il faut taire les bonnes nouvelles, pour qu'on puisse d'autant moins prévoir les mouvemens que vous pourrez faire en conséquence, et pour que les

ennemis puissent d'autant moins prendre de nouvelles précautions.

1040. Pour ne pas exposer votre secret à être découvert, n'instruisez jamais l'espion du contenu de la lettre que vous lui confiez, et ne lui donnez point la clé du chiffre dont vous vous servez.

1041. Pour les moyens de cacher les lettres que l'on envoie (voyez *Avis*), on peut porter une lettre divisée en plusieurs bandes, contenant chacune deux lignes, et qu'on roulera dans les moules de boutons d'habit. On peut encore cacher une lettre sur la charge d'un fusil, la renfermer dans une balle de plomb que le porteur avale, et rend ensuite par le bas. Il y a beaucoup de procédés chimiques que l'on peut employer.

1032. — *De la manière d'instruire les Espions.* Faites apprendre à vos espions à connaître comment une place, un retranchement, sont forts par l'art ou par la nature; quelle étendue de terrain un corps d'infanterie ou de cavalerie occupe dans un camp ou en marche, afin que, d'un coup d'œil, ils puissent juger de la force d'un camp, d'un poste; le nombre de régimens d'infanterie ou de cavalerie, sans être obligés de compter les tentes, et de s'exposer à des démarches périlleuses qui peuvent les faire découvrir.

1033. — *Correspondance avec les personnes affidées.* Votre affidé ne doit vous donner avis que d'objets importants, tels qu'un fourrage général, la facilité de surprendre un poste marquant, une grosse embuscade, le jour de l'arrivée d'un convoi par un chemin où l'on peut l'enlever, ou quelque mouvement important à connaître. Car, en multipliant la correspondance pour des bagatelles, on expose l'espion à être pris, et l'intelligence à être rompue.

1034. Ayez un chiffre différent pour chacun de ceux avec qui vous êtes en intelligence, afin que, si l'un d'eux devient infidèle, la clé de son chiffre ne puisse servir à lire les autres lettres.

1035. — *Expédiens pour faire parvenir les avis.* Lors que celui qui vous donne des avis ne trouve personne pour vous les envoyer, faites désertir dix ou douze de

vos soldats en qui vous avez de la confiance, et qui vous laissent une garantie, soit par leur femme, soit par leurs biens; désignez-leur le régiment ennemi où ils prendront chacun parti, en les avertissant que toutes les fois qu'un homme leur prononcera un tel mot, ils viennent vous apporter la lettre où l'avis dont ce même homme les aura chargés.

1036. Il faut que ces soldats ignorent le nom et les moyens de reconnaître celui avec qui vous correspondez; il suffit que chacun ait ordre de venir lorsqu'on lui aura donné le mot du guet. Vous faites ensuite part à votre assidé que dans tel régiment et à telle marque, il reconnaîtra celui que vous avez envoyé à cet effet. Il serait utile que ces faux déserteurs parlassent la langue du pays, et que votre assidé eût des habits du pays à leur prêter pour leurs courses.

1037. Si votre assidé est à résidence fixe dans un lieu, vous conviendrez avec lui d'un endroit près d'un arbre, sous une pierre, où il apportera en chassant, ou sous tout autre prétexte, sa lettre, avec la marque convenue, que vous ferez prendre en y faisant placer la vôtre ou une réponse à une précédente.

1038. — *Des Intelligences.* Avec beaucoup d'or, vous gagnerez, dans les bureaux du prince, des ministres ou des généraux ennemis, des assidés qui vous mettront au fait des résolutions qu'ils prendront. C'est ce qui fait voir clairement que vous ne devez admettre dans votre bureau que des personnes qui puissent vous donner toute la garantie possible.

1039. Tâchez d'engager des paysans de confiance à se mettre parmi les guides des ennemis, afin que, par un chemin qu'ils ne connaîtront pas, ces guides puissent les conduire, de concert avec vous, dans quelques mauvais pas dont vous puissiez tirer avantage.

1040. — *Des Espions doubles.* Ayez des espions qui, en s'offrant comme par hasard aux ennemis pour leur donner avis de ce qui se passe dans votre camp, se facilitent auprès d'eux les moyens d'entrer chez les généraux, observent ce qui se dit et se fait, vous en informant en temps utile, et soient hors de danger d'être

puiss, quand même on les découvrirait venant de votre pays.

1041. Ces affidés seront autorisés à prévenir l'ennemi de ce qui ne saurait vous porter préjudice, et même à les empêcher de faire une perte légère, en les avertissant, par exemple, d'éviter qu'un petit parti, un convoi de peu d'importance, ou quelques fourrageurs, ne prennent pas un chemin sur lequel, ce jour-là, vos troupes se trouvent en nombre supérieur.

1042. L'espion double ne doit jamais entrer qu'en secret dans la maison du général ennemi, feignant toujours de craindre d'être vu. Pour mieux abuser votre ennemi, vous ferez arrêter cet espion, sous prétexte que vous le soupçonnez d'être allé dans l'armée ennemie; vous le faites élargir ensuite, en disant que cela n'a pu se justifier. Cet espion, retournant alors chez les ennemis, témoignera davantage la crainte d'être découvert même par quelqu'un des domestiques du commandant. Les ennemis se défieront moins de votre espion double, s'il est né sujet de leur souverain.

1043. Pour ne pas vous laisser tromper par vos espions, payez-les mieux que l'ennemi, et choisissez-les de manière qu'ils aient leur famille et leurs biens dans votre pays, afin de pouvoir aussi les retenir par la crainte.

1044. Quand vous doutez de la fidélité de votre affidé, examinez s'il vous donne des avis dont vous puissiez tirer de grands avantages sur l'ennemi. Dans ce cas, il ne vous trahit pas pour le servir; mais s'il ne vous informe pas dans son temps de certaines choses qu'il est à présumer qu'il doit savoir, défiez-vous de sa fidélité; donnez-lui à entendre tout le contraire de ce que vous avez le dessein de faire, afin que, s'il vous trahit, il trompe le général ennemi par l'avis même qu'il lui donnera pour le servir.

1045. Si l'espion dont vous vous défiez facilite une entreprise qui vous paraît avantageuse, ne vous y engagez pas, à moins qu'après l'avoir bien examinée vous n'y trouviez aucun risque.

1046. — *Moyens de suppléer aux Espions.* S'il vous est impossible de vous procurer des espions, faites de-

serter quelques hommes de confiance, ayant des parens dans le pays occupé par les ennemis, et qui arriveront à leur camp avec armes et bagage : ils demanderont aux premières troupes qu'ils rencontreront, un passeport pour aller servir dans un régiment qui sera à l'autre extrémité de la frontière. Par ce moyen, ils examineront tout ce qui se passe sur leur route, et viendront vous en donner avis.

1047. — *Des Avis donnés par les Déserteurs et les Prisonniers.* Si on vous amène plusieurs prisonniers, vous les séparerez, après avoir pris le numéro de leurs régimens. Faites-les entretenir par un homme intelligent, habillé en prisonnier, mais dont l'uniforme ne soit pas le même que le leur. Comparant les différentes narrations, vous apprendrez au plus tôt ce qu'ils savent.

1048. Lorsque ces déserteurs vous portent à faire une entreprise, mettez-les aux arrêts, en les prévenant qu'ils seront pendus s'ils vous trompent ; promettez de leur pardonner s'ils avouent qu'ils ont menti. Si ce que des déserteurs et des prisonniers vous ont dit se trouve conforme, vous pouvez y croire.

1049. — *Des Espions qu'il faut laisser dans le pays que vous abandonnez.* Les propriétaires et les domestiques où logeront les commandans et les officiers ennemis se tiendront facilement au courant de tout, en prêtant l'oreille et examinant les préparatifs de marche. En les écoutant quand ils sont à table, ils recueilleront des renseignemens qu'ils communiqueront aussitôt à l'homme chargé de vous en donner connaissance. Ces personnes observeront encore si le commandant ne s'enferme pas de temps en temps pour parler avec quelqu'un qui sorte fréquemment du lieu, sans qu'on puisse découvrir précisément où il va ; parce qu'alors, si ce quelqu'un vient souvent à votre camp ou dans vos places, vous devez soupçonner que c'est un espion.

1050. — *Précautions que le général doit prendre quand un officier habile passe à l'ennemi.* Sitôt que vous apprendrez cette désertion, changez de suite votre ordre de campement, les chemins de vos patrouilles de vos postes, de vos gardes, afin que si l'ennemi sous la conduite de ce bon guide, veut tenter quel-

surprise, il prouve que vous avez fait d'autres citations, et qu'il s'est trompé, ainsi que l'officier sage, dans les mesures qu'ils avaient prises.

1051. — *Lettres interceptées.* Si vous arrêtez espion ou soldat ennemi avec des lettres de son roi, ou des missives qui lui soient adressées, ne cachez pas que vous avez intercepté ces lettres. Les de manière à ce que le cachet et le dessus ne pas endommagés, qu'il n'y ait rien de déchiré. Les lettres demandent réponse, envoyez-les à celui qui elles sont, mais que ce soit par un autre que les ennemis ne puissent pas connaître, et cet homme vous rapportant la réponse, vous mieux éclairci sur l'affaire dont il s'agit. Si le n'est arrêté qu'à son retour, tenez la chose secrète. Vous croyez que le secret puisse préjudicier à l'État. On doit conclure de là que lorsque les avis sont importants, il faut les envoyer par plusieurs émissaires.

1052. Si un espion double, qui vous sert vraiment, vous apporte des lettres de l'ennemi, tenez-les en secret, et renvoyez-les par ce même espion. Il vous en apportera la réponse avec moins de délai.

1053. — *Des Espions de l'ennemi.* Si vous découvrez quelqu'un, dans votre pays ou dans votre armée, soit en intelligence avec les ennemis, faites-le en secret, et obligez-le d'écrire au général en chef qui pourra le mieux l'engager à faire un motif dont vous pouvez profiter; en attendant la réponse, tenez toujours votre homme au secret; et si on vous demande ce qu'il est devenu, vous faites courir qu'il est allé pour ses affaires dans tel ou tel endroit.

1054. Si cet espion est convenu avec l'ennemi, ne sera pas ajouté foi aux lettres qui ne contiennent pas certains signes convenus, faites-lui bien connaître que vous lui pardonnerez, si, par sa lettre, vous réussissez dans vos desseins contre l'ennemi; mais ne peut compter de perdre la vie, si la lettre ne produit pas son effet.

1055. Lorsque vous présumez que la réputation de votre armée peut intimider vos ennemis, et que vous avez arrêté un de leurs espions,

le, après lui avoir fait reconnaître toutes vos troupes, afin que cette confiance que vous paraissiez avoir, et le bon état de votre armée, donne de la crainte.

1056. — *Des Avis que donnent les Espions.* De quelque part que vous vienne un avis important, et quelque vil que soit le sujet qui vous le donne, vous ne devez pas le mépriser, mais l'examiner et l'utiliser, s'il y a lieu, après avoir pris les précautions nécessaires.

Quelques bons et fidèles que soient vos espions, ne vous fiez pas tant à leurs avis qu'à votre prévoyance, contre ce que les ennemis oseraient entreprendre; car, outre que les espions peuvent se tromper et ne pas comprendre les desseins de l'ennemi, un accident peut les empêcher d'apporter une nouvelle à temps, et, sur cette attente d'un avis, vous auriez tort de ne pas vous tenir sur vos gardes.

1057. **ESPRIT DE CORPS**, manière de penser commune à tous les individus dont un corps est composé.

1058. Cet esprit peut remplacer jusqu'à un certain point le patriotisme et l'amour de la liberté. Il peut ajouter une force nouvelle à la puissance qu'ont déjà les ressorts énergiques que nous venons de nommer; il a une très-grande influence sur les succès et les défaites; il a cela de singulier qu'il devient plus fort et plus actif, à mesure qu'il descend vers les classes les plus nombreuses. Partout où il n'y aura pas d'esprit de corps, on verra l'esprit de cotterie faire des ravages; et partout où régnera l'esprit de corps, on verra l'esprit de parti disparaître. L'esprit de corps peut essayer de planter des bornes autour d'une autorité subalterne qui voudrait arriver au despotisme, mais jamais il n'a lutté contre l'autorité supérieure, quelque étendus que fussent ses droits; que dit-il, qu'inspire-t-il à ceux qui en sont le plus pénétrés? « L'armée dans laquelle vous servez est la plus belle; le régiment dans lequel vous êtes inscrit est le plus vaillant; le bataillon dont vous faites partie est le mieux composé; la compagnie dans laquelle vous êtes compris est la plus instruite; les officiers de votre corps sont les plus valeureux, plus honnêtes, etc. Pour conserver à votre arm

supériorité, à votre régiment son surnom, à votre bataillon l'estime dont il jouit, à votre compagnie, à vos camarades, la renommée qu'ils ont acquise, et si vous êtes braves, dociles, instruits, honnêtes, etc. ? »

1059. Veut-on savoir pourquoi de deux paysans le sort a faits soldats, l'un devient brave et l'autre lâche ? C'est que le premier, d'une taille avantageuse, est entré dans une troupe qui a l'esprit de corps (dans les grenadiers), tandis que l'autre est aux fusiliers.

1060. Veut-on savoir pourquoi de deux volontaires l'un est valeureux et l'autre timide ? C'est que le premier est entré dans un régiment renommé par ses hauts faits, et que l'autre est entré dans un corps nouvellement formé, ou qui n'a pas eu l'occasion d'acquiescer à une grande renommée. C'est toujours l'esprit de corps qui opère, c'est par un effet de cet esprit que chaque régiment s'impose à lui-même l'obligation de mieux faire que les autres. (1566)

1061. Pour faire naître l'esprit de corps, il faut que chacun regarde son régiment comme sa famille, ses camarades comme ses frères ; que chacun, jaloux de l'honneur, cherche à prévenir, par de sages conseils, les fautes dans lesquelles les jeunes gens tombent si souvent ; à remédier aux suites funestes qu'ils peuvent avoir ; que les anciens surveillent en mère ceux de leurs jeunes camarades que maltraitent des sévices fougueux ; punissent en père ceux qu'ils aveuglent. Encourager le zèle de celui-ci, retenir celui d'un autre, remplacer celui qui manque de force par celui qui a de la lumière, sont autant de moyens de faire naître l'esprit de corps.

1062. Pour l'entretenir quand il existe, il faut bannir des régimens tous ceux qui, par leurs vices, peuvent porter atteinte à la réputation dont ils jouissent ; censurer et punir, même avec sévérité, ceux dont la conduite ne serait pas conforme à l'esprit de corps.

ESTIME. (Voyez Capitaine.)

EXACTITUDE. (Voyez Ident.)

1063. **EVENTAIL.** Pour construire un éventail dans un ouvrage que l'on veut défendre, et qui est dominé par le fusil ou par l'œil, on plante perpendiculairement, et sur le bord du parapet, des chevrons de deux ou trois pouces d'équarrissage; et longs de sept à huit pieds au moins; on place ces chevrons à un pied de distance les uns des autres. Sur la partie extérieure de ces chevrons, on cloue transversalement des planches ou des madriers. Toutes ces planches doivent se joindre exactement, excepté celles qui se trouvent à un demi-pied de la plongée du parapet: entre celles-ci on laisse une ouverture de 5 à 6 pouces, par laquelle les soldats passent leur fusil et font feu sur l'ennemi.

Quand on veut employer un éventail à la défense d'une maison, on le fixe contre le mur à l'étage le plus élevé qu'on a communément découvert; on le construit comme nous venons de le dire, avec cette différence que l'ouverture pour le fusil doit se trouver à quatre pieds et demi au-dessus du sol du dernier plancher.

1064. **EXEMPLE.** C'est ce qui peut et doit être imité. D'après cette définition, on sentira facilement combien il est important dans le militaire de voir donner l'exemple par tous les chefs indistinctement. Mais cet exemple, le bornera-t-on à remplir scrupuleusement ses devoirs? Non, sans doute; cela ne peut pas suffire pour exciter, encourager, décider le soldat, je ne dis pas seulement à faire ce qu'il doit, mais encore à aller au-delà, comme cela est souvent nécessaire à la guerre.

1065. Ce ne sont pas à de stériles encouragemens qu'il faut se borner: ce ne sont pas des ordres, des paroles, des exhortations, ce sont des exemples qu'il faut donner.

Autant les bons exemples ont un heureux empire sur les officiers et les soldats, autant les mauvais sont pernicieux; et malheureusement on est bien plus enclin à suivre ces derniers qu'à imiter les premiers. Il y a, dit Montesquieu, de mauvais exemples qui sont pire *que des crimes*, et plus d'états ont péri parce qu'on *violé les mœurs*, que parce qu'on a violé les lois.

1066. Si la force des lois militaires est un effet de l'exemple, pour en faciliter l'exécution, le général doit commencer par en être le disciple.

1067. Si quelque part il existe sur la terre une égalité à peu près parfaite, n'est-ce pas dans le métier des armes? Si la discipline exige des nuances dans la différence des grades, tous les combattans, depuis le général jusqu'au simple soldat, ne deviennent-ils pas égaux devant la mort qui préside si impérieusement au combat, et moissonne aussi aveuglément l'officier supérieur que le sous-officier, le dernier soldat que le général en chef, l'homme de recrue que le vétéran? Oh! combien alors il est doux pour le fantassin qui expose courageusement sa vie pour sa patrie, sans avoir l'espérance d'être seulement aperçu, de trouver dans son officier un frère, un ami, un modèle, un soutien! combien son exemple lui donne de forces! combien il se croirait coupable s'il ne l'égalait pas en bravoure, en patience, en soumission; et combien il est loin de voir du danger là où ses supérieurs sont les premiers à marcher! Ne pas les suivre serait pour lui le comble de l'infamie.

1068. EXPÉRIENCE. L'expérience est l'effet de l'emploi du temps et non de sa durée. Le jeune guerrier, amoureux de son métier et de sa gloire, qui, dans la guerre, toujours inspiré par sa noble passion, toujours éclairé par la raison, voit, observe, médite et combat; celui qui, pendant la paix, parcourt nos frontières pour y reconnaître les terrains sur lesquels Turenne, Condé, Luxembourg, Maurice, ont fait mouvoir leurs armées, ont préparé ou remporté des victoires, celui qui, après avoir vu dans le même esprit la Bohême, la Silésie, passe les jours de son repos à lire César, et qui se transporte avec les historiens aux champs de Leuctre et de Mantinée, voilà celui qui a de l'expérience.

U

1069. FACE. Les faces d'un bastion sont les deux côtés qui forment un angle saillant en dehors; elles

doivent avoir de quarante à cinquante toises, pour que le bastion ne soit pas trop petit.

1070. **FAGOTS.** Il est avantageux d'en avoir de petits dans les redoutes, postes ou maisons dans le cas d'être défendus. On pourrait, au moment de l'attaque, en jeter de tout allumés sur l'ennemi. Lorsqu'il s'agit de passer un fossé plein d'eau, à plus de trois pieds de hauteur, on doit avoir eu la précaution de faire préparer aux soldats des fagots les plus gros possibles avec des menues branches bien serrées, afin de les jeter dans le fossé pour le combler, ou faire une espèce de gué. Les soldats portent ces fagots devant eux pour se garantir de quelques balles. Les fagots de sape ont deux pieds et demi à trois pieds de long, et un pied et demi de diamètre.

1071. **FASCINE.** La fascine a environ six pieds de longueur et huit pouces de diamètre. Elle est contenue par deux liens placés à peu près à un pied de distance des extrémités. Elle est d'un grand usage à la guerre : on s'en sert pour construire des retranchemens, des épaulemens, des bastions ; pour tracer des ouvrages, combler les fossés d'un retranchement qu'on attaque, faire le passage du fossé d'une place qu'on assiège, construire des digues, des ponts sur les ruisseaux pour les communications. Il faut, pour donner plus de solidité aux fascines, arranger les branchages de sorte qu'il reste le moins de vide possible, les serrer fortement et les bien lier.

1072. Un homme peut faire deux fascines dans une heure. Celles qu'on emploie à la construction des batteries ou des brèches ont de dix à douze pieds. On l'appelle saucisson. Pour le serrer, on l'entoure avec une chaîne ou une corde à chaque bout de laquelle est attaché par le milieu un bâton de trois à quatre pieds (fig. V, pl. 16.), qui servent de levier à deux hommes ; un troisième met la hant quand il est bien serré. Les moyennes branches servent à faire des piquets pour les fixer, et les troncs des abatis. On devrait habituer les soldats à en faire de toutes ces dimensions, en instruisant des divers usages qu'on peut en faire.

1073. **FATIGUE.** La guerre étant une fatigue continuelle, on devrait mettre au rang des premiers devoirs du soldat de s'habituer constamment pendant paix à toutes sortes de fatigues.

1074. **FAUSSE ATTAQUE,** attaque feinte pour diviser les forces de l'ennemi, les contenir, les attirer loin de l'attaque véritable, ou empêcher qu'elles se portent toutes sur un point. On fait usage de cette ruse dans l'attaque d'un poste ou d'une place de guerre.

1075. S'il arrive dans l'attaque d'un poste que l'ennemi méprise trop la fausse attaque, on peut la charger en attaque véritable, et celle-ci réussit quelquefois. On fait faire les fausses attaques par les troupes les moins bonnes, et en petit nombre.

1076 **FER-A-CHEVAL**, ouvrage de figure à peu près ronde ou ovale, formé d'un rempart et d'un parapet.

1077. **FEU.** Il y a le feu rasant, le feu fichant, feu perpendiculaire et l'oblique. Le feu rasant a lieu lorsque celui qui tire ajuste un objet qui est à peu près à même hauteur que lui. Il est préférable au feu fichant en ce que, s'il n'atteint pas l'objet ajusté, il peut atteindre un autre plus éloigné. Le feu rasant et oblique ou en écharpe est le plus meurtrier, en ce qu'une balle dirigée obliquement sur une ligne parallèle à la vôtre ne trouve de passage vide, tandis que, perpendiculairement, elle peut passer par les intervalles de la tête ou des jambes des files. (*Voy. Écharpe, &c.*) Le feu fichant se perd en l'air ou s'enfonce dans la terre s'il n'est pas bien ajusté. Le feu perpendiculaire se tire droit devant soi, sans effacer ou avancer une épaule plus que l'autre; et le feu oblique, qu'on avance l'une ou l'autre épaule pour diriger son feu vers la droite ou vers la gauche.

1078. Il faut bien imprimer dans l'esprit du *commandant* et du soldat, qu'on ne doit jamais s'arrêter

re feu que lorsqu'il est absolument impossible , par rapport à des obstacles insurmontables du terrain , de charger l'ennemi à la baïonnette ; que la vraie force de l'infanterie consiste dans son impulsion et à joindre promptement les ennemis sans tirer , et qu'il n'y a rien que la nation française ne vienne aisément à bout de faire suivant cette méthode. Il est donc constant qu'on doit faire feu que lorsque l'on ne peut joindre l'ennemi à l'arme blanche.

1079. Cependant le militaire sage dira que , de deux armées également braves et nombreuses , celle qui attaquera l'autre de pied ferme , et qui la recevra avec sang-froid par un feu bien nourri , ajusté avec calme , et une bonne mitraille , et qui , à quinze ou vingt pas , s'élancera sur elle avec impétuosité à l'arme blanche , sera plutôt victorieuse que la seconde. Le bataillon qui se dirigera vers la troupe qui fera feu , sera moins nombreux et moins bien ordonné que l'autre , et il aura à combattre une troupe fortifiée par la certitude d'avoir fait éprouver de grandes pertes à ses adversaires. La frayeur devra donc s'emparer de l'un , tandis que l'autre sentira son courage se fortifier , et sur ce raisonnement qu'est fondé l'ordre de bataille proposé par l'auteur pour la garde nationale. (Voyez 1579.)

1080. Une troupe doit faire usage de son feu sitôt que cela lui est possible : il n'y a point de meilleur récepte à la guerre , quand on ne peut pas aborder l'ennemi à l'arme blanche , que de le battre incessamment de son feu , dès le moment où on l'a découvert , jusqu'à celui où il est entièrement défait ; conséquemment , on doit se garder de lui laisser l'avantage du premier feu , et faire feu le premier. (Voyez 1579.)

1081. FIDÉLITÉ. La fidélité ne peut être , de la part d'un militaire , que celle à sa patrie , à sa parole. Elle est par l'éducation , les fêtes , les spectacles , les habitudes , les bonnes lois , les institutions douces , qu'on inculque aux citoyens les uns aux autres , et tous à leur patrie. Ce furent ces moyens qui portèrent les anciens à des sacrifices , à cette fidélité pour leur patrie , dont

rien aujourd'hui ne nous donne l'idée, et qu'il nous appartient à peine de croire.

1082. FLANC. Le flanc d'une troupe étant sa défense, elle est battue quand elle est prise en flanc. Il faut donc couvrir ses flancs, non pas par la méthode tant prônée des anciens, en les appuyant à une rivière non-guéable, à des marais impraticables, à un escarpement difficile à gravir, etc., qui complètent la perte de l'armée par le manque de retraite, si un ennemi actif et puissant vient à rompre une aile, et à la prendre par le flanc, à moins qu'elle soit à l'abri de ces dangers imminens qui l'accompagnent, mais par des retranchemens, des troupes, de l'artillerie, que l'on calcule sur le choc que l'ennemi peut y faire. (Voyez 1669, 70, 71, 75, 1692.

1083. FLANQUER. Une troupe en flaque une autre, quand elle est placée à son flanc, et que, par son feu, elle empêche l'ennemi de l'aborder.

1084. FLATTEURS. Racine appelle avec raison les flatteurs :

. Le présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Cependant les flatteurs sont caressés, recherchés, préférés : on accueille le méchant parce qu'on le craint, mais on va au-devant du flatteur, parce qu'on a besoin d'être loué, flatté, trompé sur ses défauts, et même sur ses vices.

1085. Ce malheureux penchant à croire avec tant de facilité et d'aveuglement les louanges qu'on nous donne, est une des causes les plus actives des fautes que nous commettons. Et combien la flatterie n'est-elle pas plus dangereuse pour les hommes chargés d'un commandement d'armée ? Dans l'impossibilité de tout voir par eux-mêmes, ils sont forcés de se fier aux rapports des autres, quelquefois même à leur jugement. S'ils se sont trompés dans leurs ordres, s'ils ont mal vu ou mal saisi l'ensemble ou les détails d'une

opération; s'il faut rectifier leurs idées, à quel fautes énormes ne seront-ils pas exposés avec flatteurs qui affaibliront leurs rapports, pallieront vérité ou la coloreront de manière à ne pas choquer certains de déplaire, s'ils osent parler des erreurs l'on est tombé, et dont l'événement démontrera réalité, les conséquences et les dangers.

1086. La flatterie cependant, quand elle a un texte plausible, n'est pas toujours aussi pernicieuse qu'on peut le craindre. Elle porte quelquefois à grandes choses; mais l'excès en est vicieux, comme celui de la satire.

1087. **FLECHE.** C'est de tous les ouvrages en terre le plus simple et le plus facile à construire; elle est composée de deux lignes qui se rencontrent en point tourné du côté de l'ennemi. (*Pl. 16, fig. 1.*)

On donne aux faces de la flèche un pied pour chacun des hommes qui doivent la garder. Ainsi, chacune des faces qui doit être défendue par trente hommes doit avoir quinze pieds de longueur. L'angle qu'une flèche forme ne doit jamais avoir moins de soixante degrés, ni plus de cent. Elle est composée, comme tous les ouvrages en terre, d'une banquette, d'un parapet, d'une berme, d'un fossé et d'un glacis.

1088. La flèche n'étant point fermée par ses derrières ou sa gorge, il faut la placer de manière qu'elle ne puisse être tournée.

1088. Les flèches sont destinées à couvrir une grand'garde, ou à fermer l'entrée d'une redoute d'un autre ouvrage. On peut augmenter sa force l'entourant de palissades, de fraises, de chevaux frise, de puits, de piquets, de chausse-trapes, de planches armées de clous, de vignes militaires, de herses de laboureurs, de ronces, d'épines, de peupliers, de fossés, d'abatis, de caponnières casematées, de fossés pleins d'eau et de fougasses. (*Voyez ces mots.*)

1089. **FOUGASSES**, petites mines dont les deux ne sont enfoncés que de quelques pieds.

rien aujourd'hui ne nous donne l'idée, et qu'il nous appartient à peine de croire.

1082. FLANC. Le flanc d'une troupe étant sa défense, elle est battue quand elle est prise en flanc. Il faut donc couvrir ses flancs, non pas par la méthode tant prônée des anciens, en les appuyant à une rivière non-guéable, à des marais impraticables, à un escarpement difficile à gravir, etc., qui complètent la perte de l'armée par le manque de retraite, si un ennemi actif et puissant vient à rompre une aile, et à la prendre par le flanc, à moins qu'elle soit à l'abri de ces dangers imminens qui l'accompagnent; mais par des retranchemens, des troupes, de l'artillerie, que l'on calcule sur le choc que l'ennemi peut y faire. (*Voyez* 1669, 70, 71, 75, 1692.

1083. FLANQUER. Une troupe en flaque une autre, quand elle est placée à son flanc, et que, par son feu, elle empêche l'ennemi de l'aborder.

1084. FLATTEURS. Racine appelle avec raison les flatteurs :

. La présent le plus fatras
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Cependant les flatteurs sont caressés, recherchés, préférés : on accueille le méchant parce qu'on le craint, mais on va au-devant du flatteur, parce qu'on a besoin d'être loué, flatté, trompé sur ses défauts, et même sur ses vices.

1085. Ce malheureux penchant à croire avec tant de facilité et d'aveuglement les louanges qu'on nous donne, est une des causes les plus actives des fautes que nous commettons. Et combien la flatterie n'est-elle pas plus dangereuse pour les hommes chargés d'un commandement d'armée ? Dans l'impossibilité de tout voir par eux-mêmes, ils sont forcés de se fier aux rapports des autres, quelquefois même à leur jugement. S'ils se sont trompés dans leurs ordres, s'ils ont mal vu ou mal saisi l'ensemble ou les détails d'un

opération; s'il faut rectifier leurs idées, à quelles fautes énormes ne seront-ils pas exposés avec des flatteurs qui affaibliront leurs rapports, pallieront la vérité ou la coloreront de manière à ne pas choquer, certains de déplaire, s'ils osent parler des erreurs où l'on est tombé, et dont l'événement démontrera la réalité, les conséquences et les dangers.

1086. La flatterie cependant, quand elle a un prétexte plausible, n'est pas toujours aussi pernicieuse qu'on peut le craindre. Elle porte quelquefois aux grandes choses; mais l'excès en est vicieux, comme celui de la satire.

1087. **FLÈCHE.** C'est de tous les ouvrages en terre le plus simple et le plus facile à construire; elle est composée de deux lignes qui se rencontrent en un point tourné du côté de l'ennemi. (Pl. 16, fig. 1.)

On donne aux faces de la flèche un pied pour chacun des hommes qui doivent la garder. Ainsi, chacune des faces qui doit être défendue par trente hommes doit avoir quinze pieds de longueur. L'angle qu'une flèche forme ne doit jamais avoir moins de soixante degrés, ni plus de cent. Elle est composée, comme tous les ouvrages en terre, d'une banquette, d'un parapet, d'une berme, d'un fossé et d'un glacis.

1088. La flèche n'étant point fermée par ses derrières ou sa gorge, il faut la placer de manière qu'elle ne puisse être tournée.

1088. Les flèches sont destinées à couvrir une grand'garde, ou à fermer l'entrée d'une redoute ou d'un autre ouvrage. On peut augmenter sa force en l'entourant de palissades, de fraises, de chevaux de frise, de puits, de piquets, de chausse-trapes, de planches armées de clous, de vignes militaires, de herbes de laboureurs, de ronces, d'épines, de petits fossés, d'abatis, de caponnières casematées, de fossés pleins d'eau et de fougasses. (Voyez ces mots.)

1089. **FOUGASSES,** petites mines dont les fourneaux ne sont enfoncés que de quelques pieds, et

rien aujourd'hui ne nous donne l'idée, et qu'il nous appartient à peine de croire.

1082. FLANC. Le flanc d'une troupe étant sa défense, elle est battue quand elle est prise en flanc. Il faut donc couvrir ses flancs, non pas par la méthode tant prônée des anciens, en les appuyant à une rivière non-guéable, à des marais impraticables, à un escarpement difficile à gravir, etc., qui complètent la perte de l'armée par le manque de retraite, si un ennemi actif et puissant vient à rompre une aile, et à la prendre par le flanc, à moins qu'elle soit à l'abri de ces dangers imminens qui l'accompagnent; mais par des retranchemens, des troupes, de l'artillerie, que l'on calcule sur le choc que l'ennemi peut y faire. (Voyez 1669, 70, 71, 75, 16.

1083. FLANQUER. Une troupe en flaque une autre, quand elle est placée à son flanc, et que, par son feu, elle empêche l'ennemi de l'aborder.

1084. FLATTEURS. Racine appelle avec raison les flatteurs :

..... Le présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Cependant les flatteurs sont caressés, recherchés, préférés : on accueille le méchant parce qu'on le craint, mais on va au-devant du flatteur, parce qu'on a besoin d'être loué, flatté, trompé sur ses défauts, et même sur ses vices.

1085. Ce malheureux penchant à croire avec tant de facilité et d'avenglement les louanges qu'on nous donne, est une des causes les plus actives des fautes que nous commettons. Et combien la flatterie n'est-elle pas plus dangereuse pour les hommes chargés d'un commandement d'armée ? Dans l'impossibilité de tout voir par eux-mêmes, ils sont forcés de se fier aux rapports des autres, quelquefois même à leur jugement. S'ils se sont trompés dans leurs ordres, s'ils ont mal vu ou mal saisi l'ensemble ou les détails d'une

opération; s'il faut rectifier leurs idées, à quelles fautes énormes ne seront-ils pas exposés avec des flatteurs qui affaibliront leurs rapports, pallieront la vérité ou la coloreront de manière à ne pas choquer, certains de déplaire, s'ils osent parler des erreurs où l'on est tombé, et dont l'événement démontrera la réalité, les conséquences et les dangers.

1086. La flatterie cependant, quand elle a un prétexte plausible, n'est pas toujours aussi pernicieuse qu'on peut le craindre. Elle porte quelquefois aux grandes choses; mais l'excès en est vicieux, comme celui de la satire.

1087. **FLÈCHE.** C'est de tous les ouvrages en terre le plus simple et le plus facile à construire; elle est composée de deux lignes qui se rencontrent en un point tourné du côté de l'ennemi. (*Pl. 16, fig. 1.*)

On donne aux faces de la flèche un pied pour chacun des hommes qui doivent la garder. Ainsi, chacune des faces qui doit être défendue par trente hommes doit avoir quinze pieds de longueur. L'angle qu'une flèche forme ne doit jamais avoir moins de soixante degrés, ni plus de cent. Elle est composée, comme tous les ouvrages en terre, d'une banquette, d'un parapet, d'une berme, d'un fossé et d'un glacis.

1088. La flèche n'étant point fermée par ses derrières ou sa gorge, il faut la placer de manière qu'elle ne puisse être tournée.

1088. Les flèches sont destinées à couvrir une grand'garde, ou à fermer l'entrée d'une redoute ou d'un autre ouvrage. On peut augmenter sa force en l'entourant de palissades, de fraises, de chevaux de frise, de puits, de piquets, de chausse-trapes, de planches armées de clous, de vignes militaires, de herses de laboureurs, de ronces, d'épines, de petits fossés, d'abatis, de capornières casematées, de fossés pleins d'eau et de fougasses. (*Voyez ces mots.*)

1089. **FOUGASSES**, petites mines dont les fourneaux ne sont enfoncés que de quelques pieds, et

dont l'emploi judicieux peut rendre impossible le site d'une attaque de retranchement.

1090. **FOUILLER.** Les ruses et les surprises sont une partie essentielle de l'art de la guerre, il faut sans cesse faire reconnaître et fouiller le pays que traverser votre armée, ou même un simple détachement; les gorges; les issues, les ravins, les bois, les villages, les chemins, en avant, en arrière et sur les flancs: tous les objets enfin qui peuvent servir à l'ennemi, doivent être scrupuleusement visités. (*et suivants.*)

1091. **FOURCHES.** On peut s'en servir avantageusement pour repousser l'ennemi dans une suite de escarpements, et comme armes de longueur, en les attachant à un long manche. (*Voyez Utilisation de la Cavalerie en masse.*)

1092. **FOURRAGER**, aller chercher dans les campagnes et les villages les grains et les herbes pour la nourriture des chevaux.

1093. — *Exécution du fourrage.* Les fourrages sont en avant ou en arrière de l'armée, ou sur ses ailes; ils sont ou verts ou secs, ou généraux ou particuliers.

1094. On commence par bien faire visiter le terrain pour connaître sa nature et y approprier l'arme; il convient le mieux, et l'on règle le nombre de troupes les inconvénients à éviter.

1095. Les escortes partent toujours quelque temps avant les fourrageurs, afin qu'elles puissent former la chaîne ou l'enceinte des fourrages avant leur arrivée et s'assurer des postes qu'elles doivent garder.

1096. Les escortes partent sur deux colonnes; l'une sort à droite, et l'autre à gauche du camp; elles marchent, chacune de leur côté, vers le fourrage; elles se réunissent au lieu le plus avancé, en formant une cune la moitié de la chaîne qui doit le renfermer; la cune qui se fait de cette manière:

1097. A mesure que chaque commandant porte la portée de l'endroit où il doit poster une troupe, il donne ordre à l'officier qui la commande, l'

prendre la position qu'il doit occuper , afin que les têtes de colonnes ne souffrent point de retardement dans leur marche; ces détachemens sont pris à la queue.

1098. L'officier qui commande le fourrage établira son poste au point de réunion des têtes de colonne : c'est là qu'on doit le trouver pour l'informer de tout ce qui peut arriver pendant cette opération. S'il veut se promener dans l'enceinte des fourrages , pour inspecter les postes , il laissera un officier , qui lui transmettra les avis qu'il recevra.

1099. Sitôt que les fourrageurs sont arrivés au lieu du fourrage , ils se transportent au galop aux endroits fixés , se répandent comme un torrent , se jettent à terre , et marquent avec la faux le terrain qui leur est assigné. Tout endroit ainsi marqué appartient à celui ou ceux qui en ont pris possession.

1100. Après que les commandans des petites escortes ont reconnu toute la disposition intérieure du fourrage , ils placent les escortes dans les lieux les plus propres à découvrir tout ce qui se passe dans l'étendue , afin de pouvoir se transporter promptement où on peut avoir besoin d'eux , et d'agir même contre l'ennemi , s'il vient pour inquiéter les fourrageurs.

1101. Les fourrageurs fauchent le plus promptement possible , pendant que leurs chevaux paissent et se reposent ; ils font leurs trousses , les chargent sur leurs chevaux , montent dessus pour regagner tranquillement leur camp. Cette opération doit se terminer dans environ deux heures. Les petites troupes de chaque régiment se mettent en mouvement dès que leurs fourrages commencent à défiler ; quand ils sont entièrement sortis du lieu où l'on a fourragé , elles les suivent pour y entretenir l'ordre et les empêcher de s'amuser en chemin.

1102. Les fourrageurs étant tous retirés , le commandant du fourrage donne des ordres pour réunir les troupes qui ont formé la chaîne ; il fait enfin sa retraite , observant de ne laisser aucun fourrageur ou traîneur en arrière.

1103. Dans les fourrages au sec , au lieu de laisser les fourrageurs se répandre dans le village , on donne au chef du lieu de faire amener à la tête

village tout ce qu'on peut en tirer. On évite alors le pillage, qui n'arrive que trop fréquemment. Il faut d'ailleurs avoir les mêmes précautions que dans le fourrage verd.

1104. — *Principes pour la sûreté des Fourrages.* Il faut observer le secret sur le jour et le lieu du fourrage, pour empêcher que l'ennemi ne prenne des mesures pour le faire échouer.

1105. On fait ensorte de savoir le jour où l'ennemi va lui-même au fourrage, parce qu'on peut être sûr qu'il ne viendra pas vous inquiéter ce jour-là.

1106. Vos espions doivent observer les divers détachemens qui sortent du camp ennemi, et vous en donner avis au plus tôt, en vous désignant les chemins qu'ils auront pris. Par ce moyen, vous jugerez s'il a dessein de tomber sur vos fourrageurs : dans ce cas, vous les faites retirer de suite par des signaux, qui sont ordinairement un certain nombre de coups de canon.

1107. Si le commandant du fourrage est informé par ses postes que l'ennemi s'avance en bon ordre pour l'attaquer avec des forces supérieures aux siennes, il fait promptement retirer les fourrageurs, et envoie au camp pour demander du secours. En attendant, il rassemble toutes ses escortes, et fait prendre le chemin du camp dans le meilleur ordre qui lui est possible.

1107. Si l'ennemi détache quelques troupes pour commencer l'attaque et retarder la retraite, le commandant doit faire ses efforts pour que la retraite ne soit pas interrompue ; et pour se débarrasser des ennemis qui le harcellent, il doit réunir, à la queue des fourrageurs, un nombre de troupes de l'escorte, supérieur aux détachemens ennemis qu'il fait charger, en recommandant expressément de ne pas s'abandonner, mais de rejoindre sitôt que les ennemis auront été rompus de manière à ne pas se rallier aisément.

1108. Si vous êtes plus fort en cavalerie que l'ennemi, et si vous ne craignez pas d'engager un combat, vous pouvez vous hasarder davantage dans les fourrages. Portez votre cavalerie près de l'ennemi, et si vous ne voyez pas de mouvement dans son camp, faites mettre pied à terre à une partie de votre monde pour fourre-

ger, pendant que l'autre, qui est sous les armes tient l'ennemi en respect. S'il vous attaque, les fourrageurs abandonnent leur fourrage, montent en selle, et se présentent avec les autres pour combattre. Si vous ne voulez pas engager une action, garnissez d'avance avec de gros détachemens d'infanterie munis de canon, les bois, les villages, les différens défilés par où l'on doit se retirer.

1110. Le général se campera toujours de manière que les ennemis ne puissent ni lui ôter ses fourrages, ni les lui rendre trop difficiles.

1110. — *De l'Attaque des Fourrages.* Les fourrageurs et pâtureurs d'une armée s'enlèvent en détail ou en général. Si c'est en détail, cela s'exécute par de petits partis qui, à la faveur des pays couverts, pénètrent dans les fourrages et pâtures, et enlèvent quelques chevaux.

1111. Pour enlever de grands fourrages, il faut attaquer avec un corps fort supérieur, qui oblige l'ennemi à abandonner ses fourrageurs, dont on ramène les chevaux avec des gens détachés que vous avez destinés à cet effet, et qui sont armés de couteaux et de fouets.

1112. Une maxime générale est de ne jamais attaquer les fourrageurs que lorsque les cavaliers sont occupés à lier leurs trousses, et que leurs chevaux paissent.

1113. Ceux destinés à ramasser les chevaux doivent couper les longes qui entravent les chevaux, et les passer devant eux à coups de fouets, parce que les chevaux se suivent les uns et les autres.

114. FRAISER, se dit d'une espèce de palissade, au lieu d'être plantée verticalement, l'est horizontalement. On peut fraiser un bataillon, une colonne avec un double rang de baïonnettes (*voy.* 732), chevaux de frise.

115. FRANÇAIS. Il est reconnu que la nation française n'est pas propre à se battre de loin, sans aborder l'ennemi; ceux qui la font combattre ainsi ne la méritent pas; s'ils sont battus, ils méritent de l'être.

Le Français étant de tous les peuples celui

qui est le plus fait pour les actions vives et impétueuses, c'est avec lui que l'on doit mettre à exécution cette maxime de César : *L'audace et la diligence ront souvent plus que les préparatifs de la force.*

1117. C'est le propre de la nation française d'attaquer, la valeur et le feu qui l'animent ne se sont jamais démentis : son premier choc est terrible. Il est donc important pour le général de savoir faire naître des occasions conformes à son caractère ; rien n'y est si propre que des affaires de détail. Une disposition couverte de redoutes est celle qui convient le mieux à l'impétuosité française. On y envoie toujours de nouvelles troupes pour repousser l'ennemi, s'il attaque ; ou, si vous attaquez vous-même, vos troupes, qui sentent leur retraite assurée, en combattent avec bien plus de valeur.

1118. Avec une nation vive, active, ardente et fougueuse comme la nation française, on doit, dans les combats, toujours chercher à aborder l'ennemi ; sans cela, on coupe bras et jambes aux soldats.

1119. C'est à la charge à la baïonnette que nous devons nos victoires. (*Voyez Utilisation de la Garde nationale en masse.*)

1120. Les nations qui vivent sous un climat tempéré sont plus propres pour la guerre dans les différens climats.

1121. Le soldat français est de la meilleure espèce possible, il est plein d'intelligence, de bonne volonté, de courage, et naturellement porté à l'obéissance ; il peut aussi bien que les autres nations soutenir une retraite en ordre, et ses désastres n'ont jamais eu d'autre cause que l'impertinence de ses officiers, ou leur provocation à mal faire, leurs mauvais exemples ou leurs funestes discours. (*Voyez Fidélité, 1565.*)

1122. **FRONT d'une Troupe.** Le nombre d'hommes qui forment le front d'une troupe étant connu, on a le nombre de pieds qu'il occupe ; chaque soldat remplit un espace de dix-huit pouces carré ; ainsi, en multipliant dix-huit par le nombre d'hommes, comme en prenant la moitié du nombre d'hommes donné, et

ajoutant cette moitié au nombre total, vous avez, à très-peu près, la somme et le nombre cherchés.

1123. Le cavalier occupe environ trois pieds. c'est-à-dire le double du fantassin.

1124. Ainsi, pour un front de vingt bataillons de six cents hommes chacun, chaque bataillon occupera trois cents pieds; les 20 intervalles à 8 toises chacun feront 1392 pieds et toute la ligne d'infanterie occupera 7392 pieds, ou douze cent trente-deux toises.

1125. Connaissant le nombre de cavaliers de chaque escadron, le nombre d'escadrons, et les intervalles, on pourra promptement déterminer le front d'une ligne de bataille.

1126. FUYARDS, soldats qui, après un combat désavantageux, quittent le champ de bataille en désordre, et se retirent en foule en fuyant de tous côtés.

1127. Le plus grand malheur qui puisse arriver à des troupes battues, c'est de se retirer ainsi; car en gardant leur ordre de bataille, elles se font toujours respecter de l'ennemi, qui n'ose s'en approcher qu'avec circonspection.

1128. Si les différentes tentatives qu'elles doivent faire pour lui échapper sont infructueuses, il est toujours prêt à les recevoir à composition; mais en fuyant sans ordre, ou s'expose à périr presque indubitablement. Loin de songer à se défendre, on jette ses armes pour courir plus légèrement. Tous les fuyards étant saisis du même esprit de crainte, s'embarrassent les uns et les autres, de manière que l'ennemi qui est à leur trousses en fait, sans effort et sans danger, tout le mal qu'il juge à propos. Ajoutez à cela que la terreur et la frayeur s'est une fois emparé d'une troupe, elle se précipite elle-même dans les plus grands dangers, les plus vaines, marais impraticables, rien ne l'arrête. Elle se livre à un aveuglement à une mort certaine et honoreuse, plutôt que de s'arrêter pour regarder l'ennemi en face, et lui imposer par une contenance assurée. On voit souvent pour modérer l'activité de sa poursuite, et pour même pour le faire fuir lui-même, comme on le voit dans plusieurs exemples, si l'on est capable de le faire.

pour profiter du désordre dans lequel
il l'avoir mis.

...9. En combattant vaillamment, on perd
moins de monde, et la perte d'hommes est
grande dans la déroute : les officiers, sous-
caporaux ne sauraient trop, et long-temps
(voyez Caporal), pénétrer leurs soldats de
portante vérité.

1130. Si la poursuite des fuyards peut être
de quelque inconvénient, lorsqu'on s'y aban-
donne considérablement, c'est surtout lorsqu'une
autre partie de l'armée a battu celle de l'armée
qui lui était opposée, car si la partie victorieuse
trop opiniâtement à la poursuite des fu-
jards, elle laisse sans défense le flanc des troupes qu'elle
dans l'ordre de bataille, alors si l'ennemi se
dessus, et qu'il attaque en même temps ces
par le flanc et par le front, il les mettra
désordre, ainsi que le reste de l'armée, malgré
de l'une des parties de l'armée.

FUITE. Elle peut être vraie ou simulée.
peut entraîner les plus grands maux; simulée
être le stratagème le plus heureux pour s'asse-
victoire.

1131. On peut encore laisser pénétrer l'en-
nemi qu'il s'affaiblisse par des garnisons; se reti-
rer lui pour l'attirer dans des embuscades; le har-
celer : trois manières de se tenir avantageusement
défensive.

1132. **FUSIL.** Pour obvier au manque de
apprendre également les charges, les feux
mouvements de cette arme, le garde national
d'un fusil en bois, qui sera tout simplement
de chêne ou autre bois dur et pesant, ayant
possible la courbure de la poignée de l'arme.

1133. Pour en faciliter les mouvements, il
la partie où se trouve la culasse dans le fusil
tion, c'est à-dire à environ treize à quatorze
bout qui doit servir de croc, au centre de
Cette barre aura le poids et la longueur du fu-

dition. Ainsi jusqu'au hameau le plus reculé, le garde national apprendra la manœuvre du fusil, et même temps que l'école du soldat et de peulou.

3

1134. GABION, espèce de panier cylindrique en fond, qui sert, dans les sièges, à former et protéger les sapes, tranchées, logement, etc.

1135. Les gabions de sapes ou de tranchées ont deux pieds et demi de haut et autant de diamètre. Ils peuvent avoir huit, neuf ou dix piquets. Chaque piquet a cinq poches de tour, serrés et bien ajustés en haut et en bas, avec de menus liens de lanières de corde en partie.

1136. Les gabions se posent sur cinq ou six piquets, sur laquelle on veut former ou élever un ouvrage. On creuse le fossé de la sape ou de la tranchée devant et l'on prend la terre pour le remplir.

On s'en sert aussi pour faire des batteries. Les gabions sont beaucoup plus petits et ont deux ou trois pieds de large, et huit de hauteur.

1137. — Gabion d'écure. C'est un petit panier en forme de différentes cônes ou empennées. Ils sont destinés à être percés ou tranchés par le soldat ou le peulou.

1138. GARDE, tranchée destinée à garder l'entrée d'un ouvrage. Il y a deux espèces de gardes. L'une pour le front et l'autre pour les flancs. La première est destinée à garder le front de la première.

1139. La seconde espèce de garde est destinée à garder l'entrée et de la cavalerie. Elle est destinée à garder les approches du camp et à servir de point de vue pour les troupes dehors.

1140. Les gardes de cavalerie sont destinées à garder les grands chemins autour du camp. Elles sont destinées à être élevées pour empêcher le passage du peulou.

1141. Elles doivent être posées de manière à ce qu'il y ait une voie entre elles et il ne peut qu'elles soient vues par l'armée, selon les circonstances.

1142. Celles de l'infanterie sont destinées à plusieurs usages, et par conséquent se placent de diverses manières. Leur objet est de recueillir les partis de cavalerie, s'ils étaient repoussés, et même les gardes de cavalerie qui peuvent avoir été quelquefois placées loin du camp. Elles doivent encore protéger les gens qui vont au bois, etc., et empêcher les petits partis ennemis d'approcher de l'armée. Pour cet effet, on en met dans les églises et clochers des villages voisins; dans les châteaux et maisons fortes; dans les avenues et passages qui se trouvent dans les bois; sur le bord des ruisseaux, et partout où la sûreté et la tranquillité du camp l'exigent.

1143. Tous ces postes doivent, autant qu'il est possible, être vus de l'armée ou de quelques gardes; et les officiers qui les commandent, seront chargés de faire les signaux dont on sera convenu pour avertir qu'ils sont attaqués ou que l'ennemi approche.

1144. Celles qui sont placées dans les bois doivent se garantir des partis ennemis par quelques abatis, avoir durant le jour des sentinelles sur les arbres, et être fort alertes la nuit; avoir autour d'elles des sentinelles aux écoutes, et de fréquentes petites patrouilles qui les visitent souvent. (1778 et suivans.)

1145. GRANDE GARDE. Ces gardes sont d'infanterie ou de cavalerie. Celles d'infanterie se placent toujours dans quelque lieu défendu par une espèce de fortification, soit naturelle, soit artificielle.

1146. On appelle fortification naturelle, une église, un cimetière, un jardin fermé de tous côtés, un endroit entouré de haies fortes et difficiles à percer; et l'on regarde comme artificielles celles dans lesquelles il est besoin de quelques précautions pour les former comme un abatis dont on fait une espèce d'enceinte, un fossé dont la terre sert de parapet, etc. Tous les hommes qui les composent doivent se tenir absolument dans leurs postes, et n'en sortir que par la permission du chef. Les fusils doivent être placés de manière que tous les soldats puissent les prendre ensemble et commodément, pour cet effet, on les dispose dans le

que chaque homme doit occuper en cas d'attaque.
147. Ces gardes ont des sentinelles de tous les côtés par où les ennemis peuvent pénétrer. Elles avertissent sitôt qu'elles aperçoivent quelque chose dans la campagne : alors tout le monde prend les armes et être en état de combattre en moins de temps qu'il en faut à l'ennemi pour arriver au poste.

148. Les gardes doivent rester fermes et tenir dans le droit où elles sont placées jusqu'à ce qu'elles soient secourues du camp. C'est pour favoriser cette mesure qu'on les place dans les villages et autres lieux sûrs où il est aisé, avec quelques connaissances de topographie, de se mettre en état de soutenir les attaques des partis qui veulent les enlever.

149. — *Gardes de Cavalerie.* Pouvant se mouvoir avec plus de vitesse que l'infanterie, on les place ordinairement dans des plaines et d'autres endroits découverts, ayant encore en avant des vedettes qui découvrent au loin tous les objets de la campagne.

150. On les avance quelquefois à une très-grande distance de la troupe, sur les lieux les plus avantageux pour la découverte. Pour leur sûreté, on place entre elles et la garde un corps de garde d'environ huit lieues, qui sont destinés à les secourir. Ce corps doit être toujours à cheval, et très-attentif aux vedettes ; mais si il n'est pas nécessaire qu'il découvre lui-même le danger comme elles ; il est destiné à les soutenir et à leur faire à ce qu'elles fassent leur devoir.

151. On éloigne les vedettes les unes des autres, de sorte qu'elles soient à portée de découvrir plus de terrain, sans qu'il soit besoin de trop avancer les troupes de la garde. Lorsqu'elles sont dans des endroits dangereux, il faut les doubler.

152. S'il paraît des ennemis, les vedettes en avertissent : le commandant, selon qu'il le juge à propos, selon les ordres qu'il a reçus, il les fait rester à leur poste et les soutient par le corps de garde ; et lui-même avance avec sa troupe pour s'opposer ensemble à l'ennemi, ou bien il les fait replier sur le poste.

153. Le commandant peut faire mettre pied à terre.

à un rang de sa troupe, et faire manger les chevaux pendant que l'autre reste; mais il faut toujours que chaque cheval soit prêt à être bridé; la distance de l'ennemi permet quelquefois de faire reposer les deux rangs; mais, dans toutes les circonstances, il faut avoir pour première règle de placer les vedettes de manière qu'après avoir averti, elles aient le temps de se mettre en état de combattre avant l'approche de l'ennemi, d'où il suit que moins une troupe ou ses vedettes découvre de terrain, et plus elle doit redoubler d'attention, et *vice versé*, de manière à avoir toujours le temps de se reformer avant que l'ennemi puisse parcourir l'espace qui le sépare de la garde.

1154. GARDE NATIONALE. Dans l'acception technique, liberté, ordre public, intégrité du sol sacré. La garde nationale est l'institution la plus heureuse dont la France puisse être dotée; c'est le corps armé dont les devoirs sont les plus grands, les plus généreux, les plus honorables.

1155. Palladium de notre indépendance, de nos libertés, de l'inviolabilité de notre territoire, en nous garantissant de toute invasion étrangère, elle atteint encore le triple but de mettre tout ce que nous avons de plus cher à l'abri de la licence, de l'anarchie ou de despotisme, fléaux destructeurs de tout bonheur social.

1156. Pour remplir dignement d'aussi belles fonctions, la garde nationale doit rester vierge de tout esprit de parti, être sourde à toute autre voix que celle de la patrie, ne connaître que la noble devise dont elle doit consciencieusement accomplir le sens littéral. Elle sera certaine alors de combler le pays de tout ce que la Grèce et Rome ont de plus grand et de plus sublime dans leurs patriotiques annales, de rendre à la France le titre de grande nation, dont elle est si digne, et de devenir en un mot l'orgueil et la joie de la mère commune.

1157. Le citoyen soldat doit s'occuper de son éducation militaire, suppléer à l'inexpérience par l'étude de l'art. qu'il y consacre régulièrement quelques heures prises sur ses repos, et il parviendra à acquiescer

connaissances si nécessaires, quoique n'ayant jamais fait la guerre.

1158. L'officier et le sous-officier de la garde nationale doivent bien se pénétrer que c'est de l'instruction particulière qu'ils recevront en temps de paix, que dépendra le bonheur de nos armes, le salut de la patrie en cas de guerre. C'est encore d'après cette instruction qu'il sera possible au gouvernement de diminuer le nombre des années de service actif, de réduire la force des armées de paix, tout en reconstituant fortement notre état militaire, et de diminuer conséquemment nos impôts.

1159. De tels résultats sont bien faits pour engager le véritable amant de la gloire, de la puissance, du bonheur de son pays, à prendre quelques heures sur ses plaisirs pour les consacrer à ses devoirs patriotiques. Je dis quelques heures, car, au moyen de ma méthode, ce ne sera point un travail, mais un amusement, que de faire deux heures de théorie et deux heures d'exercice par semaine, pour apprendre facilement et en peu de temps tout ce qui est relatif à la guerre, aux champs de bataille, etc.

1160. Le *Vade mecum* du jeune officier, devenu le *Vade mecum* de la garde nationale, suppléera en tout au manque d'expérience. Quelques ovations civiques dans chaque bataillon, le choix des gardes nationaux, qui ne se fixera que sur les sujets instruits, et quelques récompenses, serviront d'émulation aux bons citoyens.

1161. Je dois, avant de terminer cet article, signaler l'écueil contre lequel se briseraient toutes les espérances de la patrie, si la garde nationale oubliait son mandat de liberté, d'ordre public, pour passer sous quelque influence occulte.

1162. L'institution la plus heureuse se transformerait en une troupe de Janissaires, de Strélitz; elle deviendrait un corps semblable aux armées romaines du troisième siècle, résistant à toute espèce d'autorité, vendant le pouvoir suprême au plus offrant et dernier enchérisseur, et qui, dans cinquante ans, proclamèrent et massacrèrent cinquante Césars. Monstre exterminateur de nos libertés, de notre gloire, de nos

ourmens, de notre industrie, de notre fortune publique et particulière, de notre honneur, de notre existence, fille dénaturée, elle déchirerait le sein qui la nourrit, en nous précipitant dans tous les désordres, le carnage, les malheurs incalculables de la guerre civile et de l'anarchie.

1163. Français, qui ne pensez, qui ne respirez que le bonheur, la gloire de votre pays, si, contre toute probabilité, un point de notre belle France était menacée d'un semblable fléau, n'hésitez pas un instant de signaler courageusement au tribunal de l'opinion cette fraction de garde nationale égarée, qui voudrait changer la plus noble mission contre tout ce qui pourrait nous arriver de plus funeste, et qui serait surgir contre nous le despotisme armé d'une verge de fer : la patrie ! la patrie avant tout !... qu'à sa voix les passions se taisent. Formons le faisceau, et nous serons invincibles et heureux.

1164. GAZONNER. C'est revêtir un ouvrage en gazon. On coupe les gazons avec une pelle en fer, carrée, et on les renverse. Quand l'ouvrage est tracé, et que les gazons sont rassemblés, on en place d'abord un rang sur chacune des lignes qui déterminent une des parties de l'ouvrage, c'est-à-dire, sur le talus intérieur du parapet, et sur la ligne intérieure de la banquette. On place l'herbe en-dessous, pour donner plus de solidité à l'ouvrage, et pour que les gazons disposés ainsi se lient plus vite, on donne ordinairement quatre à cinq lignes de rentrée à chaque assise ; on a l'attention de placer le milieu du rang supérieur sur le point de jonction des deux gazons du rang inférieur, et on les fixe avec des chevilles de six pouces sur trois lignes de diamètre. Quand on a fait ainsi cinq assises, on remplit avec de la terre l'intervalle qu'elles comprennent, on continue jusqu'à ce que l'ouvrage soit revêtu.

1165. GÉNÉRAL. Les peuples confient à un général une partie de leurs forces et de leur autorité, pour assurer leurs propriétés, maintenir leurs droits, et

croître leur gloire, augmenter leur bonheur, et réprimer ou punir une nation ennemie.

1166. Après le rôle de souverain, celui de général est donc le plus grand et le plus beau que l'on puisse jouer sur le théâtre du monde : mais si rien n'est plus glorieux que de bien remplir cette place éminente, rien n'est aussi plus difficile. Réfléchissant à la multitude de connaissances qu'elle demande, et au grand nombre de qualités qu'elle exige, rien ne doit étonner davantage que de voir un homme seul s'imposer volontairement un pareil fardeau ; et, puisqu'il faut qu'un homme ose se charger du commandement des armées, essayons d'applanir les difficultés que cette brillante et dangereuse carrière doit lui offrir.

1167. Les connaissances qu'un général doit réunir peuvent être divisées en connaissance de soi-même (étude du cœur humain) et en connaissances relatives aux sciences et aux arts, qui seront divisées en connaissances indispensables au général, en connaissances presque nécessaires, et en connaissances utiles.

1168. L'étude, par un chemin facile et abrégé, nous mène à des lumières plus étendues, plus parfaites que l'expérience. On est rarement à portée de tout voir et la lecture peut tout enseigner. Le général doit joindre les connaissances militaires au génie de la guerre, les leçons des siècles passés à ses propres observations, la spéculation à la pratique ; mais il doit toujours commencer par acquérir les connaissances théoriques qui lui sont nécessaires.

1169. — *Connaissance de soi-même.* Les philosophes de l'antiquité, persuadés que la connaissance de soi-même est le commencement de la sagesse et la première de toutes les sciences, avaient fait graver sur le frontispice du temple de Delphes cette courte inscription : « Connais-toi toi-même. »

1170. Comme le général influe sur le bonheur de la société de la manière la plus directe et la plus puissante il serait à désirer qu'il portât cette connaissance jusqu'au plus haut degré. Sans elle le général enviro-
de courtisans, aveuglé par l'amour-propre, boursoufflé par l'orgueil que donnent trop souvent les hautes dignités

oubliant aisément l'immensité des devoirs qu'il a à remplir, ne serait plus frappé de la faiblesse de ses moyens pour réussir; il méconnaîtrait les motifs et l'origine du pouvoir qu'il a en main : ne se souvenant seulement que de ses droits, il deviendrait le fleau de la nation dont il devait être le défenseur, et causerait le malheur des peuples, au lieu d'assurer leur tranquillité et leur bonheur.

1171. Si, au contraire, le général est parvenu à se connaître soi-même, il maîtrise ou bannit de son âme les défauts qu'il a reconnus en lui; il travaille d'avance à se détacher de tout ce qui n'est pas son devoir. Certain que mille passions, que mille intérêts particuliers peuvent influencer sur son jugement, l'éloigner du but auquel il doit tendre, il persiste dans son opinion toutes les fois qu'il a pris un parti dicté par la raison et la prudence; sachant que certaines vertus dégénèrent souvent en faiblesse, il se défie de celles qui sont les plus chères à son cœur. Instruit de la puissance de ses moyens, de la mesure de ses facultés, de l'étendue de ses connaissances, il ne conçoit jamais de vaines et chimériques espérances; il n'entreprend rien au-dessus de ses forces; il avoue son infériorité avec une noble franchise; il a le courage de demander des conseils et la fermeté de les suivre.

1172. C'est en étudiant les autres, en observant ce qu'ils font, en se demandant ce que l'on ferait à leur place; c'est dans le silence du cabinet qu'il faut souvent s'interroger, descendre dans son propre cœur, en observer tous les mouvemens. Là, séparé du reste des hommes, on voit s'évanouir l'amour-propre, et l'on se découvre tel que l'on est. La vanité peut bien quelquefois jeter des couleurs fausses sur le tableau que la vérité présente, mais on reconnaît aisément ses couleurs mensongères: il est infiniment plus aisé de se connaître soi-même que de connaître les autres.

1173. — *Connaissance des Hommes.* Après la connaissance de soi-même, celle des hommes doit occuper le premier rang dans l'esprit du général. Si le chef d'une armée ne connaît pas les hommes, comment pourra-t-il les conduire avec sagesse, et les employer

avec discernement? Peut-il en tirer tout le parti possible, s'il ignore ce qui est capable de les encourager, de les animer, de les enflammer de l'amour de la gloire, de les attirer, de les attacher au bien? Peut-il espérer produire de grands effets, s'il n'est pas instruit du motif qui les décide à une soumission sûre et constante? S'il ne connaît pas, enfin, ce qui peut les blesser et les jeter dans la défiance, comment pourra-t-il éviter ces écueils? Ne distingue-t-il pas dans leurs inclinations et dans leurs goûts ce qu'ils veulent ardemment et avec constance, de ce qu'ils désirent faiblement et par l'effet d'un caprice passager, il entasse erreurs sur erreurs? Ne possède-t-il pas l'art de lire, par quelques moyens, dans tant d'esprits différens qui peuvent être persuadés, réunis et ramenés au même sentiment; ne sait-il pas par quelles insinuations on entre dans les cœurs, par quels remèdes on guérit les préjugés, par quels degrés on établit la confiance; enfin, quels sont, parmi les châtimens et les récompenses, les agens les plus forts, les leviers les plus puissans, la durée de son commandement sera marquée par une suite de fautes désastreuses.

1174. Chargé d'un commandement d'armée, il l'est souvent aussi du choix des officiers supérieurs qui doivent la composer; s'il n'a pas fait une étude particulière des hommes, s'il n'a pas l'art de deviner leurs talens, leur mérite, leur capacité, avec les intentions les plus droites, l'expérience la plus consommée et les connaissances militaires les plus étendues, il ne distinguera jamais un homme d'un mérite extraordinaire, mais modeste ou timide, d'un homme médiocre qu'on lui aura vanté avec emphase, ou qui se sera proclamé lui-même avec éclat. Jamais il ne devinera à quoi ses subordonnés sont réellement propres; jamais il ne prévoira ce qu'ils sont de ce qu'ils doivent devenir; et jamais enfin il ne les placera de manière à ce qu'ils puissent être utiles par leurs qualités heureuses, sans pouvoir nuire par leurs vices ou leurs défauts. Comment distinguera-t-il la flatterie qui l'éblouit des éloges mérités qu'on lui donne pour l'encourager? *l'énètrera-t-il* jusque dans les replis les plus profonds

du cœur humain, et distinguera-t-il les avis dictés par l'amour du bien, de ceux que dictent la jalousie et le désir de parvenir. En voilà assez pour porter les militaires qui ont la noble ambition de commander des armées à s'occuper de bonne heure à l'étude des hommes : rien de moins aisé que de connaître à fond le cœur humain ; mais l'amour de la gloire ne fera-t-il pas entreprendre ce que l'amour de l'or fait souvent exécuter ?

1175. C'est dans les ouvrages immortels de Montaigne, de Larochehoucalt, de Labruyère, d'Helvétius, etc., etc., qu'on peut étudier le cœur humain ; c'est dans l'histoire de tous les siècles que le général apprendra ce que les hommes sont aujourd'hui par ce qu'ils ont été dans tous les temps ; mais il parcourrait en vain les annales de tous les peuples, il ne connaîtra le cœur humain qu'après avoir connu le sien.

1176. Pour marcher à grand pas dans la connaissance des hommes, pour bien juger l'esprit des autres, apprendre à les ménager, il s'examinera lui-même avec attention ; il cherchera à connaître par quelle voie on le conduit à la vérité, et quelle route on doit tenir pour le convaincre. Enfin, le dernier moyen à employer consiste à être attentif à tous les discours, à toutes les actions, et réfléchir sur ce qu'on voit et sur ce qu'on entend, et cela tous les jours, dans tous les momens, et comme les hommes ne peuvent sans cesse se déguiser, cette méthode doit être la plus instructive et la plus sûre.

1177. — *Connaissance de la nation qu'il commande.* Parvenu à la connaissance du cœur humain, le général s'occupera d'acquérir des connaissances détaillées sur les diverses nations qui l'entourent. Il fixera d'abord son attention sur celle qu'il commande.

1178. Chaque peuple, comme les individus, a son caractère, ses goûts, ses mœurs, ses passions, ses usages, son génie et son courage. Il doit donc avoir appris : si sa nation est active, hardie et impétueuse, ou lente, timide et flegmatique ; si elle est constante ou légère, instruite ou ignorante, bien ou mal exercée ; obéissante ou indocile ; plus propre à la guerre offen-

sive qu'à la défensive ; si elle aime les batailles générales ou les affaires de postes ; si elle se bat mieux derrière les retranchemens qu'en rase campagne ; avec les armes à feu qu'avec l'arme blanche ; si elle supporte patiemment les privations, le chaud, le froid, la fatigue.

1179. Le général doit savoir si ce peuple sert par honneur, par vanité, et s'il est animé de l'amour de sa patrie et de son roi. Qu'il sache si les marques de bonté, les louanges, font plus d'effet sur lui que la sévérité et la crainte ; en un mot, s'il est plus sensible aux récompenses qu'aux châtimens.

1180. C'est en lisant l'histoire générale et particulière de son pays, qu'on peut apprendre à en connaître les habitans. Que ces livres ne quittent point vos mains ; nuit et jour feuilletez et réfléchissez.

1181. — *Connaissance de ses Subordonnés.* Ce qu'un sage général doit le mieux connaître, ce sont ses soldats et leurs chefs, qui sont ses bras et ses mains. Il cherchera donc à pénétrer le caractère de ses principaux officiers, pour apprendre quel est leur genre de valeur, quels sont leurs talens. S'il l'ignore, comment tirera-t-il de ses subordonnés le plus grand parti possible. Confie-t-il, par exemple, des entreprises qu'il faut conduire avec prudence à un officier général dont le plus grand mérite consiste en une valeur bouillante et aveugle ? Commet-il aux soins d'un homme glacé par l'âge, ou lent par caractère, celles qui demandent une âme de feu et toute l'activité de la jeunesse ? Remet-il un commandement considérable à celui qui n'a jamais porté ses regards au-dessus de la conduite d'un régiment ? Il ne pourra espérer que le succès couronne son attente ; de même, s'il ne donne qu'un faible détachement à celui dont la vue rapide est accoutumée à tout voir en grand ; s'il emploie dans les conseils celui qui n'est bon que pour l'exécution ; s'il envoie un commandant sévère où il ne faudrait qu'un homme d'un caractère doux et modéré ; un chef indulgent où la fermeté est nécessaire pour faire rentrer tout dans l'ordre, ne ressemblerait-il pas à l'homme qui, au lieu de tenir l'épée par la poignée, la prendrait par

pointe, et tournerait ainsi contre lui-même le fer dont il est armé pour sa propre défense.

1182. Cette connaissance de ses subordonnés a été regardée comme indispensable pour celui qui commande en chef : quelques généraux, des empereurs même, sont descendus jusqu'à connaître chacun de leurs soldats (l'empereur Othon). Pour connaître ses subordonnés, le général s'informera d'abord auprès de ses prédécesseurs des qualités des officiers qu'ils avaient sous leurs ordres, il comparera ensuite le compte qu'on lui aura rendu avec les découvertes qu'il aura faites lui-même.

1183. Il s'entretiendra souvent et librement avec ses subordonnés; il fera rouler la conversation sur des objets intéressans : c'est à sa table surtout qu'il pourra acquérir, en ce genre, les lumières les plus étendues. Pour connaître enfin les objets auxquels chacun est le plus propre, il réfléchira attentivement sur la manière dont il se sera comporté lorsqu'il aura été chargé d'entreprises semblables à celles qu'il veut lui confier : la conduite qu'il a tenue dans ces circonstances est l'indice le plus assuré de ce qu'il peut attendre de lui.

1184. — *Connaissance de la Nation qu'il doit combattre.* Après s'être assez instruit des intérêts et des états des princes pour savoir quels sont les ennemis naturels et nécessaires de la nation à laquelle il doit commander, il cherchera à pénétrer leur caractère militaire, leurs passions, leurs vertus, leurs goûts et leurs vices; en un mot, il fera sur ces peuples les mêmes études qu'il aura faites sur celui dont il est général; mais il le fera dans des vues opposées à celles qui l'ont engagé à étudier sa nation; car il ne doit faire aucune des démarches que son ennemi voudrait qu'il fit, et ne manquer jamais à celles que son ennemi pourrait souhaiter qu'il ne fit pas.

1185. A l'étude de l'histoire, il joindra les connaissances que procurent les voyages et la conversation des personnes qui, par un long séjour dans le pays qu'il a intérêt de connaître, ont eu le temps d'acquérir les lumières qui lui manquent.

1186. La constitution militaire doit fixer les premiers regards du guerrier observateur : il doit chercher à con-

naître le nombre de combattans que la nation a continuellement sur pied, et la quantité dont elle peut l'augmenter; la proportion entre les différentes armes, la manière dont chacun des corps est constitué, discipliné, armé, équipé, habillé et composé; ses ordonnances, ses réglemens, ses usages, ses peines, ses récompenses militaires; les qualités morales et physiques des hommes; la formation habituelle et accidentelle des troupes; les moyens qu'elles emploient pour passer de l'une à l'autre; leurs exercices et leurs manœuvres; enfin les places de guerre et tous les établissemens militaires.

1187. On cherche ensuite à reconnaître les frontières, les rivières, les chemins, les montagnes, les vallées, les gorges et les autres objets que la campagne présente; la nature du climat, la durée et la température des saisons; la nature des maladies, les remèdes les plus usités; le gouvernement, la population, le commerce, les richesses, la quantité, la qualité des bétiaux; les habitations, les plaisirs, les mets, la boisson ordinaire; les arts et les sciences. Tels sont les objets que le militaire doit observer quand il voyage chez une nation qu'il lui importe de connaître; et il ne peut espérer de remporter sur elle de grands avantages, s'il a négligé quelques-uns de ces détails, qui, tout minutieux qu'ils paraissent, ne sont pas toujours suffisans.

1188. — *Connaissance du Général ennemi.* Par cette connaissance, le général devinera aisément tout ce que le chef ennemi doit entreprendre contre lui, et comment il l'exécutera. Par-là il pourra aller au-devant de ses desseins et les rompre; il pourra en former lui-même dont la réussite sera d'autant plus assurée, qu'il les aura calculés d'après des idées plus saines.

1189. Une des maximes militaires d'un grand homme (le prince Eugène) était qu'avant d'entrer en campagne, un général doit connaître à fond le caractère des généraux ennemis. Il doit connaître l'étendue du génie de son adversaire, ses qualités morales et physiques, son genre de valeur, ses talens, son caractère, ses goûts, ses passions, jusqu'à ses caprices : il doit le connaître comme lui-même, et employer les mêmes moyens de

il s'est servi pour s'étudier. Il ne doit cependant pas se compter sur les passions, l'ignorance, et même sur les lumières de son adversaire, pour ne pas se conduire d'après les règles dictées par la prudence.

1190. Pour apprendre à connaître votre adversaire, entretenez-vous des qualités des chefs ennemis avec les étrangers, les prisonniers, les déserteurs. Dans vos voyages, cherchez à lier connaissance avec les militaires qui, par leurs talens ou la faveur dont ils jouissent, peuvent prétendre au commandement des armées. Tâchez de vous instruire d'avance, et pendant que cela vous est facile, de tout ce que vous seriez bien aise de savoir un jour. Si la campagne s'ouvre avant que vous ayez pu connaître le général ennemi, ne vous découragez point; prenez toutes les informations que vous pourrez recueillir auprès des officiers habiles qui auront servi sous ses ordres, ou qui auront été à portée de l'étudier; sachez, par vos espions, sa manière de vivre, ses occupations pendant les loisirs de la paix. Faites faire à votre armée quelques mouvemens, et observez les manœuvres qu'il fait faire à la sienne, comment il choisit et dispose son camp, réfléchissez sur toute sa conduite, et bientôt vous découvrirez s'il est timide ou hardi, ignorant ou savant, lent ou actif, prudent ou inconsidéré. Dirigant vos opérations d'après cette connaissance, vous vaincrez, parce que connaître le génie du général ennemi et celui de la nation qu'il commande, est l'art de vaincre l'un et l'autre.

1191. — *Connaissance des Généraux subalternes.* Mille généraux en ont tiré des avantages éminens, qui ont réglé leur conduite dans le choix des entreprises contre plusieurs généraux subalternes; elle s'acquiert par les moyens indiqués aux paragraphes précédens : cette connaissance regarde également les officiers subalternes. Ceux-ci doivent aussi étudier tout ce qui peut leur faire remplir avec gloire la place élevée de général, ambition noble, utile et nécessaire. La connaissance de soi-même leur fait aussi juger sainement du genre et de l'espèce de service qui leur convient le mieux, de l'emploi auquel ils sont propres; comme la connaissance du cœur humain leur apprend à vivre avec les hommes.

Tous les militaires, d'ailleurs, sont responsables de la troupe qui leur est confiée; ils doivent influencer autant sur ses volontés, ses pensées, ses actions, que le général sur l'armée entière. Comment y parviendraient-ils, s'ils ne connaissaient pas parfaitement leurs subordonnés?

1192. — *Connaissances relatives aux Sciences et aux Arts.* La victoire dépend plus des combinaisons de celui qui commande que de la valeur de ceux qui combattent; elle se range toujours du côté du général qui réunit le plus de connaissances, comme l'histoire le fait voir. Mais puisque la nature, quoi qu'en dise Jacotot, n'a pas accordé aux hommes le don de tout savoir, le guerrier doit étudier avec constance tout ce qui l'intéresse; il doit savoir tout ce qui convient à son état, à son poste, à sa destination, et se borner à ces connaissances, jusqu'à ce qu'il se soit rendu supérieur à tous ceux qui courent la même carrière que lui. Avant de chercher à cueillir des fleurs dans les beaux-arts, il faut réunir toutes les connaissances du grand général, il faut s'être couvert de gloire. Jusqu'à ce qu'il ait atteint ce haut point de perfection, l'homme de guerre doit s'occuper uniquement à acquérir les connaissances qui lui sont propres. Il étudiera donc, comme indispensable, la science de la guerre, l'histoire générale et particulière, la géographie et les ordonnances militaires.

1193. — *Étude de l'Art de la Guerre.* La première, la plus essentielle des connaissances, celle qui peut presque suppléer à toutes les autres, qui peut tenir lieu jusqu'à un certain point des vertus morales et des qualités physiques, celle dont l'absence rend les autres inutiles, est la science de la guerre.

1194. Cette science, aussi vaste que compliquée, composée de l'assemblage de plusieurs sciences réunies et enchaînées l'une à l'autre, qui se prêtent un appui mutuel, et dont on ne peut détacher un seul anneau sans que la chaîne soit interrompue, cette science doit faire la première et la principale occupation du général d'armée. Mais qu'il se garde bien de s'en tenir à des études superficielles; elles font croire qu'on sait ce qu'on ignore.

réellement, ce qui est un degré au-dessous de l'ignorance. Le général se bornera donc aux connaissances essentiellement nécessaires à un chef, et dans lesquelles il ne peut être remplacé par personne : telles sont les manœuvres, les marches, les fourrages, les convois, les détachemens, les communications, le choix du champ de bataille, la manière d'ordonner, de faire combattre les troupes, et les dispositions en cas de victoires ou de défaites. (*Voyez ces différens mots, et l'application des cadres de bataillons de cordes à la grande tactique, qui procurera en bien peu de temps et sur tous les points de la France, la pratique de toutes ces connaissances, sans recourir aux camps de paix, si rares et si onéreux.*) Il doit avoir étudié l'art de Vauban, connaître la manière d'approvisionner les armées, d'asseoir et fortifier les camps, ce qui concerne les hôpitaux, le transport des munitions de guerre et de bouche et celui des malades.

1195. Le général ne sera véritablement habile qu'après avoir connu les auteurs anciens et étudié les modernes. Il ne doit pas négliger d'inscrire les fautes qu'auront faites les grands hommes dont il lira l'histoire, parce que nous sommes mieux instruits par les fautes des autres que par une conduite à l'abri de tout reproche.

1196. Les idées qu'auront fait naître les écrits de César, Montécuculi, Montluc ; les vies des hommes illustres de Plutarque, et l'histoire particulière des grands hommes, comme Bayard, Duguesclin, Turenne, Condé, Catinat, Eugene, Saxe, et tous les généraux de la révolution, etc. ; ce qui aura frappé dans leurs actions, leurs discours, tout sera consigné, ainsi que les actions même dont on aura été le témoin. Ainsi personne n'aura tant de facilité pour tout prévoir et pour tout prévenir, parce que personne n'aura la tête aussi pleine de maximes saines et d'exemples importants.

1197. — *Étude de l'Histoire.* Elle donne la connaissance des hommes ; elle montre la chaîne des événemens du monde ; elle découvre la cause des révolutions des empires ; elle trace la conduite que l'on doit tenir à la guerre ; elle peut suppléer à l'expérience ; elle offre

au général un tableau vrai des vertus qu'il doit pratiquer, et des vices qu'il doit fuir. Ce que l'ami le plus sincère, le censeur le plus incommode n'osera entreprendre, l'histoire l'accomplira. Elle dira : Vois d'un côté Antoine vaincu, avili par les voluptés ; vois Crassus, Lucullus, Varus, déshonorés par leur avarice ; vois l'ausanias devenu malheureux par ses manières fîcres et hautaines. Vois, d'un autre côté, les guerriers qui ont possédé des vertus contraires ; ils ont été chéris des peuples, aimés des soldats, récompensés par leurs maîtres ; et l'équitable postérité les a placés au glorieux rang des héros. Vois, compare et choisis. L'histoire, toujours vraie, toujours impartiale, ne peut ni ne veut égarer.

1198. On lira ceux des historiens anciens et modernes qui se sont le plus occupés des détails militaires ; on les suivra sur de bonnes cartes géographiques ou sur des plans ; on tâchera d'en faire un soi-même, d'après la lecture de l'histoire : on comparera les deux plans, et s'ils sont semblables, on sera assuré d'avoir saisi tous les détails.

1199. Toutes les fois que des voyages vous conduiront vers des lieux célèbres par des combats, muni de votre description, de vos plans, vous parcourrez plusieurs fois le champ de bataille ; vous ordonnerez, en idée, les deux armées comme leurs chefs les avaient disposées ; vous les ferez combattre, et vous rectifierez. par cette espèce de pratique, ce que votre théorie avait de défectueux. C'est ainsi que, jusqu'à nos jours, tous les grands hommes ont appris l'art de la guerre, en n'oubliant pas même la lecture des poètes célèbres de l'antiquité, qui étaient instruits à fond dans les sciences militaires.

1200. — *Géographie*. Elle est nécessaire pour apprendre la théorie de la guerre ; mais la topographie est indispensable pour la pratique de l'art militaire, dans le pays qui doit servir de théâtre à la guerre. Le général doit posséder les plus petits détails ; il faut qu'il connaisse les plus petits accidens du terrain, la situation des plus petits hameaux, la force, la position d'une maison isolée, la largeur d'un petit pont, l'étendue

d'un petit bois, les chemins, les sentiers, etc. C'est par les cartes topographiques levées avec art, rectifiées avec soin et étudiées avec attention, qu'un général acquiert ces connaissances. Il devra encore les vérifier lui-même sur le terrain ou les faire vérifier. (*Voyez Reconnaissance militaire.*)

1201. — *Des Ordonnances ou Code Militaire.* L'homme de guerre devant obéir sans cesse aux ordonnances militaires, la connaissance de ces lois méritait d'être mise à la tête de celles qui sont indispensables au général. Les militaires de tous les grades auraient tort d'attendre, pour les acquérir, le moment où ils devront en faire usage.

1202. — *Langues.* La connaissance des langues est nécessaire au général dans une infinité d'occasions : veut-il haranguer, un jour de bataille, les différents peuples qui composent son armée ; veut-il, dans le fort de la mêlée, lui faire passer des ordres importants, s'il est dépourvu d'interprètes comment le fera-t-il ? A-t-il besoin de traiter avec des princes et des ministres qui ne parlent pas sa langue ? encore des interprètes dont l'impéritie ou la mauvaise foi peuvent rendre ses expressions d'une manière infidèle et faire perdre un temps considérable : une méfiance réciproque peut naître souvent de cette double traduction. Le général veut-il interroger des prisonniers, parler à des déserteurs, lire les dépêches ennemies dont ses partis se seront emparés, prendre des informations secrètes des gens du pays, combien n'a-t-il pas à redouter de l'indiscrétion d'un interprète ? (*Voyez Capitaine.*)

1203. — *Droit des gens*, lois tacites qui ont pour principe que les divers peuples doivent se faire pendant la paix le plus de bien, et pendant la guerre le moins de mal possible, sans nuire à leurs véritables intérêts.

1204. — *Droit public.* Outre le droit des gens qui est universel et réciproque entre les peuples, chaque nation a encore son droit public dont les lois marquent les rapports de ceux qui gouvernent avec ceux qui sont gouvernés. Le général doit connaître ces rapports qui peuvent l'aider à former un bon plan de campagne.

et lui procurer l'occasion d'acquérir de la gloire à peu de frais.

1205. — *Droit civil*. Expression des rapports que les citoyens ont entre eux. Comme il peut se présenter dans le cours de son commandement des circonstances où il lui sera nécessaire de se décider d'après les lois; il est bon que le général les connaisse.

1206. — *Politique*. Elle fait connaître les divers intérêts des peuples et des souverains; elle apprend qu'elle est la meilleure manière de traiter avec eux; elle enseigne au chef d'une armée les moyens de pratiquer des intelligences utiles à l'exécution de ses desseins. L'étude de cette science est donc nécessaire au général, et les capitaines les plus célèbres s'en sont constamment occupés.

1207. — *Mathématiques*. L'arithmétique jusqu'à l'hydraulique et l'architecture militaire complètent le cours de mathématiques propre au chef d'une armée.

1208. — *Dessin*. Le dessin est utile pour apprendre l'art de la guerre, mais il est plus utile encore pour le mettre en pratique. Le général veut-il reconnaître un champ de bataille, s'il n'a pas l'art d'en lever le croquis, comment pourra-t-il faire, dans son cabinet, la meilleure disposition relativement à la nature du terrain? Il pourra, il est vrai, se servir de ses subalternes; mais ils ne verront pas avec les mêmes yeux que le général; ils pourront négliger quelques détails qu'ils croiront minutieux, mais qui seront importants pour le chef de l'armée.

1209. Le général qui connaît le dessin distingue plus aisément les signes de convention qu'on emploie pour représenter les divers objets; il évalue avec plus de facilité les rampes, les hauteurs, les profondeurs des ravins, des ruisseaux, etc. Celui qui ne sait pas dessiner se forme difficilement une idée bien distincte de l'éloignement des différens objets; il est obligé, pour tracer l'ordre de bataille, de se servir de quelque main étrangère : et qui lui répondra qu'une copie de son plan ne sera pas envoyée à l'ennemi? D'après cela, on peut juger combien l'art du dessin est utile. Il ne faut pas qu'un général dessine avec le talent d'un artiste.

suffit qu'il puisse tracer un plan à vol d'oiseau avec correction ; c'est le plus aisé et le plus utile au militaire.

1210. — *Amour de la Patrie.* En recevant le coup fatal, le général qui n'est conduit que par l'honneur ne songe qu'à sa propre personne ; en mourant, le vrai patriote songe encore à sa patrie.

1211. L'amour de la patrie occupe le premier rang parmi les vertus indispensables au général, parce que son excès ne peut jamais nuire à la cause commune, tandis que les autres passions dégénèrent en vices ou au moins en défauts : la valeur devient témérité, la clémence faiblesse, la fermeté raideur, etc. ; l'honneur même, l'honneur change de nature, il devient faux préjugé, délicatesse outrée, cruauté et barbarie. L'amour de la patrie est produit par le cœur, l'honneur par l'esprit : le premier est un sentiment, le second un préjugé.

1212. Généraux, et vous tous militaires français, parcourez les fastes de la nation, vous verrez que l'amour de la patrie anima tous les héros que nous admirons. Consultez ensuite votre cœur, si vous le sentez embrasé de la même flamme, vous êtes dignes de succéder à leur gloire, et vous partagerez avec eux l'hommage des sentimens vifs et durables qu'ils nous ont inspirés.

— *Honneur.* (Voyez Capitaine.)

— *Amour de la gloire.* (Idem.)

1213. — *Bravoure.* Un général n'est parvenu au commandement qu'après avoir donné des preuves de bravoure ; mais il lui est défendu d'avoir la bravoure de soldat. Pendant l'action, il doit être loin de la mêlée, sur un point élevé d'où il puisse voir ce qui se passe aux différens points de la bataille, parce que sa mort est presque toujours suivie d'une défaite.

— *Courage.* (Voyez Capitaine.)

— *Justice.* (Idem.)

1214. — *Exemple.* (Voyez ce mot.) Le militaire est encore plus soumis que les autres au pouvoir de l'exemple ; aussi les généraux doivent-ils être ce qu'ils veulent que soient leurs subordonnés.

— *Prudence.* (Voyez ce mot.)

— *Activité.* (Voyez ce mot.)

→ *Exactitude.* L'ordre et l'exactitude aident à mettre au jour les productions les plus saines, donnent au sommeil le temps absolument nécessaire pour réparer vos forces épuisées, mais soyez exacts à tous les instans. (*Voyez ce mot.*)

— *Désintéressement.* La fidélité à sa parole, la probité, les mœurs, la modestie et la politesse, combinées avec le talent, brillant qui peut faire ressortir le héros dans l'occasion.

GÉNIE, science de l'ingénieur. La concision du langage ne lui permet de traiter de cette science que ce qu'il peut regarder l'officier d'infanterie.

E. (*Voyez Passage de défilé.*)

GUÉ, endroit d'une rivière où l'eau est si peu profonde qu'on peut la traverser sans perdre fond.

Une armée perd beaucoup de temps et court de grands dangers pour passer une rivière (*voyez ce mot*) mais quand elle rencontre un bon gué, la plus grande partie des difficultés disparaissent. Aussi les généraux même les moins habiles, ne recourent-ils aux moyens nécessaires au passage d'une rivière, que lorsqu'ils sont assurés qu'elle n'est pas guéable dans les environs de l'endroit où il leur importe de la passer.

d'après cela, qu'il est également intéressant pour les militaires de connaître la meilleure manière de trouver un gué, et les moyens les plus sûrs de passer une rivière à gué.

Un gué, pour être bon, doit réunir les quatre conditions : 1° *Le bord de la rivière sur lequel on se tient doit être plus élevé que celui où on veut aller.* Ainsi, l'armée peut manœuvrer sans être aperçue par l'ennemi, tant qu'il découvre et qu'il peut éloigner avec facilité l'ennemi opposé, soit en construisant des batteries d'artillerie, soit en construisant des batteries de mousqueterie. 2° *La rampe qui conduit à la crête du rivage jusqu'à l'eau doit être douce et couverte.* Si la rampe est raide, les troupes se mettraient en désordre en entrant dans l'eau, et si elles n'étaient pas

couvertes, elles seraient trop long-temps en bute aux coups de l'ennemi.

3° *L'eau doit arriver à sa plus grande profondeur par une pente égale et facile.* Ainsi, le soldat s'engage peu à peu dans la rivière, sans concevoir de crainte, et même sans que la fraîcheur de l'eau puisse lui être nuisible.

4° *La rivière ne doit point être trop large.* Lorsqu'une rivière est très-large, le soldat se fatigue beaucoup avant d'avoir gagné le bord opposé, il est très-long-temps exposé aux coups de l'ennemi, et celui-ci n'a pas grand chose à craindre de la mousqueterie que son adversaire a placée sur la rive qu'il occupe.

5° *Les gués les plus larges sont les meilleurs.* Il importe à l'assaillant de présenter à l'ennemi une tête de colonne puissante, et à ses troupes de gagner avec promptitude le bord opposé.

6° *Les gués obliques sont plus favorables que les gués perpendiculaires.* Un gué perpendiculaire est plus court qu'un gué qui oblique; mais il ajoute presque toujours à la rapidité de l'eau. Les gués trop obliques exposent long-temps les troupes; la direction la plus favorable est celle d'un gué qui commence un peu plus haut sur la rive qu'on occupe que sur celle où l'on va; le courant de l'eau aide, dans cette circonstance, le soldat à gagner le bord opposé.

7° *L'eau ne doit point être rapide.* Les eaux trop rapides entraînent le soldat, ou font au moins qu'il n'avance qu'avec peine, elles le fatiguent et le laissent long-temps exposé aux coups de l'ennemi.

8° *L'eau doit avoir peu de profondeur.* Lorsque l'eau va beaucoup au-dessus de la ceinture du soldat, le gué n'est pas propre à l'infanterie; quand elle monte bien plus que le ventre du cheval, il n'est pas propre à la cavalerie; quand elle s'élève du moyen des grandes roues, il n'est pas propre aux bagages.

9° *Le fond du gué doit être ferme.* Un fond parsemé de gros cailloux expose le soldat à des blessures et à des chutes fréquentes; un fond de sable mouvant le fatigue, et il peut s'embourber dans un fond de vase graisse ou de boue.

10° *Les rampes du côté de l'ennemi doivent être douces.* Si le rivage était escarpé, l'ennemi aurait beaucoup de facilité à empêcher le soldat d'en gagner la crête et de combattre avec égalité.

11° *Un gué que l'ennemi pourrait détruire en lâchant les écluses, ne serait pas bon ;* il en serait de même de celui qui pourrait être détruit par une fonte subite de neiges ou par une grosse pluie. L'ennemi ou le hasard interrompraient le passage au moment où il n'y aurait pas sur le bord opposé un assez grand nombre de roudes pour soutenir les efforts de leurs adversaires.

1221. — *Moyen d'empêcher l'ennemi de passer un gué.* Un officier chargé de défendre un gué auquel il aura reconnu tous les avantages dont nous venons de parler, réussira en le fortifiant, en le rompant, en l'embarassant et en lui faisant perdre ses avantages.

1222. — *Moyen de mettre un gué en état de défense.* Si on était maître des deux rives, on devrait regarder le gué comme un pont et le couvrir par un des moyens indiqués à l'article *Pont*. Mais, hors de cette supposition, on fortifiera un gué sur la rive que l'ennemi a le désir d'occuper, en construisant un ouvrage en terre, qui, par sa direction, procure à la troupe qui défend le passage du gué la faculté de battre celle qui veut le passer, depuis l'instant où elle s'approche de la rivière jusqu'à celui où elle la passe. L'ouvrage le plus simple est un épaulement dont les flancs sont tournés vers la rivière. (*Voyez ce mot.*)

1223. Cet épaulement doit avoir assez de hauteur pour dominer la rive opposée, et cependant il doit battre par des feux rasans la surface de l'eau.

L'épaisseur de cet ouvrage doit être proportionnée aux efforts qu'il aura à soutenir.

La longueur de la courtine de l'épaulement doit être proportionnée à la largeur du gué et à sa direction; c'est-à-dire qu'elle doit régner depuis l'entrée jusqu'à la sortie du gué.

Les flancs de l'épaulement doivent être dirigés de manière à couvrir de feux croisés toutes les parties du gué. Ces flancs doivent commencer aux bords de la rivière; leur longueur dépend de la plus ou moins grande

quantité d'artillerie ou de mousqueterie dont on veut les garnir. Si l'on pouvait construire des faces à l'extrémité des flancs de l'épaulement, et lui donner la figure que présente un ouvrage à cornes, le passage serait infiniment mieux défendu.

1224. Les batteries placées sur l'épaulement doivent être à barbette, pour avoir la facilité de diriger le tir là où on le juge le plus nécessaire : pour couvrir les hommes, on a recours à des sacs de terre ou à des gabions. On doit tirer à mitraille sitôt que l'ennemi en est à portée.

1225. On place l'épaulement le plus près de la rivière qu'on le peut, on le fraise et on le palissade. (*Voy ces mots.*) On creuse, en avant de cet ouvrage, un fossé large et profond dans lequel on fait entrer l'eau de la rivière.

1226. On doit avoir la précaution d'escarper les bords de la rivière au-dessus et au-dessous du gué; et, si l'on peut diriger l'épaulement de manière à battre aussi le bord qu'on occupe, il ne faut pas négliger cet avantage.

1227. Si l'ennemi, en profitant d'un coude que fait la rivière, peut se placer de manière à voir le derrière de l'épaulement, on doit le défendre en élevant de petits flancs ou petites traverses qui en couvrent l'intérieur, et qui, dirigées avec adresse, puissent servir à la défense de la sortie du gué.

1228. — *Manière d'embarrasser un Gué.* Faites couper une grande quantité d'arbres, faites-en enlever toutes les extrémités des branches, afin qu'ils n'offrent qu'un corps hérissé de pointes fortes et solides; faites-les transporter, à force d'hommes et de bras, près du gué qu'on veut rompre; placez-les dans le gué et l'abrevoir que vous voulez obstruer; entrelacez et faites lier fortement ces arbres les uns aux autres, au fur et à mesure qu'on les place, avec des chaînes de charmes que vous avez envoyé prendre dans les villages voisins, ou avec des cordes, etc. Au moyen d'un batardieu, que vous faites construire au-dessous du courant, et d'après le niveau de la rivière, vous faites encore refluer les eaux de manière que les gués, par leur quantité, se trouvent suffisamment gardés par eux-mêmes.

1229. Faites en même temps escarper par un grand nombre de paysans et des soldats munis de pelles et de pioches, les bords de la rivière, de manière à les rendre inaccessibles à la cavalerie. N'oubliez pas de faire arrêter tous les paysans ou autres qui iraient du côté de l'ennemi, pour éviter qu'on ne lui donne avis des difficultés qu'on lui prépare.

1230. Aux abatis on peut joindre les piquets, les chausse-trapes, les tables garnies de clous, les herbes, les vignes. En répandant ces divers objets sur l'entrée, la sortie et les différentes parties du gué, on en rend le passage presque impossible. Quant aux outils, on les fait apporter des villages où l'on met en réquisition les charpentiers, les menuisiers et les paysans. On barre encore les gués en les rompant, c'est-à-dire en creusant dans le milieu des fossés larges et profonds dans la direction des eaux, que l'on détourne à cet effet au moyen d'une digue faite avec des fascines, des pièces de toile, etc. C'est la nuit que l'on doit choisir pour ce travail, ayant soin d'éloigner de la rivière les personnes qui pourraient en porter la nouvelle aux ennemis.

1231. On creuse plusieurs fossés à côté les uns des autres, sans avoir besoin de les diriger parallèlement aux bords; on disperse les déblais : ces fossés, remplis d'eau, et inconnus à l'ennemi, feront périr une partie des soldats, et arrêteront les autres.

1232. On peut rendre un gué impraticable en grossissant le volume des eaux par une digue construite du côté dont on est le maître, ou en lâchant la bonde d'un étang ou d'un marais, s'il y a lieu, au moment où l'ennemi veut passer.

1233. On peut encore joindre aux fossés et coupures les puits ou entonnoirs : on les creuse sur les bords de la rivière et dans le milieu du gué; et, quand l'eau vient à grossir au moyen d'un batardeau ou des écluses qu'on a lâchées, ces trous se remplissent et disparaissent. Cependant l'ennemi arrive, se jette à l'eau avec courage; mais à peine y a-t-il fait quelques pas, que les soldats se perdent dans ces entonnoirs; effrayés par ces chutes dangereuses et fréquentes, ils deviennent moins har-

réellement, ce qui est un degré au-dessous de l'ignorance. Le général se bornera donc aux connaissances essentiellement nécessaires à un chef, et dans lesquelles il ne peut être remplacé par personne : telles sont les manœuvres, les marches, les fourrages, les convois, les détachemens, les communications, le choix du champ de bataille, la manière d'ordonner, de faire combattre les troupes, et les dispositions en cas de victoires ou de défaites. (Voyez ces différens mots, et l'application des cadres de bataillons de cordes à la grande tactique, qui procurera en bien peu de temps et sur tous les points de la France, la pratique de toutes ces connaissances, sans recourir aux camps de paix, si rares et si onéreux.) Il doit avoir étudié l'art de Vauban, connaître la manière d'approvisionner les armées, d'asseoir et fortifier les camps, ce qui concerne les hôpitaux, le transport des munitions de guerre et de bouche et celui des malades.

1195. Le général ne sera véritablement habile qu'après avoir connu les auteurs anciens et étudié les modernes. Il ne doit pas négliger d'inscrire les fautes qu'auront faites les grands hommes dont il lira l'histoire, parce que nous sommes mieux instruits par les fautes des autres que par une conduite à l'abri de tout reproche.

1196. Les idées qu'auront fait naître les écrits de César, Montécuculi, Montluc, les vies des hommes illustres de Plutarque, et l'histoire particulière des grands hommes, comme Bayard, Duguesclin, Turenne, Condé, Catinat, Eugene, Saxe, et tous les généraux de la révolution, etc.; ce qui aura frappé dans leurs actions, leurs discours, tout sera consigné, ainsi que les actions même dont on aura été le témoin. Ainsi personne n'aura autant de facilité pour tout prévoir et pour tout préparer, parce que personne n'aura la tête aussi pleine de maximes saines et d'exemples importants.

1197. — *Étude de l'Histoire.* Elle donne la connaissance des hommes; elle montre la chaîne des événemens du monde; elle découvre la cause des révolutions des empires; elle trace la conduite que l'on doit tenir à la guerre; elle peut suppléer à l'expérience; elle offre

n tableau vrai des vertus qu'il doit pratiquer, des vices qu'il doit fuir. Ce que l'ami le plus penseur le plus incommode n'osera entreprendre, l'histoire l'accomplira. Elle dira : Vois d'un côté un vaincu, avili par les voluptés ; vois Crassus, Varus, déshonorés par leur avarice ; vois un homme devenu malheureux par ses manières fières. Vois, d'un autre côté, les guerriers qui ont exercé des vertus contraires ; ils ont été chéris des soldats, récompensés par leurs chefs, et l'équitable postérité les a placés au glorieux Panthéon. Vois, compare et choisis. L'histoire, toujours impartiale, ne peut ni ne veut

lira ceux des historiens anciens et modernes : sont le plus occupés des détails militaires ; sur de bonnes cartes géographiques ou sur un globe, tâchera d'en faire un soi-même, d'après l'histoire : on comparera les deux plans, semblables, on sera assuré d'avoir saisi tous

les les fois que des voyages vous conduiront à des lieux célèbres par des combats, muni de cartes, de vos plans, vous parcourrez plusieurs champs de bataille ; vous ordonnerez, en présence des armées comme leurs chefs les avaient ordonnées, vous ferez combattre, et vous rectifierez. C'est ainsi que, jusqu'à nos jours, tous les hommes ont appris l'art de la guerre, en n'ouvrant que la lecture des poètes célèbres de l'antiquité : étaient instruits à fond dans les sciences

Géographie. Elle est nécessaire pour approfondir la théorie de la guerre ; mais la topographie est nécessaire pour la pratique de l'art militaire, dans lequel doit servir de théâtre à la guerre. Le général doit connaître les plus petits détails ; il faut qu'il sache les plus petits accidens du terrain, la situation des petits hameaux, la force, la position d'un fort, la largeur d'un petit pont, l'étend

d'un petit bois, les chemins, les sentiers, etc. les cartes topographiques levées avec art, rect soien et étudiées avec attention, qu'un général ces connaissances. Il devra encore les vérifier sur le terrain ou les faire vérifier. (*Voyez B saute militaire.*)

1201. — *Des Ordonnances ou Code Militaire.* de guerre devant obéir sans cesse aux ordonnaitaires, la connaissance de ces lois méritait à la tête de celles qui sont indispensables à Les militaires de tous les grades auraient to des, pour les acquérir, le moment où ils é faire usage.

1202. — *Langues.* La connaissance des la nécessaire au général dans une infinité d't veut-il haranguer, un jour de bataille, les peuples qui composent son armée, veut-il, d de la mée, lui faire passer des ordres imp est dépourvu d'interpretes comment le fera-t besoin de traiter avec des princes et des mi ne parlent pas sa langue? encore des interp l'impéritie ou la mauvaise foi peuvent rendre sions d'une manière infidele et faire perdre considerable : une méfiance réciproque p souvent de cette double traduction. Le géné interroger des prisonniers, parler à des d lire les dépêches ennemies dont ses partis emparés, prendre des informations secrètes du pays, combien n'a-t-il pas à redouter c création d'un interprète? (*Voyez Capitaine.*)

1203. — *Droit des gens*, lois tacites qui principe que les divers peuples doivent se i dant la paix le plus de bien, et pendant la ppins de mal possible, sans nuire à leurs éréts.

1204. — *Droit public.* Outre le droit des est universel et réciproque entre les peuple nation a encore son droit public dont les lois des rapports de ceux qui gouvernent avec ces gouvernés. Le général doit connaître ces n peuvent l'aider à former un bon plan de

et lui procurer l'occasion d'acquérir de la gloire à peu de frais.

1205. — *Droit civil*. Expression des rapports que les citoyens ont entre eux. Comme il peut se présenter dans le cours de son commandement des circonstances où il lui sera nécessaire de se décider d'après les lois; il est bon que le général les connaisse.

1206. — *Politique*. Elle fait connaître les divers intérêts des peuples et des souverains; elle apprend qu'elle est la meilleure manière de traiter avec eux; elle enseigne au chef d'une armée les moyens de pratiquer des intelligences utiles à l'exécution de ses desseins. L'étude de cette science est donc nécessaire au général, et les capitaines les plus célèbres s'en sont constamment occupés.

1207. — *Mathématiques*. L'arithmétique jusqu'à l'hydraulique et l'architecture militaire complètent le cours de mathématiques propre au chef d'une armée.

1208. — *Dessin*. Le dessin est utile pour apprendre l'art de la guerre, mais il est plus utile encore pour le mettre en pratique. Le général veut-il reconnaître un champ de bataille, s'il n'a pas l'art d'en lever le croquis, comment pourra-t-il faire, dans son cabinet, la meilleure disposition relativement à la nature du terrain? Il pourra, il est vrai, se servir de ses subalternes; mais ils ne verront pas avec les mêmes yeux que le général; ils pourront négliger quelques détails qu'ils croiront minutieux, mais qui seront importants pour le chef de l'armée.

1209. Le général qui connaît le dessin distingue plus aisément les signes de convention qu'on emploie pour représenter les divers objets; il évalue avec plus de facilité les rampes, les hauteurs, les profondeurs des ravins, des ruisseaux, etc. Celui qui ne sait pas dessiner se forme difficilement une idée bien distincte de l'éloignement des différens objets; il est obligé, pour tracer l'ordre de bataille, de se servir de quelque main étrangère : et qui lui répondra qu'une copie de son plan ne sera pas envoyée à l'ennemi? D'après cela, on peut juger combien l'art du dessin est utile. Il ne faut qu'un général dessine avec le talent d'un artiste

suffit qu'il puisse tracer un plan à vol d'oiseau avec correction ; c'est le plus aisé et le plus utile au militaire

1210. — *Amour de la Patrie.* En recevant le coup fatal, le général qui n'est conduit que par l'honneur ne songe qu'à sa propre personne ; en mourant, le vrai patriote songe encore à sa patrie.

1211. L'amour de la patrie occupe le premier rang parmi les vertus indispensables au général, parce que son excès ne peut jamais nuire à la cause commune, tandis que les autres passions dégèrent en vices ou au moins en défauts : la valeur devient témérité, la clémence faiblesse, la fermeté raideur, etc., l'honneur même, l'honneur change de nature, il devient faux préjugé, délicatesse outrée, cruauté et barbarie. L'amour de la patrie est produit par le cœur, l'honneur par l'esprit. le premier est un sentiment, le second un préjugé.

1212. Généraux, et vous tous militaires français, parcourez les fastes de la nation, vous verrez que l'amour de la patrie anima tous les héros que nous admirons. Consultez ensuite votre cœur, si vous le sentez embrasé de la même flamme, vous êtes dignes de succéder à leur gloire, et vous partagerez avec eux l'hommage des sentimens vifs et durables qu'ils nous ont inspirés.

— *Honneur.* (Voyez Capitaine.)

— *Amour de la gloire.* (Idem.)

1213. — *Bravoure.* Un général n'est parvenu au commandement qu'après avoir donné des preuves de bravoure ; mais il lui est défendu d'avoir la bravoure de soldat. Pendant l'action, il doit être loin de la mêlée, sur un point élevé d'où il puisse voir ce qui se passe aux différens points de la bataille, parce que sa mort est presque toujours suivie d'une défaite.

— *Courage.* (Voyez Capitaine.)

— *Justice.* (Idem.)

1214. — *Exemple.* (Voyez ce mot.) Le militaire est encore plus soumis que les autres au pouvoir de l'exemple ; aussi les généraux doivent-ils être ce qu'ils veulent que soient leurs subordonnés.

— *Prudence.* (Voyez ce mot.)

— *Activité.* (Voyez ce mot.)

1215. — *Exactitude.* L'ordre et l'exactitude aident le génie à mettre au jour les productions les plus sublimes. Donnez au sommeil le temps absolument nécessaire pour réparer vos forces épuisées, mais soyez accessibles à tous les instans. (*Voyez ce mot.*)

1216. — *Désintéressement.* La fidélité à sa parole, l'humanité, les mœurs, la modestie et la politesse, complètent le brillant qui peut faire ressortir le héros dans tout son éclat.

1217. **GÉNIE**, science de l'ingénieur. La concision de cet ouvrage ne lui permet de traiter de cette science que ce qui peut regarder l'officier d'infanterie.

GORGE. (*Voyez Passage de défilé.*)

1218. **GUÉ**, endroit d'une rivière où l'eau est si basse qu'on peut la traverser sans perdre fond.

1219. Une armée perd beaucoup de temps et court de grands dangers pour passer une rivière (*voyez ce mot*); mais quand elle rencontre un bon gué, la plus grande partie des difficultés disparaissent. Aussi les généraux, même les moins habiles, ne recourent-ils aux moyens nécessaires au passage d'une rivière, que lorsqu'ils se sont assurés qu'elle n'est pas guéable dans les environs de l'endroit où il leur importe de la passer. On voit, d'après cela, qu'il est également intéressant pour les militaires de connaître la meilleure manière de garder un gué, et les moyens les plus sûrs de passer une rivière à gué.

1220. Un gué, pour être bon, doit réunir les qualités suivantes : 1° *Le bord de la rivière sur lequel on est, doit être plus élevé que celui où on veut aller.* Ainsi, l'assaillant peut manœuvrer sans être aperçu par l'ennemi, qu'il découvre et qu'il peut éloigner avec facilité de la rive opposée, soit en construisant des batteries soit en plaçant avantageusement de la mousqueterie.

2° *La rampe qui conduit à la crête du rivage jusqu'au bord de l'eau doit être douce et couverte.* Si la rampe était trop rapide, les troupes se mettraient en désordre avant que d'entrer dans l'eau, et si elles n'étaient

couvertes, elles seraient trop long-temps en bute aux coups de l'ennemi.

3° *L'eau doit arriver à sa plus grande profondeur par une pente égale et facile.* Ainsi, le soldat s'engage peu à peu dans la rivière, sans concevoir de crainte, et même sans que la fraîcheur de l'eau puisse lui être nuisible.

4° *La rivière ne doit point être trop large.* Lorsqu'une rivière est très-large, le soldat se fatigue beaucoup avant d'avoir gagné le bord opposé, il est très-long-temps exposé aux coups de l'ennemi, et celui-ci n'a pas grand chose à craindre de la mousqueterie que son adversaire a placée sur la rive qu'il occupe.

5° *Les gués les plus larges sont les meilleurs.* Il importe à l'assaillant de présenter à l'ennemi une tête de colonne puissante, et à ses troupes de gagner avec promptitude le bord opposé.

6° *Les gués obliques sont plus favorables que les gués perpendiculaires.* Un gué perpendiculaire est plus court qu'un gué qui oblique, mais il aoute presque toujours à la rapidité de l'eau. Les gués trop obliques exposent long-temps les troupes, la direction la plus favorable est celle d'un gué qui commence un peu plus haut sur la rive qu'on occupe que sur celle où l'on va; le courant de l'eau aide, dans cette circonstance, le soldat à gagner le bord opposé.

7° *L'eau ne doit point être rapide.* Les eaux trop rapides entraînent le soldat, ou font au moins qu'il n'avance qu'avec peine, elles le fatiguent et le laissent long-temps exposé aux coups de l'ennemi.

8° *L'eau doit avoir peu de profondeur.* Lorsque l'eau va beaucoup au-dessus de la ceinture du soldat, le gué n'est pas propre à l'infanterie, quand elle monte bien plus que le ventre du cheval, il n'est pas propre à la cavalerie; quand elle s'élève au moyen des grandes roues, il n'est pas propre aux bagages.

9° *Le fond du gué doit être ferme.* Un fond parsemé de gros cailloux expose le soldat à des blessures et à des chûtes fréquentes; un fond de sable mouvant le fatigue, et il peut s'embourber dans un fond de vase grasse ou de boue.

10° *Les rampes du côté de l'ennemi doivent être douces.* Si le rivage était escarpé, l'ennemi aurait beaucoup de facilité à empêcher le soldat d'en gagner la crête et de combattre avec égalité.

11° *Un gué que l'ennemi pourrait détruire en lâchant des écluses, ne serait pas bon ;* il en serait de même de celui qui pourrait être détruit par une fonte subite de neiges ou par une grosse pluie. L'ennemi ou le hasard interrompraient le passage au moment où il n'y aurait pas sur le bord opposé un assez grand nombre de troupes pour soutenir les efforts de leurs adversaires.

1221. — *Moyen d'empêcher l'ennemi de passer un gué.* Un officier chargé de défendre un gué auquel il aura reconnu tous les avantages dont nous venons de parler, y réussira en le fortifiant, en le rompant, en l'embarassant et en lui faisant perdre ses avantages.

1222. — *Moyen de mettre un gué en état de défense.* Si on était maître des deux rives, on devrait regarder le gué comme un pont et le couvrir par un des moyens indiqués à l'article *Pont*. Mais, hors de cette supposition, on fortifiera un gué sur la rive que l'ennemi a le désir d'occuper, en construisant un ouvrage en terre, qui, par sa direction, procure à la troupe qui défend le passage du gué la faculté de battre celle qui veut le passer, depuis l'instant où elle s'approche de la rivière jusqu'à celui où elle la passe. L'ouvrage le plus simple est un épaulement dont les flancs sont tournés vers la rivière. (*Voyez ce mot.*)

1223. Cet épaulement doit avoir assez de hauteur pour dominer la rive opposée, et cependant il doit battre par des feux rasans la surface de l'eau.

L'épaisseur de cet ouvrage doit être proportionnée aux efforts qu'il aura à soutenir.

La longueur de la courtine de l'épaulement doit être proportionnée à la largeur du gué et à sa direction; c'est-à-dire qu'elle doit régner depuis l'entrée jusqu'à la sortie du gué.

Les flancs de l'épaulement doivent être dirigés de manière à couvrir de feux croisés toutes les parties du gué. Ces flancs doivent commencer aux bords de la rivière; leur longueur dépend de la plus ou moins gra

quantité d'artillerie ou de mousqueterie dont on veut les garnir. Si l'on pouvait construire des faces à l'extrémité des flancs de l'épaulement, et lui donner la figure que présente un ouvrage à cornes, le passage serait infiniment mieux défendu.

1224. Les batteries placées sur l'épaulement doivent être à barbette, pour avoir la facilité de diriger le tir là où on le juge le plus nécessaire : pour couvrir les hommes, on a recours à des sacs de terre ou à des gabions. On doit tirer à mitraille sitôt que l'ennemi est à portée.

1225. On place l'épaulement le plus près de la rivière qu'on le peut, on le fraise et on le palissade. (*Voy ces mots.*) On creuse, en avant de cet ouvrage, un fossé large et profond dans lequel on fait entrer l'eau de la rivière.

1226. On doit avoir la précaution d'escarper les bords de la rivière au-dessus et au-dessous du gué ; et, si l'on peut diriger l'épaulement de manière à battre aussi le bord qu'on occupe, il ne faut pas négliger cet avantage.

1227. Si l'ennemi, en profitant d'un coude que fait la rivière, peut se placer de manière à voir le derrière de l'épaulement, on doit le défendre en élevant de petits flancs ou petites traverses qui en couvrent l'intérieur, et qui, dirigées avec adresse, puissent servir à la défense de la sortie du gué.

1228. — *Manière d'embarrasser un Gué.* Faites couper une grande quantité d'arbres, faites-en enlever toutes les extrémités des branches, afin qu'ils n'offrent qu'un corps hérissé de pointes fortes et solides ; faites-les transporter, à force d'hommes et de bras, près du gué qu'on veut rompre ; placez-les dans le gué et l'abrevoir que vous voulez obstruer, entrelacez et faites lier fortement ces arbres les uns aux autres, au fur et à mesure qu'on les place, avec des chaînes de charmes que vous avez envoyé prendre dans les villages voisins, ou avec des cordes, etc. Au moyen d'un batardeau, que vous faites construire au-dessous du courant, et d'après le niveau de la rivière, vous faites encore refluer les eaux de manière que les gués, par leur quantité, se trouvent suffisamment gardés par eux-mêmes.

1229. Faites en même temps escarper par un grand nombre de paysans et des soldats munis de pelles et de pioches, les bords de la rivière, de manière à les rendre inaccessibles à la cavalerie. N'oubliez pas de faire arrêter tous les paysans ou autres qui iraient du côté de l'ennemi, pour éviter qu'on ne lui donne avis des difficultés qu'on lui prépare.

1230. Aux abatis on peut joindre les piquets, les chausse-trapes, les tables garnies de clous, les herses, les vignes. En répandant ces divers objets sur l'entrée, la sortie et les différentes parties du gué, on en rend le passage presque impossible. Quant aux outils, on les fait apporter des villages où l'on met en réquisition les charpentiers, les menuisiers et les paysans. On barre encore les gués en les rompant, c'est-à-dire en creusant dans le milieu des fossés larges et profonds dans la direction des eaux, que l'on détourne à cet effet au moyen d'une digue faite avec des fascines, des pièces de toile, etc. C'est la nuit que l'on doit choisir pour ce travail, ayant soin d'éloigner de la rivière les personnes qui pourraient en porter la nouvelle aux ennemis.

1231. On creuse plusieurs fossés à côté les uns des autres, sans avoir besoin de les diriger parallèlement aux bords; on disperse les déblais : ces fossés, remplis d'eau, et inconnus à l'ennemi, feront périr une partie des soldats, et arrêteront les autres.

1232. On peut rendre un gué impraticable en grossissant le volume des eaux par une digue construite du côté dont on est le maître, ou en lâchant la bonde d'un étang ou d'un marais, s'il y a lieu, au moment où l'ennemi veut passer.

1233. On peut encore joindre aux fossés et coupures les puits ou entonnoirs : on les creuse sur les bords de la rivière et dans le milieu du gué; et, quand l'eau vient à grossir au moyen d'un batardeau ou des écluses qu'on a lâchées, ces trous se remplissent et disparaissent. Cependant l'ennemi arrive, se jette à l'eau avec courage; mais à peine y a-t-il fait quelques pas, que les soldats se perdent dans ces entonnoirs; effrayés par ces chutes dangereuses et fréquentes, ils deviennent moins

dis. Si c'est de la cavalerie, le désordre devient encore plus grand : les chevaux et les hommes culbutent, arrêtent la colonne des troupes, font grossir celle de l'ennemi, et augmentent ainsi infiniment le danger pour eux & les avantages pour vous.

1234. Aussitôt qu'on est arrivé, il faut de suite procéder à ce qui est dit ci-dessus ; il faut, de plus, abaisser autant que possible la crête du rivage opposé, détruire les rampes, abattre les arbres, couper les haies et les roseaux, afin d'ôter à l'ennemi les moyens d'approcher de la rivière sans être découvert.

1235. Quelque large que soit un gué, il suffit de le détruire en un seul endroit pour former un défilé qui arrête la colonne ennemie : un fossé très-large peut remplir cet objet. Quant à la manière de combattre, voy. Rivière.

1236. — *Manière de passer un Gué.* Pour donner des principes clairs sur la manière de passer les gués, il faut faire plusieurs suppositions : 1° qu'il est privé des différents avantages que nous avons reconnus nécessaires pour constituer un bon gué ; 2° que l'ennemi en a fortifié l'issue ; 3° qu'il l'a embarrassé, 4° qu'il l'a rompu ou en a détruit les avantages naturels.

1237. — *Connaissances qu'on doit avoir avant de passer un Gué, et Moyen de les acquérir.* Celui qui veut passer une rivière à gué doit connaître, 1° le bord qu'il occupe ; 2° les rampes qui conduisent de la crête du rivage au bord de l'eau ; 3° la largeur de la rivière ; 4° la largeur du gué dans les différentes parties de la rivière ; 5° la véritable direction du gué ; 6° la rapidité des eaux ; 7° la plus grande profondeur de l'eau ; 8° la qualité du fond dans les différentes parties du gué ; 9° les rampes qui, du côté de l'ennemi, conduisent de la rivière à la crête du rivage ; 10° le terrain qui borde le côté de la rivière sur lequel on va ; 11° si la rivière n'offre pas dans le voisinage d'autres gués ; 12° quel est des différents gués le meilleur pour les différentes armes ; s'il est possible à l'ennemi de rendre le gué impraticable, et comment y réussir ; 14° enfin si une fonte subite de neiges ou une pluie abondante ne pourrait pas rendre la rivière non guéable.

1238. Les moyens de se procurer toutes ces connaissances sont au nombre de sept : 1^o bonne carte topographique (voyez Reconnaissance militaire) ; 2^o les nouvelles que donnent les espions ; 3^o les rapports que font les transfuges ; 4^o les déclarations que font les prisonniers ; 5^o les avis des affidés ; 6^o ceux qu'on peut tirer des paysans, marchands, contrebandiers, chasseurs et soldats qui connaissent le pays ; 7^o enfin les reconnaissances que l'on a faites soi-même. Lorsque tous ces renseignemens ne sont pas d'accord entre eux, on court risque de s'égarer.

1239. — *Manière de remédier aux Avantages naturels qui manquent à un Gué.* On ne peut, sans imprudence ; entreprendre de passer un gué qui est défendu, avant d'avoir assez éloigné l'ennemi des bords de la rivière pour qu'il ne puisse pas troubler le passage ; mais, comme on ne peut éloigner son adversaire qu'en dirigeant sur lui un feu bien vif et bien ajusté, et qu'on ne peut faire ce feu avec avantage qu'en élevant son artillerie au moins autant que celle de l'ennemi, il faudra donc, toutes les fois que la rive que l'on occupe est plus basse que la rive opposée, construire un ouvrage en terre qui élève et couvre les hommes et les armes : cet ouvrage est destiné à fournir beaucoup de feux croisés en avant de la sortie du gué, à éloigner l'ennemi, et à détruire les ouvrages qu'il aura faits ; cet ouvrage peut avoir la forme que nous donnerons aux flancs continus ou interrompus des têtes de ponts. (*Voy. ce mot.*)

1240. Quant à la mousqueterie, on peut la placer derrière les haies, les arbres, ou dans les roseaux qui bordent assez souvent les rivières.

1241. Si l'ennemi a détruit les rampes qui conduisent au bord de l'eau, ou si elles sont naturellement escarpées, on envoie, pour les rétablir ou les reconstruire, des travailleurs, que l'on protège par de l'artillerie ou de la mousqueterie. Pendant que les travailleurs adoucissent les rampes, on cherche à faire diversion et à attirer l'ennemi sur un autre point. C'est surtout pendant la nuit que l'on s'occupe de ce travail. Toutes les fois que c'est possible, l'on dirige ces rampes de

nière que l'ennemi découvre tout au plus bouché.

1242. Lorsqu'on se propose de passer un gué, il est prudent de conduire les troupes à ce qu'elles n'aient pas trop chaud au moment d'entrer dans l'eau, pour éviter des maladies.

Si ce gué était trop étroit, on l'élargissait avec des fascines chargées de pierres.

1243. Quoique vous veniez de passer un gué dans le cas de le repasser, faites le reconduire des cavaliers qui se promènent dedans à un peloton l'un de l'autre, précaution que l'on doit prendre dans toutes les circonstances possibles.

1244. Quand un gué a une direction oblique, il faut de le faire baliser, c'est-à-dire de planter des branches d'arbres hors de l'eau de ces branches empêchera les cavaliers de quitter l'espace de la rivière qui est guéable que pendant la nuit que l'on plantera ces branches, quand elles sont établies, on ne doit pas persister pour effectuer le passage. Il faut encore, dans cette circonstance, placer des hommes à cheval, par leur position, la route que les cavaliers doivent suivre; on peut aussi mettre à la tête des colonnes les cavaliers qu'on a employé pour reconnaître; on ne saurait prendre trop de précaution pour empêcher les colonnes de perdre le gué, et assurer de la fidélité des guides. Si la rivière guéable, est assez rapide pour entraîner que des cavaliers, places au-dessus et au-dessous du gué de cavalerie, des arbres, des chariots, des cavaliers, enfin obligez le soldat à tenir l'habit de son cheval.

1245. Les cavaliers doivent être un peu en avant des autres. Il ne faut pas que l'eau morde le ventre, parce que le corps du cheval se rompt. Les cavaliers placés au haut rompent l'eau, et ceux en bas arrêtent les soldats entrant.

1246. Les branches des arbres que l'on jette dans la rivière doivent être tournées, dans la rangée supérieure vers la source de la rivière, pour rompre la surface de l'eau, et dans l'inférieure, en aval; les char-

être placés en travers de la rivière, et assez chargés pour ne pas être entraînés : l'eau ne doit pas investir jusqu'à l'essieu.

1247. Pour employer des cordes au passage d'un gué, on plante deux pieux sur chacun des bords de la rivière, à une distance égale du front de la colonne; on tend ensuite une corde entre les piquets supérieurs et une entre les piquets inférieurs. Pendant le passage, les hommes de la file de droite et de gauche de la colonne saisissent la corde, et maintiennent ainsi la colonne contre l'effort des eaux. (*Voy. Passage de Rivière.*)

1248. On ne peut prendre trop de précautions pour que les soldats, en passant une rivière, ne mouillent leurs armes ni leurs munitions : ils doivent mettre leurs gibernes sur leurs sacs, et porter leurs fusils la crosse en l'air.

Toutes les fois que l'on fait passer une rivière à gué, on doit recommander aux soldats de jeter de temps en temps les yeux sur la verdure du rivage, et de les tourner quelquefois vers le ciel, pour empêcher qu'ils ne soient éblouis par la lumière que l'eau réfléchit. Les cavaliers doivent en faire autant. Quant à la manière de conduire leurs chevaux, comme l'animal, sitôt qu'il sent sous lui une quantité d'eau suffisante pour le porter, se laisse aller naturellement pour nager, dès que le cavalier s'apercevra que son cheval touche le fond, et qu'il n'y a pas assez d'eau pour nager, n'ayant pas lui-même de l'eau jusqu'aux genoux, il doit lui faire sentir légèrement l'éperon, et lui relever la tête en lui serrant un peu la bride. S'il sent, au contraire, que le cheval perd le fond, et s'il a de l'eau jusqu'au milieu de la cuisse, il doit l'abandonner à son mouvement naturel, qui est de se mettre sur le côté pour nager. Alors il ne faut plus le contraindre, mais lui laisser la bride lâche, sans cependant qu'elle tombe assez pour qu'elle puisse s'embarasser dans ses jambes.

1249. Lorsque le fond d'un gué est de sable mouvant ou très-boueux, il est nécessaire de jeter dans les endroits les moins praticables de grandes claies, que l'on assujétit avec des pierres assez grosses. Cette opération

Imprudent de tenter le passage avant de
feux de tous les épaulements, et éloigner
les moyens indiqués à l'article *Rivière*. En-
core qu'après avoir chassé l'ennemi que
drez d'ôter tout ce qu'il aura employé pour
le gué, surtout s'il l'a fait selon les principes
cés : car ce serait sacrifier inutilement un
de soldats, que de tenter cette opération
servirez de grappins en fer attachés à des
et qu'on jette dans le gué. On peut encore
grosses claies qu'on enfonce dans la rivière.
ces moyens sont bien insuffisans, pour-
nemi soit fort : il est plus prudent de
passer la rivière ailleurs.

1251. Si l'ennemi a privé un gué de
naturels, que par un batardeau il ait fait
de manière à le rendre impraticable, il
de cet ouvrage et le détruire. S'il garde
des digues il faut les enlever et passer la
tant qu'on en est le maître ; si on prévoit
pas les garder il faut les détruire, et
sitôt que les eaux sont écoulées.

1252. GUIDES, hommes destinés
colonnes ou les détachemens aux ordres

ces gens-là connaissent les gués, les ponts, les routes à travers les bois, et jusqu'aux plus petits sentiers. Ils sont d'ailleurs accoutumés à la fatigue et la supportent avec plus de facilité.

1254. Pour vous assurer que les guides ont les connaissances qu'ils doivent posséder, vous les interrogerez séparément, mais sans appareil, ayant simplement l'air de causer avec eux : vous comparez leurs différens récits, et plus ils auront de concordance entre eux, plus vous pourrez leur accorder de confiance; vous comparerez aussi leurs réponses avec vos cartes topographiques, et s'il règne un grand accord entre les cartes et les réponses des différens guides, vous serez presque assuré qu'ils connaissent ce qu'ils doivent savoir.

1255. Assuré de la capacité des guides, vous cherchez à pénétrer leurs qualités morales : un guide adonné au vin peut vous égarer avec facilité, celui qui est trop intéressé est prêt à vous vendre. Un guide sans bravoure ne connaît plus le chemin qu'il doit suivre quand il faut marcher à la lueur du feu de l'ennemi.

1256. On peut d'ailleurs tirer de la connaissance du caractère d'un guide des inductions sur les risques de la marche : s'il est hardi, entreprenant, la marche est moins sûre qu'il ne l'a dit; s'il est timide, craintif, le chemin est plus favorable qu'il ne le suppose.

1257. Il faut encore chercher à connaître quel est le degré de confiance que vous pouvez accorder à sa fidélité. Un homme né sujet du prince à qui vous faites la guerre, croit en vous égarant servir son roi et son pays; celui qui a une religion différente de la vôtre croit, en vous trahissant, s'assurer une couronne céleste. Autant que vous le pourrez choisissez pour guides des sujets de votre prince, des hommes dont vous avez mis la fidélité à l'épreuve, ou qui aient un grand intérêt à voir le succès couronner votre entreprise.

1258. Quelque confiance que méritent vos guides vous n'en prendrez pas moins les précautions suivantes : vous exigerez qu'ils vous donnent pour ôtage les objets que vous croitez leur être le plus chers, leurs femmes, leurs enfans, leurs biens; vous leur laisserez entrevoir de grandes récompenses s'ils sont fidèles, et de gran

deux sous-officiers. Ceux-ci les garderont même, à l'approche de la nuit ou de l'aube, les attacheront avec de petites chaînes de fer avec des cordes.

1259. Vous traiterez les guides avec bonté, vous leur donnerez une paie considérable, vous leur fournirez des chevaux toutes les fois que les expéditions l'exigeront.

1260. A mesure que vous avancerez, vous renverrez sur les derrières les guides que vous aurez pris, les paysans ne connaissant bien que leur chaumière.

1261. Quand vous renverrez les guides, vous leur donnerez avec exactitude ce que vous leur avez promis.

1262. Lorsque vous interrogerez vos guides, posez avec assez d'art les questions importantes, un grand nombre de choses indifférentes, afin qu'ils ne puissent pas démêler le véritable but de vos questions. Vous aurez encore la prudence d'enfermer vos guides, après avoir fait ces questions, afin qu'ils ne puissent s'évader, ni parler à personne. Vous ferez marcher vos guides sur les chemins, les questions indiquées dans les *instructions militaires*. Vous ne vous en

colonne ne se connaîtront pas. Si celui de la tête s'égare ou vous trompe, le second vous remet sur la bonne voie. La multiplicité des guides est encore nécessaire pour remplacer ceux qui sont tués ou blessés.

1265. Toutes les fois que vous marcherez pour surprendre une ville, vous aurez des guides chargés de vous indiquer les chemins ; d'autres de vous conduire aux brèches, aux aqueducs, aux portes, et d'autres de vous mener dans l'intérieur de la ville ; ces derniers doivent connaître les rues qui conduisent à la citadelle, à la place d'armes, chez le commandant (V. Surprise). Chacun des détachemens destinés à une de ces différentes opérations doit avoir deux guides au moins. Vous devez, dans cette dernière circonstance, rassembler vos guides plus secrètement encore qu'à l'ordinaire, et les cacher avec plus de soin que dans tout autre moment.

1266. L'armée ne doit jamais être dépourvue d'un grand nombre de guides. Il faut, pour cet effet, charger du soin d'en trouver, un homme d'esprit, qui, par ses conversations avec ceux qui seront pris dans le pays, en acquière une parfaite connaissance.

1267. Il doit les entretenir séparément, les confronter ensemble lorsqu'ils ne s'accorderont pas, et tirer d'eux la vérité par la douceur, quelquefois aussi par les menaces.

1268. Chaque colonne fera bien garder ses guides pendant la nuit afin qu'ils ne s'échappent pas, et pour ne point tomber dans l'impossibilité de se conduire. Il faut bien nourrir et bien payer les guides.

1269. A l'approche de l'ennemi il faut redoubler de précaution, les faire lier, car il est naturel de croire, que la crainte du péril leur fera faire tous leurs efforts pour s'échapper.

III

1270. **HABILE.** L'habile général est celui qui fait un grand usage de ce qu'il sait ; le capable peut, l'habile exécute. Comme on n'est pas toujours en éta

guerre n'offre pas un bien grand avantage pour s'assurer la victoire; il faut connaître le terrain, le parcourir, l'approfondir.

1271. HABITANS. Voulez-vous fortifier ou la défendre? Ayez soin de la faire habiter de personnes qui l'habitent. Avez-vous un fort à prendre, à attaquer? Apprenez à en connaître les habitans, leur caractère, leurs inclinations pour leur patrie, etc. Si vous êtes obligé de défendre un village, un pont, des positions, employez les habitans, sans leur donner aux travaux de la campagne.

1272. Êtes-vous dans la nécessité de défendre une place nouvellement conquise? Faites en sorte de gagner l'affection des habitans, désarmez et surveillez les ennemis; empêchez-les de former des complots; qu'il leur soit défendu de sortir de la place d'alarme, et même des l'instant que le signal

1273. HAIE. Si vous êtes chargé par une cavalerie très-supérieure, jetez les yeux sur le terrain. Si vous n'apercevez ni ravin pour vous y renfermer, ni maison pour vous y renfermer, ne vous exposez pas le temps de gagner une bataille.

cavalerie ne peut forcer , faites un feu à volonté et bien ajusté , qui rebute nécessairement votre adversaire , et l'éloigne.

1274. Si vous avez un peu plus de temps faites jeter de la terre contre le pied de la haie ; plantez de gros piquets dans le milieu des arbustes pour leur aider à soutenir les terres ; vous formez ainsi une espèce de parapet qui , hérissé d'épines , est infiniment difficile à forcer.

1275. — Si l'ennemi , en se plaçant sur le flanc de ce poste , peut en découvrir l'intérieur , on élève sur ses flancs de petites traverses en terre auxquelles on donne une épaisseur proportionnée aux terres dont on peut disposer , et aux armes avec lesquelles on prévoit qu'on sera attaqué.

1276. Si la haie est très-haute et si on a le temps , on fait couper les arbustes à six ou sept pieds de hauteur , et on élève une petite banquette contre le pied de la haie ; si les arbustes de la haie sont au contraire trop bas pour couvrir entièrement les hommes , alors on creuse derrière la haie un petit fossé dans lequel les soldats se placent.

1277. Si vous êtes obligé de passer des haies , protégez , par des feux de quelques pelotons , les hommes destinés à les couper.

1279. Faites-vous un fourrage , ne négligez pas de garnir les haies d'hommes destinés à les défendre et à empêcher les surprises.

1279. Si , au contraire , dans une position défensive , vous ne pouvez pas tirer parti des haies comme abattis , ne manquez pas de détruire celles qui seront nuisibles , et qui pourraient procurer des points d'appuis ou des abris aux assaillans. Mais si vous trouvez des haies dont vous puissiez faire usage pour votre défense , faites-y un fossé en dedans ou en dehors.

On doit faire couper les haies qui pourraient embarrasser les colonnes ou l'artillerie dans leur marche ou dans leur développement.

1280. HARANGUES. Elles sont utiles avant le combat , pendant la durée de la bataille , et après la décision de la journée.

guerre, il faut, pour former les généraux, un simulacre. Il faut former des camps, faire des marches, des choix de positions, étudier sur le terrain les fautes des uns et la sagesse des autres. (Voy. Application des échelles de cordes à la grande tactique.) La guerre n'offre pas un bien grand cercle de pour s'assurer la victoire; il faut continuellement parcourir, l'approfondir.

1271. HABITANS. Voulez-vous fortifier une place ou la défendre? Ayez soin de la faire évacuer par les personnes qui l'habitent. Avez-vous une place à prendre, à attaquer? Apprenez à en connaître les habitants, leur caractère, leurs inclinations, les ressources pour leur patrie, etc. Si vous êtes obligé de défendre un village, un pont, des positions, employez les habitants que vous le pouvez les habitants, sans cependant les exposer aux travaux de la campagne.

1272. Êtes-vous dans la nécessité de fortifier une place nouvellement conquise? Faites en sortir les habitants, désarmez et surveillez ceux qui restent, empêchez-les de former des rassemblements, qu'il leur soit défendu de sortir de chez eux en cas d'alarme, et même dès l'instant que le soleil se

1273. HAIE. Si vous êtes chargé par un poste de cavalerie très-supérieur, jetez les yeux autour de vous. Si vous n'apercevez ni ravin pour vous y glisser, ni maison pour vous y renfermer; si vous n'avez pas le temps de gagner une hauteur inaccessible à la cavalerie, un bois ou tout autre objet qui vous offre un asile assuré, et que vous ne devez qu'une haie un peu haute et fourrée, dirigez votre marche vers cet appui secourable, faites-en ensuite, si vous en avez le temps, les branches à quatre pieds et demi ou cinq pieds au-dessus du sol, donnant à la partie supérieure, l'inclination nécessaire pour avoir le parapet; il faut aussi couper les branches intérieures qui empêchent le soldat d'approcher de la haie; et, retranché derrière cet ouvrage

cavalerie ne peut forcer , faites un feu à volonté et bien ajusté , qui rebute nécessairement votre adversaire , et l'éloigne.

1274. Si vous avez un peu plus de temps faites jeter de la terre contre le pied de la haie ; plantez de gros piquets dans le milieu des arbustes pour leur aider à soutenir les terres ; vous formez ainsi une espèce de parapet qui , hérissé d'épines , est infiniment difficile à forcer.

1275. — Si l'ennemi , en se plaçant sur le flanc de ce poste , peut en découvrir l'intérieur , on élève sur ses flancs de petites traverses en terre auxquelles on donne une épaisseur proportionnée aux terres dont on peut disposer , et aux armes avec lesquelles on prévoit qu'on sera attaqué.

1276. Si la haie est très-haute et si on a le temps , on fait couper les arbustes à six ou sept pieds de hauteur , et on élève une petite banquette contre le pied de la haie ; si les arbustes de la haie sont au contraire trop bas pour couvrir entièrement les hommes , alors on creuse derrière la haie un petit fossé dans lequel les soldats se placent.

1277. Si vous êtes obligé de passer des haies , protégez , par des feux de quelques pelotons , les hommes destinés à les couper.

1279. Faites-vous un fourrage , ne négligez pas de garnir les haies d'hommes destinés à les défendre et à empêcher les surprises.

1279. Si , au contraire , dans une position défensive , vous ne pouvez pas tirer parti des haies comme abattis , ne manquez pas de détruire celles qui seront nuisibles , et qui pourraient procurer des points d'appuis ou des abris aux assaillans. Mais si vous trouvez des haies dont vous puissiez faire usage pour votre défense , faites-y un fossé en dedans ou en dehors.

On doit faire couper les haies qui pourraient embarrasser les colonnes ou l'artillerie dans leur marche ou dans leur développement.

1280. HARANGUES. Elles sont utiles avant le combat , pendant la durée de la bataille , et après la décision de la journée.

1281. Dans une harangue militaire prononcée avant le combat, le général peut parler à ses soldats de la supériorité de leur armement, de leur instruction, de leur discipline, de leur composition, de leur valeur et de leur nombre; il doit leur faire remarquer les avantages du poste qu'ils occupent, et ceux de l'ordre dans lequel ils sont rangés; il ne peut trop, dans ce moment décisif, vanter les talens ni la bravoure des principaux officiers qu'il a sous ses ordres. Qui oserait le blâmer de parler de lui-même avec un noble orgueil, de dire ce qu'il se propose de faire encore pour sa gloire et pour celle de ses subordonnés? Qui l'accusera de trop de vanité, s'il cite à son armée les victoires qu'il a déjà remportées, et les actions glorieuses aux quelles il a déjà eu part? Il pourra parler de l'ennemi avec mépris, ravaler le mérite des officiers qui le commandent, ridiculiser leurs vices leurs défauts; il se gardera pourtant bien de promettre, de laisser même entrevoir un succès aisé: son armée, bientôt désabusée, perdrait en même-temps son erreur et son courage.

1282. Inférieur en nombre, on représentera les inconvéniens des grandes armées, combien il est difficile de les faire mouvoir; combien peu de soldats donnent à la fois, et combien il est aisé, en les attaquant avec vigueur, de jeter le désordre dans ces masses énormes.

1283. Il feindra que ce désordre y est déjà; il annoncera mystérieusement quelque diversion heureuse, ou quelque intelligence secrète. Mais bientôt, négligeant ces moyens que leur fausseté pourrait rendre funestes, il présentera un tableau rapide et vrai des suites nécessaires de la défaite et de la victoire. Ici, il fera voir l'honneur et la gloire, les distinctions et les récompenses, le terme des fatigues et des travaux, et enfin l'aisance et les commodités de la vie. Là, il montrera les difficultés de la retraite, la perte du bagage, la faim, la misère, les fers, une triste et longue prison, les pontons, et pour comble de maux, la honte et le déshonneur. Pour donner plus de force à ces derniers traits, que le général rappelle aussitôt à ses soldats le souvenir de leurs succès, de leurs victoires, et prin-

palement de celles qu'ils ont remportées sur la nation qu'ils vont combattre ; qu'il leur rappelle des journées glorieuses , surtout si leur époque est peu éloignée , ou si elles ont quelque chose de commun avec la bataille qu'on va livrer, comme le champ ou le jour ; qu'il leur cite quelque avantage remporté sur l'ennemi par un peuple qu'ils ont vaincu eux-mêmes dans d'autres circonstances ; qu'il leur parle du besoin de venger la honte de quelques journées malheureuses ; qu'il leur peigne les ravages que l'ennemi a fait, les incendies qu'il a allumés , et la dévastation qu'il a causée. *La honte irrite enfin le plus faible courage.*

1284. Dans une armée combinée , excitez une vive émulation entre les différentes nations , une rivalité heureuse entre les divers peuples ; employez les mêmes moyens entre les différentes armes , les divers corps , les différens chefs , les divers officiers ; rappelez aux soldats leurs cris , leurs promesses , le désir qu'ils avaient de joindre l'ennemi ; recommandez-leur l'obéissance , l'ordre , le silence. Pourquoi ne leur parleriez-vous pas de leurs pères , de leurs femmes , de leurs enfans , de leurs biens ? Pourquoi ne nommeriez-vous pas la patrie , l'honneur de la nation ? Les soldats sont plus sensibles qu'on ne le croit aux sentimens de la nature , à la voix de la patrie , qui ne leur fut jamais inconnue , et à celle de la liberté pour des peuples libres.

1285. Y a-t-il deux armées en campagne , parlez des victoires qu'elles ont remportées ; parlez même des défaites qu'elles ont essuyées ; ces deux circonstances peuvent vous fournir des moyens également heureux. On peut encore en puiser dans la religion. Un dieu des armées doit tenir compte des sacrifices que l'on fait à sa patrie : il doit récompenser les braves , punir les lâches , se déclarer pour la cause la plus juste.

1286. Ne prononcez jamais le mot blessure ni mort ; tout ce qui entoure le soldat n'en parle que trop éloquentement : ne parlez pas non plus de la punition que vous réservez à ceux qui manqueront de courage ; si vos soldats soupçonnaient des lâches parmi eux , ils seraient tous moins braves : ne leur montrez donc que les récompenses que vous destinez aux plus intrépides.

enfin, soit que vous présentiez ou rec soit que vous attaquiez ou défendiez lignes, si vous donnez à votre *harang* vive et touchante, si le style en est simple, énergique; si votre discours tire moment, s'il contient plus de pensées vous en bannissez tout ce qui peut sem ne consistât-il qu'en une raillerie piqu mot bien militaire, bien soldatesque et parler à chacun son langage; si vous le ton ferme, si vos manières, votre air surance et la gaieté, vous verrez l'au sur le front de vos soldats, et l'impati nage briller dans leurs regards : marche toire est assurée; vous avez présenté active de vos guerriers le tableau le pl mer dans leurs âmes l'heureux ent gloire, une haine furieuse contre l amour ardent pour la patrie.

1287. Rendons plus aisé, par des ex cation de ces différens préceptes. Q roi de Sparte, alla défendre le pas de quelqu'un lui cria : *Voilà les Perses qu nous.* — *Et nous d'eux,* répondit-il. A gyre, les Thébains, apercevant les ei savaient pas si près, s'écrièrent avec u *Nous sommes tombés entre les mains de pourquoi,* reprit Pélopidas, *ne disons qu'ils sont tombés dans les nôtres? Ce courage abattu, et ils furent vainque averti, dans une autre circonstance, que s'approchait à la tête d'une grosse ar mieux, nous en battons un plus grand porta la victoire.*

1288. Camille remarquant que la v nombreuses effraie ses soldats, monta court les rangs, et dit : *Compagnons, et cette envie de combattre que j'ai touje regards? Avez-vous oublié qui je suis et que sont nos ennemis? Ne devez-ve ques et aux Latins la gloire que ve*

*vous pas conquis Vëis, défait les Gaulois et dé-
 me sous mes ordres? Ne suis-je plus Camille,
 ie je n'ai pas le titre de dictateur? Attaquez seu-
 et à leur ordinaire, nos ennemis fuiront devant*

Avant la bataille de Cannes, Annibal dit à ses
 : *Ce seul jour va mettre fin à toutes vos futi-
 t en vous donnant l'empire et les biens des Ro-
 il va vous rendre les maîtres de l'univers. Il
 ait encore : Après trois victoires consécutives,
 discours ou quelles paroles peuvent mieux vous
 que vos propres actions!*

Avant la bataille de Pharsale, César fait appla-
 etranchemens, combler les fossés de son camp :
 si bien, dit-il, nous passerons la nuit prochaine
 camp de Pompée.

Avant la bataille d'Ivri, Henri IV, parcou-
 te la ligne, et montrant à ses soldats son cas-
 nonté d'un panache blanc : *Enfans, si les cor-
 vous manquent, ralliez-vous à mon panache ;
 trouverez toujours sur le chemin de l'honneur et
 ictoire. Le même, dans une bataille, dit à ses
 : Je suis votre roi, vous êtes Français; voilà
 i, marchons.*

Les officiers généraux, supérieurs, et les chefs
 iers de chaque troupe, jusqu'au caporal, doi-
 comme le général, adresser quelques mots d'en-
 ment à leurs divisions, régiment, compagnies,
 , escouades. Si ces discours des uns et des au-
 t coupés sur celui de leur général, ils feront au-
 plus d'effet que le sien, parce qu'ils seront plus
 ment entendus.

A la bataille de Malplaquet, un chef de ba-
 lit à ses soldats : *Allons, mes amis, marchons
 ssieurs, et recommandons-nous de bon cœur à
 lame de Frappe-fort. C'est la patronne du régi-
 lle fait les plus grands miracles.*

— *Harangues militaires pendant le combat. S'a-
 faire une trouée décisive, de repousser une
 prochaine, de ramener une troupe qui a été*

repoussée ; dans toutes ces occasions, parlez avec force, et vos paroles ne seront jamais vaines.

1295. Un général aperçoit une troupe de soldats qui prennent la fuite ; il court à eux et leur dit : *Vous fuyez, soldats ?* — *Oh ! Monsieur,* répondirent-ils, *nous n'avons ni poudre ni plomb.* — *Quoi !* répondit Zamel *n'avez-vous pas des épées et des ongles ?* Ces mots leur donnent une nouvelle ardeur ; ils retournent à la charge et repoussent l'ennemi.

1296. A la bataille de Lens, le grand Condé parcourait les rangs de son armée, en disant : *Amis, ayez bon courage, et souvenez-vous le Rocroi, de Frébourg et de Nordlingue.*

1297. Le duc de Lorrain Turcs, voyant, dans une escadrons allemands, qui o mencent à se retirer, cou leur dit-il, *vous abandon l'Empereur ? Vous avez p...*

Hongrie, contre les très-vive, que des coup soufferts, cour, : Quoi ! Messieurs, nneur des armes de cette canaille ? Retournez, je veux les battre avec vous et les chasser. Ils font aussitôt volte-face, marchent aux infidèles et les battent. Un général, voyant une colonne qui avait beaucoup souffert, se retirer du combat, feignant de prendre son mouvement pour le résultat d'une erreur, il court à elle et lui crie : *Où allez-vous ? c'est de ce côté-là que sont les ennemis.* Les soldats se retournent, font une nouvelle attaque et remportent la victoire.

1298. *Harangues après une bataille.* Il ne faut souvent, après une bataille, qu'une harangue adroite pour rendre le courage à une armée battue. Il faut attribuer sa défaite à quelque événement imprévu, à un ordre mal interprété ou mal rendu, ou bien à quelque perfidie qu'on aura découverte, et à laquelle on aura pourvu pour l'avenir ; appuyez votre espoir sur la perte que l'ennemi aura faite de quelque chef important, selon vous, l'âme et le moteur de son armée ; sur la retraite de quelque corps considérable qui en faisait la force ; sur un secours, quelque petit qu'il soit, que vous avez reçu ; sur l'arrivée de quelque guerrier illustre, dont votre armée a conçu une idée avantageuse. Parlez beaucoup de la fermeté, cette vertu qui fait sur

r les revers et survivre le courage aux défaites. vez à vos soldats, par vos exemples, que des armées, pour avoir été battues une et même plusieurs fois, n'en ont pas pas moins repris l'ascendant qu'une armée supérieure doit nécessairement obtenir.

99. Remplacez-vous un général malheureux ou disgracié? Gardez-vous de censurer, de blâmer hautement sa conduite; mais vous pouvez, vous devez même reparaître indirectement sur ses erreurs et ses fautes les malheurs des journées ou des campagnes précédentes.

100. De ces différentes idées, composez un discours dont le style soit tel que les circonstances l'exigent. Prononcez votre harangue de l'air le plus convenable pour la circonstance; que les officiers généraux, supérieurs, subalternes, vous imitent, et vous verrez naître parmi vos soldats un courage plus mâle, plus assuré, plus invincible que celui qu'ils auraient montré après une défaite; parce qu'au motif de l'amour de la patrie et de la haine de l'ennemi se joindra dans leurs cœurs le sentiment non moins puissant de venger la honte que la défaite a imprimée sur leur front.

101. Le général qui se propose d'attaquer ou de défendre une place doit haranguer son armée ou sa garnison, de même que celui qui reçoit ou livre bataille.

102. Enfin la dernière occasion où les généraux peuvent employer la harangue, c'est dans le cas critique de la révolte, ou en présence de troupes prêtes à se révolter. Ils doivent employer les prières, les menaces, la fierté, le mépris, mais toujours montrer de la fermeté et de la noblesse; par ces moyens ils réussissent à ramener leurs soldats à l'obéissance.

103. **HARDIESSE.** Loke la définit une puissance à braver ce que l'on veut devant les autres, sans craindre de se décontenancer.

104. Très-souvent à la guerre la hardiesse doit être tempérée aux froids et sages calculs de la raison. L'histoire militaire est remplie de faits qui viennent à l'appui de cet espèce de paradoxe.

105. *Condé* jette son bâton de commandement à

milieu de millions espagnols, et s'y précipite ensuite
 lui-même pour engager le soldat à l'y suivre.
 1306. La partie arrive devant le pont de Lodi, trouve
 Beaulieu au-delà de l'Adda avec plus de trente
 bouches : pour en défendre le passage ; mais rien
 ne peut ter la hardiesse du jeune vainqueur : il
 forme une ligne de l'élite de ses troupes ; il passe le
 pont, et cette hardiesse lui assure la possession de
 l'Italie jusqu'à Mantoue.

1307. HAUTEUR (terrain). Quelque inaccessible
 que soit une hauteur, ne vous en rapportez pas en-
 tièrement à sa nature et à son escarpement pour la
 garder. Ne vous engagez jamais dans des gorges sans
 auparavant vous être rendu maître des hauteurs.

1308. Évitez de faire aux tranchées un tranchement trop voi-
 sin d'une hauteur ou d'un sin- sence.

1309. N'oubliez jamais d'aper les hauteurs aux-
 quelles les ailes de votre armée se trouvent appuyées.

1310. Réunissez sur la hauteur que vous voulez de-
 fendre une grande quantité de chariots que vous char-
 gez de pierres, des troncs d'arbres, des blocs de rocher,
 que vous pousserez sur les assaillans.

1311. Si vous attaquez une semblable position, ou-
 vrez vos rangs sitôt que ces objets rouleront sur vous.
 Quand vous conduisez vos troupes à l'attaque d'une
 hauteur, marchez au petit pas, en les menant trop vite
 vous les essouffleriez.

1312. Si vous ne pouvez chasser l'ennemi de la hau-
 teur qu'il occupe, employez quelque stratagème pour
 la lui faire abandonner.

1313. Si le stratagème et la force sont inutiles, cher-
 chez un autre passage, une autre position, ou un autre
 champ de bataille.

1315. Si vous avez le choix de plusieurs hauteurs
 pour construire un poste, vous occuperez celle qui est
 de l'accès le plus difficile et qui dominera les autres.
 Vous examinerez aussi si la rampe est
 favorable à ce que le feu qui partira de
 proche beaucoup du pied.

1316. Quand l'ennemi vient pour vous

hauteur, laissez-le monter sans faire feu jusqu'à demi-portée de mousquet; faites alors une décharge bien ajustée, et fondez avec impétuosité sur votre adversaire à la baïonnette. L'avantage que donne la descente, rend le choc plus violent et le succès plus certain.

1317. Quand vous ne voudrez pas combattre, ou au moins livrer bataille, vous occuperez les hauteurs.

1318. HERSE. La herse ordinaire sert quelquefois à défaut de chevaux de frise, pour défendre une brèche ou un passage; on la place les pointes en haut.

1319. Ce que nous allons ajouter sur la manière de tirer parti des objets que la campagne peut fournir, est destiné à montrer à l'officier particulier qu'entre les mains du génie, animé par l'amour de la gloire, tout devient utile et se convertit en armes offensives ou défensives. Parmi les différens objets que l'on trouve dans les champs, il n'en est en effet aucun dont un officier intelligent ne puisse tirer un parti avantageux. Il peut se renfermer dans une enceinte formée avec des chariots qu'il a rassemblés, et tenir dans ce parc comme dans un véritable fort. (*Voy. Convoi.*) Il peut embarrasser un chemin, un défilé avec des chariots qu'il a chargés de pierres ou de terre, ou de fumier, et dont il a enlevé une roue, enterré les autres. (*V. Défilé.*) Il peut offrir à la cavalerie un obstacle presque insurmontable en s'enfermant dans une double enceinte de char-rues liées ensemble. La seconde enceinte doit être placée à dix ou douze pieds de l'autre.

1320. Les claies qui forment les parcs de bêtes à laines peuvent servir à retenir les terres des parapets qu'un officier veut élever, ou devenir un abri contre les attaques de la cavalerie légère. Les herses surtout peuvent lui servir également contre la cavalerie et l'infanterie. On enterre les herses de deux ou trois pouces; on les fixe contre terre avec des crochets de bois ou des branches d'arbres; on tourne les pointes en l'air. Les herses peuvent encore être utiles quand on est renfermé dans un ouvrage, et quand on occupe une position découverte. Ces moyens sont petits; ils annoncent

moins qu'on n'a rien négligé pour remplir dans son entier l'ordre qu'on a reçu.

1321. **HERSILLON**, planche longue de dix à douze pieds, garnie de pointes de fer ou de bois. On en place plusieurs l'une près de l'autre sur une brèche ou dans un passage que l'on veut défendre.

1322. **HONNEUR**, estime de nous-même et sentiment du droit que nous avons à l'estime des autres.

1323. Il faut que l'honneur donne à tout citoyen l'horreur du mal, l'amour de son devoir; que l'homme ne soit jamais un esclave attaché à son état, mais qu'il subisse la honte, s'il ne peut faire aucun bien.

1324. L'honneur a ses règles suprêmes; l'éducation est obligée de s'y conformer. Les principales sont: qu'il nous est permis de faire cas de notre fortune, mais qu'il nous est souverainement défendu d'en faire aucun de notre vie.

1325. La seconde est que, lorsque nous avons une fois été placé dans un rang, nous ne devons rien lui ni souffrir qui laisse croire que nous nous tenons inférieur à ce rang même.

1326. La troisième, que les choses que l'honneur défend sont plus sévèrement défendues lorsque les besoins ne concourent point à les proscrire, et que celles qu'exige sont plus impérieusement exigées lorsque les besoins les imposent pas.

1327. **HOSTILITÉS**, action ennemie faite par le souverain. Elles commencent légitimement, quand un peuple manifeste des desseins violens, ou refuse les réparations qu'on a le droit d'exiger de lui.

1328. Il est prudent de prévenir son ennemi, y aurait de la maladresse à l'attendre sur son terrain quand on peut se porter sur le sien.

1329. Les hostilités peuvent durer sans inconvénient tant que le danger. Il ne suffit pas d'avoir obtenu satisfaction qu'on demandait, il est encore plus prudent de se précautionner contre des injures nouvelles.

1330. Toute guerre a son but, et toutes

lités qui ne tendent pas à ce but sont illicites. Empoisonner les eaux ou les armes, brûler sans nécessité, tuer celui qui est désarmé ou qui peut l'être, dévaster les campagnes, massacrer de sang-froid les ôtages ou les prisonniers, passer au fil de l'épée des femmes ou des enfans : ce sont des actions atroces qui déshonorent le vainqueur. Il ne faudrait pas même se porter à ces excès lorsqu'ils seraient devenus les seuls moyens de réduire l'ennemi. Les anciens se le sont permis, et l'histoire ne les a jamais blâmés; mais, de nos jours, le seul point qui soit généralement décidé, c'est que l'exécution serait la juste récompense de la mort d'un général ennemi, si elle était la suite de la corruption d'un de ses soldats.

1330. On a proscriit toutes les hostilités qui ont quelque apparence d'atrocité, et qui peuvent être réciproques.

1331. HUMANITÉ. Chaque général devrait jurer de ne faire aux ennemis que le moins de mal qu'il pourra; de ne sacrifier aucune goutte de sang à sa propre gloire; de prodiguer aux vaincus des soins compatissans et de tendres consolations; de ne jamais faire la guerre aux femmes, aux enfans, aux vieillards; de regarder les paisibles habitans des campagnes comme des hommes sacrés; de ne détruire que ce qu'il ne pourra conserver; de n'user jamais de cruelles représailles. Imiter un ennemi furieux, c'est mériter plus que lui le titre de barbare : il était emporté par un premier mouvement, et vous, vous avez ordonné de sang-froid le meurtre et les incendies !

1332. Qu'un général promette de réprimer la licence de ses soldats et de mettre des bornes à leur fureur; d'être leur ami, leur consolateur, leur père; de sacrifier sa fortune, sa tranquillité, ses plaisirs au bien-être de ses subordonnés; d'être avare de leur sang, économe de leurs forces; de ne recourir à la rigueur qu'après avoir en vain employé la clémence; de ne prendre avec l'épée qu'après avoir usé sans succès d'armes moins cruelles; qu'il s'engage enfin à ne rien négocier pour mériter l'amour et la confiance; car on sert

manité en inspirant aux hommes des sentimens qui allégent leurs peines.

1333. Que les officiers généraux et particuliers répètent le même serment ; qu'ils jurent d'être justes envers leurs inférieurs, de ne leur enlever jamais le peu de sang qu'ils ont perdu, la gloire des actions qu'ils ont faites ou celle des conseils qu'ils ont donnés ; qu'ils promettent de les accueillir avec complaisance, de leur parler avec douceur, de les traiter avec bonté, de visiter malades, de les secourir indigens, de les soutenir faibles.

1334. Que les sous-officiers et caporaux, eux aussi, répètent toutes les actions du soldat, qui conduisent à la victoire, maîtrisent même ses pensées et dirigent son cœur ; qu'ils prononcent encore plus distinctement le même serment ; qu'ils promettent de ne jamais troubler le soldat avec dureté ; de ne jamais lui adresser de propos faits pour avilir son âme ; ne se jamais laisser conduire par l'humeur, la prévention ou la partialité. Et vous, soldats, vous qui êtes trop souvent accablés sous le poids de l'autorité, et exposés à tous les maux qui peuvent affliger les hommes, jurez de ne verser de sang que quand vous ne pourrez vous dispenser d'en répandre, de respecter la vie et les propriétés des êtres faibles et désarmés ; de n'allumer jamais aucun incendie dans le pays ennemi, de faire tout pour éteindre ce que le hasard aura allumés ; de ne troubler jamais la tranquillité publique de vos concitoyens, de la maintenir, de la fortifier au contraire ; en un mot de faire tout le bien qui dépendra de vous, et de ne commettre que le mal indispensable.

1335. Si nous tenons tous ce serment solennel, les guerres deviendront moins fréquentes, moins longues et surtout moins cruelles ; la terre, étonnée, apprendra que la férocité n'est pas le caractère de la bravoure et que la véritable valeur n'est jamais dépourvue d'humanité.

I

1336. INDÉCISION, INDÉTERMINATION. Caractère d'un homme indécis; l'un des plus grands défauts pour un militaire.

1337. Un chef indécis voit le moment où il doit agir; cependant une nouvelle réflexion, un doute, une objection le fait hésiter, et pendant qu'il balance, l'occasion fuit, il la regrette; elle se présente de nouveau et il la laisse échapper.

1338. Vous hésitez, dit un orateur moderne, et déjà l'épée de votre ennemi a atteint votre cœur; peut-être vaudrait-il mieux commettre avec résolution une légère imprudence, que de flotter sans cesse dans l'indécision.

1339. Un général fait ses dispositions pour attaquer : il se met en mouvement, bien résolu de combattre. On est prêt à en venir aux mains; il hésite, il veut se retirer et il est battu. C'est ce qui est arrivé à plusieurs généraux.

Avant de prendre un parti, pesez-en avec soin les avantages et les inconvéniens; mais décidé à agir, marchez avec l'air de la confiance. Celui de l'indécision est toujours funeste : il faut savoir à la guerre compter sur les talens des subordonnés choisis avec soin, et sur la valeur des troupes, après avoir pris toutes les précautions dictées par la sagesse, l'expérience et les connaissances que l'on a de l'art de la guerre.

1340. INDICE, signe apparent et probable de la réalité d'une chose.

1341. Des indices bien calculés induisent rarement en erreur, et avec cet art on doit prévoir les projets de l'ennemi d'après ses mouvemens, ses démonstrations fausses ou vraies.

1342. En étudiant le cœur humain, en connaissant les talens, le caractère, les intérêts, la nation, les troupes de son adversaire et le théâtre de la guerre, le général a de grandes données pour faire de rapi

progrès dans l'art des indices. Cet art n'est pas seulement nécessaire au général ; il doit être connu par les officiers et sous-officiers.

1343. Il est des indices qui annoncent les embardées, il en est qui apprennent à distinguer la force et l'espèce d'une troupe qui est en marche : l'aboïement des chiens pendant la nuit, le hennissement des chevaux, le vol des oiseaux pendant le jour, la poussière qui s'élève, tout peut servir d'indice à des yeux, à des oreilles exercées et à un esprit habitué à réfléchir sur tout ce qui se passe et se dit autour de lui.

1344. **INDISCIPLINE**, violation de la discipline. Il y a une très-grande différence entre un corps militaire sans discipline et un corps indiscipliné. Le premier représente l'idée de l'ignorance absolue des lois militaires, et l'autre, de la connaissance de ces lois, unie à celle de leur transgression et de leur mépris.

1345. S'il existe une nation facile à discipliner, c'est sans doute la nation française; en même temps qu'elle est idolâtre de récompenses honorables, elle est sensible peut-être à l'exces aux récompenses utiles. On n'a pas besoin de revenir, avec elle, aux punitions corporelles, ces punitions qui perdent de leur force toutes les fois que l'on en fait usage, car les peines que l'opinion a créées, sont pour elles des punitions très-réelles. Elle est fanatique de l'honneur, enthousiaste de gloire, vaine du pays qu'elle habite, du nom qu'elle porte, et n'a contre elle qu'une légèreté facile à fixer, qu'un excès de courage facile à diriger et même à réprimer.

1346. **INFANTERIE**. La proportion qui doit exister entre l'infanterie et la cavalerie d'une armée se règle d'après des données particulières, le genre de guerre, la nature du pays, et les proportions de l'armée qu'on veut combattre.

1347. D'après l'opinion des militaires, les proportions varient depuis un à deux jusqu'à un à seize. Tous les écrivains militaires de l'antiquité ont donné à l'infanterie la préférence sur la cavalerie. Ils prouvent qu'

nière peut, non-seulement résister à la seconde, elle doit même aller l'attaquer.

L'infanterie, dans quelque disposition qu'elle te, soit en colonne, soit en bataille, doit être acue que la cavalerie n'est redoutable pour elle instant qu'elle cesse de lui résister.

INTRIGUE. La guerre développe sans doute des vertus ; mais l'intrigue n'y fait pas mal ses . On y voit souvent les plus braves éclipsés par rlatans de courage, qui dérobent la gloire en lous.

Tel officier se montre partout, il devance tout-péril d'une demi-lieue ; il a quatre chevaux tués, et pas lui ; il mériterait tout au plus le prix-urse, il a celui de la valeur.

Pendant ce temps, les véritables combattans ssés dangereusement et oubliés dans un hôpital. es-uns d'entre eux se sauvent-ils, et veulent-ils ler justice ? On leur dit que toutes les places sont , ou on leur en propose de très-inférieures à le militaire. Que peut faire alors un brave homme e l'honneur ? Se retirer.

Celui qui veut écouter l'ambition, doit con-auparavant quelles sont ses maximes : rime, pille ou rampe. Ne t'effraie pas d'une tache : u en seras couvert, il n'y paraîtra plus. Si tu veux , pousse, frappe, mord, écrase, veille, jeûne, et ris ; écoute les vieux, amuse les vieilles, jette ent aux femmes, ton honneur aux hommes, ut le monde et n'aime que toi.

Si tu veux réussir, persiste dans cet exercice vie ; garde-toi surtout d'avoir des remords, i tu n'iras pas loin. Et à quoi mènent toutes ces . A de la cendre et de la fumée.

INVESTISSEMENT, opération par laquelle e avec des troupes les avenues d'une place. Son t d'empêcher que la ville ne puisse recevoir ecours d'hommes ou de provisions : c'est une ion pour l'assiéger dans les formes. L'investis-

sement doit être fait de nuit, avec de la cavalerie, afin d'empêcher qu'il ne sorte ou n'entre plus rien dans la place. Il faut aussi faire arriver l'infanterie le plus promptement qu'il se peut, mettre les troupes hors la portée du canon pendant le jour, et les approcher beaucoup plus pendant la nuit.

1355. On ne doit se montrer d'abord devant la place que par des détachemens qui, poussant de tous côtés jusqu'aux portes, enlèvent tout ce qui se trouve dehors, hommes et bestiaux. On fait soutenir ces détachemens par quelques escadrons.

1356. Pendant cette petite expédition, on doit saisir de toutes les avenues ouvertes aux secours qui pourraient se jeter dans la place. On forme, pendant la nuit, une espèce d'enceinte, de manière à ce qu'il ne reste aucun espace par où l'ennemi puisse pénétrer. Dans cet état, on tourne le dos à la place, et on dispose de petites gardes devant et derrière pour n'être point surpris. Enfin, on fait tête à l'ennemi de quelque côté qu'il puisse se présenter, tenant toujours la moitié de la cavalerie à cheval, pendant que l'autre met pied à terre pour faire un peu reposer les hommes et les chevaux. Le matin, on se retire peu-à-peu avec le jour faisant souvent halte, jusqu'à ce que le lever du soleil donne lieu de rentrer au quartier.

1357. On pose des gardes ordinaires qui font tête à la place, et d'autres plus fortes sur les côtés par où les secours pourraient arriver; après quoi les escadrons qui ne sont pas de garde se retirent au camp pour se reposer, sans se déshabiller ni desseller les chevaux, qu'on leur laisse le temps nécessaire pour les panser.

1358. Le général fait ensuite le tour de la place pour en finir la circonvallation, distribuer les quartiers aux troupes, aux officiers généraux, établir celui des vivres et le parc d'artillerie; puis les ingénieurs traçent la ligne de circonvallation, afin que les troupes marquent leur camp et leur demeure, ce qui se fait en établissant le front de bandière parallèlement à la circonvallation et à la distance de 60, 80, 100 ou 120 toises au plus.

J

159. **JONCTION.** La sagesse veut que, quoique inférieur à l'ennemi, dès l'instant qu'on est assuré qu'il recevra du renfort, on se hâte de lui livrer bataille et l'arrivée de ce renfort, mais en calculant si bien le temps, qu'il n'y ait aucun danger d'être, pendant la jonction, attaqué par l'arrivant.

160. Au commencement d'une campagne, il est toujours avantageux de se porter en avant, afin de s'opposer, s'il est possible, à la réunion entière des forces de l'ennemi.

161. Quant à la manière d'assurer une jonction, on sentira facilement combien le général doit mettre de secret et d'activité dans ses mouvemens, avec quel soin il doit choisir ses positions, et avec quelle sagesse il doit prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'ennemi d'employer tous les moyens d'attaquer. Il doit varier ses marches et des contre-marches savantes, les unes dérobées à l'ennemi, les autres en le trompant par de véritables projets; enfin tout ce que l'art de la guerre renferme de ruses, de connaissances et de hardiesse.

162. **JUSTICE.** Rendre justice est un des devoirs les plus sacrés des chefs militaires. Autant ils doivent être justes en punissant sévèrement les fautes de leurs subordonnés ou de leurs égaux, autant ils doivent être indulgents en publiant leurs actions ou les actes de leur valeur, et en les récompensant ou les faisant récompenser.

L

163. **LACHETÉ.** C'est le vice de celui qui est totalement dépourvu de bravoure. Le lâche est non-seulement inutile dans une armée, mais il y est dangereux. Son maintien, son exemple, ses propos peuvent y produire de mauvais effets désastreux.

164. Les Romains décimaient les légions ou les unités qui avaient montré de la lâcheté, ou aba-

donné leurs postes ; le reste était réduit à l'orge , au lieu de froment , et campait hors des retranchemens.

1365. Les tribuns et les centurions qui abandonnaient leur poste étaient exécutés sur-le-champ. Quand les fautes étaient légères , Auguste se contentait de faire tenir les coupables tout le jour devant son prétoire , avec de longues perches entre les mains.

1366. Un peuple sage , en prescrivant la mort contre la lâcheté , fera utilement de joindre l'idée d'ignominie à celle de la privation de la vie.

1367. **LETTRES des généraux.** Le général, au jour d'action , doit mettre à couvert ses lettres et papiers. Si les ennemis parvenaient à s'emparer de sa correspondance , des ordres qu'il aurait reçus et des plans qu'il aurait tracés , ils pourraient avec facilité prévenir les coups qu'il aurait résolu de frapper , et porter eux-mêmes qu'il lui serait presque impossible de parer.

1368. Celui qui est chargé de la garde du portefeuille du général doit être d'une extrême fidélité , et avoir l'ordre , en cas d'événement malheureux , de brûler tous les papiers relatifs à l'armée , et tous ceux qui peuvent faire connaître la véritable situation des affaires. Le général , surpris dans un camp , dans une ville , doit commencer par brûler lui-même ses papiers.

1369. Un général ne doit jamais signer de lettres qu'il ne les lise : un secrétaire peut employer des expressions faites pour blesser l'amour-propre de celui à qui elles sont adressées , et c'est la réputation du général qui souffre de cet oubli des convenances. Il peut encore ou par erreur ou par crime , tromper la pensée du général , et de là des maux sans nombre. Le général doit d'ailleurs se rappeler que deux lignes écrites par lui-même sont plus agréables aux militaires français , les mêmes qu'elles annonceraient un refus , qu'une page entière , quelque favorable qu'elle soit , écrite par une main étrangère.

1370. Un général doit lire ses lettres aussitôt qu'il les a reçues. On peut se servir des lettres comme d'un épée , en les faisant à dessein tomber entre les mains

de l'ennemi, soit pour faire changer un plan d'attaque sur le point faible d'une place que l'on défend, et faire naître l'idée d'en attaquer un plus fort; soit pour brouiller deux généraux, etc., etc.

LIEUTENANT. (*Voyez Capitaine.*)

1371. **LIGNE D'OPÉRATION.** Si vous voulez arriver dans le pays ennemi comme des Tartares, pour piller et ravager seulement, il faut que, comme ces peuples, vous ayez une nombreuse cavalerie; que vous entriez par un côté, balayant tout devant vous, et que vous vous retiriez avec tout votre butin, par un autre point, le plus vite que vous pourrez.

1372. En adoptant cette cruelle et barbare façon, cent mille chevaux auraient bientôt ravagé toute l'Europe, en dépit des grandes armées régulières bien munies de grosse cavalerie, d'artillerie, etc., parce que l'activité est tout à la guerre, et que nos armées en sont entièrement dépourvues. Elles sont enchaînées autour de quelques places de guerre, où leurs dépôts sont établis, et dont elles n'oseraient s'éloigner de trente lieues, enfermées sans cesse dans un cercle étroit dont leurs magasins forment le centre.

1374. Le général Lloyd donne le nom de *ligne d'opération* à la ligne qui unit entre eux les différens magasins qu'on a formés pour alimenter une armée.

1375. Un général doit se demander, avant de rassembler ses troupes, quel est l'objet qu'il a à remplir, ou, ce qui est la même chose, quel est le point où il doit se rendre. Cette première question résolue, il doit chercher l'endroit d'où il doit partir, le chemin le plus court et le plus facile qu'il doit tenir. Un mot répond à la principale de ces questions : on doit partir du point le plus rapproché possible de l'endroit où l'on doit aller; mais s'il est aisé de donner à cette question une réponse satisfaisante, il est infiniment difficile d'appliquer la pratique à la théorie.

1376. C'est cependant du bon choix de ce chemin que dépend le succès des guerres, tant offensives que défensives. Ce chemin commence à l'endroit où

a rassemblé ses magasins et son armée , et finit à l'endroit où l'armée doit agir. Comme on ne peut espérer trouver sur ce chemin des subsistances nécessaires , une armée (à moins qu'on ne fasse comme ont fait celles de l'empire en Allemagne) , on est obligé de déterminer d'avance sur la longueur des points fux où l'on établira des magasins de vivres et de munitions de guerre , points d'où partiront des convois destinés à alimenter l'armée : ces points servent de base aux opérations ; ils doivent conduire , dans une guerre défensive , vers d'autres points donnés sur vos frontières , ou dans l'intérieur de votre pays.

1377. Dans la guerre offensive , une seule ligne d'opération suffit : sa direction doit être telle que l'ennemi ne puisse agir sur elle , ce qui arriverait s'il était maître des provinces qui se trouvent sur la droite ou sur la gauche de votre marche ; car alors , plus vous avancerez , plus vous assurerez votre perte. Bientôt , n'ayant plus de communications avec vos dépôts , votre ligne sera détruite , et vous serez entièrement enveloppé et perdu.

1378. Ceci est rendu plus sensible par l'exemple suivant , que donne le général Lloyd.

1379. Je suppose une armée de quarante mille hommes de pied , et de dix mille chevaux avec son train d'artillerie , ses chariots de vivres , équipages , etc. ce qui suppose encore autant de chevaux. Cette armée est campée à Exeter , où sont tous ses magasins , et elle se propose de marcher à Londres. Je suis chargé de m'y opposer avec une armée de trente mille hommes seulement. Pour cet objet , je me campe aussi près d'Exeter qu'il m'est possible : en occupant quelques postes avantageux , j'obligerai l'ennemi à mettre quinze jours pour se rendre à Dorchester ou à Blandfort. Alors je me présente sur le front de son armée en jetant de petits corps sur ses flancs ; mais quand il est une fois arrivé à une distance de dix à douze lieues d'Exeter , où sont tous ses magasins , au lieu de m'opposer de front à sa marche avec toutes mes troupes , je jette une dizaine de mille hommes sur sa ligne de marche , autant sur son flanc gauche , et jetant les dix mille hommes qui me restent

sur sa ligne d'opération depuis son camp jusqu'à s
dépôt d'Exeter, cette dernière partie de mon armée e
partagée entre quatre ou cinq corps séparés, qui se do
nent la main pour former une chaîne le long de cet
ligne d'un bout à l'autre, de sorte qu'il ne peut se pré
senter un seul caisson qui ne soit vu et enlevé par quel
qu'un de mes détachemens. Il ne faut qu'une centaine
de dragons pour détruire un convoi, en dispersant les
charretiers, tuant ou enlevant les chevaux, brisant les
chariots, etc. Il faut donc que l'ennemi fasse quelque
gros détachement, comme par exemple de dix mille
hommes, pour escorter son convoi; alors je fais un
mouvement sur la droite avec toute mon armée, de
sorte que ma gauche se trouve en travers de celle de
l'ennemi; mon centre et toute ma droite le débordent
et fort au-delà : de quelque manière que l'escorte se
place, en partie devant, en partie sur le centre et en
partie derrière le convoi, je prétends qu'elle ne peut
pas le sauver; dix mille hommes ni vingt n'y réus
siraient pas. Ils sont embarrassés de leur convoi; ils ne
peuvent ni s'en éloigner, ni changer de positions; au
lieu que ma troupe, libre dans ses mouvemens, ma
nœuvre à son aise; elle se forme à son gré, elle attaque
où, comment et quand il lui plaît : elle peut charger
franchement ou amener l'ennemi autour d'un défilé,
d'un bois, etc. Pendant ces chicanes, tout le reste est
arrêté; alors deux ou trois mille hommes pelotonnés en
petits corps attaquent toute la chaîne des chariots d'un
bout à l'autre; qu'une de ces petites charges réussisse,
n'en faut pas davantage pour ouvrir et disperser tout
le reste.

1380. Il pourrait être avantageux d'attaquer avec la
s grande partie de vos forces, le corps qui forme la
e du convoi, si l'action ne se passait qu'à trois ou
tre lieues du camp, parce que vous pourriez le
uire entièrement avec tout le reste du détachement,
étruire ce convoi, à moins que l'ennemi ne fasse
le-champ un mouvement en arrière pour soutenir
détachement; mais cela ne lui est pas aisé, parce
dans ce mouvement, il prêterait le flanc à votre
et à toute votre gauche, qui sont placés en

équerre sur lui; et, de plus, il est certain qu'il arriverait trop tard pour empêcher la ruine de son convoi, ce qui était notre objet.

1381. Si, au lieu de n'être qu'à douze ou quinze lieues d'Exeter, comme je le suppose, l'ennemi en est à trente, comme à Salisbury, par exemple, je suppose qu'il tire toujours ses convois d'Exeter ou de quelque autre dépôt qui se trouve également à trente lieues, je dis que l'ennemi, ainsi placé, ne peut tenir plus de quinze jours dans son camp, n'eût-il d'autres difficultés à vaincre que celles qui naissent de la distance même; du mauvais état des chemins, du mauvais temps et d'autres accidens pareils.

1382. Il est impossible, dans une marche de soixante lieues, telle que nous disons, et qu'on ne peut faire en moins de vingt jours, de rassembler, d'entretenir assez de provisions, de fourrages, de chevaux, de chariots, etc., pour le service d'une armée de cinquante à soixante mille hommes. Je suis tellement persuadé de cette impossibilité, que je vais plus loin : si vous placez seulement vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux dans une position où ils ne puissent tirer leur subsistance que d'un point assigné à une distance seulement de trente lieues, au bout d'une semaine, ils seront contraints de venir eux-mêmes chercher leurs convois, de se disperser ou de périr.

1383. Maintenant, joignez à ces difficultés naturelles, et cependant invincibles, celles qu'un général habile peut y ajouter par une conduite mesurée sur les principes que nous avons exposés. Il me semble évident et hors de toute contradiction, qu'il n'y a point d'armée, grande ou petite, qui puisse agir sur une ligne d'opération de trente lieues, si l'ennemi est en état de tenir la campagne et d'éviter une bataille générale. Plus le pays sera resserré et coupé de bois, de montagnes, de défilés, plus les obstacles s'augmenteront pour l'ennemi; plus les chemins se trouveront croisés et plus il y aura d'avantage pour vous, parce qu'il en résultera plus de facilité pour agir sur la ligne de l'ennemi. Dans un terrain ainsi disposé, vous devez semer de toutes parts des pièges contre ses détachemens, et même contre

son armée entière , et ce sera presque toujours avec succès.

1384. Dans la guerre offensive, une seule ligne d'opération suffit; sa direction doit être telle que l'ennemi ne puisse agir sur elle. Lloyd conseille à tout général qui s'avance dans le pays ennemi de faire construire, à sept lieues au plus de l'endroit où est son armée, un camp retranché qui devienne son gros dépôt : de-là, dit-il, vous pourrez sans obstacle et sans difficulté amener vos convois à votre camp; ce que vous ne pourriez faire si le dépôt était à trente lieues, puisqu'il est impossible de couvrir une ligne de cette longueur.

1385. Dans une guerre défensive, il faut avoir trois lignes d'opérations, qui soient toutes trois perpendiculaires au terrain qu'on veut défendre : c'est sur la ligne du milieu que l'on doit se tenir constamment, ou du moins revenir toutes les fois qu'on peut; ainsi l'on protège les deux lignes extérieures.

1386. Le général Lloyd pose comme autant d'axiomes les règles suivantes :

1^o Quand la nature de la frontière que vous devez attaquer, et la position de vos dépôts vous en laissent la liberté, il faut choisir pour votre ligne d'opération la plus courte et la moins difficile.

2^o Votre direction doit être telle que l'ennemi ne puisse agir sur vos flancs, et conséquemment sur votre ligne d'opération, ce qui arriverait s'il était maître des provinces qui se trouvent sur la droite ou sur la gauche de votre marche; car alors plus vous avanceriez dans le pays, plus vous assureriez votre perte; bientôt vous n'auriez plus de communication avec vos dépôts, votre ligne serait détruite, vous seriez entièrement enveloppé et perdu.

3^o Il faut que cette ligne d'opération vous conduise à quelque objet essentiel; autrement dix campagnes, quoique fort heureuses, finiraient par ne vous rien produire d'utile.

1387. Si les difficultés sont toujours en proportion de la longueur de la ligne d'opération, il suit que toute chose à-peu-près égale d'ailleurs, l'armée qui agit sur la ligne la plus courte doit, par là même, av

à la fin tout l'avantage, en la supposant même inférieure, pourvu qu'elle soit conduite avec prudence et activité.

1388. — *Ligne de frontière.* Lloyd reconnaît dans les frontières deux espèces de force, la force réelle et la force relative.

1389. La force réelle consiste dans les obstacles naturels que l'ennemi trouve à son approche pour attaquer. Il y en a plusieurs sortes : les montagnes, les fleuves, les bois, les défilés; le genre de culture d'un pays et la fertilité entrent aussi pour beaucoup dans la composition de la force et de la faiblesse d'une ligne de frontière. Quant à la force relative, elle dépend de la distance où la frontière est de la capitale et des grandes places de guerre où sont établis les magasins de l'armée qui doit défendre; elle dépend aussi de l'endroit où l'ennemi pu établir les siens. Cette distance est ce qui fait connaître la longueur de la ligne d'opération pour l'un et pour l'autre; et suivant que cette ligne est plus ou moins longue, les opérations de la guerre sont plus ou moins difficiles.

1390. LUNE. C'est dans les surprises d'armée, de place, que la lune a surtout la plus grande influence. Une nuit constamment éclairée par la lune est peu favorable à ce genre d'entreprise. Si l'on était absolument maître du choix, on devrait se déterminer pour une nuit où la lune paraîtrait sur l'horizon, jusqu'au moment où l'on arriverait très-proche de l'armée, de la place ou du poste que l'on veut surprendre.

III

1391. MAGASINS MILITAIRES *pendant la guerre.* Il est prudent de faire entre les magasins et l'armée des dépôts qui assurent et facilitent les transports. Il est essentiel de former de bonne heure ses magasins, et, autant que possible, avec des matières achetées chez la puissance contre laquelle on doit faire la guerre.

1392. Si l'ennemi n'a pas ses magasins bien fournis,

avantage de refuser la bataille; si, au contraire, ce sont les vôtres qui ne le sont pas, avantage de combattre. Si on entre en campagne avant que la terre soit couverte, nécessité d'augmenter les magasins et de les rapprocher de l'armée, nécessité de remplir les magasins quelque temps avant de commencer la guerre. Quand on est forcé de détruire les magasins, le général ne doit confier cette commission qu'à des officiers dont il soit très-sûr; il doit même ne pas s'éloigner qu'il n'ait la certitude que ses ordres ont été exécutés. Il en résulterait du contraire que, l'ennemi, en s'en emparant, pourrait facilement prolonger la guerre et la porter plus loin.

1393. Il serait bon, avant que l'ennemi pût se mettre en campagne, de le prévenir en brûlant ses magasins.

1394. **MACHICOULIS.** Ceux dont on peut faire usage pour la défense d'une maison, consistent en une espèce de tribune que l'on construit au-dessus des portes et des fenêtres du rez-de-chaussée; cette tribune doit avoir cinq ou six pieds de hauteur, deux à trois pieds de saillie, et autant de longueur qu'en a la porte ou la fenêtre qu'elle doit protéger; le devant doit être couvert avec des planches ou de forts madriers destinés à mettre à l'abri de la balle les hommes qui y sont placés. Le machicoulis doit être soutenu sur des poutres que l'on fait passer par des trous faits dans le mur, et qu'on fixe contre le plancher, afin qu'elles ne puissent pas faire la bascule. Le fond doit être composé de planches mobiles. Pour communiquer de l'intérieur de la maison au machicoulis, on fait dans le mur un trou de quatre pieds en carré.

1395. Le devant de la tribune doit être percé de créneaux, dont le soldat se sert pendant que l'ennemi est encore éloigné. Quand l'assaillant est au pied du mur, ou se dispose à le saper, ou enfin cherche à enfoncer la porte, on fait tomber sur lui, en enlevant le plancher de la tribune, des pierres, de l'eau bouillante, et tous les autres objets qui peuvent ou le blesser, ou l'incommoder. (*Voyez Maison.*)

1396. MAISON. Un officier particulier étant souvent chargé de garder une maison, de la défendre ou de l'attaquer, il doit se conduire de la manière suivante : Pour mettre une maison en état de défense, un officier doit remarquer si elle est bonne, médiocre ou mauvaise. Une maison est bonne quand elle réunit les huit qualités suivantes :

1^o Quand elle commande tout ce qui l'environne;

2^o Quand elle est située à l'endroit où elle est nécessaire, et où on désirerait, si elle n'y était pas, en rencontrer une;

3^o Quand elle fournit les matériaux propres à sa défense.

4^o Quand elle est d'un accès difficile et d'une retraite sûre;

5^o Quand son étendue est proportionnée au nombre d'hommes qui doivent la défendre, et à l'espèce d'armes dont ces hommes doivent se servir;

6^o Quand les murs sont bons. Il est à observer que ceux en briques ou en torchis, où le boulet ne fait que son trou, sont préférables à ceux en pierres;

7^o Quand les parties qui la composent se flanquent mutuellement;

8^o Quand il ne faut, pour la mettre en défense, que les moyens et le temps dont on peut disposer.

1397. Une maison est médiocre quand, jouissant des qualités renfermées sous les numéros 1 et 8, elle manque de quelques-unes des autres.

Une maison est mauvaise quand, possédant les qualités énoncées sous les numéros 2, 3, 4, 5, 6 et 7, elle est privée de celles comprises sous les numéros 1 et 8.

1398. Si nous appelons médiocres les maisons qui manquent de six d'entre les huit conditions demandées, et mauvaises celles qui n'en sont privées que de deux, c'est qu'il est presque toujours possible de procurer aux premières ce qui leur manque, et qu'il est impossible de remédier aux vices des secondes.

1399. Aussitôt qu'un officier aura reçu l'ordre d'oc-

cuper une maison qu'on lui aura désignée, il prendra toutes les informations indiquées au mot *Reconnaissance*; il marchera ensuite en homme de guerre, et arrivera probablement sans accident. Alors il s'arrêtera dans un endroit fortifié par la nature; il enverra un sous-officier intelligent, accompagné de quelques soldats, fouiller la maison; il leur recommandera de l'exactitude et de la diligence; il fera en même temps reconnaître avec soin le terrain environnant, afin d'éviter toute surprise.

1400. Pendant qu'on exécutera ces premiers ordres, il examinera les chemins par où l'ennemi peut venir à lui, et ceux par lesquels il pourra se retirer, en cas d'événemens fâcheux : ce dernier point est très-important; celui qui le néglige est un imprudent ou un ignorant qui ne mérite pas de commander, ou peut-être un homme faible qui n'ose point faire la supposition d'une attaque de vive force.

1401. Dès l'instant où le commandant aura été assuré que la maison et ses environs ne sont point occupés par l'ennemi, il quittera son dernier poste, et s'approchera de l'édifice, en se faisant précéder par une avant-garde chargée de fouiller une seconde fois la maison, et d'en expulser les habitans, en leur assurant qu'on ne leur fera éprouver volontairement aucune perte, et que la discipline la plus exacte veillera sur leurs propriétés.

1402. L'officier divisera ensuite son détachement de manière à en employer une partie à travailler et l'autre à faire la garde; il placera des sentinelles, et prendra contre les surprises toutes les précautions d'usage; il fera ensuite abattre autour de la maison, et au moins jusqu'à une grande portée du mousquet, les arbres, les haies, etc., etc., à dix-huit pouces ou deux pieds de terre, et aiguiser la partie supérieure de ce qui restera sur pied; il fera démolir rez-pied rez-terre les maisons voisines qu'il ne pourrait pas fortifier, et les murs de clôture qu'il ne pourrait pas garder.

1403. Il fera disperser avec soin les menus matériaux que la démolition aura produits, en conservant les grosses pierres, les briques et surtout le bois, ainsi que les poutres des arbres et des haies coupées.

1404. Il fera combler les chemins creux, les ruis et ravines qui se trouveront autour du poste, ou il les rendra impraticables. Il fera brûler les menus bois, paille et foin qui se trouveraient dans les environs, en conservant néanmoins de quoi faire des fascines et des fagots.

1405. Pendant qu'une partie du détachement sera occupée à ces objets, une autre exécutera ce que le commandant aura jugé le plus convenable pour mettre le rez-de-chaussée en état de défense.

1406. On condamnera intérieurement toutes les portes qui conduiront dans l'intérieur de la maison, excepté une seule, qui se trouvera, autant que possible, sur le côté, et ne devant point être naturellement attaquée par l'ennemi; les battans de cette porte seront doubles, crénelés et soutenus par de forts arcs-boutans. on tiendra d'y pratiquer un guichet qui restera libre; on creusera en avant de cette porte un fossé de sept pieds de profondeur et autant de largeur, et l'on y pratiquera un pont volant pour le passer: mais, pour rendre les abords de la porte encore plus difficiles, on pourrait, si l'on en avait le temps, fortifier ce fossé. Au-dehors de cette porte, on construira un machicoulis (voy. ce mot); en arrière, et dans l'intérieur de la maison, on plantera des arbres taillés en abatis, qui seront enterrés jusqu'aux branches; on percera dans la porte deux rangs de créneaux de deux pouces de diamètre, le premier rang à un pied du seuil, et le second à sept ou huit. Les créneaux seront, dans chaque rang, à un pied de distance; ceux du rang supérieur seront placés vis-à-vis le milieu de l'intervalle qui sépare ceux du rang inférieur.

1407. Pour condamner les autres portes donnant à l'extérieur qui pourraient se trouver à la maison, on entassera derrière chacune beaucoup de terre, et surtout du fumier. Pour les rendre inaccessibles, on creusera en avant de chacune un fossé semblable à celui de la porte d'entrée, en veillant attentivement à ne point endommager les fondemens du mur, et à disperser la terre qui en proviendra.

1408. Après ces premiers préparatifs, il ne restera

On construira des machicoulis au-dessus de chaque porte à percer des créneaux dans les parties qui ne sont couvertes ni de fumier, ni de terre.

On bouchera, avec des arbres taillés en abatis, les ouvertures de toutes les portes dont on aura fermé les

On fera un grand trou dans le plancher du premier étage, au-dessus de chaque porte tant intérieure qu'extérieure.

On barricadera, doublera, étançonnera et crénelera les fenêtres du rez-de-chaussée ; on construira des machicoulis dans leur partie supérieure, et l'on creusera un fossé en avant de chacune. Les angles des fenêtres seront couverts avec un bon tambour entouré d'un fossé, et surmonté de machicoulis ; les murs qui formeront les angles seront percés de deux rangs de créneaux ; ils auront quatre pouces d'ouverture, et seront espacés dans chaque rang, à un pied de distance les uns des autres.

Le reste des murs qui forment le bâtiment sera percé aussi de deux rangs de créneaux de la même hauteur que les autres, et placés de même, mais à six pieds de distance. Pour pouvoir se servir des créneaux du rang inférieur partout où la chose sera possible, on fera creuser dans l'intérieur de la maison, au milieu des murs crénelés, et vis-à-vis des créneaux, des trous de quatre pieds d'ouverture et de quatre de profondeur pour atteindre aux créneaux supérieurs, on construira des échafauds élevés de quatre pieds au-dessus des murs, et l'on se pourvoira d'une portière et d'un tamboir pour couvrir chaque créneau du rang inférieur. On fera passer les poutres qui porteront dans les murs ex-

On rassemblera dans l'intérieur de la maison les débris d'arbres taillés en abatis.

On rassemblera aussi les bois propres à construire une retréne, ou même on la construira d'ailleurs, afin que l'ennemi ne peut assaillir que par un endroit déterminé.

Si cela est nécessaire, vous ferez percer des trous dans les murs de refend, afin de vous ass-

rer une plus vigoureuse résistance dans l'intérieur; la même chose pour les escaliers qui conduiraient au premier étage, que vous détruirez, on peut prendre aussi la précaution d'embarrasser, par des abatis, les pièces dans lesquelles l'ennemi pourrait se former.

1416. On fortifie avec le plus grand soin une dernière pièce, dans laquelle on dépose les armes et une grande partie des munitions de guerre et de bouche : c'est vers cette pièce que l'on pourra diriger sa retraite, en gagnant de là le premier étage avec des échelles. Si on a du canon, on le placera dans les endroits où l'ennemi doit diriger ses attaques, c'est-à-dire vis-à-vis les portes et les angles de la maison, à cet effet, vous percerez dans les portes et les tambours des trous suffisans pour vous servir d'embrasures.

1417. Le rez-de-chaussée en état de défense, on s'occupera du premier étage; on en barricadera fortement toutes les fenêtres. Deux des moins en vue seront cependant moins solidement fermées que les autres. On fera dans le plancher, vis-à-vis chaque fenêtre, une ouverture de cinq pieds de largeur, dépassant de deux pieds à droite et à gauche les jambages de la fenêtre. On se pourvoira de planches pour jeter un pont sur cette espèce de fossé; on pratiquera aussi, au ras du plancher, à chacun des cotés de fenêtre, un trou de huit pouces carrés. On percera dans les murs du premier étage un ou deux rangs de créneaux, le premier quatre pieds de hauteur, et le second à huit; on pourra sans inconvéniens, donner à ces créneaux plus d'ouverture qu'à ceux du rez-de-chaussée, et on leur ménagera une plongée. Outre les ouvertures pratiquées dans le plancher, au-dessus de chaque porte et de chaque fenêtre du rez-de-chaussée, et en avant des fenêtres du premier étage, on en fera de nouvelles des deux côtés de chaque porte de ce premier étage; elles auront cinq pieds de largeur : on se pourvoira de planches pour des ponts volans sur toutes ces espèces de fossés ou de machicoulis intérieurs, on percera encore, dans les planchers du premier étage, un grand nombre de trous de trois pouces de diamètre, et l'on se pourvoira de tambours pour les boucher. On choisira aussi, dans la

premier étage, un lieu de retraite qui servira de magasin, et l'on percera des créneaux dans les murs de séparation. Pour achever de mettre cet étage en état de défense, on fera transporter dans les différentes pièces des quartiers de pierre, des tuiles, des briques, de la chaux vive et surtout beaucoup d'eau.

1418. Si l'on croyait nécessaire de fortifier le second étage, on le ferait comme pour le premier. Arrivé au dernier étage, on enlèvera d'abord les tuiles ou les ardoises de la toiture; on les entassera dans les divers appartemens; on démontera la charpente, dont on conservera le bois; on démolira les murs intérieurs ou de refend, jusqu'au plancher, et on laissera subsister quatre pieds et demi de ceux qui font le contour du bâtiment; on fera dans le plancher de ce dernier étage des espèces de machicoulis intérieurs, et les meurtrières dont nous avons fait mention en parlant du premier étage.

1419. On fera transporter dans ce dernier étage des poutres, des pierres, etc., et l'on couvrira le plancher entier d'un pied de fumier.

1420. Si la maison est surmontée d'un donjon ou flanquée de quelques tours, ce sera dans ce donjon ou dans ces tours que l'on placera la salle d'armes, les magasins, et que l'on dirigera sa retraite.

1421. La maison mise en état de défense, on s'occupera à augmenter sa force, et à tirer parti des différens objets qui l'entourent.

1422. Si l'on a conservé les murs qui entourent la cour, on fortifiera la porte d'entrée de cette cour comme celle de l'édifice lui-même.

1423. On construira contre les murs de la cour des banquettes qui puissent réduire la hauteur du mur à trois pieds et demi. Monté sur ces banquettes, le soldat pourra tirer par-dessus les murs; on pourra aussi faire des créneaux dans le mur. Si la cour renferme des écuries, des remises, etc., on fortifiera chacun de ces édifices particuliers comme s'il était isolé, en prenant seulement la précaution d'assurer les communications de ces bâtimens avec la maison, et la possibilité de les détruire.

1424. Les haies et les charmilles qu'on aura conser

vées offriront des moyens de rendre la maison plus forte : on terrassera les haies et les charmilles , et l'on donnera une certaine plongée à leur partie supérieure.

1425. Tels sont les moyens nécessaires pour fortifier une bonne maison ; voyons ceux à la défense d'une maison médiocre.

1426. Il ne faut songer à fortifier une maison commandée par une montagne accessible au canon , que lorsqu'on a le temps d'élever un épaulement capable de la couvrir de ce commandement.

1427. Si une maison était commandée par une autre dans laquelle l'ennemi pourrait placer du canon, il faudra détruire ce commandement.

1428. Quand votre maison sera soumise qu'à un commandement à l'œil ou au fusquet, vous pourrez recourir à un blindage ou à un éventail. (*Voyez ces mots.*)

1429. Les matériaux nécessaires pour mettre une maison en état de défense, sont ordinairement fournis par la destruction du toit, ou celle des maisons voisines.

Quand l'accès de la maison sera trop facile, vous dégraderez les chemins par lesquels l'ennemi pourrait conduire son canon, ou bien vous les embarrasserez par des abatis. Quant au chemin de retraite, vous le conserverez en bon état, mais vous creuserez dans toute sa longueur des fossés larges et profonds, et vous vous pourvoirez de ponts volans pour passer ces fossés.

1430. Quand on manque de bras, on peut recourir aux paysans des villages voisins, et les employer à transporter les matériaux, à construire les ouvrages extérieurs; ils ne doivent jamais entrer dans la maison.

1431. Quand les murs sont trop faibles, on les terrasse et on les étançonne; quand ils sont trop épais, on donne aux créneaux une ouverture proportionnée à leur épaisseur; quand ils ne se flanquent point naturellement, on construit des tambours.

Ces principes de défense sont applicables aux vieilles

châteaux, aux églises, aux moulins et à tous les édifices que l'on trouve dans la campagne.

1432. On voit, par la multitude et les différentes espèces de travaux qu'on est obligé de faire, l'attention que le chef doit avoir de faire ramasser tous les outils propres à ces sortes d'ouvrages, tels que pals de fer, haches, scies, pelles, pioches, pics à roc, masses, marteaux, que renferment les maisons et villages voisins, et de désigner à chacun de ses soldats le genre de travail qui convient à son métier et à son caractère.

1433. On peut encore augmenter la force d'une maison en l'entourant d'un ouvrage en terre. Cet ouvrage est considéré comme un fort dont la maison est le réduit. On peut aussi employer les palissades, les fraises, les chevaux de frise, les puits, les chausse-trapes, les herses de laboureurs (*voyez ce mot*), les buissons, épines, abatis, fougasses, les inondations.

1434. Pour garder une maison, il faut, comme pour les autres postes, une vigilance constante. Il faut diviser ses troupes, et poser toutes les sentinelles nécessaires, afin d'éviter une surprise et être prévenu à temps, de manière que les officiers et les soldats ne soient point étonnés quand l'ennemi se présentera.

1435. Afin d'éviter la confusion, on assurera à chacun un district particulier : on donnera à l'officier et au sous-officier le plus intelligent le rez-de-chaussée ; à un autre le premier étage ; un troisième sera chargé de la défense du deuxième étage. Le commandant en chef ne devant conserver pour lui aucun poste particulier, il doit être occupé également de tous. Il donnera à chacun de ses officiers un nombre de sous-officiers et soldats proportionné à l'étendue et à l'importance du poste qu'il leur aura confié ; il obligera le commandant de chaque étage à désigner, pour chaque partie du mur, un nombre déterminé de sous-officiers et soldats ; il rédigera, par écrit, l'ordre général et particulier qu'il voudra qu'on suive dans la défense ; il *re-*
mettra copie de cet ordre au commandant dans chaque
étage, et il en fera afficher au moins un exemplair

dans un endroit où chacun puisse le lire et le consulter au besoin.

1436. — *Défense.* Pour défendre une maison, on emploie d'abord les principes généraux de la défense d'un retranchement, auxquels nous joindrons ceux nécessaires à la défense des portes, fenêtres, tambours, à celle des machicoulis et des différens appartemens; la manière de repousser une escalade, le moment où l'on doit faire pleuvoir sur l'ennemi des braises, de l'eau bouillante, des pierres, des poutres; l'usage des réserves et la retraite.

1437. Lorsque l'assa-
est parvenu au pied
trer dans l'intérieur d
ou une fenêtre du rez-de-chaus-
ou à donner l'escalade.

malgré tous les obstacles,
il cherche, pour péné-
trer, à forcer une porte
ou à faire une brèche,

S'il entreprend de forcer la porte, on garnit de fusiliers les créneaux qui l'avoisinent, les machicoulis qui la surmontent, les tambours qui la flanquent. Le feu bien ajusté qui sortira de ces différens endroits parviendra peut-être à le rebuter et à l'empêcher de passer le fossé. Si malgré le feu de votre artillerie et de votre mousqueterie, il comble le fossé ou le passe sur un pont, vous ferez tomber sur lui du haut des murs, et par l'ouverture des machicoulis, de gros morceaux de bois, des troncs d'arbres, des pierres de tailles, des briques, des cendres brûlantes, de l'eau bouillante ou froide, etc. L'ennemi n'a-t-il pas été rebuté par cette grêle de coups? Essaie-t-il d'enfoncer la porte avec des haches, des leviers, ou avec un bélier? Placez derrière cette porte des arbres taillés en abatis, et des hommes pourvus d'armes de longueur aideront les fusiliers à empêcher l'ennemi d'entrer. Pénètre-t-il néanmoins dans la maison? Les soldats placés dans l'étage supérieur garnissent aussitôt les ouvertures pratiquées dans le plancher, ils jettent par les grandes ouvertures des quartiers de pierre, des tuiles, des briques, ils font passer par les médiocres des armes de Hast, et ils font feu par les plus petites.

Les détachemens postés dans les appartemens voisins essaient de chasser l'ennemi, en venant de moment

moment les charger avec impétuosité. Cependant le nombre en augmente peu à peu, et l'appartement se remplit d'ennemis : alors les assiégés l'abandonnent ; ils se retirent dans les chambres voisines ; ils en ferment les portes et les barricadent ; ils garnissent les créneaux qui donnent sur la pièce dans laquelle l'ennemi a pénétré ; le combat se renouvelle, et chaque chambre exige un nouveau siège.

1438. L'ennemi, parvenu à la place d'armes, y trouve plus de résistance que partout ailleurs : la réserve y fait des sorties vives et répétées ; et si, par sa conduite pleine de valeur, elle ne parvient point à chasser l'ennemi, elle donne au moins au reste des défenseurs de la maison le temps d'abandonner le rez-de-chaussée, de gagner le premier étage et d'enlever les munitions de guerre et les échelles : l'assaillant n'a plus alors d'autres moyens que le feu. S'il transporte du bois, s'il allume du feu au milieu d'une des pièces du rez-de-chaussée, on fait tout pour l'éteindre et en prévenir les effets ; si le feu fait des progrès, il faut alors se résoudre à battre la chamade, ou plutôt il faut se rassembler dans un des appartemens, en sortir l'épée à la main, marcher tête baissée, et se faire jour à travers les ennemis surpris.

1439. Quand l'ennemi attaque une fenêtre, on se conduit comme pour l'attaque d'une porte. Quand il veut forcer une brèche qu'il a faite, ou une retrade qu'on a construite, on a encore recours aux mêmes moyens.

1440. Si l'assaillant donne l'escalade, on lance sur les soldats qui montent par les échelles, des objets semblables à ceux jetés aux soldats qui veulent forcer une porte, une fenêtre, une brèche, etc. ; avec ces objets on renverse les assaillans et même les échelles.

1441. De quelque manière que l'ennemi ait pénétré dans le premier étage, les hommes qui le défendent doivent se conduire comme ceux qui étaient chargés de la défense du rez-de-chaussée. Lorsqu'ils se voient sur le point d'être forcés, ils doivent se retirer dans le donjon, et n'en sortir que pour faire un coup de main vigoureux, ou pour signer une capitulation honorable. Si la maison est entourée d'un ouvrage en terre,

défend d'abord cet ouvrage extérieur, et on se retire dans la maison, où, après avoir fermé les portes, on se conduit comme nous venons de le dire.

1442. Les officiers qui prendront ces principes pour règle de leur conduite, seront assurés de s'illustrer par une longue résistance; peut-être même obligeront-ils l'ennemi à conduire du canon pour s'emparer d'une misérable bicoque, d'où s'ensuivra le retard nécessaire de la marche de l'armée ennemie, et pour l'officier qui aura fait une aussi belle défense, une gloire à-peu-près égale à celle d'une victoire.

1443. — *Attaque.* Un détachement chargé de se rendre maître d'une maison, traitera de l'artillerie après lui, ou en sera dépourvu. Dans le premier cas, il viendra facilement à bout de son projet, mais dans le second, ce ne sera qu'avec beaucoup de peine, de bravoure, surtout s'il a en tête un ennemi intelligent et courageux.

1444. Le détachement muni de canon pourra, si son adversaire en est dépourvu, l'obliger à se rendre, en établissant son artillerie au-delà de la portée du fusil, et en la dirigeant contre les angles de la maison. Si les défenseurs ont de l'artillerie, l'assaillant construira des ouvrages en terre, à l'abri desquels il pourra détruire la maison sans compromettre la vie de ses soldats.

1445. Comme il importe toujours de se rendre promptement maître d'une maison, on se borne rarement à canonner : on cherche à faire une brèche ou deux dans les angles de l'édifice, ou les autres endroits qu'on aura reconnus pour les plus faibles. Dès que la brèche est faite et praticable, on marche avec impétuosité; on joint l'escalade à l'assaut; on est bientôt maître du poste en se conduisant ensuite comme nous l'indiquerons en parlant d'une attaque sans artillerie.

1446. Avec quelques obusiers on y met le feu, et on s'en empare promptement et sans perdre de monde. Quand on n'a point de canon, il faut s'occuper d'abord à faire taire le feu de l'ennemi ou à le rendre inutile. Pour éteindre le feu, on construira, avec des piquets, une espèce de parapet à quelque distance de la

maison; on placera des fusiliers derrière ce parapet, percé de créneaux; ils viseront aux créneaux de la maison, et s'ils sont adroits, ils parviendront à éteindre, ou du moins à diminuer le feu de l'ennemi: cette opération devant être longue, il vaut mieux chercher à rendre le feu de l'ennemi inutile.

1447. Pour y réussir, on dirigera l'attaque vers les parties de l'édifice qui seront le plus dépourvues de créneaux, et vers celles qui ne seront ni surmontées de machicoulis, ni flanquées par des tambours: les angles de la maison réunissent assez souvent ces trois conditions.

1448. Le feu qui part des créneaux percés au rez-de-chaussée est plus difficile à éteindre; on ne peut même espérer de le calmer qu'en employant des sacs à terre, encore ce moyen est souvent inutile et toujours dangereux.

1449. Quand le feu de l'ennemi est éteint ou calmé, il faut faire une brèche aux murs, ou en enfoncer les portes, ou tenter l'escalade.

1450. Pour faire une brèche à une maison, il faut, quand on est dépourvu de canon, recourir à la sape ou au bélier. (*Voyez ce mot.*)

1451. Avant d'entreprendre de saper un mur, il faut avoir éteint les feux qui pourraient incommoder les sapeurs: c'est vers les angles de l'édifice que l'on doit diriger la sape; il faut commencer par dégarnir extérieurement toute l'ouverture qu'on veut faire; ainsi la brèche est faite en même temps. Dès l'instant que l'on découvre l'intérieur de la maison, on poste des fusiliers qui, par un feu violent, éloignent l'ennemi, et sitôt que la brèche est faite, on donne l'assaut avec impétuosité.

1452. Quand on n'a pu faire la brèche ni avec le bélier, ni avec la sape, on cherche à forcer une des portes, on commence à tirer un grand nombre de coups de fusil contre celle qu'on veut forcer, on s'en approche ensuite avec vitesse: on est muni de haches pour tâcher de la briser, et de forts leviers pour la jeter en dedans. Pendant ces dernières opérations, on se tient colé au mur pour éviter les coups de l'ennemi. On peut encore

pour forcer une porte, allumer sur son seuil, un feu ardent qui puisse en embraser bientôt les battans. Mais, au préalable, il faut avoir comblé le fossé.

1453. Si l'ennemi a terrassé les portes, on fait une tentative contre quelques fenêtres. Quand on ne peut enfoncer une porte, ni faire breche, ni forcer une fenêtre, on prend le parti de donner l'escalade à plusieurs endroits en même temps : on dresse les échelles contre les parties de l'édifice les moins crénelées et les moins vues par l'ennemi, on monte avec vivacité, et on parvient où à entrer par quelque fenêtre du premier étage, ou à gagner le haut de l'édifice. On n'attend pas d'avoir usé tous les autres moyens pour essayer l'escalade ; on peut et on doit même, dès le premier abord, les employer tous en même temps.

1454. Si dès l'instant où on a pénétré dans la maison, les assiégés ne battent pas la chamade, on les pour- suit avec vivacité d'appartement en appartement le meilleur, le plus prudent est d'allumer un grand feu dans le milieu d'une pièce, ou d'y transporter un brasier de poudre que l'on enflamme au moyen d'une longue trainée. Il ne faut prendre ce parti qu'après avoir eu l'humanité d'en prévenir les assiégés, en les menaçant de ce danger.

1455. Tous ces moyens nécessitent, pour leur exécution, une dépense considérable d'hommes. L'auteur ancien capitaine de voltigeurs, propose le suivant :

1456. Quand on sera dépourvu d'obusiers et de canons, on commencera par bien reconnaître la maison fortifiée comme dessus, et qu'on a l'ordre d'enlever. Pendant ce temps on se pourvoira de fagots secs dont on fera des fascines d'un pied de diamètre aux deux bouts, qu'on liera fortement : si on peut se procurer du goudron, huile, ou suif, on en répandra dessus pour les rendre plus combustibles, si on n'a pas une quantité suffisante de fagots secs, on fera des fascines avec du bois vert pour les mêler avec les seches.

1457. Ayant remarqué les points de la maison les plus susceptibles d'être incendiés, on y tracera les lignes de direction, de manière à garantir le plus possible

soldats du feu de l'ennemi, en profitant de toutes les circonstances de la localité.

1458. On divisera la troupe en plusieurs partis, selon le nombre de points où l'on voudra allumer un feu. Chaque soldat, muni d'une ou deux fascines, dont il se couvrira avec soin pour se garantir des balles, viendra à la course jeter son fagot à l'endroit indiqué; quelques-uns d'entre eux en porteront d'enflammés qu'ils mêleront aux autres, et l'incendie ne tardera pas à se manifester.

1459. On pourra encore faire précéder chaque peloton porteur de fascines d'un certain nombre de soldats munis de sacs à terre, pour, en se glissant le long du mur, boucher successivement les créneaux rasans. La ligne perpendiculaire à chaque angle de la maison, s'il n'y a point de tambour, est celle qui offre le moins de danger.

1460. MANTELET, parapet mobile fait de planches ou madriers. Ceux-ci ont ordinairement trois pouces d'épaisseur; ils sont cloués les uns sur les autres à la hauteur de six pieds, et portés par de petites roues

1461. Dans les sièges, ils servent aux sapeurs pour se garantir de la mousqueterie; pour cet objet, les sapeurs se servent plus ordinairement d'un gabion farci.

1462. MARAUDE, pillage exercé par le soldat en campagne, sans ordre et contre les ordres, dans les villages voisins du camp.

1463. Elle fait périr beaucoup de soldats, qui sont tués par les paysans ou enlevés par les partis ennemis. Quand, ainsi que dans les campagnes de la république et de l'empire, le soldat ne reçoit point de distribution de vivres, il est forcé de s'en procurer lui-même; dans ce cas, un chef de compagnie doit envoyer aux vivres par escouade ou demi-escouade sous les ordres du caporal, lequel est responsable de la conduite de ses hommes et des dégâts qu'ils peuvent faire; c'est le seul moyen de mettre un peu d'ordre dans ce pillage dangereux. S'il se présente un parti ennemi, le capor

se défend, fait sa retraite sans craindre de perdre ses soldats.

1464. **MARCHE MILITAIRE.** C'est l'action de parcourir avec ordre un espace déterminé dans un temps donné. Pour enseigner à un régiment à marcher militairement, ce n'est ni dans un Champ-de-Mars, ni sur une grande route qu'on doit le mener, mais tantôt sur des chemins étroits, tortueux et raboteux, tantôt dans une vaste plaine, quelquefois sur des collines peu élevées, sur des montagnes escarpées; enfin, dans des vallons très-creux : aujourd'hui, on traversera des guérets, demain des bois, etc.; on fera quelquefois une lieue au pas le plus précipité, quelquefois, mesurant sa marche sur une colonne voisine, à laquelle on servira de pivot, on ne fera que tourner sur soi-même, et on attendra, avant de se remettre en marche, que cette colonne ait fait son mouvement de conversion.

1465. Un jour, on portera son sac et son pain; un autre, on ne portera que ses armes. Quelquefois, on déploiera la colonne. Ce ne sera point à emboîter le pas que l'on s'occupera, mais à marcher en bon ordre, en silence, et aussi serré qu'il est possible de marcher dans les campagnes.

1466. Voici des principes de marche :

1° Mettre la colonne en marche en même temps.

2° Conserver à la tête de la colonne un pas parfaitement égal, soit que l'on marche en terrain uni, soit que l'on monte ou que l'on descende.

3° Avoir l'attention de tenir la colonne dans la ligne la plus droite que l'on peut, parce que toute colonne qui serpente s'allonge.

4° Observer que les mouvemens de conversion, que les sinuosités du terrain et des chemins obligent à faire, s'exécutent sans perdre de temps.

5° Lorsqu'une colonne d'armée marche par pelotons, qu'il faut déployer, il faut faire serrer les rangs et mettre l'arme au bras.

6° Il faut avoir soin de faire garder scrupuleusement les distances entre chaque subdivision.

7° Si le passage est étroit et court, il faut faire serrer les rangs et mettre l'arme au bras.

8° Si on est obligé de filer un par un, la tête de la colonne se porte en avant l'espace nécessaire, et attend que la gauche se soit reformée en-deçà du défilé.

1467. — *Des marches.* Elles peuvent être divisées en marches de détachement et en marches armée : les officiers subalternes dirigent les premières et les généraux les secondes, elles ont plusieurs principes qui leur sont particuliers.

1468. — *Marches dirigées par un officier particulier.* Un détachement qui va doit être divisé en trois parties : avant-garde, bataille et en arrière-garde. Le corps de bataille doit être en corps de

1469. Quand on est en marche, l'avant-garde doit être plus forte que l'arrière-garde ; quand on craint pour ses derrières, l'arrière-garde doit être plus forte. L'avant-garde ne doit pas être absorbée par l'arrière-garde ne doit pas être absorbée.

1470. Dans la plaine, l'arrière-garde doit être formée par des courriers dans les pays couverts et montueux, par les deux ailes ; dans les pays coupés, par les deux ailes ; au défaut de cavalerie, on prend pour l'avant et l'arrière-garde les hommes les plus lestes et les plus vigoureux.

1471. L'avant-garde doit être divisée en deux parties, en corps d'avant-garde et en découvreurs. (*Voyez ce mot.*)

1472. Le commandement de l'avant-garde sera donné à un officier ou sous-officier intelligent ferme et prudent ; cet officier se conformera aux principes établis à ce mot. (*Voyez Avant-garde.*)

1473. Un détachement qui est précédé par des découvreurs adroits, et par une avant-garde intelligente, qui est suivi par une arrière-garde prudente et par des découvreurs vigilans, n'a certainement pas à craindre d'être surpris. S'il est sage, il marchera toujours avec autant de précaution que s'il était isolé.

Avant de sortir du camp, le commandant en chef du détachement nommera un officier pour commander sous ses ordres et le remplacer en cas d'accident : cet officier

aura le secret de l'opération que le détachement va faire, le chef de l'avant-garde et ce commandant doivent en être instruits.

1474. On ne doit rien négliger pour que les soldats du détachement ne puissent deviner quel est le but de la marche : ainsi les déserteurs seront moins utiles à l'ennemi, et les prisonniers qu'il fait ne peuvent lui donner des nouvelles intéressantes.

Quelque nombreux que soit le corps de bataille d'un détachement, il sera toujours divisé en quatre parties : chacune aura son chef particulier ; ainsi les ordres généraux sont mieux exécutés, et, si l'on est dans le cas de tirer sur l'ennemi, le détachement ne sera jamais dépourvu de tout son feu à la fois.

1475. Le chef du détachement se procurera, avant de se mettre en marche, un plan exact de tout le pays qu'il devra parcourir, il prendra, auprès des guides et des gens qui connaissent le pays, toutes les informations détaillées à l'article *Reconnaissance* (voyez ce mot) ; il réglera l'ordre de sa marche sur ce plan, et les transports qu'on lui aura faits.

1476. Avant de partir, il tiendra, avec son lieutenant et le chef d'avant-garde une espèce de conseil dans lequel il leur confiera tout le plan de l'opération. Il rassemblera ensuite les autres officiers et sous-officiers qui auront des commandemens particuliers, et il leur donnera les instructions générales qui pourront leur être nécessaires, observant de ne point découvrir le secret de l'opération. Ces instructions, selon les circonstances, porteront sur les objets suivans :

1477. Quelque circonstance favorable qui se présente pour acquérir de la gloire, les commandans des différentes parties du détachement se contenteront d'exécuter les ordres qu'ils auront reçus. Le chef de l'entreprise gravera encore plus avant dans son esprit cette maxime qu'aucun de ses subordonnés.

1478. Le commandant recommandera à ses officiers de maintenir leur troupe dans le plus grand ordre et dans le plus grand silence : une troupe qui marche en désordre est battue, si l'ennemi paraît à l'improvise, et celle qui, dans les occasions indifférentes, ne va

pas le silence, l'observera encore moins dans les occasions importantes; aussi ne peut-elle pas exécuter les ordres qu'on lui donne, ou parce qu'elle ne les entend pas, ou parce qu'elle les entend mal.

1479. On empêchera les soldats de la même division de confondre leurs rangs, leurs files, et à plus forte raison de se mêler avec ceux des autres divisions. On ne leur permettra jamais ni de porter leurs armes en bandoulière, ni d'envelopper la batterie de leur fusil avec des chiffons.

1480. On a dit en morale : Ce sont les petites précautions qui préparent les grands succès, et les petites négligences qui causent les grandes défaites; nous ajouterons ce qui suit :

1481. On veillera à ce qu'aucun soldat ne s'échappe de son rang sans permission, qui ne sera même donnée que rarement, ayant encore soin de faire surveiller par un sous-officier ceux à qui on l'accorderait; pour y suppléer, on fera d'heure en heure une halte de quelques minutes. Afin que le soldat ne soit pas obligé de quitter son rang pour aller chercher des vivres, on l'obligera à porter dans son sac ceux qui lui seront nécessaires. Si la marche est de plusieurs jours, on fera suivre de chariots qui en porteront la quantité nécessaire à l'expédition.

1482. Quand on devra faire une halte un peu longue on choisira un endroit un peu fort par sa nature, et couvert par quelque abri naturel; on postera des sentinelles sur toutes les avenues, sur des arbres et sur des hauteurs; on placera la moitié du détachement en bataille vis-à-vis le chemin que l'ennemi doit naturellement suivre; l'avant-garde et les découvreurs resteront à leur distance ordinaire; les soldats ne pourront jamais dépasser les sentinelles; leurs armes seront placées de manière à ce qu'ils puissent les reprendre sans confusion. On ne fera jamais rompre les rangs à plus de la moitié de la troupe : dans ces petites haltes, le soldat ne s'écartera jamais à plus de vingt-cinq pas du corps du détachement.

1483. Les officiers qui sont à cheval s'arrêteront de temps en temps pour voir filer leur troupe; ils s'

serrer les files et les rangs qui seront ouverts ; ils remédieront à toutes les petites négligences que les officiers et soldats se seront permises.

1484. Quoique vous sachiez que votre ennemi est épuisé, vous ne marcherez pas avec moins de précautions que s'il était proche : votre adversaire peut, par une marche forcée et rapide, s'être approché de l'endroit où vous devez passer. Vous prendrez encore plus de précautions l'été que dans toute autre saison : les moissons dont la campagne est couverte, l'épaisseur des haies, le fourré des bois, facilitent les embuscades.

1485. Pour rendre un p^r des troupes fatiguées, on chement quelques soldats ordonnera, plus tard, d^e rang qu'ils occupaient à la de ces hommes piquera l^a troupe; et, comme personne, est l'aiguillon le plus puissant avec le soldat. L'exemple de être un encouragement plus acut encore, et dont il se rait avantageux de faire usage avec eux. Le commandant qui voudra engager les soldats à supporter avec constance les fatigues d'une course longue et pénible, mettra pied à terre, et marchera à leur tête : si son âge, sa santé, le besoin de conserver ses forces ne le lui permettent pas, il engagera quelqu'un de ses subordonnés à le remplacer dans cette fonction importante.

1486. L'officier qui mènera la tête de la colonne marchera le pas de route égal, ni trop long, ni trop précipité; ainsi, on ne fatiguera pas le soldat et il n'aura pas de traîneurs.

1487. Deux pas de distance suffiront entre chaque rang, et deux pieds trois pouces suffisent pour chaque homme dans son rang; ainsi, huit hommes passeront avec facilité dans un chemin qui aura dix-huit p^{ieds} de largeur.

1488. Si l'on présume que l'ennemi se précipitera vers la tête de la colonne, les troupes d'élite en iront à la tête; et, dans le cas contraire, elles mar-

cheront derrière le détachement robuste, auxquels on joindra avec légèreté le reste de la colonne : l'exemple propre du reste de la colonne, l'amour-propre qu'on puisse employer, les officiers seront pe-

la queue. Quand la tête de la colonne rencontrera quelque obstacle physique, les sapeurs seront chargés de les aplanir.

1489. Avant de partir du camp, on doit prévenir le soldat de tout ce qui peut arriver pendant la marche : cet avertissement empêche qu'il ne soit surpris ou effrayé par l'apparition de l'ennemi, ou rebuté par les obstacles qu'il rencontre.

1490. On doit calculer la durée de la marche, non-seulement sur l'éloignement de l'endroit, mais encore sur les qualités du chemin que l'on doit parcourir, sur la saison dans laquelle on marche, et sur les obstacles que l'on prévoit de la part de l'ennemi.

1491. Si l'on doit marcher pendant l'été, et si l'on est le maître de fixer l'heure de son départ, on se met en route de très-grand matin, afin d'éviter la chaleur du jour. Dans toutes les saisons, il est avantageux d'arriver de bonne heure au poste que l'on veut occuper, tant pour avoir le temps de le reconnaître, de le fortifier, d'en parcourir les environs, que pour se pourvoir d'eau, de bois, etc.

1492. On évitera autant qu'on le pourra les lieux serrés et étroits ; on tournera les défilés, à moins que l'on ne se soit bien assuré des hauteurs, et qu'on ne gagne beaucoup de temps en passant dans les gorges. Quand vous aurez le choix entre deux chemins, dont l'un sera large, plein, sec et découvert, tandis que l'autre sera étroit, boueux, raboteux et couvert, vous donnerez la préférence au premier, quoiqu'il soit le plus long, à moins que vous n'ayez un grand intérêt à cacher votre marche, ou que vous soyez assuré de rencontrer l'ennemi sur le chemin le plus beau. Quand vous voudrez cacher votre marche, vous ne ferez route que pendant la nuit ; vous passerez le jour dans un poste où vous ne puissiez pas être découvert facilement, parce que vous vous y serez embusqué, vous ne pourrez pas être aisément battu, parce qu'il sera fort de sa nature. Vous éviterez les endroits habités ; vous suivrez les bois et les vallées : vous ferez arrêter avec soin toutes les personnes qui vous auront découvert, et qui pourraient aller avertir l'ennemi (3037). Pour donner

défend d'abord cet ouvrage extérieur, et on se retire dans la maison, où, après avoir fermé les portes, on se conduit comme nous venons de le dire.

1442. Les officiers qui prendront ces principes pour règle de leur conduite, seront assurés de s'illustrer par une longue résistance; peut-être même obligeront-ils l'ennemi à conduire du canon pour s'emparer d'un misérable bicoque, d'où s'ensuivra le retard nécessaire de la marche de l'armée ennemie, et pour l'officier qui aura fait une aussi belle défense, une gloire à-peu-près égale à celle d'une victoire.

1443. — *Attaque.* Un détachement chargé de se rendre maître d'une maison, traînera de l'artillerie après lui, ou en sera dépourvu. Dans le premier cas, il viendra facilement à bout de son projet, mais dans le second, ce ne sera qu'avec beaucoup de peine, de bravoure, surtout s'il a en tête un ennemi intelligent et courageux.

1444. Le détachement muni de canon pourra, si son adversaire en est dépourvu, l'obliger à se rendre, en établissant son artillerie au-delà de la portée du fusil, et en la dirigeant contre les angles de la maison. Si les défenseurs ont de l'artillerie, l'assaillant construira des ouvrages en terre, à l'abri desquels il pourra détruire la maison sans compromettre la vie de ses soldats.

1445. Comme il importe toujours de se rendre promptement maître d'une maison, on se borne rarement à canonner; on cherche à faire une brèche ou deux dans les angles de l'édifice, ou les autres endroits qu'on aura reconnus pour les plus faibles. Dès que la brèche est faite et praticable, on marche avec impétuosité; on joint l'escalade à l'assaut; on est bientôt maître du poste en se conduisant ensuite comme nous l'indiquons en parlant d'une attaque sans artillerie.

1446. Avec quelques obusiers on y met le feu, et on s'en empare promptement et sans perdre de monde. Quand on n'a point de canon, il faut s'occuper d'abord à faire taire le feu de l'ennemi ou à le rendre inutile. Pour éteindre le feu, on construira, avec d'épais mardiers, une espèce de parapet à quelque distance de l'

maison; on placera des fusiliers derrière ce parapet, percé de créneaux; ils viseront aux créneaux de la maison, et s'ils sont adroits, ils parviendront à éteindre, ou du moins à diminuer le feu de l'ennemi: cette opération devant être longue, il vaut mieux chercher à rendre le feu de l'ennemi inutile.

1447. Pour y réussir, on dirigera l'attaque vers les parties de l'édifice qui seront le plus dépourvues de créneaux, et vers celles qui ne seront ni surmontées de machicoulis, ni flanquées par des tambours: les angles de la maison réunissent assez souvent ces trois conditions.

1448. Le feu qui part des créneaux percés au rez-de-chaussée est plus difficile à éteindre; on ne peut même espérer de le calmer qu'en employant des sacs à terre. encore ce moyen est souvent inutile et toujours dangereux.

1449. Quand le feu de l'ennemi est éteint ou calmé, il faut faire une brèche aux murs, ou en enfoncer les portes, ou tenter l'escalade.

1450. Pour faire une brèche à une maison, il faut, quand on est dépourvu de canon, recourir à la sape ou au bélier. (*Voyez ce mot.*)

1451. Avant d'entreprendre de saper un mur, il faut avoir éteint les feux qui pourraient incommoder les sapeurs: c'est vers les angles de l'édifice que l'on doit diriger la sape; il faut commencer par dégarnir extérieurement toute l'ouverture qu'on veut faire; ainsi la brèche est faite en même temps. Dès l'instant que l'on découvre l'intérieur de la maison, on poste des fusiliers qui, par un feu violent, éloignent l'ennemi, et sitôt que la brèche est faite, on donne l'assaut avec impétuosité.

1452. Quand on n'a pu faire la brèche ni avec le bélier, ni avec la sape, on cherche à forcer une de portes, on commence à tirer un grand nombre de coups de fusil contre celle qu'on veut forcer, on s'en approche ensuite avec vitesse: on est muni de haches pour tâcher de la briser, et de forts leviers pour la jeter en dedans. Pendant ces dernières opérations, on se tient collé au mur pour éviter les coups de l'ennemi. On peut en

fenêtre, on prend le parti de donner à plusieurs endroits en même temps : on dresse contre les parties de l'édifice les moins et les moins vues par l'ennemi, on monte avec l'échelle, on parvient où à entrer par quelque fenêtre, on se présente à l'étage, ou à gagner le haut de l'édifice. On ne doit d'avoir usé tous les autres moyens pour la prise de la place ; on peut et on doit même, dès le commencement, les employer tous en même temps.

1454. Si dès l'instant où on a pénétré dans l'édifice les assiégés ne battent pas la chamade, avec vivacité d'appartement en appartement, le plus prudent est d'allumer un feu dans le milieu d'une pièce, ou d'y transporter de la poudre que l'on enflamme au moyen d'une mèche. Il ne faut prendre ce parti qu'après avoir été averti par l'ennemi, d'en prévenir les assiégés, en leur montrant le danger.

1455. Tous ces moyens nécessitent, pour leur exécution, une dépense considérable d'hommes et d'argent, un ancien capitaine de voltigeurs, propose de les éviter.

1456. Quand on sera dépourvu d'obusiers, on commencera par bien reconnaître la place, et qu'on a l'ordre d'écouter.

soldats du feu de l'ennemi, en profitant de toutes les circonstances de la localité.

1458. On divisera la troupe en plusieurs partis, selon le nombre de points où l'on voudra allumer un feu. Chaque soldat, muni d'une ou deux fascines, dont il se couvrira avec soin pour se garantir des balles, viendra à la course jeter son fagot à l'endroit indiqué; quelques-uns d'entre eux en porteront d'enflammés qu'ils mêleront aux autres, et l'incendie ne tardera pas à se manifester.

1459. On pourra encore faire précéder chaque peloton porteur de fascines d'un certain nombre de soldats munis de sacs à terre, pour, en se glissant le long du mur, boucher successivement les créneaux rasans. La ligne perpendiculaire à chaque angle de la maison, s'il n'y a point de tambour, est celle qui offre le moins de danger.

1460. MANTELET, parapet mobile fait de planches ou madriers. Ceux-ci ont ordinairement trois pouces d'épaisseur; ils sont cloués les uns sur les autres à la hauteur de six pieds, et portés par de petites roues

1461. Dans les sièges, ils servent aux sapeurs pour se garantir de la mousqueterie; pour cet objet, les sapeurs se servent plus ordinairement d'un gabion farci.

1462. MARAUDE, pillage exercé par le soldat en campagne, sans ordre et contre les ordres, dans les villages voisins du camp.

1463. Elle fait périr beaucoup de soldats, qui sont tués par les paysans ou enlevés par les partis ennemis. Quand, ainsi que dans les campagnes de la république et de l'empire, le soldat ne reçoit point de distribution de vivres, il est forcé de s'en procurer lui-même; dans ce cas, un chef de compagnie doit envoyer aux vivres par escouade ou demi-escouade sous les ordres du caporal, lequel est responsable de la conduite de ses hommes et des dégâts qu'ils peuvent faire; c'est le seul moyen de mettre un peu d'ordre dans ce pillage dangereux. S'il se présente un parti ennemi, le caporal

se défend, fait sa retraite sans craindre de perdre ses soldats.

1464. **MARCHE MILITAIRE.** C'est l'action de parcourir avec ordre un espace déterminé dans un temps donné. Pour enseigner à un régiment à marcher militairement, ce n'est ni dans un Champ-de-Mars, ni sur une grande route qu'on doit le mener, mais tantôt sur des chemins étroits, tortueux et raboteux, tantôt sur une vaste plaine, quelquefois sur des collines peu élevées, sur des montagnes escarpées; enfin, dans des vallons très-croix : aujourd'hui, on traversera des gurets, demain des bois, etc.; on fera quelquefois un lieue au pas le plus précipité, quelquefois, même sa marche sur une colonne voisine, à laquelle on servira de pivot, on ne fera que tourner sur soi-même et on attendra, avant de se remettre en marche, que cette colonne ait fait son mouvement de conversion.

1465. Un jour, on portera son sac et son pain; l'autre, on ne portera que ses armes. Quelquefois, on déploiera la colonne. Ce ne sera point à embolter pas que l'on s'occupera, mais à marcher en bon ordre en silence, et aussi serré qu'il est possible de marcher dans les campagnes.

1466. Voici des principes de marche :

1° Mettre la colonne en marche en même temps.

2° Conserver à la tête de la colonne un pas parfaitement égal, soit que l'on marche en terrain uni, soit que l'on monte ou que l'on descende.

3° Avoir l'attention de tenir la colonne dans la ligne la plus droite que l'on peut, parce que toute colonne qui serpente s'allonge.

4° Observer que les mouvemens de conversion, que les sinuosités du terrain et des chemins obligent à faire, s'exécutent sans perdre de temps.

5° Lorsqu'une colonne d'armée marche par peloton qu'il faut déployer, il faut faire serrer les rangs et mettre l'arme au bras.

6° Il faut avoir soin de faire garder scrupuleusement les distances entre chaque subdivision.

7° Si le passage est étroit et court, il faut faire rrrer les rangs et mettre l'arme au bras.

8° Si on est obligé de filer un par un, la tête de la colonne se porte en avant l'espace nécessaire, et attend que la gauche se soit reformée en-deçà du défilé.

1467. — *Des marches.* Elles peuvent être divisées en marches de détachement et en marches d'armée : les officiers subalternes dirigent les premières, et les généraux les secondes ; elles ont plusieurs principes qui leur sont particuliers.

1468. — *Marches dirigées par un officier particulier.* Un détachement qui va exécuter une marche doit être divisé en trois parties : en avant-garde, en corps de bataille et en arrière-garde.

1469. Quand on est assuré de ses derrières, l'avant-garde doit être plus forte que l'arrière-garde ; quand on craint pour ses derrières, c'est l'arrière-garde qui doit être plus forte. L'avant et l'arrière-garde ne doivent absorber qu'environ le tiers du détachement.

1470. Dans la plaine, l'avant et l'arrière-garde doivent être formées par de la cavalerie ; dans les pays couverts et montueux, par de l'infanterie ; dans les pays rupés, par les deux armes réunies : au défaut de cavalerie, on prend pour l'avant et l'arrière-garde les hommes les plus lestes et les plus vigoureux.

1471. L'avant-garde doit être divisée en deux parties, en corps d'avant-garde et en découvreurs. (*Voyez mot.*)

1472. Le commandement de l'avant-garde sera donné à un officier ou sous-officier intelligent ferme et prudent ; cet officier se conformera aux principes établis à ce mot. (*Voyez Avant-garde.*)

1473. Un détachement qui est précédé par des découvreurs adroits, et par une avant-garde intelligente, qui est suivi par une arrière-garde prudente et par des découvreurs vigilans, n'a certainement pas à craindre d'être surpris. S'il est sage, il marchera toujours avec autant de précaution que s'il était isolé.

Avant de sortir du camp, le commandant en chef du détachement nommera un officier pour commander sous ses ordres et le remplacer en cas d'accident : cet officier

l'ennemi ; et les prisonniers qu'il en
donner des nouvelles intéressantes.

Quelque nombreux que soit le corps
détachement, il sera toujours divisé en
chacune aura son chef particulier ; ainsi
néanmoins sont mieux exécutés, et , si l'on
de tirer sur l'ennemi, le détachement
dépouvu de tout son feu à la fois.

1475. Le chef du détachement se p
de se mettre en marche, un plan exact
qu'il devra parcourir, il prendra, avec
des gens qui connaissent le pays, tout
tions détaillées à l'article *Reconnaissance*
il reglera l'ordre de sa marche sur ces
ports qu'on lui aura faits.

1476. Avant de partir, il tiendra, avec
et l'officier d'avant-garde une espèce
lequel il leur confiera tout le plan de l'
semblera ensuite les autres officiers et
auront des commandemens particuliers
nera les instructions générales qui sont
nécessaires, observant de ne point déroger
de l'opération. Ces instructions, selon le
porteront sur les objets suivans :

1477. Quelque circonstance favorable
pour le succès de la mission les

pas le silence, l'observera encore moins dans les occasions importantes; aussi ne peut-elle pas exécuter les ordres qu'on lui donne, ou parce qu'elle ne les entend pas, ou parce qu'elle les entend mal.

1479. On empêchera les soldats de la même division de confondre leurs rangs, leurs files, et à plus forte raison de se mêler avec ceux des autres divisions. On ne leur permettra jamais ni de porter leurs armes en bandoulière, ni d'envelopper la batterie de leur fusil avec des chiffons.

1480. On a dit en morale : Ce sont les petites précautions qui préparent les grands succès, et les petites négligences qui causent les grandes défaites; nous y ajouterons ce qui suit :

1481. On veillera à ce qu'aucun soldat ne s'échappe de son rang sans permission, qui ne sera même donnée que rarement, ayant encore soin de faire surveiller par un sous-officier ceux à qui on l'accorderait; pour y suppléer, on fera d'heure en heure une halte de quelques minutes. Afin que le soldat ne soit pas obligé de quitter son rang pour aller chercher des vivres, on l'obligera à porter dans son sac ceux qui lui seront nécessaires. Si la marche est de plusieurs jours, on fera suivre des chariots qui en porteront la quantité nécessaire à l'expédition.

1482. Quand on devra faire une halte un peu longue, on choisira un endroit un peu fort par sa nature, et couvert par quelque abri naturel; on postera des sentinelles sur toutes les avenues, sur des arbres et sur des hauteurs; on placera la moitié du détachement en bataille vis-à-vis le chemin que l'ennemi doit naturellement suivre; l'avant-garde et les découvreurs resteront à leur distance ordinaire; les soldats ne pourront jamais dépasser les sentinelles; leurs armes seront placées de manière à ce qu'ils puissent les reprendre sans confusion. On ne fera jamais rompre les rangs à plus de la moitié de la troupe : dans ces petites haltes, le soldat ne s'écartera jamais à plus de vingt-cinq pas du corps du détachement.

1483. Les officiers qui sont à cheval s'arrêteront *temps en temps* pour voir filer leur troupe; ils se

serrer les files et les rangs qui seront ouverts ; ils remédieront à toutes les petites négligences que les officiers et soldats se seront permises.

1484. Quoique vous sachiez que votre ennemi est éloigné, vous ne marcherez pas avec moins de précautions que s'il était proche : votre adversaire peut, par une marche forcée et rapide, s'être approché de l'endroit où vous devez passer. Vous prendrez encore plus de précautions l'été que dans toute autre saison : les moissons dont la campagne est couverte, l'épaisseur des haies, le fourré des bois, facilitent les buscades.

1485. Pour rendre un [force et de courage à
des troupes fatiguées, on [ester derrière le dét-
achement quelques sold. [t robustes, auxquels on
ordonnera, plus tard, [rendre avec légèreté le
rang qu'ils occupaient à [la colonne : l'exemple
de ces hommes piquera l' [-propre du reste de la
troupe, et, comme personne [ignore, l'amour-propre
est l'aiguillon le plus puissant qu'on puisse employer
avec le soldat. L'exemple de leurs officiers serait peut- [qu'on puisse employer
être un encouragement plus actif encore, et dont il se- [qu'on puisse employer
rait avantageux de faire usage avec eux. Le comman- [qu'on puisse employer
dant qui voudra engager les soldats à supporter avec [qu'on puisse employer
constance les fatigues d'une course longue et pénible, [qu'on puisse employer
mettra pied à terre, et marchera à leur tête : si son [qu'on puisse employer
âge, sa santé, le besoin de conserver ses forces ne le [qu'on puisse employer
lui permettent pas, il engagera quelqu'un de ses sub- [qu'on puisse employer
ordonnés à le remplacer dans cette fonction im- [qu'on puisse employer
portante.

1486. L'officier qui mènera la tête de la colonne, marchera le pas de route égal, ni trop long, ni trop précipité, ainsi, on ne fatiguera pas le soldat et on n'aura pas de traîneurs.

1487. Deux pas de distance suffiront entre chaque rang, et deux pieds trois pouces suffisent pour chaque homme dans son rang ; ainsi, huit hommes passeront avec facilité dans un chemin qui aura dix-huit pieds de largeur.

1488. Si l'on présume que l'ennemi se présente vers la tête de la colonne, les troupes d'élite en avant la tête ; et, dans le cas contraire, elles marcheront

la queue. Quand la tête de la colonne rencontrera quelque obstacle physique, les sapeurs seront chargés de les aplanir.

1489. Avant de partir du camp, on doit prévenir le soldat de tout ce qui peut arriver pendant la marche : cet avertissement empêche qu'il ne soit surpris ou effrayé par l'apparition de l'ennemi, ou rebuté par les obstacles qu'il rencontre.

1490. On doit calculer la durée de la marche, non-seulement sur l'éloignement de l'endroit, mais encore sur les qualités du chemin que l'on doit parcourir, sur la saison dans laquelle on marche, et sur les obstacles que l'on prévoit de la part de l'ennemi.

1491. Si l'on doit marcher pendant l'été, et si l'on est le maître de fixer l'heure de son départ, on se met en route de très-grand matin, afin d'éviter la chaleur du jour. Dans toutes les saisons, il est avantageux d'arriver de bonne heure au poste que l'on veut occuper, tant pour avoir le temps de le reconnaître, de le fortifier, d'en parcourir les environs, que pour se pourvoir d'eau, de bois, etc.

1492. On évitera autant qu'on le pourra les lieux serrés et étroits ; on tournera les défilés, à moins que l'on ne s'en soit bien assuré des hauteurs, et qu'on ne gagne beaucoup de temps en passant dans les gorges. Quand vous aurez le choix entre deux chemins, dont l'un sera large, plein, sec et découvert, tandis que l'autre sera étroit, boueux, raboteux et couvert, vous donnerez la préférence au premier, quoiqu'il soit le plus long, à moins que vous n'ayez un grand intérêt à cacher votre marche, ou que vous soyez assuré de rencontrer l'ennemi sur le chemin le plus beau. Quand vous voudrez cacher votre marche, vous ne ferez route que pendant la nuit ; vous passerez le jour dans un poste où vous ne puissiez pas être découvert facilement, parce que vous vous y serez embusqué, vous ne pourrez pas être aisément battu, parce qu'il sera fort de sa nature. Vous éviterez les endroits habités ; vous suivrez les bois et les vallées : vous ferez arrêter avec soin toutes les personnes qui vous auront découvert, et qui pourraient aller avertir l'ennemi (3037). Pour donner

1498. On marchera, autant qu'on le pourra, sur un front dont il soit possible de prendre exactement la moitié; telles sont deux files, quatre, huit, seize, trente-deux, etc. Le nombre huit est celui qui nous paraît le plus convenable, parce que huit files n'occupent en effet que dix-huit pieds de front, qui est la largeur ordinaire des chemins très-étroits; on partagera donc les divisions et les pelotons de manière à pouvoir marcher par section, etc.

1499. Quand on aura à sa suite un convoi, on le placera toujours du côté opposé à celui où l'ennemi peut attaquer; on pourra encore s'en servir pour retranchement, au besoin. (*Voyez Convoi.*)

1500. Le détachement en marche, si le chef est prévenu par son avant-garde que l'on découvre dans le lointain un corps de troupes, il fera mettre son détachement dans le plus grand ordre, marchera au petit pas, et observera si l'endroit où il est ne lui offre pas, ou aux environs, quelque position avantageuse, tant contre la cavalerie que contre l'infanterie.

1501. Si l'ennemi approche, le commandant prendra son parti d'après les circonstances du rapport qu'on lui a fait, d'après ses ordres et la position dans laquelle il se trouve.

1502. Si c'est un petit corps de cavalerie peu redoutable pour lui, il continuera sa marche après s'être fait joindre par ses découvreurs, son avant-garde et son arrière-garde. Il détachera en même temps, sur les flancs de sa troupe, quelques soldats lestes et adroits, qui seront chargés d'éloigner, par leur feu, les cavaliers qui tenteraient de s'approcher de trop près. Ces tirailleurs, qui seront pris parmi les découvreurs, l'avant et l'arrière-garde, marcheront en faisant feu à volonté; ils se retireront vers les détachemens, si la cavalerie a l'air de vouloir les charger.

1503. Si le chef reconnaît, aux manœuvres de l'ennemi, qu'il a l'intention de s'abandonner sur lui, il fera faire halte à sa troupe, et prendra des dispositions convenables; les officiers et sous-officiers rassureront les soldats, et leur persuaderont bien que la cavalerie n'est dangereuse que pour ceux qui la craignent.

Sitôt qu'elle sera à portée, le feu de deux rangs commencera de sang-froid, en ajustant bien et au poitrail des chevaux; si elle persévère, on croîsiera la baïonnette sans se troubler.

1504. Après que la cavalerie aura été repoussée et se sera retirée, on fera partir les découvreurs du front et des flancs; l'avant-garde suivra bientôt. Quand le chef de la troupe aura été averti que l'ennemi est éloigné, il se remettra en marche, les découvreurs de l'arrière-garde, et l'arrière-garde elle-même, partiront quand le gros de la troupe aura gagné le terrain qui doit les séparer de ces deux divisions.

1505. Si l'on est menacé par un parti de cavalerie très-considérable, et que le combat est absolument impossible de continuer par ses découvreurs, ses avant-gardes, on se retirera dans un endroit favorable à la cavalerie, tel qu'un ravin profond garni de haies, dont les bords seraient très-relevés, un ravin profond à talus rapide, un jardin clos de murs, une forte baie qui ne peut être tournée, un bois, une vigne, une maison, une église, un cimetière, un hameau, un village. Sitôt arrivé dans un de ces derniers endroits, il le fortifiera, ainsi qu'il est dit au mot Maison (voyez ce mot), et il détachera un homme intelligent et adroit pour aller prévenir de sa position le chef du corps le plus voisin.

1506. Aussitôt que la cavalerie se retirera, le chef du détachement fera sortir les plus adroits de ses découvreurs d'avant-garde; ils suivront l'ennemi avec la précaution et l'adresse que nous avons exigées, et lorsque le détachement n'aura plus rien à craindre, parce que la cavalerie sera retirée au loin, son avant-garde sortira, et il se remettra en marche.

1507. Si le commandant ne trouve aucun endroit favorable pour se retrancher, et s'il voit que la cavalerie est déterminée à ne pas l'abandonner, il fera sa retraite vers le point d'où il sera parti, en employant les moyens mentionnés à ce mot. Si un parti ennemi, d'une force à peu près égale à celle de son détachement, se présente sur sa route et veut l'empêcher de passer, il fera

Bien que la force en décide. Le commandant formera alors ses troupes en colonne serrée, et, la baïonnette au bout du fusil, il donnera tête baissée au milieu des ennemis. S'il parvient à les mettre en déroute, il continuera sa marche avec promptitude, en portant toute son attention sur son arrière-garde; si, après deux ou trois attaques vives, il voit qu'il ne peut réussir à faire une trouée, il se retirera sur l'endroit d'où il est parti, à moins qu'il ne trouve une position favorable, qui le mette en sûreté sans trop s'éloigner de son objet.

1508. S'il est assailli par un parti mêlé de cavalerie et d'infanterie et beaucoup plus fort que le sien, sans chercher à livrer un combat dont l'issue même la plus heureuse le mettrait toujours dans l'impossibilité d'exécuter sa mission, il se retirera de bonne heure dans un lieu fort par sa nature; s'il n'en trouve point, une partie de son détachement escarmouchera, pendant que l'autre construira un abâti. On coupera le chemin par un fossé large et profond dont les terres formeront une espèce de parapet; cet ouvrage, valeureusement défendu, peut tenir long-temps.

1509. Si tous ces moyens sont impraticables, le chef ordonnera la retraite.

Quand il rencontrera un défilé, il s'assurera que son avant-garde s'est emparée de l'entrée, de la sortie et des hauteurs : malgré ces précautions il passera le défilé avec vitesse. Les troupes qui sortiront se mettront en bataille, faisant face en-dehors; l'arrière-garde prendra la place de l'avant-garde, et la conservera jusqu'à ce que le corps du détachement ait repris la distance qui doit toujours exister entre ces deux divisions. Le passage d'un gué, d'un ravin, d'un pont, s'exécutera de même que pour le défilé; il en sera ainsi pour le passage d'une rivière.

Quant aux villages, on les tournera; l'arrière-garde aura du canon toutes les fois qu'on le pourra.

1510. — *Marches, et Front de la Marche.* Le pays bien peuplé et bien cultivé est ordinairement bien percé de chemins, parce qu'il faut des communications entre les villes et les villages; mais dans un pays couvert et coupé de passages étroits, de montagnes

ns, de vallées, de torrens, de rivières, de bois, il
 peu de chemins ouverts, encore moins qui soient
 ns; une armée est conséquemment obligée de mar-
 er sur un petit nombre de colonnes.

1511. Le nombre de colonnes se règle donc sur
 nombre des chemins qui sont praticables.

1512. Si dans un pays peu ouvert on voulait multi-
 plier le nombre des colonnes de marche, il deviendrait
 bien difficile de former l'armée en bataille sur son
 front et sur ses flancs; un ennemi actif pourrait se
 présenter sur votre front, et vous empêcher de vous
 former, tandis qu'il attaquerait les flancs de vos co-
 lonnes, retarderait votre marche, et peut-être vous
 déferait entièrement, comme on s'est vu souvent. On
 ne saurait prendre trop de précautions quand on fait
 la guerre dans un pays couvert. Lorsque le pays est
 percé de chemins, vous marchez sur plusieurs co-
 lonnes; vous voyez l'ennemi devant vous, et vous êtes
 toujours à temps de former votre ligne et de vous
 préparer à le recevoir.

1513. Une marche, comme toutes les autres opé-
 rations de la guerre, doit s'exécuter dans le moins
 temps possible; cela est de principe. (1814 et 1815.)

1514. L'objet que vous vous proposez dans une ma-
 che, et le but auquel vous tendez, doivent détermi-
 ner la manière d'exécuter ce mouvement.

1515. Si vous formez une ligne parallèle à l'en-
 emi, il est évident que votre marche doit être, ou
 avant pour aller à lui, ou en arrière pour vous en-
 gager, ou du côté droit, ou du côté gauche pour
 gagner les flancs.

1516. Votre manière de camper facilitera l'exé-
 cution de votre marche; celle-ci doit toujours être
 logue à l'ordre de camper et de combattre, et être
 par eux.

1517. La facilité et la célérité des marches
 dépendent de la manière de former les colonnes. (1814 et 1815.)

On divise d'abord la ligne en autant de
 qu'il y a de chemins, et ensuite, par une

une à gauche , chaque colonne occupe la route qui lui est assignée.

1518. Quand les colonnes sont arrivées sur le terrain où elles doivent se déployer, la tête ralentit extrêmement le pas, et les autres divisions se développent alternativement sur la droite et sur la gauche : c'est la manœuvre la plus simple et la plus sûre.

1519. Lorsqu'on marche à l'ennemi pour le combattre, ou l'on part de loin ou de près. Si l'on part de loin il faut multiplier, autant que possible, les colonnes des troupes, afin de faire plus de diligence, au moins jusqu'à ce qu'on soit à portée du pays où l'on croit trouver l'ennemi.

1520. Il faut que la marche du corps de l'armée soit précédée de quelques heures par un corps de cavalerie et d'infanterie, suivant le pays, afin que ce corps détaché éclaire la marche et empêche que l'armée ne soit surprise en colonne, comme cela pourrait fort bien arriver si le hasard eût fait faire à l'ennemi, pour marcher en avant, le même mouvement que l'on fait pour aller le combattre. Ce corps détaché doit faire des haltes de temps en temps, parce que, marchant légèrement et sans embarras, il ne faut pas qu'il s'éloigne trop de l'armée à laquelle il doit donner continuellement des nouvelles de ce qu'il voit ou de ce qu'il apprend. Pour cela, il doit avoir plusieurs petits partis devant lui et sur ses flancs. La nature du pays par où il passe lui sert de règle pour la manière de se conduire avec sûreté et prudence.

1521. Il faut que tous les officiers généraux marchent à la tête des ailes et des colonnes, suivant l'ordre de bataille, et que les officiers particuliers soient à la tête de leur corps ou de leurs compagnies.

1522. Les nouvelles gardes doivent précéder la marche du corps d'armée.

1523. La colonne d'artillerie doit avoir plusieurs marches; il faut même en faire marcher quelques brigades à la tête des colonnes d'infanterie, et cela afin qu'elles puissent arriver assez tôt pour être placées, sur la ligne, suivant l'ordre de bataille.

1524. Le campement doit être gardé au corps de l'armée jusqu'à ce que l'on soit arrivé sur le terrain où le général veut s'établir, sans avoir trouvé l'ennemi. Les nouvelles gardes sont postées le plus avant qu'il se peut afin de découvrir le pays, et, le corps détaché s'étant avancé pour couvrir les gardes, on détermine la droite et la gauche du camp; on distribue le terrain sur lequel l'armée arrive, on se met en bataille par première et seconde ligne, on pose les armes, et l'on campe.

1525. Après avoir pris les précautions nécessaires, on fait sortir les fourrageurs pour ce premier jour, ne doivent fourrager qu'en des gardes. Le fourrage rentré, les troupes dé- reviennent au camp. les gardes se rapprochent de poste qu'on leur a mar- qué, et, lorsque la nuit es che, elles reviennent à leur poste de nuit, qu'on a aussi marqué. Après que l'ordre est donné, les es commandés sortent du camp, et s'avancent vers le lieu où l'on sait que se trouve l'ennemi, pour tenir l'armée à l'abri de toute surprise, et pour éclairer, s'il y a lieu, la marche du lendemain. Voilà pour la marche en avant.

1526. — *Marche en arrière.* Si l'armée marche en arrière pour éviter le combat, elle expédie d'avance, et même avant la nuit qui doit précéder la marche en retraite, les gros et les menus bagages, avec une bonne escorte, dont le commandant fait partie et qui l'accompagne jusqu'où il doit aller. Il fait suivre les bagages de la plus grande partie de l'artillerie avec une portion du corps destiné à sa garde, n'en conservant en cas de besoin que quelques brigades auprès de l'infanterie.

1527. Toute l'armée se tient sous les armes jusqu'à ce que le camp soit évacué.

1528. *Passage du défilé.* Si l'armée a des défilés derrière elle, ils doivent avoir été ouverts auparavant, et ces ouvertures et passages multipliés autant que possible; leur tête gardée par de l'infanterie et du canon, s'il se trouve des endroits propres à en placer, de manière à servir avec succès contre l'ennemi.

1529. On doit tenir devant la première ligne les vieilles gardes du camp, et un corps détaché pour faire

l'arrière-garde du tout. Les nouvelles gardes peuvent tenir la tête, lorsqu'on se met en marche, afin d'être placées où elles doivent l'être lorsque l'armée arrivera sur le terrain où il a été résolu de la faire camper.

1530. Lorsque les défilés sont entièrement débarrassés, et que leur tête est gardée par de l'infanterie, l'armée marche par la seconde ligne, à colonne renversée, et chacun des officiers qui conduit une colonne entre dans le défilé qui lui a été marqué, observant bien de ne point entraver la marche d'une autre colonne. Quand cette seconde ligne a franchi le défilé, elle se retourne et se met en bataille pour attendre que la première soit passée, ou pour la soutenir en cas qu'elle soit pressée par l'ennemi.

1531. Lorsque celui-ci en est fort proche, et qu'il veut absolument engager une affaire, il doit, les jours qui précèdent la marche, avoir fait faire un grand retranchement qui couvre le front de l'armée, quelquefois même deux. Le second ne doit pourtant être que de grands redans, vis-à-vis le défilé, pour y placer beaucoup d'infanterie; les flancs de ces redans doivent être ouverts pour que la cavalerie puisse entrer par les côtés sans les couvrir; le feu de l'infanterie doit protéger son entrée.

1532. En ce cas, il est bon que ce soit la seconde ligne d'infanterie qui entre de jour dans ces redans. (*Voyez Passage de rivière.*)

1533. Si, au lieu d'un défilé, c'est une rivière qu'on doit passer, les précautions à prendre sont bien plus grandes. Le général doit enfermer son armée dans de bonnes lignes qui en couvrent les flancs jusqu'à la rivière, de l'autre côté de laquelle, et en-dehors de ses flancs, il doit établir de grosses redoutes bien remplies de canon et d'infanterie, afin que l'ennemi ne tourne pas l'armée pour séparer les troupes qui restent en bataille, des ponts sur lesquels elles doivent passer.

1534. On doit aussi faire un second retranchement qui couvre tous les ponts, et qui soit ouvert de distance en distance à côté des ponts, pour laisser le passage libre à la cavalerie, dont la retraite est touj

beaucoup plus difficile que celle de l'infanterie , lorsqu'il faut qu'elle passe sur les ponts.

1535. Au-dedans de ces deux retranchemens on peut encore couvrir chaque pont d'un redan , et y mettre de l'infanterie pour faciliter la levée des ponts, quand l'armée aura achevé de passer.

1536. Les gros et menus bagages doivent avoir précédé d'un temps considérable la marche de l'armée. La cavalerie doit aussi précéder celle de l'infanterie. La première infanterie qui passe la rivière doit être postée et retranchée, sur l'arrière, dans les redoutes qui protègent les flancs. Elle doit prendre son temps pour effectuer ce passage, de manière à ce que l'ennemi ne se doute de rien : s'il est en vue du camp, il ne faut effectuer sa retraite que de nuit, et prendre toutes ses mesures pour éviter le désordre. (Voyez Passage de Défilé et de Rivière.)

1537. Si vous voulez exécuter une marche secrète, écrivez deux lettres à chaque commandant de troupe; la première contiendra vos ordres réels, et l'autre sera pour être lue et renfermera des ordres supposés. Par ce moyen vous donnerez le change aux espions ennemis.

1538. MÉSINTELLIGENCE. Quand elle règne parmi les chefs de l'armée, elle est indubitablement sa ruine : l'un défait ce que l'autre a fait; ils se contrecarrent mutuellement, et font naître mille difficultés.

1539. MÉLANGE *des armes*. Toute troupe qui n'est pas soutenue est une troupe battue : il faut donc soutenir l'infanterie avec de la cavalerie, et réciproquement. L'histoire cite une grande quantité d'occasions où ce mélange a assuré la victoire aux généraux. Le nouvel ordre de bataille proposé par l'auteur offre cet avantage. (Voyez ce mot.)

1540. MONTAGNES. La guerre de montagnes est très-difficile, et fort dangereuse quand elle est mal conduite. Il faut un grand sens, un génie rusé et entreprenant, une théorie profonde, et une parfaite connaissance du pays.

1541. — *Retranchemens dans les Montagnes*. Une

armée retranchée sur une hauteur a moins d'avantage qu'on ne croit; les soldats enfermés derrière des retranchemens élevés sont obligés, pour ajuster en bas, de s'élever beaucoup au-dessus du parapet, ce qui les découvre : la plupart, n'osant pas le faire, tirent très-vite, sans viser, et les coups portent ordinairement ou trop haut ou trop bas : la seule occasion qui peut les favoriser, c'est lorsque la pente de la hauteur sur laquelle le retranchement est construit, est assez rapide pour qu'il soit possible aux derniers rangs de tirer par-dessus les premiers.

1542. — *Attaque des Retranchemens.* Avant de vous déterminer à l'attaque, faites reconnaître la nature du terrain que vous devez parcourir pour aller à l'ennemi, les hauteurs qui le dominent, la situation des retranchemens et leur force. Comme cela n'est pas facile, il faut que ceux qui s'en chargent aient une expérience consommée, et le coup d'œil de la plus grande justesse. Faites faire plusieurs reconnaissances, comparez leurs rapports avec celui des prisonniers dont vous ferez un aussi grand nombre que vous pourrez; c'est d'après tous ces rapports que vous pourrez régler l'exécution de votre attaque, et en assurer le succès.

1543. **MOUVEMENT.** La science du mouvement des troupes est l'une des principales que doit posséder un général. Aussi les mouvemens savans et judicieux qu'il fait exécuter à son armée, sont-ils des marques plus certaines de son intelligence et de son génie, que le succès d'une bataille, où le hazard a quelquefois plus de part que l'habileté du commandant.

1544. Dans les différens mouvemens que l'on fait exécuter aux troupes, deux choses méritent beaucoup d'attention : la simplicité et la vivacité de ces mouvemens.

1545. Il est dangereux de faire devant l'ennemi des mouvemens qui dérangent l'ordre de bataille, et surtout lorsqu'il est à portée de tomber sur les troupes qui les exécutent; mais le danger disparaît dès qu'on est assuré que l'ennemi est trop éloigné pour en profiter : le temps pour cet effet, doit être apprécié avec la plus grande justesse.

1546. C'est par des mouvemens bien exactement combinés qu'on peut surprendre l'ennemi, lui cacher ses desseins, et l'obliger souvent à quitter un poste; mais il faut que les troupes soient parfaitement exercées, pour être en état d'exécuter sans confusion, avec beaucoup de vitesse et de célérité, les ordres du général.

1547. Un général habile compasse avec soin tous ses différens mouvemens; il n'en fait aucun qui n'ait un but d'utilité, soit pour arrêter les démarches de l'ennemi, soit pour cacher le projet qu'il a en vue.

1548. Les mouvemens en avant, ou opérés pour s'approcher de l'ennemi, se font avec beaucoup de circonspection, et ne doit s'avancer qu'autant qu'on a une des dispositions nécessaires pour se de rétrograder, de retraite, et qui donne de la confiance à l'ennemi. (14 et suivans.)

1549. Il est un cas particulier où le mouvement rétrograde peut être avantageux, c'est lorsqu'on l'emploie pour attirer l'ennemi au combat par le moyen d'une retraite simulée, et qu'il abandonne ses postes; on se sert aussi en bataille pour le recevoir; on lui fait perdre ainsi l'avantage d'un lieu où il aurait été difficile de l'attaquer.

①

1550. OBEÏSSANCE. Montaigne dit expressivement: « On corrompt l'office de commander quand on y obéit par discrétion et non par sujétion. L'obéissance n'est jamais pure ni tranquille en celui qui raisonne et qui plaide. » C'est donc, ainsi qu'il le dit encore, une simple et naïve obéissance à laquelle il faut se soumettre dans l'état militaire, où le moindre retard la moindre interprétation, la plus légère hésitation, peuvent occasioner les plus grands maux, ou nuire d'une manière irréparable aux desseins des chefs; car, dans tout ce qui regarde l'art de la guerre, presque tout tient au moment de l'exécution.

1551. La discipline militaire était observée si exact-

tement à Lacédémone, qu'un soldat, entendant sonner la retraite lorsqu'il levait son épée sur l'ennemi, obéit sur-le-champ au signal, et ne porta point son coup : « Il vaut mieux, dit-il, obéir à son général que de tuer un ennemi de plus. »

1552. Catinat écrivait à Louis XIV : « Votre Majesté l'ordonne, ses ordres vont être exécutés; je vais agir contre toutes les vues et les connaissances que j'ai. »

1553. On ne doit jamais s'occuper que de l'objet pour lequel on a été envoyé en campagne, quelque avantage que l'on trouve ailleurs.

1554. OFFICIERS. Le grand Scipion pensait avec raison que c'est de l'habileté des officiers que dépendent les heureux succès des entreprises.

1555. On ne saurait trop examiner les facultés morales et intellectuelles des sujets que l'on propose pour être officiers.

1556. L'indiscipline, qui a sa source dans la mauvaise composition des officiers, est une des causes les plus actives de la grande consommation d'hommes dans les armées françaises.

1557. En général, on ne fait pas assez cas des vieux officiers : on semble trop oublier qu'eux seuls peuvent former les jeunes gens qui arrivent dans les régimens, et qui ont un si grand besoin de bons exemples et des leçons si précieuses de l'expérience.

1558. Les officiers français ont trop malheureusement l'habitude de raisonner tout haut, de blâmer la conduite de leurs chefs et même de leur général : ces murmures font perdre à ces officiers supérieurs la confiance des soldats; leur obéissance n'est plus entière, et il s'ensuit un grand relâchement dans la discipline.

1559. Si le soldat manque à ses devoirs, c'est que l'officier lui en montre l'exemple, c'est qu'il ne tient pas la main à les lui faire remplir.

1560. L'officier doit, en temps de paix, s'occuper soigneusement à préparer la force morale du soldat (1057); il doit, pour parvenir à ce but important, s'aider du concours des sous-officiers et caporaux, qu'il formera cet effet.

1561. Il parviendra facilement à élever l'âme du soldat, en lui inspirant l'amour de la gloire, l'esprit de corps; en lui rendant aussi cher que le sien propre l'honneur du régiment, en exaltant son patriotisme, en lui faisant entrevoir l'avancement et les récompenses qui l'attendent; en gagnant sa confiance, qu'il obtiendra en remplissant lui-même strictement ses devoirs; en se faisant aimer, en causant avec lui de la guerre, et en lui prouvant qu'il est capable de le bien conduire (1765, 1766).

1562. Au combat, l'officier doit donner un brillant exemple de courage et de sang-froid. Est-on arrêté sous le feu du canon, il doit se promener devant le front de sa troupe, et la distraire par ses propos gaïs et ébauchés.

1563. Faut-il fondre sur l'ennemi, il doit y préparer le moral des soldats, leur recommander de se désoler que le moins possible dans la mêlée, et de se rallier promptement au premier signal (3036, 3037).

1564. L'officier doit s'attacher à donner au soldat une bonne opinion de ses qualités guerrières; il doit raisonner souvent avec lui sur les guerres passées, lui citer les actions d'éclat de nos braves, exciter chez eux le désir de les imiter, de les surpasser même (1004 et suivans).

1565. C'est surtout dans les retraites qu'il importe aux officiers d'avoir le talent de s'emparer du moral des troupes. Afin de s'en mieux édifier, qu'on parcourt les annales de nos désastres; on y reconnaîtra partout que si les chefs d'escouade, les sous-officiers, si les officiers subalternes avaient eu sur leurs soldats l'autorité que doit leur donner l'ascendant qu'il est si facile de prendre sur eux par des soins, de la justice, de bons propos, une bonne conduite, en s'en faisant, en un mot, des amis, sans nuire à la hiérarchie militaire, il eût été possible, en triplant la force physique par la force morale, de parer aux malheurs de Russie, et d'entraîner ceux de Waterloo.

1566. Que MM. les officiers pèsent avec réflexion de quelle affreuse conséquence ont été pour la nation ces jours de deuil....; ils sentiront alors toute la grandeur

de leur responsabilité particulière envers leur honneur, envers la patrie; sans perdre de temps, ils secondent de tout leur concours les efforts des officiers supérieurs de leur régiment, pour tremper vigoureusement le moral du soldat, et ils s'exerceront dans l'art de manier l'esprit, l'âme du soldat, de l'électrifier, de l'instruire sur ce qui lui est avantageux ou désavantageux, en employant, comme intermédiaires, les caporaux et les sous-officiers préalablement préparés à une tâche aussi aisée en France qu'importante à remplir (646).

1557. ORDRES. Il est essentiel de donner des ordres clairs et précis, et de voir par soi-même s'ils sont exécutés. Il n'est pas moins essentiel à tout commandant subalterne de remplir à la lettre les ordres qu'on lui donne (1786).

1568. On doit aussi se servir, pour porter les ordres, de personnes de la plus grande intelligence.

1569. — *Ordre de bataille.* Disposition pour le combat. L'ordre de bataille doit être réglé d'après les maximes générales : la première et la plus importante est d'en rejeter tout esprit de système, et d'en changer suivant les circonstances. Indépendantes de nous, ce sont elles qui nous maîtrisent. Disposons une armée relativement à l'espèce de ses armes et de celles de l'armée ennemie, à la qualité des soldats, à la nature des lieux qui varie sans cesse.

1570. Observons ce que les maîtres de l'art ont posé en maxime :

1°. Il faut toujours que les ailes d'une armée soient à l'abri des entreprises de l'ennemi : une aile détruite expose le reste à l'être également ; car il est très-difficile de se soutenir contre une attaque de front et de flanc. Pour éviter ce revers, la méthode des anciens était d'appuyer les ailes à quelque fortification naturelle qui les garantît du danger d'être enveloppées ou tournées, comme par exemple un marais impraticable, une rivière qu'on ne peut passer à gué, un bois bien garni d'infanterie, un village bien fortifié, des hauteurs dont le sommet est occupé par de bonnes troupes, de l'artillerie, etc. Dans les deux premiers ca

système est extrêmement dangereux en ce que , si vous êtes forcé par le flanc opposé à celui qui se trouve appuyé à une rivière non guéable , à un marais impraticable , etc. , l'armée , n'ayant pas de retraite sur ce point , peut être entièrement détruite par un adversaire habile et actif. Pour les autres cas , l'armée devant avancer ou reculer , il arrive que , si elle est forcée de quitter le terrain , elle cesse d'être appuyée par ses fortifications permanentes , et elle perd la protection de ses ailes. On doit donc , pour obvier à cet inconvénient , couvrir les ailes d'une armée avec des colonnes d'infanterie bien munies d'artillerie , qui suivent tous les mouvements de l'armée et protègent partout également les ailes (1669, 1670, 1671, 1692).

2° Il faut éviter d'être débordé par l'ennemi , et lui opposer un front égal , ayant soin de ne pas trop dégarnir la seconde ligne , et de se conserver des réserves pour soutenir les parties qui peuvent en avoir besoin (1575). Lorsqu'il n'est pas possible de former un front égal à celui de l'ennemi , il faut encore plus d'attention pour couvrir ses ailes. On peut ajouter aux colonnes des chevaux de frise , des chariots ou quelque autre espèce de retranchement que l'ennemi ne puisse ni tourner ni forcer. Enfin , on peut refuser cette aile pendant que l'on fait attaquer vivement de l'autre pour rompre et mettre en fuite son adversaire.

3° Chaque troupe doit être placée sur le terrain qui convient à sa manière de combattre : ainsi , l'infanterie doit occuper les lieux fourrés ou embarrassés , et la cavalerie ceux qui sont libres et ouverts.

4° Lorsqu'il y a des villages à portée de la ligne que l'ennemi ne peut pas éviter , on doit les fortifier , les bien garnir d'infanterie et de dragons , pour rompre les premiers efforts de l'ennemi ; mais ils doivent se rencontrer assez près de la ligne pour en être soutenus , et pour que les troupes puissent la rejoindre , si elles sont obligées de les abandonner. Si les villages sont trop éloignés , et que l'ennemi puisse en tirer parti , il faut de bonne heure les raser , et renverser les murailles qui peuvent servir de couvert et de retranchement.

5° Il faut ménager à toutes les parties de l'armée des

communications sûres et faciles pour se soutenir réciproquement, et afin que les réserves puissent se porter partout où leur secours pourra être nécessaire. On doit aussi placer celles-ci de manière à ce que les troupes ne puissent point se renverser sur elles et les mettre en désordre. Il faut encore qu'il n'y ait point, entre les lignes ni derrière, de bagage qui incommode l'armée dans ses mouvemens.

6° Il est nécessaire de profiter de toutes les circonstances particulières du champ de bataille, pour que l'armée ne présente aucune partie faible à l'ennemi. Un général doit considérer le terrain qu'occupe son armée comme une place qu'on veut mettre de tous côtés en état de siège (*voyez Principes de Fortification*): l'artillerie doit être en batterie dans les lieux les plus favorables, pour causer la plus grande perte qu'il est possible à l'ennemi.

7° Pour se prémunir contre tous les événemens imprévus qui décident souvent du succès, on doit prendre de bonne heure toutes les précautions convenables pour qu'aucune troupe ne soit abandonnée à elle-même, et se ménager des ressources pour soutenir le combat: en sorte que, s'il faut céder, on ne le refuse au moins qu'après avoir employé toutes ses forces: c'est pourquoi l'on ne saurait trop insister sur la nécessité des réserves. Si le centre ou l'une des ailes a plié, la seconde ligne ou les réserves peuvent rétablir l'affaire; mais il faut pour cet effet, des troupes fermes, valeureuses, bien exercées dans les manœuvres militaires, et conduite par des officiers habiles et expérimentés, secondés par de bons cadres de sous-officiers et caporaux: alors on peut remédier au premier désordre, et même faire perdre à l'ennemi l'espérance de la victoire, qu'un premier succès aurait pu lui donner. (*Voy. Guerre.*)

8° Pour soutenir une armée et la rendre encore plus respectable à l'ennemi, des redoutes en avant, fortifiées d'un fossé et placées judicieusement, sont d'un excellent usage. Elles doivent être garnies d'une quantité suffisante d'artillerie et de soldats pour n'être point emportées par une première attaque. Si quelque de l'armée ennemie se trouve enfoncé, les troupes

redoutes doivent prendre l'ennemi en flanc et de revers, et lui causer de grandes pertes. Elles ne peuvent guère manquer de le gêner dans ses mouvemens, de rendre ses manœuvres plus lentes, et de donner le temps aux corps qui ont plié de se rallier pour le reposer. Les redoutes ont cet avantage, d'assurer la position d'une armée de telle manière, qu'elle a différens points d'appui ou de réunion capables d'arrêter les premiers efforts de l'ennemi, et de protéger, par leur feu, l'armée qui les soutient elles-mêmes. (2058 et suivans.)

9° S'il y a quelque partie d'armée qu'on veuille éviter de faire combattre, on la couvre d'une rivière, d'un marais ou, à défaut de ces obstacles naturels, de chevaux de frise, de manière à ce que l'ennemi ne puisse point approcher. Ainsi, en supposant qu'on se batte sur la droite, et que, pour la dégarnir la gauche, on la couvre de manière à ce que l'ennemi ne puisse point approcher, et l'on fait à la droite les plus grands efforts avec l'élite de ses troupes.

Il est évident que de cette manière un général peut s'arranger pour ne combattre qu'avec telle partie de son armée qu'il juge à propos. (Voy. 1838.)

Il y a des situations où le général peut juger que toutes les parties de la ligne de l'ennemi ne seront pas en état de combattre ; dans ce cas, son attention doit être de dégarnir les points les moins exposés, pour fortifier ceux qui le sont davantage ; mais ce mouvement doit être caché, autant qu'il est possible, à l'ennemi, car s'il s'aperçoit de cette manœuvre, il en fait une semblable, et tout devient alors égal de part et d'autre.

10° Une attention encore très-importante dans la disposition des troupes en bataille, c'est de conserver toujours, derrière la seconde ligne et les réserves, un espace de terrain assez étendu pour que les troupes ne soient point gênées dans leurs manœuvres. Si, par exemple, la première ligne est forcée de plier, elle doit trouver derrière la seconde assez de place pour se rallier et se reformer : sans cette précaution, la di-

route de la première ligne ne peut guère manquer d'occasionner celle de toute l'armée.

1571. Les anciens comptaient sept dispositions générales pour combattre (Végece). Nous ne citerons que celles que nous pouvons appliquer à nos armes.

L'ordre oblique ou de biais : dans cet ordre, on engage le combat avec une aile, pendant que l'autre se refuse à l'ennemi. (*V. 1834 et suivans.*)

1572. Cette disposition peut servir à faire remporter la victoire à un petit nombre de bonnes troupes obligées d'en combattre de plus nombreuses. Pour cet effet, les deux armées étant en présence, et marchant pour se charger, on tient sa gauche, si l'on veut faire combattre sa droite, hors de la portée des coups de l'ennemi, et l'on tombe sur la gauche de l'armée opposée, avec tout ce qu'on a de plus braves troupes, dont on a eu soin de fortifier sa droite; ou bien, en débordant la gauche de l'ennemi, on tâche de la faire plier, de la pousser et même de l'attaquer par derrière. Lorsqu'on parvient à y mettre du désordre et à la faire reculer, on parvient aisément, avec le reste des troupes qui soutiennent l'aile qui a engagé le combat, à remporter la victoire, et cela sans que le reste de l'armée ait été exposé.

1573. Si l'ennemi emploie le premier cette disposition, on fait passer promptement à la gauche la cavalerie et l'infanterie qui sont en réserve derrière l'armée, et l'on se met ainsi en état de lui résister. Cet ordre est regardé par tous les auteurs comme le meilleur moyen de s'assurer la victoire.

1574. Montécuculi disait : Si l'on veut, avec son aile droite, battre la gauche de l'ennemi, ou au contraire, on mettra sur cette aile le plus grand nombre et les meilleures de ses troupes, et l'on marchera à grands pas de ce côté-là, les troupes de la première et de la seconde ligne avançant également, au lieu que l'autre aile marchera lentement; on ne s'ébranlera point du tout, parce que, tandis que l'ennemi sera en suspens ou avant qu'il ne s'aperçoive du stratagème, et qu'il songe à y remédier, il verra son côté faible attaqué le plus fort de l'ennemi, tandis que sa partie la

forte demeure oisive , et au désespoir de ne rien faire. S'il se rencontre de ce côté quelque village, il conseille encore d'y mettre le feu , pour empêcher l'ennemi d'attaquer cette aile , et lui ôter la connaissance de ce qui s'y passe.

1575. Remarquons dans cette disposition :

1^o Qu'il faut commencer à incliner insensiblement la marche de l'aile où l'on a mis ses meilleures troupes,

2^o Qu'il faut toujours mettre les troupes sur lesquelles on compte le plus vis-à-vis celles de l'ennemi qui sont faibles.

3^o Qu'il faut choisir le terrain le plus avantageux pour l'aile qui doit attaquer, afin de couvrir l'autre, s'il est possible, par un ravin, un canal, un bois ou une montagne, afin que ces obstacles détournent les ennemis d'attaquer de ce côté-là. Lorsque ces avantages se rencontrent pas, on peut ouvrir cette aile par des chevaux de frise, des tranchées ou retranchemens de charrettes, et beaucoup d'artillerie.

1576. On peut engager le combat par les deux ailes, en tenant le centre éloigné de l'ennemi de la manière suivante. Quand les armées sont à cinq ou six cents pas au plus l'une de l'autre, il faut que celle qui est supérieure en cavalerie fasse doubler le pas à ses ailes pour attaquer celles de l'ennemi, et qu'en marchant, son aile droite se jette un peu sur sa gauche pour débouler par les flancs celles qu'elles vont attaquer, et se tenant un peu obliquement pour ne pas trop approcher des escadrons qui joignent l'infanterie, et les obliger par là à se déplacer, s'ils veulent attaquer. S'ils le font, il s'ensuit qu'ils ne sont plus protégés de l'infanterie dans ce cas, il est constant que tout l'avantage est pour l'armée dont les ailes vont attaquer. Comme ces charges de cavalerie seront décidées avant que les lignes d'infanterie en soient venues aux mains, le combat aux ailes sera fini.

On ne laisse aller qu'une partie de la cavalerie pour empêcher l'ennemi de se rallier, et avec le surplus, on prend l'infanterie ennemie par les flancs et par derrière, pour aider la vôtre à la battre.

On couvre son centre de tirailleurs pour empêcher

e s'en approcher, quel que soit le mouvement des ailes.

Dans une autre disposition, on choque l'armée perpendiculairement avec une aile fortifiée par de meilleures troupes, et l'on tâche de la percer et de la mettre en désordre. Selon de grands généraux, cette disposition est la plus avantageuse pour ceux qui, étant supérieurs en nombre et en qualité de troupes, ont l'avantage de combattre. On y parvient de la manière suivante : L'armée étant en bataille, et abordant l'ennemi, il faut joindre votre aile droite à la gauche de l'ennemi opposée, et combattre cette aile avec vos propres troupes, dont vous devez avoir garni votre centre. Pendant ce combat, on doit tenir le reste de l'armée sur une ligne près perpendiculaire au front de l'armée ennemie. Si par ce moyen on peut la prendre en flanc, si elle est en ligne, il est difficile qu'elle évite d'être battue. Si elle est en bataille, votre position, presque perpendiculaire au front de l'ennemi, l'empêche d'être secourue par son centre et par son centre.

On dirige aussi son attaque sur le centre avec ses propres troupes pour enfoncer l'ennemi, y faire naître l'épouvante au reste.

On se conforme au terrain pour mettre l'armée à l'abri de se soutenir contre l'ennemi, en profitant de la position qu'on occupe par les hauteurs naturelles ou artificielles.

L'usage que l'on peut faire de ces différents ordres de bataille dépend des circonstances dans lesquelles on se trouve obligé de combattre. Pour avoir des idées plus étendues et plus circonstanciées, on recourt aux Commentaires sur Polybe, du chevalier de Folard ; aux mémoires militaires de M. Guisard ; aux mémoires militaires de M. Guisard ; aux mémoires militaires de M. Maizerin, pour la tactique des anciens ; à la guerre de M. de Puysegur, aux mémoires militaires de M. de Puysegur, aux réflexions militaires de Santarem, aux mémoires de Feuquières, aux rêveries du duc de Saxe.

ORDRE DE BATAILLE

EN TIRAILLEURS ,

POUR LA GARDE NATIONALE ,

FONDÉ SUR LE PRINCIPE DE FORTIFICATION : *Le feu ne détruit que par sa quantité et sa durée ;*

ou

ESSAI SUR LE FEU D'ÉCHARPE ,

En avançant , de pied ferme en retraite , dans les lignes de bataille, réunissant la fois toute la puissance du mélange des trois armes , mousqueterie , artillerie , cavalerie.

1580. Le peu d'expérience que nos citoyens soldats présenteraient à un ennemi exercé , si nous étions attaqués avant qu'ils eussent acquis cet aplomb que procure la petite tactique , m'a porté à la recherche d'un ordre de bataille très-simple , et applicable , dans toutes les conjonctures de guerre , au faible bataillon comme à l'armée la plus nombreuse.

1581. Fondé sur ce principe : le feu ne détruit que par sa quantité et sa durée , quelques jours d'application sur le terrain suffiront pour assurer aux gardes nationales le moyen de vaincre les troupes les mieux exercées , en leur faisant envahir incessamment le champ de bataille , couvert par un feu de mousqueterie et d'artillerie tellement nourri et concentré , qu'il est impossible de le rendre plus meurtrier.

1582. Le système nouveau que je vais présenter se prête à toutes les évolutions et à toutes les manœuvres ; il offre la plus grande facilité pour passer avec rapidité de l'attaque en tirailleurs à l'ordre en bataille , à l'ordre en colonne , ou à la disposition contre la cavalerie ; il présente dans ce cas une force de cohésion plus puissante que le carré ordinaire , un feu très-meurtrier pour la défense , joint à une attaque complète pour

er l'ennemi qui vient vous aborder en colonne, ire du calme, de la fermeté dans la retraite. ant à l'ennemi le plus audacieux un front inat- le, qui vomit la mort sur tous les points, il réu- même temps l'avantage d'être soutenu partout, quelques secondes, par un front de cavalerie u besoin, à celui de la ligne de bataille.

. — *Attaque.* Immédiatement après que la pre- et la seconde ligne se seront déployées, on les a par demi-bataillon, en colonne par peloton, second et sixième pelotons de fusiliers, la en tête, par les commandemens généraux sui-

Dispositions pour l'attaque ;

Commencez le mouvement.

A ces commandemens, vivement répétés par fs de division, de régiment, de bataillon, ces s commanderont :

Colonne par peloton ;

Sur les deuxième et sixième pelotons, la droite te en colonne ;

Bataillon par le flanc gauche et le flanc droit ;

A gauche et à droite ;

Pas accéléré, marche.

Cette manœuvre s'exécute d'après les princi- la formation en colonne.

. Au premier commandement, les chefs de des grenadiers et des voltigeurs de la première porteront aussi au centre de leur section.

L'adjudant-major surveillera les guides du bataillon de gauche, dont le plus ancien capi- endra le commandement.

L'adjudant sous-officier, celui de droite, sous es du chef de bataillon.

deux maintiendront soigneusement les dis- et la direction.

Au cinquième commandement, les chefs des e et sixième pelotons commanderont : *Guide à si le bataillon de direction est à gauche, ou : droite, s'il est de ce côté.*

Au même commandement, le chef de la se-

conde section de grenadiers, la portera sur le gauche de son demi-bataillon : les deux sections déploieront par le flanc en tirailleurs , au pas redoublé (140 à 150 par minute).

1591. Le chef de la première section de voltigeurs la portera sur le flanc droit de son demi-bataillon : ces deux sections se déploieront de même que les grenadiers.

1593. La ligne de tirailleurs se formera doucement au même temps que les colonnes, et à distance de 200 toises de la tête.

1594. Chaque section sera subdivisée en deux quart de compagnie, qui sera encadré par des sous-officiers ; elle sera encadrée elle-même par deux officiers. Ces sous-officiers et caporaux sont chargés de diriger la ligne de tirailleurs, de tenir d'un bras le front de la colonne, si elle exécute le mouvement en avançant par peloton, ou seulement les numéros des bouches à feu réparties dans les intervalles des compagnies, à la hauteur de la ligne des tirailleurs. On y placera les pièces.

1595. La seconde ligne, au second commandement général, se formera, comme la première, par demi-bataillon en colonne par peloton, les compagnies de voltigeurs formant la tête pour se déployer, s'il y a lieu, au passage de ligne en avançant.

1596. On marquera par régiment de trois hommes, compose de trois bataillons, six intervalles dont trois de 50 toises, y compris l'intervalle par demi-bataillon, et trois de 20 toises formées par les demi-bataillons. Ainsi, sur 285 toises environ qu'occupent trois bataillons, 75 seulement seront remplies par les colonnes, et 210 sont libres.

1597. C'est dans ces intervalles de 210 toises de la seconde ligne que je place ma cavalerie, hors portée du canon et vis-à-vis celles de la première (voy. 139) ; car, la force de la cavalerie consistant dans sa vitesse, en chargeant perpendiculairement, ne pourra nuire à son accroissement.

1598. Les trois bataillons de la première ligne seront donc soutenus, en peu de secondes, par

de cavalerie de 200 toises , selon la nature du terrain et des circonstances , pouvant charger en muraille sur trois lignes de 50 toises et trois de 20 , et se porter en avant de la première ligne avec rapidité.

1599. L'infanterie et la cavalerie formées , il reste à disposer les bouches à feu.

1600. Sur les 185 toises formant le front de bataille d'un régiment de trois mille hommes , nous venons de dire que 75 seulement sont défendues par le front des colonnes , et 210 par celui des tirailleurs. En portant l'effectif de nos compagnies d'élite à 100 tirailleurs chacune , nous aurons 600 hommes à répartir sur la ligne des 210 toises d'intervalle. A quatre tirailleurs par toise , dont deux se portent en avant pour faire feu , pendant que les deux autres chargent de pied ferme après avoir tiré , nos hommes occuperont 150 toises ; il restera donc encore par régiment un espace de 60 toises environ , où l'on pourrait , au besoin , placer en batterie trente pièces de canon , en prenant 2 toises pour chacune.

1601. Le signal de l'attaque étant donné , les deux lignes s'ébranleront au pas ordinaire.

1602. Lorsque la première sera arrivée à quatre cents pas environ de celle de l'ennemi , les chefs de colonnes commanderont :

1. *Feu d'écharpe en avant.*

2. *Commencez le feu.*

1603. Au second commandement , le feu commencera par les pièces et les tirailleurs , de la manière suivante :

1604. L'homme du premier rang de chaque file s'arrête , fait feu , et recharge son arme de pied ferme. L'homme du second rang continue à marcher , s'arrête lorsqu'il a dépassé de cinq à six pas l'homme du premier rang , et ne fait feu que lorsque celui-ci a bourré ; ainsi de suite en suivant cet ordre de marche. L'homme qui a chargé , prenant le pas accéléré pour se porter à la même distance en avant de l'autre , les tirailleurs , en ajustant , auront grand soin d'avancer un peu l'une des deux épaules , de manière à tirer obliquement. (Voy. planche xu.)

1605. Ils ajusteront, au commencement, à la hauteur de la poitrine, et baisseront le point de mire, à mesure que la distance diminuera, jusqu'à la ceinture; arrivé à cent pas environ de la ligne ennemie, se chargera à deux balles, ayant bien soin d'ajuster en écharpe et à ceinture d'homme.

1606. Au même instant, les canons impairs se porteront en avant, à la hauteur de la première ligne de tirailleurs, par le moyen d'une prolonge fixée à un crochet à la tête des flasques, et feront feu, en ajustant aussi en écharpe, et chargeront; les canons pairs tireront à leur tour, en se conformant au mouvement des tirailleurs, et feront feu à mitraille afin que la portée le permette.

1607. Les tirailleurs, tirés par des files prises lonnes; on fera de même les pièces démontées seront en réserve.

blessés, seront ramassés par les compagnies en corps les canonnières. Les pièces démontées seront remplacées par les

Venons aux colonnes.

1608. Au commandement de *commencez le feu*, le chef de peloton de la tête fera aussitôt exécuter son feu de peloton, ce qui étant fait, il commandera :

1. *Par section à droite et à gauche en bataille.*
2. *Marche.*

1609. Au premier commandement, les hommes du premier rang se releveront, le sous-officier de remplacement *A*, et le guide de gauche *B*, feront, le premier un à droite, le second un à gauche, ils se porteront, à pas ordinaire, trois pas devant eux, et s'arrêteront en *C* et en *D*.

Les serre-files préviendront les sections de ce qu'elles ont à faire.

1610. Au commandement de *marche*, la première section tournera à droite, d'après les principes de cette leçon, et s'alignera lestement sur son guide de droite *C*; les soldats chargeront avec rapidité leurs armes.

1611. Au même commandement, la section de gauche tournera à gauche, et ira lestement s'aligner sur son guide de gauche *D*; elle chargera rapidement ses armes.

1612. Le deuxième peloton, arrivé à la hauteur de file *de gauche E* de la première section, et de celle droite *F* de la seconde du peloton qui s'est mis en taille sur les flancs par section, sera arrêté par son chef, qui lui fera exécuter le feu de peloton, et former ensuite par section, sur la droite *G* et sur la gauche *H*, bataille, comme l'a exécuté le premier; le troisième conduira de même.

1613. Lorsque les sections *I* et *K*, du premier peloton, seront sur le point d'être dépassées par le troisième, le chef de la première section lui fera faire par flanc gauche et par file à gauche, en déboltant en dans des trois premières files.

1614. Celui de la seconde section lui fera faire par flanc droit et par file à droite, déboltant également dedans; tous deux commanderont *pas accéléré et marche*, sitôt qu'ils seront démasqués par le troisième peloton.

1615. Les deux sections iront à la rencontre l'une l'autre; le chef de peloton commandera ensuite : première section par le flanc droit, seconde section par le flanc gauche, *pas ordinaire, marche; guide à gauche*.

Le second peloton se conformera aux mêmes principes, puis le troisième; ainsi de suite.

1616. On remarquera avec soin que ce sont les colonnes qui règlent la marche des tirailleurs; qu'il n'y a rien de plus simple ni de plus facile que ce mouvement; qu'il ne peut y avoir aucune confusion, vu le peu de profondeur des colonnes; que celles-ci, masquées par la ligne des tirailleurs et la fumée de la fusillade, ne trouvent pas plus exposées au canon ennemi que le reste de la ligne.

On doit encore remarquer que toute la ligne de bataille est hérissée d'un feu d'artillerie et de mousqueterie bien nourri, et d'autant plus avantageux, qu'il est en écharpe, ajusté à volonté par des soldats d'élite, et rendu encore plus meurtrier par l'emploi des mitrilles, sitôt que la distance le permet.

1617. Le pas ordinaire suffit pour donner tout le

à aborder. L'ennemi, quoique opposée à l'impétuosité française, ne tourne pas moins au désavantage du premier, et ce que le feu ne détruit que par sa quantité et sa durée. D'ailleurs elle n'est qu'apparente, et en envalissant sans cesse le terrain où l'on combat, le sort de la bataille est décidé en bien moins de temps. Ma ligne, moins long-temps exposée au feu de l'ennemi troublé par l'immensité des projectiles qui la cablent, éprouve une perte moins grande; vingt-cinq à cinquante minutes lui suffisent pour franchir, à l'appui de son feu excessif, l'espace qui la sépare de son antagoniste, et le m... n, tandis que la durée des batailles n'a jamais... dre, jusqu'ici, de dix à quinze heures, et quelquefois deux jours.

EXPLICATION DE LA PLANCHE XII.

FIG. 1^{re}. Représente deux bataillons ennemis, de mille hommes chaque, en bataille, exécutant le feu de deux rangs, soutenus par six pièces de canon.

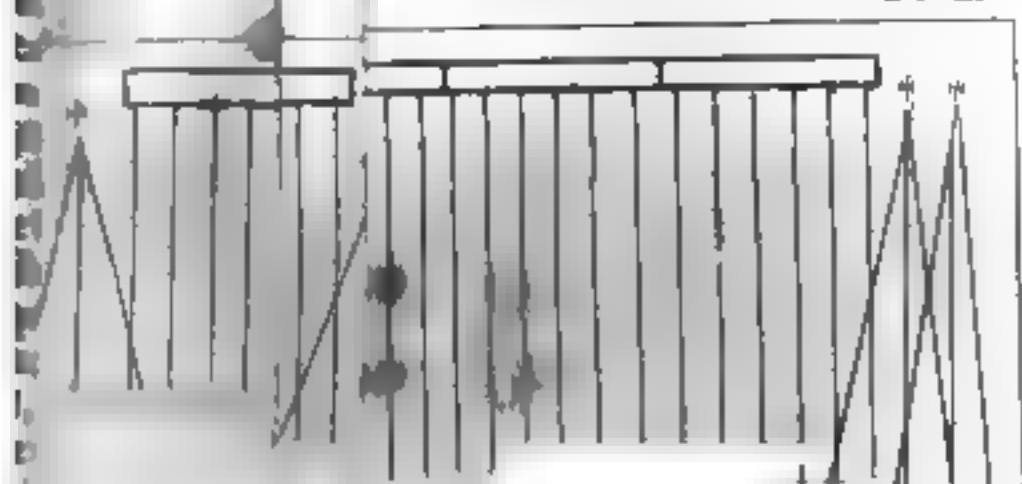
FIG. 2 Deux bataillons disposés pour l'attaque, faisant le feu d'écharpe en avançant : on voit chaque peloton exécuter son feu, et le front de bataille couvert de la ligne de tirailleurs exécutant le feu à volonté en avançant, et des pièces également réparties sur la ligne.

FIG. 3. Représentant deux bataillons formant la deuxième ligne, et disposés en colonne par demi bataillon. Les pelotons de grenadiers et de voltigeurs en tenus prêts à se déployer pour former la ligne de tirailleurs après le passage de ligne.

FIG. 4. Escadrons de cavalerie placés en colonne dans les intervalles des deux bataillons, et prêts à se porter où besoin sera.

Dans le feu d'écharpe en retraite, le premier peloton va se former à distance entière, ainsi que les autres.

1618. L'ennemi veut-il vous enlever l'avantage de l'attaque en vous prévenant, ou avez-vous des raisons pour ne pas l'attaquer? après avoir pris les mesures dis-



de vos troupes a été énergiquement trempé par les
 pas persuasifs de leurs chefs supérieurs et subalte

1

1

positions que ci-dessus, vous faites exécuter le feu d'écharpe de pied ferme, ainsi qu'il suit :

Le général en chef commandera :

1. *Dispositions pour la défense.*

2. *Commencez le mouvement.*

1619. A ce commandement vivement répété par les chefs inférieurs, le chef de chaque colonne commandera :

1. *Feu d'écharpe de pied ferme.*

2. *Commencez le feu.*

1620. Le chef de peloton de la tête de la colonne, après avoir fait exécuter le feu de peloton, commande aussitôt :

1. *Première section par le flanc droit.*

2. *Deuxième section par le flanc gauche.*

3. *A droite et à gauche.*

4. *En arrière en colonne, par file sur la droite et la gauche en bataille.*

5. *Pas redoublé, marche.*

1621. Au premier commandement, les hommes du premier rang se relèvent.

1622. Au troisième, la section de droite fait par le flanc droit, celle de gauche par le flanc gauche.

1623. Au cinquième, chaque chef de section, qui s'est lestement porté à la droite de sa section, la conduit au pas redoublé pour la former sur la droite et la gauche en bataille, serrée en masse derrière le troisième peloton. Les soldats chargeront leurs armes avec rapidité.

1624. Le chef du second peloton se porte en avant au point où le premier a exécuté son feu. Il y effectue le sien, et vient, par les mêmes moyens que le premier, se placer serré en masse derrière lui. Ainsi de suite.

1625. Les tirailleurs exécutent leur feu de pied ferme, visant bien et en écharpe, chacun d'eux ne tirant que quand l'autre a bourré, et chargeant à deux balles dès que la distance le permet.

1626. Si l'ennemi ne se rebute pas, et marche toujours pour vous aborder à l'arme blanche, vous le laissez arriver sous vos feux jusqu'à trente pas; si le moral de vos troupes a été énergiquement trempé par les propos persuasifs de leurs chefs supérieurs et subalternes

pendant la paix, c'est ici que ces derniers jouiront le fruit de leur prévision, de l'accomplissement du plus important de leurs devoirs. Vos soldats tiraillens dont l'âme aura été fortement électrisée, pleins de confiance dans les talens et le courage de leurs chefs, vivement inspirés par l'esprit du corps, de compagnie grandis par la haute opinion que vous leur aurez donnée d'eux-mêmes, n'auront pas besoin de se reformer en peloton pour le recevoir. Vos colonnes suffiront pour rompre les bataillons ennemis qui, ayant essuyé votre feu d'artillerie et de mousqueterie jusqu'à quinze pas de votre ligne, seront réduits aux deux tiers. L'auteur parle par expérience.

1627. Un roulement court fait passer le feu de mousqueterie, l'artillerie lâche ses dernières bordées à mitraille; vous lancez vos colonnes, promptement reformées ainsi que vos tiraillleurs, la balle morte croisée, sur cette poignée de téméraires en désordre qui, ne pouvant vous résister, cedent, se rendent, et méritent du vainqueur même les égards dus à la valeur malheureuse.

1628. Je suppose, au contraire, des soldats inexpérimentés : la prudence prescrit des précautions. Je fais suivre le roulement de quelques coups de rappel. Les tiraillleurs viennent, à la course, se former en section sur la droite et la gauche de la tête de la colonne, sur laquelle ils s'alignent dans chaque demi-bataillon. Alors je lance simultanément, et vivement, mes demi-bataillons en colonnes sur mon antagoniste; je fais des trouées dans ses rangs, mes sections d'élite le prennent par les flancs, le mettent en déroute : la cavalerie vient achever le reste.

1629. Mais, au lieu de vous aborder en bataille, se présente-t-il en colonne pour effectuer une trouée? Vous le laissez encore arriver sous votre feu à deux balles et à double charge de mitraille, jusqu'à trente pas.

1630. Un roulement court et deux coups de rappel ont fait former vos sections à la course, sur les flancs de vos colonnes, à la hauteur de la tête, laissant place entre deux pour l'artillerie qui continue son feu. La seconde section de grenadiers, et la première de vola-

geurs, se formeront en colonne parallèlement au front de celle de l'ennemi, les pièces placées entre elles et les colonnes de pelotons.

1631. On fait exécuter au demi-bataillon de droite un demi-quart de conversion à gauche, et à celui de gauche un demi-quart de conversion à droite, pour se diriger tous les deux par la capitale des angles de la colonne ennemie. (*Voyez la planche xiv.*)

1632. La première section de grenadiers se porte au pas accéléré sur le flanc gauche de cette colonne, et la seconde de voltigeurs sur son flanc droit, au même pas.

1633. Ces dispositions rapidement prises, toutes les colonnes s'élancent au pas de charge. baïonnette croisée, le doigt sur la détente; abordent l'assaillant étonné, et s'il est accompagné d'artillerie, les sections extérieures l'enlèvent à la course, et reviennent aussitôt fondre sur les derrières de la colonne ennemie, et par là rendent l'attaque complète.

1634. La vue, la crainte du danger qui le menace de tous côtés, le désordre produit par les dernières volées de mitraille, l'impétuosité avec laquelle il se voit aborder par un ennemi valeureux, qui lui présente à la fois cinq têtes de colonnes; tout doit nécessairement glacer l'ennemi de terreur. Le feu à bout portant de vos colonnes, qui ont chargé à deux balles, achevera de mettre la confusion dans cette masse qui, depuis cent toises, marche sous celui de l'artillerie et de la mousqueterie : jugez de ces pertes! Suspendre sa marche, fuir ou se rendre, tel sera la conséquence de sa témérité.

1635. Si la colonne se dirige vers l'intervalle de deux bataillons, ce sera le demi-bataillon de gauche du bataillon de droite, et celui de droite du bataillon de gauche, qui la recevront simultanément, comme ci-dessus, se formant et s'ébranlant plus tôt, vu la plus grande distance.

1636. Ces deux formations, pour recevoir l'ennemi, sont applicables dans le feu en avançant, dans celui de pied ferme et en retraite. On y exercera soigneusement les soldats, qui ne tarderont pas à en acquérir l'habitude, même dans toutes les directions.

1637. — *Retraite.* Ce mouvement s'exécute par les mêmes commandemens, en substituant le mot de retraite à celui de pied ferme.

1638. Le premier peloton, ayant exécuté son feu viendra se former sur la droite et la gauche par file en bataille derrière et à distance de peloton du troisième.

1639. Le second peloton ne fait pas de mouvement en avant; il exécute son feu de pied ferme, et va se former à la même distance derrière le premier; le troisième en fait autant. Ainsi de suite.

1640. La ligne de tirailleurs continue le feu en retraite, en se réglant sur la manœuvre de la colonne qui est en l'urgence. L'artillerie fera son feu en retraite, et un choquet placé aux crosses, tirant les prolonges alternativement, et se réglant sur la ligne de tirailleurs.

1641. — *Dispositions contre la Cavalerie.* Le canon et la mousqueterie tiendront la cavalerie éloignée par un feu qui aura certainement beaucoup d'effet; mais s'il ne parvenait à l'arrêter et qu'elle s'abandonnât au grand galop, on formerait le carré de la manière suivante.

Si nos colonnes sont en marche, elles feront halte un roulement court et deux reprises au drapeau feront cesser le feu et rentrer nos tirailleurs à la consigne.

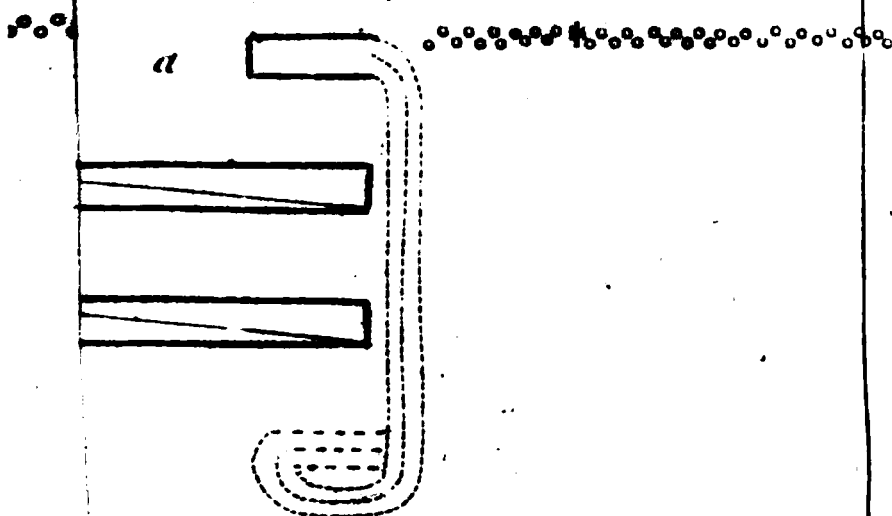
1642. Chaque chef de demi-bataillon commandera

1. *Carré flanqué sur cinq rangs.*

2. *Premier et deuxième pelotons* (en désignant les deux pelotons qui forment la tête par leur numéro, tant de files de droite que de gauche en arrière, etc.)

3. *Pas redoublé, marche.*

1643. Au premier commandement, les sergents-majors des deux pelotons de la tête compteront les files de leur peloton, que je suppose être de 36 files, soit 98 hommes, qui, divisés par 5, et le quotient multiplié par 2, donneront 14 files. Le chef de demi-bataillon commandera aussitôt : *Sept files de droite et de gauche par peloton en arrière sur la droite et la gauche par deux en bataille*, ce qui s'effectuera comme il est dit art. 734, 735, 738 et 739.



1606. Au même instant, les canons avanceront en avant, à la hauteur de la portée des tirailleurs, par le moyen d'une poulie et d'un crochet à la tête des flasques, et feront feu aussi en écharpe, et chargeront; les canons iront à leur tour, ainsi de suite, en suivant le mouvement des tirailleurs. Ils tireront jusqu'à ce que la portée le permettra.

1607. Les tirailleurs, tués ou blessés, placés par des files prises dans les compagnies, on fera de même pour les pièces démontées seront rapidement remplacées par des réserves.

Venons aux colonnes.

1608. Au commandement de commencer, le chef de peloton de la tête fera aussitôt feu, et le chef de peloton, ce qui étant fait, il commandera :

1. *Par section à droite et à gauche en file.*
2. *Marche.*

1609. Au premier commandement, les tirailleurs du premier rang se relèveront; le sous-officier de droite *A*, et le guide de gauche *B*, feront feu à droite, le second un à gauche, ils marcheront pas ordinaire, trois pas devant eux, et feront feu à gauche.

1612. Le deuxième peloton, arrivé à la hauteur de file gauche *E* de la première section, et de celle droite *F* de la seconde du peloton qui s'est mis en bataille sur les flancs par section, sera arrêté par son chef, qui lui fera exécuter le feu de peloton, et former ensuite par section, sur la droite *G* et sur la gauche *H*, en bataille, comme l'a exécuté le premier; le troisième conduira de même.

1613. Lorsque les sections *I* et *K*, du premier peloton, seront sur le point d'être dépassées par le troisième, le chef de la première section lui fera faire par son flanc gauche et par file à gauche, en débattant en dedans des trois premières files.

1614. Celui de la seconde section lui fera faire par son flanc droit et par file à droite, débattant également en dedans, tous deux commanderont *pas accéléré* et *arche*, sitôt qu'ils seront démasqués par le troisième peloton.

1615. Les deux sections iront à la rencontre l'une de l'autre; le chef de peloton commandera ensuite : *première section par le flanc droit, seconde section par le flanc gauche, pas ordinaire, marche; guide à gauche.*

Le second peloton se conformera aux mêmes principes, puis le troisième; ainsi de suite.

1616. On remarquera avec soin que ce sont les colonnes qui régissent la marche des tirailleurs; qu'il n'y a rien de plus simple ni de plus facile que ce mouvement; qu'il ne peut y avoir aucune confusion, vu le peu de profondeur des colonnes; que celles-ci, masquées par la ligne des tirailleurs et la fumée de la fusillade, ne se trouvent pas plus exposées au canon ennemi que le reste de la ligne.

On doit encore remarquer que toute la ligne de bataille est hérissée d'un feu d'artillerie et de mousqueterie bien nourri, et d'autant plus avantageux, qu'il est en écharpe, ajusté à volonté par des soldats d'élite, et rendu encore plus meurtrier par l'emploi des balles, sitôt que la distance le permet.

1617. Le *pas ordinaire* suffit pour donner tout l'effet que demande cette manœuvre.

à aborder l'ennemi, quoique opposée à l'impétuosité française, n'en tourne pas moins au désavantage du premier, en ce que le feu ne détruit que par sa quantité et sa durée. D'ailleurs elle n'est qu'apparente, et en envahissant sans cesse le terrain ou l'on combat, le sort de la bataille est décidé en bien moins de temps. Ma ligne, moins long-temps exposée au feu de l'ennemi troublé par l'immensité des projectiles qui l'écablent, éprouve une perte moins grande; vingt-cinq à cinquante minutes lui suffisent pour franchir, à l'appui de son feu excessif, l'espace qui la sépare de son antagoniste, et le met en déroute, tandis que la durée des batailles n'a jamais été, jusqu'ici, de dix à quinze heures, et quelquefois de deux jours.

EXPLICATION DE LA PLANCHE XII.

FIG. 1^{re}. Représente deux bataillons ennemis, de mille hommes chaque, en bataille, exécutant le feu de deux rangs, soutenus par six pièces de canon.

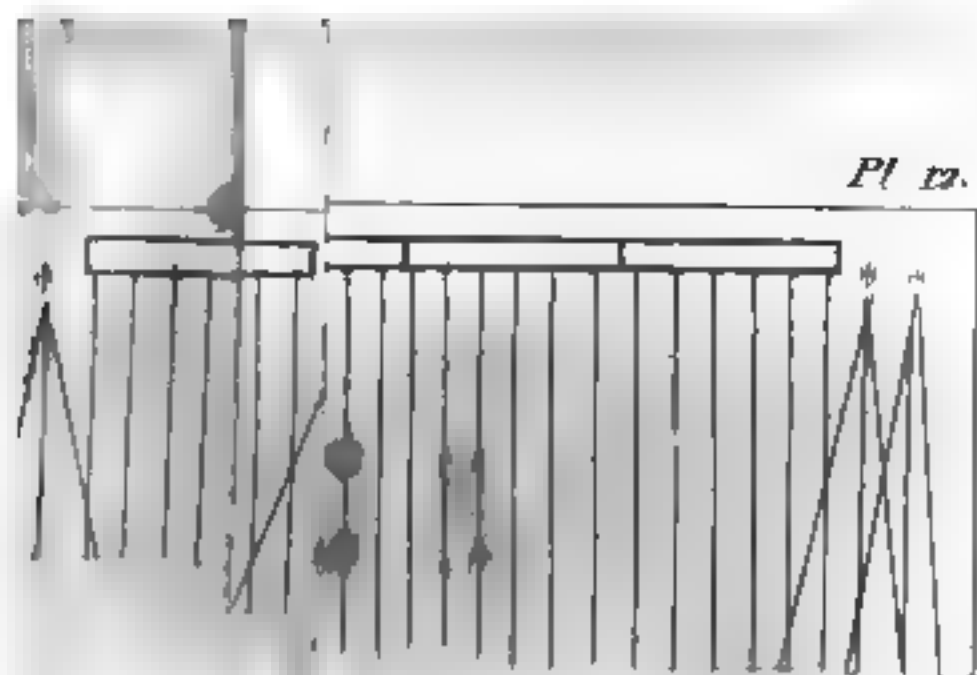
FIG. 2. Deux bataillons disposés pour l'attaque, faisant le feu d'écharpe en avançant : on voit chaque peloton exécuter son feu, et le front de bataille couvert de la ligne de tirailleurs exécutant le feu à volonté en avançant, et des pièces également réparties sur la ligne.

FIG. 3. Représentant deux bataillons formant une deuxième ligne, et disposés en colonne par demi-bataillon. Les pelotons de grenadiers et de voltigeurs en sont prêts à se déployer pour former la ligne de tirailleurs après le passage de ligne.

FIG. 4. Escadrons de cavalerie placés en colonne dans les intervalles des deux bataillons, et prêts à se porter où besoin sera.

Dans le feu d'écharpe en retraite, le premier peloton va se former à distance entière, ainsi que les autres.

1618. L'ennemi veut-il vous enlever l'avantage de l'attaque en vous prévenant, ou avez-vous des raisons pour ne pas l'attaquer? après avoir pris les mêmes dis-



*de vos troupes a été énergiquement trompé par les pro
nos persuasifs de leurs chefs supérieurs et subaltern*



positions que ci-dessus, vous faites exécuter le feu d'écharpe de pied ferme, ainsi qu'il suit :

Le général en chef commandera :

1. *Dispositions pour la défense.*

2. *Commencez le mouvement.*

1619. A ce commandement vivement répété par les chefs inférieurs, le chef de chaque colonne commandera :

1. *Feu d'écharpe de pied ferme.*

2. *Commencez le feu.*

1620. Le chef de peloton de la tête de la colonne, après avoir fait exécuter le feu de peloton, commande aussitôt :

1. *Première section par le flanc droit.*

2. *Deuxième section par le flanc gauche.*

3. *A droite et à gauche.*

4. *En arrière en colonne, par file sur la droite et la gauche en bataille.*

5. *Pas redoublé, marche.*

1621. Au premier commandement, les hommes du premier rang se relèvent.

1622. Au troisième, la section de droite fait par le flanc droit, celle de gauche par le flanc gauche.

1623. Au cinquième, chaque chef de section, qui s'est lestement porté à la droite de sa section, la conduit au pas redoublé pour la former sur la droite et la gauche en bataille, serrée en masse derrière le troisième peloton. Les soldats chargeront leurs armes avec rapidité.

1624. Le chef du second peloton se porte en avant au point où le premier a exécuté son feu. Il y effectue le sien, et vient, par les mêmes moyens que le premier, se placer serré en masse derrière lui. Ainsi de suite.

1625. Les tirailleurs exécutent leur feu de pied ferme, visant bien et en écharpe, chacun d'eux ne tirant que quand l'autre a bourré, et chargeant à deux balles dès que la distance le permet.

1626. Si l'ennemi ne se rebute pas, et marche toujours pour vous aborder à l'arme blanche, vous le laissez arriver sous vos feux jusqu'à trente pas; si le moral de vos troupes a été énergiquement trempé par les propos persuasifs de leurs chefs supérieurs et subalternes

pendant la paix, c'est ici que ces derniers jouiront fruit de leur prévision, de l'accomplissement de l'important de leurs devoirs. Vos soldats tirailleurs dont l'âme aura été fortement électrisée, pleins confiance dans les talents et le courage de leurs chefs vivement inspirés par l'esprit du corps, de compas grandis par la haute opinion que vous leur aurez de d'eux-mêmes, n'auront pas besoin de se reformer peloton pour le recevoir. Vos colonnes suffiront rompre les bataillons ennemis qui, ayant essuyé feu d'artillerie et de mousqueterie jusqu'à quinze votre ligne, seront réduits des deux tiers. L'un parle par expérience.

1627. Un roulement court fait cesser le feu de mousqueterie, l'artillerie lâche ses dernières bordées à traillie; vous lancez vos colonnes lestement reformés ainsi que vos tirailleurs, la baïonnette croisée, sur poignée de téméraires en désordre qui, ne pouvant résister, cedent, se rendent, et méritent du queur même les égards dus à la valeur malheur

1628. Je suppose, au contraire, des soldats imrimementés: la prudence prescrit des précautions. Je suivre le roulement de quelques coups de rappel tirailleurs viennent, à la course, se former en se sur la droite et la gauche de la tête de la colonne laquelle ils s'alignent dans chaque demi-bataillon.. je lance simultanément, et vivement, mes demi-batons en colonnes sur mon antagoniste; je fais trouées dans ses rangs, mes sections d'élite le pressent par les flancs, le mettent en déroute: la cavalerie achever le reste.

1629. Mais, au lieu de vous aborder en betail présente-t-il en colonne pour effectuer une tre Vous le laissez encore arriver sous votre feu à balles et à double charge de mitraille, jusqu'à t pas.

1630. Un roulement court et deux coups de re ont fait former vos sections à la course, sur les f de vos colonnes, à la hauteur de la tête, ~~visant~~ entre deux pour l'artillerie qui continue son t seconde section de grenadiers, et la première?

geurs, se formeront en colonne parallèlement au front de celle de l'ennemi, les pièces placées entre elles et les colonnes de pelotons.

1631. On fait exécuter au demi-bataillon de droite un demi-quart de conversion à gauche, et à celui de gauche un demi-quart de conversion à droite, pour se diriger tous les deux par la capitale des angles de la colonne ennemie. (*Voyez la planche xiv.*)

1632. La première section de grenadiers se porte au pas accéléré sur le flanc gauche de cette colonne, et la seconde de voltigeurs sur son flanc droit, au même pas.

1633. Ces dispositions rapidement prises, toutes les colonnes s'élancent au pas de charge. baïonnette croisée, le doigt sur la détente; abordent l'assaillant étonné, et s'il est accompagné d'artillerie, les sections extérieures l'enlèvent à la course, et reviennent aussitôt fondre sur les derrières de la colonne ennemie, et par là rendent l'attaque complète.

1634. La vue, la crainte du danger qui le menace de tous côtés, le désordre produit par les dernières volées de mitraille, l'impétuosité avec laquelle il se voit aborder par un ennemi valeureux, qui lui présente à la fois cinq têtes de colonnes; tout doit nécessairement glacer l'ennemi de terreur. Le feu à bout portant de vos colonnes, qui ont chargé à deux balles, achevera de mettre la confusion dans cette masse qui, depuis cent toises, marche sous celui de l'artillerie et de la mousqueterie : jugez de ces pertes ! Suspendre sa marche, fuir ou se rendre, tel sera la conséquence de sa témérité.

1635. Si la colonne se dirige vers l'intervalle de deux bataillons, ce sera le demi-bataillon de gauche du bataillon de droite, et celui de droite du bataillon de gauche, qui la recevront simultanément, comme ci-dessus, se formant et s'ébranlant plus tôt, vu la plus grande distance.

1636. Ces deux formations, pour recevoir l'ennemi, sont applicables dans le feu en avançant, dans celui de pied ferme et en retraite. On y exercera soigneusement les soldats, qui ne tarderont pas à en acquérir l'habitude, même dans toutes les directions.

1637. — *Retraite.* Ce mouvement s'exécute par les mêmes commandemens, en substituant le mot de retraite à celui de pied ferme.

1638. Le premier peloton, ayant exécuté son feu viendra se former sur la droite et la gauche par file en bataille derrière et à distance de peloton du troisième.

1639. Le second peloton ne fait pas de mouvement en avant, il exécute son feu de pied ferme, et vi se former à la même distance derrière le premier; le troisième en fait autant. Ainsi de suite.

1640. La ligne de tirailleurs continue le feu en retraite, en se réglant sur la marche de la colonne qui sera plus ou moins accélérée, selon l'urgence. L'artillerie fera son feu en retraite, en fixant les prolonges à un chequet placé aux crosses, tirant alternativement, et se réglant sur la ligne de tirailleurs.

1641. — *Dispositions contre la Cavalerie.* Le canon et la mousqueterie tiendront la cavalerie éloignée par un feu qui aura certainement beaucoup d'effet; mais s'il ne parvenait à l'arrêter et qu'elle s'abandonnât au grand choc, on formerait le carré de la manière suivante :

Si nos colonnes sont en marche, elles feront hale un roulement court et deux reprises au drapeau feront cesser le feu et rentrer nos tirailleurs à la cour.

1642. Chaque chef de demi-bataillon commandera

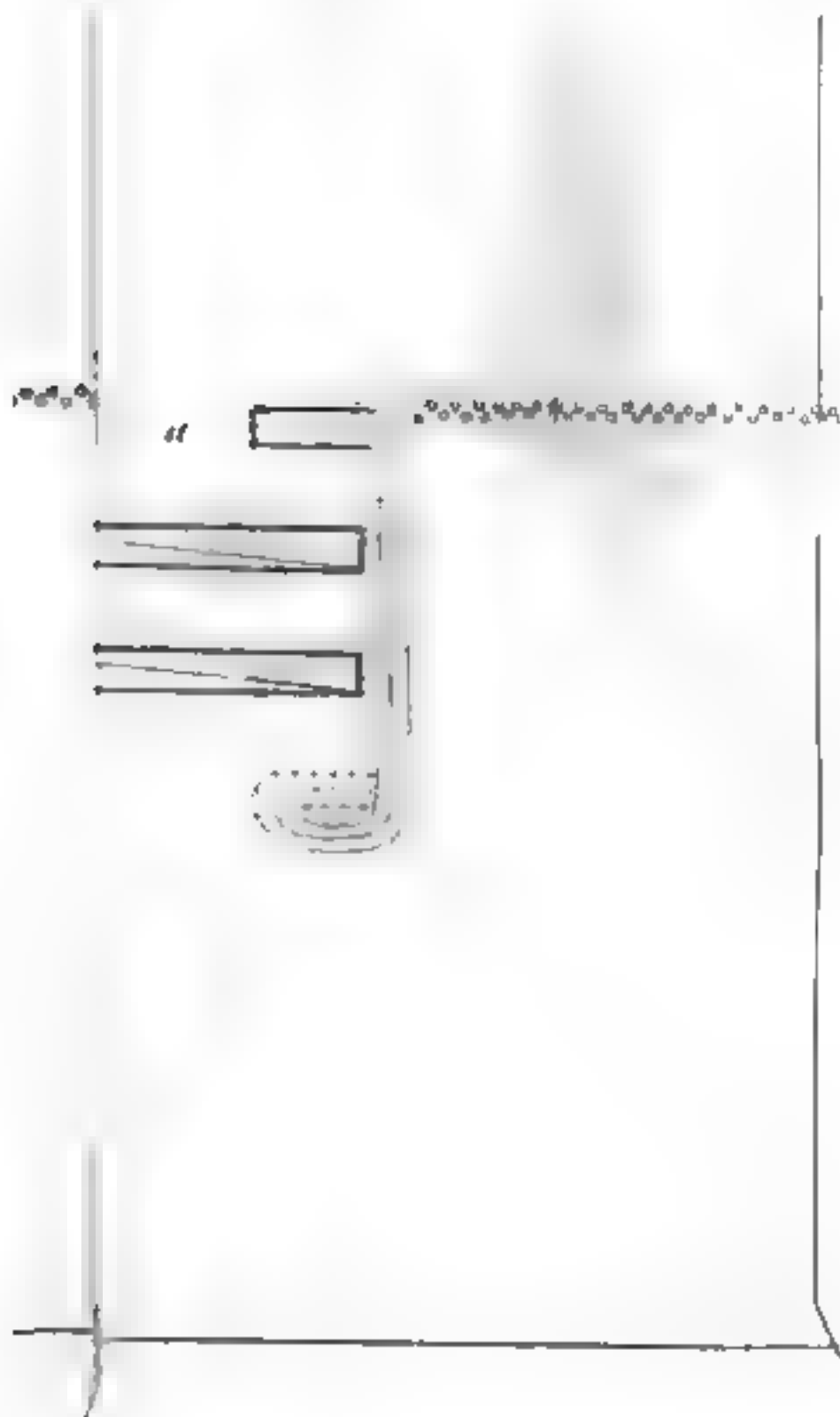
1. *Carré flanqué sur cinq rangs.*

2. *Premier et deuxième pelotons* (en désignant les deux pelotons qui forment la tête par leur numéro, tant de files de droite que de gauche en arrière, etc.

3. *Pas redoublé, marche.*

1643. Au premier commandement, les sergents-majors des deux pelotons de la tête compteront les files de leur peloton, que je suppose être de 36 files, soit 98 hommes, qui, divisés par 5, et le quotient multiplié par 2, donneront 14 files. Le chef de demi-bataillon commandera aussitôt : *Sept files de droite et de gauche par peloton en arrière sur la droite et la gauche par deux en bataille*, ce qui s'effectuera comme il est dit art. 734, 735, 738 et 739.

Pl 13





3. Au troisième commandement, l'adjutant-major sous-officier de chaque demi-bataillon, et celui qui remplit les fonctions d'adjutant sous-officier, seront chacun sur un des flancs du troisième peloton qui n'a pas mis de files en arrière; ils feront face au coude extérieur de l'homme du troisième rang de la file de droite et de la gauche du peloton de la tête, et placeront sur cet alignement le guide de gauche pour la section, et le sous-officier de remplacement pour la première du peloton qui se trouve par section sur la file de droite et la gauche en bataille, lesquels se placent à la distance et à la hauteur du dernier homme de section.

4. Au quatrième commandement, chacun des guides des sections de flanc se porte contre le troisième homme de la file de droite et de celle de gauche du peloton de la tête, et établit sa section dans la direction qui lui est tracée par l'adjutant-major ou sous-officier.

5. Les deux tiers de chaque section des grenadiers et des voltigeurs, qui rentrent à la course, se précipitent avec rapidité sur deux rangs derrière le troisième peloton, et l'autre tiers se place au coude à l'extérieur sur le flanc de chaque section, l'allonge d'au moins deux rangs, en s'y formant sur cinq rangs et dans la même direction. (*Voyez planche xv.*)

6. L'artillerie vient rapidement se placer sur les flancs du troisième peloton; les chevaux dételés se réunissent, dans le carré, par les ouvertures *CC*, que l'on ouvre par les files en arrière, et les canonniers ne tirent leurs pièces qu'au dernier moment, recevant la cavalerie par des volées de mitraille.

7. Le troisième peloton, après avoir serré sur les autres pour former le carré, fait demi-tour au commandement de son chef.

Il voit que ce carré est un véritable bastion de fer à feu (*Voyez 222*), présentant à l'ennemi trois faces qui le battent perpendiculairement et en écharpe, protégées d'artillerie. Chaque demi-bataillon se trouve protégé par les feux des pelotons de flancs des autres demi-bataillons, sans crainte de tirer les uns sur les

1648. Toutes ces dispositions rapidement prises le commandant voulant faire exécuter ses feux, si en commençant par ceux de rang ou par celui de peloton, commandera :

1. *Feu de Peloton.*
2. *Demi-bataillon, arme.*
3. *Trois premiers rangs des façades de la tête, feu.*

1649. Les hommes du troisième et cinquième rang déboîteront.

1650. Le feu de peloton s'exécutera par les trois premiers rangs seulement; les deux autres resteront dans la position d'apprêter les armes.

3651. Sitôt ce feu exécuté, le chef du demi-bataillon commandera :

1. *Fraisez.*
2. *Feu par rang.*
3. *Cinquième rang.*
4. *Joue.*
5. *Feu.*

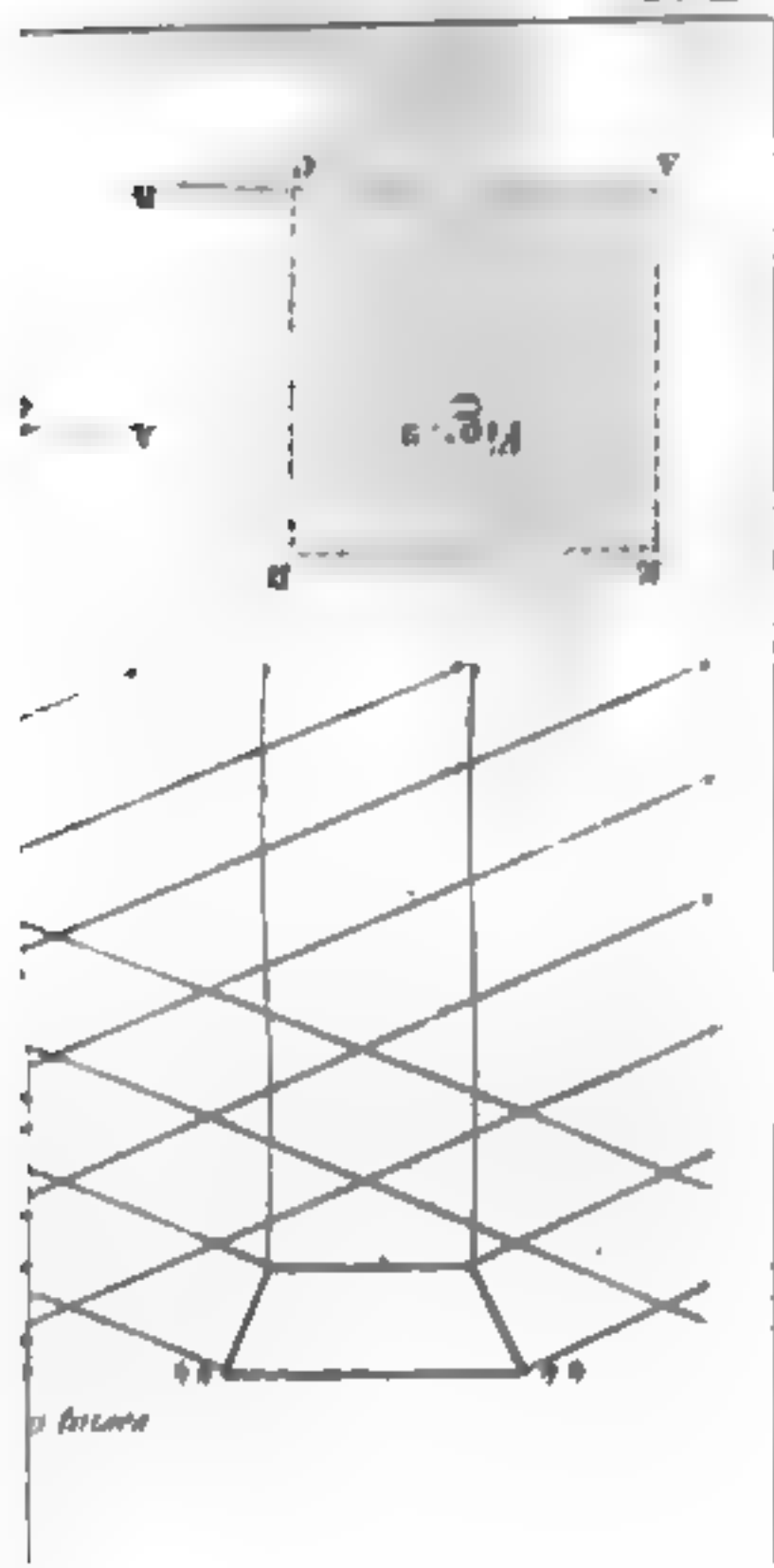
Puis au quatrième, ensuite au troisième; et, restant au cinquième, il continuera.

1652. Au premier commandement, le premier et deuxième rang se conformeront à ce qui a été dit plus haut (*Voyez 761*); le troisième rang reprendra sa place en chargeant. Au troisième commandement, le cinquième rang se fendra du pied gauche, et avancera le corps en ajustant.

1653. Les façades du carré seront distinguées : façades de la tête (*A, A, A,*), façades de la queue. Les deux sections de flanc feront partie des façades de la tête, en ajoutant la dénomination : *et des flancs*. Ainsi le commandant, maître de ses feux, pourra, à sa volonté, les faire exécuter par celles des façades qu'il jugera à propos, pendant que les autres ne tireront, restant dans la position d'apprêter les armes.

Le bataillon est donc fraisé sur toutes ses faces : un double rang de baïonnettes penchées vers le trail des chevaux, la crosse appuyée à terre et devant et contre le genou de l'homme; cette

Pl. 13.





doit résister contre tout espèce de choc de cavalerie quelque violent qu'il puisse être.

4. Tout le monde sait que lorsque la cavalerie charge l'infanterie, elle se fait précéder par une, et quelquefois trois escarmouches, pour la débarrasser de ses feux, charger pendant que les fusils sont enfoncés, et par conséquent sans défense. Par mes trois premiers rangs, j'oppose un feu de rang perpétuel et qui succède rapidement. Si la charge se fait à fond, les trois rangs croisant la baïonnette et se serrant sur les premiers, présentent une muraille de fer inexorable, et ayant encore au moins deux rangs dont les baïonnettes sont chargées.

5. Enfin la cavalerie placée dans les intervalles de la seconde ligne, viendra à toute bride charger l'ennemi, avec d'autant plus d'avantage que la première aura éprouvé une perte considérable pour aller jusqu'à nos carrés.

56. — *Passage de Ligne.* Pour effectuer cette manœuvre, qui peut être dangereuse devant un ennemi prenant, l'artillerie de la seconde ligne part au galop pour venir renforcer celle de la première, et soutenir par un feu terrible ce mouvement. Elle se rassemble sur le front des colonnes de la première ligne qui rentrent leurs tirailleurs sitôt que les colonnes de la seconde entrent dans leurs intervalles.

57. La ligne de tirailleurs se déploie en arrière des colonnes qui continuent leur feu jusqu'à ce que la première ligne soit à trois cents pas en arrière; son artillerie vient alors l'y rejoindre, étant remplacée par les baïonnettes des colonnes et des tirailleurs.

58. La cavalerie reprend sa position dans les intervalles de la première ligne, devenue seconde hors de ligne. On peut, si l'on veut, laisser en première ligne une quantité d'artillerie, de la ligne renouvelée, qu'on aura nécessaire.

59. Cet ordre joint, à l'avantage de l'attaque, celui de la défense; il n'expose pas le soldat à essuyer immédiatement ces bordées de boulets, d'obus, de mitrailles, coups de fusil, sans riposter, avant de pouvoir aborder l'ennemi avec la baïonnette un ennemi frais, intact, qui doit

être encouragé par les pertes imminentes qu'il a fait éprouver, et qui, en fondant son courage, doit nécessairement avoir fait le judicieux courage de le faire.

1660. Pour mieux faire ressortir la supériorité de cet ordre, je vais l'appliquer à la tactique.

1661. Supposons une armée de 96,000 hommes, 54,000 cavaliers, 600 pièces de canons et 36000 fantassins, en présence d'une autre armée de 96,000 hommes.

1662. Je répartirai ces diverses armes de la manière la plus convenable, selon que la nature du pays, celui où je veux me déployer, les circonstances de la guerre, me le prescrivent, parce qu'on ne peut manœuvrer, relativement au terrain varié d'un pays, les offrir.

1663. Je suppose encore ces terrains variés et uniformes, ne m'obligeant, par aucune supputation locale, étant également toutes les armes.

1664. Connaissant l'expérience et le courage de mes soldats, je désire ruiner d'un seul effort mon ennemi en obtenant un résultat éclatant, c'est-à-dire, à cet effet, pour l'ordre parallèle.

1665. Je distribue également les trois armes en trois colonnes, dont je règle le nombre à déployer avec le plus de facilité et de visibilité. Former mes deux lignes parallèles de l'ennemi et l'attaquer sur tous les points, soit eu le temps de changer ses dispositions à douze cents pas de mon antagoniste, me sont constituées ainsi qu'il suit :

1666. 45 bataillons forment la première ligne, et 4 flanquent les ailes.

1667. A mesure que les colonnes de mon ennemi déploieront, chaque bataillon, arrivant sur le point qu'il doit occuper, se formera, sans se déployer par demi-bataillon, ainsi qu'il est prescrit pour l'attaque, chaque demi-bataillon, par le flanc, à dix toises et demie.

il qui vient d'être arrêté, les adjudans-majors et sous-officiers comptant les pas, les lignes de tirailleurs se déployant en même temps, et les trois pièces de canon aux intervalles mises en batterie.

1668. La seconde ligne se formera, comme la première, en colonnes par demi-bataillon, les compagnies d'élite en tête, l'artillerie derrière.

1669. Le premier régiment de cette ligne fournira son deuxième et troisième bataillon, en potence, sur la droite de la première ligne, laquelle sera débordée par le premier bataillon, en bataille à la droite, et dans le prolongement de la seconde.

1670. Le dernier régiment, placé à la gauche de cette ligne, fournira son premier et second bataillon en potence sur la gauche de la première, laquelle sera débordée par le troisième bataillon, placé dans le prolongement de la seconde.

1671. Ces deux régimens seront aussi formés en colonne par demi-bataillon et peloton, la ligne de tirailleurs déployée; ils auront chacun 30 pièces de canon en batterie dans leurs six intervalles.

1673. La cavalerie s'établit, au même instant, dans les intervalles des bataillons de la seconde ligne, qui présentent un vide de 3,670 toises, pouvant contenir 5,000 hommes en bataille sur 92 fronts de 50 et 20 toises.

1674. Vingt-cinq autres mille hommes de cavalerie seront en colonne derrière. (*Voyez* 1896.)

1675. Je place 3,000 chevaux en bataille sur chaque aile de la seconde ligne, en échelons, à cinquante toises en arrière, et sur le flanc de l'infanterie ou de la cavalerie de la droite et de la gauche, pour la garantir d'être débordée; cette cavalerie masquera un certain nombre d'artillerie, qui la soutiendra au besoin. (*Voy.* 896.)

1676. Si les débouchés de la marche de l'armée, par les fronts, ont été bien reconnus et ouverts; si le nombre des colonnes a été judicieusement déterminé, et l'espèce d'armes judicieusement répartie entre elles; si les distances entre les colonnes ont été sagement calculées sur leurs forces, et la manière dont on effec-

tuera le déploiement, toutes mesures bien prises, la tête de chacune d'elles arrivera en même temps sur les points de l'alignement que je veux donner à ma ligne de bataille, et sa formation ne prendra guère plus d'un quart d'heure, quoique présentant une étendue de plus de deux lieues.

1677. Enfin un quart d'heure après, c'est-à-dire un demi-heure à partir du commencement de l'exécution du déploiement, je donne le signal de l'attaque générale.

1678. Les deux lignes ébranlées simultanément franchissent au pas accéléré, soigneusement la direction, les 800 pas qui les séparent de la portée de la première ligne commandée par chaque chef de division, où étant arrivées, le feu d'écharpe en a le pas ordinaire, pour la première, et continue pour la seconde, jusqu'à ce qu'elles aient franchi les trois cents pas qui les séparent de l'ennemi.

1679. Parcourons rapidement nos moyens de victoire et ceux de l'ennemi.

1680. Nous remarquons, dans les 90 intervalles de notre première ligne, 270 bouches à feu, que l'on peut presque doubler au besoin, vomissant, en avançant au moins mille boulets par minute, sur tous les points de la ligne ennemie, en supposant la durée de deux minutes pour franchir cent pas, il nous faudra six minutes pour arriver à cent pas de l'ennemi. Dans ce laps de temps, six mille boulets au moins auront traversé sa ligne. 6,000

1681. En ne supposant que trois coups de fusil par minute, au lieu de cinq, 810,000 coups de fusil, ajustés à volonté, par des soldats d'élite, et en écharpe, auront atteint la ligne de mon antagoniste. 810,000

1682. Je suppose une défense stoïquement courageuse, qui nous aura mis 9,000 hommes hors de combat, et que nous mettions encore cinq minutes pour franchir ces cent derniers pas.

L'artillerie, soigneusement entretenue par

es réserves, ainsi que les tirailleurs hors de combat, les soldats, dans ces cinq minutes, chargent à deux balles, l'artillerie à mitraille.

1683. Les 36,000 fantassins tireront, dans ces cinq minutes, 540,000 balles..... 540,000

1684. L'artillerie, 5,000 coups à mitraille... 5,000

Voilà donc ma première ligne arrivée sur le terrain n'occupait l'ennemi, sous l'appui de 6,000 boulets, 5,000 coups à mitraille, 1,350,000 balles, en onze minutes.

1685. Si l'ennemi veut opposer, sur toute sa ligne, la mousqueterie à mousqueterie, il ne peut placer de l'artillerie que dans ses 45 intervalles de bataillons de huit toises chaque. Chaque pièce occupant au moins six toises, il n'y aura que 180 canons résistant à nos 70 pièces. En doublant, comme nous en avons la facilité, les batteries opposées aux leurs, elles se tairont en peu de temps.

1686. Sa fusillade ne peut être ni aussi bien nourrie, ni aussi bien ajustée que la nôtre : le second rang ne peut tirer en écharpe; ne changeant pas de place, ses rangs seront bientôt éclaircis par les blessés qu'on emportera; la chute des morts, les cris des mourans, y auront bientôt mis la plus grande confusion; tandis que ma ligne, avançant sans cesse, laisse derrière elle tous ces sujets faits pour démoraliser le soldat le plus courageux. Peu de minutes feront cesser la vivacité de son feu de deux rangs, sur lequel il a vainement compté pour arrêter le nôtre, dont l'intensité devient toujours de plus en plus grande, à mesure que ma ligne approche, mes grenadiers et voltigeurs, qui rivalisent de courage, de sang-froid, ajustant avec plus de facilité à mesure que la distance diminue. Les deux balles et la mitraille, qui commencent à 75 ou 90 pas, remplacent mes pertes.

1687. L'ennemi, à la vue de cette grêle de projectiles qui l'accablent de toutes parts, se hâtera de porter sur sa ligne toute son artillerie, et de faire mettre entre à terre à son infanterie : par-là il se prive du fruit de sa mousqueterie.

de mitraille, et 216,000 balles par
pour les faire faire presque aussitôt, en
balles. En effet, qu'opposera-t-il à un
6,000 boulets ne pourront pas arriver
dans nos rangs; car, pour se mettre
aura du être exposé à cette nuée de
de chevaux tués, de canonniers hors
séquelement, que de pieces sans effet.
échappé ne pourront opposer un feu
résister, et deux minutes les feront

1689. On a sans doute observé que
ne discontinue pas un instant; que les
artilleurs sont sans cesse au complet;
bre de canons, par les soins que l'on
ce qui est hors de combat, et que les
le centre pour remplacer les canonni
manœuvre du canon, puisqu'on les y
ma méthode. (23.)

1690. L'ennemi, dont la cavalerie
veut profiter de cet avantage apparen
tative sur un de nos flancs ou sur tou
prendre en même temps par le front,
et rendre l'attaque complete.

1691. Il se presente : en examinant
il en reconnait l'impossibilité; il

rang. Ce feu excessif ne tardera pas à faire un rempart des corps de ses chevaux sur tout le front des bataillons de flanc, tandis que les trois mille chevaux en échelons, à 50 toises en arrière des ailes de la seconde ligne, se lanceront au galop pour le prendre en flanc et à dos. Sa perte est inévitable.

1693. Enfin, l'ennemi, accablé, rebuté partout, prend-il la fuite? la cavalerie qui se trouve dans les intervalles de la seconde ligne se lance au galop, et l'a bientôt atteint : un roulement court et deux reprises au drapeau ont fait rentrer à la course, dans nos colonnes, nos tirailleurs, pour s'y disposer à former le carré; nos batteries se portent lestement sur le front de leurs colonnes respectives. Tous ces mouvemens s'exécutent sans ralentir la marche en avant, que l'on fait au pas de charge, pour soutenir la cavalerie et gagner du terrain.

1694. L'ennemi, chargé, suspend sa fuite pour se former en carré. Dans ce temps, nos colonnes l'approchent, et, s'il ne se laisse pas entamer par la cavalerie, il ne peut résister à notre feu, qui l'accable sitôt qu'il a été démasqué, et dont l'intensité augmente en faisant déployer nos tirailleurs à la course. Notre cavalerie est-elle ramenée par celle de l'ennemi? elle vient se reformer derrière nos colonnes, qui ont fait halte pour former le carré. Elle est reçue, sitôt qu'elle a été démasquée, par la mitraille, le feu de peloton, suivi du feu continu par rang, qui l'ont bientôt arrêtée. Enfin, mise en désordre, elle est chargée de nouveau par la nôtre, que nous soutenons de rechef au pas de charge, et toujours en gagnant du terrain.

1695. Excepté quelques escadrons de cavalerie, il est impossible qu'un seul individu, une seule pièce de canon, quelque nombreuse que soit cette armée, puissent échapper.

1697. Harcelée par notre cavalerie, l'infanterie ennemie retombe involontairement sous les coups de notre infanterie : se rendre ou périr, il ne lui reste aucune autre ressource; aucune puissance humaine ne peut l'en garantir, quels que soient sa bravoure, son expérience, les talens de ses chefs, seraient-ce enco-

tement quelques poutres de terrain, empêcher sa ruine, que le reste de mon enveloppant successivement, rendra inutile le lion rugissant qui périt dans les replis Africain. Faisons encore mieux ressortir un exemple péremptoire.

1699. Je suppose une masse de trois mille hommes chacun, en colonne serrée s'avancant fierement pour percer le centre des ailes de la première ligne, dont la distance est à un régiment de trois mille hommes de cet ordre.

1700. Sans discontinuer mon feu, les batteries par l'artillerie, à la distance de 400 toises, qu'on ramène à celle de 120, je fais aussi un mouvement en avant par l'aile droite et les bataillons de droite, et par l'aile gauche de la gauche. Les deux demi-bataillons du second régiment restent pas, de sorte que le régiment forme une courbe dont la tête de la colonne est au centre de l'arc. Mon matériel a été donc placé au régiment en seconde ligne, et me voilà avec trente mille hommes et 36 pièces de canon, contre trente mille hommes qui s'avancent en colonne serrée. Pour raconter l'histoire de

qui auront indubitablement mis une vingtaine de mille hommes hors de combat.

1702. Supposons encore que les dix mille qui restent persistent à se faire jour, ce qui est contre toute probabilité, vu le désordre et la terreur : ils avancent en confusion ; j'effectue alors le feu d'écharpe en retraite l'espace de cent pas, et ce temps suffit pour exterminer le reste, sans avoir éprouvé une perte considérable ; car tout guerrier sait que ces masses, privées du feu de mousqueterie, sont même rarement soutenues par une nombreuse artillerie. Cet ordre si simple, si meurtrier, si facile à exécuter, garantit à la garde nationale tous les avantages que peuvent espérer de vieilles troupes bien exercées. Sans cesse en colonne, il offre, pour les manœuvres de guerre toute la vivacité de mouvement possible ; il résout le problème du feu en avançant. (*Voy. 1080.*)

1703. En vain alléguera-t-on que c'est enlever au Français tout l'avantage de son impulsion ; que le Français ne doit tirer que quand il ne peut joindre son ennemi à l'arme blanche, etc., etc. ; je suis loin de combattre cette opinion, et encore moins d'avoir l'intention de la détruire, puisque plusieurs articles de ma méthode font ressortir cette vérité dans tout son éclat (*voy. 1116*). Mais nul ne peut douter que de deux armées également braves, etc. (*voy. 1079*), c'est l'ordre le plus avantageux à des soldats sans expérience, par la facilité et la rapidité avec lesquelles on passe à la disposition contre la cavalerie, disposition la plus inexpugnable qu'on ait encore trouvée, etc.

1704. C'est encore celui qui est le plus favorable à la défense d'un passage de rivière, de défilé.

1705. On pourra exécuter cette manœuvre avec le bataillon de corde, en y substituant deux pelotons pleins par bataillon pour l'exercice des tirailleurs.

1706. De l'ordre en colonne par peloton, par division, de la colonne d'attaque, on passe rapidement à cet ordre en faisant marcher par le flanc chaque demi-bataillon en sens inverse, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leurs distances, mesurées par les adjudans - majors et sous-officiers (1668).

1707. **ORGUEIL.** De toutes les classes de la société, c'est celle des officiers qui, dans l'état militaire, doit, sans contredit, la plus soigneusement se préserver de l'orgueil.

1708. Disons aux officiers que la présomption ou la confiance en soi-même, fondée sur des talens et des vertus que l'on n'a pas, est de tous les vices le plus ridicule; qu'ils appréhendent de se rendre méprisables par une fatuité qui porte à ne s'occuper que de soi-même, et qui rend orgueilleux des qualités que l'on croit posséder.

1709. Si ces qualités sont fatiguons les autres à force eux. Ne les possédons-nous impertinens et ridicules mêlé notre imposture. L'impolitesse, sont les se met au-dessus des égards mer aux usages, et de mépriser les déférences et les attentions que des êtres sociables se doivent les uns aux autres.

ment en nous, nous s'enorgueillir de ce nous leur paraissent qu'ils ont une fois de sièreté, la brutalité, naires d'un orgueil qui refuse de se conformer aux usages, et de mépriser les déférences et les attentions que des êtres sociables se doivent les uns aux autres.

1710. Les hommes raisonnables, destinés par profession à vivre, pour ainsi dire, en famille dans les différents corps militaires, sentiront facilement combien l'orgueil les rendra promptement insupportables à leurs camarades, ou qu'ils humilieront, s'ils sont fondés à s'enorgueillir, ou dont ils deviendront la risée, si leurs prétentions sont déplacées. La faute deviendrait encore bien plus grande, si leur orgueil faisait sentir à ceux à qui ils devront de la soumission et du respect.

P

1711. **PALISSADES**, pieux époinçés, d'environ 9 pieds de hauteur. On les enfonce de 3 pieds dans la terre, et on les assemble avec des linteaux ou traverses. On s'en sert pour faire des retranchemens et des ouvrages que l'on veut disputer à l'ennemi.

place à 2 pouces et demi les uns des autres. Les pieux des palissades sont carrés et disposés en losange, c'est-à-dire qu'ils ont deux angles sur la ligne, l'un extérieur et l'autre intérieur. Les palissades sont debout ou à peu près perpendiculaires à l'horizon, en quoi elles diffèrent des fraises, dont les pieux sont posés presque horizontalement. (*Voyez ce mot.*)

1712. Elles servent à fortifier les avenues des postes ouverts, des gorges, des demi-lunes, le fond des fossés, les parapets des chemins couverts, et en général tous les postes où l'on craint des surprises, et dont les approches sont faciles.

1713. PARAPET, partie supérieure d'un rempart, laquelle couvre ceux qui le défendent. (*Voy. 3030.*)

1714. PARTI, petit corps de troupes envoyé en expédition. La guerre de partis est ce qu'on nomme petite guerre; elle prête beaucoup plus que l'autre à la ruse et aux stratagèmes.

1715. On fait sortir, presque toutes les nuits, de l'armée, des partis d'infanterie et de cavalerie : le but de ces expéditions est en général d'être informé de ce qui se passe dans le pays, et d'empêcher que les coureurs de l'ennemi s'en approchent. Quand les partis d'une armée sont destinés à éloigner ceux de l'autre, ils s'embusquent, et se cachent soigneusement pour les surprendre et les battre. Il y a encore des partis destinés à couvrir le flanc des convois, pour empêcher que l'ennemi n'interrompe ce que l'on veut entreprendre le lendemain, et pour faciliter au général la connaissance qu'il veut prendre ou d'un camp avantageux, ou d'une marche, ou même de la situation du camp ennemi. Ces partis doivent être beaucoup plus forts que les autres, et composés suivant la nature du pays. Il y a encore d'autres partis qui sortent volontairement, et qui n'ont pour objet que le gain particulier, soit sur les convois, soit sur les fourrageurs et pâtreurs de l'armée ennemie. Ceux-ci doivent prendre une commission, pour ne pas être traités comme voleurs. Quand ces sortes de partis sont hardis et

pables, et que le pays est un peu mêlé de bois solent une armée qui ne prend pas toutes les tions pour s'en garantir.

1716. La hardiesse du partisan qui attaque presque toujours, en pleine campagne, de entre partis à peu pres égaux, et sa conduite, p bien embusqué et surprendre l'ennemi qui dans l'embuscade sans précaution, en assure le dans un pays couvert et rempli de défilés.

1717. Un jeune homme qui veut savoir à métier de la guerre, ne doit pas considérer et de lui d'aller en parti, soit à pied, soit à chev les bons partisans de l'armée, et de s'en faire afin d'apprendre, dans cette espèce de guerre nière de l'ordonner à propos, lorsqu'il sera au commandement.

1718. Quel que soit le nombre d'espions de elle doit avoir encore continuellement des p hors, pour avertir le général de ce qui se pas distance raisonnable de son camp.

1719. Il faut de grands talens pour bien s'c des fonctions de partisan, et surtout pour sav plier à la force par l'art et la ruse. Il faut b de pénétration et d'intelligence pour saisir le la difficulté d'une entreprise; de la prudence justesse dans le choix des moyens propres à tion; du secret et de la circonspection dans duite; de la grandeur d'âme et de l'intrépidité péril; enfin, une présence d'esprit dans toute tre, jusque dans le feu de l'action même.

1720. **PASSAGE de rivière.** Pour passer vière en présence de l'ennemi, il faut joindre à la force, afin de lui faire prendre le chang lieu où l'on a dessein de passer, faire en sort donner de l'inquiétude sur différens endroits l'engager à partager son armée en plusieurs part opposent alors bien moins de résistance que était réunie.

1721. Quoiqu'il soit plus facile de défendre sage que de le forcer, il arrive cependant

qui entreprend de le faire, réussit presque toujours : c'est que l'on ignore la plupart des avantages de la défense, qu'on ne pénètre pas assez les desseins de l'ennemi, et qu'on se laisse tromper.

1722. Le premier besoin de celui qui veut passer une rivière, est de connaître bien exactement ses deux bords, ainsi que la nature du terrain de part et d'autre; si la rivière est sujette à grossir tout d'un coup par les pluies et les fontes de neiges, ou bien par des écluses que l'ennemi pourrait ouvrir pour rompre les ponts et augmenter ainsi les difficultés. Les lieux les plus propres au passage d'une rivière sont ceux où les bords n'ont point d'escarpement, et font au contraire une espèce de pente insensible, où l'armée peut arriver aisément et se mettre en bataille de l'autre côté, dans une position avantageuse pour résister.

1723. Les endroits où les rivières font une espèce de coude ou d'angle rentrant, sont très-favorables, ainsi que ceux qui sont au confluent de la rivière que l'on veut passer, et d'une autre rivière navigable. Dans le premier cas, la disposition de la rivière donne lieu de protéger le passage ou la construction d'un pont, par un feu d'artillerie qui découvre une plus grande partie du terrain oppose; et dans le second cas, on a la commodité d'assembler les bateaux hors des yeux et de la portée de l'ennemi, et de les faire descendre promptement, et sans obstacle, dans l'endroit où il s'agit de construire le pont.

1724. Les îles facilitent le passage. On joint d'abord le terrain à l'île par des ponts, et l'on gagne ensuite le bord opposé par d'autres ponts, qui, protégés du feu de l'artillerie et de la mousqueterie, s'achèvent sans difficulté. Il est à propos de construire deux ou trois ponts à côté les uns des autres, pour effectuer plus promptement le passage.

1725. Lorsque tous les ustensiles et les pontons sont prêts, on les construit très-promptement, surtout si l'ennemi n'est pas en force pour l'empêcher.

1726. Pour ne pas courir le danger d'être culbuté par l'ennemi, on protège le passage par des batteries établies sur le bord de la rivière; et lorsqu'il y a

troupes parvenues à l'autre bord, on fait, sans différer, un retranchement pour les couvrir, et les mettre en état de résister aux attaques des différens corps que l'ennemi peut envoyer pour empêcher ou inquiéter le passage. On agrandit ensuite ce retranchement à mesure que le nombre des troupes qui y arrivent, devient plus grand, en sorte que toute l'armée puisse s'y réunir, pour se porter de là en avant.

1727. Si l'armée ennemie est en bataille ou fortifiée par de bons retranchemens, sur le bord opposé; le passage est alors presque impossible, à moins que, par la situation que l'on occupe, on puisse établir des batteries qui foudroient et le

1728. Il est préférable d'aller chercher à tromper son adversaire, en feignant de vouloir aller chercher un passage avec tout son attirail, et l'effectuer le passage dans un lieu où l'ennemi ne s'attend pas. On se retire ensuite à un endroit éloigné, mais on laisse secrètement un corps de troupes dans les environs, avec ordre de profiter du départ de l'ennemi pour assurer la tête du pont, si elle prend le parti de suivre celle qui veut forcer le passage. On voit par-là qu'en rusant un peu, et en calculant le temps de la durée des différentes manœuvres que l'ennemi peut faire, on réussit, avec de l'adresse et de l'intelligence, à le tromper et à traverser des rivières, malgré les efforts qu'il fait pour s'y opposer; c'est ce que l'expérience prouve tous les jours.

Si l'on veut surprendre un passage de défilé ou de rivière, on le peut faire avec un corps de dragons, afin de prévenir l'ennemi par la diligence de la marche; on fait suivre ce corps par de l'artillerie et des voitures d'outils, si c'est pour un défilé, et le nombre de pontons suffisant, si c'est pour une rivière.

1729. Il faut brusquement passer de l'autre côté pour s'y retrancher, et assurer les têtes de ponts, afin que le passage se puisse faire sûrement et commodément. L'armée doit marcher peu de temps après le corps de dragons, pour qu'il ne reste pas long-temps sans être couvert, étant à présumer que l'ennemi fera un effort pour le culbater et prévenir le passage.

En un mot , il faut qu'au dernier coup de marteau , la première file de chaque colonne mette le pied sur le pont.

1730. Dans les surprises de rivières et de défilés , il faut que le général soit vigilant pour prévenir son ennemi , actif pour avoir exécuté son dessein avant que son adversaire soit en état de s'y opposer ; et surtout il doit être en garde contre tous les inconvéniens qui peuvent survenir , et dont souvent un seul est capable de faire manquer le projet.

1731. Le général qui s'étend le plus pour empêcher que l'ennemi ne lui surprenne le passage d'une rivière , est celui qui s'oppose le moins efficacement à cette opération de guerre.

1732. Le moyen le plus sûr pour s'opposer à un pareil projet , est de se tenir concentré à une portée raisonnable des lieux où l'ennemi peut entreprendre de passer , d'avoir des gens fort alertes sur les bords de la rivière , ou plutôt des signaux bien établis , et de bons espions sur la rive ennemie , pour être continuellement averti des démonstrations qu'il peut faire. Il faut que les espions soient capables de discerner les efforts apparens d'avec les véritables , afin que l'armée ait le temps de se porter avec toutes ses forces sur lui pour le combattre , soit avant qu'il soit entièrement passé , soit avant qu'il ait pu se former et être en disposition de la recevoir. Cette maxime est également pour un défilé considérable , pourvu qu'on soit en force devant l'ennemi , et qu'on le combatte avant qu'il ne soit entièrement passé et formé en état de combattre. L'ordre le plus avantageux pour cette sorte de défense est celui proposé par l'auteur pour la garde nationale. (*Voyez ce mot.*)

1733. PATROUILLE. Les patrouilles doivent être peu nombreuses , parce que leurs fonctions ne sont que d'avertir de ce qui se passe : quatre hommes et un caporal suffisent ordinairement ; dans un poste voisin de l'ennemi , on les double quelquefois , parce qu'elles peuvent rencontrer celles de l'adversaire. Les patrouilles sont le moyen le plus sûr de se bien garder.

Comme elles changent de lieux à chaque instant, elles sont plus sûres, et découvrent mieux le danger que les sentinelles qui occupent toujours le même poste. Quand on est près de l'ennemi, on doit faire faire, de nuit, et quelquefois de jour, dans les pays fourrés, de fréquentes patrouilles, et en charger les hommes les plus rétrogrades et les plus intelligents. Il n'y a pas jusqu'au petit corps nommé patrouille qui ne doive observer les maximes de la guerre. Celui qui les commande doit se faire précéder, à quelque distance, par un soldat brave et intelligent
 1734. Celui-ci tiendra les hauteurs dans les pays de coteaux et de montagnes; il ne descendra dans les fonds que dans le cas où il serait nécessaire de le vérifier, ce qu'il jugera d'après ce qu'il aura entendu et vu. S'il découvre un corps d'une certaine force il détachera aussitôt un de ses soldats pour avertir le poste.

1735. PAYS (*Connaissance du*). Pour juger des mouvemens de l'ennemi, et déterminer les opérations d'une campagne, il est indispensable de connaître l'étendue et le détail du pays dans lequel on fait la guerre. C'est ce que les cartes topographiques apprennent.

1736. La guerre des montagnes se borne ordinairement à l'étendue qui sert de limites aux états auxquels on veut la déclarer.

1737. Soit que l'on fasse une guerre offensive ou défensive, il faut, autant qu'il est possible, y ajouter la connaissance de la frontière ennemie. On ne peut prendre trop de précautions pour se l'assurer.

1738. Quand on fait la guerre dans les montagnes,

est nécessaire de se rendre maître de la chute des eaux; par ce moyen on garde tous les débouchés, et on a la certitude de se défendre et d'attaquer avec succès toutes les fois que le cas l'exige.

1739. Tout officier n'est pas également propre à acquérir la connaissance du pays : les uns ont le talent naturel du local, et connaissent le pays militairement; les autres n'en connaissent simplement que le terrain, sans distinguer aucune position particulière. C'est dans le choix de ces officiers qu'un général doit être attentif, en se servant des premiers pour ses projets, et des seconds pour la simple direction des marches; car les derniers ne sont que des guides, au lieu que les autres peuvent être fort utiles au général et au chef d'état-major de l'armée.

1740. Pour étudier militairement un pays, il faut remarquer les endroits qui pourraient servir à l'établissement des camps, les postes qui peuvent couvrir une route sur laquelle on dirigerait des convois, les débouchés dont l'ennemi pourrait faire quelque usage, et tous ceux qui peuvent avoir rapport aux opérations de la guerre dont on peut être occupé, soit offensivement, soit d'une manière défensive; n'avoir rien négligé sur le détail des revers de chaque montagne, afin d'être en état de ouvrir la droite et la gauche de l'armée ou des postes, par l'occupation de ceux qui sont les plus favorables; avoir exactement les distances d'un lieu à un autre, pour combiner le temps des marches, ainsi que le nom des sommets des montagnes, plateaux, mamelons, villages, hameaux, chapelles, ruisseaux, torrens, rivières, comme aussi les cols, ports ou passages, avec leurs communications.

1741. Il faut juger des positions par leurs avantages et leurs inconvéniens, ce qui exige beaucoup de précision et un coup d'œil (*voyez ce mot*) judicieux que l'expérience seule peut procurer. C'est du coup d'œil que dépendent toujours les décisions du général, tant pour le soin de ses camps que pour les postes particuliers à occuper. Outre le talent de bien embrasser un local, il faut encore qu'un officier ait le talent d'indiquer particulièrement, à l'aide des connaissances qu'il a acquies d'avance,

ses tournées, un terrain contigu qu'il n'a pas le d'explorer en même temps que le terrain qu'il pu parce qu'il appartient à une puissance limit. C'est ici qu'il faut faire usage de toute son imagination et pour atteindre le but, s'adresser, dans les lieux veut connaître, aux officiers municipaux les intelligens, en comparant leur rapport avec l'idée s'est formée, afin de parvenir à se faire un presque aussi fidèle de la partie qu'on ne voit que de celle qu'on voit. Il ne faut cependant pas que tout homme soit également en état de faire cernement. la grande expérience seule en donne habitude, et elle s'augmente plus ou moins vite l'application avec laquelle on y travaille, et ainsi qu'on y a plus ou moins d'aptitude.

1742. Voici un moyen facile d'opérer pour les officiers qui ne savent pas assez bien dessiner rendre le terrain avec précision.

1743. Une reconnaissance militaire, qu'on l'une échelle de six lignes pour cent toises, est doute la plus forte qu'on emploie ordinairement la topographie la plus scrupuleuse (car il n'y a arpenteurs qui lèvent le terrain sur une plus échelle, ou ceux qui veulent y adopter des plans mais il est nécessaire d'observer d'après le figure ou bien les opérations géométriques rapportées sur le papier. L'on ne peut souvent pas y marquer ment la largeur des rivières, ruisseaux, terrains naux, la différence de leurs rives, c'est-à-dire encaissement, comme aussi le commandement montagne peut avoir sur une autre. Comme, de temps, on a adopté la règle de faire venir le gauche à droite sous un angle de 45 degrés, il très-souvent qu'une montagne légèrement tracée dessin, parce qu'elle se trouve au jour de la car beaucoup plus haute et bien plus difficile à gravir celle qui lui est opposée, quoique cette dernière marquée beaucoup plus forte que la première l'ombre qu'on observe strictement dans tous sens. Cette différence est cependant nécessaire

titre à un général d'armée et à un chef d'état-major : en voici les moyens.

4. On distingue les montagnes en trois classes, elles seront désignées par les trois lettres initiales T., marquées en rouge sur la montagne dont on va parler : le P. signifie première classe, et annonce une montagne qui n'est accessible que pour l'infanterie; l'S signifie seconde classe, et déterminera une montagne accessible pour l'infanterie et la cavalerie.

Le T. signifie troisième classe, et fera connaître une montagne accessible à l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. A côté de chacune de ces lettres initiales marquées sur ces différentes montagnes, on désignera les hauteurs estimées en pieds, et jamais en toises, partant du point le plus bas, ce qui déterminera bien le commandement qu'une montagne aura sur l'autre, et surtout celle qui lui est opposée. Toutes les estimations seront en rouge.

5. La nature du marais sera distinguée en trois classes, et désignée de même par les lettres initiales T. en rouge, qui désigneront, ainsi que pour les montagnes, la première, le passage pour l'infanterie, la seconde, pour l'infanterie et la cavalerie, et la troisième, pour les trois armes.

6. Tous ceux qui font usage du dessin savent que l'on distingue les bois de quatre manières, qui sont : 1^o bois foncé, 2^o bois clair, 3^o bois fourré, 4^o bois clair. Conséquemment les premiers s'indiquent par un F. et un B. placés dans le milieu de ce bois; les seconds par un B. et un C., les troisièmes par un B. et un F., et enfin les quatrièmes par un B. et un T.; quand on aura le temps, on pourra mettre une teinte d'ocre-gutte très-claire dans toutes les masses de bois afin de les rendre plus distinctes.

7. Les rivières, ruisseaux, torrens et canaux, seront marqués, savoir : la largeur avec un chiffre rouge au travers de la rivière, la hauteur des rives par un chiffre noir placé sur les crêtes, la profondeur avec un chiffre noir placé suivant le cours de la rivière.

8. Comme il est d'usage reconnu de placer une croix pour marquer le courant de la rivière, on pourra

~~quelques~~ très-intelligibles, et dans tout son cours. Si l'on a le temps, on pourra encore distinguer l'initiale en rouge, savoir les fonds et les fonds pierreux par un P; ces cées dans le fond de la rivière.

1749. Les ponts, s'il y en a sur les torrens ou rivières, doivent être de pierres par deux traits parallèles, en bois par deux traits parallèles.

1750. Un seul porte-crayon, qui est une mine de plomb, et de l'autre de la seule instrument nécessaire à l'officier à vue une reconnaissance militaire puisse être, et exécuter tout ce qu'il a à écrire.

1751. Cet officier doit, indépendamment de ce qu'il mettra dans ce nouveau plan, avoir la plus grande attention à tenir un compte bien exact de ce qui suit :

1^o Combien tel bourg, village ou village, a de troupes; 2^o combien il s'y en trouve en état de porter les armes, 3^o combien de granges propres à recevoir des blés, et bien de temps une armée ou

des rochers qui forment les vallées ou vallons, soit sur la grande chaîne, soit sur les contre-forts, et voir s'ils s'enlèvent par lit à la première lavange, parce qu'étant emportés par la fonte de neiges, ils peuvent fermer le vallon, soit en entier ou en partie, ou bien s'arrêter de manière à former un plateau plus ou moins grand, et qui pourrait défendre un débouché qu'on aurait bien remarqué l'année précédente. On doit sentir combien cet examen est nécessaire, dans le cas surtout où l'on voudrait porter des secours à un corps de troupes attaqué ou attaquant.

1753. On entend par grandes chaînes de montagnes ce qui détermine le pendant des eaux d'un pays, et par contre-forts une autre montagne qui tient à la grande chaîne, soit obliquement, soit perpendiculairement, et qui ne forme que des vallons, tandis que les grandes chaînes forment les vallées.

1754. Il est très-facile d'employer les principes que l'on vient de développer. Une seule reconnaissance faite avec attention, et de la manière qui vient d'être indiquée, peut faciliter beaucoup l'officier plus ou moins expérimenté dans l'art de lever à vue, ou même avec des instrumens de mathématiques. Le général peut, d'après de pareils renseignemens, et à l'aide de reconnaissances détaillées de la sorte, faire mouvoir son armée en tout ou en partie, et jamais il n'aura à craindre d'être trompé dans aucun des points qui intéressent et sa tranquillité et le succès de ses armes.

1755. PENDANT DES EAUX. Un principe constant à la guerre, c'est de charger un corps de suivre graduellement les sommets des montagnes vers le vers desquelles doit marcher le corps d'armée.

1656. Il est encore à remarquer, à l'appui de ce principe de guerre, qu'un corps ainsi placé vers la naissance des vallées qui vont déboucher au loin dans la partie où l'on veut empêcher l'ennemi de pénétrer, à différentes hauteurs à la fois, fournit à sa propre observation, non-seulement le moyen de défendre d'un seul point l'entrée de plusieurs vallées, mais que de ce point il peut encore, avec avantage, défendre les

1757. PHILOSOPHIE DE LA GU

de se rendre maître absolu de l'esprit qui composent une armée, et de diriger tous avec une autorité illimitée, c'est la plus difficile et la plus sublime de la celle qui mérite le plus d'être approuvée.

1758. Une puissance morale et d'inspiration donner au général l'obéissance qui lui est due, c'est cette force seule qui peut entraîner une armée, assez de mouvement pour qu'elle ne doit en attendre. Elle seule peut calmer et relever l'abattement; elle seule peut surmonter les dégoûts, les chagrins, et rendre supportables les peines et les fatigues; elle seule peut inspirer à tous les hommes qui composent une armée l'espérance d'échapper à un danger évident. Ce n'est pas assez que les soldats sachent et puissent que leur général désire d'eux, il faut qu'ils aient de cœur, d'affection, et au prix de leur sang, de leur vie, et qu'ils soient résolus à mourir.

1759. Mais en quoi consiste cette puissance morale qui la donne au général? Ses talents, ses vertus. C'est par son caractère, son

temps de désirer. Toute activité, tout principe de mouvement est étouffé chez lui. Son attention se porte à varier ses plaisirs physiques, ou à se procurer quelques divertissemens peu nobles, tels que la chasse, le jeu, la table.

1761. Un cœur affaîssé dans la misère n'est pas en état de concevoir les sentimens de gloire, d'ambition, d'honneur. Le courage et l'héroïsme n'affectent point celui qui languit dans l'indigence; ces besoins de l'opinion ne tourmentent que les hommes réellement au-dessus des besoins, et qui peuvent concevoir un désir de supériorité.

1762. Le plus haut degré de l'activité sociale se rencontre donc dans les classes intermédiaires, dans cet ordre de médiocrité qui se trouve entre la détresse et l'abondance, et qu'Horace appelle une médiocrité dorée.

1763. Le général Lloyd remarque, avec raison, qu'il y a dans l'homme un principe d'action qui ne se trouve pas chez les autres animaux, et qu'il regarde comme le signe caractéristique de notre espèce; c'est cet amour de la prééminence et de la supériorité qui se trouve plus ou moins chez tous les hommes, et qui ne varie que dans ses moyens et son application aux différens états de la vie.

1764. Il est sûr que nous désirons la supériorité plutôt sur les hommes que sur les femmes, quoique celles-ci soient plus en état de nous procurer des plaisirs. A mesure que la condition de l'homme s'élève dans la société, son amour-propre pour les distinctions s'accroît. Dès qu'un homme est au-dessus du besoin, il cherche à s'avancer dans la sphère où il est placé, et, quand il a atteint ce but, il songe à passer dans une classe supérieure, et toujours ainsi, jusqu'à la fin de sa carrière.

1765. Faites entrevoir aux hommes l'espoir de satisfaire ce désir d'avancement, et vous aurez saisi un des plus grands moyens qu'on puisse employer pour conduire des subordonnés. Cet amour de la prééminence varie dans son objet et dans ses moyens, suivant

1760X. Autant laoya nous a donné
chinala, comme ressort militaire,
celui de l'honneur et de la honte. Q
l'honneur et la crainte de la honte
princes dans le cœur humain, elles y
tement que la frayeur de la mort, et
tout ce qu'il y a de grand et d'héroïque.
Plus la classe où se trouve un homme
il tient lui-même au rang distingué,
plus il fera d'efforts pour mériter l
Un artisan, caché dans son obscur
peu de l'honneur et de la honte ; l
l'opinion des hommes lui manque, co
Dépourvu de ces rapports moraux de
caractère se déprave dans un isolement
dégrade jusqu'à l'animalité. Voilà
d'avil r l'état du soldat, il faudrait, p
possibles, élever son âme et exciter
bâton ferri peut-être un esclave supp
mais un héros. On obéit sans répugn
un moyen de se procurer les objets de
quand l'utilité cesse, un ordre est ré
oppression ; on en déteste l'auteur en
gène ou il met la liberté, l'honneur
on saisit la première occasion de se

cher à exciter dans son armée les passions dont on a tâché de développer la puissance. (*Voy.* 726.)

1768. PLAINES. Dans un pays de plaine, les avant-gardes ne doivent pas s'éloigner du corps de l'armée de plus de deux lieues, et il est sage alors que chaque aile et le centre aient une avant-garde, et que toutes trois marchent sur une seule ligne, et chacune dans la direction que doit suivre le corps d'armée qu'elle précède.

1769. Si l'on attaque un convoi dans la plaine, il faut en attaquer les trois parties à la fois.

1770. Dans les marches en plaines, les avant et arrière-gardes doivent être composées de cavalerie, et l'on ne doit souffrir aucune troupe d'infanterie avant ou après. Il est aussi important de régler sa marche sur la manière dont on doit camper.

1771. PLAN. L'objet de la guerre étant de s'emparer d'un pays, soit une province, un royaume, ou, si l'on veut, une partie du monde, un plan de guerre doit être formé suivant le principe général de l'attaque. (*V. ce mot.*) Il consiste à enceindre le pays attaqué par le côté où l'on peut donner le plus d'entraves aux forces ennemies, et agir contre elles avec toutes les siennes. Le succès dépend plus de cette disposition des forces qu'on peut employer, que de leur quantité. Voyez Alexandre et Gustave-Adolphe pour exemple.

1772. Un plan de guerre bien conçu est invariable : il doit être suivi avec prudence, patience, activité, sans aucune précipitation. On pourrait perdre beaucoup de temps, si on se flattait d'en gagner en allant trop vite. Un plan de campagne est relatif et subordonné au plan de guerre ; il en fait partie. Le travail d'une campagne dans une guerre est comme le travail d'une nuit dans un siège ; il tend à l'objet principal. S'il est interrompu, suspendu par des opérations contraires de la part de l'ennemi, il faut réparer cette perte de temps dans une autre campagne qui tende toujours à l'objet unique, à l'établissement des lignes d'attaque.

de troupes régulières de cavalerie ou moins nombreuses, suivant qu'ils doivent exécuter. Cette grande coup d'intelligence et de capacité en ont le commandement.

1774. Ces officiers doivent savoir et le faible du camp et de la position de l'ennemi, et juger des avantages que le terrain peut donner, pour l'attaque, soit dans sa marche, ou dans le fourrager. Il faut aussi qu'ils sachent les desseins de l'ennemi par ses mouvemens, et qu'ils servent assez exactement pour ne pas se laisser surprendre par de fausses manœuvres, dont l'objet est de surprendre l'armée qui lui est opposée.

1775. Des partis conduits par des officiers expérimentés sont absolument nécessaires à une armée. Un général peut, par eux, être surpris, parce qu'il est toujours en garde de tous les mouvemens et de tous les desseins de son adversaire : il lui rend les services les plus utiles, se même que les transports, et il trouve le moyen d'être surpris jusqu'à trente, quarante, et cinquante fois.

moins fréquentés, et être composés de cavalerie; ils doivent se cacher ou s'embusquer dans les bois et autres lieux fourrés de l'armée ennemie, et tâcher de faire des prisonniers. Ceux qui commandent ces partis doivent toujours se ménager une retraite assurée, et faire en sorte de n'être point coupés et enlevés. On partage sa troupe, qui ne doit pas dépasser cinquante hommes, en petits détachemens qui se soutiennent les uns et les autres, de manière que si les premiers sont enlevés, les autres puissent se retirer. Il faut veiller avec d'autant plus de soin à la conservation de sa troupe, et éviter les surprises, lorsqu'on est environné d'ennemis.

1777. POSTE. Un poste est bon et avantageux lorsque la défense en est aisée, et la retraite sûre; il est mauvais et non tenable lorsque l'attaque en est facile, qu'il est commandé, qu'on peut l'envelopper sans difficulté. Les principes de fortifications doivent diriger dans le choix d'un poste.

1778. Un corps détaché à plusieurs lieues du corps principal doit avoir pour objet, non-seulement d'éviter toute surprise, mais encore il doit s'assurer que l'ennemi n'occupera pas ses routes de retraite par des corps tournans.

1779. La position d'un corps détaché, devant toujours être prise pour centre des mouvemens de ceux qui veulent l'enlever, doit toujours être considérée comme le point le plus dangereux, le point fatal qu'il faut quitter le plus tôt possible, sitôt que l'ennemi est signalé.

1780. Pour assurer l'à-propos de cette retraite, le chef de détachement, en arrivant au lieu où il doit s'établir pour plusieurs jours, formera son service de jour en occupant seulement les points culminans d'où l'on découvre bien la campagne, de manière à diminuer autant que possible le nombre de postes, pour ne pas augmenter le nombre d'hommes de service, sans cependant nuire à la sûreté générale, mais pour éviter de fatiguer inutilement le soldat.

1781. Sans perdre de temps, ni prendre de repos, il doit s'occuper de reconnaître le terrain à l'entour sur un rayon d'une ou deux lieues; se faire suivre p

en prenant des notes sur tout.

1783. Il reconnaîtra plus particulièrement les lieux par lesquels on peut arriver sans être vu, qui étant fait, il se mettra, dans la nuit, à l'arrière de son ennemi, et jugera, d'après la situation et la direction des chemins, quel seroit le moyen de pourrir son poste sans être reconnu par les sentinelles habituelles.

1784. C'est sur cette ligne, ou sur cette ligne, qu'il faut pousser, de nuit, des postes sans feu et ambulans, tantôt à gauche du chemin ou sentier, ce qui est le plus sûr; car jamais on n'a enlevé qu'un poste sans feu, et qui restent plusieurs jours.

1785. Ces petits postes sont suffisants pour la nuit, le silence, la privation de la vue du point qu'ils occupent; quoiqu'ils ne forment pas une chaîne continue, ils n'en sont pas moins suffisants pour reconnaître l'ennemi, qui manœuvrera de jour, et qu'il aura du service de jour. En conséquence, comme cela se pratique, par les chemins, qu'il soit à trois quarts d'heure ou à une heure, pour de là, diriger.

vice qu'il exige d'eux : un ton ~~ferme~~ apprend à tous qu'il attache une grande importance aux règles qu'il prescrit. Pour s'assurer qu'il a été bien compris, il fait répéter la leçon à un ou deux ~~des~~ plus intelligens d'abord, et à deux ou trois ~~des moins~~ intelligens ensuite. Après cet examen, il indique le point qu'il a choisi pour former la troupe en cas d'attaque, et les signaux par lesquels il établira une correspondance rapide et mutuelle entre les postes et lui.

1787. Ces signaux seront ~~des~~ pétards d'une ou deux livres de poudre. Chaque poste de la subdivision de nuit seulement en aura au moins un : les adjudans ou autres sous-officiers en auront au moins une douzaine.

1788. Les postes emploieront leurs pétards pour signaler l'ennemi, lorsqu'il aura été bien reconnu; mais ils n'en feront usage que lorsque les circonstances locales ou atmosphériques feraient craindre que les coups de fusil ne fussent pas entendus.

1789. On enseignera aux postes le langage qu'exprimeront les divers nombres de coups de pétards, que l'on bornera au strict nécessaire, pour éviter la confusion : deux coups de pétards pourront indiquer la réunion au cantonnement; trois coups, le départ de la troupe pour prendre position en arrière du cantonnement, hors du cercle supposé, et l'ordre à tous les postes de s'y rallier par la ligne la plus courte.

1790. Cette position sera connue de tous, et chaque chef de poste étudiera de l'œil, et, s'il se peut, en le parcourant, le chemin le plus court pour y parvenir.

1791. Une ou deux heures après que les postes de jour seront établis, le chef doit monter à cheval pour les visiter; s'assurer de nouveau qu'il a été bien compris, et modifier, s'il y a lieu, les premières instructions. Ces précautions sont très-nécessaires. Souvent on trouve des sous-officiers et caporaux qui ont entendu tout le contraire de ce qu'on leur a dit.

1792. Il est également important de s'assurer que le service de nuit est exactement fait. Pour être sûr que les postes de nuit sont allés à la distance et au point indiqué, on les obligera à piquer au milieu du chemin un pieu qui leur sera remis. Si l'on est dans un

1793. Si l'ennemi est signalé, le cantonnement ou du bivouac fait par doit être toujours habillé et avoir un val seillé et bridé. Ce chef fait par la troupe, et commande de suite les indicateurs aux postes la conduite à tenir.

1794. Ceux qui ont reconnu l'ennemi en temps; et, s'ils sont par signalent de nouveau la marche, soit par fusil, soit par des coups de pétards. Si l'ennemi doit obéir rapidement qu'ils les entendent.

1795. Si, par l'éloignement des troupes d'un vent contraire, on a pas entendre facilement les coups de pétards, il serait prudent d'établir quelques médiateurs sur des points bien choisis pour signaux.

1796. Comme on l'a dit plus haut, le corps détaché étant toujours par se préveniens de ceux qui cherchent à l'ennemi, il faut donc s'en éloigner trop tôt. Les premiers sur la position doivent être précédés par la garde de police.

core attaquer tête baissée , à moins qu'on ait une autre retraite qu'on puisse croire ne pas être occupée.

1798. Si l'on ne rencontre rien , on s'arrête sur la position indiquée , pour y attendre ses postes ; et , d'après leurs rapports , d'après les circonstances , on continue sa retraite , ou l'on attend le jour pour mieux juger les forces de l'ennemi et ses intentions : car on est assuré , autant qu'on peut l'être , d'avoir tous ses ennemis devant soi.

1799. Les divers détachemens qu'ils avaient formés viennent au rendez-vous commun , et n'y trouvent pas leur proie. Il faut du temps pour former de nouveaux projets , ce qui assure une retraite paisible. (Bugeaud.)

1800. **POURSUITE.** Un général doit , avant une bataille , s'occuper des moyens qu'il emploiera pour rassembler des vivres et un train d'artillerie , en cas qu'il veuille faire un siège. Après la victoire , il ne doit pas se mettre lui-même à la poursuite de l'ennemi , mais charger un de ses lieutenans de cette opération. Quant à lui , après avoir rallié ses troupes , il doit suivre celles qu'il a lancées en avant , soit pour les soutenir , soit pour achever avec elles de rompre l'ennemi ; s'il parvenait à se reformer sur quelque point.

1801. On détache , à la poursuite d'un ennemi vaincu et en retraite , des corps de cavalerie , qu'on fait soutenir par d'autres plus nombreux. Il faut , dans la poursuite , tâcher d'augmenter le désordre , et de multiplier les pertes de l'adversaire , tout en ne s'engageant cependant qu'avec beaucoup de prudence et de circonspection. Pendant ce temps , le reste de l'armée se tient en bon ordre , jusqu'à ce que l'ennemi soit dans une telle déroute , qu'il ne puisse plus songer à autre chose qu'à mettre en sûreté les débris de son armée.

Si l'ennemi se retire par des défilés , il faut tâcher de couper et de culbuter tout ce qui reste à passer , lorsque vous arrivez sur lui. S'il fait sa retraite par un pays peu abondant en vivres , en fourrages , etc. , retardez sa marche en l'arrêtant souvent , pour qu'il se mine insensiblement. Ayez une avant-garde composée de manière à pouvoir combattre avec avantage se

d'avancer, le couper de ses communications, le défilés où il doit passer, masquer le canon, renforcer la garnison, ou à l'abri de mettre en sûreté.

1803. S'il se retire sous le canon d'un lieu avantageux, cette position empêche, pourvu qu'une seconde fois on l'attaque le plus tôt et le plus vigilement et d'en venir tout de suite aux mains, et de rendre le feu de la place superflu. Il est qu'on ne se expose à un second combat pendant le tenter quand l'ennemi se retire, ou quand d'heureuses circonstances se présentent.

1804. Si, en poursuivant l'ennemi et ses équipages, il ne faut pas s'arrêter, car on perd souvent un temps précieux mieux employer.

1805. Il faut poursuivre l'ennemi sans temps de se reconnaître et de se repaître. Les auteurs prétendent qu'il faut lui faire un peu de repos, c'est une maxime timide et fautive qu'on ne doit pas suivre. Si on le laisse se retirer, on l'empêchera de reprendre courage et on ne se relâche, lui faire essayer tout le

1807. **PRÉCAUTIONS.** « Croyez , messieurs qui faites des entreprises , dit Montluc , que vous devez songer à tout , peser tout , jusqu'à la plus petite particularité ; car , si vous êtes fins , votre ennemi le sera peut-être autant que vous : à fin , dit-on , fin et demi. »

1808. M. de Turenne pensait qu'un général ne devait jamais être reçu à s'excuser au sujet des fautes commises par peu de précautions.

1809. **PRINCIPES de fortification de M. de Vauban :**

1° Qu'il n'y ait aucun endroit , dans tout le contour de la place , qui ne soit vu , flanqué et défendu ;

2° Que les parties qui sont faites pour flanquer les autres soient assez grandes et assez amples pour contenir les soldats et l'artillerie nécessaires à la défense des parties qu'elles flanquent ;

3° Qu'elles ne soient pas plus éloignées des lieux qui les flanquent , que la portée ordinaire du fusil , qui est depuis 120 jusqu'à 160 toises au plus ;

4° Quant aux flancs , plus ils sont grands , mieux ils valent , pourvu que leur grandeur n'altère en rien la mesure des autres parties. Ils ne doivent pas avoir moins de 15 toises dans les places tant soit peu considérables.

5° Plus les bastions sont grands , plus leurs gorges sont grandes , et mieux ils valent , pourvu que leur grandeur n'altère en rien la mesure des autres parties ;

6° Les angles flanqués des bastions ne doivent jamais avoir moins de 60 degrés d'ouverture , parce qu'autrement , quand on les bat , on les renverse facilement ;

7° Les courtines ne doivent pas surpasser 85 à 88 toises , parce que la ligne de défense serait trop longue ; elles ne doivent pas avoir moins de 40 toises ;

8° Les faces des bastions ne doivent pas avoir plus de 40 toises , par la même raison ;

9° Il faut que les parties intérieures de la fortification soient plus élevées que les extérieures , afin qu'elles puissent commander ;

10° Il ne faut pas qu'il y ait aucun endroit aux environs , à la portée du canon , où on puisse se mettre à couvert , et qu'on ne soit vu de quelque endroit de la place ;

11° Il faut enfin, autant qu'il se peut, qu'une place soit également fortifiée dans son contour, pour que l'ennemi ne l'attaque pas par son endroit le plus faible.

1810. Telles sont les maximes qui doivent régler la conduite du général en chef, comme celle du chef d'un détachement, tant dans la disposition des troupes et des armes dans l'ordre de bataille, que dans le choix des postes et la construction des redoutes et retranchemens.

PRINCIPES DES MANOEUVRES DE GUERRE,

NIS A LA PORTÉE DE CHAQUE BATAILLON DE LA GARDE
NATIONALE.

1812. La science du mouvement et du maniement des troupes est la plus importante à connaître : les trophées du grand homme confirment cette assertion. Le citoyen soldat s'en occupera exclusivement ; mais la méthode va lui en rendre l'étude facile et prompt. (Voy. 1543.)

1813. Ouverture des marches de front et de flanc, marches, manœuvres suivies d'ordres de bataille, parallèles et obliques, tels seront les objets de cet article.

1814. — *Ouverture des Marches de front et de flanc.* Quand il s'agit d'ouvrir une marche, on doit voir, par la position de l'armée, par celle de l'ennemi, par la situation du point vers lequel on veut se porter, si cette marche doit être faite de front ou de flanc, afin de diriger en conséquence l'instruction et les opérations des officiers chargés de préparer les débouchés (Voyez 1513 et suivans.)

1815. Si l'on doit entreprendre une marche de front en présence d'un ennemi entreprenant et manœuvrier, il faut reconnaître l'ensemble et le front du pays que les colonnes traversent, les parcourir toutes

lement, de la droite à la gauche, toutes les fois que le terrain paraît se prêter à un déploiement, afin de trouver, s'il se peut, sur le front de la marche, une ou plusieurs positions successives où l'armée puisse se former, si elle était inopinément attaquée, et diriger en conséquence les opérations de ceux qui font ouvrir ou tracer les débouchés.

1816. Les mêmes précautions sont nécessaires quand l'armée doit faire une marche par ses ailes.

Pour donner toute la clarté possible à ce principe, supposons que je sois chargé de diriger l'ouverture d'une marche pour porter l'armée vers l'ennemi.

1817. Je jette les yeux sur les circonstances : je vois que c'est une marche de front dont il s'agit; je vois que cette opération est délicate, parce que l'ennemi est en mesure de venir au-devant de l'armée, et de l'attaquer dans son mouvement; je l'ouvre, en conséquence, avec toutes les précautions indiquées par les maximes précédentes.

1818. L'armée est formée en cinq divisions, et c'est pour cinq divisions que je veux préparer les débouchés.

1819. A la tête des travailleurs qui tracent et ouvrent chacun de ces débouchés, je place un officier intelligent et habitué à cette espèce de travail, et, de ma personne, je me porte en avant du front de la marche. Celui du camp se trouve être une plaine unie et sans obstacle. Mes débouchés s'avancent donc rapidement, partant tous cinq de la droite ou de la gauche des divisions; tous cinq, proportionnés, pour leur distance entre eux, à la force des divisions; tous cinq, enfin, embrassant, depuis celui de la droite jusqu'à celui de la gauche, le terrain qui sera nécessaire pour former l'armée en bataille.

1820. A une lieue du camp, le pays change, la plaine se resserre, des obstacles l'embarrassent; alors la direction de chaque colonne devient subordonnée à ces obstacles; les colonnes s'éloignent ou se rapprochent l'une de l'autre, suivant la situation des débouchés qu'offre le pays, ou de ceux qu'il permet le plus facilement d'ouvrir. Là, deux colonnes se touchent presque, ici

deux autres s'éloignent beaucoup au-delà de leurs distances naturelles : cela ne fait rien à l'ensemble et à la sûreté de la marche, car où le pays devient couvert se réduit à des débouchés, on ne doit pas craindre d'être obligé de prendre rapidement un ordre de bataille, parce que la difficulté des débouchés empêcherait également l'ennemi qui voudrait venir attaquer d'y combiner une disposition.

1821. Placé en avant des travailleurs, pour reconnaître le front de la marche, empêcher qu'aucune colonne ne s'écarte de la direction générale, raccorder ces colonnes entre elles, examiner quelles seraient les positions qu'elle pourrait pour l'attaquer et l'arrêter sont mes devoirs; je ne suis pas un seul homme, j'ai à moi tout un bataillon, je vais à vol d'oiseau et à la direction générale, que je reconnais le point où je suis le plus à portée de reconnaître le front de la marche, j'observe ma droite et ma gauche. Si quelque obstacle gêne ma vue, si quelque hauteur peut la seconder et me donner une idée plus rassemblée du pays, j'ai porté, enfin j'avance par zig zag, et de manière à embrasser toujours l'ensemble de la marche.

1822. Mes colonnes sont arrivées dans le pays difficile et couvert : là, chacun de mes officiers cherche un débouché, chacun d'eux connaît le but de la direction générale, chacun d'eux est muni de guides sûrs et intelligents, chacun d'eux est convenu à l'avance avec moi d'un signal différent, soit de poudre enflammée, de coup de fusil ou de tambour; chacun d'eux fait le signal et le répète tous les quarts d'heure, lorsqu'il se trouve dans un pays couvert où il cesse de voir et avant ou autour de lui; moi-même j'ai un signal que je fais quand je le juge nécessaire, et qui indique toujours le centre de la direction générale : par-là mes chefs de colonne peuvent se raccorder entre eux et avec moi; je peux les raccorder à mon tour et les diriger.

1823. Le pays s'ouvre et se dégage; mes colonnes

redressent et reprennent , en avançant , leurs distances primitives. Que l'ennemi se présente pour m'attaquer : le ruisseau qui est à ma gauche et le grand bois qui est à ma droite me fournissent une position. Ce même ruisseau coule pendant une lieue dans la même direction que mon mouvement , j'y appuie ma colonne de gauche , afin d'en couvrir le flanc de ma marche.

1824. Je vois au bout de cette lieue que le ruisseau retourne et s'éloigne ; j'aperçois sur la droite de ma marche un terrain qui commence à s'élever , et qui va former une lisière de hauteurs reversant sur la plaine où l'armée doit marcher ; je dirige le débouché de ma colonne de droite sur ces hauteurs , et je les fais suivre à mi-pendant , pour de là être toujours maître des hauteurs , comme si j'en tenais le sommet. Au moyen de cette lisière de hauteurs , le reste de ma marche doit s'achever avec sûreté. L'ennemi ne viendra certainement pas m'attaquer par la plaine , tandis que je tiens les hauteurs , qui la dominent. S'il débouche par les hauteurs , je m'en empare , et nous sommes à deux de lui ; s'il veut m'empêcher de prendre la position que j'ai en vue , j'arrive à la fois sur cette position par tous les débouchés de la plaine , et principalement par mes hauteurs de la droite qui la prennent à revers. S'il reste dans son camp , ces mêmes hauteurs me portent sur son flanc , et le jour même je combine un mouvement offensif sur lui. Passons à la marche de flanc.

1825. L'armée est campée parallèlement à celle de l'ennemi ; rien ne l'en sépare , et il est question de commencer une marche par le flanc droit. Je fais ouvrir deux ou quatre débouchés , de manière à ce que l'armée fasse son mouvement , chaque ligne ou chaque moitié de ligne formant une colonne.

1826. Je fais ouvrir ces débouchés très-rapprochés l'un de l'autre , de sorte que les colonnes de l'intérieur de la marche n'aient que le terrain possible à parcourir pour se rapprocher de la parallèle sur laquelle doit se former la colonne extérieure , composée de la moitié de la première ligne ; je veille à ce que les officiers qui conduisent le tracé et l'ouverture de ces débouchés évitent de les éloigner ou de les séparer par des obsta

le flanc extérieur de ces colonnes en dehors de ce bois : je quitte alors la lisière de ce bois m'engageant, l'ennemi vient à moi ; parce que, ne voyant pas les dispositions que je lui oppose, n'ayant pas cet obstacle entre lui et moi, il ne peut dérober ses mouvemens, ni faire une position offensive, ni m'empêcher de former et de faire moi-même une position défensive contre lui.

1827. Si, deux lieues plus loin, mon flanc droit une lisière de bois, je continue à marcher avec les colonnes à droite, et je continue à marcher, et enfin je m'occupe, en reconstruisant sur le flanc de ma marche, d'y établir une ou plusieurs positions intermédiaires, où puisse se former, si l'ennemi se présente, l'ouverture de la marche des colonnes, toutes les fois qu'on le peut, d'après les principes de la tactique, selon lesquels on marche pour fixer la largeur de la marche.

1828. Celui qui dirige une marche doit sans cesse que c'est d'un itinéraire bien dressé, d'un mouvement

croit obligé de l'appliquer à toutes les circonstances, dans tous les terrains, et qu'on en fait aveuglément sa disposition de combat.

1830. Plus un général est habile, plus son armée est manœuvrière, et plus il s'écarte de la routine établie, afin de porter à son ennemi des coups imprévus et décisifs.

1831. Cependant, veut-on attaquer l'ennemi? Comme on ne peut connaître précisément la position qu'il occupe; comme, lors même qu'on la connaîtrait, on ne peut être sûr qu'instruit du mouvement qu'on fait sur lui, il n'exercera pas quelques changemens dans la disposition à l'aide de laquelle il compte défendre sa position, on met l'armée en marche dans l'ordre habituel, les colonnes toutes égales, et formées chacune d'une division. Ainsi disposée, l'armée s'avance, le général à la tête de l'avant-garde.

1832. On arrive à portée : alors le général détermine son ordre de bataille, d'après la nature du terrain, la position qu'occupe l'ennemi, et la disposition qu'il a prise. Il renforce ou affaiblit telles ou telles colonnes; fait avancer l'une, laisse l'autre en arrière; met de la cavalerie au centre, de l'infanterie aux ailes; dirige celle-ci vers un point, et celle-là vers un autre, et donne enfin le signal pour qu'on prenne l'ordre de bataille.

1833. A l'instant toutes les troupes qui sont exercées aux grandes manœuvres, qui ont l'habitude de se déployer avec rapidité, se mettent en bataille, et l'attaque commence avant que l'ennemi ait eu le temps de démêler où l'on veut le frapper, ou le loisir de changer sa disposition pour parer les coups qu'on lui porter.

1834. Il ne peut y avoir que deux manières de livrer bataille : la première en engageant, ou en se mettant à portée d'engager à la fois le combat sur toutes les parties de son front; c'est ce qu'on appelle l'ordre *parallèle*. La seconde, en attaquant seulement sur un ou plusieurs points; on nomme celui-ci l'ordre *oblique*.

1835. On appelle donc *ordre parallèle*, toute disposition qui place tous les corps de deux armées les un

vis à vis des autres, en mesure et à portée de combattre: Ce fut la plus ancienne disposition connue.

1835. Aujourd'hui que la tactique s'est perfectionnée, l'ordre parallèle n'est plus mis à exécution. Les états ne veulent plus s'exposer à compromettre, dans les hasards d'une action générale, des armées qui font toutes leurs forces, et sur qui reposent toutes leurs destinées.

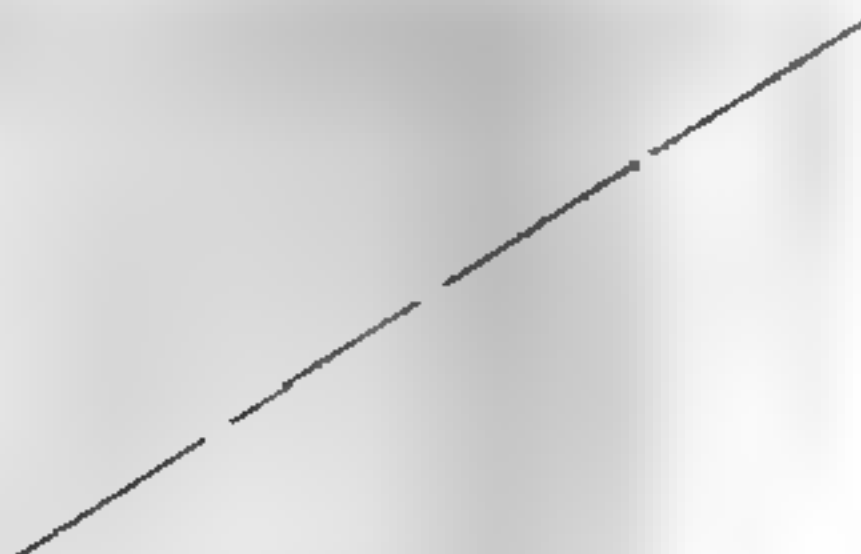
1837. Cependant une armée supérieure en courage, et sûre de ne pas être prise par ses flancs, peut se servir de l'ordre parallèle. Une bataille gagnée par elle ruinerait l'armée ennemie, tandis que les batailles actuelles ne peuvent jamais avoir de grands résultats.

1838. — *Ordre oblique.* C'est l'ordre de bataille le plus usité, le plus savant, le plus susceptible de combinaisons, l'ordre dont se serviront toujours les armées inférieures commandées par de bons généraux. C'est toute disposition où l'on porte sur l'ennemi une partie de l'élite de ses forces, et où l'on tient le reste hors de portée; toute disposition où l'on attaque avec avantage un ou plusieurs points de l'ordre de bataille de l'ennemi, tandis que l'on donne le change aux autres points, et qu'on se met hors du danger d'être attaqué par eux.

1839. Pour en développer parfaitement la théorie nous distinguerons deux espèces d'ordre oblique: le *de flanc*, c'est-à-dire dans lequel l'armée est disposée en effet obliquement au front de l'ennemi; l'ordre oblique de circonstance, dans lequel l'armée quo qu'elle n'est point disposée obliquement au front de l'ennemi, se trouve cependant, soit par la nature du terrain, soit par l'habileté de ses mouvements, être elle-même hors de prise sur les autres.

1840. L'ordre oblique proprement dit peut s'exécuter de deux manières, *par ligne* ou *par échelons*.

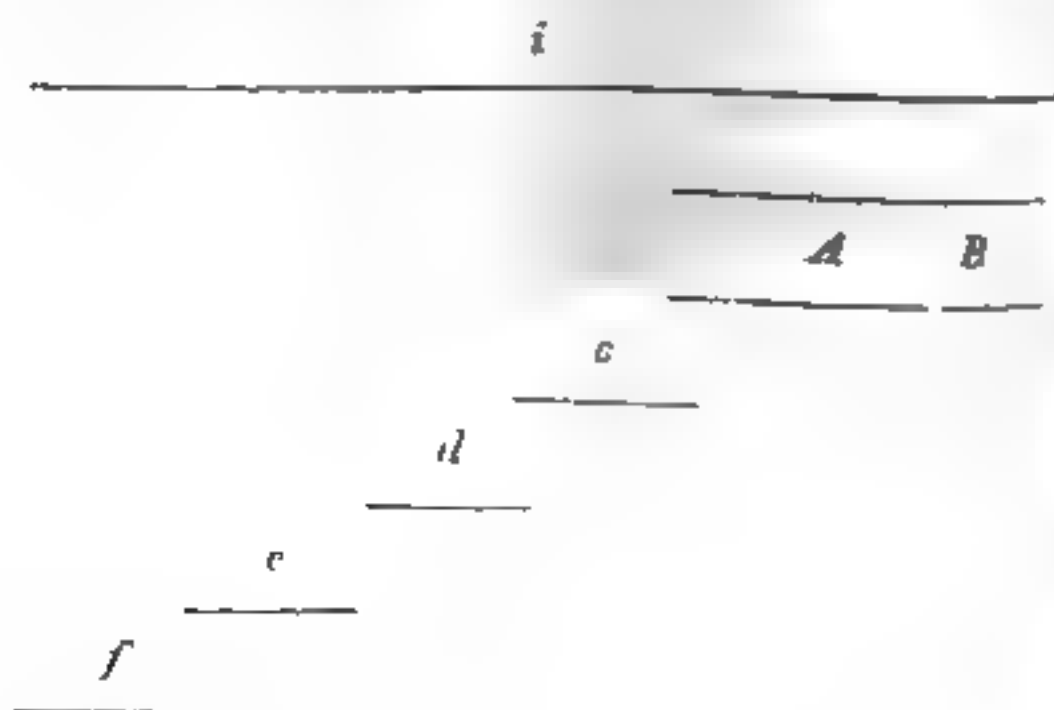
1841. Par ligne, c'est-à-dire par une disposition formant un front oblique et en demi-quart de circonscription, tous les bataillons et escadrons étant couchés sur le même alignement, de cette façon:



1842. Par échelons, c'est-à-dire chaque bataillon et escadron se laissant, du côté vers lequel on veut attaquer, dépasser d'un certain nombre de pas plus ou moins considérable, suivant le nombre de troupes qui composent chaque colonne, et le degré d'obliquité qu'on veut donner à l'ordre de bataille. Toute la partie qui doit attaquer formant cependant une espèce de marteau en avant, et de cette manière :



1843. Cette disposition peut être formée par escadron, par bataillon, par régiment, brigade et corps plus considérables, éloignés l'un de l'autre de manière à pouvoir se donner secours au besoin, et à occuper les positions qui peuvent le plus les mettre hors de prise, et faire illusion à l'ennemi. Ainsi, par exemple, A B est le marteau; la partie de l'ordre de bataille destinée à attaquer l'ennemi, placé en *i*; et *c*, *d*, *e*, *f* sont quatre échelons formés par les colonnes de l'armée en bataille, occupant différens points et remplissant les objets ci-dessus.



1844. De ces deux manières de prendre l'ordre oblique, la première, par ligne, est élémentaire et purément de méthode. Il est bon de l'exécuter dans un camp d'instruction, afin de faire connaître aux officiers généraux et supérieurs ce que c'est que l'ordre oblique, et quel est son objet.

1845. La seconde, qui n'est qu'une suite de la première, est plus simple, plus facile dans son déploiement, plus applicable à tous les terrains, plus susceptible de manœuvre et d'action, lorsque l'ordre est formé. C'est celle dont il faut se servir à la guerre.

surtout quand on forme par brigade ou par gros corps les échelons destinés à se refuser à l'ennemi, ou à lui faire illusion.

1846. On parvient de plusieurs manières à prendre ces différentes dispositions obliques.

1° En donnant à l'avance aux colonnes le degré d'obliquité que doit avoir la disposition, et les présentant à peu près dans la forme des tuyaux d'orgue, comme :



2° En présentant les têtes de colonnes sur un front parallèle à l'ordre de l'ennemi ; le tenant ainsi en suspens sur la disposition qu'on va prendre, et manœuvrant ensuite, partie en avant, pour se porter et se déployer sur le point qu'on a reconnu le plus faible ; partie en arrière, pour reculer et mettre hors de prise les portions de son ordre de bataille qu'on a dégarnies et qu'on veut refuser à l'ennemi.

3° En formant les échelons par gros corps, et en

linéaire sur le degré d'obliquité qu'on veut.
Cette manœuvre n'est applicable qu'à une partie ou à une partie de ligne qui, de son côté, attaque, veut faire des efforts sur une partie de ses forces, et tenir l'autre partie hors de portée de l'ennemi.

1847. Au moyen de l'ordre oblique, l'armée, attaquée, doit attaquer l'ennemi sur la droite ou sur le centre, et refuser le reste de la bataille.

1848. Le degré d'obliquité, soit qu'il se fasse par ligne ou par échelons, doit être réglé sur la force de l'ennemi, sur sa science, et plus particulièrement encore sur le terrain, sur les points avantageux de défense. Le terrain peut fournir aux parties de l'ordre oblique ce qu'on veut refuser.

1849. Ainsi, plus l'armée ennemie est forte, plus cet ennemi est habile et manœuvrier, plus doit avoir attention d'éloigner de lui les parties offensives et défensives de l'ordre de bataille, plus doit être le degré d'obliquité, sur lequel on veut refuser.

être de la déborder et de la prendre à revers, il faut qu'aussitôt que le général a déterminé celle qu'il veut attaquer, les colonnes dirigent leur tête et marchent en écharpant vers ce flanc, de manière qu'au moment du déploiement la disposition de l'aile qui doit engager le combat déborde l'ennemi et puisse le prendre en flanc.

1851. Pour se procurer plus facilement l'avantage de déborder l'ennemi, il faut, lorsque l'ordre oblique doit s'exécuter par la droite, que toutes les colonnes de l'armée, ou tout au moins celles des troupes qui sont destinées à former l'attaque, se déploient sur la droite; et qu'elles se déploient sur la gauche, si l'ordre oblique doit s'exécuter à gauche. Par ce moyen on gagne sur le flanc, et en dehors de l'ordre de marche, le terrain où se déploie la colonne de l'aile. Il ne suit pas de ce principe, qu'on ne puisse jamais, en pareille circonstance, déployer les colonnes sur le centre; cette espèce de déploiement étant plus court de moitié, doit, au contraire, être toujours employé, lorsque, par la direction de sa marche, l'armée est déjà parvenue à déborder l'ennemi.

1852. Tout ce qui peut tromper l'ennemi sur la répartition des troupes dans l'ordre de bataille, ainsi que sur leur destination, devant être employé dans l'ordre oblique, il faut particulièrement savoir y faire usage du mélange combiné des déploiemens, à distances entières ou à distances serrées.

1853. Un autre avantage de l'ordre oblique étant d'étonner l'ennemi par une disposition imprévue, et de l'attaquer avant qu'il ait eu le temps de changer sa sienne, il faut déployer les colonnes à une distance si bien combinée, qu'aussitôt déployées, l'aile qui doit attaquer puisse marcher sans perte de temps à l'ennemi, et arriver promptement sur lui.

1855. Il est impossible de déterminer cette distance: ce peut être quelquefois très-près, si l'ennemi a peu d'artillerie, ou si on peut déboucher sur lui à couvert; une autre fois, ce doit être plus loin, si son artillerie est nombreuse et bien servie, si le terrain à parcourir est plat et ouvert.

1856. L'espèce de troupes que l'on conduit doit encore être prise pour beaucoup en considération. Sont-elles braves, aguerries, habiles à manœuvrer on peut oser davantage, hasarder de les déployer près de l'ennemi, que quand elles sont molles et ignorantes. On peut mettre la cavalerie en bataille de plus loin, parce qu'elle parcourt plus rapidement le terrain qui la sépare du but de son attaque. Est-ce de l'infanterie? On doit, par la raison contraire, la déployer de plus près. Enfin, la meilleure manière, c'est de déployer à des distances où le feu de l'ennemi ne soit pas assez meurtrier pour manœuvres des troupes; tances trop éloignées, l'usage de se remuer en ce rapide et bien plus facile ayant d'ailleurs l'avantage qu'on peut, à l'ennemi porte sur lui, et celui de rapidement, et d'une seule attaque.

du désordre dans les
as déployer à des dis-
lors on perd l'avant-
ce qui est bien plus
se remuer en ligne,
her le plus long-temps
tité de troupes que
ir amener ces troupe
ite, à l'objet de leur

1857. Parlons maintenant de l'ordre oblique de circonstance, c'est-à-dire celui dans lequel l'armée, quoique n'étant point disposée obliquement au front de l'ennemi, se met cependant, soit par la nature du terrain, soit par l'habileté de ses mouvemens, en situation de l'attaquer sur un ou plusieurs points et d'être elle-même hors de prise sur les parties de sa disposition qu'elle veut refuser.

1858. Cet ordre est celui qu'on est le plus communément dans le cas de prendre à la guerre, parce qu'il est rare que les batailles se donnent dans des plaines absolument rases et découvertes, où par conséquent les dispositions puissent se faire sans relation avec le terrain, et dans l'obliquité régulière établie par les principes. On est presque toujours assujéti à s'écarter de cette régularité, pour profiter des positions avantageuses offertes par la nature du pays, soit pour favoriser l'illusion qu'on veut faire à l'ennemi, soit pour mettre plus en sûreté les parties faibles de l'ordre de bataille.

185. L'ordre oblique de la seconde espèce étant celui s'adapte le plus facilement aux terrains et aux circonstances, c'est donc celui-là particulièrement dont généraux et officiers supérieurs feroient un objet d'étude et de méditation. Et où cette étude peut-elle se faire avec succès? c'est dans les camps d'instruction, et à la guerre; c'est, si je puis m'exprimer ainsi, à se de manier les troupes et les circonstances.

186. C'est ici où tous les avantages de ma méthode il se feroient apprécier, en transmettant chaque camp, à une chaque régiment, en double militaire pratique, camp de paix et d'exercice, où chaque officier général et supérieur, chaque officier subalterne, sous-officier et caporal, chaque citoyen soldat et soldat caserné va de son clocher, sans quitter une école ou gouvernement, en se récréant, sans intérêt dans tous les secrets de la stratégie.

187. Modernes Concinnatus, le soc et l'épée, l'épée le soc partageant dévouement leurs travaux, leurs labeurs, sans affliger l'humanité, ils auroient sur le Roman l'avantage précieux de pouvoir offrir au même ouvrage, et mêmes vertus civiques, des connaissances militaires perfectionnées par plus de vingt siècles, simplifiées et liées à la portée de tous par la poésie et la grande épiques mises en action. On m'objectera sans doute, avec une apparence de raison, que ces connaissances ne sont fort inutiles à ceux qui ne peuvent en faire usage. Toujours pénétré de l'utilité de mon système, je réplique que, par son application, le génie s'élève de la hauteur à laquelle il faut s'élever pour planer l'intrigante médiocrité; et, rien ne pouvant relever son essor, il en résultera une éducation heureuse, s'emparant des sociétés militaires, à la vue d'instuteurs aptes à juger la capacité, procurera à nos dirigeants des chefs plus instruits, au gouvernement de facilité dans ses choix, et en conséquence à plus judicieux.

188. Revenons à notre objet. Chaque régiment aura deux bataillons de garde nationale, et sera composé, par les cadres de bataillons de garde nationale.

mes. (*Voy. Camp de paix.*) Ainsi, le camp de chaque canton sera au moins de 2. hommes, qu'on organisera en deux armées, comme le pied de guerre.

1863. Les officiers généraux et supérieurs du canton, ou les chefs de bataillons, commanderont en chef; les capitaines, lieutenants, sous-lieutenants, sergents-majors, commanderont les brigades, les bataillons; les sous-officiers et caporaux commanderont les compagnies, sections, chacun son tour.

1864. Chaque armée sera formée en ordre de bataille sur deux lignes de cinq bataillons chacune, et chaque bataillon en potence sur chaque aile pour l'appui.

1865. Vous diviserez ensuite ces 12,000 hommes en cinq colonnes, et vous vous exercerez à la manœuvre des armées à un champ de bataille; vous apprendrez et appliquerez les principes sur l'ouverture des batailles de front et de flanc, en y joignant ceux de la petite guerre, relatifs aux marches, découvreurs, avant-gardes, etc.

1866. L'ordre de marche de front sera suivi, l'ordre de bataille parallèle, les colonnes se déployant sur la gauche; 2^o d'un ordre de bataille parallèle les colonnes se déployant sur la droite; 3^o d'un ordre de bataille parallèle, les colonnes se déployant sur le centre.

1867. L'ordre de marche de flanc sera suivi, l'ordre de bataille parallèle.

1868. On passera ensuite à l'ordre de marche de flanc, suivi, 1^o d'un ordre de bataille oblique en ligne; 2^o d'un ordre de bataille oblique par écarter les colonnes se déployant par le centre; 3^o d'un ordre de bataille oblique, les colonnes se présentant sur un alignement parallèle à son front; 4^o d'un ordre de bataille oblique par le centre.

1869. Quand on se sera familiarisé avec toutes ces manœuvres, on exécutera l'ordre oblique comme la première disposition de l'ennemi, et changera rapidement sur un autre point, à la vue des manœuvres que l'ennemi a faites dans sa disposition.

ensuite à l'ordre de bataille de front, l'armée marchant de flanc, et l'ennemi arrivant inopinément sur la droite de la marche. Ainsi, l'on suivra ces ordres de bataille en passant de l'un à l'autre, selon la connexion qui existe entre eux, s'exerçant d'abord aux plus simples, ensuite aux plus composées, en s'attachant à reproduire le même jusqu'à ce qu'il ait été parfaitement conçu par les troupes et les officiers.

70. Depuis le mois de mars jusqu'à l'époque où les champs seront vides de récolte, on exercera la garde nationale à la petite tactique, et, sitôt que les champs seront libres, on s'occupera exclusivement des manœuvres de guerre.

71. Pour faciliter l'intelligence, autant que dans la méthode générale de ma méthode, je vais faire exécuter ces manœuvres, dans le rang où elles sont classées, par une armée de 80 bataillons, 80 escadrons, 80 hommes de troupes légères, de l'artillerie, marchant sur cinq lignes. L'instruction de la garde nationale par bataillon et par canton sera absolument calquée sur les exemples qui suivent, et, pour aider davantage la conception, les bataillons et escadrons seront répartis.

72. Toutes les manœuvres auront pour base l'ordre primitif de l'armée sur deux lignes de cinq bataillons chacune, chaque aile flanquée par un bataillon en position.

EXPLICATION DE LA PLANCHE V.

873. — FIG. 1^{re}. Ordre de bataille de l'armée dans le camp. On voit que les quatre-vingts bataillons sont répartis en trois divisions, appelées divisions de droite, de gauche et du centre, chaque division composée de 20 bataillons, dont 12 en première et 8 en seconde ligne, les huit bataillons restants formant les brigades de réserve, qui se placent en potence sur les flancs de la cavalerie quand l'armée campe, et sur ceux de l'infanterie dans l'ordre de combat, ou sur les points jugés nécessaires.

une division de 40 escadrons , dont 20 en première et 20 en seconde ligne.

1875. Les troupes légères sont campées en avant des ailes de l'armée. Elles auront l'avant-garde devant elles que fera l'armée, ou couvriront se dans la disposition du combat, serviront à reconnaître les ailes et menacer les flancs et les derrières et elles seront soutenues par des dragons. L'armée se répartit dans les trois divisions. Une subdivision de l'avant-garde placée en avant du centre, les flancs de chaque division, et le parc de réserve que les équipages en arrière de la division du centre.

1876. Fig. 2. Marche de front sur cinq colonnes. Une division d'infanterie précédée de sa division d'artillerie et des caissons indispensables pour fournir la sommation du premier moment, un bataillon de dragons de la seconde ligne marchant en tête : à gauche de la gauche des troupes.

1877. L'avant-garde, composée de six bataillons de seconde ligne, de troupes légères, régimens de dragons, deux ou quatre pièces de canon, ne précèdera l'armée que de deux à trois lieues, marchant par le chemin de la colonne du centre, évitant les cantons dépourvus d'artillerie et de cavalerie, marchera sur trois, cinq ou sept colonnes, qui sortent de la marche qui présente le plus de facilité à l'exécution des divers changemens provoqués par les circonstances.

1878. — Première manœuvre. Marche de front sur cinq colonnes. Marche de d'un ordre de bataille parallèle, fig. 3, 4, les colonnes se déployant sur la gauche, la droite ou le centre.

1879. L'armée marchera sur cinq colonnes. Elle se mettra en mouvement par la droite, la gauche ou le centre, suivant la situation du chemin qu'elle doit suivre. Les bataillons de chaque ligne se formeront sur le centre, la droite ou la gauche, par peloton; les bataillons de flanc suivant l'ordre de la colonne où ils se trouvent.

1880. On se conformera, pour les marches en arrière-garde, à ce qui a été dit dans ces instructions.

1881. Dans les marches de front, l'avant-garde marchera sur cinq colonnes.

toujours suivre le chemin de la colonne du centre, parce que de là elle est bien plus en mesure de renforcer une des deux ailes, suivant les circonstances.

1882. Le général ainsi que les chefs de colonnes s'y rendront sitôt que les colonnes seront en mouvement, parce que c'est aussi le point d'où le général peut le mieux observer la disposition générale de l'ennemi, et diriger le mouvement de ses colonnes.

1883. S'il y a de la cavalerie, un détachement d'avant-garde se placera en avant de chaque colonne des ailes, et communiquera avec l'avant-garde.

1884. Le général chargera des officiers intelligents d'observer, pendant la marche, toute la nature du pays, sur le front; afin que, si l'on est obligé de se mettre en bataille, le terrain soit connu, et qu'il puisse faire ses dispositions d'attaque ou de défense au besoin.

1885. Toutes les colonnes marchant, autant qu'il est possible, à la même hauteur, se réglant à cet effet sur celle du centre, qui se réglera, de son côté, sur les ordres du général, placé à l'avant-garde.

1886. Lorsque le terrain, par sa nature, ne permettra pas aux colonnes de se voir, des officiers instruits se porteront sur les flancs pour chercher des points intermédiaires, découvrir la marche des autres colonnes et leur en rendre compte.

1887. Les colonnes d'infanterie marcheront un pas de route, dont la vitesse sera réglée par un officier à pied; la cavalerie se tiendra à la hauteur de l'infanterie, et y conformera ses mouvemens.

1888. L'armée marchera dans cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit arrivée sur le terrain où l'on veut la déployer.

1889. Alors il sera fait, par un coup de canon ou autrement, un signal d'avertissement qui lui annonce qu'elle approche du terrain où l'on doit la déployer.

1890. Toutes ces colonnes se mettront à même hauteur, et prendront entre elles les distances nécessaires qui seront déterminées par les chemins jalonnés, toutes les fois qu'il aura été possible d'ouvrir la marche selon les principes.

1891. La distance d'une colonne à l'autre doit être

lière, aligneront leurs têtes sur celle de la première ligne.
sines.

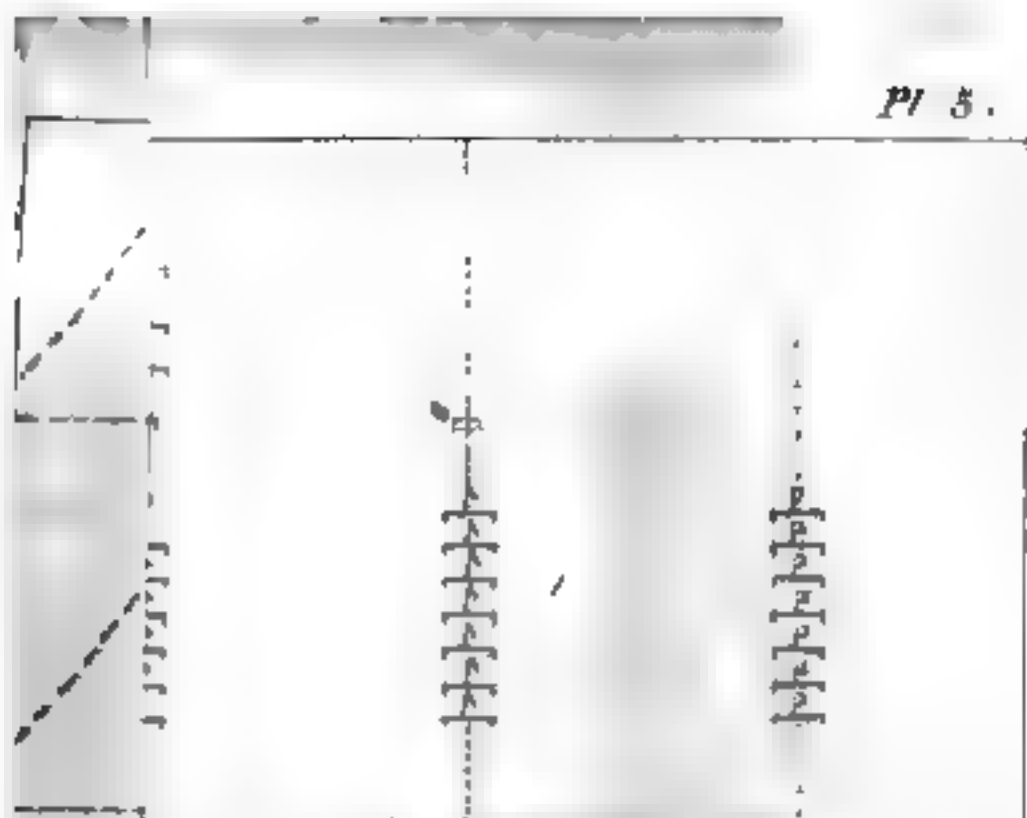
1893. La partie de la colonne qui est en seconde ligne observera en même temps la même distance, qui est l'intervalle nécessaire entre les lignes, à compter de la division qui donne le point de départ du mouvement dans son déploiement, à cet effet, elle se mettra d'alignement au déploiement de la première ligne.

1894. Quand la colonne sera arrivée au point de déploiement indiqué, il sera fait un temps d'arrêt, l'avant-garde, et les colonnes se déploieront au pas accéléré.

1895. L'artillerie se mettra en batterie devant elle, et se déploiera au pas accéléré.

1896. La cavalerie se déploiera de même, et se mettra en première ligne en seconde avec des intervalles entre chaque division, qui offre deux avantages : 1° quand la première ligne est battue, elle ne renverse pas la seconde, et la seconde ligne en débordant ainsi la première, elle couvre les flancs.

1897. Les bataillons de grenadiers se déploieront de même, et se mettront en première ligne en seconde avec des intervalles entre chaque division, qui offre deux avantages : 1° quand la première ligne est battue, elle ne renverse pas la seconde, et la seconde ligne en débordant ainsi la première, elle couvre les flancs.

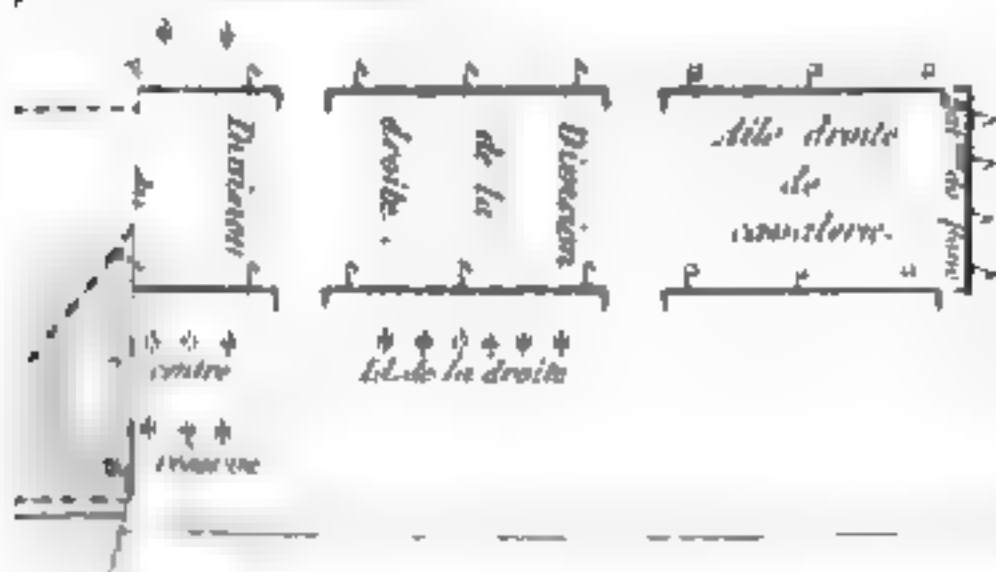


située parallèle, les colonnes se déployant,
voir P. 3; III sur le centre, voir P. 3.

le terrain campé

d'avant-garde.

Troupes légères et dragons





Sera ensuite marcher mille à douze cents pas, après avoir indiqué les points de direction. Chaque division, chaque brigade, chaque régiment, chaque bataillon s'alignant le plus régulièrement possible dans sa marche individuelle, sans jamais chercher à s'aligner d'une aile à l'autre, et ralentit ses mouvemens pour s'occuper de la chimère d'une perfection d'alignement.

Ordre de marche de flanc, suivi d'un ordre de bataille parallèle. (Planche VI.)

1900. On suppose que l'ennemi est campé en A B, ou bien marche vers son flanc pour occuper la position C D, et que l'une ou l'autre de ces circonstances engagent l'ennemi à exécuter une marche par sa droite. L'armée marchera par son flanc droit, et sur trois colonnes.

1901. L'avant-garde marchera en dehors en une colonne séparée, à 2 ou 300 pas sur le flanc des colonnes et à la hauteur du centre, afin d'observer l'ennemi et de donner, s'il est nécessaire, à l'armée le temps de se mettre en bataille.

1902. Si l'ennemi est en mouvement, l'attention de l'avant-garde doit se porter principalement sur la tête de sa marche, afin que, s'il cessait de suivre une direction parallèle au mouvement de l'armée, et qu'il projetât de gagner son flanc pour l'attaquer vers la tête de ses colonnes, l'armée pût changer sa disposition, et prendre son ordre de bataille sur le flanc.

1903. Une avant-garde de troupes légères marchera à 2 ou 300 pas en avant de la tête des colonnes, pour, de concert avec l'avant-garde, atteindre le but dont il est parlé ci-dessus, et éclairer le front de la marche. Le général, les officiers d'état-major et chefs de divisions se trouveront à l'avant-garde.

1904. La première colonne de gauche sera composée de toute la première ligne, dans l'ordre selon lequel elle campe; la seconde, de toute la seconde ligne, dans le même ordre, et la troisième, de toute l'artillerie. On se rappellera que le chemin de cette colonne doit être ouvert le plus près qu'il sera possible des colonnes de troupes, afin de pouvoir, au besoin, porter rapidement à leur secours.

1905. Si l'on craint d'être attaqué, l'on portera l'artillerie à la tête et à la queue de chaque colonne d'infanterie, moitié à celle de première et moitié à celle de seconde ligne; la troisième colonne sera la plus composée que du reste de l'artillerie, des munitions et d'attirails.

1906. Les brigades de la tête et de la queue tiendront la cavalerie par deux bataillons, l'un à droite ou à sa gauche; la cavalerie de flanc sera soutenue par de l'infanterie.

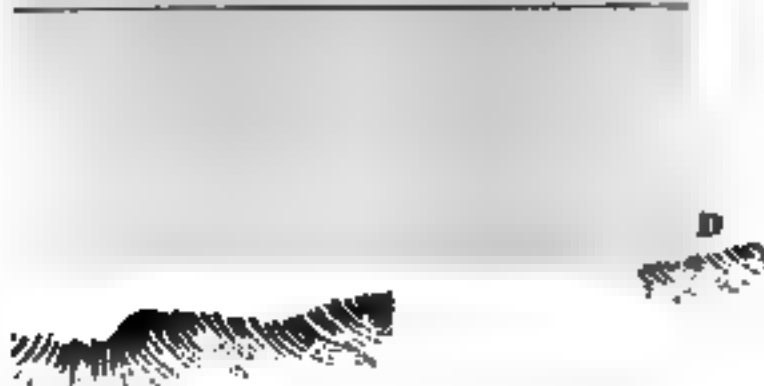
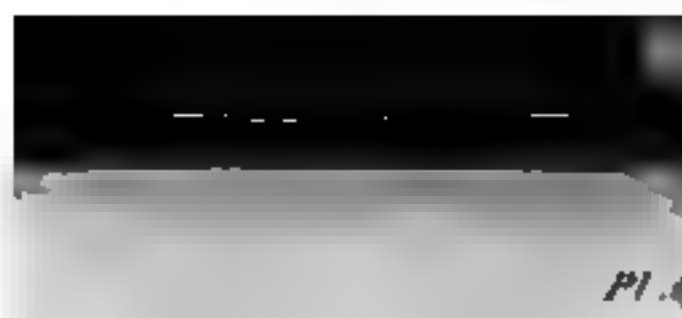
1907. L'armée marchera dans cet ordre que le général, voulant la mettre en bataille, donnera l'avant-garde, un premier signal pour qu'elle approche du terrain où l'on veut se battre; alors les colonnes se redresseront le front à leur file de gauche; les pelotons serrés en rangs, prendront leurs distances entières, et la colonne ralentira son pas.

1908. La seconde colonne devant former la ligne, se rapprochera de la première, s'il est la distance de 300 pas, qui est l'intervalle qui convient. Le général enverra les officiers généraux des divisions, en leur indiquant les points d'alignement de la droite et de la gauche de la ligne; l'artillerie rejoindra l'armée, et les brigades de flanc seront en potence aux ailes. L'artillerie, si elle est une troisième colonne, se portera rapidement aux points avantageux du front de la première ligne, passant par les intervalles de bataillons; et les batteries légères se formeront sur les flancs de l'ordre en bataille.

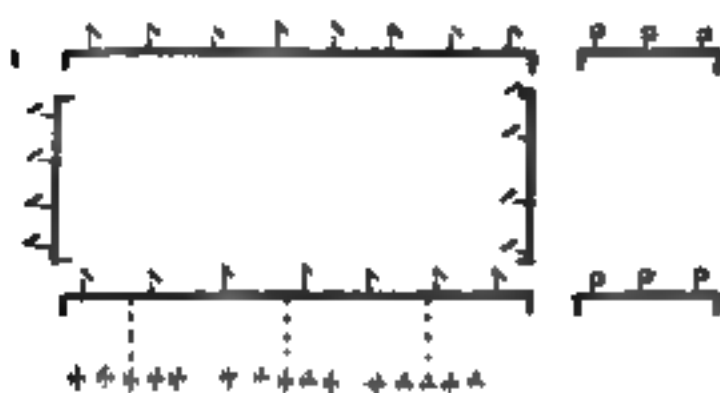
1909. On exécutera, dans une autre manœuvre, le même ordre de marche par la gauche, et mettra en bataille par les mouvemens ceux que je viens d'exposer.

— *Autre Ordre de Marche de flanc, suivi d'un mouvement parallèle.* (Planche VII.)

1910. L'ordre de marche par le flanc se fera s'exécuter sur quatre colonnes, chaque moitié en formant une; par exemple: l'armée marchant sur sa droite, la première colonne sera formée



ayant pris son ordre de bataille.





de la ligne de l'aile droite de cavalerie et de la moitié de l'infanterie de cette ligne.

11. La seconde colonne de la moitié gauche de la même infanterie, et de l'aile gauche de la première ligne de cavalerie; les troisième et quatrième colonnes, chacune de la moitié de la seconde dans le même ordre. Il y en aura, en outre, une cinquième colonne dans de la marche pour l'artillerie, et celle en tête de la marche sera formée par l'avant-garde, conformément à ce qui a été dit dans la précédente œuvre. Les chemins doivent être ouverts le plus tôt possible l'un de l'autre qu'il sera possible, afin au moment de se mettre en bataille, les parties de la seconde ligne se trouvent presque portées à leurs destinations.

12. L'armée se mettra en bataille aux signaux accoutumés, la première colonne s'allongeant sur la position déterminée pour occuper la moitié droite de la position; la seconde colonne se dirigeant et s'arrêtant ensuite de manière à en occuper la moitié gauche, et les troisième et quatrième colonnes faisant les mêmes mouvemens que la première et la seconde pour occuper la seconde ligne.

13. — *Observations.* Cet ordre de marche, en tenant l'armée plus concentrée, donne l'avantage de se servir bien plus tôt en mesure de défense, si l'ennemi, vous dérobant un mouvement, vient à vous attaquer. Mais il faut, dans ce cas, au lieu de porter les colonnes à leur rang de bataille, les diriger par les mouvemens les plus prompts; et en les éloignant l'une de l'autre, les porter sur les points où elles doivent se rassembler, en formant un ordre de bataille combiné aux positions et les circonstances.

14. L'ordre parallèle, tel qu'on l'a fait prendre à l'armée, à la suite des différens ordres de marche de front ou de flanc, n'est qu'une disposition primitive de campement et d'organisation, sans aucune relation avec le terrain et les circonstances. On va voir, par quelques exemples de l'ordre oblique, comment on part de cette disposition primitive, pour se renforcer sur un point et refuser celui qu'on affaiblit. En

allant pas à pas, du simple nous arriverons posté.

1915. — *Ordre de Marche de front, modifié de Bataille oblique par ligne.* (Planche VIII.)

1916. L'ennemi est supposé posté en A B, sur deux lignes, son infanterie au centre et l'artillerie sur les deux ailes.

1917. L'armée marchera sur cinq colonnes. L'attribution de ces colonnes, celle de l'avant-garde, tous les détails de l'ordre de marche, seront ceux que dans la première manœuvre.

1918. Le général, ayant examiné, de la part de l'avant-garde, la position de l'ennemi, se décidera à attaquer l'aile gauche de celui-ci. Il indiquera, à ses divisions, l'ordre de bataille qu'il veut, l'espèce de déploiement par lequel on doit y passer, les points qui doivent régler l'alignement.

1919. Ceux-ci rejoindront promptement l'armée, afin de diriger l'exécution du déploiement de leurs colonnes et de l'ordre de bataille.

1920. A trois cents pas du terrain où l'armée se formera, il sera fait un signal de l'avant-garde qui avertira l'armée qu'elle approche de l'endroit où elle doit se déployer, et que l'ordre oblique doit être donné sur la droite (*).

Les colonnes prendront entre elles les distances prescrites pour se déployer sur la droite, d'après les principes donnés dans l'*Ordre parallèle*.

1921. La colonne de cavalerie de la droite, la première colonne d'infanterie, devant être en entier en première ligne, observeront de leur droite les distances nécessaires pour s'aligner.

1922. Chaque tête de colonne restera six cents pas en arrière de la tête de colonne qui est à sa droite. Le moyen de quoi le degré d'obliquité, de la droite à la gauche, sera de deux mille quatre cents pas.

(*) On conviendra à l'avance de différents signaux, qui, à l'armée, l'indiqueront l'ordre de bataille qu'elle devra prendre, l'ordre oblique, la partie de la disposition commune aux deux armées, ou le combat.

de chaque bataillon étant de 450 combattans, et de l'escadron de 120).

Il n'y a point de principe fixe pour le degré d'activité; il ne peut être déterminé que par le plus grand danger dont l'ennemi peut menacer les colonnes affaiblies de l'ordre de bataille.

Toutes les colonnes continueront de se porter en avant, en se dirigeant insensiblement à droite, pour gagner le flanc de l'armée ennemie.

La colonne de cavalerie de la droite, et la première colonne d'infanterie, devant se déployer en avant en première ligne, et commencer l'attaque, occuperont leur terrain en formant chacune deux ou trois colonnes, dont les têtes se dirigeront vers les points où elles devront se mettre en bataille pour être commodément formées. (*Voyez le Plan.*)

Les trois brigades de seconde ligne de la seconde colonne d'infanterie se sépareront de leur colonne pour se diriger à droite, afin de se rapprocher de la queue de la première colonne d'infanterie, ces brigades devant se former, en seconde ligne, immédiatement derrière les trois brigades de la droite.

Les trois brigades de seconde ligne de la troisième colonne feront le même mouvement à droite, pour se mettre en mesure d'occuper, lorsqu'on se mettra en bataille, tout le terrain de la seconde ligne, les brigades de la droite jusqu'à la gauche.

Un second signal, fait 1,000 à 1,200 pas avant que les colonnes arrivent sur le terrain où elles doivent se déployer, les avertira de se préparer au défilé; elles se formeront alors par divisions, et suivront l'ordre de déploiement à distances serrées.

La colonne de cavalerie de la droite, et la première colonne d'infanterie, prendront leur ordre, et se mettront à se déployer en entier en première

Il en sera de même des trois brigades de première ligne de chacune des seconde et troisième colonnes d'infanterie. On a indiqué ci-dessus la destination que devront remplir les brigades de seconde ligne de chacune.

1931. Les vingt escadrons de la tête de la colonne de cavalerie de la gauche, se porteront au grand trot et avec des intervalles, entre leurs divisions, à hauteur de l'avant-garde, et ils manœuvreront de manière à faire à l'ennemi la plus grande ostentation possible de force et d'offensive, afin de l'engager à croire que la disposition d'attaque va se porter sur la droite.

1932. L'avant-garde s'arrêtera, de son côté, à hauteur du terrain où la colonne de la droite doit déployer, et elle manœuvrera sur le front de l'ennemi de façon à masquer, autant qu'elle le pourra, les mouvements que celle-ci fera derrière elle.

1933. On voit qu'au moyen de vingt escadrons de l'aile gauche, portés à hauteur de l'avant-garde, et manœuvrant en avant du centre, et au moyen de la colonne de la droite, dont la tête se présente à la même hauteur, on semble induire l'ennemi qu'on va se former sur un alignement parallèle à son front, tandis qu'en effet cette disposition n'est qu'un rideau derrière lequel on prend un ordre de bataille, et qui disparaît au troisième signal.

1934. Il faut observer que ces mouvements se font à une assez grande distance de l'ennemi, et sont encore favorisés par les différentes situations du terrain qui rendent l'illusion plus complète. L'ennemi, dans ces circonstances, a toujours contre lui toutes les causes d'incertitudes, l'incertitude des opinions, et, quand elles sont fixées, la lenteur des contre-mouvements qu'il cherche à opposer.

1935. Les vingt escadrons de la queue de la colonne de gauche iront au grand trot, et, s'il se peut, la colonne serrée par division, renforcer la cavalerie de la droite, passant pour cela derrière les colonnes d'infanterie, et observant de se tenir le plus près d'elles qu'ils pourront, afin de cacher leur mouvement à l'ennemi. Au moment que la tête de la colonne de la droite arrivera sur le terrain où elle doit déployer, ce qui sera, je pense, à deux cents toises de l'ennemi, il sera fait un troisième signal pour qu'elle se mette en bataille.

Pl. 8.



6. Toutes les colonnes se déploieront alors par aile : celles de l'infanterie au pas accéléré, et la colonne de cavalerie de la droite au galop.

7. La première division de chaque colonne, qui est la division d'alignement, fera au préalable un quart de conversion à gauche, pour que la ligne prenne le degré d'obliquité et s'aligner sur

8. La colonne de cavalerie de la droite se formera toute sur une ligne, et les vingt escadrons qui sont de la gauche se formeront en seconde ligne derrière elle.

9. La colonne d'infanterie de la droite se formera de même toute en première ligne, par les moyens les plus convenables pour augmenter la rapidité du mouvement général.

10. La brigade de flanc de la droite étendra le front de cette aile, ou se tiendra en colonne sur la gauche des lignes d'infanterie, de manière à être en mesure de soutenir la cavalerie, ou d'étendre le front de l'infanterie, s'il est nécessaire. Ce sont les circonstances qui déterminent à cet égard son mouvement.

11. Les seconde et troisième colonnes d'infanterie se déploieront, moitié en première ligne et moitié en seconde.

12. Les brigades 15, 18 et 16 de la seconde colonne d'infanterie se formeront en seconde ligne immédiatement derrière la droite, afin de se rapprocher de leur emplacement qu'elles doivent occuper dans l'ordre de bataille, en secourant le premier de l'inversion, et remplissant l'objet décisif de déborder l'ennemi.

13. Les brigades 12, 8 et 4 de la troisième colonne, ainsi que la brigade de flanc de la gauche, occupent le reste de la seconde ligne, laissant les intervalles nécessaires entre elles, et se tenant disposées pour aller au secours de la droite, si elle a besoin de leur aide.

14. L'artillerie qui est à la tête de la première colonne d'infanterie se déploiera promptement en avant de la droite de la ligne, et se placera particulièrement dans l'intervalle qui sépare la cavalerie de l'in-

infanterie, pour commencer aussitôt son feu, et de battre en écharpe la cavalerie ennemie, et chant principalement à tirer sur les troupes.

1945. L'artillerie, à la tête des seconde et troisième colonnes, se portera rapidement à la droite pour forcer et fatiguer, par un grand feu, l'aile que l'ennemi, l'avant-garde se retirera rapidement; intervalles de l'ordre de bataille, la cavalerie se portera à toutes jambes en troisième ligne derrière la droite de l'infanterie, et les six bataillons pour couvrir l'aile de cette même infanterie, et formeront de l'attaque ou la soutenir; et, pour qu'ils aient temps d'arriver à leur destination, on pourra, au premier signal, commencer à les rapprocher de la droite.

1946. Les vingt escadrons de la colonne de gauche, qui se seront portés à hauteur de l'avant-garde, se retireront rapidement et se formeront à l'aile gauche, tous en première ligne.

1947. Au moyen de tous ces mouvemens, voilà quel ordre l'armée se trouvera rangée; sa première ligne sera de soixante escadrons et de quarante bataillons, non compris les bataillons en potence sur les flancs, et six bataillons de grenadiers en réserve pour faire la tête de l'attaque ou de la soutenir.

1948. La seconde ligne sera de vingt escadrons et de vingt-huit bataillons, dont douze soutiendront directement la droite de la première ligne. Outre indépendamment de cela, deux régimens de dragons en réserve et en troisième ligne derrière l'aile gauche de cette aile. La totalité du renfort, porté sur la gauche de l'attaque, sera conséquemment de dix-huit bataillons, vingt escadrons, deux régimens de dragons et deux divisions d'artillerie.

1949. Si le général jugeait à propos d'étendre davantage la droite de sa première ligne d'infanterie afin de déborder et d'embrasser plus complètement l'ennemi, il le pourrait au moyen de la batterie de flanc de cette aile et des six bataillons de grenadiers qui étaient de l'avant-garde; s'il voulait la soutenir, il pourrait alors faire déployer sa

d'infanterie, partie en première et partie en deuxième ligne. Dans l'ordre oblique, c'est sur les ailes que roule tout le mécanisme de la dis-
on ; c'est par elles qu'on étend son front et qu'on force sur le point qui doit attaquer. Ce sont elles qui deviennent le marteau et la partie agissante de la bataille.

6. On se bornera à cette première répétition de l'ordre oblique, jusqu'à ce que les troupes commencent à connaître parfaitement et sans confusion les mouvements intérieurs par lesquels il se forme. La leçon suivante sera ensuite connaître la manière dont on attaque l'ennemi, sitôt que l'ordre de bataille est

1. Au moment où la cavalerie de l'aile droite sera en bataille, celui qui la commande, sans avoir égard au ploiement du reste de l'armée, qui s'achèvera pendant son mouvement, s'ébranlera pour marcher à l'ennemi, en faisant donner le signal par les trompettes de la brigade du centre.

2. Les 1200 pas que la cavalerie aura à parcourir pour arriver sur l'ennemi seront faits avec la plus grande vitesse et de mouvement recommandé pour les manœuvres de charge.

3. Le général qui conduit l'aile droite de la ligne de cavalerie observera de prendre dans son mouvement des points de direction, de manière à faire usage de la partie de son aile qui débordé l'ennemi, pour l'encercler et l'attaquer en flanc.

4. La seconde ligne suivra la première au trot. Lorsque la première ligne de cavalerie aura parcouru les 1200 pas prescrits, ce qui suppose qu'elle a rencontré des ennemis, elle fera halte pour reformer ses escadrons, détachera quelques petites troupes pour poursuivre les fuyards, les empêcher de se rallier, et se tiendra sur-le-champ et à dos de l'infanterie ennemie, pendant que l'infanterie de la droite de l'ordre oblique attaquera de front.

5. La seconde ligne soutiendra au petit trot les escadrons envoyés à la suite des fuyards.

6. Dès que les bataillons qui sont en potence sur

le flanc verront le succès de la cavalerie, ils feront un quart de conversion à gauche pour renforcer et étendre la ligne d'infanterie.

1957. Les troupes légères profiteront aussi du premier avantage pour pénétrer sur les derrières de l'ennemi et augmenter son inquiétude.

1958. En même temps que la cavalerie s'ébranle pour charger ce qui est devant elle, la droite de l'infanterie marchera à l'ennemi au pas de charge, décrivant une espèce de mouvement circulaire pour tomber sur son flanc. Tout le reste de l'armée appuiera sur ce mouvement.

Ce quart de conversion ne se fera d'une ligne qui sera gauche; celui qui sera droit, en son point de vue sur l'ennemi, afin de l'attaquer à l'oblique.

1959. On voit que l'armée se brisera brusquement l'aile, sur-le-champ son avantage ou prenant les lignes de l'ennemi à revers et en flanc. L'armée, pour atteindre son but, décrivant une espèce de demi-quart de conversion, et poussant ensuite l'ennemi devant elle, qu'à ce qu'elle l'ait entièrement battu.

1960. Lorsque les troupes seront instruites, et pendant de temps en temps le mouvement de l'aile droite comme si, arrêtée effectivement par l'ennemi, elle avait à le combattre; on fera alors exécuter les manœuvres, après lesquels on se portera de nouveau en avant comme avant eu l'avantage.

1961. Ce sera le général conduisant l'aile droite qui dirigera cette manœuvre. Les officiers généraux chargés du commandement du reste de l'armée s'appliqueront à suivre le mouvement de cette aile, achevant, de concert avec elle, le quart de conversion, objet définitif de la manœuvre qui vous rendra maître du champ de bataille.

1962. Aussitôt que la droite sera arrivée en face de l'ennemi, la gauche de l'ennemi sera arrêtée, ainsi que le reste de l'armée, et la cavalerie sera en mesure de charger.

adress
march

196

oblique

Plat

196

le par

lance

tout

196

le ten

196

le ten

vingt

deux

196

enlon

huit

le te

196

tre

de

en

ont, se reposeront, et se mettront ensuite en
pour rentrer.

*Ordre de marche suivi d'un ordre de bataille
en échelons, et en déployant sur le centre.
XI.)*

L'armée étant en marche sur cinq colonnes,
le signal les préviendra de prendre leurs dis-
ta la première et la seconde colonne continue-
ra à marcher à la même hauteur.

La première colonne observe d'avoir à sa droite
l'espace nécessaire pour déployer vingt escadrons.

La seconde laissera entre elle et la première
l'espace nécessaire pour déployer douze bataillons,
escadrons, et de plus 150 pas d'intervalle qui
restera entre l'infanterie et la cavalerie.

La troisième laissera entre elle et la seconde
l'espace nécessaire pour déployer dix-huit ba-
taillons. La quatrième laissera entre elle et la troisième
l'espace nécessaire pour en déployer douze.

La cinquième laissera entre elle et la qua-
atrième l'espace nécessaire pour contenir six bataillons, dix esca-
drons, et de plus 150 pas d'intervalle qui doivent rester
entre la cavalerie et l'infanterie.

Au signal de se mettre en bataille, toutes les
colonnes se déploieront sur le centre, sans qu'au préa-
lablement des divisions d'alignement fassent des demi-quar-
tiers.

La première et la seconde colonne, ayant mar-
ché à la même hauteur, se formeront en bataille sur le
même alignement; elles se déploieront en entier en pre-
mière ligne; et leur seconde sera formée, ainsi que
la première, par des troupes des autres

À l'égard des troisième, quatrième et cin-
quième colonnes qui ont marché à 600 pas de hauteur
l'une sur l'autre, dès qu'elles seront déployées, elles res-
teront en échelon par division, ainsi qu'il est marqué
sur le plan par des lignes ponctuées, ou bien elles
restent en échelon par brigades ou par bataillons, les
deux premières manières sont préférables. Dans les

les cas, les échelons seront placés chacun en arrière de celui qui est à sa droite.

1972. L'armée, ayant achevé son déploiement, formera deux lignes de la même manière et de la même force que dans la manœuvre précédente; mais ici l'aile gauche sera en échelons, les divisions, brigades, bataillons qui les formeront, étant rangés parallèlement au front de l'ennemi, et s'éloignant de lui successivement de la droite à la gauche, tandis que l'aile droite devra commencer l'attaque, formant une espèce de sautoir en avant de cette obliquité.

1973. La cavalerie continuera son mouvement comme précédemment, toute l'infanterie de la gauche, en avant, le reste de l'infanterie continuant son mouvement, observant la droite et l'obliquité présente, et de secours, elle sera prête à se porter vers les brigades de la gauche.

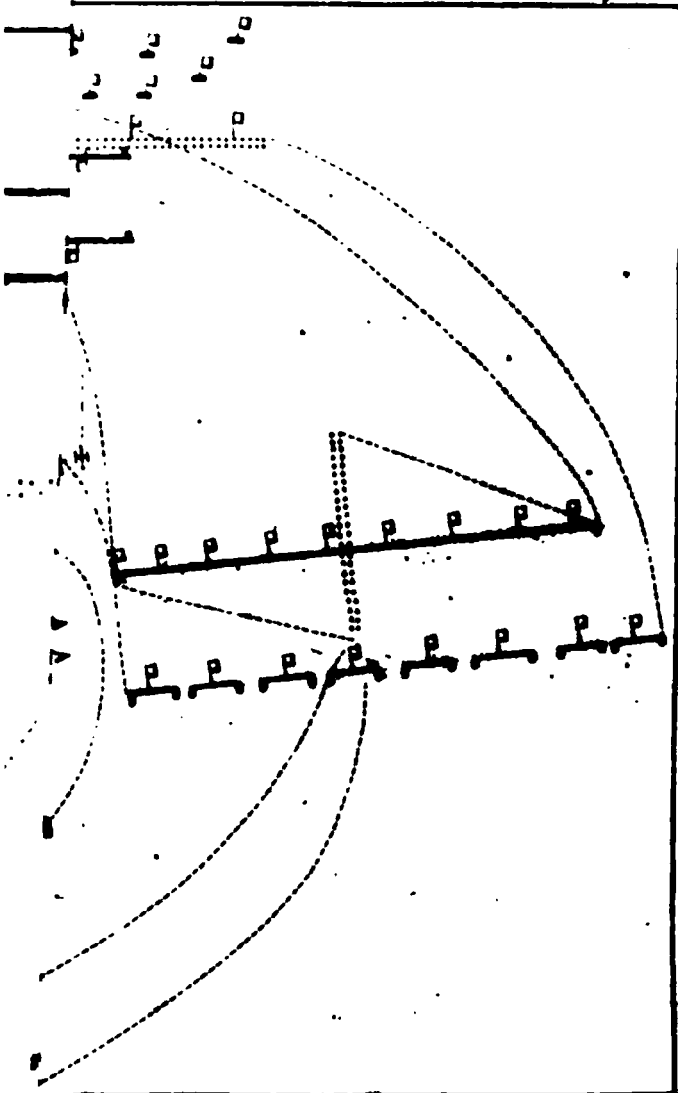
1974. Si la droite a été forcée successivement par l'ordre de bataille ne faisant que marcher par le flanc, ou en demi-quart de conversion pour se porter à l'attaque.

1975. A mesure qu'elle aura du succès, et que la droite se portera en avant, l'armée appuiera à la gauche son mouvement, de manière à ne jamais désunir, chaque bataillon portant, pour cela, se convertissant en demi-quart de conversion, afin de se porter plus facilement vers le flanc.

1976. Le but de l'aile droite sera de gagner du terrain sur la droite, pour prendre l'ennemi par le flanc, et se former sur son flanc.

1977. Lorsque la gauche de l'ennemi sera battue, et que la droite de l'armée se sera formée sur le terrain qu'il occupait, les divisions, bataillons, se rapprocheront l'une de l'autre, à former deux lignes contigües, et à pousser le front ce premier avantage, jusqu'à ce que l'ennemi, arrivé au point P, soit supplanté et entièrement en déroute.

1978. Cet ordre oblique par échelons



*Ordre de marche de
front, suivi d'un ordre
oblique par échelons, les
colonnes déployant par le
centre.*

part of a professional and

par la gauche, et en déployant les colonnes par la droite et par la gauche.

1979. — *Ordre de marche suivi d'un ordre de bataille oblique pris, les colonnes se présentant à l'ennemi sur un alignement parallèle à son front.*

1980. L'armée marchant dans l'ordre accoutumé, un premier signal l'avertira qu'elle approche du terrain où elle doit se déployer; les colonnes observeront alors entre elles les distances prescrites pour le déploiement sur le centre. Mais, comme cette manœuvre a pour objet de tromper l'ennemi en lui présentant les colonnes sur un alignement parallèle à son front, et de prendre ensuite l'ordre oblique par des mouvements en arrière, ces colonnes marcheront toujours à même hauteur jusqu'au moment du déploiement à distances serrées, etc.

1981. Au troisième signal, qui se fera quand les têtes des colonnes seront à environ 1,200 pas de l'ennemi, la première et seconde colonnes se déploieront au pas accéléré, et comme dans l'exemple précédent.

1982. Toutes les autres feront demi-tour à droite, et marcheront par le même chemin qu'elles auront tenu : la troisième, 1,200 pas; la quatrième, 1,800, et la cinquième, 2,400.

1983. Lorsque chacune de ces colonnes aura fait le nombre de pas qui lui est prescrit, elle fera front, se déploiera par le centre, et formera ensuite l'échelon oblique par division, par brigade ou par bataillon, comme dans la manœuvre précédente.

1984. L'artillerie qui est à la tête de la seconde colonne d'infanterie se portera, au grand trot, au renfort de celle de la première; celle de la troisième suivra le mouvement de sa colonne.

1985. Les brigades de seconde ligne des seconde et troisième colonnes d'infanterie se mettront, dès le premier signal, en mesure de se déployer, les premières derrière la droite de la première ligne d'infanterie, et les secondes derrière la seconde ligne.

1986. L'avant-garde se retirera par les intervalles du centre, et se placera comme dans l'exemple précédent, aussitôt que l'aile droite de cavalerie sera déployée, et

marchera sur-le-champ à l'ennemi. (Voyez la Manœuvre précédente.)

1987. L'armée étant arrivée en O P, et l'ennemi battu, elle s'arrêtera, redressera ses lignes, se reposera pour se remettre en ordre de marche et rentrer. On effectuera la même manœuvre par la gauche.

1988. — Ordre de marche suivi d'un ordre de bataille oblique sur le centre. Planche X.)

1989. On suppose l'ennemi posté en A B, ayant son centre dans une position hasardée et susceptible d'attaque.

1990. L'armée du général, voulant s'approcher de l'avant-garde du terrain

1991. 1

tances près du centre.

1992. La colonne du centre suivra l'avant-garde, la seconde et la quatrième se laisseront dépasser par elle de 800 pas, et elles dépasseront de la même distance la première et la cinquième.

1993. Les deux brigades de la queue de la seconde et de la quatrième colonne dirigeront leur marche pour se rapprocher de la colonne du centre, afin de passer dans la formation de l'ordre de bataille, se déployer en seconde ligne derrière les troupes qui composent la colonne.

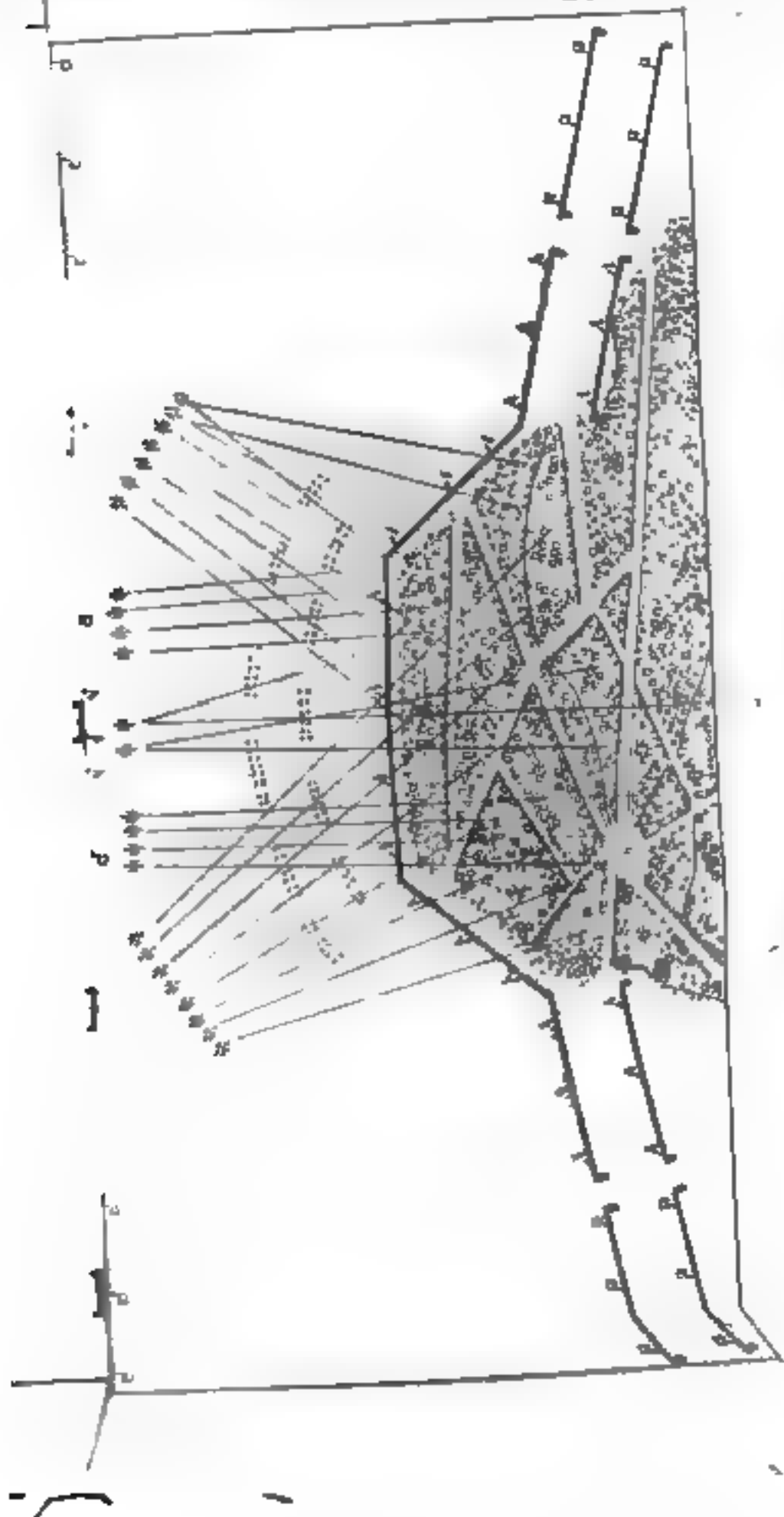
1994. Un second coup de canon avertira les colonnes de se préparer au déploiement; alors elles se formeront par divisions en colonnes serrées.

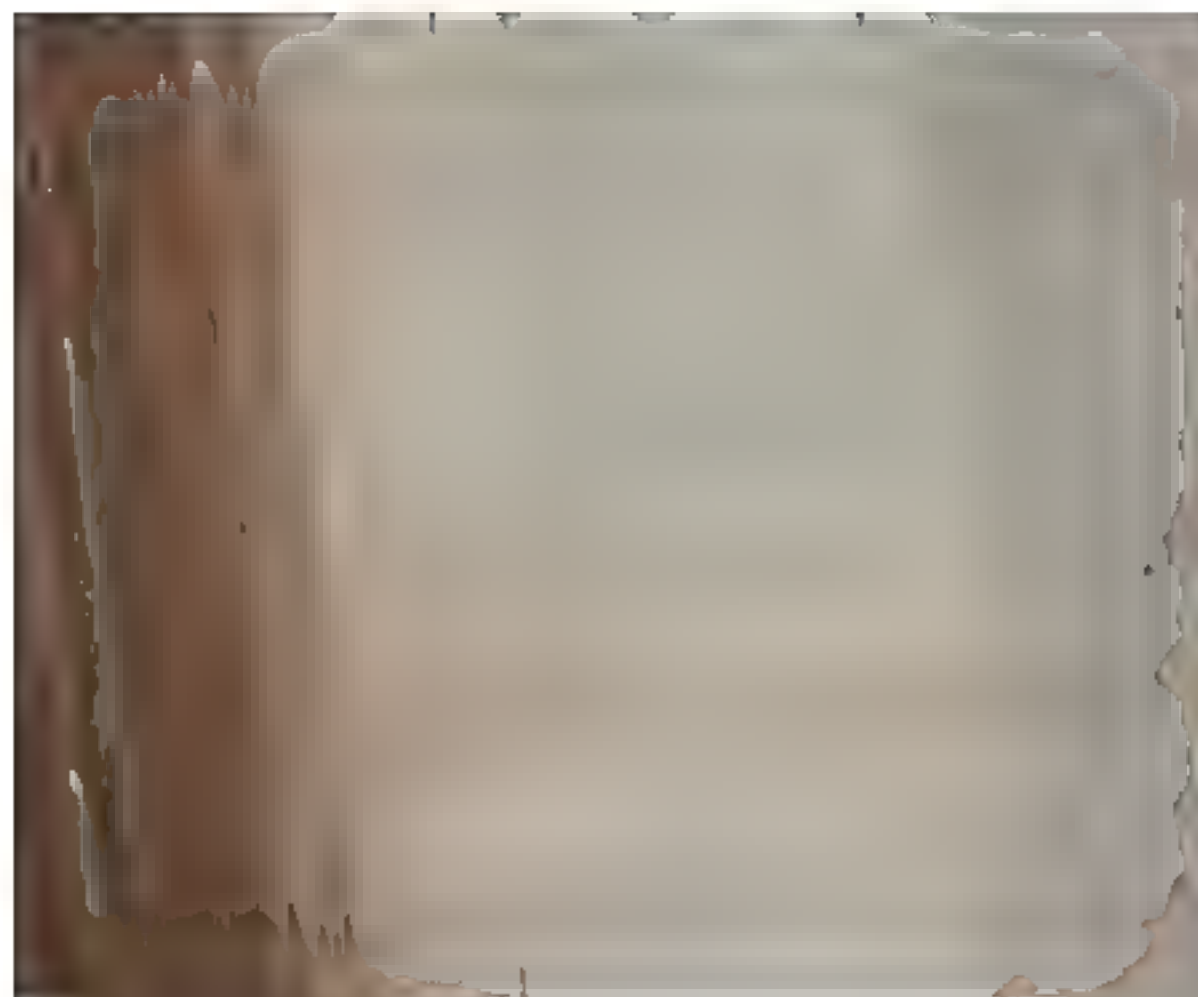
1995. Chaque colonne de cavalerie enverra en temps les vingt escadrons de sa tête pour aller à trot manœuvrer à la hauteur de l'avant-garde. Ces escadrons observeront de s'étendre le plus qu'ils pourront afin de tromper l'ennemi sur l'alignement que prendra et l'objet de la disposition.

1996. Les vingt escadrons de la queue de la colonne de cavalerie partiront en même temps à trot, en passant le plus près possible des colonnes.

1997. Dans l'ordre accoutumé, son centre celui de l'ennemi tirera un coup de canon quand elle approchera du terrain.

1998. Elles se formeront entre elles la deuxième ligne, le déploiement se fait sur le terrain.





fanterie , afin de cacher leur marche à l'ennemi. Ils se porteront derrière la colonne du centre.

1997. Lorsque la tête de la colonne d'infanterie arrivera à 300 pas de l'avant-garde , supposée arrêtée à 1,200 pas de l'ennemi , il sera fait un troisième signal.

1998. A ce signal , les six bataillons de grenadiers de l'avant-garde se reformeront promptement , de façon à pouvoir faire la tête de l'attaque sur le centre de l'ennemi.

1999. L'artillerie de la colonne du centre se formera au grand trot , en avant et sur les flancs de l'avant-garde , afin de commencer son feu.

2000. La colonne du centre se déploiera sur une ligne ; la seconde ligne sera formée de six brigades , dont trois de la tête de la seconde colonne , et trois de la tête de la quatrième.

2001. Les quarante escadrons , arrivés des ailes , formeront une troisième ligne derrière elle.

2002. Les quarante escadrons , partis en avant des ailes , reviendront rapidement se former sur une ligne oblique , en échelons , à la droite et à la gauche de l'armée.

2003. Le reste de l'infanterie de la seconde et de la quatrième colonnes , se déploiera sur une ligne oblique , par échelons , appuyant à la ligne contiguë que formera l'infanterie du centre.

2004. Les deux autres colonnes se déploieront , chacune trois brigades en première ligne , une en seconde , et formeront l'oblique par échelons.

2005. Si le terrain le permet , les deux régimens de dragons se formeront en ligne avec l'avant-garde , afin de la soutenir dans l'attaque ; mais si c'est une affaire de poste , et qu'ils y soient inutiles , ils passeront rapidement par les intervalles de l'ordre de bataille , et iront se former derrière la ligne de cavalerie.

2006. Dans cet ordre , l'armée formera une espèce d'angle brisé à son sommet , c'est-à-dire que son centre se présentant de front à l'ennemi , ses ailes seront repliées et se refuseront à lui par le moyen de l'oblique.

2007. Dès que l'avant-garde sera déployée , elle marchera à l'ennemi , soutenue par les deux lignes

centre. L'attaque se fera en ligne ou en écharpe suivant la nature du poste qu'occupera l'ennemi, sera rafraîchie continuellement par les lignes du centre, et, s'il est besoin, par celles de l'oblique.

2008. Le centre de l'ennemi étant enfoncé, l'armée marchera en avant, et prendra sur les lignes à revers, tandis que les deux ailes, à l'oblique, continuant le même mouvement que le centre, se porteront à son appui, et attaqueront l'ennemi de front.

2009. Le centre de l'armée étant arrivée au point P, et les ailes aux points P Q, ce qui suppose qu'elle a séparé l'ennemi en deux, et mis en déroute la partie du centre, et après le repos on rentrera.

2010. On exécutera le même ordre, toutes les circonstances se présentant en front parallèle à la ligne de l'ennemi, et les ailes ne prenant l'oblique qu'au moment du déploiement.

2011. — *Application des Manœuvres précédentes aux circonstances.*

2011. A la guerre, la nature des terrains et des circonstances ne peut souvent être prévue; on ne peut donc préméditer les mouvemens, et c'est souvent le moment qui les détermine. C'est pourquoi il n'y aura peut-être pas une circonstance où l'on ne puisse, dans le cas d'exécuter, par des combinaisons semblables, une seule des manœuvres ci-dessus énoncées, et dont on ne peut décrire que les principes. Mais quelque variées qu'elles soient, c'est cependant par le même mécanisme qu'on les exécute. Ce mécanisme connu, les principes d'ordre de bataille connus, les chefs et les troupes s'étant formés d'œil et l'intelligence par des manœuvres si raisonnables, on étendra la sphère de l'instruction, on la rendra plus intéressante, en manœuvrant et toujours d'après les terrains variés, tels que les offrira, car tel est l'avantage de cette disposition de l'armée et de ses ordres de marche, qu'elle s'adapte rapidement et suivant les circonstances, à tout ordre de bataille quelconque, à renforcer ou à modifier telle ou telle partie de cet ordre. Le général.

la tête de son avant-garde, a derrière lui toutes ses colonnes qu'il dirige, avance, retarde, arrête et déploie suivant ses projets.

2012. L'armée débouchant dans la plaine *A*, pour aller attaquer l'ennemi occupant la position *B C*, le général arrive à la tête de l'avant-garde en *E*. Il voit que la gauche de l'ennemi est susceptible d'être attaquée et débordée, et sur-le-champ il fera donner les signaux pour que l'armée se dispose à prendre l'ordre oblique sur la droite.

2013. Il instruira les chefs de divisions des points par lesquels ils doivent diriger les colonnes, des points d'alignement des ailes, de la manière dont ces colonnes doivent se déployer, et de l'objet général de la disposition qu'il aura déterminée, en saisissant, d'un coup-d'œil, les avantages que le terrain offre aux parties offensives et défensives de son ordre de bataille.

2014. Il fera, en conséquence, diriger la première et la deuxième colonne sur le point *F*, parce qu'il pourra profiter de la plaine pour former sa droite, et attaquer la gauche, faible et découverte, de l'ennemi.

2015. Il fera arrêter la troisième colonne sur les hauteurs *I*, afin d'y donner une position défensive à la partie de son ordre de bataille qu'il veut refuser; et, à couvert par ses hauteurs, il portera à sa droite les brigades de seconde ligne de cette colonne, afin qu'elles forment la seconde ligne de sa seconde colonne, qui déploiera toute en première ligne.

2016. A couvert par ces mêmes hauteurs, les vingt escadrons de la queue de la colonne de gauche se porteront en renfort à la droite, pour former la seconde ligne de la première colonne, qui se déploiera toute en première ligne.

2017. S'il avait besoin même d'un plus grand renfort d'infanterie, à cette droite, il en tirerait des brigades des deuxièmes lignes de la quatrième colonne, et il se mettrait à portée d'en tirer, en les faisant approcher des hauteurs de son centre, et laissant alors vides d'infanterie à la gauche.

2018. Il laissera sur le rideau *H* quelques troupes

les cas, les échelons seront placés chacun en arriere celui qui est à sa droite.

1972. L'armée, ayant achevé son déploiement, formera deux lignes de la même manière et de la même force que dans la manœuvre précédente; mais ici l'oblique sera en échelons, les divisions, brigades, bataillons qui les formeront, étant rangés parallèlement au front de l'ennemi, et s'éloignant de lui successivement de la droite à la gauche, tandis que l'aile droite qui devra commencer l'attaque, formera une espèce de sautoir en avant de cette obliquité.

1973. La cavalerie, selon son mouvement précédent. Lorsque toute l'infanterie de l'aile droite sera en avant, le reste de l'armée suivra son mouvement, observant l'obliquité présentée par la cavalerie. Si le secours, elle sera renforcée par les brigades de la ligne.

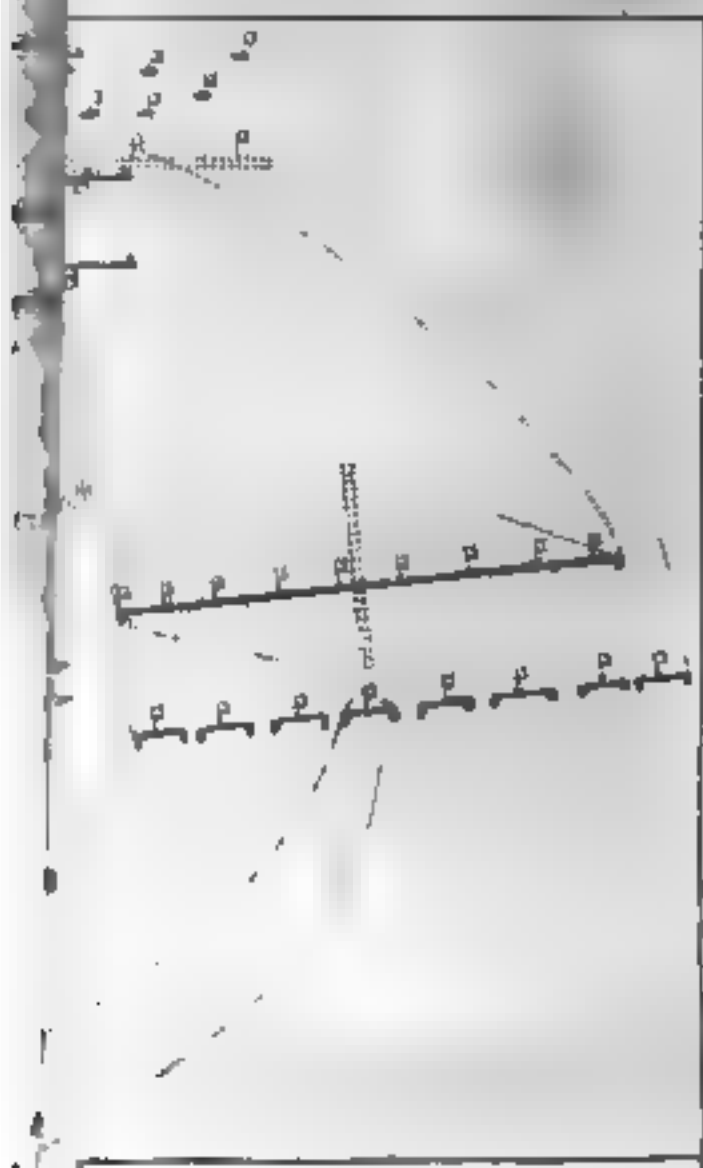
1974. Si la droite est forcée successivement par l'ordre de bataille ne faisant que se raccourcir, les bataillons destinés à renforcer la droite n'ayant pu marcher par le flanc, ou en demi-quart de conversion pour se porter à l'attaque.

1975. A mesure qu'elle aura du succès, et que la droite se portera en avant, l'armée appuiera sur elle et suivra son mouvement, de manière à ne jamais se désunir, chaque bataillon portant, pour cela, sur sa gauche en demi-quart de conversion, afin de marcher plus facilement vers le flanc.

1976. Le but de l'aile droite sera de gagner tout le terrain sur la droite, pour prendre l'ennemi à revers et se former sur son flanc.

1977. Lorsque la gauche de l'ennemi sera entièrement battue, et que la droite de l'armée sera formée sur le terrain qu'il occupait, les divisions, brigades, bataillons, se rapprocheront l'une de l'autre de manière à former deux lignes contigües, et à pousser avec front ce premier avantage, jusqu'à ce que la droite de l'armée, arrivée au point P, soit supposée avoir mis l'ennemi entièrement en déroute.

1978. Cet ordre oblique par échelons peut étonner.



Ordre de marche, de
 front, suivi d'un ordre
 oblique par échelons, les
 colonnes déployant par le
 centre

100

ba, et en déployant les colonnes par la droite auche.

Ordre de marche suivi d'un ordre de bataille, les colonnes se présentent à l'ennemi sur un parallèle à son front.

armée marchant dans l'ordre accoutumé, un gual l'avertira qu'elle approche du terrain où e déployer; les colonnes observeront alors les distances prescrites pour le déploiement re. Mais, comme cette manœuvre a pour ob- iper l'ennemi en lui présentant les colonnes nement parallèle à son front, et de prendre rdre oblique par des mouvemens en arrière, es marcheront toujours à même hauteur jus- ient du déploiement à distances serrées, etc. i troisième signal, qui se fera quand les têtes e seront à environ 1,200 pas de l'ennemi, la t seconde colonnes se déploieront au pas ac- comme dans l'exemple précédent.

outes les autres feront demi-tour à droite, et it par le même chemin qu'elles auront tenu : e, 1,200 pas; la quatrième, 1,800, et la cin- 400.

orsque chacune de ces colonnes aura fait le s pas qui lui est prescrit, elle fera front, se par le centre, et formera ensuite l'échelon r division, par brigade ou par bataillon, ns la manœuvre précédente.

artillerie qui est à la tête de la seconde co- fanterie se portera, au grand trot, au renfort la première; celle de la troisième suivra le t de sa colonne.

es brigades de seconde ligne des seconde et colonnes d'infanterie se mettront, dès le pre- l, en mesure de se déployer, les premières droite de la première ligne d'infanterie, et es derrière la seconde ligne.

avant-garde se retirera par les intervalles du e placera comme dans l'exemple précédent. L'ala droite de cavalerie sera déployée, e

marchera sur-le-champ à l'ennemi. (*Voyez la Manœuvre précédente.*)

1987. L'armée étant arrivée en O P, et l'ennemi étant battu, elle s'arrêtera, redressera ses lignes, se reposera pour se remettre en ordre de marche et rentrer. On exécutera la même manœuvre par la gauche.

1988. — *Ordre de marche suivi d'un ordre de bataille oblique sur le centre.* (Planche X.)

1989. On suppose l'ennemi posté en A B, ayant son centre dans une position hasardée et susceptible d'attaque.

1990. L'armée en masse le général, voulant attaquer l'ennemi, et refuser ses ailes de l'avant-garde, ce qui du terrain où elle doit

prendre l'ordre accoutumé, on centre celui de l'ennemi, et l'on tirera un coup de canon quand qu'elle approche.

1991. Les colonnes prescrites pour le centre.

et entre elles les dispositions se font ainsi.

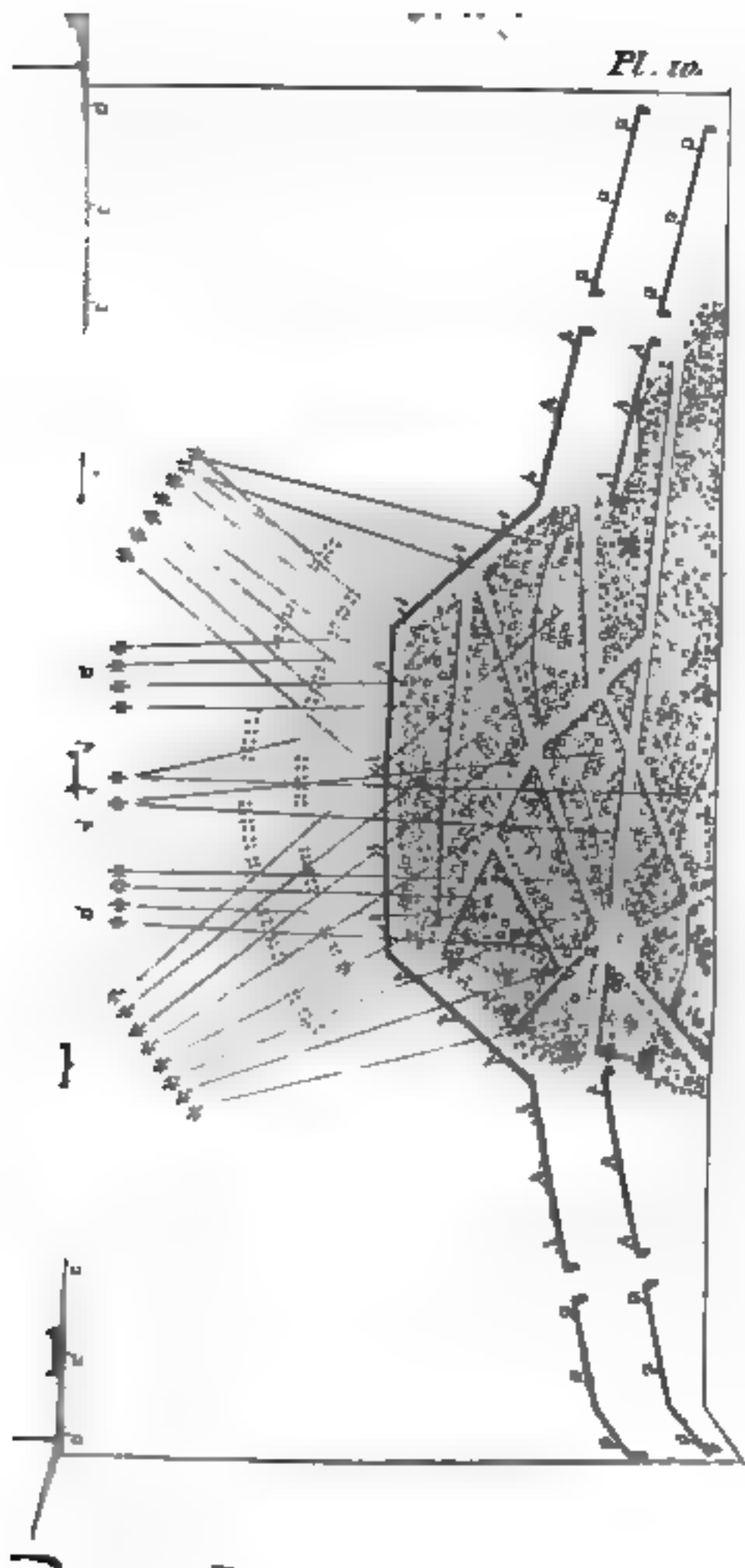
1992. La colonne du centre suivra l'avant-garde; la seconde et la quatrième se laisseront dépasser par elle de 800 pas, et elles dépasseront de la même distance la première et la cinquième.

1993. Les deux brigades de la queue de la seconde et de la quatrième colonne dirigeront leur marche pour se rapprocher de la colonne du centre, afin de pourvoir dans la formation de l'ordre de bataille, se déployer la seconde ligne derrière les troupes qui composent la colonne.

1994. Un second coup de canon avertira les colonnes de se préparer au déploiement; alors elles se formeront par divisions en colonnes serrées.

1995. Chaque colonne de cavalerie enverra en même temps les vingt escadrons de sa tête pour aller au grand trot manœuvrer à la hauteur de l'avant-garde. Ces escadrons observeront de s'étendre le plus qu'ils pourront, afin de tromper l'ennemi sur l'alignement que l'on veut prendre et l'objet de la disposition.

1996. Les vingt escadrons de la queue de chaque colonne de cavalerie partiront en même temps au grand trot, en passant le plus près possible des colonnes.





antérieurement, afin de cacher leur marche à l'ennemi. Ils se porteront derrière la colonne du centre.

1997. Lorsque la tête de la colonne d'infanterie arrivera à 300 pas de l'avant-garde, supposée arrêtée à 1,200 pas de l'ennemi, il sera fait un troisième signal.

1998. A ce signal, les six bataillons de grenadiers de l'avant-garde se reformeront promptement, de façon à pouvoir faire la tête de l'attaque sur le centre de l'ennemi.

1999. L'artillerie de la colonne du centre se formera au grand trot, en avant et sur les flancs de l'avant-garde, afin de commencer son feu.

2000. La colonne du centre se déploiera sur une ligne; la seconde ligne sera formée de six brigades, dont trois de la tête de la seconde colonne, et trois de la tête de la quatrième.

2001. Les quarante escadrons, arrivés des ailes, formeront une troisième ligne derrière elle.

2002. Les quarante escadrons, partis en avant des ailes, reviendront rapidement se former sur une ligne oblique, en échelons, à la droite et à la gauche de l'armée.

2003. Le reste de l'infanterie de la seconde et de la quatrième colonnes, se déploiera sur une ligne oblique, par échelons, appuyant à la ligne contiguë que formeront l'infanterie du centre.

2004. Les deux autres colonnes se déploieront, chacune trois brigades en première ligne, une en seconde, et formeront l'oblique par échelons.

2005. Si le terrain le permet, les deux régimens de dragons se formeront en ligne avec l'avant-garde, afin de la soutenir dans l'attaque; mais si c'est une affaire de poste, et qu'ils y soient inutiles, ils passeront rapidement par les intervalles de l'ordre de bataille, et iront se former derrière la ligne de cavalerie.

2006. Dans cet ordre, l'armée formera une espèce d'angle brisé à son sommet, c'est-à-dire que son centre se présentant de front à l'ennemi, ses ailes seront repliées et se refuseront à lui par le moyen de l'oblique.

2007. Dès que l'avant-garde sera déployée, elle manœuvrera à l'ennemi, et les deux lignes de

centre. L'attaque se fera en ligne ou en échiquier suivant la nature du poste qu'occupera l'ennemi; elle sera rafraîchie continuellement par les lignes de centre, et, s'il est besoin, par celles de l'oblique. 2008. Le centre de l'ennemi étant enfoncé, celui de l'armée marchera en avant, et prendra sur-le-champ les lignes à revers, tandis que les deux ailes de l'oblique, continuant le même mouvement que précédemment, se porteront à son appui, et attaqueront l'ennemi de front.

2009. Le centre de l'armée étant arrivée au poste qui suppose qu'on est en déroute, on la fera.

et les ailes aux points P, séparé l'ennemi en deux, halte, et après le repos.

2010. On exécutera les manœuvres se présentant en l'ennemi, et les ailes s'écarteront du déploiement.

2011. — Application de ces manœuvres précédentes aux terrains et aux circonstances.

2012. A la guerre, la nature des terrains et des circonstances ne peut souvent être prévue; on ne saurait donc préméditer les mouvements, et c'est ordinairement le moment qui les détermine. C'est pourquoi n'y aura peut-être pas une circonstance ou l'on ne dans le cas d'exécuter, par des combinaisons semblables, une seule des manœuvres qui ne peuvent d'être décrites. Mais quelque variées que soient les combinaisons, c'est cependant par le même principe qu'on les exécute. Ce mécanisme connu, les conçois, les chefs et les troupes s'étant formés le d'œil et l'intelligence par des manœuvres simples et toujours d'après les terrains variés, tels que raisonnés, on étendra la sphère de l'instruction et toujours d'après les terrains variés, tels que les offrira; car tel est l'avantage de cette discipline de l'armée et de ses ordres de marche, qu'elle rapidement et suivant les circonstances, présente de bataille quelconque, renforcer telle ou telle partie de cet ordre. Le général

la tête de son avant-garde, & derrière lui toutes ses colonnes qu'il dirige, avance, étende, arrête et déploie suivant ses projets.

2012. L'armée débouchant dans la plaine *A*, pour aller attaquer l'ennemi occupant la position *B C*, le général arrive à la tête de l'avant-garde en *E*. Il voit que la gauche de l'ennemi est susceptible d'être attaquée : débordée, et sur-le-champ il fera donner les signaux pour que l'armée se dispose à prendre l'ordre oblique sur la droite.

2013. Il instruira les chefs de divisions des points et lesquels ils doivent diriger les colonnes, des points d'alignement des ailes, de la manière dont ces colonnes doivent se déployer, et de l'objet général de la disposition qu'il aura déterminée, en saisissant, d'un coup-d'œil, les avantages que le terrain offre aux parties offensives et défensives de son ordre de bataille.

2014. Il fera, en conséquence, diriger la première et la deuxième colonne sur le point *F*, parce qu'il pourra profiter de la plaine pour former sa droite, et attaquer la gauche, faible et découverte, de l'ennemi.

2015. Il fera arrêter la troisième colonne sur les hauteurs *I*, afin d'y donner une position défensive à la partie de son ordre de bataille qu'il veut refuser; et, à couvert par ses hauteurs, il portera à sa droite les brigades de seconde ligne de cette colonne, afin qu'elles forment la seconde ligne de sa seconde colonne, qui se déploiera toute en première ligne.

2016. À couvert par ces mêmes hauteurs, les vingt escadrons de la queue de la colonne de gauche se porteront en renfort à la droite, pour former la seconde ligne de la première colonne, qui se déploiera toute en première ligne.

2017. S'il avait besoin même d'un plus grand renfort d'infanterie, à cette droite, il en tirerait des brigades des deuxième lignes de la quatrième colonne, & il se mettrait à portée d'en tirer, en les faisant approcher des hauteurs de son centre, et faisant avancer des escadrons d'infanterie à la gauche.

2018. Il laissera sur le rideau *II* quelques troupes

légères, et fera filer, derrière ce rideau, toute sa
avant-garde, pour en renforcer sa droite.

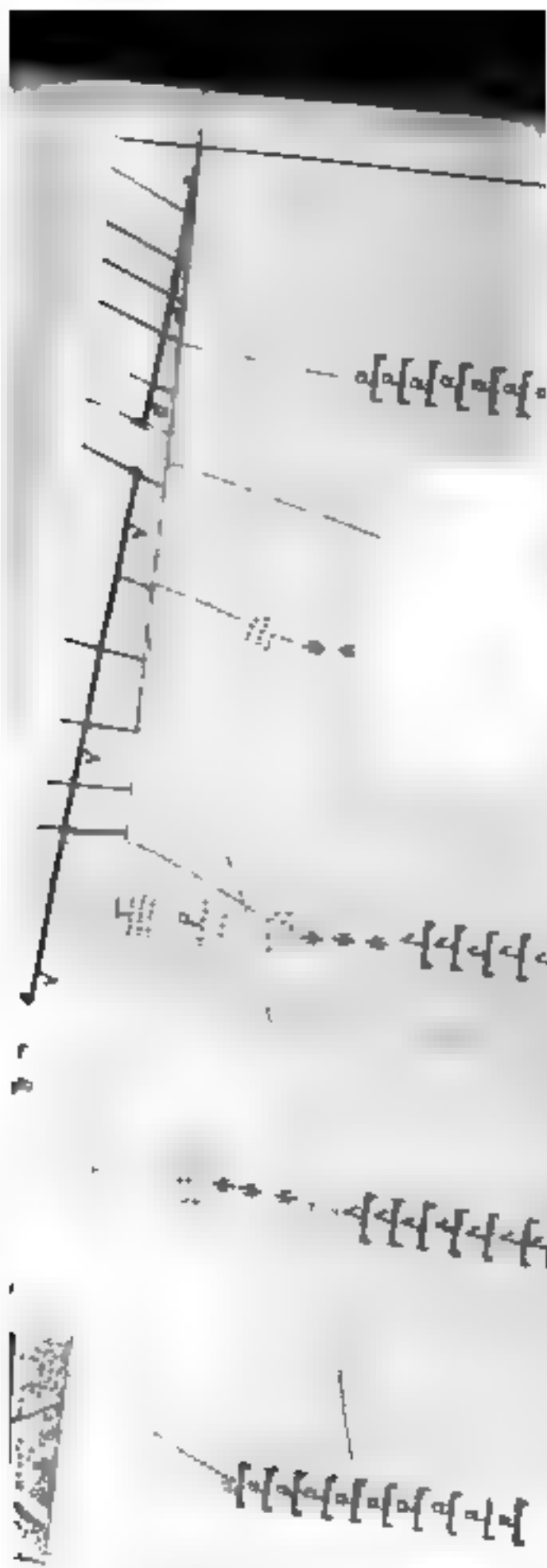
2019. L'armée filera des bois qui sont en avant de sa
colonnes gauche, pour menacer la droite de l'en-
nemi, et l'engager à y porter son attention. Il ordon-
nera, à cet effet, à la quatrième et cinquième colonne
de manœuvrer le long de la lisière des bois, d'ex-
poser plusieurs têtes à distances ouvertes; de faire, en
un mot, la plus grande ostentation possible de force
et d'offensive, pour se replier ensuite, venir se battre
en bataille sur la lisière des bois, et concourir, par là,
à l'objet général.

2020. Les colonnes composées de
colonnes formées de
les 20 escadrons qui resteront
rapidement se former d'un
bois et les hauteurs du terrain.

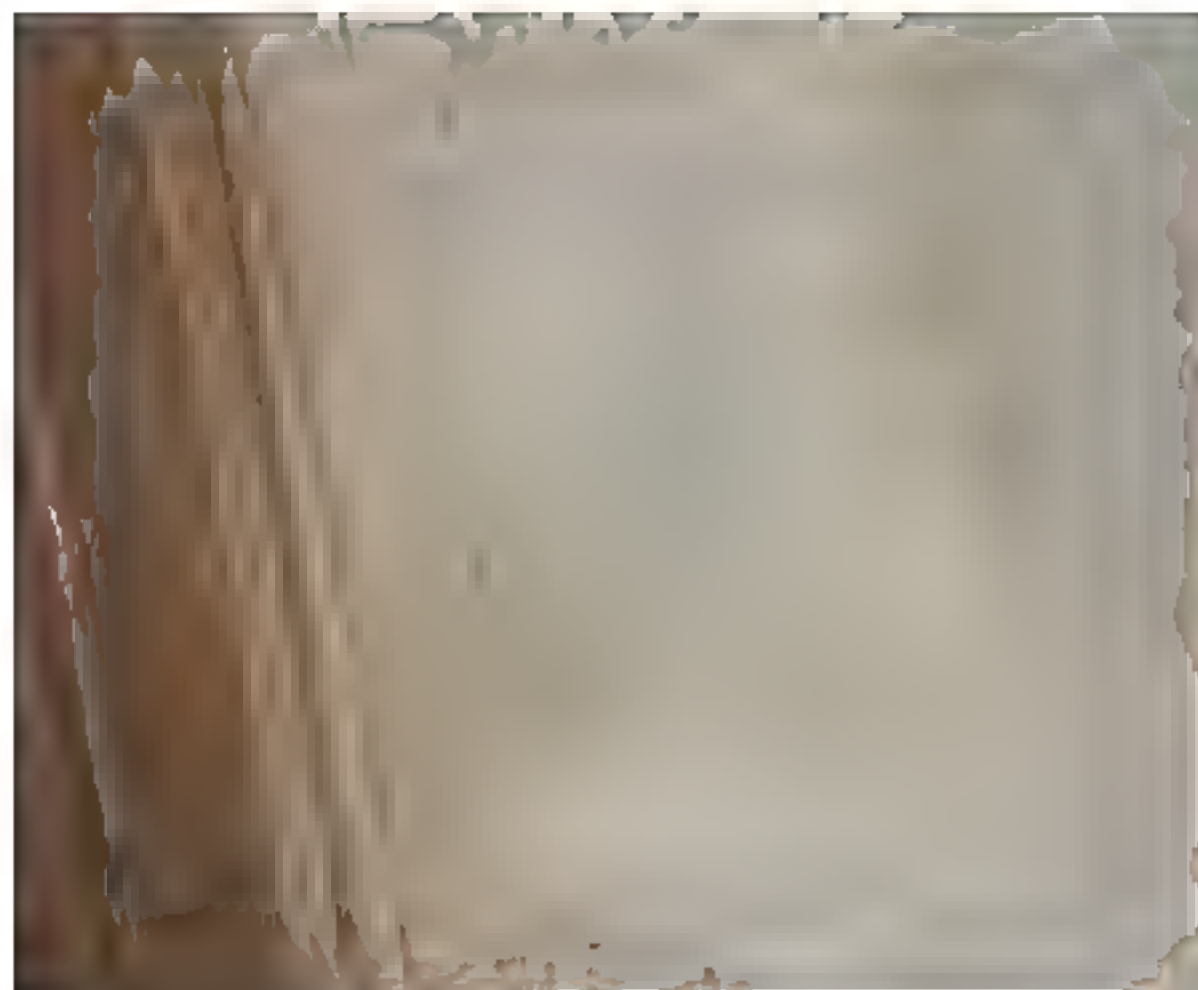
2021. Il ne s'assujétira
plan, à aucune régularité, ni
alignement et dans l'obli-
quité de la disposition. Son centre se trouvera
en arrière du degré d'obliquité que nous avons établi
dans l'ordre des principes, parce qu'il aura voulu ex-
poser des hauteurs pour le tenir plus hors de mesure
l'ennemi; sa gauche sera placée fort en avant pour
qu'elle est couverte par des bois où certainement l'en-
nemi ne viendra pas l'attaquer, et où elle fait en quel-
que manière bastion sur la courtine de son ordre de
bataille. L'objet de sa disposition n'en aura pas tous
les avantages de l'ordre oblique, puisqu'il ne
et tient hors de la portée de l'ennemi le centre de sa
gauche de son armée.

2022. Cet exemple fait voir comment l'ordre oblique
doit s'appliquer aux terrains; celui qui suit montre
comment, ayant déterminé, d'après la première dis-
position, qu'on formerait l'ordre oblique sur un point
et l'armée ayant en conséquence commencé son mou-
vement, si cet ennemi vient à changer sa disposition
on pourra rapidement changer le plan d'attaque, et trans-
former l'ordre oblique sur un autre point. (Pl. XII)

2023. L'armée se met en marche dans l'ordre ordon-
né pour aller attaquer l'ennemi, posté en A. B. C.



Ordre de marche, suivi de la formation d'un ordre oblique adapté au terrain.



le le reconnaître, le général voit que la centre position est insupportable, que la droite présente des difficultés, et que la gauche est, par la nature du terrain, la partie la moins forte et la plus accessible. Il détermine, en conséquence, à attaquer par la gauche, et fait commencer à son armée les manœuvres pour former l'ordre oblique sur cette

Cependant, arrivé plus à portée de l'ennemi, avant d'observer de plus en plus sa position et sentant que son approche lui fait faire dans sa position, il voit que l'ennemi, je suppose, comptant sur la droite, et craignant la faiblesse de la gauche, y porte la plus grande et la meilleure partie de ses troupes; il voit qu'au moyen de ce changement de position, cette gauche, qui, dans l'aspect primitif paraissait être le côté le plus faible, par le nombre et l'espèce de troupes qu'on y avait point le moins susceptible d'attaque, tandis que la droite, plus difficile par le terrain, reste préservée à ses forces locales, et n'est défendue que par un petit nombre de troupes : sur-le-champ il change de projet, et se résout à former son ordre oblique sur la gauche.

Un signal indique ce changement à ses colonnes, qui alors prenant par la gauche l'échelon qu'elles avaient commencé par la droite. Quelques parties de troupes en marche vers ce point, elles s'arrêtent pour se diriger vers la gauche où elles avaient été détachées.

Le général envoie aussitôt aux colonnes des guides, qui leur montrent la nouvelle disposition à prendre, la direction qu'elles doivent suivre, le point où elles doivent se former. Il se porte en personne à la gauche de l'armée, afin de suivre de près le mouvement. Sur la première disposition, il devait former l'ordre oblique sur la droite, renforcer cette aile de cavalerie et d'escadrons tirés de la gauche, et la former pour attaquer la gauche de l'ennemi, en pré-

seconde ligne, de la seconde et troisième colonnes et des troupes de son avant-garde, devait appuyer cette attaque et engager l'attaque de concert avec elle tant que le reste de ses troisième, quatrième et cinquième colonnes devait se déployer en arrière et, à la faveur des avantages du terrain, de mesure de l'ennemi.

2029. Le général se décide, d'après les mouvemens de l'ennemi, à prendre l'oblique par la gauche, et voit comment il le prend :

2028. La droite de l'ennemi, à l'exception d'une petite partie de ses escadrons, et de ses batteries encore peu fortifiées encore par des troupes, à-dire que cette position est découverte; mais l'ennemi a les avantages du terrain, il a laissé une vingtaine de batteries et des batteries, de l'ennemi, incomparablement plus dans une plaine comptant un peu de troupes, dégarni de troupes. Il a laissé que celles sur lesquelles il pouvait le compter, afin de renforcer considérablement sa position pour laquelle la nature du pays, la facilité des approches, et la vue de la première disposition d'attaque ont donné lieu de craindre. C'est là la faute que le général de notre armée, et pour cet effet, il voit ordre à sa colonne de cavalerie de la gauche, laquelle est rejointe, chemin faisant, par les escadrons qui avaient déjà commencé à se porter à droite, de se diriger sur le point D, marchant en colonnes serrées, et tâchant, le plus qu'il est possible, de cacher sa force.

2029. L'objet de cette cavalerie est, au moment du déploiement, de se mettre en bataille vis-à-vis les escadrons de la droite de l'ennemi; de profiter de sa supériorité pour les déborder, pour les tourner, s'il se peut, en portant quelques escadrons en avant du ravin auquel ils appuient, et enfin, de les attaquer vigoureusement, tandis que l'infanterie, qui est à droite, attaque de même la droite de l'infanterie ennemie.

2030. La première colonne de gauche, composée de vingt-huit bataillons d'infanterie, y compris

flanc, traverse le grand bois E, s'avance, à serrée, vers le point F; arrivée à ce point, se toute sur une ligne, et soutenue en seconde six brigades des seconde et troisième colonnes terie de gauche, et de plus, renforcée par les ers et dragons de l'avant-garde, qui viennent er à sa droite.

Cette disposition prise, elle marche sur-le- à l'ennemi, profite du premier avantage de la e pour tourner le grand rideau F, auquel ap- les redoutes de la droite, et finit, selon toute- ce, par emporter une position où l'ennemi, in- soit par le nombre, soit par l'espèce de trou- a que peu de résistance à lui opposer.

La seconde colonne d'infanterie se porte sur leurs G, qui, disposées comme à dessein, s'é- en s'éloignant de l'ennemi, et elle s'y forme eule ligne, ayant sa gauche couverte par les de l'avant-garde : les trois brigades de seconde : cette colonne se sont portées en seconde ligne : la gauche, comme on l'a dit ci devant.

La troisième colonne d'infanterie se forme ie sur la lisière du bois H; ce bois, qui est en- is en arrière que les hauteurs G, cache sa force urnit une position favorable, les trois brigades ode ligne de cette colonne ont fait le même ient que celles de la deuxième colonne.

Ces deux colonnes ne prennent toutefois leurs ions en arrière qu'au moment du déploiement ; jusque-là, elles doivent se montrer en avant leurs, présenter plusieurs têtes de colonnes ces ouvertes, et paraître menacer le centre et la le l'ennemi.

C'est enfin la cinquième colonne qui est par- ment chargée de lui donner le change, et en- ence elle s'avance audacieusement à travers la plaine, comme si elle devait en effet commea que, ainsi que dans la première disposition, ge en plusieurs colonnes à distances très-ou- mais, au signal du déploiement général, se r- bataille, us

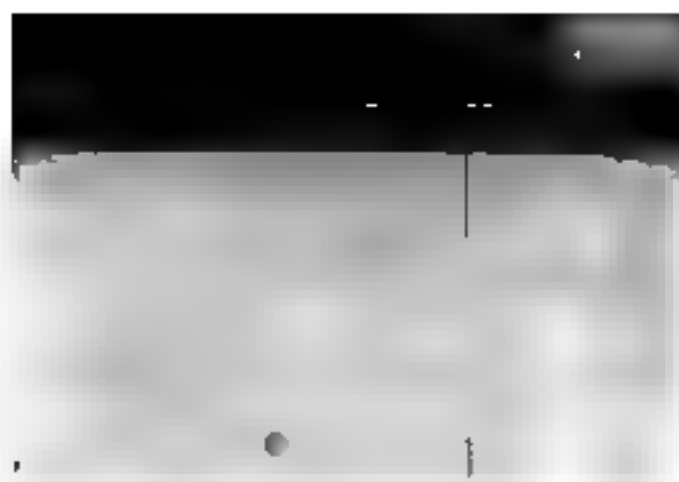
la protection de l'infanterie de la droite du bas où la brigade du flanc s'est jetée.

2036. Parcourant le plan, on voit l'effet de cette disposition, la facilité avec laquelle on a l'illusion que son exécution doit produire sur l'ennemi et les apparences du succès infailible qui doit en résulter pour l'attaquant.

2036. En effet, que peut faire l'ennemi? a-t-il démêlé le but de la nouvelle disposition droite est déjà attaquée par des forces infiniment supérieures. Cherchera-t-il à manœuvrer de sa droite pour se porter sur les parties éloignées de l'obliquité? Celles-ci sont à une distance de lui, qu'il y a à parier qu'il sera la victime des désastres de sa droite, avant qu'il ait eu le temps de faire un grand mouvement. D'ailleurs cet oblique a reculer devant lui, appuyant toujours, en marchant vers la gauche de l'armée, afin de ne pas se laisser déborder. Portera-t-il des renforts à son aile et est-il apparent qu'ils n'arriveront que pour assister à la défaite de cette aile. Enfin, quand les renforts parviendraient à y rétablir le combat, même la bataille serait perdue pour l'armée qui elle n'a qu'une de ses ailes engagée : cette aile couverte par les autres parties de la disposition si l'attaque échoue, il est presque impossible qu'elle ne tourne en déroute.

2037. C'est un avantage bien grand et connu, que celui de se tenir en colonne jusqu'à l'ordre de bataille qu'on veut prendre soit. Par là l'on tient parfaitement son armée dans la main, on peut la manier rapidement, faire des manœuvres intérieures qui échappent à l'ennemi, lui faire le menacer tantôt sur un point, tantôt sur un autre, l'induire en erreur, et cependant ne jamais en venir à l'engagement.

2038. Soit une armée parfaitement instruite, soit une armée qui offre les principes de tactique dans l'ordre ordinaire, et se portant pour l'ennemi. Là le général qui la commande se tient à la tête de son avant-garde, sa position est



disposition sera la grande plaine D, et il

à-t-
dro
per
de
éto
dis
les
gra
ret
vet
d'e
est
de
rei
m
ell
co
si
to
co
l'd
Pi
l'e
in
le
l'i
er

La le général qui la commande
son avant-garde, sa position

Ille il compte se défendre. S'il trouve un c'est sur lui qu'il forme rapidement sa attaque. S'il n'en trouve pas, il se met vis-à-vis de lui; il cherche à lui donner emploie toutes les ressources du terrain que pour lui faire illusion sur son projet. it un mouvement offensif sur une de ses. faire dégarnir son centre ou son autre ner une attaque réelle. Là il lui présente à distances ouvertes; ici il lui en préces serrées: il fait tant, en un mot, qu n'est pas aussi habile que lui, il prend andonne ou occupe un poste qui le met bien s'affaiblit sur un point, soit en y uen de troupes ou de l'arme propre à le ten y laissant les troupes les moins bonmée, et alors cette faute est saisie, et le , manœuvrier, porte sur-le-champ ses ef e partie faible. Si enfin l'ennemi ne se u par sa position, ni par sa disposition, si n'a rien engagé, se retire, prend untend une occasion plus favorable, sans n se retirant, un aveu d'infériorité; car ant souvent cette manœuvre qu'il trou te occasion favorable.

e de marche de flanc, suivi d'un ordre de int, pris d'après la circonstance inopiné l'ennemi sur la tête de la marche. (Plar-

née en ordre de marche comme en A B, prévenu que l'ennemi, qui lui a dérobé parait en C D, et vient de front à l'ar-aquer dans son mouvement.

porte sur-le-champ à la tête des colonnes, son avant-garde, et ayant reconnu l'en-le suite sa disposition pour le recevoir.

ant de lui, et sur la droite, est un ruis-che duquel s'étend une lisière de han-c'est à ce musseau qu'il va appuyer sa

dant ensuite le long de ces hauteurs. La position sera la grande plaine D



anterie, afin de cacher leur marche à l'ennemi. Ils se porteront derrière la colonne du centre.

1997. Lorsque la tête de la colonne d'infanterie arrivera à 300 pas de l'avant-garde, supposée arrêtée à 1,200 pas de l'ennemi, il sera fait un troisième signal.

1998. A ce signal, les six bataillons de grenadiers de l'avant-garde se reformeront promptement, de façon à pouvoir faire la tête de l'attaque sur le centre de l'ennemi.

1999. L'artillerie de la colonne du centre se formera au grand trot, en avant et sur les flancs de l'avant-garde, afin de commencer son feu.

2000. La colonne du centre se déploiera sur une ligne; la seconde ligne sera formée de six brigades, dont trois de la tête de la seconde colonne, et trois de la tête de la quatrième.

2001. Les quarante escadrons, arrivés des ailes, formeront une troisième ligne derrière elle.

2002. Les quarante escadrons, partis en avant des ailes, reviendront rapidement se former sur une ligne oblique, en échelons, à la droite et à la gauche de l'armée.

2003. Le reste de l'infanterie de la seconde et de la quatrième colonnes, se déploiera sur une ligne oblique, par échelons, appuyant à la ligne contiguë que formera l'infanterie du centre.

2004. Les deux autres colonnes se déploieront, chacune trois brigades en première ligne, une en seconde, et formeront l'oblique par échelons.

2005. Si le terrain le permet, les deux régimens de dragons se formeront en ligne avec l'avant-garde, afin de la soutenir dans l'attaque; mais si c'est une affaire de poste, et qu'ils y soient inutiles, ils passeront rapidement par les intervalles de l'ordre de bataille, et iront se former derrière la ligne de cavalerie.

2006. Dans cet ordre, l'armée formera une espèce d'angle brisé à son sommet, c'est-à-dire que son centre se présentant de front à l'ennemi, ses ailes seront repliées et se refuseront à lui par le moyen de l'oblique.

2007. Dès que l'avant-garde sera déployée, elle marchera à l'ennemi, soutenue par les deux lignes du

centre. L'attaque se fera en ligne ou en échiquier suivant la nature du poste qu'occupera l'ennemi; elle sera rafraîchie continuellement par les lignes de centre, et, s'il est besoin, par celles de l'oblique.

2008. Le centre de l'ennemi étant enfoncé, celui de l'armée marchera en avant, et prendra sur-le-champ les lignes à revers, tandis que les deux ailes de l'oblique, continuant le même mouvement que précédemment, se porteront à son appui, et attaqueront l'ennemi de front.

2009. Le centre de l'armée étant arrivée au point O et les ailes aux points P et Q, l'ennemi sera séparé l'ennemi en deux parties, et après le repos et la halte, et après le repos et la halte.

2010. On exécutera le mouvement du déploiement. On exécutera le mouvement du déploiement.

2011. — Application de ces principes aux circonstances.

2011. A la guerre, la nature des terrains et des circonstances ne peut souvent être prévue; on ne peut donc préméditer les mouvemens, et c'est ordinairement le moment qui les détermine. C'est pourquoi il n'y aura peut-être pas une circonstance où l'on ne dans le cas d'exécuter, par des combinaisons absolument semblables, une seule des manœuvres qui viennent d'être décrites. Mais quelque variées que soient les combinaisons, c'est cependant par le même mécanisme qu'on les exécute. Ce mécanisme connu, il s'agit donc de les principes d'ordre de bataille une fois connus, les chefs et les troupes s'étant formés le coup d'œil et l'intelligence par des manœuvres simples et raisonnées, on étendra la sphère de l'instruction. On la rendra plus intéressante, en manœuvrant ensemble et tous d'après les terrains variés, tels que le plan les offrira, car tel est l'avantage de cette disposition de l'armée et de ses ordres de marche, qu'elle peut rapidement et suivant les circonstances, prendre un ordre de bataille quelconque, renforcer ou retrancher telle ou telle partie de cet ordre. Le général, mar-

la tête de son avant-garde, & derrière lui toutes ses colonnes qu'il dirige, avance, retarde, arrête et déploie suivant ses projets.

2012. L'armée débouchant dans la plaine *A*, pour aller attaquer l'ennemi occupant la position *B' C*, le général arrive à la tête de l'avant-garde en *E*. Il voit que la gauche de l'ennemi est susceptible d'être attaquée. débordée, et sur-le-champ il fera donner les signaux sur que l'armée se dispose à prendre l'ordre oblique sur la droite.

2013. Il instruira les chefs de divisions des points et lesquels ils doivent diriger les colonnes, des points d'alignement des ailes, de la manière dont ces colonnes doivent se déployer, et de l'objet général de la disposition qu'il aura déterminée, en saisissant, d'un coup-d'œil, les avantages que le terrain offre aux parties faibles et défensives de son ordre de bataille.

2014. Il fera, en conséquence, diriger la première la deuxième colonne sur le point *F*, parce qu'il verra profiter de la plaine pour former sa droite, attaquer la gauche, faible et découverte, de l'ennemi.

2015. Il fera arrêter la troisième colonne sur les hauteurs *I*, afin d'y donner une position défensive à la partie de son ordre de bataille qu'il veut refuser; et, à couvert par ses hauteurs, il portera à sa droite les brigades de seconde ligne de cette colonne, afin qu'elles forment la seconde ligne de sa seconde colonne, qui déploiera toute en première ligne.

2016. A couvert par ces mêmes hauteurs, les vingt escadrons de la queue de la colonne de gauche se porteront en renfort à la droite, pour former la seconde ligne de la première colonne, qui se déploiera toute en première ligne.

2017. S'il avait besoin même d'un plus grand renfort d'infanterie, à cette droite, il en tirerait des brigades des deuxièmes lignes de la quatrième colonne,

il se mettrait à portée d'en tirer, en les faisant approcher des hauteurs de son centre, et laissant alors une d'infanterie à la gauche.

2018. Il laissera sur le rideau si quelques troupes

légères, et
avant-garde

2019. Il -
colonnes d'
ennemi, et l'
nera, à cet

de manœuvrer le long de la lisière des bois, d'y pre-
senter plusieurs têtes à distances ouvertes; de faire, et
un mot, la plus grande ostentation possible de force
et d'offensive, pour se replier ensuite, venir se mettre
en bataille

à l'objet g

2020. L
colonne f...
les 20 escad
rapidement
bois et le

2021. La no... sujétira
plan, à aucune régularité
bliquité de la disposition. Son centre se trouvera
en arrière du degré d'obliquité que nous avons dé-
dans l'ordre des principes, parce qu'il aura voulu po-
fiter des hauteurs pour le tenir plus hors de mesure
l'ennemi; sa gauche sera placée fort en avant, par
qu'elle est couverte par des bois où certainement l'en-
nemi ne viendra pas l'attaquer, et où elle fait en que-
que manière bastion sur la courtine de son ordre de
bataille. L'objet de sa disposition n'en aura pas moins
tous les avantages de l'ordre oblique, puisqu'il rés-
et tient hors de la portée de l'ennemi le centre
gauche de son armée.

2022. Cet exemple fait voir comment l'ordre ob-
doit s'appliquer aux terrains; celui qui suit mon-
comment, ayant déterminé, d'après la premier
position, qu'on formerait l'ordre oblique sur un
et l'armée ayant en conséquence commencé sa
vement, si cet ennemi vient à changer sa disp-
on pourra rapidement changer le plan d'attaq-
mer l'ordre oblique sur un autre point. (Pl.)
2023. L'armée se met en marche dans l'or-
tumé pour aller attaquer l'ennemi, porté en

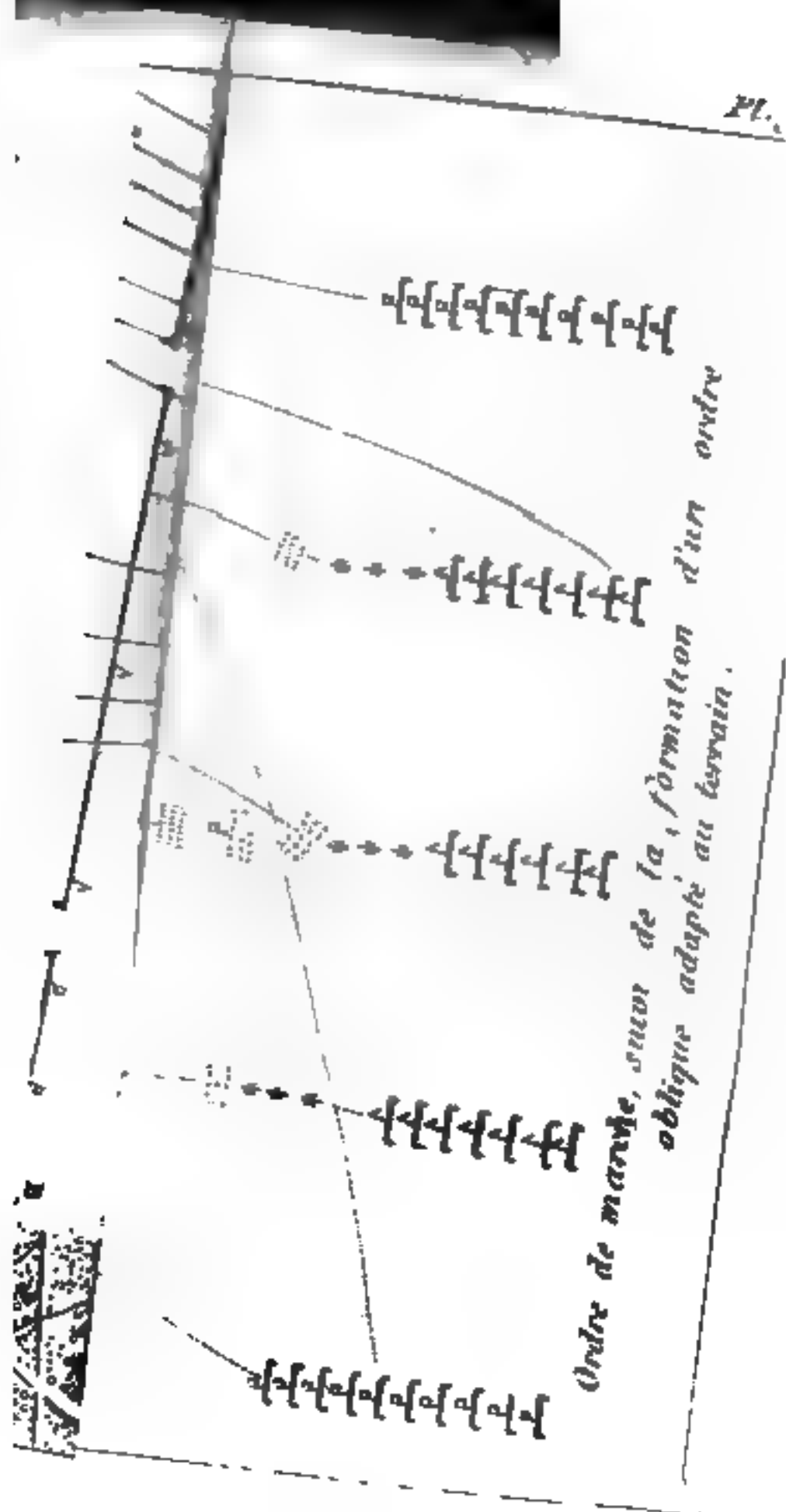
à filer, derrière ce rideau, toute ar-
pour en renforcer sa droite.

listera des bois qui sont en avant de sa
gauche, pour menacer la droite de l'en-
gager à y porter son attention. Il ordon-

net, à la quatrième et cinquième colonne.
à la quatrième et cinquième colonne.
à la quatrième et cinquième colonne.

ion.
composent la quatriè-
et la gauche de l'armée
à la cinquième viendra
la trouée qui est entre la

2024. Comme on peut le voir sur la
ns l'alignement et dans la
Son centre se trouvera
l'ennemi; sa gauche sera placée fort en avant, par
qu'elle est couverte par des bois où certainement l'en-
nemi ne viendra pas l'attaquer, et où elle fait en que-
que manière bastion sur la courtine de son ordre de
bataille. L'objet de sa disposition n'en aura pas moins
tous les avantages de l'ordre oblique, puisqu'il rés-
et tient hors de la portée de l'ennemi le centre
gauche de son armée.



Ordre de marche, suivi de la formation d'un ordre oblique adapté au terrain.



tée de le reconnaître, le général voit que le centre en disposition est inexpugnable, que la droite présente des difficultés, et que la gauche est, par la nature du terrain, la partie la moins forte et la plus accessible : il se détermine, en conséquence, à attaquer par la gauche, et fait commencer à son armée les mouvemens nécessaires pour former l'ordre oblique sur cette

24. Cependant, arrivé plus à portée de l'ennemi, continuant d'observer de plus en plus sa position et les mouvemens que son approche lui fait faire dans sa position, il voit que l'ennemi, je suppose, comptant sur la bonté de sa droite, et craignant la faiblesse de la gauche, y porte la plus grande et la meilleure partie de ses troupes ; il voit qu'au moyen de ce changement de disposition, cette gauche, qui, dans l'aspect primitif lui avait paru et était en effet le côté le plus faible, devient, par le nombre et l'espèce de troupes qu'on y rassemble, le point le moins susceptible d'attaque, tandis que la droite, plus difficile par le terrain, reste presque abandonnée à ses forces locales, et n'est défendue que par un petit nombre de troupes : sur-le-champ il change de projet, et se résout à former son ordre oblique par la gauche.

25. Un signal indique ce changement à ses colonnes, qui alors prennent par la gauche l'échelon oblique qu'elles avaient commencé par la droite. Il y a quelques parties de troupes en marche vers ce dernier point, elles s'arrêtent pour se diriger vers la gauche dont elles avaient été détachées.

26. Le général envoie aussitôt aux colonnes des officiers sûrs, qui leur montrent la nouvelle disposition qu'elles doivent suivre, les points où elles doivent se former. Il se porte en même temps à la gauche de l'armée, afin de suivre la direction de la partie intéressante du mouvement. Suivant la première disposition, il devait former l'ordre oblique sur la droite, renforcer cette aile de cavalerie. Il y envoie vingt escadrons tirés de la gauche, et la former l'ordre oblique, pour attaquer la gauche de l'ennemi ; sa première colonne d'infanterie, renforcée des brigades d'

seconde
et des
cette a
tant
cir
ég
tel

2027
nemi,
ment il

2028. —
petite partie de
d'escadron
fortifiées a
à-dire
assise qu
découve
les avan
a laissé

compter, ~~mais les forces de~~ idérablement sa gauche
pour laquelle la nature du pays, la facilité des défilés,
chés, et la vue de la première disposition d'attaque
ont dû le faire craindre. C'est là la faute que
le général de notre armée, et pour cet effet
voit ordonner à sa colonne de cavalerie de la gauche
laquelle est rejointe, chemin faisant, par les
escadrons qui avaient déjà commencé à se porter
droite, de se diriger sur le point D, marchant
tances serrées, et tâchant, le plus qu'il est possible
de cacher sa force.

2029. L'objet de cette cavalerie est, au signal
de déploiement, de se mettre en bataille vis-à-vis
escadrons de la droite de l'ennemi; de profiter de
supériorité pour les déborder, pour les tourner
s'il se peut, en portant quelques escadrons en
du ravin auquel ils appuient, et enfin, de les attaquer
vigoureusement, tandis que l'infanterie, qui est
droite, attaque de même la droite de l'infanterie
ennemie.

2030. La première colonne de gauche, composée
vingt-huit bataillons d'infanterie, y compris

, de la seconde et troisième colonnes
de son avant-garde, devait appuyer
engager l'attaque de concert avec elle.
Le reste de ses troisième, quatrième et
colonnes devait se déployer en arrière
à la faveur des avantages du pays, et
à mesure de l'ennemi.

Il décide, d'après les mouvemens de l'en
nemi, d'ordre l'oblique par la gauche, et voit com
ment il

droite de l'ennemi, à l'exception d'une
la laissé une vingtaine
de difficile accès, et
et des batteries, ces
comparablement aux
dans une plaine
tant un peu trop
garni de troupes
les il pouvait le

idérablement sa gauche
pour laquelle la nature du pays, la facilité des défilés,
chés, et la vue de la première disposition d'attaque
ont dû le faire craindre. C'est là la faute que
le général de notre armée, et pour cet effet
voit ordonner à sa colonne de cavalerie de la gauche
laquelle est rejointe, chemin faisant, par les
escadrons qui avaient déjà commencé à se porter
droite, de se diriger sur le point D, marchant
tances serrées, et tâchant, le plus qu'il est possible
de cacher sa force.

L'objet de cette cavalerie est, au signal
de déploiement, de se mettre en bataille vis-à-vis
escadrons de la droite de l'ennemi; de profiter de
supériorité pour les déborder, pour les tourner
s'il se peut, en portant quelques escadrons en
du ravin auquel ils appuient, et enfin, de les attaquer
vigoureusement, tandis que l'infanterie, qui est
droite, attaque de même la droite de l'infanterie
ennemie.

La première colonne de gauche, composée
vingt-huit bataillons d'infanterie, y compris

to flanc, traverse le grand bois E, s'avance, & se serrée, vers le point F; arrivée à ce point, se présente sur une ligne, et soutenue en seconde ligne par six brigades des seconde et troisième colonnes d'infanterie de gauche, et de plus, renforcée par les hussards et dragons de l'avant-garde, qui viennent s'attacher à sa droite.

4. Cette disposition prise, elle marche sur-le-champ à l'ennemi, profite du premier avantage de la ruse pour tourner le grand rideau F, auquel elle s'attaque, les redoutes de la droite, et finit, selon toute apparence, par emporter une position où l'ennemi, inférieur soit par le nombre, soit par l'espèce de troupes, n'a que peu de résistance à lui opposer.

5. La seconde colonne d'infanterie se porte sur les hauteurs G, qui, disposées comme à dessein, s'étendent en s'éloignant de l'ennemi, et elle s'y forme en seule ligne, ayant sa gauche couverte par les troupes de l'avant-garde : les trois brigades de seconde ligne de cette colonne se sont portées en seconde ligne vers la gauche, comme on l'a dit ci-devant.

6. La troisième colonne d'infanterie se forme sur la lisière du bois H; ce bois, qui est enfoncé en arrière que les hauteurs G, cache sa force et fournit une position favorable, les trois brigades de seconde ligne de cette colonne ont fait le même mouvement que celles de la deuxième colonne.

7. Ces deux colonnes ne prennent toutefois leurs positions en arrière qu'au moment du déploiement; jusque-là, elles doivent se montrer en avant sur les hauteurs, présenter plusieurs têtes de colonnes, se tenir ouvertes, et paraître menacer le centre et la gauche de l'ennemi.

C'est enfin la cinquième colonne qui est particulièrement chargée de lui donner le change, et en présence elle s'avance audacieusement à travers la plaine, comme si elle devait en effet commencer l'attaque, ainsi que dans la première disposition, elle se présente en plusieurs colonnes à distances très-ou-

la protection de l'infanterie de la droite du flanc s'est jetée.

2036. Parcourant le plan, on voit l'effet de cette disposition, la facilité avec laquelle on l'illusion que son exécution doit produire sur et les apparences du succès infailible qui sulter pour l'attaquant.

2036. En effet, que peut faire l'ennemi s-t-il démêlé le but de la nouvelle disposition droite est déjà attaquée par des forces inférieures. Cherchera-t-il à manœuvrer de son centre pour se porter sur les parties éloignées de l'obliquité? Celles-ci sont à une distance de lui, qu'il y a à parier qu'il sera les désastres de sa droite, avant qu'il ait un grand mouvement. D'ailleurs cet oblique reculer devant lui, appuyant toujours, en vers la gauche de l'armée, afin de ne pas d'elle. Portera-t-il des renforts à son aile? est apparent qu'ils n'arriveront que pour de la défaite de cette aile. Enfin, quand renforts parviendraient à y rétablir le commandement la bataille serait perdue pour l'armée elle n'a qu'une de ses ailes engagée : cette aile couverte par les autres parties de la disposition si l'attaque échoue, il est presque impossible qu'elle tourne en déroute.

2037. C'est un avantage bien grand et connu, que celui de se tenir en colonne joint l'ordre de bataille qu'on veut prendre soit Par là l'on tient parfaitement son armée de l'on peut la manier rapidement, faire des intérieurs qui échappent à l'ennemi, lui faire le menacer tantôt sur un point, tantôt sur l'induire en erreur, et cependant ne jamais en prise.

2038. Soit une armée parfaitement instruite sources qu'offrent les principes de tactique dans l'ordre ordinaire, et se portant contre l'ennemi. Là le général qui la commande à la tête de son avant-garde, sa position



sa disposition sera la grande plaine D. et il

dis-
les
gra-
res
vel
d'e
est
de
ren
fut
ell
co
si
to

co
l'e
Pi
l'e
in
le
Pi
er

« La le general qui le commando
de son avant-garde, sa position e

celle il compte se défendre. S'il trouve un , c'est sur lui qu'il forme rapidement sa l'attaque. S'il n'en trouve pas, il se met vis-à-vis de lui; il cherche à lui donner il emploie toutes les ressources du terrain que pour lui faire illusion sur son projet. fait un mouvement offensif sur une de ses, n faire dégarnir son centre ou son autre mener une attaque réelle. Là il lui présente s à distances ouvertes; ici il lui en présente serrées: il fait tant, en un mot, que si n'est pas aussi habile que lui, il prend abandonne ou occupe un poste qui le met ou bien s'affaiblit sur un point, soit en y peu de troupes ou de l'arme propre à le osten y laissant les troupes les moins bon-armée, et alors cette faute est saisie, et le ile, manœuvrier, porte sur-le-champ ses eff-ette partie faible. Si enfin l'ennemi ne se e ni par sa position, ni par sa disposition, qui n'a rien engagé, se retire, prend ne attend une occasion plus favorable, sans, en se retirant, un aveu d'infériorité; car pétant souvent cette manœuvre qu'il trou-ette occasion favorable.

ordre de marche de flanc, suivi d'un ordre de front, pris d'après la circonstance inopiné- de l'ennemi sur la tête de la marche. (Plar-

armée en ordre de marche comme en A B, st prévenu que l'ennemi, qui lui a dérobé, paraît en C D, et vient de front à l'ar-attaquer dans son mouvement.

se porte sur-le-champ à la tête des colonnes, re son avant-garde, et ayant reconnu l'en-it de suite sa disposition pour le recevoir.

avant de lui, et sur la droite, est un ruis- gauche duquel s'étend une lisière de hau- s, c'est à ce ruisseau qu'il va appuyer sa onnant ensuite le long de ces hauteurs. La

disposition sera la grande planche D.

portera, en conséquence, la plus grande partie de la cavalerie. Sa gauche, composée d'infanterie, occupera le bois F, et appuiera au village G, où il jettera une brigade d'infanterie. Le reste de sa cavalerie sera en bataille derrière ce village et dans différentes tranchées qui sont le long du bois de la gauche, afin de soutenir l'infanterie qui le défend. Sa position déterminera les points où ils doivent porter les troupes, et le général de sa disposition.

2044. Les deux lignes de son aile droite de cavalerie, qui sont à la tête de la marche, se portent ensemble dans la plaine D, y forment le centre de l'armée sur une seule ligne, appuyant leur droite aux bois et leur gauche aux bois. La seconde ligne d'infanterie qui forme la seconde colonne, se dirige vers la droite de la position qu'elle doit occuper. Les brigades de la tête de la colonne, y compris la brigade de flanc, doivent former la première ligne de cavalerie, et les quatre brigades de la queue la seconde. Cette colonne se partage, pour cet effet, en trois colonnes, afin d'arriver plus promptement aux points où elle doit se former. La première ligne d'infanterie, qui compose le centre de la première colonne, doit, dans le nouvel ordre de bataille, occuper le centre de la position; en conséquence, elle se partage en trois colonnes, et se dirige sur les points où elle doit se former. La brigade de flanc, qui est à la queue de la colonne, se dirige vers la gauche. Les cinq brigades de la tête de la colonne forment la première ligne, et les quatre brigades de la queue la seconde. A l'égard de la première de l'aile gauche d'infanterie qui forme la queue de la première colonne, elle se dirige en avant sur la gauche pour se mettre en arrière des tranchées du bois qui est occupée par la cavalerie de cette aile; et la seconde ligne d'infanterie qui est à la queue de la seconde colonne, suit son mouvement en avant, vient se former derrière la première ligne.

2045. L'avant-garde, cependant,

avant du centre, dans quelque position avant-garde, d'où elle couvre le mouvement de l'armée, et d'où elle est en mesure de se porter en renfort à la partie la plus faible de l'ordre de bataille, suivant la disposition que le général verra faire à l'ennemi.

2046. Cet ordre de bataille intervertit entièrement l'ordre primitif de l'armée, mais il fait rapidement face à une circonstance imprévue, et les troupes arrivent par le chemin le plus court aux points qu'elles ont à occuper. A la guerre, la méthode ne doit pas enchaîner, elle ne doit pas dégénérer en routine. (*Voy. 36.*)

2047. On sent, par cet exemple, que le général peut choisir et exécuter facilement toutes espèces de combinaisons de troupes, analogues aux terrains et aux circonstances; et, au lieu de prendre simplement une position défensive, il peut passer de suite à un mouvement contre-offensif, et attaquer l'ennemi dans l'ordre parallèle ou dans l'ordre oblique, et sur le point, enfin, qu'il jugera le plus avantageux, car il n'y a pas de machine qui soit plus maniable, plus simple, et susceptible de plus de variétés dans ses combinaisons, qu'une armée qui possède l'habitude des grandes manœuvres. Comment trouver un moyen plus simple, plus prompt pour faire acquiescer cette habitude, que celui de l'application des cadres de bataillons de cordes à la grande tactique, dans chaque bataillon?

2049. Il n'y a pas, en France, de canton qui n'ait, comme je l'ai déjà dit, au moins deux bataillons de garde nationale, il sera donc facile, ainsi que je l'ai dit également, de former, dans chaque canton, deux armées de douze mille hommes chacune; de les exercer avec autant de facilité à la pratique de la grande tactique qu'à celle de la petite, d'après les principes qui viennent d'être développés. Et quand on les aura progressivement appris, quand on se sera exercé sur l'ouverture des marches de front et de flanc, suivies des ordres parallèles et obliques, on fera agir ces armées l'une contre l'autre, pour apprendre à combiner ces différents ordres sur la première disposition de l'ennemi, et à les modifier à la vue des changements.

aura pu faire, profitant de tous les avantages qu'ils pourront offrir les terrains et les circonstances.

2050. C'est là que les officiers-généraux supérieurs, les officiers du génie et autres, apprendront toutes les parties de la science militaire; c'est là qu'on apprendra qu'il y a dans la manière d'occuper une position, et avec une division ou un corps quelconque, une infinité de détails qui ne regardent pas le général en chef, mais seulement les commandans de ces corps. On apprendra à occuper une hauteur un peu plus avantageuse en avant ou en arrière des points donnés; placer les troupes, qui ne sont pas en action, derrière un rideau à couvert du canon; faire de légers changemens de l'alignement, quand ils peuvent être avantageux; prendre, en un mot, sur soi tout ce qui, en procurant quelque avantage, ne fait pas contre-sens à l'ordre de bataille, et concourt à remplir plus particulièrement l'objet de la disposition générale.

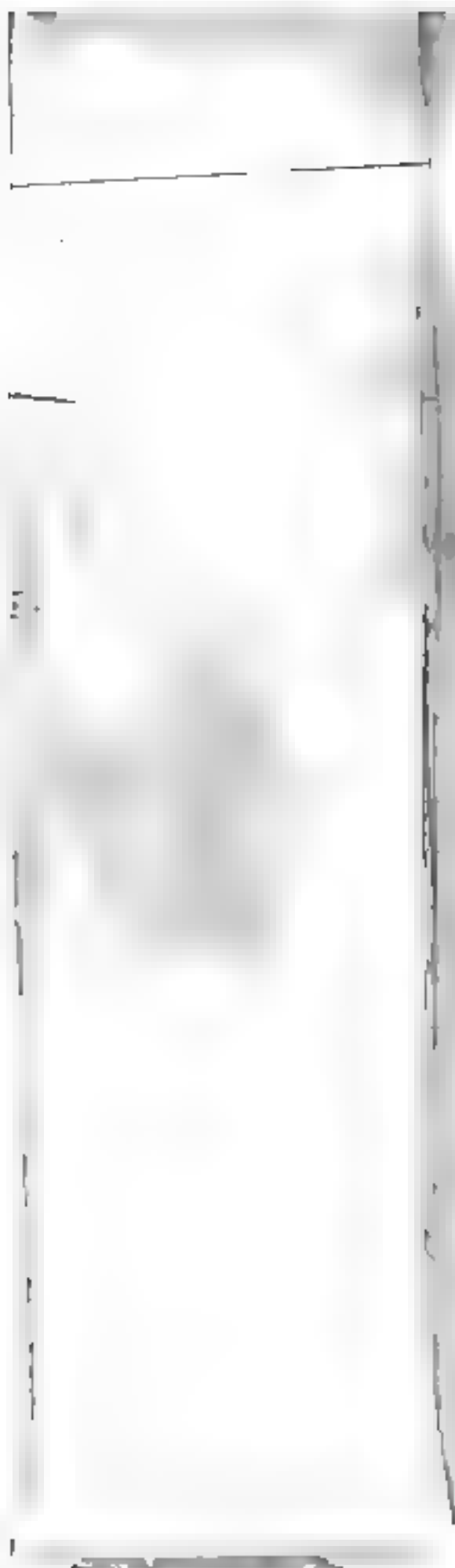
2051. Est-il, enfin, un moyen plus simple, moins onéreux, d'enseigner sur tous les points de la France par des cours-pratiques, toutes les branches de ce grand art, la guerre, sous la direction du gouvernement, et de former, en temps de paix, de bonnes troupes et d'habiles officiers?

2052. — *Application de la Tactique aux Ordres de bataille défensifs.*

2053. Que d'armées battues pour avoir maladroitement étalé les premières leur disposition, et invitées là l'ennemi à combiner avantageusement une disposition offensive sur elles!... On doit donc s'occuper essentiellement de l'ordre défensif, pour y familiariser les troupes et les généraux. C'est surtout dans les manœuvres de deux armées qu'on peut donner à cet égard des leçons très-vraisemblables.

2054. La tactique offre à la défense les mêmes avantages qu'à l'attaque; elle est également susceptible d'être employée par les deux partis. C'est à celui qui la possède, et qui l'applique le mieux, qu'elle rend les services les plus signalés.

2055. Un général habile et tacticien, dans la nécessité de recevoir une bataille, ne démasque





points de défense qu'après avoir reconnu ceux où l'ennemi veut faire effort. Il tiendra son armée en colonnes sur le champ de bataille qu'il devra occuper, afin de ne déterminer la répartition de ses troupes que sur celle des troupes de l'ennemi. Il occupera les points d'attaque par des têtes de troupes, et tiendra derrière, et entre eux, le reste de son armée en colonnes, afin de porter ses forces où l'ennemi portera ses efforts, se mettre en prise, et s'exposer à être attaqué lui-même.

2056. C'est en pleine certitude qu'il ne faut déterminer son ordre de bataille que sur celui de l'ennemi, puisque dans ces positions c'est le nombre des troupes, c'est une aile plus ou moins forte, c'est telle ou telle arme rendue supérieure dans une partie de l'ordre de bataille, qui décide du succès de l'action.

2057. Que fera cependant le général ennemi? Il verra des têtes de troupes dans les principaux points de la position qu'il veut attaquer, et au lieu d'une armée en bataille, et disposée pour se laisser compter et battre, il apercevra une armée partagée en colonnes, dont il ne pourra juger ni la profondeur, ni les projets. Manœuvrera-t-il? cette armée manœuvrera aussi. Cherchera-t-il à lui donner le change? elle se tiendra en garde contre lui, et tâchera de lui faire illusion à son tour. Se décidera-t-il à attaquer un point, et rassemblera-t-il ses forces pour l'emporter? les forces de cette armée se réuniront pour le défendre. Ce sera, enfin, à qui l'emportera de génie et de célérité dans les manœuvres; à qui fera des combinaisons si habiles, qu'il puisse attendre le parti que prendra l'ennemi, en ne conservant que le temps nécessaire pour achever sa disposition au moment où il arrivera sur lui. Il n'y a que l'habitude réfléchie de ces manœuvres qui puisse rassurer les troupes contre cette contenance, qu'elles prendraient pour de l'incertitude.

2058. *Rapport de la science des fortifications avec la tactique et la guerre en général.*

2059. Ces deux sciences sont intimement liées l'une à l'autre.

moyens de
la plus gra
son tour su
et bons p
puisqu'il le
relativeme
troupes, à
qui les anim
côté de celui
d'où il résulte
naître la sci
génieur il f

2060. To

une troupe
toutes les fo
mandera de
de mettre des retranchem.

• l'offensive, manœuvrera

qui se couvrira de lignes et s'étant lié les mains, il ne sera plus en mesure de faire craindre l'offensive à l'ennemi; il rendra son armée timide, découragée; se soumettra à recevoir la loi des dispositions de l'ennemi, ce qui est déjà une espèce de choc, il se réduira à la défensive la plus passive et la plus inégale.

2061. Il est cependant des cas, très-rare, où une armée inférieure occupe une position importante qui traverse absolument les projets de l'ennemi: si, voulant couvrir un siège, un pays, une opération, elle trouve une de ces positions uniques qui, ne laissant l'ennemi ni la ressource des manœuvres, ni celle des diversions, l'oblige à venir attaquer dans cette position, si, enfin, il est plus avantageux d'y recevoir la bataille que d'aller au-devant de l'ennemi, il faut augmenter la force d'une position pareille par des retranchemens, mais il faut les disposer de manière à conserver la possibilité d'agir offensivement, si les circonstances font espérer une victoire plus certaine ou plus complète il faut alors se fortifier par des points retranchés, distribués symétriquement de distance en distance, de manière à se flanquer et se protéger mutuellement; et

nir, sur les parties les plus menacées, quantité de feux et de forces. C'est à tactique que sont fondés les véritables types de la science des fortifications. Les ouvrages doivent être assis et combinés d'après la nature du terrain, à l'espèce des troupes, à leur nombre, à leur ordonnance, à l'esprit qui les anime, à ces différens objets supputés tant du côté de celui qui défend que de celui qui attaque, d'où il résulte que, pour être tacticien, il faut connaître la science de l'ingénieur, et que pour être ingénieur il faut connaître la tactique.

l'ing
ctie.

ation

se des vues défensives, et, en tactique donc, tirera du génie et comblera, il se gardera bien d'être en avant lui; il prendra la défensive. Tandis que celui qui se livre à l'offensive, surpris, perdra.

urné, surpris, perdra.

s points placés vis-à-vis des débouchés par où l'ennemi doit arriver. On fortifie encore les points pour la défense desquels on ne peut disposer que d'un petit nombre de troupes sur le courage et les manœuvres auxquelles on compte le moins; tandis qu'on réunit dans les lieux nus et ouverts l'élite et le plus grand nombre de ses troupes, pour y préparer contre l'ennemi une disposition vigoureuse, prête à devenir offensive au moindre faux mouvement qu'on lui verrait faire.

2062. Si une armée doit rarement employer les retraits, un poste qui doit tenir ferme pour attendre du secours, où le petit nombre de braves, quelque peu posté qu'il soit, peut être écrasé par la multitude, doit être fortifié.

2063. Les corps détachés pour couvrir une plus grande étendue de pays que celle qu'ils peuvent occuper, leur devoir n'étant pas de combattre, mais d'avertir, ne doivent pas se retrancher. C'est en manœuvrant, en se tenant sans cesse en mouvement, qu'ils peuvent atteindre leur but : s'ils se retranchaient, ils s'exposeraient à être surpris par l'ennemi, qui aurait le temps de combiner avec eux un mouvement offensif.

2064. Un officier qui commande des troupes doit avoir les connaissances nécessaires pour la construction, l'attaque et la défense des fortifications de campagne, pour distinguer les circonstances où elles sont nécessaires, inutiles ou funestes; les combiner avec l'objet qu'on se propose, avec ce que peut l'ennemi, ne pas abandonner la décision de ce qu'on doit faire à la détermination d'un ingénieur, s'il n'est pas homme de guerre et tacticien. Peu de mois suffisent à un officier pour acquérir ces connaissances; en figurant, dans nos manœuvres précitées, des attaques et des défenses de différens genres, comme de tranchemens, de postes, etc., on se formera promptement l'œil et le tact propre à bien discerner ces différens cas.

2065. — *Rapport de la connaissance des terrains avec la tactique.*

2066. La science de la connaissance des terrains ne

396

la p^r

où l'a

20

cette

l'illu

et le

sulte

20

a-t-il

droit

péri

de

éloi

dist

les

grat

rect

veri

d'el

est

de

ren

ma

elle

cou

si

tou

:

coi

l'oi

Pa

l'oi

int

le

l'ir

en

i. Là le g^{er} i qui la commande
de son avant garde, sa position et

par laquelle il compte se défendre. S'il trouve un faible, c'est sur lui qu'il forme rapidement sa action d'attaque. S'il n'en trouve pas, il se met à manœuvrer vis-à-vis de lui; il cherche à lui donner avantage, il emploie toutes les ressources du terrain la tactique pour lui faire illusion sur son projet.

29. Il fait un mouvement offensif sur une de ses pour lui faire dégarnir son centre ou son autre et y former une attaque réelle. Là il lui présente colonnes à distances ouvertes; ici il lui en présente à distances serrées: il fait tant, en un mot, que l'ennemi n'est pas aussi habile que lui, il prend garde, abandonne ou occupe un poste qui le met en danger; ou bien s'affaiblit sur un point, soit en y ayant trop peu de troupes ou de l'arme propre à le défendre, soit en y laissant les troupes les moins bonnes de son armée, et alors cette faiblesse est saisie, et le général habile, manœuvrier, porte sur-le-champ ses efforts sur cette partie faible. Si enfin l'ennemi ne se met en prise ni par sa position, ni par sa disposition, général, qui n'a rien engagé, se retire, prend une position et attend une occasion plus favorable, sans se faire, en se retirant, un aveu d'infériorité, car en répétant souvent cette manœuvre qu'il trouve enfin cette occasion favorable.

30. *Ordre de marche de flanc, suivi d'un ordre de marche de front, pris d'après la circonstance inopprévisible de l'ennemi sur la tête de la marche.* (Plat. VIII.)

1. L'armée en ordre de marche comme en A B, général est prévenu que l'ennemi, qui lui a dérobé la marche, parait en C D, et vient de front à l'arrière pour l'attaquer dans son mouvement.

2. Il se porte sur-le-champ à la tête des colonnes, et suivre son avant-garde, et ayant reconnu l'ennemi, il fait de suite sa disposition pour le recevoir.

3. En avant de lui, et sur la droite est un ruisseau, à la gauche duquel s'étend une ligne de hauteurs, c'est à ce ruisseau qu'il va appuyer son flanc, l'étendant ensuite le long de ces hauteurs. La disposition sera la grande planche.

y portera, en conséquence, la plus grande cavalerie. Sa gauche, composée d'infanterie, le bois *F*, et appuiera au village *G*, où il y a une brigade d'infanterie. Le reste de sa cavalerie bataille derrière ce village et dans différents points qui sont le long du bois de la gauche, afin d'appuyer l'infanterie qui le défend. Sa position doit être indiquée aux officiers généraux, chefs de bataillon, ou ils doivent porter les troupes, général de sa disposition.

2044. Les deux lignes de son aile droite, qui sont à la tête de la marche, se portent dans la plaine *D*, y forment le centre sur une seule ligne, appuyant leur droite et leur gauche aux bois. La seconde ligne, qui forme la seconde colonne, se dirige vers la droite de la position qu'elle doit occuper. Les gardes de la tête de la colonne, y compris la brigade de flanc, doivent former la première ligne droite, et les quatre brigades de la queue. Cette colonne se partage, pour cet effet, en trois colonnes, afin d'arriver plus promptement aux points où elle doit se former. La première infanterie, qui compose le centre de la première colonne, doit, dans le nouvel ordre de bataille, occuper la position; en conséquence, elle se met en mouvement, pour la rapidité du mouvement, en trois colonnes, et se dirige sur les points où elle doit se former. La brigade de flanc, qui est à la queue de la première colonne, se dirige en droite au village de gauche. Les cinq brigades de la tête de la colonne forment la première ligne droite, et les quatre brigades de la queue de la première colonne, se dirigent vers la gauche de la première colonne, se dirigent en avant sur la gauche pour se mettre en arrière des trouées du bois qui est occupé par l'infanterie de cette aile; et la seconde ligne de la première colonne, qui est à la queue de la seconde colonne, se dirige en avant, vient se former en ligne derrière la centre.

2045. L'avant-garde, cependant, se

devant du centre, dans quelque position avant-garde, où elle couvre le mouvement de l'armée, et d'où elle est en mesure de se porter en renfort à la partie la plus faible de l'ordre de bataille, suivant la disposition que le général verra faire à l'ennemi.

2046. Cet ordre de bataille intervient entièrement à l'ordre primitif de l'armée, mais il fait rapidement face à une circonstance imprévue, et les troupes arrivent par le chemin le plus court aux points qu'elles ont à occuper. À la guerre, la méthode ne doit pas enchaîner, elle ne doit pas dégénérer en routine. (Voy. 33.)

2047. On sent, par cet exemple, que le général peut choisir et exécuter facilement toutes espèces de combinaisons de troupes, analogues aux terrains et aux circonstances; et, au lieu de prendre simplement une position défensive, il peut passer de suite à un mouvement contre-offensif, et attaquer l'ennemi dans l'ordre parallèle ou dans l'ordre oblique, et sur le point enfin, qu'il jugera le plus avantageux; car il n'y a pas de machine qui soit plus maniable, plus simple, et susceptible de plus de variétés dans ses combinaisons, qu'une armée qui possède l'habitude des grandes manœuvres. Comment trouver un moyen plus simple, plus prompt pour faire acquérir cette habitude, que celui de l'application des cadres de bataillons de cordes à la grande tactique, dans chaque bataillon?

2048. Il n'y a pas, en France, de canton qui n'ait, comme je l'ai déjà dit, au moins deux bataillons de garde nationale; il sera donc facile, ainsi que je l'ai dit également, de former, dans chaque canton, deux armées de douze mille hommes chacune; de les exercer avec autant de facilité à la pratique de la grande tactique qu'à celle de la petite, d'après les principes qui viennent d'être développés. Et quand on les aura progressivement appris, quand on se sera exercé sur l'ouverture des marches de front et de flanc, suivies des ordres parallèles et obliques, on fera agir ces armées l'une contre l'autre, pour apprendre à combiner ces différents ordres sur la première disposition de l'ennemi, et à les modifier à la vue des changements.

aura pu faire, profitant de tous les avan-
pourront offrir les terrains et les circonstan-

2050. C'est là que les officiers-généraux et
les officiers du génie et autres, apprendront
parties de la science militaire; c'est là qu'on
qu'il y a dans la manière d'occuper une pos-
avec une division ou un corps quelconque, et
de détails qui ne regardent pas le général en
seulement les commandans de ces corps. On
à occuper une hauteur un peu plus avant
avant ou en arrière des points donnés;
troupes, qui ne sont pas en action, derrière
à couvert du canon; faire de légers change-
l'alignement, quand ils peuvent être avantag-
dre, en un mot, sur soi tout ce qui, en
quelque avantage, ne fait pas contre-sens à
bataille, et concourt à remplir plus partie
l'objet de la disposition générale.

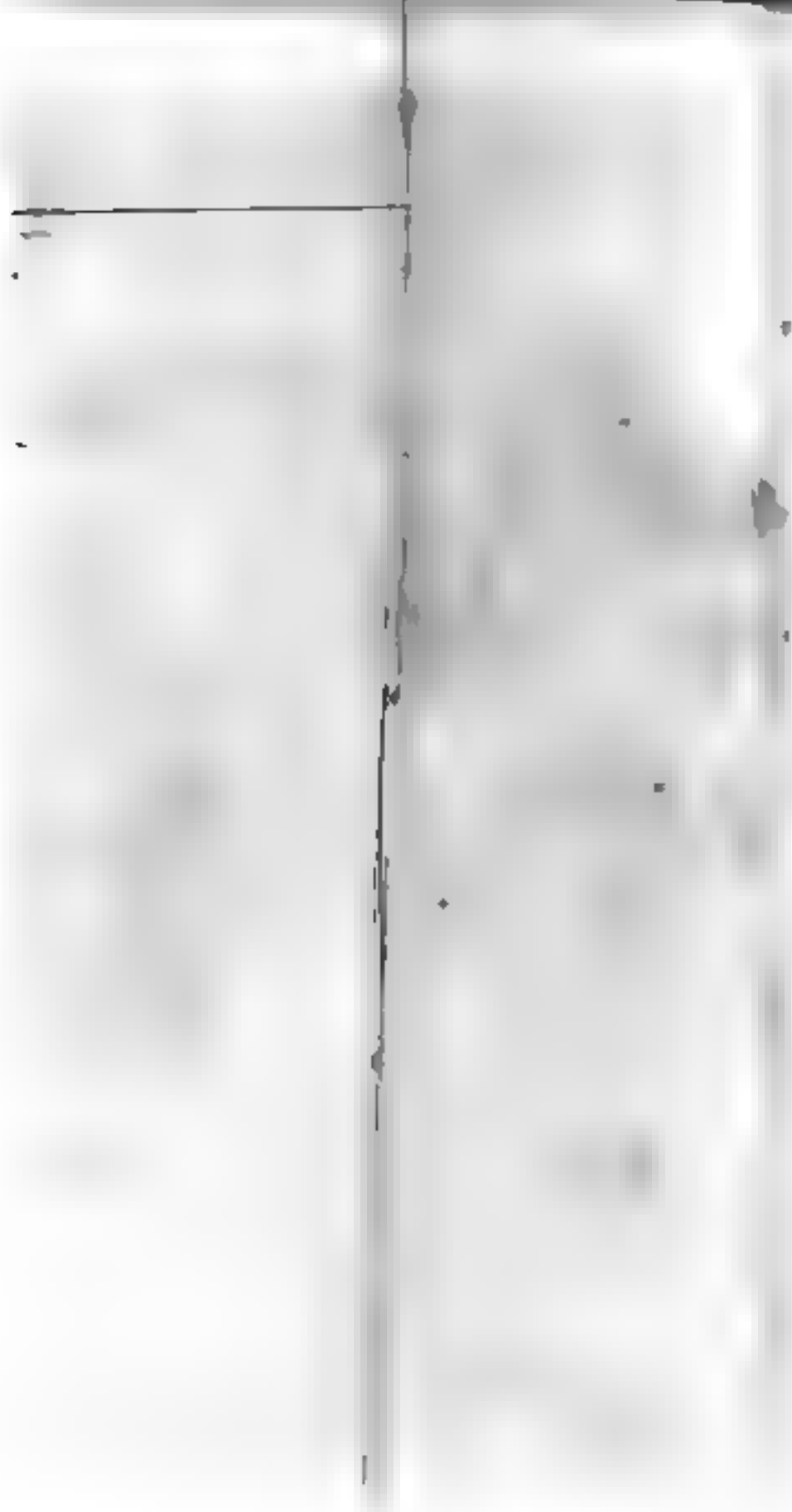
2051. Est-il, enfin, un moyen plus sim-
onctueux, d'enseigner sur tous les points de
par des cours-pratiques, toutes les bran-
grand art, la guerre, sous la direction du
ment, et de former, en temps de paix,
troupes et d'habiles officiers?

2052. — *Application de la Tactique aux
bataille défensifs.*

2053. Que d'armées battues pour avoir
ment étalé les premières leur disposition, et
là l'ennemi à combiner avantageusement u-
tion offensive sur elles!... On doit donc s'oc-
essentiellement de l'ordre défensif, pour y
les troupes et les généraux. C'est surtout da-
nœuvres de deux armées qu'on peut donner
des leçons très-vraisemblables.

2054. La tactique offre à la défense les m-
tages qu'à l'attaque; elle est également
d'être employée par les deux partis. C'est à
la possède, et qui l'applique le mieux, qu-
les services les plus signalés.

2055. Un général habile et tacticien, i-
cessité de recevoir une bataille, ne dé-





points de défense qu'après avoir reconnu ceux où l'ennemi veut faire effort. Il tiendra son armée en colonnes sur le champ de bataille qu'il devra occuper, afin de ne déterminer la répartition de ses troupes que sur celle des troupes de l'ennemi. Il occupera les points d'attaque par des têtes de troupes, et tiendra derrière, et entre eux, la reste de son armée en colonnes, afin de porter ses forces où l'ennemi portera ses efforts, se mettre en prise, et s'exposer à être attaqué lui-même.

2056. C'est en plaine surtout qu'il ne faut déterminer son ordre de bataille que sur celui de l'ennemi, puisque dans ces positions c'est le nombre des troupes, c'est une aile plus ou moins forte, c'est telle ou telle arme rendue supérieure dans une partie de l'ordre de bataille, qui décident du succès de l'action.

2057. Que fera cependant le général ennemi? Il verra des têtes de troupes dans les principaux points de la position qu'il veut attaquer, et au lieu d'une armée en bataille, et disposée pour se laisser compter et battre, il apercevra une armée partagée en colonnes, dont il ne pourra juger ni la profondeur, ni les projets. Manœuvrera-t-il? cette armée manœuvrera aussi. Cherchera-t-il à lui donner le change? elle se tiendra en garde contre lui, et tâchera de lui faire illusion à son tour. Se décidera-t-il à attaquer un point, et rassemblera-t-il ses forces pour l'emporter? les forces de cette armée se réuniront pour le défendre. Ce sera, enfin, à qui l'emportera de génie et de célérité dans les manœuvres; à qui fera des combinaisons si habiles, qu'il puisse attendre le parti que prendra l'ennemi, en ne conservant que le temps nécessaire pour achever sa disposition au moment où il arrivera sur lui. Il n'y a que l'habitude réfléchie de ces manœuvres qui puisse rassurer les troupes contre cette contenance, qu'elles prendraient pour de l'incertitude.

2058. *Rapport de la science des fortifications avec la tactique et la guerre en général.*

2059. Ces deux sciences sont intimement liées l'une

relativement à leur nombre, à leur
troupes, à leur nombre, à leur
qui les anime, à ces différens objets
côté de celui qui défend que de celui
d'où il résulte que, pour être tacticien,
maître la science de l'ingénieur, et que
génieur il faut être tacticien.

2060. Toute fortification suppose des
une troupe inférieure en courage, en
toutes les fois qu'un général se sentira
mandera des troupes manœuvrières, il
de mettre des retranchemens devant
l'offensive, manœuvrera, attaquera. Il
qui se couvrira de lignes sera tourné,
s'étant lié les mains, il ne sera plus en
craindre l'offensive à l'ennemi; il rep
mide, découragée; se soumettra à re
dispositions de l'ennemi, ce qui est d
chec; il se réduira à la défensive la
plus inégale.

2061. Il est cependant des cas, très
moins inférieure occupe une position
relativement les projets de l'

s points placés vis-à-vis des débouchés par où l'ennemi doit arriver. On fortifie encore les points pour la défense desquels on ne peut disposer que d'un petit nombre de troupes sur le courage et les manœuvres auxquelles on compte le moins; tandis qu'on réunit dans les lieux nus et ouverts l'élite et le plus grand nombre de ses troupes, pour y préparer contre l'ennemi une disposition vigoureuse, prête à devenir offensive au moindre faux mouvement qu'on lui verrait faire.

2062. Si une armée doit rarement employer les re-tranchemens, un poste qui doit tenir ferme pour attendre du secours, où le petit nombre de braves, quelque peu en posté qu'il soit, peut être écrasé par la multitude, doit être fortifié.

2063. Les corps détachés pour couvrir une plus grande étendue de pays que celle qu'ils peuvent occuper, leur devoir n'étant pas de combattre, mais d'avertir, ne doivent pas se retrancher. C'est en manœuvrant, en se tenant sans cesse en mouvement, qu'ils peuvent atteindre leur but : s'ils se retranchaient, ils s'exposeraient à être dévêtus par l'ennemi, qui aurait le temps de combiner avec eux un mouvement offensif.

2064. Un officier qui commande des troupes doit avoir les connaissances nécessaires pour la construction, l'attaque et la défense des fortifications de campagne, pour distinguer les circonstances où elles sont nécessaires, inutiles ou funestes; les combiner avec l'objet qu'on se propose, avec ce que peut l'ennemi, et ne pas abandonner la décision de ce qu'on doit faire à la détermination d'un ingénieur, s'il n'est pas homme de guerre et tacticien. Peu de mois suffisent à un officier pour acquérir ces connaissances; et, en figurant, dans nos manœuvres précitées, des attaques et des défenses de différens genres, comme de re-tranchemens, de postes, etc., on se formera promptement l'œil et le tact propre à bien discerner ces différens cas.

2065. — *Rapport de la connaissance des terrains avec la tactique.*

2066. La science de la connaissance des terrains ne

peut être
tique, et
la méré-
ciens, et
doivent
core le
que le
troupe.

2067.
vent com
attaque.

2068.
c'est t
et les
geux à
nemi qu
vaincre.

2069. Mais que . . . position, quelque bon
qu'elle soit, à un cer- . . . bile et manœuvrer l'
peut-elle pas être tou . . . loin, si ce n'est de pe
et alors l'armée qui l'occupe n'est-elle pas obligée
l'abandonner ? Cette position, formidable par-devant
l'est-elle par-derrière ? et, attaquée par ce dernier co
ne peut-elle pas devenir désavantageuse ? Rien n'est
pendant plus possible : l'ennemi saura dérober un
vement, ou même, sans le dérober, il se portera à
couvert sur le flanc ou sur le derrière ; pour exécuter
ce mouvement, il se chargera de vivres pour haut port
et se passera de ses équipages.

2070. Enfin une armée bien exercée et bien co
manlée ne doit jamais trouver devant elle des postes
qui l'arrêtent, ou qui la forcent d'attaquer avec désa
tage des troupes qui y sont établies, à moins que ce
soit une de ces positions qui touchent à l'objet qu'
veulent couvrir, ne laissant la ressource de manœuv
rer sur leurs derrières ni sur leurs flancs.

2071. PROPOS. Tenir des propos indiscrets, libe
satiriques, ou qui marquent de l'inquiétude, les sou
ffrir, même dans les armées, est une faute de la part
des généraux. Tenir, au contraire, des propos q

idée que comme une branche de la
e-ci doit toujours être considérée com
ce ; ainsi, les officiers doivent être ten
ir disposer et manier les troupes : ils
oublier que les troupes défendent plus
ons qu'elles ne sont défendues par el
n'est jamais que l'accessoire, et que
e principal.

id une armée sait manœuvrer, et qu
e, il est peu de positions qu'elle ne p
sont qui fassent abandonner à l'ennemi.

qu'une bonne posi
de terrain dont le
s emplacements av
ber, et présentant à l'
r des obstacles diffi

uent la tranquillité de l'âme, le calme des passions, confiance dans les troupes et dans les projets qu'on a formés, est une conduite qui doit produire les meilleurs effets, et contribuer au succès.

1072. **PRUDENCE.** Toute prudence ayant pour but résultat quelconque, il faut, en chaque affaire, s'en proposer un glorieux, et qui couronne dignement les vœux auxquels il faudra se livrer pour y parvenir.

1073. En se proposant une fin, il est important de bien examiner s'il est en notre pouvoir d'y atteindre. La témérité commune parmi les hommes, et surtout même les militaires, fait souvent hasarder des entreprises du succès desquelles on ne peut raisonnablement douter. On ne doit pas oublier que des obstacles invincibles, et qu'on ne peut surmonter, causent des désastres si grands que tous les avantages qu'on avait en vue.

1074. Une autre règle de la prudence est d'appliquer à l'avenir l'expérience du passé : rien ne ressemble plus à ce qui se fera que ce qui s'est déjà fait. Quelque nouveauté que l'on aperçoive dans les conjonctures particulières, les ressorts et les événements sont les mêmes en rapport à la conduite.

1075. Une autre maxime est d'apporter à tout ce qu'on fait toute son application, en craignant toujours de se tromper, ce qui prévient l'aveuglement et pourraient donner une trop grande confiance, et le plaisir de voir sa présomption confondue par les événements.

1076. *Soldats, armes, chevaux, hardiesse, vaillances,
Ne servent que bien peu sans conseil et prudence.*

J. CHASSAN, en 1646.

1077. Ce n'est pas tout d'être vaillant et hardi, dit l'auteur, il faut être sage, il faut prévenir tout ce qui peut survenir, vu qu'aux armées les fautes sont irréparables : la plus légère entraîne souvent après soi une grande perte.

1078. La prudence est la première des vertus avant l'entreprenre, la seconde quand on a entrepris.

2079. **PUITS**, trous faits en terre devant marcher pour en couvrir les approches; ils ont six à sept pieds de diamètre, une forme conique et toute la profondeur qu'on a pu leur donner. Ils sont d'un grand excellent quand on a pu les remplir et les couvrir. On plante dans le fond des puits des piquets par le haut, en les disposant de manière à se présenter partout leurs pointes. On fait les uns près les uns des autres, et la terre qu'on a employée sur les bords, qu'on relève en dos de charrue, on creuse aussi au fond des fossés. (V. Plans



2080. **QUARTIERS** (*Enlèvement de*). Il est plus facile de se faire de nuit, ou à la petite pointe du jour, que de jour, plus aisés à exécuter si ce sont des quartiers de campagne, parce qu'ils sont ordinairement moins soigneusement gardés.

2081. La résistance des quartiers de campagne est beaucoup moindre, à cause de l'embarras que font les chevaux. Comme le butin en est plus copieux et plus embarrassant à ramener en sûreté, ils doivent être faits d'une manière toute différente de ceux de l'infanterie. Comme l'avis de l'entreprise peut être promptement porté au quartier voisin, et que l'armée, il ne faut apporter à l'exécution que qu'une petite partie des troupes, afin d'être en mesure de résister à l'impétuosité de ceux qui peuvent venir au secours, que leur diligence à arriver empêche toujours de charger avec succès.

2082. Il est nécessaire, pour ces sortes d'entreprises, de monter en croupe de l'infanterie. Elle peut franchir aisément les barrières et les retranchemens, la cavalerie de monter à cheval, tire des coups de chevaux, les monte, et si dans la retraite il y a quelque défilé, elle peut, si on est pressé par l'ennemi, mettre pied à terre, et faciliter la marche.

2083. L'enlèvement des quartiers d'été

facile à exécuter, à moins qu'on n'attaque ces quartiers sur plusieurs côtés, avec grande supériorité de feu, et la nuit, lorsque l'on sait que la garde est mal disposée et trop faible.

2084. Si un quartier d'infanterie ne peut être gardé, faut d'abord mettre le feu dans tous les endroits par lesquels il aura pu être abordé, parce que cet embrasement empêchera les troupes de se rassembler et de former, pour faire plus de résistance, ou quelquefois même de repousser l'attaquant qui sera partagé, et tant les soldats, plus difficiles à tenir la nuit que de jour, seront peut-être débandés pour piller les maisons, sans en avoir le moyen de savoir si l'on est entièrement maître des quartiers.

R.

2085. RAMPE (*Fortification*), passage en pente douce pratiquée sur un talus, pour monter d'un terrain inférieur sur un supérieur.

2086. REDAN, pièce de fortification composée de deux faces (1069), formant un angle saillant de 60 à 90 degrés; on l'emploie dans la construction des redanchemens et des lignes. (*Pl. XVI, fig. 1. 2130, 1087.*)

REDOUTE. (*Voyez Retranchement.*)

2087. RENFORT. Un général qui attend un renfort et dont les troupes doivent se tenir sur la défensive, et ne point se commettre avec l'ennemi avant qu'il ne soit arrivé. Il doit, pour cet effet, occuper un camp sûr où l'ennemi ne puisse pas le forcer à combattre malgré lui. Il y a des circonstances où l'on doit cacher à l'ennemi, lorsqu'il est possible de le faire, le renfort qu'on a reçu, et cela afin de le surprendre, en l'attaquant dans le temps qu'il croit que la faiblesse de l'armée qu'il a en tête ne lui permettra pas d'engager le combat.

2088. REPRÉSAILLE. Celui qui l'emploie n'est point un homme injuste; mais ce droit fictif de société.

qui autorise l'ennemi à sacrifier aux horreurs militaires, des villes innocentes en tendu qu'on impute à leur souverain, est politique barbare, n'émanant jamais du drapeau, qui abhorre de pareilles vengeances, connaît que l'humanité et les secours qu'elle s'en abstient à une plus grande importance. Le respect et l'affection qu'elle lui concilie, l'idée qu'elle donne de sa bonté, seront toujours plus avantageux que tout ce qu'elle aurait fait souffrir à des innocents.

2089. RÉSERVE, partie de l'armée qui est réservée pour s'en servir où il en est besoin, ne campe pas ordinairement avec l'armée, mais à une distance à portée de la rejoindre. Le poste de la réserve est derrière la seconde ligne.

2090. Les réserves sont ordinairement de cavalerie et d'infanterie. On en a vu jusqu'à six dans les grandes armées. Le général s'en sert dans les endroits qui ont besoin d'être soutenus.

2091. Un général intelligent ne doit combattre ses troupes sans les faire soutenir par des réserves, parce qu'autrement le moindre avantage de la première ligne suffit pour la faire battre.

2092. La réserve doit être composée de troupes, usage qui a été consacré par les Romains, qui plaçaient leurs plus braves soldats dans la réserve, et qui en formaient une espèce de

2093. RETRAITE. A parler exactement, ce n'est qu'une espèce de fuite; car se retirer, comme le chevalier de Folard, c'est fuir, mais c'est un art, et un très-grand art.

2094. Les retraites supposent les principes qui concernent le passage des rivières et une grande tactique. Il faut de plus, pour bien se retirer, avoir le jugement et le coup-d'oeil pour changer ou varier les dispositions suivant les circonstances des temps et des lieux.

2095. Lorsqu'une armée, après tous ses efforts contre l'ennemi, est forcée de lui abandonner le champ de bataille, elle se retire. Si elle le fait en bon ordre, sans perte d'artillerie et de bagages, elle opère une belle retraite. Il est difficile de résister devant un ennemi vif et intelligent, car, s'il poursuit à toute outrance, la retraite se convertit bientôt en déroute.

2096. Une armée que les forces supérieures de l'ennemi obligent de quitter un pays, opère aussi une belle retraite, lorsqu'elle la fait sans confusion et sans perte d'artillerie et de bagages.

2097. Comme le succès des batailles n'est jamais certain, les retraites doivent être toujours prévues et arrangées dans l'esprit du général avant le combat. Il ne doit plus être question que de prendre, lorsqu'il en est besoin, les mesures nécessaires pour les exécuter sans désordre et sans confusion.

2098. L'objet qui mérite le plus d'attention, dans les retraites, est la marche des troupes ensemble et toujours en ordre de bataille. Il faut éviter avec soin tout ce qui pourrait leur donner occasion de se rompre ou de fuir en désordre. Dans ces momens critiques, le général a besoin d'un grand sang-froid et d'une grande présence d'esprit pour veiller au mouvement de toute l'armée, pour la rassurer, pour lui donner de la confiance, et même la tromper, s'il est possible, sur le danger auquel elle se trouve exposée, pour faire en sorte qu'elle ne se persuade pas que tout est perdu, et que la fuite seule peut la mettre en sûreté. C'est un art qui n'appartient qu'aux grands capitaines, les médiocres ont peu de ressources dans ces occasions. *ils ne savent que dire, et tout est à l'abandon.* Sous des chefs de cette espèce, les retraites se font avec beaucoup de perte et de confusion, à moins qu'il ne se trouve des officiers généraux assez habiles et assez bons citoyens pour avoir suppléé à l'incapacité du général.

2099. L'armée est partagée, dans les retraites, sur autant de colonnes que les chemins et les circonstances le permettent. Les bagages et la grosse artillerie ont même quelquefois de particulières, auxquelles on donne des escortes assez nombreuses pour rejoindre les dé-

chemens ennemis qui voudraient s'en emparer l'artillerie légère reste dans les colonnes d'infanterie à la queue, pour assurer la marche, en cas qu'elle veuille attaquer.

2100. L'arrière-garde est composée d'infanterie et de cavalerie, suivant les lieux que l'on doit tenir. En pays de plaine, c'est la cavalerie qui assure la sûreté de l'armée, ou qui couvre sa marche; dans les pays couverts, montueux ou fourrés, c'est l'infanterie. Cette arrière-garde doit être commandée par des officiers braves et intelligens, dont la bonneterie soit capable d'inspirer de la fermeté et du courage, pour les mettre en état de résister courageusement aux détachemens que l'ennemi envoie à la poursuite de l'armée.

2101. Si ces détachemens s'approchent de l'arrière-garde pour la combattre, on la fait arrêter et combattre avec vigueur, lorsqu'on se trouve à portée. Après avoir repoussé l'assaillant, on continue de marcher toujours en bon ordre et sans précipitation; l'arrière-garde sert aussi de couvrir les flancs des colonnes et des détachemens capables d'imposer aux différens détachemens envoyés pour les couper.

2102. Lorsque l'armée qui se retire est obligée de passer des défilés, on prend toutes les précautions possibles pour que les troupes n'y soient point inquiétées et que l'ennemi n'y puisse point pénétrer; on détruit les ponts après les avoir dépassés (voir l'article sur la garde), on gâte les gués et l'on rompt les chemins, tant que le temps peut le permettre, pour arrêter l'ennemi dans sa poursuite.

2103. L'armée en retraite cherche à occuper des postes avantageux à quelques marches de l'ennemi; elle ne puisse être forcée à combattre malgré elle; bien elle se retranche ou se met derrière un fort, dont elle est en état de défendre le passage.

2104. Si l'armée est fort en désordre et ne puisse pas tenir la campagne, on la disperse en petites places les plus à portée, en attendant qu'elle puisse venir les secours dont elle a besoin pour résister à l'ennemi. On lui fait aussi quelquefois

exposés retranchés sous de bonnes places, où l'ennemi ne peut attaquer.

3105. Lorsqu'on veille avec attention sur tout ce qui peut contribuer à la sûreté d'une armée, et qu'on marche toujours en bon ordre, une retraite peut se faire sans grande perte, mais le succès dépend entièrement des bonnes dispositions et surtout de la fermeté du général. Il doit agir et commander avec la même tranquillité qu'il le ferait dans un camp de paix. C'est le courage d'esprit, supérieur aux événements, qui caractérise les grands capitaines et qui fait les grands généraux. Ce qui doit donner de la confiance à un général dans les retraites, c'est l'opinion avantageuse qu'il sait que l'armée a de ses talens et de son courage. En le voyant manœuvrer paisiblement et sans crainte, elle se croit sans danger, comme la peur alors ne trouble pas le soldat, il exécute tout ce qui lui est ordonné, et la retraite se fait avec ordre et, pour ainsi dire, sans perte : il ne s'agit pour cela que de la tête et du sang-froid du général. En effet, quelque avantage que l'ennemi ait eu dans le combat, il ne peut rompre son armée pour la mettre tout entière à la poursuite de celle qui se retire ; une démarche aussi imprudente peut l'exposer à voir changer l'événement de la bataille, pour peu que l'armée opposée ne soit pas entièrement en désordre et qu'on puisse en rallier une partie. C'est une maxime, dit un grand capitaine, que toute troupe, quelque grande qu'elle soit, si elle a combattu, est en tel désordre, que le moindre qui survient est capable de la défaire absolument.

3106. Le général ennemi ne peut donc faire poursuivre l'armée qui se retire, que par différens détachemens plus ou moins nombreux, suivant les circonstances, et cela pour la harceler, tâcher de la jeter dans le désordre et de lui faire des prisonniers. Mais ces corps détachés, une arrière-garde formée de troupes bonnes et bien commandées, suffit pour leur en empêcher. L'armée victorieuse ne peut avancer que lentement, elle est toujours elle-même un peu en désordre après le combat, le général doit s'appliquer à la rallier et à la mettre en état de se mettre de nouveau

ligne; si l'armée opposée se ralliait et revenait, ou si la défaite n'était que simulée, comme il y a plusieurs exemples, la victoire se changerait en victoire. Or, c'est une chose longue et difficile de rebien bon ordre, pour combattre de nouveau, une vient de combattre: les uns s'amusent au péril, et les autres se sachent de retourner au péril, et semblent sont tellement émus, qu'ils n'entendent pas entendre aucun commandement. À ce moment précieux, on a le temps de s'éloigner fort incommode par des corps détachés, pour avoir fait les dispositions nécessaires pour les combattre. C'est ce qui fait penser qu'une armée bien qui se retire, ne devrait perdre autre chose que le champ de bataille; aussi voit-on dans l'histoire les généraux habiles, en perdant une bataille, donnent guerre à l'ennemi que le terrain sur lequel ont combattu. C'est beaucoup perdre, à la vue l'espérance d'avoir bientôt sa revanche ne pas pour cela. Cette perte doit, au contraire, aiguillonner le soldat, particulièrement lorsqu'il n'y a rien à reprocher au général.

2107. Quoiqu'une retraite soit capable d'être dirigée par un général, ce n'est pas la seule ressource qu'il a. Un grand capitaine, après la perte d'une bataille

2108. Se retirer bravement et fièrement, c'est quelque chose, c'est même beaucoup. Ce n'est pas le plus qu'on puisse faire; la bataille n'est pas moins perdue, si l'on ne va pas plus loin que fera un général de premier ordre: il n'essaiera pas de rallier les débris de son armée, mais se retirera en bon ordre sous les yeux du vainqueur. Il méditera sa revanche, retournera sur ses pas avec son reste, avec d'autant plus d'espérance que le coup sera moins attendu et d'un nouveau; car qui peut s'imaginer qu'une armée terrassée soit capable de prendre une telle revanche? c'est pourtant ce que bon nombre d'exemples prouvent.

2109. Ces sortes de desseins ne sont pas de la routine ordinaire, qui ne les conduit pas à

rend ; ni des généraux qui la prennent pour guide de nos actions. Il est aisé de s'apercevoir que les grandes parties de la guerre y entrent : le détail, les précautions et les mesures qu'il faut prendre pour réussir sont usées, et ces soins ne sont pas toujours à la portée des esprits et des courages communs.

2110. Il faut toute l'expérience d'un grand capitaine, la présence d'esprit et une activité surprenante à enser et à agir ; un profond secret gardé avec art. Cela ne suffit pas encore, si la marche n'est tellement concertée que l'ennemi n'en puisse avoir la moindre connaissance : quand il aurait pris toutes les mesures imaginables avec ces précautions, ces dessein manquent souvent de réussir ; mais il faut qu'un habile homme en décide.

2111. Les retraites qui se font pour abandonner un pays demandent aussi beaucoup de réflexions et des observations pour les exécuter heureusement. On ne saurait avoir une connaissance trop particulière du pays, de la nature des chemins, des défilés, des rivières et de tous les différens endroits par où l'on doit passer. On doit diriger sa marche de manière que l'ennemi n'ait pas le temps de tomber sur l'armée dans les passages des rivières, des défilés. Quand on a tout combiné, tout examiné, on peut juger du succès de la retraite, en mettant en ligne de compte le temps dont on a besoin pour se placer hors de danger.

2112. La marche d'une armée en retraite doit être vive et légère. Les équipages doivent prendre les devants ; mais il faut faire en sorte que l'ennemi ignore pour quel sujet. Il y a plusieurs manières de cacher les dessein qu'on a de se retirer. (Voyez Marche, Passage de rivière.) Avant de mettre l'armée en marche, il faut avoir bien prévu les accidens et les inconvéniens qui peuvent arriver, pour n'être surpris par aucun événement inattendu.

2113. Il y a encore les retraites que peuvent faire des troupes en garnison dans une ville, ou renfermées dans un camp retranché, etc.

2114. Une garnison peut s'évader ou se retirer se-

pas que la ville soit exactement investie, et que les troupes aient beaucoup de chemin à faire pour se mettre en sûreté. Bien concertée, une retraite de cette nature ne peut guère manquer de réussir; le point le plus difficile, c'est d'être pris et de supporter le choc que l'on voulait éviter. S'il y a trop de difficultés à charger des bagages, on les sacrifie à la conservation et au salut des troupes.

21
une
dre
dili
mil.
en l
retra

Comment on peut rallier des fuyards

Aussitôt que vous voyez votre armée en retraite, envoyez en confiance occuper les défilés, et rallier, marcher avec elle, où il conviendra de le faire.

2
des

l'ennemi, continuellement, à moins de rencontrer bien loin de faire fauter. Les soldats iront à la fuite. Les soldats iront à divers côtés, selon qu'ils auront guidés par la terreur et le caprice, et quand ils se trouveront enfin éloignés de leurs drapeaux et de leurs officiers, ils aimeront mieux désertir que de retourner à leur regiment.

2117. Si, sur le chemin que les fuyards prennent, il y a un gué, un pont, un défilé, derrière lequel, après l'avoir passé, on puisse faire halte sans risque d'être coupé et enveloppé, les officiers détachés auront ordre d'y faire tête à l'ennemi, avec les troupes qu'ils auront ralliées. On suppose qu'en égard à leur nombre et à la position du défilé, ils croient pouvoir se défendre derrière ce poste, et y arrêter ceux qui les suivent dans leur retraite. Il faut d'ailleurs faire attention que tous les ennemis ne poursuivent pas les fuyards par le même chemin, mais qu'ils prennent les routes qu'ont prises les troupes mises en fuite; que plusieurs se débandent pour piller, et qu'il y en a peu qui suivent avec autant de vitesse que les vaincus fuient, plus loin et plus longtemps les vainqueurs suivront les fuyards, et plus ils feront de prisonniers; en harcelant continuellement les vaincus, ils en prendront un grand nombre, plusieurs autres, harassés, blessés, n'ayant pas le

rejoindre leurs camarades, s'arrêteront pour se redresser.

1118. Il se perd beaucoup moins de monde dans un combat malheureux, que dans une fuite précipitée.

1119. Après une défaite, chaque général doit conduire sa troupe par le chemin et vers le lieu qui a secrètement indiqué par le général en chef. (Voyez les dispositions avant une bataille.) Il faut choisir les chemins couverts, et principalement les défilés, quand vos troupes consistent en infanterie, parce qu'alors les ennemis s'abstiendront de vous suivre, par la crainte des embuscades, ou du moins n'emploieront pas la cavalerie, qui ne peut servir sur cette espèce de terrain. Il est si à propos de se retirer sur les places les plus importantes qui ont besoin du secours de votre armée. Enfin, chaque général conduisant ainsi sa troupe par un chemin différent, en ne lui faisant faire halte que le moment qu'il pourra, évite non-seulement la confusion, mais encore que l'ennemi fasse autant de détachemens que les fuyards suivent de route; il arrive ainsi avec moins de chance au lieu du rendez-vous. Il est important que les généraux gardent le secret sur l'endroit où ils conduisent leurs troupes.

120. Si vous avez divers défilés à passer, ayez à l'arrière-garde un détachement d'élite, armé à la légère, qui, après avoir passé le défilé, fera volte-face et arrêtera l'avant-garde ennemie, pour donner à votre arrière-garde le temps de passer les défilés suivans, et si d'un défilé à un autre. L'arme qui composera ce détachement sera appropriée au terrain. Ce détachement embarrassera le passage par tous les moyens possibles.

121. Si, après avoir passé un défilé, vous remarquez que les ennemis vous suivent, rangez secrètement vos troupes en bataille; et lorsqu'il y aura de votre côté un certain nombre de troupes ennemies de passées, tombez brusquement sur elles avec des forces supérieures, et vous aurez le temps de les enlever avant que de plus grandes forces n'aient passé le défilé pour les secourir.

122. Si vous êtes assuré de pouvoir, par le moyen de quelques fourneaux, rendre un chemin imprati-

cable aux ennemis, donnez ordre, une ou deux d'avance, de les pratiquer avec beaucoup de soin de n'en laisser aucune trace. Vous pouvez encore mer près du chemin une embuscade qui tombe l'avant-garde ennemie sitôt qu'elle aura passé. (*Ces mots, Marche, Dispositions avant une bataille, Passage de défilé, de rivière.*) Enfin, un général saurait trop relire les documens anciens et modernes sur les retraites qui ont eu lieu jusqu'à nous.

2123. RETRANCHEMENT. Un des problèmes plus importants de la science militaire, est celui de mettre un petit corps en sûreté et en peu de temps dans la solution, on ne peut, sans s'égarer, s'en tenir aux principes.

2124. Le feu du canon et de la mousqueterie retranchemens ne peut détruire que par sa qualité sa durée.

2125. La quantité dépend du nombre de troupes peuvent l'exercer sur la même étendue de terrain, la durée dépend ou de la grandeur des obstacles que l'attaquant aura à franchir, ou de la longueur de l'espace qu'il aura à parcourir sous sa direction. Toute la théorie des retranchemens est fondée sur ces principes.

2126. Ainsi, opposer de grands espaces dans les points, donner de longs espaces à parcourir dans les intervalles, c'est à quoi l'on doit tendre dans toute condition de retranchement.

2127. Il faut donc multiplier les lignes de feux et les obstacles : pour cela il faut placer les redoutes, et les intervalles, de manière que toutes les parties des retranchemens soient défendues, tant par le feu de dehors qu'en dedans, par des feux croisés infinis meurtriers, en les répartissant de telle manière que l'ennemi ne puisse arriver sur aucun point sans y avoir été exposé pendant long-temps; que l'ennemi y soit plus vivement exposé, s'il parvient à franchir un premier retranchement, et encore plus vivement s'il parvient à franchir un second; enfin, qu'après avoir enlevé

des différents ouvrages, il ait encore à se
contre les mêmes coups.

Il faut balancer également la force de tous
a, fortifier ceux qui sont naturellement plus
s'emparer de ceux que la nature a heureuse-
posés; occuper, autant qu'il est possible, une
lité, coupée par de grandes et fréquentes faces
qui donnent des feux croisés; se couvrir,
toute distance, d'un fossé de douze pieds de
sur vingt-quatre de largeur, que l'on pa-
et dans lequel on pourra faire une capot-
aux étages, au moyen des solives, poutres,
et madriers, que l'on trouve facilement dans
on; enfin employer les abatis.

L'art de l'attaque consiste à distinguer le point
ble d'une position, à y porter ses principales
mendis que, par des attaques simulées, on
tirer, ou du moins de faire tenir en place
de le fatiguer pendant quelques jours, et
trouver dans quelques besoins essentiels. Ces
sont souvent beaucoup d'hommes, mais elles
ont la perte entière de l'armée ainsi forcée dans

Les bonnes lignes sont les bonnes disposi-
on braves troupes (voyez Attaque de camp);
on peut ignorer de quelle conséquence il est
tre et de savoir faire exécuter, avec la plus
ligence, les divers retranchemens. On exer-
ficiers et sous-officiers à tracer l'ouvrage, les
iers à le diriger, et les soldats à l'exécuter.
icrera à cette instruction le temps où les
sont pas libres (1870).

Tout retranchement se compose d'un fossé,
rme, d'un parapet, de talus extérieurs et in-
etc.

Supposé qu'on veuille tracer une redoute,
ni toise, ni cordeau (1870: 712), ni in-

On choisira d'abord l'emplacement le plus
ble, et on accommodera tellement la figure

du retranchement à la situation, que le paraisse avoir été fait pour le retranche

2134. Soit une redoute carrée de qu face. On déterminera aussitôt la direction côté, en prenant un point éloigné, plus et ce point, deux hommes, deux baïonnettes. Sur l'alignement en *A* et en *Planche XV*), on fera quarante pas de l'on mettra une baïonnette; du point quarante pas jusqu'en *D*, dans une direction laire à *AB*. Après avoir marqué le reviendra au point *A*, duquel on part quarante pas de *A* jusqu'en *E*; on verra quarante pas de *E* en *D*, et on mesure gonales, aussi au pas, afin de voir si et remédiant lestement à l'inégalité, sur deux ou trois pas de plus sur un des doute, afin de ne pas retarder le transport du côté le moins exposé, en ne la longueur nécessaire.

2135. Pour juger d'avance la hauteur doit avoir partout, il faut commencer bord intérieur du parapet, et plan angles, des piquets assez longs pour p l'air la ligne des feux avec la ficelle, qu et baisser à volonté, et pour ne pas fera, au pied de chaque piquet, une terre dont le sommet sera à quatre pi dessous de la ficelle.

2136. La hauteur de la ligne de feu sera aisé de déterminer la largeur de l pet, et d'en tracer le bord extérieur travailleurs ne perdent pas de temps, des angles plantés, on tracera le bo fossé à une distance plus grande de de véritable.

2137. La hauteur du parapet ne c moindre de six pieds, afin de couvrir sont dans la redoute, et qu'ils ne puissent nulle part.

2138. Les parapets des grandes

oins douze pieds d'épaisseur en sommet, et quelque-
 is seize, ceux des petites redoutes ont une épaisseur
 : trois à quatre pieds, ce qui suffit contre les coups
 : fusil, ayant soin, dans celles-ci, de ne point laisser
 : herme.

2139. La largeur et la profondeur du fossé se ré-
 ont sur la quantité de terre dont on a besoin pour
 construction du parapet et de la banquette. Lors-
 a'on veut élever davantage le parapet, et le cons-
 uire avec toute la diligence possible, on prend des
 rres des deux côtés, ce qui donne un fossé du côté
 s l'ennemi, et un enfoncement au pied de la ban-
 nette en A (*fig. 3*) ; ceci établi, on procède à la cons-
 truction des profils de la manière suivante :

2140. On tire une droite indéfinie, A B, qui re-
 présente le niveau du terrain, sur laquelle on fait trois
 is de deux pieds (une toise) de D en L, pour la
 anquette ; six à huit pas pour une grande redoute,
 s un et demi à deux pour une petite de E en F.

2141. Pour élever une perpendiculaire A B (*fig. 2*),
 s point A, on portera trois toises de A en C, et
 on attachera au point A un cordeau de quatre toises,
 un de cinq au point C, pour former le triangle
 A B, dont l'angle A sera droit.

2142. Par ce procédé, on élève des perpendiculaires
 définis aux points D E F (*fig. 3*) ; on porte ensuite
 s D en M et de E en N la hauteur de la banquette,
 l'on tire la droite M N ; on porte 4 pieds et demi
 s N en O pour la hauteur du parapet. Après avoir fait
 perpendiculaire F P égale à E O, on en retranche la
 quantité P R qu'on juge nécessaire pour la pente du para-
 pet, et l'on tire la droite O R ; on fait F G égale à la moitié
 s aux deux tiers de F R, et l'on tire la droite R G.

2143. Le talus intérieur du parapet doit être d'un pied
 demi ou deux, que l'on porte de N en S, et l'on tire
 droite O S. Pour celui de la banquette, on porte le
 uble de D M de D en G, et l'on tire la droite M G. Le
 lus extérieur se règle sur la qualité du terrain.

2144. Pour la construction du fossé, après avoir
 orte de G en H la largeur que l'on veut donner à l'
 e fossé, on porte celle du fossé de H en I, et des points

2145. On élève les terres du talus en 4, 5, 6 poudres, et on les bat bien, et que l'on recoupe en bancs qui sont fortes et qu'elles se soutiennent sur le talus, quelques pieds de profondeur, d'une très-grande conséquence.

2146. Le parapet se fait en gazon ou saucissons (1071). La meilleure méthode pour donner aux gazons est celle d'un

2147. On élève les terres du talus en 4, 5, 6 poudres, et on les bat bien, et, lorsqu'on est parvenu à la hauteur requise, on les aplanit; et, après cela, on tend un cordeau pour aligner le gazon que l'on pose sur terre; on continue ainsi le parapet d'une quantité égale à ce qui forme le premier lit, qu'on continue ainsi qu'il est dit n° 2148.

2148. Quand on se sert de fascines pour revêtir le talus intérieur d'un fort, on élève les terres bien battues jusqu'à la hauteur requise, et on tend une ficelle pour aligner le parapet.

2149. Pour construire l'hexagone, on triple la longueur qu'on veut donner à la face d'un redan, et l'on construit un triangle équilatéral B A C (*fig. 3, pl. 16*), dont on partage chaque côté en trois parties égales; on re par toutes les divisions les droites M N, N O, O M, qui formeront, avec les trois premiers, six redans dont les faces auront la grandeur proposée; on tracera le parapet et la banquette en dedans, et ensuite la berme et les fossés du dehors.

2150. Quand on doit placer de l'artillerie dans les renforcements, on élève derrière le parapet une plate-forme aux endroits où l'on jugera qu'on peut tirer le meilleur service des pièces de canon. Cette plate-forme doit avoir de 15 à 24 pieds de largeur, et être élevée de 10 pieds au-dessus de la banquette, de manière à ce que le parapet qui la couvre ne la dépasse que de 2 pieds et demi en hauteur; on y fait une rampe ou deux pour monter les pièces. La construction des rampes, ainsi que celle de la plate-forme, doivent avoir la même solidité. Les terres dont on se sert pour les former ne doivent être trop battues. Lorsqu'on veut se servir de grosses pièces, on couvre la plate-forme de madriers, pour faciliter la manœuvre et tirer plus juste (1217).

S

2151. SAC A TERRE, sac de moyenne grandeur qu'on remplit de terre, et dont les soldats bordent les tranchées ou les parapets des ouvrages pour tirer entre eux. Le sac à terre doit avoir environ deux pieds de hauteur, sur huit ou dix ponces de diamètre. Quand le terrain est dur et de roche, on se sert dans les tranchées de sacs à terre et de gabions; on en fait aussi des batteries dans plusieurs occasions.

2152. SAC A LAINE. Il ne diffère du premier que parce qu'il est rempli de laine; on s'en sert pour les bastions et les logemens, quand il y a peu de terre.

II On abaisse deux perpendiculaires, que l'on fait les à la profondeur du fossé, et des extrémités quelles on tire la droite T U, sur laquelle on part T en X et de U en Y la moitié ou le tiers de la profondeur du fossé, et même beaucoup moins, que le terrain le permet.

2145. La manière la plus régulière pour faire du le talus dans l'excavation du fossé, est de le creuser lits d'un pied de profondeur, faisant à chaque retraite de 4, 6, 8 pouces, selon la nature du terrain ce qui forme des marches fort commodes pendant l'excavation, et que l'on recoupe ensuite. quand les talus sont fortes et qu'elles se soutiennent avec force, quelques pieds de profondeur de plus ont une très-grande conséquence.

2146. Le parapet se fait en gazon (1164), ou en saucissons (1071). La meilleure forme qu'on peut donner aux gazons est celle d'un coin.

2147. On élève les terres du parapet par lits qui battent bien, et, lorsqu'on est parvenu au niveau de la banquette, on les aplanit; et, après les avoir bien battus on tend un cordeau pour aligner le premier lit de gazon que l'on pose sur terre; on élève en même temps le parapet d'une quantité égale à l'épaisseur de la terre qui forme le premier lit, que l'on bat bien. et continue ainsi qu'il est dit n° 1164.

2148. Quand on se sert de fascines ou de sacs pour revêtir le talus intérieur du parapet, après avoir élevé les terres bien battues jusqu'à la hauteur de la banquette, on tend une ficelle au pied du talus du parapet pour aligner le premier saucisson, qu'il faut d'enterrer de quelques pouces pour lui donner une assiette plus ferme; après quoi on l'attache avec des piquets de trois pieds de long, que l'on enfonce dans le saucisson au niveau duquel on élève le parapet après avoir bien battu ce nouveau lit de terre sur la longueur du saucisson, on pose un second saucisson sur le premier, et on le fixe avec des piquets qui versent les deux saucissons et s'enfoncent encore avant dans la terre. Ainsi de suite, observant la même chose jusqu'au dernier (1711).

1149. Pour construire l'hexagone, on triple la longueur qu'on veut donner à la face d'un redan, et l'on construit un triangle équilatéral B A C (*fig. 3, pl. 16*), et on partage chaque côté en trois parties égales; on trace par toutes les divisions les droites M N, N O, O M, qui formeront, avec les trois premiers, six redans dont les faces auront la grandeur proposée; on tracera le parapet et la banquette en dedans, et ensuite la berme et les fossés du dehors.

1150. Quand on doit placer de l'artillerie dans les renchemens, on élève derrière le parapet une plate-forme aux endroits où l'on jugera qu'on peut tirer le meilleur service des pièces de canon. Cette plate-forme doit avoir de 15 à 24 pieds de largeur, et être élevée de 15 à 20 pieds au-dessus de la banquette, de manière à ce que le parapet qui la couvre ne la dépasse que de 2 pieds et demi en hauteur; on y fait une rampe ou deux pour monter les pièces. La construction des rampes, ainsi que celle de la plate-forme, doivent avoir la même solidité. Les terres dont on se sert pour les former ne sauroient être trop battues. Lorsqu'on veut se servir de grosses pièces, on couvre la plate-forme de madriers, pour faciliter la manœuvre et tirer plus juste (1217).

S

1151. SAC A TERRE, sac de moyenne grandeur qu'on emplit de terre, et dont les soldats bordent les tranchées ou les parapets des ouvrages pour tirer entre eux. Le sac à terre doit avoir environ deux pieds de hauteur, sur huit ou dix pouces de diamètre. Quand le terrain est dur et de roche, on se sert dans les tranchées de sacs à terre et de gabions; on en fait aussi des batteries dans plusieurs occasions.

1152. SAC A LAINE. Il ne diffère du premier que parce qu'il est rempli de laine: on s'en sert pour les tranchées et les logemens, quand il y a peu de terre.

1153. SECRET. C'est une maxime incontestablement

vaic,
site et le
ne doit
seul
son
lem.

secret et de la diligence dépendent la
sûreté de toutes les entreprises. Le
général ne le doit confier qu'à ses
officiers spécialement chargés du projet arrêté,
et à ce qui les regarde.

1

PRE. (Voy. Général.)

2

qui
vée
per
elle
que
près

SENTINELLE. Elle doit rester à son
poste, à moins qu'elle n'en soit
relâchée. Pendant la durée de sa
fonction, elle est regardée comme
occupée et ne doit pas passer quelque
temps à maltraitée ou punie.

2155. SIGNAL. Il est quelquefois possible
d'employer les signaux pour
communiquer des mouvements
à une détachée, et de se
à cet effet de ceux dont on fait usage pour les
vagues de flottes; ils porteraient plus promptement
avis que des aides-de-camp, sans toutefois supplanter
ceux-ci, par précaution, surtout à la guerre.

2156. SOLDAT. Accoutumez vos soldats à
obéir qu'après avoir chargé avec soin et visé avec at-

2157. Il faut calculer le danger sur son effet
momentané dans l'opinion du soldat, ne pas l'exposer
au danger auquel il ne s'attend pas, et le bien familiariser
avec celui qui le menace; l'occuper et le distraire
le plus fort du péril, surtout quand on a lieu de
craindre que la réalité ne lui paraisse au-dessus de
ce qu'il s'en est faite.

2158. Persuadez bien aux soldats d'infanterie
que la cavalerie n'est dangereuse que pour ceux qui ne
sont pas capables de lui résister; rendez la profession de soldat
digne et honorable, et élevez-le à ses propres yeux. (Voy.
Général, Humanité.)

2159. SERVICE DE TIRAILLEURS. Chaque
compagnie, chaque compagnie de la garde nationale sera

exercés à l'instruction des tirailleurs du Mt-Omer, à laquelle on ajoutera, pour la feux, les signaux suivans : trois reprises de baguette et d'un roulement pour le feu de front ; trois reprises de deux coups de baguette pour le feu oblique à gauche ; trois coups de baguette pour le feu sur le

changement de direction dans le feu a pour donner au chef de la ligne la faculté de diriger le point qui lui présente le plus de résultats ; de réserver l'ennemie, de tirer sur une reconquête, d'officiers supérieurs ou sur une batterie à

RENDEZ-VOUS, injonction de se rendre. On ne doit pas de subir une attaque vive et toutes les fois de la guerre, à une troupe qui défend une position.

RETOUR, attaque des ouvrages des assiégeans. Il est de la dernière importance de savoir à bonne heure à arrêter les progrès des assiégés, il faut, pour faire des sorties, que la troupe soit nombreuse. Une garnison faible est circonspecte dans les sorties.

Si l'ennemi est encore bien loin de la position, les sorties sont très-périlleuses, parce que, avec le canon, il peut leur couper la retraite ; mais, lorsque la troupe est à la seconde parallèle, et qu'il pousse la tranchée en avant, pour parvenir au pied de la position, est alors qu'on peut sortir sur lui.

Les sorties peuvent être ou grandes ou petites. Les grandes doivent être au moins de cinq à six bataillons, ou proportionnées à la garde de la position. Les petites seulement de dix, quinze ou vingt compagnies.

Les grandes sorties ont pour objet de détruire tous les travaux, d'enclouer les canons, de prendre quelque poste abandonné, etc. Les petites est de donner de l'inquiétude aux

ouvriers des têtes de tranchée, et de les obliger à retirer pour gagner quelque temps.

2166. Le moment le plus propre pour la sortie est deux heures avant le jour. Le soldat, fatigué du travail de la nuit, est accablé de sommeil, et, par cette raison, plus aisé à surprendre et à combattre.

2167. On choisit pour les petites sorties des soldats hardis, au nombre de dix à quinze, qui s'approchent doucement des travailleurs et se jettent ensuite promptement dessus, en criant et jetant quelques grenades. Les travailleurs, qui ne demandent pas mieux, prennent la fuite, sans qu'il soit possible de les en empêcher. On ne doit pas de les rassembler de toute la nuit, ce qui la fait perdre aux assiégés. Quand les travailleurs sont accoutumés aux surprises, et qu'ils ne s'ébranlent plus, on fait une bonne sortie à laquelle ils ne s'attendent pas, et qui les renverse sans difficulté, eux et ceux qui les couvrent.

2168. **STRATAGÈME**, ruse employée pour tromper l'ennemi, et dont on peut faire usage dans toutes les opérations de la guerre.

2169. Il consiste à cacher à l'ennemi ce qui est, et à lui faire croire vraisemblable une chose qui n'est pas. Nous avons souvent occasion d'employer le stratagème dans la petite guerre, et rarement dans la grande, parce qu'il est difficile de dérober les mouvements des armées aussi nombreuses que les nôtres.

2170. **SUBORDINATION**. Sans elle, la tactique la plus savante comme la plus simple est inutile, les plans les plus sages avortent; les projets les mieux combinés échouent: la subordination est la discipline. Dans une profession où le subordonné doit, au premier mot de son chef, affronter même une mort assurée, il est nécessaire que l'autorité de la loi réside en toute plénitude dans le moindre supérieur comme dans le souverain même. Mais le supérieur ne doit pas ajouter au despotisme légal dont il est revêtu, un despotisme de fantaisie, aussi fatal aux vertus militaires que le premier lui est favorable. Un abus de ce genre est

i des termes injurieux, qui avilissent à la fois et le supérieur qui en est l'organe et l'inférieur qui en est l'objet.

2171. Un chef qui s'échappe en expressions offensives, cesse d'être le représentant de la loi, calme et justesse, c'est un homme qui en insulte un autre. Les coupables licences de l'autorité sont non-seulement pernicieuses à l'esprit militaire, en attaquant l'homme et la considération, sources des vertus, mais encore elles renversent la subordination, même en rendant méprisable à ses inférieurs celui qu'on a humilié publiquement.

2172. SUITES DE LA VICTOIRE. En gagnant une bataille, on apprend aux dépens de l'ennemi à en gagner d'autres. Une victoire complète applanit les difficultés pour courir de succès en succès, augmente la confiance des troupes, diminue ou l'ôte en entier à l'ennemi.

2173. Le premier soin du général doit être de pourvoir au soulagement des blessés et à la sûreté des prisonniers. Si la victoire lui a coûté beaucoup de monde, est quelquefois prudent d'en faire enterrer une partie secrètement, pour cacher la perte et ne pas diminuer le courage des troupes.

2174. La victoire augmente d'autant plus la sécurité qu'elle est plus décisive; il faut bien se garder de relâcher sur la vigilance et la discipline, ni sur aucune précaution, afin de n'être pas surpris par l'ennemi qui, quoique vaincu, n'est pas anéanti. Il faut surtout réprimer la licence du soldat, et l'empêcher de livrer à des excès dont l'indiscipline et l'insubordination sont toujours la suite.

2175. La soif du pillage n'est pas moins dangereuse; le pillage souvent la victoire, ou du moins elle empêche de la compléter et d'en profiter.

2176. Dans une guerre offensive et défensive, on ne doit regarder une victoire comme décisive, quand elle vous ouvre le pays ennemi, ou chasse l'ennemi du vôtre, ou enfin vous procure des avantages importants.

2177. A l'instant que les corps de l'armée sont dispersés il faut, en les poursuivant vivement et cependant avec prudence, ne pas leur donner le temps de se reconnaître. (*Voy. Poursuite.*) On ne doit user de ménagement avec les vaincus, ne pas les traiter avec inhumanité, ni même avec sévérité, à moins qu'ils ne le méritent.

2178. Il faut tenir scrupuleusement les promesses qu'on leur a faites, à moins que la conduite présente de l'ennemi ne vous oblige à des modifications. (*Voyez ce mot.*) On ne doit pas s'appuyer sur le peu qui leur reste; cette maxime est dictée par l'humanité (*voyez ce mot*) et la prudence; car on peut tout craindre des gens qu'on réduit au désespoir.

2179. On doit observer les mêmes ménagements à l'égard des pays conquis. Il faut bien se garder de leur ôter leurs lois et leurs coutumes, ni de leur rendre le joug fatigant; leur ressentiment est quelquefois plus à craindre qu'on ne le pense. D'ailleurs, en ruinant le pays on s'ôte des ressources, soit pour en tirer des subsistances pendant la campagne, soit pour établir des quartiers d'hiver.

2180. Si vous ne songez qu'à entasser victoires sur victoires, cette combinaison finira par vous faire échouer.

2181. — *Suites d'une défaite.* Quelque désastre qu'ait essuyé une armée, tant qu'il reste du courage et de la bonne volonté aux troupes, un général habile ne se désespère pas de vaincre à son tour. Celui qui a l'âme élevée, et qui est capable de grandes choses, ne laisse jamais abattre par le mauvais succès. Une défaite n'anéantit pas le vaincu; souvent les pertes qu'il a essuyées ne sont guère plus considérables que celles du vainqueur; il arrive rarement qu'elles le privent du quart de son armée. Ce mal est peu de chose avec des troupes disciplinées et des officiers instruits; mais, faute de ces moyens de réparation, les soldats finissent au seul nom de l'ennemi victorieux.

2182. Quand les troupes prennent la fuite, il faut les suivre, leur persuader de se retirer avec ordre, les rallier insensiblement. On doit ensuite leur

is exacte discipline pour se mettre à cou-
prises de l'ennemi, qui, enhardi par ses
nque guère de faire quelques tentatives.

retraite, faite avec ordre, n'est pas la
ont un général vaincu doit s'occuper.
semble les débris de son armée, il peut
ndre sa revanche, de profiter de la sécu-
neur, de l'espèce de désordre où la vic-
ordinairement, et de la surprise qu'une
ndue doit nécessairement lui causer.

entreprises de cette espèce exigent beau-
gence, d'expérience, de présence d'es-
t et d'activité; et le succès dépend entiè-
nanière dont on a conçu le projet et dont

at encore que les troupes soient bien
humiliées d'avoir été vaincues. On ne
ver trop d'impétuosité dans cette attaque,
ligence dans la marche qui y conduit,
dra difficile si vous avez des rivières et
passer. Ne vous chargez de rien d'em-
oint d'équipages, seulement une quan-
e raisonnable. Attaquez de nuit, afin
a surprise de l'ennemi. Si son camp se
e de caves bien fournies en vin, le mo-
ore plus favorable; la sécurité de la vic-
igues de la journée, surtout si on se
temps des chaleurs, auront plongé dans
ois quarts de son armée. Employez en-
ossible, quelque ruse qui accroisse son
et lui prouve qu'en vous foulant aux
rché sur un ressort.

ut mieux tenter les entreprises de ce
de la campagne qu'au commencement,
i elle échouait, l'ennemi n'a pas assez
profiter de ce second succès.

perte que vous avez essuyée dans la
sez considérable pour entraîner celle
aites-y entrer l'élite de votre infanterie,
stinuellement l'ennemi avec votre cava-
il fasse le siège de la place, ou qu'il

se borne à ravager le pays, et que pour
se divise en plusieurs corps.

2188. **SURPRISE**, attaque imprévue. Un général, pour tenter des surprises, est d'ag avec secret et avec une connaissance parfaite de la reprise méditée; de mettre de la diligence, de la vivacité dans l'exécution, coup de prévoyance dans la retraite.

2189. Le secret doit être gardé avec soin, gard de ses propres troupes, de peur qu'il ne l'ennemi par les déserteurs. Il doit aussi être quelques démonstrations qui, en cas qu'il à la connaissance de l'ennemi, détourne son du véritable projet, et la lui fasse porter différent de celui qu'on veut exécuter.

2190. On doit avoir une exacte connaissance conduit au but de l'entreprise, de sa situation naturelle, de celle des troupes ennemies sur lesquelles on veut entreprendre, de leur négligence ou de leur vigilance, et de la protection qu'elles peuvent avoir, soit par le voisinage de l'armée, soit des places ou quartiers voisins, parce que ces connaissances dépend la réussite du projet.

1911. La marche vers le but de l'été
être faite avec un grand secret et beau-
gence, et son prétexte couvert de quel-
apparent.

2192. L'exécution doit être vive et sans peur, pour cela, il faut que chaque commandant ou d'un détachement soit, en arrivant, précisément au lieu par où il doit attaquer, et ce qu'il doit faire, soit que l'on réussisse ou non, soit que le succès en soit malheureux, soit que quelque accident imprévu.

2193. La retraite, soit qu'on réussisse, échoue, doit aussi être faite avec toutes les requises que je ne puis prescrire ici, parce qu'elle dépend de trop de circonstances différentes, doit supposer que celui qui est chargé de la faire est capable de la bien conduire.

4. Le général doué d'un esprit vif cherche continuellement les moyens d'obtenir de petits avantages sur l'ennemi, parce qu'il se prépare ainsi les moyens de résister lors d'un grand événement. Il forme des pratiques secrètes contre les places et armées ennemies; il apprend, s'il le peut, une place, un gros quartier, un fort, un fourrage, un passage, une garde, une armée entière, soit dans sa marche, soit dans son camp. Par ces pratiques secrètes qu'il a dans une place, il sait le nombre d'une garnison, son exactitude ou sa négligence à garder, l'état de ses magasins de guerre et de bouche, le caractère et l'esprit de ceux qui y commandent. Par toutes ces connaissances il forme son entreprise, et ne oublie rien de tout ce qui peut la rendre heureuse. 5. Par celles qu'il a dans les armées, il en connaît l'état, le nombre et la qualité des troupes et de l'artillerie, son approvisionnement en vivres et en bagages, ses précautions dans les marches, dans les camps, dans les convois, dans les fourrages et dans la garde. Sur toutes ces données, il forme son dessein d'entreprendre ce qui lui paraît le plus aisé à exécuter : il réussit, quand il a le talent dont je viens de

6. L'homme qui a le plus d'esprit et de vue est celui qui embrasse mieux tout son projet, qui prévoit tous les petits obstacles qui pourraient faire manquer ou retarder son expédition, afin de les surmonter; et le plus vif dans le moment de l'expédition, parce qu'il voit tout prévu, et qui est le plus précautionné en retraite, lorsque son entreprise est de nature à pouvoir rester dans le lieu où il a exécuté son

7. La première chose à faire quand on veut enlever un poste, est d'étudier scrupuleusement le terrain sur lequel on est séparé de l'ennemi, celui qu'il occupe, celui qu'il a derrière lui, et surtout les chemins par lesquels on peut arriver sur ses communications, en passant à une distance telle du cercle de ses avant-postes, qu'on ne soit ni vu, ni entendu.

8. Pour empêcher l'ennemi d'être prevenu, il faut, quelques heures avant le départ, envoyer deux hommes

et un caporal s'embusquer très au loin sur le sentier qui conduisent vers l'ennemi.

2199. Ils auront pour consigne de se bien l'arrêter tout individu qui viendrait à passer seront munis de cordes pour les attacher à des broussailles.

2200. Le moyen est encore excellent pour l'ennemi d'avoir connaissance d'une marche, qu'on est souvent obligé de faire faire un détachement qui ne pourrait, pendant le courtir tout le trajet. On envoie des caporaux plus loin que le point que le détachement de pendant le jour, s'emparer des chemins et de

2201. Quelque temps avant le départ d'expédition, on fait encore cerner de très des sentinelles, la ville ou le village qu'on a de ne laisser sortir personne. Ces soldats sont reconduits vers la colonne, après que l'expédition assez gagné de terrain pour que les portes de n'aient plus le temps d'en prévenir l'ennemi.

2202. SURPRISES DES POSTES. On a qu'il est possible, priver l'ennemi des postes la hâte qu'il occupe soit pour couvrir un pays la sûreté de ses convois, parce que leur perte a de conséquence.

2203. L'enlèvement de celui qui couvre le blit sûrement les contributions, et donne le moyens de pénétrer et revenir en sûreté, le de celui qui couvre les convois en entraînant perte, et cause toujours la difficulté de les faire au camp, et souvent aussi la nécessité d'abandonner l'entreprise ou un pays pour se rapprocher de l'on doit tirer sa subsistance.

2204. Ces sortes de postes ne doivent jamais être liqués impunément; il faut, suivant leur situation, être muni de tout ce qui en peut être nécessairement brusque et prompt, parce qu'il ne faut pas les enlever avec vivacité, mais il faut avoir calculé le temps de l'expédition de ceux qu'on ait celui de les conduire et de se retirer ou de les mettre en état d'être conservés. C

on qu'on se sert de pétards , lorsque l'ennemi a
 de couvrir les barrières ou portes de quelques
 pas extérieurs qui sont hors d'insulte, ou que le
 qu'on attaque est petit ou peut être embrasé; et
 ne qui sont sur les murailles sont facilement ac-
 par un feu supérieur. La commodité du pétard
 son transport est facile.

5. On peut se servir du canon pour emporter les
 mûres ou parapets dont on pourrait avoir convert
 mûres.

6. On fait des enlèvemens par escalade (voyez
 s), lorsque les postes sont simplement formés de
 illes basses et sans flancs; lorsque les troupes qui
 négligent la garde de nuit, ou n'ont pas assez de
 dans les lieux où elles peuvent être escaladées.

7. On enlève les postes on les attaquant de toutes
 , quand ils ne sont couverts que d'un simple re-
 nement de terre, et quand on peut le faire avec
 mnde supériorité de force, ou en surprenant une
 à la pointe du jour, lorsque ceux qui sont dans
 ne les courent sans observer les précautions pres-
 on pareil cas, et qu'il se trouve par hasard quelque
 roche de la porte où l'on ait pu s'être embusqué.

8. On les surprend par une intelligence, soit avec
 abitans peu affectionnés, et qui ont observé que
 selon se néglige ou est trop faible, soit par la
 pition de quelques gens de la garnison, qui livrent
 cette à l'ennemi.

9. Il est important que les officiers s'instruisent
 se exemples que les bornes de cet ouvrage ne me
 stient pas de donner. Je citerai au lecteur, pour
 puissent se les procurer, l'entreprise de Bodegrave
 79; surprise de Kreiselham en 1688; celle de Neu-
 ; sur Loutz en 1689; d'Entawahingen même ar-
 surprise du château d'Orbassan 1690; de Lauzeme,
 1 année; entreprise de Veillonae, 1691..

10. **SURPRISES des Places.** Une place de guerre
 is-rarement emportée de vive force par surprise,
 u'on emploie l'escalade, le pétard, ou toute autre
 re, mais elle se peut dire surprise, si elle se
 e investie ou dans un temps que sa garnison a été

considérablement diminuée par la sortie de ses troupes pour quelque expédition. ou quand elle n'a qu'une garnison peu nombreuse, et encore décimée par les maladies qui y règnent, quand elle manque de munitions de guerre ou de bouche, et est par son éloignement dans l'impossibilité de recevoir du secours, ou quand elle est enfin attaquée dans un temps où elle manque de choses essentielles à une bonne défense, et dans une conjoncture qui n'aura pas été prévue.

2211. En général, rien ne doit être tenté sans presque certitude de réussir. Il faut donc en premier lieu faire reconnaître, par des espions fideles et capables, le terrain des environs de la place, et tous les moyens qu'on a dans sa garde.

2212. Voici les fautes qui se peuvent commettre dans la place à l'ouverture des portes si elles sont ouvertes trop matin, ou avant la chute d'un boulevart, si on baisse les ponts levés, et si on ouvre les barrières sans les refermer, après qu'on aura fait sortir les troupes tant à pied qu'à cheval pour faire une saine découverte, si la garde de la porte ou celle de la place ne pose les armes au corps-de-garde, avant le retour des gens sortis pour la découverte; si on ne laisse point la nuit, un poste dehors, dans l'ouvrage qui couvre la porte, si la garde d'infanterie de la place n'est point sous les armes, et celle de cavalerie à cheval jusqu'à ce que toutes les clefs aient été rapportées chez le gouverneur, et qu'on lui ait rendu compte, du détail de la place, si les jours de marchés, on laisse entrer sans foule les gens qui viennent aussitôt après l'ouverture des portes, et si, pendant que le marché tient, les gardes ne sont pas sous les armes.

2213. En tous ces cas, on peut exécuter une sortie de vive force, en faisant, à l'ouverture des portes, sortir assez de gens déguisés pour se saisir d'une porte et la tenir ouverte jusqu'à ce qu'on ait introduit dans la place un assez gros corps pour être plus forte garnison, en cas que le terrain des environs ait le moyen de tenir ce corps à couvert, proche la place.

2214. Que si cette place n'a point d'ouvrages

perdus de nuit, qui en couvrent la porte, et l'ait point de fossés, qu'enfin on puisse aborder sans être découvert par les sentinelles, on jeter un pétard dont l'effet peut être suivi par une d'infanterie partagée par divisions, avec des officiers sûrs à la tête de chaque division, qui au-instruits des postes auxquels ils doivent mar-les occuper à mesure qu'ils entreront dans la n doit, à la tête de chaque division, placer des roc des baches pour couper ce qui sera néces-mme herbes ou autres empêchemens. Il faut pûcher qu'aucun soldat ne quitte son rang, ou ile pour piller.

Si, par quelque endroit de la place négligé arde, on peut approcher d'un endroit où la soit assez basse pour être escaladé, ce lieu onnu en dehors pour y proportionner la hauteur les, et en dedans pour y trouver la commodité être en bataille, il faut arriver de nuit dans l silence, placer les échelles le plus près les autres qu'on le pourra, faire monter eu dili-e former en bataille sur le terrain reconnu en le la place, et faire marcher toutes les divi-mme temps pour occuper les postes neces-l'exécution de l'entreprise, se saisir de la porte visine, l'ouvrir aux troupes qui seront restées rs. empêcher que celles-ci ne se débandent nt, et les conduire avec ordre et silence sur s de la ville où elles doivent se former, pour re la garnison qui voudra prendre les armes de r elle-même, et de se communiquer.

Dans toutes les surprises il faut, le plus dili-t possible, se saisir de la personne du gouver- s officiers supérieurs des corps, dont il est e de savoir les demeures bien précisément, eux pris, ils ne se pourra plus donner d'ordre ousser les troupes entrées.

Quand la surprise est faite à la faveur d'une ra-de souterrains, il faut observer le même ordre e mouvemens. Si c'est par eau, il faut spon-ber, aller au combat, un canot que pour aborder

2218. Si c'est par des souterrains, il fa des intelligences dans la place, quelque vert où l'on puisse faire entrer, à la son un certain nombre d'hommes, pour les aux lieux qui leur auront été désignées, e dit ci-dessus. Si la garnison est casernée casernes que les troupes entrées doivent bord et s'en rendre maîtresses. Nous cit ci-dessous, pour servir d'exemple, qu qui ont été surprises par leur faute : Sur en 1676; Gand, 1678; Savillien, 169 1703, etc.

2219. — *Connaissances qu'il faut prendre une place ou lieu fermé.* Vous é ment connaître la situation, les ouvrages des murailles de la place que vous voule afin de pouvoir bien fixer la longueur de de vous munir de tout l'attirail nécessaire

2220. Vous devez encore connaître l garnison, le nombre et l'emplacement : situation des casernes, l'endroit qui e éloigné, parce que c'est le point que vo sir pour votre attaque, en y supposant u modité; car plus les troupes des casernes arriver pour la défense, et plus vos sold temps pour se rendre maîtres des por taquent.

2221. Enfin, vous calculerez bien si vous retirer en sûreté du poste que vou prendre, eu égard aux heures dont vou pour la marche, l'expédition et pour l rapport à la distance des ennemis, qui au secours ou vous couper la retraite. troupes que les ennemis ont dans un a viennent pas au secours de celui que vou prendre, détachez de petits partis qui, p convenable, accompagnés de tambours pettes à cheval, donneront l'alarme à ce l'endroit le plus éloigné du poste que vou prendre, pour qu'en les obligeant à te ce côté, vous les empêchiez d'accourir.

table attaque, ne pouvant d'ailleurs discerner dans nuit le nombre de vos petits partis. Les commandans de ces partis observeront trois choses : La première, de ne sonner l'alarme que peu avant le temps ils présumeront que l'ennemi apprend l'attaque véritable ; car plus tôt, ils se trouveraient prêts bien plus pour aller secourir leurs camarades, dès qu'ils se sont aperçus de la diversion. Il faut donc donner à commandans l'heure précise à laquelle ils doivent commencer à se découvrir, pour y être exacts.

222. La seconde, c'est qu'à un quart de lieue de destination, le chef doit lancer, sur les chemins il y a depuis ce poste jusqu'au lieu attaqué, de ses partis qui, embusqués, arrêteront les courriers ou soldats ennemis qui pourraient en porter la nouvelle à l'autre.

223. La troisième précaution, c'est que, si l'ennemi vient à charger les partis détachés pour faire diversion, partis doivent se retirer par un chemin qui les éloigne du poste attaqué et de l'endroit où vous avez résolu faire votre retraite.

224. Si les ennemis, pour venir au poste surpris, ont défilé à passer, détachez des troupes pour aller couper, avant de commencer aucun mouvement pour surprise.

225. Pour rendre vos ennemis moins vigilans, donnez-leur de fréquentes alarmes chaque nuit, afin que, trompés par les fausses, ils accourent moins vivement aux tables ; amusez-les encore par de fausses propositions de paix ou de trêves, et, pour ne pas manquer à votre prévenance, prévenez-les une heure ou deux avant d'exécuter votre entreprise. Si vous vous tenez éloigné d'eux à une distance telle, que vous paraissiez hors de portée pour surprendre, vous les rendrez moins précautionneux.

226. — *Saison, jour, heure les plus propres à une surprise.* Profitez d'un moment où les ennemis ont un grand détachement hors de la place ou du poste que vous voulez surprendre, pour y trouver moins de résistance.

227. L'hiver est la saison la plus propre aux surprises, parce que la longueur des nuits donne le temps

d'arriver avant le jour, le froid rend les sentinelles pressées et les soldats de garde peu agiles dans les premiers momens d'alarmes, l'obscurité et le vent qui soufflent pendant les nuits d'hiver sont que vos troupes ne soient vues, ni entendues, que lorsqu'elles sont déjà attachées aux murailles, ou qu'elles sont tout-à-fait près des ennemis; du moins ils servent pour commencer la surprise.

2228. Les nuits de pluies ne sont pas favorables aux surprises : elles s'exécutent, pour l'ordinaire, ou avant le jour, heure à laquelle les ennemis dorment profondément, et à laquelle les gardes et les sentinelles sont moins vigilantes.

2229. Les surprises qui réussissent le mieux sont celles qui sont exécutées par des troupes qui viennent de l'étranger, parce que les ennemis, qui n'avaient pas lieu de se défier, sont moins sur leurs gardes. Marchez lentement afin que vos soldats ne soient pas excédés et incapables de soutenir les fatigues du combat.

2230. L'heure qui approche de la pointe du jour est favorable, parce que, peu après être entrés dans le camp surpris, le jour vous sert à empêcher les volées, les désordres, et à bien diriger vos attaques sur les points encore défendus.

2231. Il vaut cependant mieux arriver deux heures avant le jour qu'un quart d'heure après; car on peut être assuré de manquer la surprise, si les ennemis veillent à découvrir vos gens : ainsi, mettez-vous en route deux heures de plus qu'il ne vous faut, afin de parer tous les cas imprévus.

2232. Pour reconnaître le lieu de rassembler en cas d'alarme, faites donner quelques fausses alertes afin que par vos espions, vous puissiez atteindre votre but.

2233. Il faut avoir soin de se munir de tous les instrumens nécessaires à l'entreprise, ainsi que de tout ce qui est nécessaire pour le logement.

2234. Outre les troupes composant le détachement de la surprise, ayez encore une bonne réserve qui puisse au besoin vous secourir ou vous aider dans la retraite. ayez de bons guides. (*Voy. ce mot.*) Si les ennemis se défendent vigoureusement des fenêtres et de quelques maisons bien situées, mettez-y le feu.

2235. On peut surprendre des places en déguisant

ats en payans qui, à un signal donné, s'emparent
armes de la garde d'une porte, de la cavalerie
et des fantassins en croupe, les transportent rapi-
ment, atôt qu'ils entendent la fusillade commencer.
jours de marché, de foire, de fête, sont les plus
pres à ces sortes de surprises. Si vous avez dans la
se quelqu'un avec qui vous êtes en intelligence,
t chez lui que les soldats travestis doivent se rendre
r tomber, de nuit, sur le poste de la porte que
vous voulez surprendre.

236. — *Surprise d'une armée.* On a quelquefois surpris
armée dans son camp, quand elle l'avait mal pris,
ed elle s'était soumise à des hauteurs qui pouvaient
occupées avant qu'elle y fût placée, ou quand elle
ait laissée serrer dans les fourrages ou dans les
es. Ces inconvéniens sont si dangereux qu'ils en-
nent presque toujours la perte de l'armée entière.

237. On ne peut pas toujours exécuter avec brus-
rie ces sortes de surprises; il faut marcher de nuit
e secret et diligence, si c'est pour occuper les hau-
rs sur le camp ennemi. Des qu'on est arrivé, il faut
e reconnaître le poste, afin de profiter de toutes
fautes que l'ennemi aura faites.

238. S'il a derrière lui des défilés, il ne faut pas lui
mer le temps de les ouvrir, d'y placer son infan-
ie, son canon, d'y retirer son bagage, et ensuite d'y
re entrer sa cavalerie à la faveur de la nuit.

239. S'il a sur ses derrières une rivière ou un ruis-
u, il ne faut pas lui laisser le temps d'y établir
ieurs ponts et de s'y retrancher à la tête de son
ap, ni de l'autre côté du ruisseau, et de placer son
anterie et son canon dans les retranchemens pour
vrir les flancs de ses ponts.

240. S'il lui reste assez de terrain pour se mettre
bataille, il faut, avant de marcher à lui, l'accabler
coups de canon, pour augmenter par les fracas la
reur que lui a imprimée une attaque inattendue.

241. Si l'ennemi se trouve posté de manière à être
e facilement dans ses fourrages, il faut s'approcher
lui avec circonspection, y demeurer avec patience,
couvrir de retranchemens pour lui ôter la pensée

de combattre valeureusement, dans la vue de se retirer de son camp, et le fatiguer tellement de jour et de nuit, qu'en peu de temps on réduise sa cavalerie à l'extrémité, en ne lui laissant ni le temps ni le moyen de dérober quelques petits restes de fourrages, ou de subsister de quelques pâtures.

2242. Si l'ennemi s'est posté de manière à ce que vous puissiez le séparer de ses convois, comme il faut que vingt-quatre heures pour rendre ses besoins intolérables, il faut lui ôter tout moyen de faire un coup de désespoir, afin que la nécessité de vivre venant générale, elle force toute l'armée à se battre en combattant, ou à se rendre à discrétion; il faut pas qu'un général laisse échapper les occasions d'une armée, pour s'être mal placée, s'expose à être entièrement surprise et entièrement détruite.

2243.—*Des surprises dans les marches.* Une règle certaine à la guerre, pour la sûreté de tous les mouvements est de les faire, quelque éloigné que l'on soit de son ennemi, avec les mêmes précautions que si l'on était à sa vue, parce que l'on doit supposer qu'il peut avoir été averti de la manière négligente dont on fera le mouvement, et qu'il s'est mis en état d'en profiter.

2244. On doit, quand on surprend un ennemi en marche, l'attaquer avec force et impétuosité en plusieurs endroits à la fois. Il faut que les troupes qui attaquent soient soutenues de pres, afin de renverser les bataillons qu'elles chargent sur ceux qui, au bruit de l'attaque viennent pour soutenir, une seconde ligne, qui présentera en bon ordre, décidera l'affaire par sa cohésion et forcera l'ennemi à une fautive honteuse.

2245. On trouvera aussi souvent occasion de prendre une arrière-garde. Il ne faut engager dans ces sortes d'affaires que les troupes nécessaires pour renverser seulement l'arrière-garde ennemie, et conserver le reste pour soutenir votre troupe qui peut être ramenée. L'armée ennemie se retire par des défilés et des rivières; profitez du moment où une bonne partie est engagée dans le défilé, ou à passer la rivière, pour tomber avec impétuosité et des forces supérieures sur la portion qui n'a pas encore effectué son passage. Mettez, pour

ions, votre armée en marche pendant la nuit, à un profond secret, et disposez-la de manière à combattre au point du jour, et arriver in dans l'ordre avec lequel vous voulez com-

T

TACTIQUE, art de disposer et faire mouvoir en ordre. On la divise en *grande* ou *générale* et *petite* ou *particulière*. Celle-ci comprend la disposition et les mouvemens des troupes, particuliers, soit corps d'armée; la grande comprend les positions et mouvemens d'armées aux pays qu'elles doivent attaquer ou défendre, et à toutes leurs dépendances, les munitions de guerre et de bouche, les machines de guerre et leurs bagages. Plusieurs ont cru que tout l'art consistait à faire mouvoir une armée avec ordre et sévérité : cet avantage est grand, mais ce n'est pas tout; ce n'est même, à bien dire, qu'une petite partie de notre art. Son principal est de prévenir l'ennemi dans la disposition pour une bataille; de l'attaquer avant que ses troupes soient en ordre; de jeter ses plus grandes forces sur le point faible de sa position, avant qu'il ait eu le temps de porter les siennes. Cette disposition générale, et l'attaque décidée, il ne faut pas espérer que les troupes engagées au combat manœuvrent et changent d'ordre; ce serait se flatter d'une chose impossible. Il est vraisemblable que celui qui le tenterait se mériterait la peine. Ainsi, la tactique particulière est utile et bornée dans ses avantages; la tactique générale, ou l'art des positions, des camps, des marches, est infiniment supérieure, et doit être le fruit de l'étude d'un homme de guerre. Elle fournit des moyens sûrs de vaincre une armée très-supérieure par les manœuvres, mais conduite par un général qui connaît que cette science. La *tactique particulière* ne peut pas toujours, elle seule, faire gagner une bataille, mais elle peut souvent y contribuer puissamment, et donc un moyen de vaincre qu'il faut se

, sans toutefois en exagérer les avantages, les autres moyens supérieurs de remporter. L'application des cadres de bataillons de petite et à la grande tactique faciliteront, à ce degré, aux officiers généraux comme aux officiers et subalternes, le moyen d'apprendre les sciences, dont l'heureux accord nous assure l'efficacité. (1811.)

Les batailles sont quelquefois des événements, mais un grand général sait les éviter. Les guerriers jugeront par là que l'art de la guerre ne consiste pas seulement dans la tactique particulière des batailles.

TALUS, inclinaison d'un revêtement en terre, en gazonnage, ou en terre, en donnant aux derniers 45 degrés, pour éviter les poussées, en lui donnant autant d'inclinaison qu'il faut. (2143, 2145.)

TERRAIN. On concevra combien il est essentiel pour un général de connaître parfaitement le terrain qu'il doit occuper ou parcourir. Sont-ce des bois, des montagnes, des collines, des vallées, ouverts? Y a-t-il des chemins, des ruisseaux, des rivières, des torrents, des villages, des hameaux, des maisons, sont-elles fermes, sablonneuses, argileuses, fauveuses, marécageuses, etc.? Quelles récoltes qu'elles offrent en grains, paille, etc., Lestaux, bois, boissons, etc.? D'où naissent les dispositions dans les marches, les camps, les batailles, les positions, etc.; tous objets qui exigent les précautions indiquées par les localités. Un général habile doit savoir profiter.

TRAHISON, perfidie, défaut plus ou moins de fidélité envers sa patrie, son prince, son roi, envers ceux qui avaient mis confiance en lui. Quand on n'aurait pas assez de vertu pour résister à la trahison, quelque avantage qu'elle puisse présenter, nous nous bornerons à dire que le seul intérêt

des
car
la tr
pas a
215
mépris
terribl
mais c
se déf

215:
hodie c
che, r
L'arri
joindre
nots e
quefoi
tuant l

2253
et qui
unir p
qu'un
base
et qu

225
pris e
n'a p
vince
persé
la gue

225
ou en
bien e
l'inten
vous
de br
pour
victor
Alexa
et fut
Frac

mes devrait suffire pour la leur faire rejeter ; et assez que les princes mêmes , qui emploient un pour le succès de leurs projets , ne peuvent les trahir.

En tous les temps le traître a été l'objet du mépris et de la réprobation publique , supplice le plus d'un homme puisse éprouver en ce monde , ne l'est pas encore assez. On doit toujours les trahir.

TRAINEUR, soldat qui ne pouvant, par sa faiblesse, suivre sa troupe dans une marche en arrière, et la rejoint quand il le peut. Le général recueille les traîneurs, et les fait rejoindre s'il est possible. On fait monter sur des charrues ceux qui ne peuvent plus marcher ; il arrive quelquefois en campagne, que les paysans du pays ennemi traînent les traîneurs.

TRAITÉ, convention faite entre deux états, pour le but de rétablir la paix entre eux, ou de leur former une alliance, soit pacifique, soit militaire. Pour qu'un traité soit légitime et durable, il faut qu'il ait pour l'intérêt de toutes les parties qui y concourent, et qu'il en trouve quelques avantages. On doit conclure un traité, quand on est entouré au milieu d'un pays ennemi, et qu'on n'a plus de moyens de retraite ; quand on voit ses provinces ravagées, ses troupes abattues, dis-je, quand on n'a plus de moyens pour continuer avec quelque chance de succès.

Quand, après un avantage brillant et décisif, un vaincu vous fait proposer un traité, il faut examiner s'il est de bonne foi, s'il a réellement l'intention de le conclure, ou s'il ne cherche pas à gagner du temps, pour avoir le temps de rassembler ses troupes et de les fortifier avec des troupes nouvelles, et empêcher de recueillir les fruits de votre victoire. L'empereur de Russie retint Napoléon six semaines à Moscou, et ce fut le désastre de la plus belle armée que la France ait jamais eue.

2256. Il est permis de rompre un traité on le peut, 1° quand il est oppressif, déshonorant a été imposé par la violence et l'orgueil à pour le moment trahi par la fortune, et q victoire, se montra généreux; 2° quand un ennemi en transgresse les clauses les p tantes; 3° quand les mêmes en interprètent sions douteuses d'une manière désavantage plus faible qui a dû le subir; 4° quand le lesquels on a traité manifestent d'une mani intelligible le dessein de rompre eux-mém ventions faites; 5° dans le cas d'un traité défensif avec une puissance, lorsque cet veut vous traîner à sa suite dans des expé le succès ne profitera qu'à elle, et que vo vos états en y prenant part.

2257. **TRANCHÉE**, chemin creusé et approcher d'une place assiégée, à couvet

2258. **TRAVERSE**, parapet de terre en ou en fascinage, construit pour couvrir s empêcher d'être vus et enfilés par le feu

2259. **TROUPES LÉGÈRES**. L'aute dans les six pouces au-dessous de la taille être soldat, des hommes trapus, membré robustes, qui ne sont nullement rachitique leur défaut de taille exempte du service mi aptes à supporter les fatigues que les grands plus propres à harceler sans cesse l'ennemi, tant moins de prise à la balle, pour peu qu' çât à profiter de tous les accidens du terrain vation, une grosse pierre, un arbre, sont p boucliers sûrs; il pense, d'après ces observ la taille de cette espèce d'hommes les rei propre au service de tirailleurs qu'une plus é rien changer aux armes, cette classe foui voltigeurs qui ne dégénéreraient en rien de le ciers; la répartition du service militaire ; juste, étant moins limitée.



2260. UTILISATION des Gardes nationales non armés de fusil, en cas d'invasion.

2261. Si les étrangers se coalisent, s'ils forment une armée innombrable pour envahir la France, elle doit employer toutes ses ressources pour défendre son existence.....

2262. Quand il s'agit d'être ou de ne pas être, de s'honorer honorablement ou d'être ignominieusement effacé

tableaux des nations de l'Europe, quel est le Français qui hésitera de verser pour sa patrie jusqu'à sa dernière goutte de sang, chacun s'écriera : *Dulce et decorum est pro patria mori* (Horat., l. 3, od. 2), oui, tous, sans exception, voleront à sa défense, et, s'il n'y a pas eu de fusils, on s'armera de fourches, de piques...; et l'arme la plus favorable aux Français; Montécuculi appelait la pique *la reine des armes à pied*.

2263. Le grand Turenne, les maréchaux de Luxembourg, de Montesquieu, de Saxe, étaient du même sentiment; ce sont leurs propres discours que l'auteur rapporte. « Il n'y a point d'arme plus capable de lentir l'impétuosité d'un ennemi, ni plus propre à donner de la terreur. En effet, elle a l'avantage, par sa légèreté, de pouvoir l'arrêter à une distance assez grande pour qu'il ait le temps d'envisager le péril auquel il s'expose en abordant une troupe qui en est armée, et comme, en pareil cas, rien n'est plus à craindre que cet instant de réflexion qui suspend l'ardeur du choc, et qui l'éclaire trop sur le danger qu'il court, il en résulte un très-grand avantage pour le piquier. » « Si un corps de piquiers attaque un corps de fusiliers, nécessairement le premier atteindra de loin le second, à cause de la plus grande longueur de ses armes; il présentera un obstacle bien plus difficile à vaincre que quelques rangs de bayonnettes qu'il percera plus aisément.

« Un cheval blessé d'un coup de feu n'en est que plus animé, il se jette presque toujours en avant; s'il est blessé d'une arme blanche, quelque pressé qu'il soit

impénétrables.

2265 Il nous faut avoir de la terie, disaient, sous Louis XI, avaient connu l'utilité. Nous ne quelque jour, *malheureusement* naut à se faire jour sur un art d'importance, on ne reprenne le prince qui l'abolit, sur l'avis de

2266. Pour mieux faire sentir pique on de la fourche, je cite anciens, la perte des vaincus était des vainqueurs, dans les combats la bataille de Poitiers, entre Charles rasins, il y eut 375,000 Saracens; à celle de Muret, 20,000 à Rosbeck, 20,000 Flamands et 3,500 Italiens, 20 Français; à tiens, 50 Français.

2267. C'est assez faire connaître d'une fourche, et qui voleront, tout l'avantage de cette arme combats de ligne.

2268, Ils savent d'ailleurs qu quand on ne peut joindre l'en-

ette. Que le garde national songe donc à la so-
ciété que lui procure la longueur de cette arme, et
augmente encore l'efficacité par le mélange de
ces armes fortifiées d'une bonne artillerie.

. Les officiers, sous-officiers et gardes nationaux,
sauf les écoles de peloton et de bataillon, on les
a en légion. On remplacera le fusil en bois par
un fusil à foie ou une pique de douze pieds de
long, comprise le manche, à l'extrémité duquel un
dard fixé présentera des pointes bien acérées.

. Ces légions, aussi fortes que les régimens de
manœuvrant de même, et aptes à se servir du
fusil, seront augmentées de deux compagnies de fusil-
lors bataillon, fortes de 125 hommes chacune. Elles
seront dans les lignes de bataille, d'après mon
sieur, et y exécuteront toutes les dispositions pour
la défense.

. Chaque demi-bataillon sera en colonne sur
pelotons de hauteur.

. La ligne de tirailleurs se formera en même
temps que les colonnes, elle couvrira tout le front de
la bataille, excepté celui occupé par l'artillerie.

. Dans l'attaque, les tirailleurs seront, ainsi que
dans la défense, leur feu en avant sur tout le front de la li-
gne suppléera à celui des colonnes par des bou-
ffées de feu, dont on augmentera le nombre d'un tiers
à moitié, s'il est possible : il est bon, dans cette
tactique, de surprendre l'ennemi, soit peu de temps
avant le jour, soit en l'approchant à cinquante pas, à
une hauteur. Dans tous les cas, les colonnes
soutenues par la ligne de tirailleurs, et le feu de
la ligne se dirigera plutôt sur celui de l'artillerie que
sur les masses.

. Dans la défense, on pourra élever devant la
chaque colonne une espèce d'épaulement ou
un retranchement (voyez ce mot) à rampes faciles à escalader,
pour résister aux poignards du feu de l'ennemi, sans
cesser de se porter à sa rencontre, à la charge,
à l'attaque, ainsi qu'il est dit à la disposition
de l'usage. Les compagnies de tirailleurs attaquant
toute partie de l'ennemi, et les que les colonnes se

ton fera à droite et à gauche pour fermer les flancs du carré, avoir serré sur le troisième, fera files de droite et de gauche feront

2277. On continuera le feu sitôt que les chefs de demi-bataillon propos, ils feront croiser les files longueur de 12 pieds, fraiseront les fusiliers en les dépassant; celles du premier rang, de 5 à 6; du second, de 5 à 6; du troisième rang, de 2 à 3.

2278. Les tirailleurs pourront faire feu et ajuster avec d'autant plus de sûreté, qu'ils ne peuvent être atteints; les piquiers seront d'autant plus sûrs, qu'ils seront couverts par les fusiliers, et qu'ils seront plus de hauteur, conséquemment sur les ennemis.

2279. Ils baisseront assez l'extrémité de leur fusil, qu'elle ne puisse pas gêner le tir des fusiliers placés aux flancs, afin qu'ils puissent faire un feu direct et horizontal sur le flanc du demi bataillon opposé.

2280. Toutes ces manœuvres se feront sous les mêmes commandemens que ceux

antage plus grand, qu'il devra à la longueur de son , à son mélange avec des fusiliers et une nombreuse artillerie. Loin de craindre l'ennemi, infanterie valerie, il marchera à eux avec la juste conviction de les rompre , de les culbuter , quels qu'ils soient.

33. On pourrait encore adopter la pique de Folard. Elle est de 11 pieds de long , y compris un fer de 2 pieds 1/2 de long sur 5 pouces de large par le bas , tranchant des deux côtés , et fortifié jusqu'à la pointe d'une épaisseur d'environ une ligne et demie. Cette pique est solide de la pointe et du tranchant ; il est plus facile d'en gagner le fort.

V

34. **VAILLANCE.** On doit la regarder comme le résultat d'une force naturelle de l'homme , qui ne dépend point de la volonté , mais du mécanisme des organes , lesquels sont très-variables. Ainsi , l'on peut facilement de l'homme vaillant , qu'il fut brave un jour ; mais celui qui se promet de l'être , comme chose certaine , ne sait pas ce qu'il fera demain , et tant pour sienne une vaillance qui dépend du moment , il lui arrive de la perdre dans le moment même où il y pensait le moins.

35. La vaillance n'est que momentanée , et la disposition de nos organes corporels la produit ou l'anéantit un moment. Amurat II , empereur des Turcs , s'était signalé dans mille occasions , aurait pris la part à la bataille de Varnes , si ses officiers ne l'avaient empêché de le tuer.

36. **VALEUR, *Courage.*** La valeur est ce sentiment d'enthousiasme de la gloire et la soif de la renommée ; qui , non content de faire affronter le danger sans le craindre , le fait même chérir et chercher.

37. Sans spectateur pour y applaudir , ou au moins sans espoir d'être applaudi un jour , il n'y a point de valeur.

38. C'est un germe heureux que la nature a mis en nous , mais qui ne peut éclore si l'éducation et les mœurs du pays ne le fécondent.

2289. Voulez-vous rendre une nation que toute action de valeur y soit récompensée, quelle doit être la récompense? L'éloge et la gloire. Gardez-vous surtout de payer avec de l'or; l'honneur seul peut et doit acquitter.

2290. Celui qui songe à être riche n'est jamais valeureux; qu'avez-vous besoin d'une récompense un héros.

2291. Finissons en disant que la bravoure du soldat; le courage, la vertu du sage, la valeur celle du chevalier.

2292. VENT. L'expérience apprend qu'il faut, avant de se décider sur un champ de bataille, connaître les vents qui y règnent le plus souvent, et l'heure à laquelle ils se font sentir; d'après cette connaissance, le commandant règle son action, la durée et la durée de l'action.

2293. Si le vent commence à souffler, la bataille est commencée, si l'on ne peut profiter de la position, il faut se presser de joindre l'ennemi. Au contraire, favorable les surprises, en empêchant les troupes d'être aussi aisément entendues et de se réunir.

2294. On doit avoir attention d'exposer ses troupes aux vents qui passent pour les plus sains.

2295. VICTOIRE. C'est l'action la plus importante, lorsqu'elle est le fruit de ses dispositions, et qu'il peut dire, *coronatus, j'ai vaincu les ennemis.*

2296. Ce qui fait le prix et la gloire d'une victoire, ce sont les obstacles qu'il a fallu surmonter.

2297. Lorsque la victoire n'est due qu'à la chance, au nombre, à la bravoure, et au peu d'importance du talent du général opposé, elle ne procure qu'une gloire médiocre.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

2298. Il faut donc que la victoire, pour être véritablement un triomphe, soit le fruit de la science, de la science dans les manœuvres.

manière dont il a su employer ses troupes , et que, de plus , il ait en tête un général habile et à peu près égal en forces.

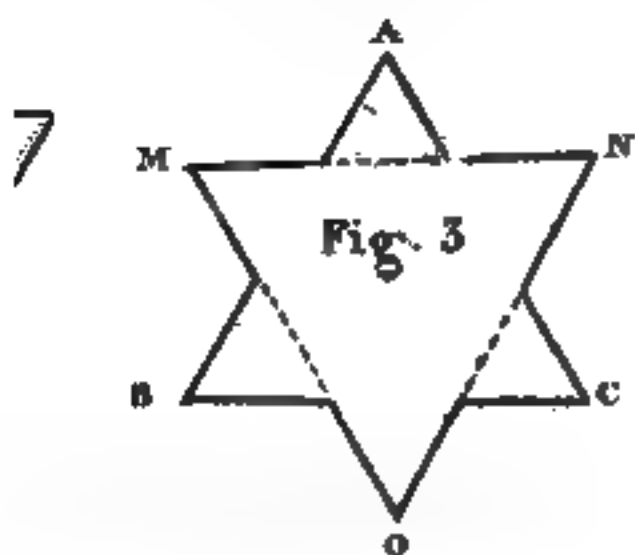
2299. **VILLAGES.** On ne doit se poster dans un village plutôt qu'en plaine , que lorsqu'on y est déterminé par de fortes raisons. Dans ce cas , si on ne craint pas l'artillerie , on occupe les maisons et les murailles des jardins faisant partie de l'enceinte (1395). On fait des créneaux et des banquettes partout où il en faut ; les communications d'une maison à l'autre , afin que les troupes qui bordent l'enceinte puissent s'entresecourir.

2300. Aux endroits où il n'y a ni maison , ni muraille , on fait une forte palissade crénelée avec une banquette ou un fossé derrière , afin que les créneaux ne puissent pas servir à l'ennemi. Cette palissade doit être flanquée par les maisons auxquelles elle aboutit.

2301. On se retranche dans les maisons qui forment le contour du village ; l'on ferme les murailles de ces maisons par des files de chariots et de charrettes chargés de pierres , et dont on enterre les roues jusqu'au moyeu. On se sert encore d'un abatis , défendu par quelques maisons (1411 , 1412) , par des caponnières où l'ennemi soit vu de flanc.

2302. Si l'on craint un corps considérable , pourvu d'artillerie , on ne peut se dispenser d'entourer le village d'un retranchement continu , à l'épreuve du canon et flanqué. Voici (*Planche XI I, figure 4*) la manière la plus simple de flanquer un retranchement : elle s'accommode à toutes sortes de grands polygones et aux irrégularités du terrain. Si on est obligé de tourner une partie des redans d'un côté , et l'autre de l'autre , on les liera ensemble par un redan comme en *A* , ou par un angle rentrant comme en *B*.

2303. On appelle ligne une droite *M N* , tirée de la pointe d'un redan ou d'un bastion , à l'extrémité du flanc qui doit le défendre. Cette ligne ne doit pas être plus grande que la portée du fusil , c'est-à-dire de cent vingt à cent trente toises. Elle doit être réglée sur la valeur des troupes qui en borderont les flancs. Si on la fait trop courte , on multiplie les flancs , et





BLE ALPHABÉTIQUE.

sur l'importance	3	BASTION DE CAMPAGNE.	ib.
connaissances que		BATAILLE.	42
voir un officier		— Dispositions avant la ba-	42
l'entrer en cam-	6	— Conseil, ordre.	43
	9	— Retraite faite aux troupes.	45
de l'abatis.	10	— Dispositions des troupes	46
de l'abatis.	11	et des généraux.	46
	12	— Choix du terrain.	47
l'engager l'action.	13	— Supériorité du nombre.	48
éviter l'action.	14	— Embuscade.	49
	15	— Infériorité en troupes.	50
action militaire).	16	— Avantage de l'attaque.	51
	17	— Exhortation des officiers.	52
	18	— Superstition, préjugé.	53
	19	— Harangue.	54
	20	— Dispositions pendant le	55
	21	combat.	56
	22	— Feu d'artillerie, bruit de	57
	23	guerre.	58
	24	— Remplacement des trou-	59
	25	pes plues.	60
	26	— Moyens d'intimider l'en-	61
	27	emi et d'encourager	62
	28	les troupes.	63
	29	— Ressources dans les déan-	64
	30	vantages.	65
	31	— Général tué ou blessé.	66
	32	— Succès douteux, précau-	67
	33	tions.	68
	34	— Dispositions après la vic-	69
	35	toire.	70
	36	— Vigilance nécessaire après	71
	37	la victoire.	72
	38	— Récompenses.	73
	39	— Sépulture nouvelle de la	74
	40	victoire	75
	41	— Entreprises sur les places,	76
	42	pass.	77
	43	Description d'une bataille	78
	44	BATAILLON.	79
	45	BATAILLON.	80
	46	BATAILLON.	81
	47	BATAILLON.	82
	48	BATAILLON.	83
	49	BATAILLON.	84
	50	BATAILLON.	85
	51	BATAILLON.	86
	52	BATAILLON.	87
	53	BATAILLON.	88
	54	BATAILLON.	89
	55	BATAILLON.	90
	56	BATAILLON.	91
	57	BATAILLON.	92
	58	BATAILLON.	93
	59	BATAILLON.	94
	60	BATAILLON.	95
	61	BATAILLON.	96
	62	BATAILLON.	97
	63	BATAILLON.	98
	64	BATAILLON.	99
	65	BATAILLON.	100

BREVETÉ	ib.	— De la modeste et de la légère.
CAMP DE BATAILLON EN ORDRE. (Voy. pour la formation camp de paix.)	70	CAPITALE.
CAMP.	71	CAPITULATION.
— Qualités d'un camp.	ib.	— Caponnière canonnière
— Offensif.	72	CAPORAL.
— Défensif.	ib.	— Devoirs des caporaux.
— Retranche.	75	Qualités morales des officiers aux caporaux et sous-officiers.
— Attaque des camps.	77	CATALANIE.
— Défense des camps retran- chés.	79	CACÉCHÉ.
— CAMP DE PAIX. Bataillon de cordes applique aux évo- lutions de ligne, pour l'instruction des offi- ciers généraux supé- rieurs.	83	CANTON D'EXERCICE.
CAMPAGNE.	85	CANTONNEMENT.
— Maximes générales pour une campagne offensive.	87	CARRIAGE.
— Maximes générales pour une campagne de dé- fense.	94	CARRIAGE.
— Campagne d'hiver.	97	CARRIAGE.
CAPITAINE.	ib.	CARRIAGE.
— Connaissances qu'il doit avoir.	98	CARRIAGE.
— Topographie.	ib.	CARRIAGE.
— Langues.	95	CARRIAGE.
— Droits de la guerre.	ib.	CARRIAGE.
— Mathématiques.	ib.	CARRIAGE.
— Dessin.	ib.	CARRIAGE.
— Arts usuels.	ib.	CARRIAGE.
— Connaissance du cœur hu- main.	100	CARRIAGE.
— De soi-même.	ib.	CARRIAGE.
— De sa nation.	ib.	CARRIAGE.
— De sa compagnie, quali- tés morales, senti- mens et passions aux- quelles un capitaine doit être sensible.	ib.	CARRIAGE.
— De l'honneur.	101	CARRIAGE.
— Estime publique.	102	CARRIAGE.
— Amour de ses égaux.	ib.	CARRIAGE.
— Amour du soldat.	ib.	CARRIAGE.
— Bravoure.	103	CARRIAGE.
— Du courage.	ib.	CARRIAGE.
— De la justice.	ib.	CARRIAGE.
— Obéissance.	106	CARRIAGE.
— Désintéressement.	106	CARRIAGE.
— Fidélité à sa parole.	ib.	CARRIAGE.
— Humanité.	107	CARRIAGE.

ALPHABÉTIQUE.

453

yeux de faire donner l'ennemi dans une embuscade.	174	EMBUSCADES. Voyez ci-dessus.	
embuscades contre une garnison, un camp volant, une armée.	175	EVENTAIL.	174
EN.	177	EXEMPLE.	174
ENCRE.	178	EXERCICE.	175
EN.	179	EX.	175
EN.	180	EXCUSE.	175
EX.	181	EXCUSE.	175
EX.	182	EXCUSE.	175
EX.	183	EXCUSE.	175
EX.	184	EXCUSE.	175
EX.	185	EXCUSE.	175
EX.	186	EXCUSE.	175
EX.	187	EXCUSE.	175
EX.	188	EXCUSE.	175
EX.	189	EXCUSE.	175
EX.	190	EXCUSE.	175
EX.	191	EXCUSE.	175
EX.	192	EXCUSE.	175
EX.	193	EXCUSE.	175
EX.	194	EXCUSE.	175
EX.	195	EXCUSE.	175
EX.	196	EXCUSE.	175
EX.	197	EXCUSE.	175
EX.	198	EXCUSE.	175
EX.	199	EXCUSE.	175
EX.	200	EXCUSE.	175
EX.	201	EXCUSE.	175
EX.	202	EXCUSE.	175
EX.	203	EXCUSE.	175
EX.	204	EXCUSE.	175
EX.	205	EXCUSE.	175
EX.	206	EXCUSE.	175
EX.	207	EXCUSE.	175
EX.	208	EXCUSE.	175
EX.	209	EXCUSE.	175
EX.	210	EXCUSE.	175
EX.	211	EXCUSE.	175
EX.	212	EXCUSE.	175
EX.	213	EXCUSE.	175
EX.	214	EXCUSE.	175
EX.	215	EXCUSE.	175
EX.	216	EXCUSE.	175
EX.	217	EXCUSE.	175
EX.	218	EXCUSE.	175
EX.	219	EXCUSE.	175
EX.	220	EXCUSE.	175
EX.	221	EXCUSE.	175
EX.	222	EXCUSE.	175
EX.	223	EXCUSE.	175
EX.	224	EXCUSE.	175
EX.	225	EXCUSE.	175
EX.	226	EXCUSE.	175
EX.	227	EXCUSE.	175
EX.	228	EXCUSE.	175
EX.	229	EXCUSE.	175
EX.	230	EXCUSE.	175
EX.	231	EXCUSE.	175
EX.	232	EXCUSE.	175
EX.	233	EXCUSE.	175
EX.	234	EXCUSE.	175
EX.	235	EXCUSE.	175
EX.	236	EXCUSE.	175
EX.	237	EXCUSE.	175
EX.	238	EXCUSE.	175
EX.	239	EXCUSE.	175
EX.	240	EXCUSE.	175
EX.	241	EXCUSE.	175
EX.	242	EXCUSE.	175
EX.	243	EXCUSE.	175
EX.	244	EXCUSE.	175
EX.	245	EXCUSE.	175
EX.	246	EXCUSE.	175
EX.	247	EXCUSE.	175
EX.	248	EXCUSE.	175
EX.	249	EXCUSE.	175
EX.	250	EXCUSE.	175
EX.	251	EXCUSE.	175
EX.	252	EXCUSE.	175
EX.	253	EXCUSE.	175
EX.	254	EXCUSE.	175
EX.	255	EXCUSE.	175
EX.	256	EXCUSE.	175
EX.	257	EXCUSE.	175
EX.	258	EXCUSE.	175
EX.	259	EXCUSE.	175
EX.	260	EXCUSE.	175
EX.	261	EXCUSE.	175
EX.	262	EXCUSE.	175
EX.	263	EXCUSE.	175
EX.	264	EXCUSE.	175
EX.	265	EXCUSE.	175
EX.	266	EXCUSE.	175
EX.	267	EXCUSE.	175
EX.	268	EXCUSE.	175
EX.	269	EXCUSE.	175
EX.	270	EXCUSE.	175
EX.	271	EXCUSE.	175
EX.	272	EXCUSE.	175
EX.	273	EXCUSE.	175
EX.	274	EXCUSE.	175
EX.	275	EXCUSE.	175
EX.	276	EXCUSE.	175
EX.	277	EXCUSE.	175
EX.	278	EXCUSE.	175
EX.	279	EXCUSE.	175
EX.	280	EXCUSE.	175
EX.	281	EXCUSE.	175
EX.	282	EXCUSE.	175
EX.	283	EXCUSE.	175
EX.	284	EXCUSE.	175
EX.	285	EXCUSE.	175
EX.	286	EXCUSE.	175
EX.	287	EXCUSE.	175
EX.	288	EXCUSE.	175
EX.	289	EXCUSE.	175
EX.	290	EXCUSE.	175
EX.	291	EXCUSE.	175
EX.	292	EXCUSE.	175
EX.	293	EXCUSE.	175
EX.	294	EXCUSE.	175
EX.	295	EXCUSE.	175
EX.	296	EXCUSE.	175
EX.	297	EXCUSE.	175
EX.	298	EXCUSE.	175
EX.	299	EXCUSE.	175
EX.	300	EXCUSE.	175
EX.	301	EXCUSE.	175
EX.	302	EXCUSE.	175
EX.	303	EXCUSE.	175
EX.	304	EXCUSE.	175
EX.	305	EXCUSE.	175
EX.	306	EXCUSE.	175
EX.	307	EXCUSE.	175
EX.	308	EXCUSE.	175
EX.	309	EXCUSE.	175
EX.	310	EXCUSE.	175
EX.	311	EXCUSE.	175
EX.	312	EXCUSE.	175
EX.	313	EXCUSE.	175
EX.	314	EXCUSE.	175
EX.	315	EXCUSE.	175
EX.	316	EXCUSE.	175
EX.	317	EXCUSE.	175
EX.	318	EXCUSE.	175
EX.	319	EXCUSE.	175
EX.	320	EXCUSE.	175
EX.	321	EXCUSE.	175
EX.	322	EXCUSE.	175
EX.	323	EXCUSE.	175
EX.	324	EXCUSE.	175
EX.	325	EXCUSE.	175
EX.	326	EXCUSE.	175
EX.	327	EXCUSE.	175
EX.	328	EXCUSE.	175
EX.	329	EXCUSE.	175
EX.	330	EXCUSE.	175
EX.	331	EXCUSE.	175
EX.	332	EXCUSE.	175
EX.	333	EXCUSE.	175
EX.	334	EXCUSE.	175
EX.	335	EXCUSE.	175
EX.	336	EXCUSE.	175
EX.	337	EXCUSE.	175
EX.	338	EXCUSE.	175
EX.	339	EXCUSE.	175
EX.	340	EXCUSE.	175
EX.	341	EXCUSE.	175
EX.	342	EXCUSE.	175
EX.	343	EXCUSE.	175
EX.	344	EXCUSE.	175
EX.	345	EXCUSE.	175
EX.	346	EXCUSE.	175
EX.	347	EXCUSE.	175
EX.	348	EXCUSE.	175
EX.	349	EXCUSE.	175
EX.	350	EXCUSE.	175
EX.	351	EXCUSE.	175
EX.	352	EXCUSE.	175
EX.	353	EXCUSE.	175
EX.	354	EXCUSE.	175
EX.	355	EXCUSE.	175
EX.	356	EXCUSE.	175
EX.	357	EXCUSE.	175
EX.	358	EXCUSE.	175
EX.	359	EXCUSE.	175
EX.	360	EXCUSE.	175
EX.	361	EXCUSE.	175
EX.	362	EXCUSE.	175
EX.	363	EXCUSE.	175
EX.	364	EXCUSE.	175
EX.	365	EXCUSE.	175
EX.	366	EXCUSE.	175
EX.	367	EXCUSE.	175
EX.	368	EXCUSE.	175
EX.	369	EXCUSE.	175
EX.	370	EXCUSE.	175
EX.	371	EXCUSE.	175
EX.	372	EXCUSE.	175
EX.	373	EXCUSE.	175
EX.	374	EXCUSE.	175
EX.	375	EXCUSE.	175
EX.	376	EXCUSE.	175
EX.	377	EXCUSE.	175
EX.	378	EXCUSE.	175
EX.	379	EXCUSE.	175
EX.	380	EXCUSE.	175
EX.	381	EXCUSE.	175
EX.	382	EXCUSE.	175
EX.	383	EXCUSE.	175
EX.	384	EXCUSE.	175
EX.	385	EXCUSE.	175
EX.	386	EXCUSE.	175
EX.	387	EXCUSE.	175
EX.	388	EXCUSE.	175
EX.	389	EXCUSE.	175
EX.	390	EXCUSE.	175
EX.	391	EXCUSE.	175
EX.	392	EXCUSE.	175
EX.	393	EXCUSE.	175
EX.	394	EXCUSE.	175
EX.	395	EXCUSE.	175
EX.	396	EXCUSE.	175
EX.	397	EXCUSE.	175
EX.	398	EXCUSE.	175
EX.	399	EXCUSE.	175
EX.	400	EXCUSE.	175
EX.	401	EXCUSE.	175
EX.	402	EXCUSE.	175
EX.	403	EXCUSE.	175
EX.	404	EXCUSE.	175
EX.	405	EXCUSE.	175
EX.	406	EXCUSE.	175
EX.	407	EXCUSE.	175
EX.	408	EXCUSE.	175
EX.	409	EXCUSE.	175
EX.	410	EXCUSE.	175
EX.	411	EXCUSE.	175
EX.	412	EXCUSE.	175
EX.	413	EXCUSE.	175
EX.	414	EXCUSE.	175
EX.	415	EXCUSE.	175
EX.	416	EXCUSE.	175
EX.	417	EXCUSE.	175
EX.	418	EXCUSE.	175
EX.	419	EXCUSE.	175
EX.	420	EXCUSE.	175
EX.	421	EXCUSE.	175
EX.	422	EXCUSE.	175
EX.	423	EXCUSE.	175
EX.	424	EXCUSE.	175
EX.	425	EXCUSE.	175
EX.	426	EXCUSE.	175
EX.	427	EXCUSE.	175
EX.	428	EXCUSE.	175
EX.	429	EXCUSE.	175
EX.	430	EXCUSE.	175
EX.	431	EXCUSE.	175
EX.	432	EXCUSE.	175
EX.	433	EXCUSE.	175
EX.	434	EXCUSE.	175
EX.	435	EXCUSE.	175
EX.	436	EXCUSE.	175
EX.	437	EXCUSE.	175
EX.	438	EXCUSE.	175
EX.	439	EXCUSE.	175
EX.	440	EXCUSE.	175
EX.	441	EXCUSE.	175
EX.	442	EXCUSE.	175
EX.	443	EXCUSE.	175
EX.	444	EXCUSE.	175
EX.	445	EXCUSE.	175
EX.	446	EXCUSE.	175
EX.	447	EXCUSE.	175
EX.	448	EXCUSE.	175
EX.	449	EXCUSE.	175
EX.	450	EXCUSE.	175
EX.	451	EXCUSE.	175
EX.	452	EXCUSE.	175
EX.	453	EXCUSE.	175
EX.	454	EXCUSE.	175
EX.	455	EXCUSE.	175
EX.	456	EXCUSE.	175
EX.	457	EXCUSE.	175
EX.	458	EXCUSE.	175
EX.	459	EXCUSE.	175
EX.	460	EXCUSE.	175
EX.	461	EXCUSE.	175
EX.	462	EXCUSE.	175
EX.	463	EXCUSE.	175
EX.	464	EXCUSE.	175
EX.	465	EXCUSE.	175
EX.	466	EXCUSE.	175
EX.	467	EXCUSE.	175
EX.	468	EXCUSE.	175
EX.	469	EXCUSE.	175
EX.	470	EXCUSE.	175
EX.	471	EXCUSE.	175
EX.	472	EXCUSE.	175
EX.	473	EXCUSE.	175
EX.	474	EXCUSE.	175
EX.	475	EXCUSE.	175
EX.	476	EXCUSE.	175
EX.	477	EXCUSE.	175
EX.	478	EXCUSE.	175
EX.	479	EXCUSE.	175
EX.	480	EXCUSE.	175
EX.	481	EXCUSE.	175
EX.	482	EXCUSE.	175
EX.	483	EXCUSE.	175
EX.	484	EXCUSE.	175
EX.	485	EXCUSE.	175
EX.	486	EXCUSE.	175
EX.	487	EXCUSE.	175
EX.	488	EXCUSE.	175
EX.	489	EXCUSE.	175
EX.	490	EXCUSE.	175
EX.	491	EXCUSE.	175
EX.	492	EXCUSE.	175
EX.	493	EXCUSE.	175
EX.	494	EXCUSE.	175
EX.	495	EXCUSE.	175
EX.	496	EXCUSE.	175
EX.	497	EXCUSE.	175
EX.	498	EXCUSE.	175
EX.	499	EXCUSE.	175
EX.	500	EXCUSE.	175

— Droit public.	ib.	LETTRES DES CÉSARS.
— Droit civil.	229	LIEUTENANT <i>See</i> CAPTAIN.
— Politique.	ib.	LIGNE D'OPÉRATION.
— Mathématiques.	ib.	LIGNE DE FRONTIÈRE.
— Démon.	ib.	LOUE.
— Amour de la patrie.	230	MAGASIN MILITAIRE <i>see</i> <i>see</i>
— Bravoure.	ib.	GERMAN.
— Exemple.	ib.	MACHICOTTES.
— Exactitude.	231	MAISON.
— Désintéressement.	ib.	— Défense.
GUERRE.	ib.	— Attaque.
GUÉ.	ib.	MANÈGE.
— Qualités que doit réunir		MARABON.
un gué pour être bon.	ib.	MARCHE MILITAIRE.
— Moyens d'empêcher l'en-		— Des marches.
neemi de passer un gué.	232	— Marches dirigées
— Moyens de mettre un gué		officier par
en état de défense.	ib.	— Marches et élan
— Manière d'embarrasser un		marche.
gué.	234	— Marche en
— Manière de passer un gué	236	— Passage de
— Connaissances qu'on doit		MÉTÉOROLOGIE.
avoir avant de passer un		MÉLANGES DES ANCIENS.
gué, et moyen de les		MONTAGNES.
acquérir.	236	— Rebranchement
— Manière de remédier aux		montagnes.
avantages naturels qui		— Attaque des
manquent à un gué.	237	MOUVEMENT.
— Conduite que l'on doit		OUTRAGES.
tenir quand l'ennemi a for-		OFFICIER.
tifié l'issue d'un gué		OPÉRATION.
qu'on veut passer	240	ORDRE.
GUERRE.	ib.	— Ordre de bataille
HABILE.	243	— Ordre de bataille
HABITUDE.	244	leurs pour la
HABIT.	ib.	tion, etc.
HABITACON.	245	— Attaque.
— Parangues militaires pen-		— Feu d'écharpe
dant le combat.	240	cont.
— Parangues après la bataille.	250	— Explication de
HABITUDE.	252	— Dispositions
HABITUDE (leçon).	ib.	— Feu d'écharpe
HABILE.	253	ferme.
HABITUDE.	254	— Reprise.
HONNEUR.	ib.	— Dispositions
HONNÉTÉ.	ib.	valerie.
HONNÊTE.	255	— Carré flanqué
INDICATION.	257	rangs.
INDICE.	ib.	— Passage de ligne
INDISCIPLINE.	258	— Application de
INFANTERIE.	ib.	la grande
INTRIGUE.	259	ORDRE.
INVESTISSEMENT.	ib.	— Parangues
JOINTION.	261	— Parangues
JUSTICE.	ib.	— Parangues
LACUNE.	ib.	— Parangues, artillerie

mes du).	337	près la circonstance in-	
se aux.	338	pinée de l'arrivée de	
à ordre.	343	l'ennemi sur la tête de	
ne que le géné-	344	le marche, pl. XIII.	397
chercher à exé-		— Application de la tactique	
l'armée.	ib.	aux ordres de bataille	
	347	défensive.	400
re.	348	— Rapport de la science des	
	349	fortifications avec la tac-	
	353	tique et la guerre en gé-	
	354	néral.	401
	355	— Rapport de la connaissance	
ORTIFICATION DE		des terrains avec la tac-	
.	ib.	tique.	403
manœuvres de		PROPOS.	404
la portée de cha-		PUTS.	406
de la garde na-		QUARTIER (Enlèvement des).	ib.
	356	EAUX (Fortification).	407
des marches de		RUDES.	ib.
de flanc.	356	REDOUTE. Voy. RETRANCHEMENT.	
bataille.	360	REPORT.	ib.
que.	362	REPRÉSENT.	ib.
n de la pl. V.	371	RÉSERVA.	408
manœuvre.	372	RETRAITE.	ib.
marche de flanc,		— Comment on peut rallier	
en ordre de ba-		des fuyards après une	
taille, pl. VI.	375	défaite.	416
marche de flanc,		RETRANCHEMENT.	416
en ordre paral-		SAC À TERRE.	421
lèle.	376	SAC À LAINE.	ib.
marche de front,		SECRET.	ib.
en ordre de ba-		SECRÉTAIRE. Voy. GÉNÉRAL.	
taille par ligne,		SENTINELLE.	422
	378	SIGNAL.	ib.
marche, suivi		SOLDAT.	ib.
de bataille		SERVICE DES TRAVAILLEURS.	ib.
par échelons,		SOMMATION.	423
déployant sur la		SORTIS.	ib.
pl. IX.	385	STRATAGÈME.	425
marche, suivi		SUBORDINATION.	ib.
de bataille		SUITE DE LA VICTOIRE.	425
pris, les colon-		SUITE D'UNE DÉFAITE.	426
nés à l'en-		SURPRISE.	428
ner un alignement		— Surprise des postes.	430
à son front.	387	— Surprise des places.	431
bataille, suivi		— Connaissance qu'il faut	
de oblique sur		avoir pour surprendre	
la, pl. X.	388	une place ou lieu fermé.	334
des manœuvres		— Saison, jour et heure les	
effectuées aux		plus propres à une sur-	
prises et à circons-		prise.	435
	390	— Surprise d'une armée.	437
marche de flanc,		— Des surprises dans les mar-	
en ordre de ba-		ches.	438
taille, pris d'en-		TACTIQUE.	
		TACT.	

TABLE ALPHABETIQUE

va	valet en blanc, etc.
va	VALLANCE.
va	VASSA, COBRAS
va	VAST.
va	VASTOIR
va	VILLAGES
va	VIRAS.

valet en blanc, etc.
valet de la grande table.

ERRATA.

- linéa 11 ; (Voyez 3038) ; *Lisez* : 2159.
- 226 , (3030) ; *Lisez* : 2123.
- 286 , après *Harangue*, 1230 ; *Lis.* : 1280.
- 354 , 1811 ; *Lisez* : 1812.
- 830 , 1577 ; *Lisez* : 1777.
- 921 ; 3076 ; *Lisez* : 2072.
- 989 , 3030 ; *Lisez* : 2123 et suivans.
- 1706 , 1668 ; *Lisez* : 1667.
- 1713 , 3030 ; *Lisez* : 2123 et suivans.
- 2132 , 712 , *Lisez* : 760.

2289. Voulez-vous rendre une nation vaillante que toute action de valeur y soit récompensée. quelle doit être la récompense? L'éloge et la célébrité. Gardez-vous surtout de payer avec de l'or ce que leneur seul peut et doit acquitter.

2290. Celui qui songe à être riche n'est ni ne sera mais valeureux; qu'avez-vous besoin d'or où le la récompense un héros.

2291. Finissons en disant que la bravoure est le voir du soldat; le courage, la vertu du sage et de la la valeur celle du chevalier.

2292. VENT. L'expérience apprend qu'il faut doit, avant de se décider sur un champ de bataille connaître les vents qui y règnent le plus communément, et l'heure à laquelle ils se font sentir, pour riger, d'après cette connaissance, le commencement et la durée de l'action.

2293. Si le vent commence à souffler lorsque la bataille est commencée, si l'on ne peut pas changer position, il faut se presser de joindre l'ennemi. Le vent au contraire, favorise les surprises, en empêchant troupes d'être aussi aisément entendues et découvertes.

2294. On doit avoir attention d'exposer les troupes aux vents qui passent pour les plus sains.

2295. VICTOIRE. C'est l'action la plus brillante général, lorsqu'elle est le fruit de ses dispositions de ses manœuvres, et qu'il peut dire, comme Epaminondas, *j'ai vaincu les ennemis*.

2296. Ce qui fait le prix et la gloire d'une victoire sont les obstacles qu'il a fallu surmonter pour la tenir.

2297. Lorsque la victoire n'est due qu'à la supériorité du nombre, à la bravoure, et au peu d'intelligence de talent du général opposé, elle ne peut produire qu'une gloire médiocre.

A vaincre sans péril, ou triompher sans gloire.

2298. Il faut donc que la victoire, pour être véritablement un général, soit le fruit de ses dispositions, de sa science dans les manœuvres.

manière dont il a su employer ses troupes , et que, de plus , il ait en tête un général habile et à peu près égal en forces.

2299. **VILLAGES.** On ne doit se poster dans un village plutôt qu'en plaine , que lorsqu'on y est déterminé par de fortes raisons. Dans ce cas , si on ne craint pas l'artillerie , on occupe les maisons et les murailles et les jardins faisant partie de l'enceinte (1396). On fait des créneaux et des banquettes partout où il en faut ; des communications d'une maison à l'autre , afin que les troupes qui bordent l'enceinte puissent s'entresecourir.

2300. Aux endroits où il n'y a ni maison , ni muraille , on fait une forte palissade crénelée avec une banquette ou un fossé derrière , afin que les créneaux ne puissent pas servir à l'ennemi. Cette palissade doit être flanquée par les maisons auxquelles elle aboutit :

2301. On se retranche dans les maisons qui forment le contour du village ; l'on ferme les murailles de ces maisons par des files de chariots et de charrettes chargés de pierres , et dont on enterre les roues jusqu'au moyeu. On se sert encore d'un abatis , défendu par quelques maisons (1411 , 1412) , par des caponnières où l'ennemi soit vu de flanc.

2302. Si l'on craint un corps considérable , pourvu d'artillerie , on ne peut se dispenser d'entourer le village d'un retranchement continu , à l'épreuve du canon et flanqué. Voici (*Planche XVI, figure 4*) la manière la plus simple de flanquer un retranchement : elle s'accommode à toutes sortes de grands polygones et aux irrégularités du terrain. Si on est obligé de tourner une partie des redans d'un côté , et l'autre de l'autre , on les liera ensemble par un redan comme en *A* , ou par un angle rentrant comme en *B*.

2303. On appelle ligne une droite *MN* , tirée de la pointe d'un redan ou d'un bastion , à l'extrémité du flanc qui doit le défendre. Cette ligne ne doit pas être plus grande que la portée du fusil , c'est-à-dire de cent vingt à cent trente toises. Elle doit être réglée sur la valeur des troupes qui en borderont les flancs ; si on la fait trop courte , on multiplie les flancs ,

qui augmente le travail et le nombre de tranchées, qui sont les endroits où l'ennemi se cache dans le fossé, si on la prolonge, on a des flancs à proportion.

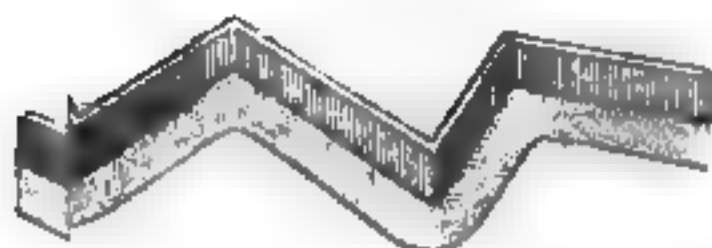
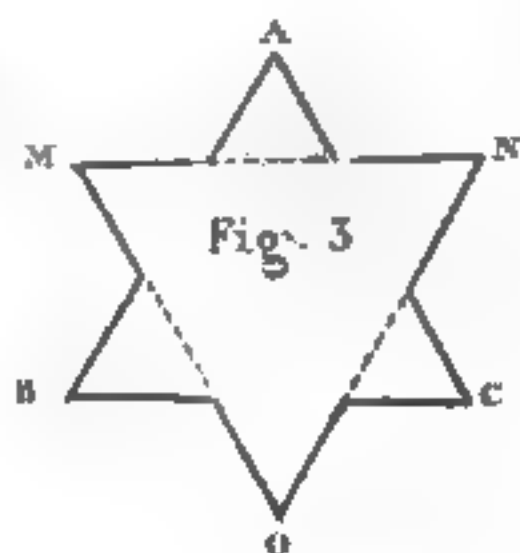
2304. On doit s'attacher à la perfection et l'on peut diminuer la dépense de leur donnant que la longueur nécessaire du fossé, et faire les faces assez courtes sans d'ailleurs trop multiplier les angles, puisse attendre un grand effet du feu. Les flancs de cinq toises chacun feront valoir qu'un flanc de quinze toises qui défend une longueur de retranchement.

2305. On fait le moins de portes possible parce qu'il faut beaucoup de monde pour les garder. On les place à portée d'être défendues par la bouche quand on est sur le point d'attaquer.

2306. Quand le village a trop d'entrées, on l'environne d'un retranchement continu. On n'a pas assez de monde pour le construire partout. On l'entoure d'ouvrages détachés et on se retire dans ceux-ci. On peut encore fermer toutes les entrées par des portes et choisir, tout près, le lieu le plus convenable pour construire un fort dans lequel on peut se retirer quand l'ennemi se présentera. Dans ce fort on se loge, on se resserrera le plus qu'on pourra. On partira du village que l'on trouve la plus facile à mettre en état de défense.

2307. VIVRES, tout ce qui sert à nourrir une armée. Celui qui a le secret de vivre sans vivres, disait Montécuculli, peut aller à la guerre.

2308. La famine est plus cruelle que la peste. Elle a ruiné plus d'armées que le feu. On peut trouver des remèdes pour tous les maux, mais il n'y en a aucun contre la famine. Si les approvisionnements n'ont pas bonne heure, on est défait sans combat. On meurt sans avoir vu l'ennemi.





BLE ALPHABÉTIQUE.

	1	BASTION DE CAMPAGNE.	<i>ib.</i>
sur l'importance		BATAILLE.	42
maissances que		— Dispositions avant la ba-	<i>ib.</i>
voir un officier		taille.	43
l'entrer en cam-	6	— Conseil, ordre.	45
	9	— Retraite ôtée aux troupes.	46
le l'abatis.	10	— Dispositions des troupes	47
le l'abatis.	<i>ib.</i>	et des généraux.	48
	11	— Choix du terrain.	<i>ib.</i>
l'engager l'action.	<i>ib.</i>	— Supériorité du nombre.	49
l'éviter l'action.	<i>ib.</i>	— Embuscade.	50
l'union militaire).	<i>ib.</i>	— Infériorité en troupes.	<i>ib.</i>
	14	— Exhortation des officiers.	51
	16	— Superstition, présage.	<i>ib.</i>
	<i>ib.</i>	— Harangue.	54
	<i>ib.</i>	— Dispositions pendant le	<i>ib.</i>
	17	combat.	55
	18	— Feu d'artillerie, bruit de	57
	<i>ib.</i>	guerre.	<i>ib.</i>
	20	— Remplacement des trou-	60
	21	pes pliées.	61
	<i>ib.</i>	— Moyens d'intimider l'en-	<i>ib.</i>
	22	nemi et d'encourager	58
	<i>ib.</i>	les troupes.	<i>ib.</i>
	23	— Ressources dans les désa-	60
	<i>ib.</i>	vantages.	61
	24	— Général tué ou blessé.	<i>ib.</i>
	<i>ib.</i>	— Succès douteux, précau-	62
	25	tions.	63
	<i>ib.</i>	— Dispositions après la vic-	<i>ib.</i>
	26	toire.	64
	<i>ib.</i>	— Vigilance nécessaire après	65
	27	la victoire.	<i>ib.</i>
	<i>ib.</i>	— Récompenses.	66
	28	— Sépulture nouvelle de la	<i>ib.</i>
	<i>ib.</i>	victoire	67
	29	— Entreprises sur les places,	<i>ib.</i>
	<i>ib.</i>	paix.	68
	30	— Description d'une bataille.	69
	31	BATARDEAU.	70
	32	BECUIT.	71
	33	BLINDE.	72
	34	BOIS.	73
	35	BROUILLARD.	74

BARBES.	ib.	— De la modestie et de l'été.
CAMP DE BATAILLON EN CORDE. (Voyez pour la formation camp de paix.)	70	CAPITAL.
CAMP.	71	CAPITULATION.
Qualités d'un camp.	ib.	Capotueie cammali
— Offensif.	72	CAPORAL.
— Défensif.	ib.	— Devoirs des caporaux.
— Retraite.	73	— Qualités morales et
— Attaque des camps.	74	savoir aux caporaux
— Défense des camps retran-	75	sous-officiers.
— Camp de paix Bataillon de	77	CAVALERIE.
cordes appliqué aux éva-	78	CHASSEUR.
lutions de ligne, pour	79	CENTRE D'UNE TROUPE.
l'insurrection des offi-		CHAMBRAN.
ciers généraux supé-		CHASSEUR.
rieurs.	83	CHASSEUR DE TROUPE.
CAMPAGNE.	85	CHASSEUR.
— Maximes générales pour	87	CLASSE.
une campagne offensive.		CLASSEMENT.
— Maximes générales pour		COLÈRE.
une campagne de dé-		COLONEL.
fense	84	COLONNE.
— Campagne d'hiver.	97	— Formation d'un
CARRIAGE.	ib.	cinq rangs.
— Connaissances qu'il doit	98	— Explication de la
avoir.	ib.	communication.
Topographie.	99	CONFESION.
Langues.	100	CONFESION.
— Droits de la guerre.	ib.	CONFESION.
— Matériel.	ib.	CONFESION.
— Arts.	ib.	CONFESION.
— Loi d'urgence du cœur hu-	101	CONFESION.
main.	ib.	CONFESION.
— De soi-même.	102	CONFESION.
— De sa nation.	ib.	CONFESION.
— De sa compagnie, quali-	ib.	CONFESION.
tés morales, senti-		CONFESION.
ments et passions aux-		CONFESION.
quelles un capitaine		CONFESION.
doit être sensible.	ib.	CONFESION.
— De l'honneur.	103	CONFESION.
— Estime publique.	104	CONFESION.
— Amitié de ses égaux.	ib.	CONFESION.
— Amour du soldat.	ib.	CONFESION.
— Bravoure.	105	CONFESION.
— Du courage.	ib.	CONFESION.
— De la justice.	ib.	CONFESION.
— Obéissance.	106	CONFESION.
— Désintéressement.	ib.	CONFESION.
— Fidélité à sa parole.	107	CONFESION.
— Humanité.		CONFESION.

faire de nos	175	FACILE.	109
lans une	177	FACILE.	110
les	178	FATIGER.	200
un camp	179	FACILE ATTACHER.	ib.
armes.	180	FER A CHEVAL.	111
	ib.	FER.	112
	ib.	FIDÉLITÉ.	201
Fournisseurs.	ib.	FLACC.	202
	181	FLANQUER.	ib.
	ib.	PLATTECS.	ib.
	ib.	FLÉCHE.	203
	ib.	FOUGAMES.	203
	182	FOUILLES.	204
	186	FOURCHES.	ib.
	ib.	FOUR AGES.	ib.
PORAL.		— Principes pour la sûreté	
	ib.	des fourrages.	206
	187	— De l'attaque des fourrages.	207
	ib.	FRAISER.	ib.
er que les es-		FRANÇAIS.	ib.
oient arrêtés		FRONT D'UNE TROUPE.	208
erts.	188	FUYARDS.	209
les espions.	189	FUITE.	210
ons que doi-		FUSIL.	ib.
re les espions.	ib.	GARION.	211
re d'instruire		GARDE.	ib.
.	190	GRANDE GARDE.	212
nce avec les		GARDE NATIONALE.	214
affidées.	ib.	GAZONNER.	215
ur faire par-		GÉNÉRAL.	ib.
vis.	ib.	— Connaissance de soi-même.	217
nces.	191	— Connaissance des hommes.	218
oubles,	ib.	— Connaissance de la nation	
suppléer aux		qu'il commande.	220
	192	— Connaissance de ses subor-	
és par les dé-		donnés.	221
l les prison-		— Connaissance de la nation	
	193	qu'il doit combattre.	222
qu'il faut lais-		— Connaissance du général	
le pays que		ennemi.	223
donnez.	ib.	— Connaissance des généraux	
qu'un général		subalternes.	224
re quand un		— Connaissances relatives aux	
hile passe à		sciences et aux arts.	225
	ib.	— Etude de l'art de la guerre.	ib.
ceptées.	194	— Etude de l'histoire.	226
e l'ennemi.	ib.	— Géographie.	227
donnent les		— Des ordonnances ou code	
	195	militaire.	228
	ib.	— Langues.	ib.
aux.		— Droit des gens.	ib.

issance du).	337	près la circonstance inopinée de l'arrivée de l'ennemi sur la tête de la marche, <i>pl. XIII.</i>	397
t des eaux.	338	— Application de la tactique aux ordres de bataille défensifs.	400
DE LA GUERRE.	344	— Rapport de la science des fortifications avec la tactique et la guerre en général.	401
sions que le général doit chercher à exciter dans l'armée.	<i>ib.</i>	— Rapport de la connaissance des terrains avec la tactique.	403
uerre.	347	PROPOS.	404
	348	PUITS.	406
	349	QUARTIERS (Enlèvement des).	<i>ib.</i>
	353	RAMPE (Fortification).	407
	354	REDAN.	<i>ib.</i>
	355	REDOUTE. <i>Voy.</i> RETRANCHEMENT.	<i>ib.</i>
FORTIFICATION DE	<i>ib.</i>	RENFORT.	<i>ib.</i>
IAN.		REPRÉSAILLES.	<i>ib.</i>
s manœuvres de		RÉSERVES.	408
à la portée de charge		RETRAITE.	<i>ib.</i>
on de la garde nationale.	356	— Comment on peut rallier des fuyards après une défaite.	414
re des marches de		RETRANCHEMENT.	416
et de flanc.	356	SAC A TERRE.	421
le bataille.	360	SAC A LAINE.	<i>ib.</i>
olique.	362	SECRET.	<i>ib.</i>
ion de la <i>pl. V.</i>	371	SECRÉTAIRE. <i>Voy.</i> GÉNÉRAL.	
e manœuvre.	372	SENTINELLE.	422
marche de flanc,		SIGNAL.	<i>ib.</i>
d'un ordre de bataille parallèle, <i>pl. VI.</i>	375	SOLDAT.	<i>ib.</i>
marche de flanc,		SERVICE DES TIRAILLEURS.	<i>ib.</i>
d'un ordre parallèle, <i>pl. VII.</i>	376	SOMMATION.	423
marche de front,		SORTIE.	<i>ib.</i>
d'un ordre de bataille oblique par ligne, <i>pl. III.</i>	378	STRATAGÈME.	424
le marche, suivi d'un ordre de bataille par échelons, déployant sur le , <i>pl. IX.</i>	385	SUBORDINATION.	<i>ib.</i>
le marche, suivi d'un ordre de bataille pris, les colonnes présentant à l'ennemi sur un alignement éle à son front.	387	SUITES DE LA VICTOIRE.	425
le bataille, suivi d'un ordre oblique sur terre, <i>pl. X.</i>	388	SUITES D'UNE DÉFAITE.	426
ion des manœuvres précédentes aux et aux circonstances.	390	SURPRISE.	428
marche de flanc,		— Surprise des postes.	430
d'un ordre de bataille front, pris d'arrière.		— Surprise des places.	431
		— Connaissance qu'il faut avoir pour surprendre une place ou lieu fermé.	354
		— Saison, jour et heure les plus propres à une surprise.	435
		— Surprise d'une armée.	437
		— Des surprises dans les marches.	438
		TACTIQUE.	439
		TALUS.	440

ERRATA.

- linéa 11 ; (Voyez 3038) ; *Lisez* : 2159.
— 226 , (3030) ; *Lisez* : 2123.
— 286 , après *Harangue* , 1230 ; *Lis.* : 1280.
— 354 , 1811 ; *Lisez* : 1812.
— 830 , 1577 ; *Lisez* : 1777.
— 921 ; 3076 ; *Lisez* : 2072.
— 989 , 3030 ; *Lisez* : 2123 et suivans.
— 1706 , 1668 ; *Lisez* : 1667.
— 1713 , 3030 ; *Lisez* : 2123 et suivans.
— 2132 , 712 , *Lisez* : 760.









